

ENSEIGNEMENTS BIBLIQUES SITE BIBLIQUEST

<http://www.bibliquest.org/>

Volume n°7H

La Bible

<i>L'Inspiration de l'Écriture Sainte par J.N. Voorhoeve</i>	page 001
<i>À propos des Apocryphes de l'Ancien Testament Par Daniel Lortsch, Pasteur.</i>	page 028
<i>AVONS-NOUS UNE RÉVÉLATION DE LA PART DE DIEU ? Par J. N. Darby</i>	page 048
<i>QUE PENSER DES LIVRES APOCRYPHES</i>	page 076
<i>INTRODUCTION à la BIBLE par J.N. Darby</i>	page 077
<i>L'ÉCRITURE ET LA PLACE QUI LUI APPARTIENT dans les jours où nous vivons J. N. Darby</i>	page 092
<i>L'ÉLÉMENT HUMAIN DANS L'INSPIRATION par J.N. Darby</i>	page 097
<i>Observations sur la version autorisée anglaise, dite King James par J. N. Darby</i>	page 102
<i>LA BIBLE — UN APERÇU DE SES 66 LIVRES par Leslie M. Grant</i>	page 103
<i>LA VALEUR DE LA LECTURE DE LA BIBLE par H. L. Heijkoop</i>	page 120
<i>Court aperçu des livres de l'ANCIEN TESTAMENT</i>	page 122
<i>«L'ÉPÉE de L'ESPRIT, qui est la PAROLE de DIEU» Éphésiens 6:17 par André Gibert</i>	page 125
<i>LE SAIN ENSEIGNEMENT par André Gibert</i>	page 126
<i>Datation des événements de la Bible</i>	page 128
<i>Courte Introduction à la Bible</i>	page 129
<i>L'IMPRIMERIE et la BIBLE</i>	page 129
<i>L'INSPIRATION ET L'AUTORITÉ de L'ÉCRITURE SAINTE</i>	page 130
<i>Lettres sur l'inspiration des Saintes Écritures par Auteur inconnu</i>	page 133
<i>Introduction à la lecture de la Bible par André Espic</i>	page 141
<i>Bible du Semeur 1992 - Notes sur la traduction par Bibliquest</i>	page 145
<i>Comparaison entre la traduction de la Bible par J.N. Darby et Ostervald par Bibliquest</i>	page 148
<i>Correspondance à propos du Texte Reçu par Bibliquest</i>	page 151
<i>Le Modernisme face à la Bible par A. J. Pollock</i>	page 152
<i>Le sens et la valeur de l'Ancien Testament par Arend Remmers</i>	page 169
<i>À propos de la chronologie de l'Ancien Testament par Arend Remmers</i>	page 171
<i>Les découvertes archéologiques de la mer Morte : Fantaisie ou histoire ? PAR André Lamorte</i>	page 173

Bibliquest: <http://www.bibliquest.org/>

Un site pour la diffusion de l'évangile et de la vérité chrétienne selon la Bible (ou Saintes Écritures). Ce site a pour but

-de donner un accès commode et libre à la Parole de Dieu (= Bible = Saintes Écritures = Écriture Sainte. Elle comprend Ancien et Nouveau Testament)

-d'aider le lecteur à trouver le salut pour son âme

-de présenter les éléments essentiels de la vérité chrétienne selon la Bible

-d'aider le lecteur dans la compréhension de la Bible, qui est la Parole de Dieu

-de fournir des sources approfondies et abondantes pour aller plus avant dans la connaissance de la vérité chrétienne avec la Famille de sites complémentaires

-d'offrir la possibilité de correspondre pour trouver des réponses aux questions supplémentaires que vous vous posez.

« *Que dis-tu de toi-même ? Il dit : Moi, je suis la VOIX de celui qui crie dans le désert : Faites droit le chemin du Seigneur* » Jean 1:23

Ce que nous sommes

N'ayant d'autre objectif que d'amener les âmes à Christ et à la connaissance de Christ et à la marche avec Christ, nous n'aimons pas parler de nous (mais nous n'avons rien à cacher !) Quoi qu'il en soit, ce que nous sommes ressort de ce que nous publions, et l'orientation chrétienne évangélique en est évidente.

Ce que nous croyons

Bibliquest, comme les auteurs des ouvrages proposés, est profondément convaincu que les Saintes Écritures (la Bible tout entière) sont inspirées de Dieu. Ils en reconnaissent l'entière et immuable autorité et désirent encourager chacun à les lire chaque jour avec prière.

« *Toute écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice* ».

2ème épître de Paul à Timothée chapitre 3 verset 16

Parmi les points fondamentaux de «la vérité de l'évangile» que nous a fait connaître Jésus, le Fils de Dieu, on peut citer bien incomplètement :

Les Saintes Écritures

La divine inspiration et l'autorité souveraine de la Bible (Ancien et Nouveau Testament) qui est la Parole de Dieu, exempte d'erreur dans les originaux.

Dieu

Un seul Dieu, Tout Puissant, en trois personnes : Père, Fils et Saint-Esprit - Créateur de l'univers et de la terre, et de tout ce qui existe.

Jésus-Christ

Vrai Dieu et vrai homme, sa préexistence éternelle, sa naissance d'une vierge, sa vie parfaite parmi les hommes, sa mort sur la croix pour expier nos péchés, sa résurrection et son ascension corporelles, son retour personnel, effectif et prochain, pour chercher les siens et juger le monde. Jésus est vivant et glorieux.

L'Homme et le Péché

La responsabilité de tout homme devant Dieu : tous ont péché et méritent la condamnation.

Le Salut

-La justification, opérée par la grâce de Dieu en Jésus-Christ et reçue uniquement par la foi (repentance indispensable) ; la nécessité de la nouvelle naissance conduisant à une vie de piété, de sainteté et de témoignage à la gloire de Dieu, par l'action du Saint-Esprit.

-Le pardon des péchés et la vie éternelle offerts gratuitement à celui qui croit au Seigneur Jésus ; la condamnation éternelle de celui qui ne croit pas.

L'Église

-La descente de l'Esprit Saint sur la terre après l'ascension du Christ, pour former l'Église.

-L'Église (ou l'assemblée) est composée de tous les chrétiens nés de nouveau. Ils sont unis à Jésus Christ en un seul corps par l'Esprit Saint, comme les membres du corps à la tête.

-Localement les chrétiens se rassemblent autour du Seigneur Jésus, reconnaissent son autorité et se soumettent à la direction du Saint Esprit et non à celle d'un homme.

-Les dons de l'Esprit Saint et son action pour l'édification, la croissance du corps de Christ.

L'Avenir

-L'attente du Seigneur Jésus qui va venir ressusciter les croyants déjà morts, changer le corps des croyants vivants et les enlever ensemble au ciel avec lui.

-Le règne à venir de Christ sur la terre et le jugement final des vivants et des morts qui n'auront pas cru.

-La félicité éternelle des rachetés ; le châtement éternel des pécheurs.

Qu'il puisse être dit de tous ceux qui aujourd'hui lisent ou entendent les Saintes Écritures

« *Vous avez accepté, non la parole des hommes mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la Parole de Dieu, laquelle opère en vous qui croyez* ». 1ère épître de Paul aux Thessaloniens chapitre 2 verset 13

Décharge de responsabilité

le contenu de ce site se veut ouvertement en faveur de la Bible et de la vérité qu'elle contient. Certains sujets relèvent de la controverse et les positions prises peuvent être considérées comme inacceptables par certaines personnes qui n'aiment pas la vérité biblique. Certaines conduites ou propos y sont positivement désapprouvés, voire condamnés : certaines personnes pourraient interpréter cela comme de l'incitation à la haine. Ce serait à tort, car Dieu aime le pécheur, même s'il hait le péché. Ceci AVERTIT le lecteur qui lit à ses propres risques.

L'Inspiration de l'Écriture Sainte par J.N. Voorhoeve

Bibliquest

Les sous-titres autres que têtes de chapitres ont été ajoutés par Bibliquest
Traduit du hollandais. 2ème Ed. 1916

Table des matières originale (abrégée)

- 1 Introduction
- 2 Qu'est-ce que l'inspiration de l'Écriture ?
- 3 Traits caractéristiques de l'inspiration
- 4 Avons-nous une révélation écrite de Dieu ?
- 5 Dans quel but avons-nous reçu la révélation écrite de Dieu ?
- 6 La Bible — un miracle
- 7 L'Ancien Testament, et les preuves extérieures de son authenticité
- 8 Le Nouveau Testament, et les preuves extérieures de son authenticité
- 9 Manuscrits et traductions de la Bible
- 10 La critique de l'Écriture Sainte
- 11 La preuve suprême de l'inspiration de l'Écriture (Jésus, étant Dieu, s'est soumis à l'Écriture)

Table des matières détaillée (ajoutée par Bibliquest) :

- 1 Introduction
 - 1.1 Ceux qui voient dans la Bible un obstacle aux connaissances humaines
 - 1.2 La raison faussée par le péché. La crainte de Dieu, commencement de la connaissance
 - 1.3 La sagesse et la connaissance selon l'apôtre Paul
 - 1.4 Contenu de la prédication. L'Esprit Saint révèle, communique, fait recevoir. L'inspiration
 - 1.5 Danger de la sagesse humaine même parmi les croyants
 - 1.6 Autorité de l'Écriture sainte : elle est littéralement inspirée
 - 1.6.1 Inutilité de prouver l'inspiration ou de défendre la Parole de Dieu par des appuis humains
 - 1.6.2 Utilité de rendre témoignage à l'inspiration de la Parole de Dieu
 - 1.6.3 Combattre pour la foi
- 2 Qu'est-ce que l'inspiration de l'Écriture ?
 - 2.1 L'inspiration est nécessaire pour que nous ayons une révélation
 - 2.2 L'inspiration intervient au niveau de la communication de la vérité
 - 2.3 Des paroles non inspirées peuvent être rapportées de manière inspirée
 - 2.3.1 Les quatre évangiles
 - 2.3.2 Pas de contradictions
 - 2.4 Nécessité de la foi
 - 2.5 L'inspiration est un miracle
- 3 Traits caractéristiques de l'inspiration
 - 3.1 Dieu vient au-devant de l'homme
 - 3.2 L'Écriture provient positivement de Dieu
 - 3.3 Richesse infinie de la Parole de Dieu
 - 3.4 La Parole de Dieu : Inaltérable malgré les contradicteurs
 - 3.5 Dieu ne cache pas le péché de l'homme. Sa Parole est la vérité
 - 3.6 Parole prophétique
- 4 Avons-nous une révélation écrite de Dieu ?
 - 4.1 Révélation d'un Dieu personnel
 - 4.1.1 Révélation du Créateur
 - 4.1.2 Le temps de la révélation verbale
 - 4.1.3 Transmission orale quand la vie des hommes était longue
 - 4.1.4 Transmission écrite quand la vie des hommes a été raccourcie
 - 4.1.5 Dieu a fait écrire en commençant par Moïse
 - 4.1.6 Obéir à Dieu selon ce qui est écrit
 - 4.1.7 Différents auteurs ou écrivains
 - 4.2 L'autorité de ce qui a été écrit demeure au cours du temps
 - 4.3 Dieu a fait compléter l'inscription de Ses pensées et de Sa volonté
 - 4.4 Révélation de Dieu dans le Nouveau Testament
 - 4.5 Différents noms pour la Parole de Dieu écrite
 - 4.6 Ordre des livres. Parties de l'Écriture
- 5 Dans quel but avons-nous reçu la révélation écrite de Dieu ?
 - 5.1 Des buts multiples et vastes
 - 5.2 Un guide parfait pour tout homme né de Dieu
 - 5.3 Des buts très élevés
 - 5.4 Des buts variés
 - 5.4.1 Le grand but général : donner gloire à Dieu
 - 5.4.2 Dépeindre ce qu'est l'homme
 - 5.4.3 Description du caractère de Dieu. Sa colère
 - 5.5 L'homme doit s'incliner devant Dieu
 - 5.6 Christ est le but de la révélation écrite
 - 5.7 Résultats fâcheux de l'ignorance et de l'esprit borné
 - 5.8 Des moyens variés pour des circonstances variées
 - 5.9 Formes variées d'une même vérité
 - 5.10 Nouveau et Ancien Testament, les deux sont indispensables
- 6 La Bible — un miracle

- 6.1 Variété de ses auteurs et de ses constituants
- 6.2 Cohérence des parties avec le tout. Une Parole vivante qui ne dépend pas de l'homme
- 6.3 L'Écriture : un miracle !
- 6.4 La force et la valeur de la Bible viennent de son authenticité
- 6.5 Une Parole vivante et opérante
- 7 L'Ancien Testament, et les preuves extérieures de son authenticité
 - 7.1 Aspects extérieurs
 - 7.2 Constitution en un seul volume
 - 7.3 Preuves de l'authenticité
 - 7.3.1 Les Juifs
 - 7.3.2 Le Seigneur et les apôtres
 - 7.3.3 Unanimité dans l'église chrétienne
 - 7.3.4 Maintien du canon malgré la dispersion des Juifs
 - 7.4 Confirmations archéologiques
- 8 Le Nouveau Testament, et les preuves extérieures de son authenticité
 - 8.1 Quand les livres du Nouveau Testament furent-ils écrits
 - 8.2 Comment furent recueillis les livres du Nouveau Testament ?
- 9 Manuscrits et traductions de la Bible
 - 9.1 Langues utilisées
 - 9.1.1 Ancien Testament en hébreu et araméen = syriaque
 - 9.1.2 Grec pour le Nouveau Testament
 - 9.2 Les manuscrits du Nouveau Testament
 - 9.2.1 Problèmes des originaux
 - 9.2.2 Peu de variantes dans les manuscrits
 - 9.2.3 Texte Reçu
 - 9.3 Problèmes de traductions
- 10 La critique de l'Écriture Sainte
 - 10.1 Critique provenant de non croyants
 - 10.2 Critiques provenant de croyants
 - 10.2.1 Arguments bons mais non utilisés. Pas de compromis possible
 - 10.2.2 Autorités de Dieu et de la Bible vont ensemble. Pas de demi-croyance ni d'inspiration partielle
 - 10.3 Ceux qui veulent développer la critique, mais pas devant tous
 - 10.3.1 Critiquer la Parole de Dieu est de la présomption
 - 10.3.2 On ne peut pas séparer la forme du fond
 - 10.3.3 Fausses doctrines, la vérité mêlée avec l'erreur
 - 10.3.4 Ne pas cacher une partie de la vérité à une partie du peuple de Dieu
 - 10.3.5 Ceux qui croient bien faire en critiquant la Parole de Dieu
 - 10.4 L'assemblée, ou Église, peut recevoir et doit garder toute la Parole de Dieu
 - 10.5 Vérités obscurcies, vérités retrouvées
 - 10.6 La critique va jusqu'à rejeter ce que le Seigneur a reconnu
 - 10.7 L'inspiration utilise des hommes, mais non pas comme des mécaniques aveugles
 - 10.8 Un théologien selon Dieu doit être enseigné de Lui
 - 10.9 Ordre des récits dans l'Écriture : ordre humain ou ordre selon Dieu
 - 10.10 Dieu s'est servi de langues appropriées
 - 10.11 Méthodes de critique en usage dans le monde : à rejeter
 - 10.12 Le Saint Esprit conduit dans toute la vérité. Les ressources sont suffisantes
 - 10.13 La raison n'est pas libre ou libérée en mettant la Bible de côté
 - 10.14 L'autorité de l'Écriture ne vient pas de ceux qui l'ont transmise
 - 10.15 Ne pas prendre les hypothèses pour des certitudes
 - 10.16 Si on perd la certitude de l'Écriture on perd tout
 - 10.17 Exemples fâcheux de ceux qui n'ont pas tenu compte de la Parole de Dieu
 - 10.18 Exemples heureux de ceux qui ont suivi la Parole de Dieu
- 11 La preuve suprême de l'inspiration de l'Écriture (Jésus, étant Dieu, s'est soumis à l'Écriture)
 - 11.1 Différentes sortes d'appréciation de Christ
 - 11.1.1 L'incrédule, ou non croyant
 - 11.1.2 Ceux pour qui Christ s'est comporté comme un homme de son temps
 - 11.1.3 Incompatibilité de la critique et du maintien de la divinité de Christ
 - 11.2 On ne peut isoler la divinité de Christ d'avec Son humanité
 - 11.3 Comment les apôtres parlaient des Écritures
 - 11.4 Comment notre Seigneur parlait de l'Écriture
 - 11.5 Ne pas tenir compte de ceux qui méprisent l'inspiration littérale. Prendre Christ comme modèle
 - 11.6 Le diable utilisant l'autorité de l'Écriture !

1 Introduction

1.1 Ceux qui voient dans la Bible un obstacle aux connaissances humaines

« Notre siècle est un siècle de recherches systématiques, scientifiques ; notre temps, le temps de la science, des connaissances », entendons-nous dire continuellement. Quelqu'un remarquait même dernièrement : « De nos jours, on ne jure que par la science ». Cela est vrai. Tout doit céder à la science, qui reconnaît du reste elle-même qu'elle ne sait pas grand'chose, et l'on néglige l'étude de la parole de Dieu pour s'adonner à la philosophie. C'est très triste, mais très vrai que même des croyants se laissent entraîner par cet esprit du temps, et négligent de prendre la parole de Dieu comme pierre de touche pour examiner les hypothèses de la science. Ils arrivent ainsi à placer la science au-dessus de la Bible et à soumettre l'autorité du livre de Dieu au jugement variable de la raison. Pourquoi pas ? La science n'exige-t-elle pas la libre pensée ? Ôtons donc tout ce qui la lie, par exemple l'autorité de la Bible ! Elle est un obstacle aux résultats de la critique littéraire et historique !

1.2 *La raison faussée par le péché. La crainte de Dieu, commencement de la connaissance*

Le monde peut accepter un pareil raisonnement ; il ne connaît pas Dieu, et ne peut respecter sa Parole comme fondement de ses pensées. Mais il en est autrement pour le croyant, qui sait que sa raison est ruinée par le péché. Il sait aussi, mieux que le mondain, que, pour la science, la certitude d'aujourd'hui sera doute demain, et devra même être abandonnée. Il sait que chaque branche de la science offre continuellement de nouveaux problèmes, auxquels il paraît n'y avoir point de réponse. Il sait enfin combien peu les hommes savent, et qu'un seul, Celui qui sait toutes choses, peut nous introduire dans ses secrets.

« La crainte de l'Éternel est le commencement de la connaissance », de toute vraie science, de toute vraie sagesse. La crainte de l'Éternel exige tout d'abord la crainte de sa Parole, comme la foi, de croire que « Dieu est » (Hébr. 11:6). Aussitôt qu'un savant s'incline devant Dieu et devant l'autorité de sa Révélation, il devient un instrument propre à étudier la science selon les pensées de Dieu. Il est vrai qu'il n'est plus libre : il est lié, mais non par des liens qui le retiennent captif ; il est lié par l'obéissance envers son Père, par l'obéissance d'un enfant de la sagesse à la Sagesse, origine et source de toute connaissance. Cette obéissance est un esclavage pour le savant, car il veut agir selon sa propre volonté, et ne pourrait plus penser comme d'autres savants, s'il acceptait l'autorité de Dieu et de sa révélation. C'est pourquoi il se soustrait à ces liens — mais pour devenir esclave du péché, car oubliant que la raison est corrompue par le péché, il obéit maintenant au péché.

1.3 *La sagesse et la connaissance selon l'apôtre Paul*

L'apôtre Paul était un savant — même les critiques ne le nient pas. Mais il apprit à soumettre toutes ses connaissances à la Révélation de Dieu. Pour lui, vivre, c'était Christ. Ce n'était pas Paul et Christ, mais Christ seul. Christ étant pour lui la Sagesse de Dieu, tout devait être jugé d'après cette règle. Il dit en Phil. 3:7 et 8 : « Mais les choses qui pour moi étaient un gain, je les ai regardées, à cause du Christ, comme une perte. Et je regarde aussi toutes choses comme étant une perte à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur, à cause duquel j'ai fait la perte de toutes choses, et je les estime comme des ordures, afin que je gagne Christ ». Paul lui-même, sa justice, sa sagesse, — tout devait disparaître devant Christ. Et comment le connaissait-il ? Par l'Écriture qu'il possédait, et par la révélation qu'il recevait directement du ciel.

Il dit aux Corinthiens, qui voulaient mêler la simple vérité divine avec la sagesse païenne et humaine : « Christ ne m'a pas envoyé... avec sagesse de parole, afin que la croix du Christ ne soit pas rendue vaine » (1 Cor. 1:11.) Il y avait grand danger en cela chez les Corinthiens ; car, vivant au milieu de la sagesse grecque, ils étaient épris de savoir humain. Mais l'apôtre, sachant le danger qu'ils couraient, leur dit que l'Évangile, serait étouffé par les raisonnements de la sagesse humaine dès qu'on mélangerait ces deux choses. La sagesse humaine ne doit pas être mêlée avec la foi ! Mais aussi le croyant doit baser la science sur la crainte de Dieu, et elle ne le détournera pas de Lui.

La sagesse humaine est en opposition directe avec la sagesse de Dieu. Elle doit considérer la parole de la croix comme une folie. Aussi la plus grande partie de la critique de ces savants vient de ce que la croix leur est une « occasion de chute ». Même où l'on ne peut pas directement l'affirmer, elle est provoquée par le désir d'ôter l'opprobre de la croix. L'on ne veut pas être inférieur à d'autres penseurs. Et ainsi on lâche la simple vérité pour arriver finalement au même résultat que les ennemis de la croix du Christ. Pour prendre un exemple : on veut connaître Christ avec l'intelligence, chose impossible. Et l'on arrive ainsi, en raisonnant avec la sagesse humaine, à rejeter le Christ de l'Écriture. On retient encore fermement sa divinité et son humanité, mais l'intelligence humaine ne peut se représenter les deux choses réunies et c'est, selon elle, « une union insensée ».

L'apôtre met très sérieusement en garde contre ce chemin de la sagesse humaine. Comme savant, il avait tout droit de le faire. Il pouvait dire aux Corinthiens : « Où est le sage ? où est le scribe ? où est le disputeur de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas fait de la sagesse du monde une folie ? »

Non seulement les sages passent, mais leur sagesse elle-même. Les systèmes disparaissent l'un après l'autre, de même que les sages. Dieu fait de la sagesse du monde une folie. Il a opposé aux sages et aux savants, la folie de la prédication : la croix de Christ. Et en présence de tous les sages de Corinthe, il a choisi les choses folles, pour couvrir ceux-là de honte et pour annuler les choses qui sont. Ce n'est pas que la sagesse et la connaissance soient méprisées, la parole de Dieu n'en parle pas ainsi ; des hommes comme Salomon et Agur s'en sont occupés et les ont enseignées à leurs fils et leurs disciples. Mais ces hommes confessaient qu'ils n'étaient rien, qu'ils ne savaient rien, et c'était ainsi que la vraie source leur était ouverte. Ils ne s'occupaient pas de philosophie, de sagesse humaine, ou de la sagesse du monde, mais de la SAGESSE ET DE LA CONNAISSANCE venant de Dieu.

1.4 *Contenu de la prédication. L'Esprit Saint révèle, communique, fait recevoir. L'inspiration*

Sachant que Corinthe était le centre de la philosophie grecque, de l'érudition, Paul, justement là, ne voulait rien savoir d'autre que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Ses discours et sa prédication n'étaient pas en excellence de parole ou de sagesse humaine, en paroles persuasives de sagesse, mais en démonstration de l'Esprit et de puissance afin que leur foi ne reposât pas sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu. Le monde n'a pas connu Dieu par le moyen de la sagesse ! Et Paul ne voulait pas persuader le monde par la sagesse ou la philosophie et gagner ainsi quelques penseurs. Non, il prêchait en toute simplicité deux choses méprisées du monde : Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Il ne lui était rien de ce qui était méprisable ; il savait qu'autrement la croix de Christ serait rendue vaine. C'est pourquoi il annonçait Christ, comme Dieu l'a donné. Et c'est ce qu'il ne faisait pas seulement dans sa prédication, en public, mais aussi en particulier. Il n'avait point de secrets à garder pour lui ou d'autres savants. Sans doute il ne prêchait pas partout tout ce qu'il savait ; ses auditeurs n'auraient pu tout comprendre et n'avaient pas besoin de tout savoir à la fois. Mais il ne cachait jamais quelque chose à l'Assemblée, parce qu'elle n'aurait peut-être pas été assez développée pour le savoir. Il dit aux anciens de l'assemblée d'Éphèse : « Vous savez... comment je n'ai rien caché des choses qui étaient profitables, en sorte que je ne vous eusse pas prêché et enseigné publiquement et dans les maisons... Car je n'ai mis aucune réserve à vous annoncer tout le conseil de Dieu ». Il a donc enseigné toute la vérité de Dieu à toute l'Assemblée composée en grande partie de frères illettrés. Quand il s'adresse à une classe spéciale de frères, ce n'est pas à des personnes instruites dans la sagesse du monde, mais à des frères affermis dans la doctrine, à des frères spirituels. Ainsi il parle (1 Cor. 2:6-9) sagesse parmi les parfaits, la sagesse de Dieu, en mystère, etc. Cette sagesse avait rapport au conseil de Dieu, caché pour tous les sages du monde. Mais les enfants de Dieu plus avancés dans la doctrine, les parfaits (laïcs aussi bien que docteurs), pouvaient jouir de ces choses. Elles leur étaient révélées par l'Esprit de Dieu : « Dieu nous l'a révélée par son Esprit ; car l'Esprit sonde toutes choses, même les choses profondes de Dieu » (1 Cor. 2:10.) Paul a été inspiré par cet Esprit, et a communiqué la révélation de l'Esprit par ce même Esprit. Et non seulement le contenu, mais aussi la forme était inspirée. Car il ne parlait pas en paroles enseignées de sagesse humaine, mais en paroles enseignées de l'Esprit, communiquant des choses spirituelles par des moyens spirituels (1 Cor. 2:13.) Paul reçut ces paroles du Saint-Esprit, les communiqua par le Saint-Esprit, et l'homme naturel ne pouvait les recevoir ; l'homme spirituel seul le peut, car « recevoir » vient aussi de l'Esprit Saint. Nous trouvons donc trois degrés : ces choses sont DONNÉES, ENSEIGNÉES et REÇUES par l'Esprit Saint.

Ceci est une remarquable preuve de la manière dont la révélation entière de Dieu nous est donnée. Elle l'est par l'inspiration : « les choses desquelles aussi nous parlons, non point en paroles enseignées de sagesse humaine, mais en paroles enseignées de

l'Esprit ». En d'autres mots : la Bible ne contient pas seulement la révélation de Dieu, mais les paroles, dans lesquelles la révélation nous est communiquée, sont inspirées de Dieu. L'Esprit est la source de la parole de Dieu. L'Esprit donne au croyant la parole de Dieu et lui enseigne que c'est la parole de Dieu. L'Esprit le rend capable de la recevoir comme telle. Tout raisonnement humain doit céder devant cela.

1.5 Danger de la sagesse humaine même parmi les croyants

Ces pensées sur la sagesse humaine et sur la Bible et les attaques contre la Bible de la part de croyants qui ont confiance dans la sagesse de ce monde, m'ont fait prendre la plume.

Je sais bien que la sagesse des Grecs n'est pas celle des croyants qui s'occupent de critique. Mais le principe est le même. Le point de départ des deux est un élément païen : la philosophie. Si Paul mettait en garde les croyants de son temps contre la philosophie des sages d'alors, à Corinthe et à Colosses, leur disant : « Prenez garde que personne ne fasse de vous sa proie par la philosophie et les vaines déceptions, selon l'enseignement des hommes », — il le dirait, bien plus sérieusement encore, aux églises de maintenant, dans lesquelles en a quitté, ce qui avait été enseigné de Dieu. Comme la ruine l'empêcherait de les atteindre toutes, il s'adresserait aux individus avec les paroles de 1 Tim. 6:20 et 21 : « Fuis les discours vains et profanes, et l'opposition de la connaissance faussement ainsi nommée, de laquelle quelques-uns faisant profession, se sont écartés de la foi ».

L'origine de la philosophie d'alors, de la sagesse humaine, n'était pas de Dieu. L'origine de la critique d'aujourd'hui ne l'est pas non plus. Elle est en contradiction avec la Bible, avec la révélation de Dieu, avec Dieu lui-même. Elle ne se laisse pas juger par la parole de Dieu, mais a l'audace de juger cette Parole. Oh ! combien les prédicateurs, docteurs, professeurs du christianisme se sont détournés de Dieu

1.6 Autorité de l'Écriture sainte : elle est littéralement inspirée

Le but de ces pages est surtout de démontrer l'autorité de la Bible, l'autorité des Écritures littéralement inspirées.

« Ma doctrine n'est pas mienne, mais de celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine, si elle est de Dieu, ou si moi, je parle de par moi-même » (Jean 7:16, 17).

Nous trouvons dans ces paroles du Seigneur la solution du problème concernant l'authenticité et l'inspiration divine de l'Écriture sainte. En lisant et étudiant les livres de la Parole, le croyant est convaincu que Dieu y parle ; il sent la puissance de sa Parole. Lorsqu'il lit les livres apocryphes ou d'autres écrits, tels que les faux évangiles ou épîtres, il peut être impressionné par de belles paroles, mais il discerne aussitôt la manière humaine d'écrire ; la puissance manque. — Lorsque quelqu'un demande si le soleil luit, c'est une preuve qu'il est aveugle et insensible, puisqu'il ne voit point la lumière et ne s'aperçoit pas de la chaleur.

1.6.1 Inutilité de prouver l'inspiration ou de défendre la Parole de Dieu par des appuis humains

Le croyant, dont les yeux ont été ouverts, n'a pas besoin d'un livre, contenant des preuves de l'inspiration de l'Écriture sainte. Il sait ce qu'il possède. Il a reçu la vie en croyant ce que la Bible dit. Tout en lui et ce qui se passe journalièrement autour de lui affirme ce que la Bible prétend être : la Révélation ou le livre de Dieu. Il commence par croire simplement que la Bible est la parole de Dieu. Et en la lisant et l'étudiant, il arrive à reconnaître la vérité déjà acceptée. Il ne voit pas seulement l'harmonie merveilleuse de ses parties entre elles, mais il sent aussi la puissance qu'exerce ce Livre sur le cœur et la conscience. Aussitôt que quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il saura que cette volonté lui est révélée par ce Livre, et il connaîtra qu'il renferme la doctrine de Dieu.

Pour les incrédules, les preuves extérieures de l'autorité de la Bible ne servent de rien. Si j'argumente sur le tranchant de mon épée, quand l'ennemi est devant moi, il n'en sera pas convaincu. Si je ne suis pas sur mes gardes, il me jettera par terre avec son épée et me vaincra, tandis que je cherche à lui faire voir le tranchant et la qualité de la mienne. Il me faut employer l'épée pour l'en frapper ; c'est-à-dire que je ne dois pas argumenter avec un incrédule sur la parole de Dieu, mais lui en faire sentir le tranchant. Alors même, s'il prétend encore que mon épée n'en est pas une, il s'en ira avec une blessure à la tête ou au cœur. Et c'est la meilleure preuve que je puisse lui donner de sa valeur !... L'homme naturel ne peut comprendre les choses de Dieu, car elles lui sont folie. L'esprit de l'homme connaît seulement ce qui est de l'homme. Ainsi aussi, l'Esprit de Dieu seul sait ce qui est de Dieu. Et cet Esprit n'est donné qu'au croyant.

Il n'est donc nécessaire, ni pour le croyant, ni pour l'incrédule, de fournir des preuves de l'inspiration de l'Écriture sainte. Le premier y croit, le second ne peut y croire.

Est-il donc nécessaire de défendre la Bible pour elle-même ? Qui oserait répondre affirmativement à cette question ? Dieu ne défendra-t-il pas lui-même Sa Parole ? N'a-t-il pas montré à travers tant de siècles comment elle pouvait anéantir ou faire vivre selon Sa volonté, malgré toutes les attaques qu'elle a subies ? Non, la Bible, pas plus que l'univers, n'a besoin d'appui de la part de l'homme.

1.6.2 Utilité de rendre témoignage à l'inspiration de la Parole de Dieu

Pour qui cela peut-il donc avoir quelque utilité de défendre son autorité, ou d'écrire sur son inspiration littérale ?

De nos jours, beaucoup de personnes ont été élevées dans un milieu chrétien, ont accepté la Bible, comme étant la parole de Dieu, mais leur foi dans l'inspiration de ce Livre a été ébranlée plus tard par les études, ou par des conversations avec ceux qui pensaient autrement. Il n'est pas toujours suffisant de leur dire : Croyez, et alors vous connaîtrez en étudiant la Bible. Leur foi est ébranlée, le doute a été semé et a grandi ; comment arracher la mauveuse herbe ? L'on ne se donne pas le temps d'examiner les Écritures sérieusement et sans préjugés ; ou l'on n'en a point envie ; et Satan a pris avantage sur les cœurs par sa question : « Est-ce bien ainsi ? » et réussira probablement à les détourner de plus en plus de la vérité de Dieu. Le doute entre facilement dans les cœurs, et c'est en cela qu'il peut être utile de rendre témoignage de l'inspiration de l'Écriture, pour qu'ils ne soient pas ballottés de côté et d'autre, et ne considèrent pas la Bible comme un livre, bon et utile, mais comme ayant autorité sur leur âme.

Beaucoup de personnes aussi possèdent la Bible et se contentent de cela. Quoi de plus utile pour elles d'apprendre à la mieux connaître ! Des arguments comme ceux-ci : Personne ne sait ce qui est vrai ou faux dans la Bible, — elle n'est pas tombée ainsi du ciel ; diverses personnes ont écrit les différents livres que d'autres personnes ont réunis en un volume ; n'est-ce pas là un ouvrage humain ? De tels arguments peuvent être pesés et combattus, et la graine du doute peut être détruite avant d'être devenue une plante, l'arbre de l'incrédulité.

Que le Seigneur donne à l'auteur la sagesse et la grâce, au lecteur les yeux de l'intelligence et du cœur éclairés, à tous deux de dépendre entièrement de la direction du Saint-Esprit. Si les apôtres devaient dire : « Non que nous soyons capables par nous-mêmes de penser quelque chose comme de nous-mêmes » (2 Cor. 3:5, 6), combien plus devons-nous nous appliquer ces paroles ? Mais nous pouvons aussi ajouter comme Paul : « Notre capacité vient de Dieu ».

1.6.3 **Combattre pour la foi**

Abordons ce sujet avec respect. Car nous devons nous entretenir de l'Inspiration de l'éternelle, immuable, infaillible parole de Dieu. N'avons-nous pas spécialement besoin de la direction du Saint-Esprit dans ce combat pour « la foi, qui a été une fois enseignée aux saints », afin que nous ne dépassions pas les limites indiquées de Dieu ?

Le combat n'est pas facile, mais Dieu nous y appelle (Jude 3.) Il ne veut pas que nous soyons neutres, indifférents. Nous devons combattre, quand la foi est attaquée, nous tous, qui sommes des saints, appelés à la foi, même si ce sont nos amis, nos instituteurs qui attaquent la foi, même si nous avons beaucoup appris d'eux. S'ils attaquent l'autorité suprême de la Bible, nous devons la maintenir coûte que coûte. Et ne pensons pas que ce soit la vocation de l'Église, ou d'un corps d'hommes pieux et savants de donner cette autorité à la parole de Dieu. Chaque saint individuellement est appelé à affirmer l'autorité que Dieu a donnée à Sa Parole, à combattre pour la foi une fois enseignée aux saints.

Nous sentons notre faiblesse dans un pareil combat, mais nous savons aussi que nous pouvons compter sur Celui qui a dit : « Mais c'est à celui-ci que je regarderai... à celui qui tremble à ma parole » (Ésaïe 66:2).

2 **Qu'est-ce que l'inspiration de l'Écriture ?**

2.1 **L'inspiration est nécessaire pour que nous ayons une révélation**

Être inspiré, c'est avoir reçu l'insufflation de l'Esprit de Dieu.

Dieu a travaillé par son Esprit dans l'esprit de différentes personnes, qui devaient faire connaître ses révélations à d'autres, soit par écrit, soit de vive voix.

Quelqu'un a dit très justement : « S'il n'y a pas d'inspiration, nous n'avons pas non plus de vérité divine ; parce qu'une vérité, qui ne peut être communiquée avec une certitude divine, ne peut être une vérité divine... Il faut donc une chose ou l'autre : une inspiration directe à chaque personne, dans chaque cas particulier, — ou une révélation inspirée pour d'autres, soit verbale, soit par écrit ».

Celui qui nie cette inspiration directe nous enlève toute certitude divine dans les choses de la foi, et met un témoignage humain à la place du témoignage divin. Ce témoignage parle de révélation, mais pas d'inspiration. Mais la révélation, quelque bonne qu'elle soit, ne pouvait nous être communiquée que par le moyen de l'inspiration. Quand la révélation est générale, elle peut être vue de tout le monde, comme dans la création. Si elle est individuelle, elle n'a pas de valeur pour d'autres. Mais une révélation extraordinaire, donnée à un seul, mais destinée à plusieurs, doit être inspirée par Dieu même ; alors celui qui la reçoit doit la communiquer de la même manière, car sans cela, nous n'aurions point, dans la révélation, de base pour notre foi.

2.2 **L'inspiration intervient au niveau de la communication de la vérité**

« Dieu nous l'a révélé par son Esprit ». Or la foi ne peut exister sans révélation divine.

La vérité a été révélée à l'apôtre par inspiration. Car l'opération de Dieu n'était pas pour lui seul, ni pour son sentiment religieux. Dans ce cas, la communication en serait extraordinaire, mais pourrait en même temps faillir en quelques points. Mais cette opération de Dieu était aussi pour nous, et pour cette raison, ce n'était pas seulement la révélation, mais aussi la communication de cette révélation qui lui était inspirée, pour qu'elle eût pour nous la valeur d'une autorité.

C'est ainsi qu'Ésaïe, Jérémie et tant d'autres disent toujours : « Ainsi dit l'Éternel », — « la parole de l'Éternel vint à moi, disant », etc. Ceci est l'inspiration directe pour d'autres.

Il est donc prouvé que Dieu a donné une révélation afin qu'elle soit communiquée à d'autres, et la révélation entière de Dieu que la Bible nous donne, est inspirée pour l'homme.

Il y a naturellement des différences de forme dans l'inspiration, mais il vaut mieux ne pas aborder ce sujet plus en détail dans ce petit écrit.

Qu'il suffise de dire que nous avons l'inspiration directe, où la parole venait directement de Dieu, même parfois par la bouche de ceux qui ne le voulaient pas.

Nous avons l'inspiration prophétique par des visions, par un « travail intérieur », incompris parfois des hommes de Dieu eux-mêmes, en sorte qu'ils cherchaient plus tard l'explication de ce qu'ils avaient dit (1 Pierre 1:2).

Nous avons l'inspiration historique, où Dieu enseignait par les recherches et en écrivant l'histoire, — peut-être sans qu'ils le sentissent eux-mêmes dans leurs écrits, — ce qu'il trouvait être nécessaire d'être conservé pour d'autres.

Nous avons l'inspiration du Nouveau Testament, où Dieu a fait communiquer dans les livres historiques et dans la révélation, ce dont il s'agissait, parfois sans que celui qui écrivait s'en rappelât ou pût le savoir par d'autres (Par ex. : Jean 17 ; personne n'aurait pu se souvenir de cette prière littéralement). L'apôtre Paul savait qu'il avait reçu directement de Dieu les vérités qu'il prêchait ; il savait aussi qu'il les transmettait par des paroles enseignées par l'Esprit Saint. Cette inspiration ne pouvait être active qu'après la venue de l'Esprit Saint sur cette terre, pour enseigner toutes choses et rappeler toutes les choses que le Seigneur avait dites. Mais de quelque manière que se fasse l'inspiration, l'Écriture est « inspirée » par Dieu et par cela infaillible, soit dans les communications, soit dans les paroles.

2.3 **Des paroles non inspirées peuvent être rapportées de manière inspirée**

En disant cela, nous ne prétendons pas que tous les mots que l'on y trouve soient inspirés par Dieu à ceux qui les ont prononcés.

Il y a dans la Bible beaucoup d'opinions et de pensées humaines. Par exemple, Job dit : « Périsses le jour où je naquis » ; cette parole n'est pas inspirée, pas plus que beaucoup de paroles de ses amis. Mais elles nous sont communiquées par inspiration, et nous savons ainsi que ces personnes parlaient et pensaient de cette manière.

Expliquons cela par un exemple de la vie quotidienne.

Un père dicte à son fils une lettre, dans laquelle il communique ses projets quant à sa maison, quant à sa famille, etc. Mais il raconte aussi ce que quelques personnes qui sont en rapport avec sa famille ont dit. Cette lettre n'est-elle pas entièrement du père, parce qu'elle contient des paroles d'autres personnes, qui peut-être n'étaient pas de son avis ?

Il en est ainsi de la Bible. Elle contient des paroles blasphématoires, des choses horribles, mais ces paroles et ces choses ne sont pas inspirées dans les personnes qui les ont prononcées ou auxquelles elles sont arrivées. Seulement Dieu les communique par ceux qu'il a choisis pour les écrire, comme elles ont été prononcées ou comme elles sont arrivées, en tant que nous avons besoin de les connaître.

2.3.1 **Les quatre évangiles**

Ce dernier point est très important. Chaque évangéliste ne nous communique pas complètement ce que le Seigneur a dit ou fait en certaines occasions. Luc raconte la conversion de Paul un peu différemment que Paul ne le fait lui-même à deux reprises. Mais comme Paul parle différemment les deux fois, parce qu'il s'adressait à un auditoire différent, l'Esprit Saint enseignait à Luc de raconter ce même fait comme il était nécessaire que tout le monde l'entendît, Juif ou autre auditoire ; de même l'Esprit Saint enseignait les évangélistes pour que chacun nous fît connaître le Seigneur sous un caractère particulier.

Il y a néanmoins des cas où la même parabole, prononcée à la même occasion, est rapportée autrement par les évangélistes, comme, par exemple, la parabole du semeur dans Matth. 13 et Luc 8. Ce que le Seigneur a dit n'est pas répété littéralement, parce que l'Esprit Saint avait des intentions différentes par ces deux communications ; dans l'une il supprime une chose pour en ajouter une autre. C'est pour cela que Matthieu nous donne toutes les paraboles du royaume ensemble, pour nous présenter un tableau complet de l'histoire du royaume quant à sa forme extérieure et intérieure, tandis que Luc reporte ces paraboles à différents moments, car il avait en vue l'une ou l'autre instruction morale spéciale. Dans ces cas, nous n'avons pas littéralement ce qui a été dit, ni l'ordre littéral de ce qui a été dit, mais bien l'inspiration littérale de toutes ces choses. Il en est de même dans l'Ancien Testament pour les lois, par exemple, dans l'Exode et dans le Deutéronome.

2.3.2 Pas de contradictions

Nous voici arrivés aux contradictions. Une histoire ne s'accorde pas avec une autre ! Croyez-vous donc que Moïse, n'ait pas vu la différence entre ce qu'il dit dans le Deutéronome et ce que l'on trouve dans ses autres livres ? Ou si Moïse n'a pas écrit ces livres, Esdras ou un autre ne l'auraient-ils pas remarquée ? Ou si différents écrivains avaient écrit ces livres, les Juifs n'auraient-ils pas corrigé ces contradictions depuis bien des siècles ?

Ce que j'ai dit précédemment est la solution de toutes les contradictions que nous trouvons dans les différentes communications d'événements et de paroles. Dieu a un but différent dans chaque livre. Il veut enseigner autre chose par le Deutéronome que par l'Exode, autre chose par l'évangile de Luc que par celui de Matthieu.

Il est vrai que nous ne trouvons pas de suite l'intention ou le but divin, mais — nous avons la clef de ce mystère — chaque communication différente a une raison divine. L'Esprit de Dieu seul peut nous la faire comprendre. Quand nous rencontrons des difficultés ou des contradictions, demandons au Seigneur plus de lumière. Et Lui, qui a déjà enlevé tant de difficultés par son Esprit, nous aidera aussi en ceci. Qu'il est précieux pour le croyant, qu'une apparente contradiction soit changée de cette manière en un accord divin !

L'Esprit Saint a poussé les écrivains dans la direction nécessaire, comme il a dirigé (ou permis) les événements selon ses desseins, comme il a fait donner des noms à la naissance, qui devaient plus tard s'accorder avec le caractère de la personne ainsi nommée.

2.4 Nécessité de la foi

Pour la critique, l'autorité de l'Écriture dépend du savoir, de la connaissance ; pour nous elle n'est reconnue que par la foi. Combien n'y a-t-il pas d'énigmes dans la nature, auxquelles la science ne peut donner aucune réponse ? Et pourtant elle doit croire, parce que le résultat l'y oblige ; elle doit croire sans comprendre pourquoi il en est ainsi. Il en est de même de l'Écriture. Nous avons besoin de la foi. Nous recevons cette foi de Dieu. Cette foi nous fait voir le souffle de Dieu à travers toute la Bible, à travers les évangiles et les généalogies, même lorsque nous ne pouvons pas bien nous représenter l'influence de l'Esprit sur les écrivains.

Je répète encore une fois : Quand nous affirmons que la Bible est inspirée de Dieu, nous voulons dire que l'Écriture Sainte toute entière a été écrite sous la direction de Dieu ; tout ce que la Bible, la parole de Dieu, comme il l'a donnée, contient, nous est donné de la part de Dieu, en vue de ses desseins.

Ces écrivains ne sont pas toujours employés de la même manière que le père employait son fils dans l'exemple donné précédemment. Quelquefois ils inscrivaienent seulement ce qui leur était dicté, quelquefois ils écrivaient une partie de leur propre vie et des circonstances dans lesquelles ils vivaient. Mais, même en cette occasion, c'était toujours sous la direction de l'Esprit de Dieu.

2.5 L'inspiration est un miracle

L'inspiration est en elle-même un miracle comme la création. Dieu a fait par son Esprit dans la création tout ce qu'il voulait. De même aussi dans sa Parole. Sans le travail de cet Esprit, ni le monde ni la Parole n'auraient été créés.

Mais tandis que, lors de la création, la Parole (le Verbe) prononcée avait en même temps la puissance exécutrice, en sorte que les choses que Dieu disait furent ; dans la Parole écrite, l'Esprit Saint met la Parole vivante en rapport avec l'âme, et prépare aussi l'âme pour que la Parole puisse y porter du fruit.

Il est très remarquable que l'Écriture commence avec l'inspiration directe et finisse de même. Qui a pu donner à Moïse la connaissance de la création du monde et de toutes choses ? Qui a pu enseigner à Jean tout ce qui arriverait à l'Église dans le cours des siècles : les choses qui doivent arriver bientôt ?

3 Traits caractéristiques de l'inspiration

3.1 Dieu vient au-devant de l'homme

Un des premiers traits caractéristiques de l'inspiration de l'Écriture Sainte est bien l'expérience que nous en faisons, dès que nous lisons la parole de Dieu d'une manière sérieuse. Ce n'est que dans l'Écriture que nous voyons l'horreur du péché, et ce qui le rend condamnable. Où trouvons-nous la rédemption complète, immédiate, qui ne vient pas de nous, mais de Dieu, si ce n'est dans la Bible ? Dans toutes les religions, l'homme cherche d'abord le bien en lui-même ; il veut s'améliorer et, de cette manière, s'approcher de Dieu. Mais la parole de Dieu nous apprend que Dieu s'approche de l'homme, qui ne peut pas devenir meilleur, que tout vient de Lui. Dieu attire d'abord l'homme à sa Parole, soit par l'éducation chrétienne, soit par le sentiment du péché. Dès qu'il est arrivé là, la Parole vient à lui, lui montre sa chute, son état de péché, son impuissance, et en même temps le don de Dieu pour sa restauration, sa purification et son salut éternel. Alors il ne travaille pas pour recevoir à la fin la vie éternelle ; mais il la reçoit pour travailler pour Dieu. Cette même expérience nous convainc des miracles, d'une révélation directe de Dieu, et de tant d'autres choses que nous trouvons dans la Bible, car Dieu a opéré un miracle envers nous-mêmes ; il s'est révélé directement à nous.

3.2 L'Écriture provient positivement de Dieu

Un autre trait caractéristique est que l'Écriture dit continuellement que Dieu fait écrire, ou que Dieu parle lui-même, et c'est ce que nous ne trouvons dans aucun livre humain, pas même dans les livres les plus religieux. Cela affirme la vérité d'un livre ou bien, montre au contraire, que l'on ne peut s'y fier. L'écrivain qui prend le nom d'un autre écrivain pour faire croire que son ouvrage est celui d'un autre, n'est pas honnête ; car c'est autre chose que d'écrire un livre sous un pseudonyme, comme on le fait de nos jours. Si donc ce que la critique dit, est vrai, je préfère avoir un livre édifiant, dans lequel je puis puiser des pensées divines, que d'avoir un livre bien écrit, par des personnes malhonnêtes, pour y recueillir des leçons édifiantes ; ou bien la Bible est inspirée, ou bien elle est un pauvre produit de la littérature hébraïque ou des premiers temps du christianisme.

3.3 Richesse infinie de la Parole de Dieu

Mais voici un troisième trait caractéristique. Un mauvais livre rend mauvais, et ce Livre rend bon, l'expérience nous le montre. Chaque autre livre peut être lu quelques fois, puis est mis de côté, car il finit par lasser, quelque beau qu'il soit. Mais la Bible est toujours

nouvelle, toujours plus nouvelle pour ceux qui la lisent le plus souvent. Examinez-la tous les jours. Lisez-en chaque jour de l'année plusieurs chapitres ; étudiez-la avec assiduité pour y trouver des comparaisons et des références, jamais vous n'en aurez assez. Elle vous deviendra toujours plus chère. Et c'est ce dont témoignent non quelques personnes exaltées, mais des milliers de personnes calmes et raisonnables.

3.4 La Parole de Dieu : Inaltérable malgré les contradicteurs

Aussi n'y a-t-il aucun autre livre, sur lequel on ait tant écrit, sur lequel on enseigne tant dans tous les pays, qui reste inaltérable, malgré tous les efforts pour le détruire.

Voltaire disait que, dans moins de cent ans, le christianisme aurait disparu de la terre et ne ferait partie que de l'histoire. Un siècle est passé. Voltaire n'est plus, et la Bible est répandue sur presque toute la terre, et chaque année de nouveaux pays s'ouvrent au christianisme. Même la vieille imprimerie des œuvres de Voltaire est employée pour l'impression de la Bible ; la maison même qu'il habitait est devenue un dépôt de la Société biblique !

Paine, un athée anglais du 18^{ème} siècle, qui défendait la Révolution française, écrivait qu'il anéantirait la Bible. Plusieurs années s'écoulèrent. Paine mourut de désespoir. Et depuis sa mort, combien n'a-t-on pas imprimé de milliers d'exemplaires de ce livre qu'il condamnait à être brûlé !

3.5 Dieu ne cache pas le péché de l'homme. Sa Parole est la vérité

Il y a encore d'autres traits caractéristiques de l'inspiration. Un homme aurait-il jamais parlé de Noé ivre, du péché de David ? Ou si vous trouvez que ceci ne pouvait être caché à cause des conséquences : un homme aurait-il mentionné le demi-mensonge deux fois répété d'Abraham au sujet de sa femme, et raconté qu'Isaac agit de même ; aurait-il mentionné que Pierre, après avoir confessé : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant », fut en scandale au Seigneur, en sorte qu'il dut lui dire : « Va derrière de Moi, Satan » ?

Croiriez-vous encore que si des hommes sérieux et pieux avaient pu composer la Bible, sans l'influence directe de l'Esprit de Dieu, ils nous auraient communiqué ce que les filles de Lot firent à leur père, ce qui arriva entre Juda et Thamar, l'action des habitants de Guibéa envers une femme, qui mourut par suite de leurs mauvais traitements ?

Cependant tout cela est resté perdant des siècles dans ce Livre et les Juifs, qui se nomment d'après leur père Jacob, n'ont pas osé omettre, ni changer l'histoire de la triste conduite de leur père ; n'ont pas pensé taire les mensonges d'Abraham et d'Isaac.

La Bible dit la vérité, la vérité toute pure, sans la couvrir d'aucun manteau. Elle dit la vérité sans acception de personnes. Elle raconte le péché d'un pécheur et celui du roi bien-aimé d'Israël. Elle raconte le mal que fit le père d'Israël et celui que firent ses ennemis. Elle montre le côté faible des meilleurs hommes, même d'un Paul. D'un seul homme, du Christ, elle n'en montre aucun ; elle le décrit comme l'homme divin, parfait, qui ne pouvait pas pécher.

3.6 Parole prophétique

Un dernier trait caractéristique, c'est que la Bible nous donne la prophétie. Même si l'on osait assurer que l'Ancien Testament a été écrit pendant et après la captivité de Babylone, il contient pourtant la prophétie concernant le Messie. Même si l'on prétendait que le Nouveau Testament ne date que du 4^{ème} siècle, il contient cependant des prophéties accomplies depuis lors, comme l'histoire de l'Église nous l'enseigne, et des prophéties non encore accomplies, mais que l'histoire du monde et tout ce qui arrive maintenant nous font prévoir.

Des hommes pieux, des hommes de prière ne peuvent nous donner la prophétie. L'Esprit de Dieu seul peut le faire.

L'Écriture Sainte est inspirée.

Elle porte les caractères de cette inspiration.

4 Avons-nous une révélation écrite de Dieu ?

4.1 Révélation d'un Dieu personnel

Si nous croyons à l'existence d'un Dieu vivant et personnel, qui a créé et qui gouverne le ciel et la terre, nous devons aussi croire, que ce Dieu s'est révélé. Nous ne pouvons échapper à la conséquence de ce raisonnement incontestable. Si le Dieu vivant et véritable ne s'était pas révélé, il serait pareil aux dieux de bois et de pierre, qui ne peuvent ni parler, ni agir. Mais Dieu s'est révélé. Tous ceux qui ne doutent pas de son existence, croient cela. Même ceux qui nient son existence sont obligés de s'écrier, à la vue d'un ciel étoilé ou d'une grande tempête sur mer : « Ô Dieu ! que c'est beau ! Ô Dieu que c'est terrible !

Il y a un Dieu unique qui peut penser, voir, entendre et parler, et ce Dieu s'est révélé.

La question se pose : Comment Dieu s'est-il révélé ? Il était nécessaire qu'il se révélât. Mais le comment il se révélerait dépendait seulement de son bon plaisir.

4.1.1 Révélation du Créateur

Je ne parle pas maintenant de Sa révélation générale. L'homme peut apprendre à connaître Dieu comme le Créateur par tout ce qui l'entoure, il peut savoir qu'il existe ; et cela est resté de même depuis la chute (Rom. 1).

Mais cette manifestation ne suffisait pas pour faire connaître Dieu dans son Être et dans ses conseils.

4.1.2 Le temps de la révélation verbale

Une révélation spéciale est nécessaire pour cela, et Dieu s'est ainsi révélé à Adam avant la chute, lorsqu'il vint à lui dans le Paradis. Après la chute, Dieu devait ou se cacher ou se manifester de nouveau spécialement pour entrer en relation avec l'homme, selon ses besoins comme pécheur. C'est ce qu'il a fait, en révélant à l'homme Sa volonté, soit verbalement, soit par des visions. La période entre Adam et Noé s'étend à peu près sur 1600 ans ; celle de Noé à Abraham, sur environ 400 ans ; celle d'Abraham à Moïse, sur environ 500 ans, en tout à peu près 2500 ans. Pendant ce laps de temps, Dieu s'est mis en relation avec l'homme par une révélation verbale.

4.1.3 Transmission orale quand la vie des hommes était longue

Demandons-nous maintenant comment la vérité de Dieu a pu se garder pure à travers tant de siècles, en passant par tant de bouches ? La réponse serait différente si nous parlions du siècle présent. Pour que la vérité divine pût être transmise verbalement à travers 25 siècles, il faudrait qu'elle le fût par 80 générations. Mais il n'en était pas ainsi alors. Adam vécut 930 ans et put parler avec Énoch ; celui-ci put parler avec Noé ; Énoch vit donc Adam et Noé. Énoch était un homme qui marchait avec Dieu ; il nous est dit de Noé, qu'il rendait un bon témoignage ; de cette manière, la vérité n'eut à passer que par deux bouches jusqu'au déluge. Noé a sûrement confié cette vérité spécialement à Sem, et celui-ci vécut encore environ cent ans avec Abraham. Nous lisons de Sem : « Béni soit l'Éternel, le Dieu de Sem », et ceci nous semble être une preuve que la vérité lui a été particulièrement confiée. Abraham et sa semence étaient des croyants, auxquels des promesses ont été faites, et qui ont vécu jusqu'à quelques cents ans avant la naissance

de Moïse. De Sem à Jacob, quatre personnes seulement sont nécessaires pour transmettre la tradition. Nous comptons en tout depuis la création jusqu'à Jacob seulement sept personnes fidèles nécessaires pour transmettre verbalement la vérité divine.

4.1.4 Transmission écrite quand la vie des hommes a été raccourcie

Mais la vie humaine devenant de plus en plus courte, et les hommes se multipliant énormément, il devint impossible de transmettre la vérité de cette manière, sans qu'elle fût faussée ou altérée. C'est pour cela qu'il plut à Dieu de nous donner une révélation écrite, ne contenant pas seulement ce qu'il avait dit aux générations précédentes par le moyen de messagers venant du ciel ou d'hommes qu'il dirigeait par son Esprit, mais aussi tout ce qu'il voulait faire connaître dans les siècles à venir jusqu'à la venue de son Fils, et tout ce qui était en rapport avec ce Fils et le salut par Lui.

Quelle grâce de Dieu, de nous avoir donné une révélation écrite ! Les patriarches, eux aussi, ont eu une révélation ayant de l'autorité pour eux et perdant très peu de son caractère original, parce qu'elle ne passait que par peu de bouches, et de bouches fidèles, mais ils ne possédaient pas de révélation écrite. Cette révélation écrite surpasse toute autre manière de transmission, étant la plus sûre. Dieu a pris soin que l'invention de l'écriture fut faite très tôt, comme on l'a découvert récemment ; bien plus tôt qu'on ne le pensait.

4.1.5 Dieu a fait écrire en commençant par Moïse

Nous lisons dans l'Exode 17:14 : « Et l'Éternel dit à Moïse : Écris ceci pour mémorial dans le livre » ; au chap. 24:4 : « Et Moïse écrivit toutes les paroles de l'Éternel » ; dans les Nombres 33:2 : « Et Moïse écrivit leurs départs, selon leurs traites, suivant le commandement de l'Éternel » ; et en Deut. 31:19-22 « Et maintenant, écrivez ce cantique... et Moïse écrivit ce cantique, en ce jour-là ».

Moïse commença donc à écrire avant l'institution de la loi et continua à écrire son « livre ».

Il va sans dire que Moïse croyait que tout ce qu'il écrivait, avait une autorité divine, car il n'inscrivait pas ses pensées comme nous le ferions, ni sa propre opinion, ni une histoire ordinaire, comme tout autre historien, mais il faisait ressortir chaque fois, qu'il inscrivait seulement ce que le Seigneur disait dans un certain but.

En Deut. 28:1, nous lisons : « Et il arrivera que, si tu écoutes attentivement la voix de l'Éternel, ton Dieu, pour prendre garde à pratiquer tous ses commandements que je te commande aujourd'hui, l'Éternel, ton Dieu, te mettra très haut au-dessus de toutes les nations de la terre ». Il nommait son livre le « livre de la loi », — « de l'alliance, qui est écrite dans la loi », — « ses commandements et ses statuts, ce qui est écrit dans ce livre de la loi » (Deut. 28:61 ; 29:21 ; 30:10). « Et Moïse écrivit cette loi, et la donna aux sacrificateurs » (Deut. 31:9).

Je ne veux pas donner par ceci une preuve de l'authenticité des livres de Moïse ; chose difficile à faire en prenant les paroles de ces livres mêmes. Mais je veux montrer comment Moïse parle des paroles de Dieu qui ont été écrites, tandis qu'il considérait tout ce qu'il écrivait comme venant de Dieu. À chaque instant nous lisons : « Et l'Éternel dit à Moïse » ; « dis à Aaron, ton frère » ; ou « aux enfants d'Israël », ou « aux sacrificateurs », tandis que plus tard, après l'événement, il ajoute : « Comme l'Éternel l'avait commandé à Moïse ».

4.1.6 Obéir à Dieu selon ce qui est écrit

Josué, que Moïse avait instruit quant à la loi, et qui savait quelle autorité avait pour lui la Parole qu'il avait personnellement reçue le Dieu, reçut aussi ce commandement : « Seulement fortifie-toi et sois très ferme, pour prendre garde à faire selon toute la loi que Moïse, mon serviteur, t'a commandée ; ne t'en écarter ni à droite ni à gauche, afin que tu prospères partout où tu iras. Que ce livre de la loi ne s'éloigne pas de ta bouche, et médite-le jour et nuit, afin que tu prennes garde à faire selon tout ce qui y est écrit » (Josué 1:7-9). Il ne devait pas seulement faire attention au contenu, mais au livre entier, mot pour mot, pour être ensuite béni de Dieu. Non seulement Dieu déclare ici l'autorité des livres de Moïse, mais Josué est rendu responsable d'obéir à Dieu selon ce qui y était écrit. Il n'avait pas encore beaucoup d'écrits, mais ce qu'il avait devait être gardé soigneusement, médité et mis en pratique.

4.1.7 Différents auteurs ou écrivains

Mais Josué aussi a écrit lui-même. Nous lisons dans Josué 8:32-35 : « Et il écrivit là, sur les pierres, une copie de la loi de Moïse, qu'il avait écrite devant les fils d'Israël... Et après cela il lut toutes les paroles de la loi, la bénédiction et la malédiction, selon tout ce qui est écrit dans le livre de la loi ». Cela n'est pas une preuve pour les sceptiques, mais, pour les croyants, c'est un magnifique témoignage de l'inspiration et de l'autorité divine des livres de Moïse.

Samuel était aussi un écrivain. « Et Samuel dit au peuple le droit du royaume, et il l'écrivit dans un livre, et le posa devant l'Éternel » (1 Sam. 10:25).

Nous lisons d'Ésaïe et de Jérémie : « Et le reste des actes d'Ozias, les premiers et les derniers, Ésaïe, fils d'Amots, le prophète les a écrits » (2 Chron. 26:22). « Et Jérémie écrivit dans un livre tout le mal qui viendrait sur Babylone... Et Jérémie dit à Seraïa : Quand tu seras venu à Babylone, alors regarde et lis toutes ces paroles, et tu diras : Éternel ! tu as parlé contre ce lieu, etc » (Jér. 51:60-62). Ce n'était pas Jérémie qui parlait, mais Dieu !

Daniel avait des révélations merveilleuses par des songes et des visions (Daniel 7:1) : « Il écrivit le songe ». Il reconnaissait aussi l'inspiration divine et l'autorité des anciens écrits, car il dit, au chap. 9:2 et 11 : « Je compris par les livres... que la parole de l'Éternel vint à Jérémie le prophète... que celui-ci avait écrit que la voix de Dieu parlait dans la loi écrite ; — dans l'écrit de vérité » (Chap. 10:21.) Remarquons bien que Daniel nomme ce que Jérémie écrit « la parole de l'Éternel ».

Mais cela suffit pour montrer que Dieu a fait écrire la révélation qu'il donnait par ses serviteurs, en commençant par Moïse.

4.2 L'autorité de ce qui a été écrit demeure au cours du temps

Cette révélation écrite a été reconnue comme ayant de l'autorité dans le temps où elle a été écrite, et aussi pendant les siècles qui suivirent. Même au temps du Seigneur Jésus toute la nation juive, croyante ou incrédule, le Seigneur même et ses apôtres, reconnaissaient la révélation écrite comme venant de Dieu et ayant une autorité divine. Dieu voulait que cette révélation écrite fût lue et appliquée aux cœurs. Moïse disait : « Il (le roi) y lira tous les jours de sa vie, afin qu'il apprenne à craindre l'Éternel, son Dieu, et à garder toutes les paroles de cette loi, et ces statuts, pour les faire » (Deut. 17:19.) « Et Esdras ouvrit le livre aux yeux de tout le peuple... et les lévites faisaient comprendre la loi au peuple... et ils lisaient distinctement dans le livre de la loi de Dieu, et ils en donnaient le sens et le faisaient comprendre lorsqu'on le lisait (Néh. 8:6-8). Hélas ! beaucoup ne lurent pas la révélation, n'y firent pas attention, et n'apprirent point à connaître les pensées de Dieu.

4.3 Dieu a fait compléter l'inscription de Ses pensées et de Sa volonté

Dieu commanda à tous ces témoins, à ces hommes des anciens temps, d'inscrire ses pensées et sa volonté, et bien que plusieurs d'entre eux aient écrit beaucoup plus que ce que nous possédons, Dieu a trouvé bon de donner seulement ce qui était nécessaire pour tous les temps et pour faire connaître sa volonté.

Dieu a pris soin, d'une manière merveilleuse, que ces écritures de différents écrivains fussent préservées jusqu'au temps de Jésus-Christ, et 1500 ans plus tard, alors que l'imprimerie n'était pas encore inventée, le peuple juif gardait encore ces « Écritures saintes », reconnaissant que ces écrits avaient une valeur supérieure à l'or ou à l'argent.

Onze cents ans se sont passés entre Moïse et le prophète Malachie, temps employé à la collection de cette révélation écrite.

Mais elle n'était pas encore complète. Car si tous ces écrits parlaient de Celui que Dieu enverrait, il n'y en avait pas encore qui parlissent de Celui qui était l'Envoyé.

Dieu a donné cela aussi. Avant que fût écoulé le premier siècle de l'ère chrétienne, une série d'évangiles et d'épîtres, ayant la même autorité divine que les livres de l'Ancien Testament, furent écrits par des apôtres et des prophètes.

Entre ces deux révélation nous trouvons une période de 400 ans, pendant laquelle Dieu n'a point donné de révélation écrite. Ceci est très remarquable, car Dieu interrompit le témoignage prophétique à cause du déplorable état dans lequel se trouvait le peuple juif. Malachie commença son message, en disant : « L'oracle de la part de l'Éternel à Israël par Malachie », et le termine en annonçant « le grand et terrible jour de l'Éternel », tout en promettant encore que le prophète Élie viendrait d'abord, pour faire retourner le cœur des pères vers les fils, et le cœur des fils vers les pères, « de peur que je ne vienne et ne frappe le pays de malédiction » (Mal. 4:5, 6.) Et alors que cette période de 400 ans est passée sous silence, ce que nous trouvons dans Marc 1:2, 3, et Luc 1:16, 17, se rattache directement aux paroles de Malachie 3:1. Le Seigneur Jésus dit : « La loi et les prophètes sont jusqu'à Jean », et ainsi les écrits depuis Moïse à Malachie se joignent admirablement aux écrits qui vont de Matthieu à l'Apocalypse. Pendant quatre siècles l'inspiration de Dieu n'a pas été active, vu les circonstances et selon la sagesse de Dieu. Mais à peine les jours furent-ils arrivés où l'Ange de l'Éternel devait venir, que le fil est repris, et que Luc vient se souder à Malachie. C'est alors que s'accomplit la parole de ce prophète : « Alors ceux qui craignent l'Éternel ont parlé l'un à l'autre ». Nous voyons Zacharie et Élisabeth ; Siméon, homme juste et pieux, qui attendait la consolation d'Israël, ayant été divinement averti qu'il ne verrait pas la mort que premièrement il n'eût vu le Christ du Seigneur ; Anne, une prophétesse, qui ne quittait pas le temple, servant Dieu en jeûnes et en prières, nuit et jour, louant le Seigneur et parlant de Lui à tous ceux qui, à Jérusalem, attendaient la délivrance. Tous ceux-là parlent l'un à l'autre de la venue du Messie.

4.4 Révélation de Dieu dans le Nouveau Testament

Examinons maintenant dans quelle mesure les écrits postérieurs à ces 400 ans peuvent être une révélation écrite de Dieu.

Dans Luc 1:1-4, nous lisons : « Puisque plusieurs ont entrepris de rédiger un récit des choses qui sont reçues parmi nous avec une pleine certitude, comme nous les ont transmises ceux qui, dès le commencement, ont été les témoins oculaires et les ministres de la Parole, il m'a semblé bon à moi aussi, qui ai suivi exactement toutes choses depuis le commencement, de les écrire par ordre, afin que tu connaisses la certitude des choses dont tu as été instruit ».

Le même écrivain dit dans les Actes 1:1 : « J'ai composé le premier traité », etc., et donne ainsi le deuxième traité ou livre, comme suite, non de ce que le Seigneur a fait et enseigné, mais des actes de l'Esprit Saint.

Jean dit dans le chap. 20:30 et 31 : « Jésus donc fit aussi devant ses disciples beaucoup d'autres miracles qui ne sont pas écrits dans ce livre. Mais ces choses sont écrites, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie par son nom ».

En Rom. 16:26, il est dit : « Mais qui a été manifesté maintenant, et qui, par des écrits prophétiques, a été donné à connaître à toutes les nations, selon le commandement du Dieu éternel, pour l'obéissance de la foi ». La manifestation du mystère qui avait été caché dès les temps des siècles, fut donc donnée par des écrits prophétiques, selon le témoignage de Paul. Et comme ce mystère a été donné à connaître surtout à Paul, il reconnaît que toute la révélation qu'il donne dans ses épîtres, doit être considérée comme étant la révélation écrite de Dieu. Cet évangile, que Paul nomme son évangile, Dieu le lui avait donné directement. C'est pourquoi il dit en Gal. 1:8 et 9 : « Mais quand nous-mêmes, ou quand un ange venu du ciel vous évangéliserait outre ce que nous vous avons évangélisé, qu'il soit anathème ! Comme nous l'avons déjà dit, maintenant aussi je le dis encore : si quelqu'un vous évangélise outre ce que vous avez reçu, qu'il soit anathème ». Et en 2 Thess. 3:14 : « Et si quelqu'un n'obéit pas à notre parole, qui vous est adressée dans cette lettre », — ce qui prouve l'autorité obligatoire de la parole de Dieu. En Éph. 3:2 et 3, il dit : « de l'administration de la grâce de Dieu qui m'a été donnée envers vous : comment, par révélation, le mystère m'a été donné à connaître, ainsi que je l'ai déjà écrit en peu de mots », etc. Cette manifestation a été donnée dans sa plénitude à Paul qui, inspiré par l'Esprit de Dieu, l'a écrite pour compléter la parole de Dieu (Col. 1:25).

Mentionnons l'expression de Pierre : « la prophétie de l'Écriture », et sans nous arrêter à d'autres témoignages remarquables des apôtres, citons seulement encore ce qui nous est dit de Jean dans l'Apocalypse (chap. 1:1, 3, 11 et 19 ; 22:18 et 19) :

« Révélation de Jésus-Christ, que Dieu lui a donnée pour montrer à ses esclaves les choses qui doivent arriver bientôt... Bienheureux celui qui lit, et ceux qui entendent les paroles de la prophétie, et qui gardent les choses qui y sont écrites... Ce que tu vois, écris-le dans un livre... Écris donc les choses que tu as vues, et les choses qui sont, et les choses qui doivent arriver après celles-ci... Moi, je rends témoignage à quiconque entend les paroles de la prophétie de ce livre, que si quelqu'un ajoute à ces choses, Dieu lui ajoutera les plaies écrites dans ce livre ; et que si quel qu'un ôte quelque chose des paroles du livre de cette prophétie, Dieu ôtera sa part de l'arbre de vie et de la sainte cité, qui sont écrits dans ce livre ».

Nous avons donc démontré que la vérité de Dieu a été donnée à l'homme, et comment elle a été donnée : d'abord verbalement, puis écrite, tandis qu'à nous et à tous les saints après nous, seule la révélation écrite est donnée.

4.5 Différents noms pour la Parole de Dieu écrite

Cette révélation écrite est nommée dans la Révélation elle-même : Écrit, Écritures, Saintes Écritures. Ces mots confirment admirablement ce qu'est la Parole écrite de Dieu. Dieu a parlé plus souvent, et il y a eu beaucoup de prophéties que nous ne possédons pas. Agabus, par exemple, prédit une famine, mais cette prophétie n'est pas écrite. Comme mille autres témoignages de ces temps-là, il n'était pas nécessaire qu'elle nous fût conservée. Mais ce qui est nommé Écriture fait partie d'un tout organique, nécessaire à la révélation complète de Dieu. Pierre parle de la prophétie de l'Écriture, qui ne s'interprète pas elle-même, c'est-à-dire que la prophétie écrite conservée pour nous, n'est pas d'une interprétation particulière, ne peut être expliquée séparée des autres prophéties, car l'Écriture, la parole de Dieu écrite, est étroitement liée en un seul tout. Chaque prophétie fait partie de cet organisme.

Le nom de « Bible », — « Livre » n'a été donné à tous les livres de la révélation que dans le courant du quatrième siècle après Christ, et l'on désignait ainsi la collection entière des Saintes Écritures. C'est alors aussi que l'on désigna la première partie par « Ancien Testament », et la seconde par « Nouveau Testament », expression prise probablement des passages en 2 Cor. 3:14, et Matt. 26:28. Ces mots « Testament » ou « Alliance » avaient primitivement en vue la relation existante ou future entre Dieu et son peuple, la première avant, la dernière après l'œuvre de la croix (*). Plus tard, ces mots furent appliqués aux livres, dans lesquels sont représentés les différentes alliances.

(*) Dans le grec, il n'y a qu'un seul mot correspondant à ce qui est traduit soit par « alliance » soit par « testament » (Comp. Hébr. 9:15-18).

4.6 Ordre des livres. Parties de l'Écriture

Les livres de l'Ancien Testament furent divisés en trois parties : Moïse, les Psaumes et les Prophètes. L'ordre des livres dans le recueil juif était différent de celui de notre Ancien Testament ; mais le contenu des trois parties resta toujours le même. Les cinq livres de Moïse étaient à l'origine écrits sur un rouleau, ainsi que les deux livres de Samuel, des Rois et des Chroniques.

Les écrits du Nouveau Testament sont aussi divisés en trois parties : Les Évangiles, les Actes et les Épîtres, avec l'Apocalypse. Nous lisons en Jean 14:26 : « Mais le Consolateur, l'Esprit Saint, que le Père enverra en mon nom, lui, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera toutes les choses que je vous ai dites ». C'est dans les Évangiles que nous est communiqué ce que le Seigneur a dit et fait. En Jean 15:26 et 27 : « Mais quand le Consolateur sera venu, lequel moi je vous enverrai d'auprès du Père, l'Esprit de vérité, qui procède du Père, celui-là rendra témoignage de moi. Et vous aussi, vous rendrez témoignage ; parce que dès le commencement vous êtes avec moi ». Nous trouvons ce témoignage dans les Actes des apôtres, qui sont ceux de l'Esprit Saint. En Jean 16:13 et 14 : « Mais quand celui-là, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous conduira dans toute la vérité : car il ne parlera pas de par lui-même ; mais il vous dira ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses qui vont arriver. Celui-là me glorifiera ; car il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera ». C'est ce que nous trouvons dans les épîtres et dans l'Apocalypse : Il nous a conduit dans toute la vérité et nous a communiqué les choses qui vont arriver. Le Nouveau Testament, est divisé ici par l'Esprit Saint en trois parties, indiquées dans les derniers discours du Seigneur.

Quoique cela n'ait rien à faire avec l'inspiration de la Bible, disons en passant qu'elle n'a été divisée en chapitres que vers le milieu du treizième siècle par le cardinal Hugo ; la division de l'Ancien Testament en versets eut lieu deux siècles plus tard par un savant rabbin, Mardochee Nathan, qui introduisit aussi la division en chapitres dans la Bible hébraïque. Robert Étienne, l'éditeur français, divisa aussi le Nouveau Testament en versets, et l'imprima sous cette forme en 1557. La division en chapitres et versets est employée dans toutes les traductions.

5 Dans quel but avons-nous reçu la révélation écrite de Dieu ?

5.1 Des buts multiples et vastes

On dit souvent que nous n'avons reçu la Bible que pour être sauvés.

Cette pensée n'est pas correcte ; elle dit beaucoup trop peu pour indiquer ce que Dieu veut nous donner dans sa merveilleuse Révélation écrite. Paul dit, en 2 Tim. 3:15, que « les saintes lettres peuvent rendre sage à salut », mais il ajoute dans les v. 16 et 17 : « Toute Écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre ».

Nous lisons aussi en Rom. 15:4 : « Car toutes les choses qui ont été écrites auparavant ont été écrites pour notre instruction, afin que, par la patience et par la consolation des Écritures, nous ayons espérance ».

5.2 Un guide parfait pour tout homme né de Dieu

Ainsi, nous voyons que l'Écriture sainte ne montre pas seulement le chemin du salut, mais qu'elle est aussi un guide parfait et entièrement suffisant pour l'homme né de Dieu et sauvé du jugement à venir. Oui, elle est le seul refuge, le seul soutien, le seul guide pour enseigner à servir Dieu ici-bas, dans les temps fâcheux de ces derniers jours dont Paul parle à Timothée, et dans lesquels les hommes ont la forme de la piété, mais en renient la puissance (Lisez 2 Tim. 3). Paul ne recommande pas son jeune compagnon d'œuvre, son fils, à l'Église. Non, l'Écriture sainte doit être son guide, son gardien. Elle était dans ce cas-ci naturellement l'Ancien Testament. C'est pour cela qu'il ajoute : « Demeure dans les choses que tu as apprises et dont tu as été pleinement convaincu, sachant de qui tu les as apprises ». Timothée doit garder toute la parole de Dieu, il doit en reconnaître l'autorité, et se laisser enseigner et corriger par cette Parole. Comment l'assemblée aurait-elle pu l'enseigner ? Elle devait elle-même être instruite et édifiée par les dons de Dieu (Éph. 4:11 et 12). Ce ne sont pas les prédicateurs seuls qui peuvent combattre pour la foi, mais tous les saints, car la foi est enseignée à tous les saints, c'est-à-dire à tous les croyants. Éloignons donc de nous la pensée souvent exprimée : « Ceci n'est pas pour les laïcs ». Non seulement le mot, mais aussi la pensée, ne se trouvent pas dans la Parole. L'Écriture seule est notre ressource, surtout aux mauvais jours, et non des savants, ou des prédicateurs, ou des traditions. Nous devons demeurer dans ce qui est depuis le commencement de la chrétienté (1 Jean 2:24.) Et l'Écriture nous renseigne sur cela. L'Église a de l'autorité, mais jamais sur la Parole. Au contraire, elle emprunte à la Parole son autorité, et est appelée à garder cette Parole, la vérité de Dieu. Il est bien vrai que Paul pense seulement aux écrits de l'Ancien Testament, quand il parle de l'Écriture, mais nous avons le même précieux témoignage, quant aux écrits du Nouveau Testament, qu'ils ne servent pas exclusivement à atteindre le salut.

5.3 Des buts très élevés

Paul parle dans Col. 1:28 et 29, du mystère, et que Dieu a voulu faire connaître quelles sont les richesses de la gloire de ce mystère parmi les nations, c'est-à-dire Christ en vous, l'espérance de la gloire, — « lequel nous annonçons, exhortant tout homme et enseignant tout homme en toute sagesse, afin que nous présentions tout homme parfait en Christ : à quoi aussi je travaille, combattant selon son opération qui opère en moi avec puissance ».

En Éph. 4:11-13, nous lisons que les apôtres et les prophètes, qui nous ont donné la Parole écrite du Nouveau Testament, ont été donnés par le Chef de l'Assemblée, « en vue de la perfection des saints, pour l'œuvre du service, pour l'édification du corps de Christ ; jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ ».

Ces citations pourraient être suivies de beaucoup d'autres, mais elles suffisent pour indiquer quel but élevé Dieu avait en nous donnant sa Parole écrite. La parole de Dieu est l'expression connue des pensées de Dieu. Et plus encore, elle est l'expression de son Être, car nos pensées changent avec les années, mais non celles de Dieu ; à travers tous les siècles, ses pensées et sa volonté restent les mêmes. C'est pourquoi Jean dit de Jésus, qu'il est la Parole, qui était au commencement auprès de Dieu, et qui était Dieu ; et Paul, qu'il est « le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance » (Hébr. 1:3.) Toutes les pensées de Dieu sont dans le Fils. Et toutes les pensées de Dieu, données dans l'Écriture, s'occupent de Lui. La Parole écrite est, comme le Fils, l'expression de l'Être divin. C'est pourquoi, nous ne pouvons pas nous contenter du contenu, mais il nous faut aussi la forme. Abandonnez un moment la pensée du but de la révélation écrite ; vous avez une forme, que vous pouvez rejeter, et un contenu qui vous attirera en partie, pourra vous faire du bien, mais ne vous donnera aucune certitude.

5.4 Des buts variés

Chaque écrivain a un but en écrivant et fait un plan pour l'atteindre. C'est ce que Dieu fit en nous donnant la Bible. Il avait un plan pour la révélation de ses pensées, et il fit écrire son livre en conséquence, quoique cela durât des siècles.

5.4.1 Le grand but général : donner gloire à Dieu

Ce grand but général est la glorification de Dieu lui-même. Tout doit contribuer à la louange, à l'honneur et à la gloire de Dieu. Donc le déploiement des pensées de Dieu, sa grandeur et sa majesté, son amour et sa bonté, étant la manifestation de Lui-même, de son Être, doit servir à sa glorification, à son exaltation. Afin de révéler non seulement sa puissance et sa magnificence, mais aussi sa grâce, Dieu devait montrer la grandeur du péché de l'homme, et comment l'homme, en apprenant à se connaître, pouvait apprendre à connaître Dieu par le sacrifice de Christ. Aussitôt tout nous devient clair dans la Bible.

5.4.2 Dépeindre ce qu'est l'homme

Pourquoi contient-elle ces horribles histoires de meurtre, de trahison, d'adultère, de vol, de mensonge, de tromperie ? Pourquoi même les saints nous sont-ils montrés à nu ; pourquoi même le péché d'un homme selon le cœur de Dieu n'est-il pas passé sous silence ? Afin que nous apprenions ce qu'est l'homme ; et que, croyant ou incrédule, nous voyions notre image dans le miroir de Dieu. Ces communications sont si simples, mais pourtant si parfaitement justes, que nous avons peut-être honte d'en lire à haute voix certaines parties, mais il nous faut quand même reconnaître que, à l'encontre des livres humains, la passion n'y est pas réveillée ou les sens excités, mais que le cœur est rempli d'horreur. Alors nous nous écrions : « Tel est donc l'homme ; c'est ainsi que je serais, si Dieu ne m'avait pas gardé ! »

5.4.3 Description du caractère de Dieu. Sa colère

Peut-être quelqu'un dira-t-il : Je vous comprends, mais pourquoi Dieu ordonna-t-il lui-même de temps à autre des cruautés et des vengeances ? La réponse à cette question n'a pas à faire avec l'inspiration de l'Écriture, mais avec le caractère de Dieu. Dieu est à la fois amour et lumière. Celui qui a donné son Fils, jugera les pécheurs. La colère que Dieu déversa sur son propre Fils, parce qu'il portait nos péchés, ne montre-t-elle pas clairement que Dieu n'épargnera pas non plus ceux qui ont méprisé son Fils ? En rejetant Dieu dans les temps anciens, en attaquant et en insultant son peuple, son amour était rejeté. Et c'est pourquoi Dieu fut courroucé, renversa des villes entières, couvrit la terre du déluge ; employa, comme dans Esther, des hommes pour se venger de ses ennemis. Il est possible que les Juifs n'aient, pas plus que Jéhu, fait cela par principe de sainteté, mais Dieu l'ordonnait sur ce principe, et si l'homme ne Le comprend pas et agit par sentiment de vengeance, comme Jéhu, Dieu le jugera plus tard.

Une autre question se pose : L'exécution de la vengeance par l'homme n'a-t-elle pas sur l'homme même une mauvaise influence ? Comment Dieu peut-il le permettre ? Cette question n'a de nouveau rien à faire avec l'inspiration de l'Écriture, mais bien avec Dieu lui-même.

Or la réponse est négative, car il est prouvé que beaucoup d'hommes qui exécutèrent la vengeance de Dieu, comme Josué, restèrent doux et pieux, tandis que le peuple ne dépassait jamais ce que Dieu voulait, mais restait presque toujours en deçà, comme Saül vis-à-vis d'Agag, et le peuple, lors de l'extermination des ennemis en Canaan.

5.5 L'homme doit s'incliner devant Dieu

Mais s'il en est ainsi, — qui es-tu, ô homme, que tu parles contre Dieu ? Qui peut Le sonder ? Veux-tu suivre l'incrédule dans son raisonnement et dire que Dieu est injuste, parce que les bien portants sont enlevés de ce monde, et que les mourants ou les fous y sont laissés, parce que des malheurs, des catastrophes frappent des hommes qui n'ont pas fait plus de mal que d'autres ? Tais-toi, et incline-toi devant ton Créateur, dont les actes sont « Majesté » et dont les voies seront une fois vues et admirées des siens dans une lumière éblouissante, comme des voies parfaites !

5.6 Christ est le but de la révélation écrite

D'autres questions surgissent : Pourquoi ces infinies détails au sujet des sacrifices, des lois, du culte ? Pourquoi tant de symboles et tant d'énigmes ?

C'est afin que Christ, centre de tous les conseils de Dieu, nous soit représenté dans tous ces types. Christ est le but de la révélation écrite : Christ, la Parole de Dieu, Christ glorifiant Dieu; le pécheur amené à Christ, et par lui à Dieu ; Celui qui a donné son Fils glorifié, ainsi que la révélation écrite, qui nous le représente !

Ceci met fin aux questions, car quand nous l'avons vu, tout nous devient clair ; nous avons un tout sous les yeux, nous sentons qu'il ne manque rien à l'Écriture. « L'Écriture ne peut être anéantie », dit le Seigneur, de l'Ancien Testament, et cela est tout aussi vrai du Nouveau. Rien n'en peut être ôté, car l'Écriture perdrait sa force. Rien non plus ne peut être enlevé de la certitude qu'elle est l'Écriture, car si toutes ces choses ne nous sont pas communiquées par Dieu même, sans doute possible, que ferions-nous de tout ce qui nous est dit de Christ, du pardon accompli par Lui ? Où serait la base de notre salut, notre croissance dans la connaissance de Dieu ? Comment pourrait-il être glorifié par nous ? Où serait la certitude de notre glorieux avenir, de tout ce qui est prédit concernant la terre ?

5.7 Résultats fâcheux de l'ignorance et de l'esprit borné

Si nous perdons de vue le but glorieux de la révélation de Dieu, tout devient ténèbres ; plusieurs détails nous choquent ; nous y rencontrons cent difficultés, cent folies selon le monde. Cela ne tient pas à la Bible, mais à notre intelligence bornée, par laquelle nous ne pouvons comprendre l'Auteur divin ; intelligence bornée qui nous fait mettre le Livre de Dieu sur une même ligne avec les livres des hommes. D'autre part, le monde se moque de la Bible, nous rend attentifs à ses « imperfections ». Nous sommes souvent désarmés, car nous ne connaissons pas l'Écriture elle-même. Nous en avons bien lu quelque chose, mais jamais peut-être toute la Bible avec suite. Nous ne connaissons pas l'admirable beauté des symboles et des types, les visions prophétiques de l'Ancien et du Nouveau Testament, leur merveilleux accord jusque dans les plus petits détails.

C'est pourquoi, il nous faut connaître la Révélation, le but glorieux de Dieu, le sujet unique qui est Christ ; et voir comment tout raconte la gloire de Dieu, dans la Création du monde, comme dans la Rédemption.

5.8 Des moyens variés pour des circonstances variées

Certainement Dieu s'est manifesté dans la création, et l'homme devait l'y chercher, l'y connaître, et l'y glorifier. Cette manifestation générale parle toujours à l'homme. Mais avant que le péché fût, Dieu était là, pour entrer en relation avec l'homme par une révélation spéciale. Et qu'arrivera-t-il maintenant que la création est gâtée par le péché, que nos yeux et notre intelligence sont obscurcis ? Dieu voulait donc se manifester à nous d'une manière spéciale, non en faisant écrire une histoire par une personne, mais en parlant à nos cœurs et nos consciences par la vie même des croyants et de l'humanité. De là tant d'écrivains appartenant à tant de temps divers, des écrivains qui ne furent pas des machines inconscientes, mais qui, choisis de Dieu pour être ses instruments, vivaient de façon à être capables d'écrire exactement, quand Dieu voulait les employer, ce qu'il trouvait bon et dans la langue qu'il leur avait donnée pour cela.

5.9 *Formes variées d'une même vérité*

Quelqu'un objectera ici que, la révélation s'étant faite si lentement et non en une fois, Dieu aurait pu changer de pensées. Calvin répond à cela dans un paragraphe de son « Institution ».

« Que Dieu se soit manifesté de différentes manières pendant le courant des siècles, suivant les besoins de chaque siècle, ne signifie en aucune manière, que Dieu soit sujet à l'inconstance. Un laboureur qui donne un autre ouvrage à ses ouvriers en hiver qu'en été, ne sera jamais accusé de caprice, et n'offense aucunement les lois inviolables de l'agriculture, qui ont leur base dans les lois de la nature. De même, un père parle différemment à ses fils et les traite différemment dans la chambre d'enfants que lorsqu'ils sont devenus jeunes hommes, et personne n'affirmera qu'il manque de fermeté de caractère, ou qu'il gâte son éducation, par caprice. Or, qui parlera de caprice chez Dieu, parce qu'il se manifeste différemment suivant différents siècles ? »

Dieu dut souvent parler d'une autre manière à cause du péché de l'homme. Après que le déluge eut détruit les impies, Dieu encouragea les hommes par des promesses. Puis il donna des commandements, afin que l'homme reconnût, que, même dans la meilleure condition, il était pécheur. Ensuite, quand les temps furent accomplis, quand la nature de l'homme se fut manifestée entièrement, et que Satan eut outragé l'Éternel pendant 40 siècles, il donna son Fils, afin de vaincre ce géant, comme un second David, et de délivrer ceux qui étaient sous l'esclavage du péché.

En tout cela, de nouvelles vérités ne furent pas mises au jour, mais la même vérité, déjà annoncée en Éden par une promesse, répétée plus tard, et chaque fois plus distinctement, par des symboles, et manifestée enfin dans la personne même du Rédempteur. Premièrement, des clartés, puis la lumière du même soleil qui sera vu bientôt dans toute sa splendeur. Merveilleuse grâce que celle qui a voulu parler au pécheur et se manifester à lui par la Parole écrite !

C'est pour cela qu'il n'est pas question dans l'Écriture de discours seulement. Dieu doit se manifester dans l'histoire de l'homme lui-même, dans tout ce qu'il lui a donné, dans tout ce qu'il a placé sous sa responsabilité. Par ce que l'homme faisait ou ne faisait pas, sa révélation pouvait se développer encore. Cette pensée seule rejette absolument l'idée que la Bible pourrait ne contenir que des paroles ou discours. Nous avons besoin de la parole de Dieu, d'une révélation de Dieu entière, contenant des actions, des signes et des prodiges, des visions et des discours. Ce ne sont pas seulement des préceptes de mœurs, des commandements et beaucoup d'autres bonnes maximes religieuses, mais la volonté, les pensées, les voies de Dieu quant à l'homme, son conseil en Christ, — une révélation complète qui puisse servir à glorifier Dieu lui-même. Cette révélation se termine avec ce que les apôtres et les prophètes nous ont donné, en sorte que nous pouvons bien l'expliquer, sans pouvoir rien ajouter. L'Esprit ne nous donne pas de nouvelles vérités, mais nous instruit dans la vérité révélée.

5.10 *Nouveau et Ancien Testament, les deux sont indispensables*

Nous avons la vérité entière dans l'Ancien et le Nouveau Testament : il est impossible de les séparer. L'on ne peut accepter l'un et rejeter l'autre. L'Ancien Testament fait connaître dans ses symboles, ses types et ses promesses, le Nouveau, sans lequel il ne serait pas achevé. Le Nouveau sans l'Ancien serait privé du fondement destiné à le porter et à le soutenir. Aussi le Seigneur et les apôtres citent-ils continuellement l'Ancien Testament comme étant la parole de Dieu : « Ceci arriva, afin que fût accompli ce qui est écrit ».

C'est un tout ; l'Ancien et le Nouveau Testament sont comme le côté droit et le côté gauche d'un corps, dont Jésus est l'âme. Ils parlent tous deux de Lui. Un seul Esprit le montre, lui, l'Unique, dans les livres historiques ou prophétiques, dans la loi, dans les cantiques, les psaumes, les proverbes, les discours, les épîtres, adressés à une ou plusieurs personnes, qu'il y soit parlé du passé, du présent ou de l'avenir.

6 *La Bible — un miracle*

6.1 *Variété de ses auteurs et de ses constituants*

L'Écriture sainte n'est pas seulement la Révélation de Dieu écrite ; elle est aussi un miracle. Si nous ne pouvons pas prouver qu'elle est la Révélation de Dieu écrite, nous pouvons indiquer clairement que l'Écriture est un miracle. Et en un certain sens, ceci est une preuve de la Révélation.

Figurez-vous que l'on apporte de divers endroits des morceaux de verre coloré, qui forment un tout complet, ne direz-vous pas qu'un artiste les avait ordonnés pour en faire un vitrail ?

Figurez-vous encore que des hommes vous apportent de différents pays des morceaux de marbre de formes diverses, et que, placés l'un sur l'autre, ils forment une statue fort bien proportionnée, ne sentirez-vous pas qu'un sculpteur a donné à chacun de ces hommes une partie de l'ouvrage, qui devait être travaillée selon la capacité de chaque ouvrier, mais d'abord suivant la pensée du sculpteur ?

Or, la Bible se compose de 66 livres, écrits dans le cours de 1600 ans. Des hommes de capacités et de talents divers ont participé à cet ouvrage. Si nous les considérons ensemble, nous voyons qu'ils expliquent leurs contradictions apparentes et se complètent dans leurs difficultés, donnant un seul et même tableau, animé par un même esprit.

6.2 *Cohérence des parties avec le tout. Une Parole vivante qui ne dépend pas de l'homme*

Mais cela n'est pas remarqué par tout le monde. Assurément non. Il faut avoir de l'intelligence pour réunir les morceaux de verre et faire un tout des divers blocs de marbre. Il en est ainsi de la parole de Dieu, inspirée et réunie par un Esprit. Seul celui qui possède cet Esprit peut comprendre Son ouvrage. Comme le vitrail et la statue étaient composés d'après le dessin, le plan de l'artiste, avant qu'il en donnât les différentes parties aux ouvriers, ainsi Dieu avait aussi un plan, avant qu'une seule lettre fût écrite. C'est pourquoi Pierre dit : « La prophétie de l'Écriture ne s'explique pas d'elle-même ». On ne peut pas en expliquer avec exactitude une partie isolée. Tout est inséparable. Ce n'est que quand on a le tout qu'on peut comprendre l'intention de l'Esprit. De là venait que l'on était obligé de « rechercher », avant que la révélation fût complète, et quand on s'appuyait sur la révélation verbale ou écrite que l'on possédait déjà. De là aussi l'impossibilité de chercher dans la Parole, des paroles de Dieu, et d'en rejeter d'autres. La Parole est une.

Le « canon » de l'Écriture ne dépend nullement d'une décision d'un synode, pas plus que l'unité des parties qui composent une plante ne dépend du professeur de botanique qui les numérote et les classe. Vous n'avez pas besoin d'en tenir les parties ensemble, elles se tiennent ensemble d'elles-mêmes. Pareil au fer qui s'attache de lui-même à l'aimant, ainsi s'attachent les parties de l'Écriture, dès qu'on les rapproche.

L'Écriture sainte est vivante. Enlevez-en une partie, elle rentrera à sa place. L'homme ne peut y ajouter ni en ôter. S'il ne reconnaît pas cela, c'est à son propre détriment, et cela ne change rien à la Parole.

C'est pourquoi l'interprétation de la Bible n'a pas besoin d'être fixée par un synode, quoique celui-ci ait la responsabilité de garder pur ce que Dieu lui a confié. Et Dieu appelle ses enfants, chacun personnellement, à lire sa Parole, et ceux qui se laissent conduire par l'Esprit de Dieu sont toujours ramenés à ce qui était depuis le commencement, à l'intention de l'Esprit. Il va sans dire que Dieu a donné à l'Assemblée des docteurs, qui l'instruisent dans ce qu'ils ont trouvé pour eux-mêmes, et qui ont ainsi une vocation et une responsabilité spéciales, mais cela ne fait pas partie de mon sujet :

6.3 *L'Écriture : un miracle !*

L'Écriture — un miracle !

Beaucoup de livres ont été écrits depuis que le monde existe, par des historiens, des poètes, etc. Parmi ces livres il y en a, comme ceux d'Homère, qui sont devenus des modèles inimitables. Tous ces vieux livres, d'Homère ou de Platon parmi les Grecs, de Virgile ou d'Horace parmi les Romains, et tous les nouveaux, Shakespeare ou Goethe, quelques beaux qu'ils soient, où sont-ils ? que font-ils ? On les trouve dans les bibliothèques des savants et des gens instruits ; ils forment le goût, exercent la réflexion, forment et élèvent les sentiments de quelques-uns, qui peuvent les lire et les comprendre, mais ils n'ont donné la paix à aucune âme, et pour la majorité des hommes, ils sont incompréhensibles.

Prenez maintenant la Bible. On a commencé à l'écrire, avant que les Grecs pensassent à faire des livres ; 1600 ans se passent entre son commencement et son achèvement ; des rois et des prêtres, des scribes et des docteurs, des poètes et des bergers, des pêcheurs et des péagers y ont travaillé ; ils ne se connaissaient pas et ne pouvaient se concerter ; les langues, dans lesquelles ils ont écrit, sont mortes, on ne les parle plus nulle part ; mais des enfants lisent la Bible et en jouissent, et des savants la respectent. De grands penseurs, comme Newton, confessent ne pas pouvoir l'épuiser ou l'approfondir ; des simples y rafraîchissent leur âme. Civilisés ou non, des peuples s'inclinent devant sa puissance, et partout où on l'apporte, l'état moral s'améliore. Des rois et des empereurs s'y sont opposés ; mais ils ont disparu, et la Bible est restée. C'est le seul livre qui ait été traduit dans toutes les langues connues, et le nombre d'exemplaires qui en existe surpasse peut-être celui de tous les autres livres ensemble. Le monde ne veut rien en savoir, et pourtant elle domine le monde du nord au sud, de l'est à l'ouest. Qui ne connaît pas la Bible, fût-il un docteur ou un professeur, n'est qu'un ignorant quand on parle avec lui de choses morales ou spirituelles ; et un jeune garçon qui connaît bien la Bible pourrait le confondre. La critique moderne attaque, rogne et ronge la Bible, de manière à n'en pas laisser un seul livre entier ; mais celle-ci n'en continue pas moins à être le livre directeur de millions de familles, qui ignorent même ce qu'est la critique moderne.

Et ce qui est plus important que tout le reste, c'est que la Bible — contrairement à tout autre livre — a donné, pendant tous les siècles de son existence, le repos de la conscience, la paix de l'âme, la nourriture du cœur, à des multitudes de personnes d'âges et de positions aussi différents que possible. La Bible continue à faire ce qu'aucun autre livre ne peut faire : elle rend heureux les hommes dans le monde entier, de sorte qu'ils peuvent vivre et mourir heureux, et, si cela est nécessaire, même de la mort du martyr. La Bible a pu faire cela, et un livre qui en est capable est un miracle.

Ajouterai-je encore à ce beau témoignage, les paroles de quelques incroyants ?

Jean-Jacques Rousseau, l'apôtre de la Révolution française, a dit une fois : « Je dois confesser que la majesté de la Bible me remplit d'admiration et fait toujours plus d'impression sur mon cœur. Examinez les œuvres de tous les philosophes : qu'elles sont méprisables à côté des Écritures saintes, malgré la magnificence de leur éloquence ! Serait-il possible qu'une œuvre aussi simple et aussi élevée soit l'œuvre des hommes ? »

Diderot, dont les écrits ont tant contribué à la propagation de l'incrédulité, a dit entre autres, dans un cercle de savants qui se moquaient de la Bible : « La Bible est pour moi une énigme insondable. Tout ce qui peut être appelé grand sur le terrain des arts et des lettres, a pris sa matière dans ce Livre, ou lui doit sa forme. Si je pouvais croire que Dieu a parlé, je serais le premier à reconnaître que nous avons sa parole dans ce Livre ».

Ennemis ou amis, tous reconnaissent que la Bible est un miracle, qu'elle a fait des miracles, et qu'elle en produit toujours encore.

6.4 *La force et la valeur de la Bible viennent de son authenticité*

Cela aurait-il été possible, si la critique avait réussi à prouver que l'on ne peut se fier à l'authenticité des Écritures ? Non, car dès que l'autorité manque, et que chacun peut dire : Ceci est ou n'est pas une parole de Dieu, alors tout dépend de la conception de l'homme, tout devient incertain, n'est plus que probabilité ; et nous ne pouvons pas nous appuyer sur aucun mot de la Bible, nous n'avons point de : « Il est écrit », à opposer à l'ennemi ; il n'y a point de : « Il est écrit », pour la paix de nos âmes, ni pour la puissance de la prédication ; nous n'avons plus de certitude quant à la mort rédemptrice, la résurrection et l'ascension de Christ ; nous n'avons plus de doctrine de la justification par grâce ; la Bible est un livre comme tous les autres, elle n'est plus un miracle !

En directe opposition avec ces raisonnements, il y a un fait : La Bible est un miracle. Plus que jamais, on attaque aujourd'hui l'Écriture sainte, elle a des ennemis de toute espèce, même dans le camp de ses amis. Satan veut enlever la Parole, pour en détruire l'autorité. Mais, grâce à Dieu, les pécheurs convertis par cette Parole sont plus nombreux qu'ils ne l'ont jamais été. Elle est aussi gardée plus fidèlement par les fidèles. De plus en plus, les prophéties qu'elle contient sont confirmées, qu'il s'agisse des progrès rapides de Rome, ou du socialisme, ou de la ruine de la chrétienté, ou du réveil d'Israël et du retour des Juifs en Palestine.

6.5 *Une Parole vivante et opérante*

Le Livre, qui a un tel pouvoir, n'est-il pas un miracle ? L'apôtre dit : « La parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles ; et elle discerne les pensées et les intentions du cœur. Et il n'y a aucune créature qui soit cachée devant lui, mais toutes choses sont nues et découvertes aux yeux de celui à qui nous avons affaire » (Héb. 4:12, 13.) Quel homme écrivait une chose pareille de son propre chef ? L'apôtre passe de la parole de Dieu à Dieu lui-même. « La parole de Dieu est vivante ;... il n'y a aucune créature qui soit cachée devant lui ». Ici, nous voyons que la Parole est une avec Dieu. La Parole est personnifiée en Lui, c'est pourquoi, elle amène en la présence de Dieu. Elle rend sage à salut (2 Tim. 3:15) ; elle est un feu, et un marteau qui brise le roc, et brise les cœurs et les consciences endurcis (Jér. 23:29) ; elle illumine et donne de l'intelligence (Ps. 119:130) ; elle nous démontre notre état de perdition et nous fait voir qui nous sommes devant Dieu (Jean 4:29) ; elle purifie l'âme (Jean 15:3) ; car elle est comparée à de l'eau (Ézécl. 36:25-27 ; Jean 3:5) ; elle communique aussi la semence de la régénération (1 Pierre 1:23 ; Jacq. 1:18).

Lecteur ! la Parole, qui est un miracle, a-t-elle déjà produit cette œuvre merveilleuse en vous ? Sinon, lisez la Parole en priant et soumettez-vous à son autorité, car elle est ce qu'elle prétend être : la parole de Dieu.

7 *L'Ancien Testament, et les preuves extérieures de son authenticité*

7.1 *Aspects extérieurs*

Moïse, l'écrivain du Pentateuque, est l'historien le plus ancien, le père de tous les historiens dans le vrai sens du mot. Mais il a écrit une histoire d'après d'autres règles et avec un tout autre but que les histoires des hommes.

Son premier livre est le plus ancien document de toute la sagesse humaine. Il vécut trois siècles avant la destruction de Troie, dont parle l'histoire grecque, aux jours de la sagesse et de la domination égyptienne.

Ce qu'il a écrit, n'est pas seulement confirmé par l'histoire et les expériences du peuple d'Israël dans le courant de trente siècles, mais les excavations et le déchiffrement de très anciennes inscriptions corroborent ses paroles dans beaucoup de cas ; on peut bien dire qu'en Égypte, en Assyrie, en Chaldée, « les pierres parlent » pour confirmer la vérité de la Bible.

Après Moïse vinrent Josué, Samuel, David et Salomon, qui ajoutèrent leurs écrits au sien ; des communications concernant des jours de ruine, mais aussi des temps splendides, puis de saints cantiques et des proverbes, pleins de sagesse divine. Et cela avant Homère, devenu si célèbre dans l'histoire de la littérature.

Ensuite vient la suite des prophètes, parmi lesquels Ésaïe et Daniel sont les plus grands voyants. Ésaïe, qui vécut environ de 750-700 ans avant le Christ, le prophète de l'Éternel, a parlé des jugements qui viendraient sur Israël et ses ennemis, mais a surtout présenté avec beaucoup de clarté le Sauveur qui devait venir, sa naissance de la vierge Marie, Emmanuel le Germe de Jessé ; sa vie pure et humble ; sa réjection, les souffrances qu'il subirait à notre place, la grandeur de son salut ; en sorte qu'Ésaïe est appelé l'évangéliste de l'ancienne alliance. Qui ne comprend pas que nous avons affaire ici à la Parole et à l'Esprit de Dieu, est aveugle. Nous savons que Daniel, vivant pendant le premier et le second empire universel, décrit ces empires et ceux qui les ont suivis, l'empire grec et l'empire romain, avec tant de précision, jusqu'à leur destruction par le règne éternel du Messie, que le vrai savant en est émerveillé et adore... tandis que le raisonneur dit : « Ce livre a dû être écrit par un autre, 400 ans plus tard ! » C'est remarquable que, si cette dernière supposition était possible, il resterait encore la prophétie concernant le Messie et ce qui doit encore arriver. Son livre est une leçon d'histoire qui va jusqu'à la fin du monde.

Les prophètes qui suivent Daniel sont en partie contemporains de Solon, l'illustre législateur d'Athènes. Esdras vivait du temps de Confucius, le fondateur de la religion chinoise et grand réformateur, et Malachie, le dernier prophète de l'ancienne alliance, était contemporain du célèbre historien Hérodote et vécut peu avant les sages grecs Socrate et Platon.

Les résultats des recherches concernant les écrivains et la date des différents livres de l'Ancien Testament et leur collection en un tout, ne sont pas aussi complets que ceux concernant les livres du Nouveau Testament, mais nous avons assez de preuves et de témoignages pour être convaincus de leur authenticité en général et en particulier.

Je ne parle ici que des preuves extérieures de l'origine et de la date initiale de l'Ancien et du Nouveau Testament.

7.2 Constitution en un seul volume

Notre première question est celle-ci :

Quand et comment les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament ont-ils été réunis en un volume ?

La réponse peut être brève.

D'après les traditions juives, s'accordant entre elles, Esdras, le scribe pieux, commença, en l'an 457 avant le Christ, à recueillir et à disposer les écrits qui étaient regardés comme saints et reconnus comme étant d'origine divine. Après lui, le Canon (*) fut complété par l'addition de l'écrit de Malachie, le dernier écrivain prophétique, à peu près 300 ans avant la naissance du Christ, aux jours du souverain sacrificateur Simon le Juste.

(*) Canon signifie règle, cordeau. C'est l'ensemble des Écritures qui forment la Bible. Les livres apocryphes sont des écrits dont l'authenticité a toujours été mise en doute.

7.3 Preuves de l'authenticité

Notre seconde question est :

Quels sont les témoignages historiques concernant l'authenticité du Canon de l'Ancien Testament ?

Réponse : L'Ancien Testament comprend 39 différents livres ou écrits, qui ont été réunis en un il y a plus de 2000 ans, et qui sont reconnus depuis lors comme étant un livre, le Livre de Dieu.

J'en donnerai quatre preuves :

7.3.1 Les Juifs

1° Les Juifs, dans leur témoignage unanime, sans distinction de partis, jusqu'au temps de Jésus-Christ. Les Juifs se sont souvent écartés des instructions de l'Ancien Testament, cependant ils n'ont jamais osé toucher aux livres saints. Ils n'y ont rien ajouté, ni retranché. Ils avaient aussi d'autres livres qu'ils vénéraient et estimaient beaucoup ; mais jamais ils ne les ont mêlés et confondus avec les livres de la Bible. Ils étaient divisés en différentes sectes ; mais jamais ils n'auraient estropié le texte de la parole de Dieu.

7.3.2 Le Seigneur et les apôtres

2° Le Seigneur Jésus et les apôtres reconnaissaient l'Ancien Testament tout entier comme la parole de Dieu.

Remarquons en passant que l'Ancien Testament est écrit en hébreu et partiellement en syriaque, et a été traduit en grec 200 ans avant le Christ. Cette traduction, la Version des Septante, était très répandue au commencement de l'ère chrétienne. À part cela, il en existait de nombreuses copies dans les synagogues des différents pays où les Juifs étaient dispersés.

Le Nouveau Testament cite des passages de tous les livres de l'Ancien Testament, à l'exception d'Esther, de l'Ecclésiaste et du Cantique des Cantiques. Nous avons dans les Évangiles, les Actes, les Épîtres et l'Apocalypse, à peu près 600 citations de l'Ancien Testament, soit citations littérales, soit allusions distinctes, de sorte que l'Ancien et le Nouveau Testament forment un tout vivant.

Le Seigneur Jésus-Christ a reconnu l'autorité extérieure de l'Ancien Testament, et chaque croyant comprendra la valeur de ce témoignage. Mais je parlerai plus tard de ceci en détail.

7.3.3 Unanimité dans l'église chrétienne

3° Le témoignage unanime de l'Église chrétienne tout entière dès le commencement, sans distinction de confession.

Il est vrai que l'église de Rome a fait exception depuis le Concile de Trente (1545-1563), en ajoutant des livres apocryphes au Canon de l'Ancien Testament, afin d'être plus puissante vis-à-vis de la Réformation. Mais cela n'arriva qu'après que l'Ancien Testament ait été reconnu pendant seize siècles sans ces livres. Auparavant, elle rejetait aussi l'inspiration divine des Apocryphes, comme aussi l'église grecque et les églises protestantes, et comme les Juifs l'ont fait de tout temps. L'église luthérienne donne une place à ces livres dans sa Bible, mais seulement comme appendice « utile à lire ». Mais « l'utilité » de ces livres est très incertaine, et ceux qui lisent, en se laissant guider par le Saint-Esprit, la Bible et les livres apocryphes après elle, sentent très bien que Rome a commis une faute grave.

7.3.4 Maintien du canon malgré la dispersion des Juifs

4° Les Juifs ont gardé le Canon de l'Ancien Testament sans rien y changer, même à travers les siècles de l'ère chrétienne, et d'une manière merveilleuse, malgré la dispersion de ce peuple dans le monde entier.

L'historien juif, Flavius Joseph (né à peu près 40 ans après le Christ), dit en énumérant les livres de l'Ancien Testament : « Les Juifs y tiennent jusqu'à la mort ; aucun d'eux ne se hasarde d'y ajouter ou d'en retrancher quelque chose ». Le savant juif Philon d'Alexandrie, contemporain de Paul, qui voyageait à Rome comme ambassadeur de son peuple, pour chercher à le libérer de la domination romaine, dit : « Les Juifs mourront plutôt dix mille fois, que de permettre que l'on change quoi que ce soit à leurs Écritures ».

Nous trouvons encore aujourd'hui que les Juifs tiennent fermement à leur « Écriture sainte », même si ce n'est souvent que d'une manière extérieure. Ils ont gardé les « paroles de Dieu » qui leur étaient confiées, sans y rien changer.

Il me semble que ces preuves suffisent. Les Juifs et les chrétiens ont de tout temps reconnu l'authenticité et l'autorité du Canon de l'Ancien Testament.

7.4 Confirmations archéologiques

Quoiqu'elles ne soient pas nécessaires, je donnerai encore quelques preuves extérieures de la vérité de l'Ancien Testament : les résultats du déchiffrement des nombreuses inscriptions de l'antiquité orientale.

D'abord, quelques résultats du déchiffrement des hiéroglyphes, c'est-à-dire de l'écriture égyptienne,

Après la mort du dernier prêtre égyptien, la connaissance de l'ancienne écriture égyptienne qui couvre les monuments dans la vallée du Nil, disparut entièrement ; le mot hiéroglyphe était devenu proverbial pour indiquer quelque chose d'inexplicable. Dieu permit qu'un ingénieur français trouvât en 1799, en faisant élever un fort, une pierre noire, « la pierre de Rosette », conservée maintenant au Musée britannique à Londres. Il y a sur cette pierre une inscription en trois langues et écritures, en langue ancienne égyptienne et en écriture hiéroglyphique, et aussi en langue grecque avec écriture grecque. Cette triple inscription fut envoyée à plusieurs savants. Malgré des difficultés, en apparence insurmontables, on réussit à déchiffrer ces hiéroglyphes, et de cette pierre est sortie une lumière qui a éclairé les ténèbres de l'antiquité égyptienne, et a beaucoup contribué à confirmer les vérités de l'Ancien Testament.

Genèse 12:16, dit qu'Abraham reçut du Pharaon égyptien, outre des esclaves, aussi toute espèce de bêtes, des bœufs, des moutons, des chameaux et des ânes. Ce récit historique est déclaré faux par la critique savante, car il n'y avait ni chameaux, ni moutons en Égypte, et les ânes y étaient en abomination. Mais on a trouvé dans de nombreuses inscriptions, dont l'authenticité et l'âge sont incontestables, que l'âne n'était nullement une abomination chez les anciens Égyptiens, et que les moutons y étaient si répandus, que, sur une inscription, un seul homme en possédait 3000. Il est vrai qu'on ne lit rien des chameaux, mais on a trouvé leurs ossements lors d'excavations à une assez grande profondeur.

Les savants prétendaient aussi que différents détails dans l'histoire de Joseph, ne s'accordent pas avec les coutumes d'alors, par exemple la manière de porter le pain dans un panier sur la tête (Genèse 40:16 et 17). Les inscriptions prouvent que cette manière de porter était très générale alors.

Nous parlerons encore de deux inscriptions trouvées dans des sépulcres près d'El-Kab, et ayant rapport à l'histoire de Joseph. Elles sont du temps du Pharaon, qui a élevé Joseph au rang de vice-roi. Une de ces inscriptions, d'un certain employé de l'État, dit : « Je rassemblai du blé comme un ami du dieu de la moisson ; je veillai au temps des semailles. Et lorsque vint un temps de famine, qui dura plusieurs années, je distribuai le blé de la ville à tous ceux qui avaient faim ». L'autre inscription, aussi du temps de ce même Pharaon, se trouve au bas d'un tableau représentant une charrue tirée par deux Égyptiens, et dit : « Ce qui sort de ta bouche, ô jeune homme ! est très bien. Nous avons une bonne année, sans adversité. Toutes les plantes réussissent, et les bœufs prospèrent merveilleusement ».

Les années fertiles et la grande famine du temps du Pharaon qui éleva Joseph sont ainsi confirmées.

Non loin du Nil, dans le vieux temple d'Ammon à Thèbes, près des villages de Karnak et de Luxor, où l'on trouve en grande quantité des restes intéressants de l'antiquité égyptienne, le savant français Champollion découvrit une grande image du roi Shishak, qui est nommé plusieurs fois dans la Bible, et pour la première fois en 1 Rois 11:40. À côté de lui, il y a une longue liste des villes et des pays qu'il a vaincus ; lui-même tient dans sa main droite une quantité de cordes auxquelles sont attachés des prisonniers. Quelques-uns de ces prisonniers ont décidément le type juif. Chacun de ces Juifs a une inscription suspendue au cou, entourée de couronnes murales, indiquant que Shishak les a emmenés captifs dans les forteresses qu'il a conquises. Une de ces inscriptions fait savoir que l'un d'eux était le « roi du pays de Juda ». En 1 Rois 14:25, nous lisons que « Shishak, le roi d'Égypte, monta contre Jérusalem » et pilla la ville.

En Palestine aussi, les excavations ont confirmé des faits nommés dans la Bible depuis 3000 ans. On a trouvé une inscription phénicienne dans une très ancienne conduite d'eau de près d'un kilomètre à l'étang de Siloé, disant : « Des maçons phéniciens sont venus à Jérusalem et ont exécuté cette conduite d'eau ». Ceci confirme ce qui est dit en 2 Samuel 5:11, que le roi de Tyr envoya à Jérusalem des tailleurs de pierre au temps du roi David, pour lui bâtir une maison.

Les inscriptions en écriture cunéiforme et les excavations à Babylone et en Assyrie, ont été très utiles pour prouver la vérité et l'authenticité des livres de l'Ancien Testament. Les résultats de ces déchiffrements nous ont mis en mesure de faire un commentaire de l'Ancien Testament tout entier. Il y a beaucoup de points de contact entre la littérature babylonienne et assyrienne et les écrits bibliques. Depuis que l'on déchiffre l'écriture cunéiforme, on peut vraiment dire que les morts ressuscitent pour témoigner de la vérité des récits historiques de l'Ancien Testament.

Ces inscriptions cunéiformes furent très longtemps indéchiffrables. Depuis que le célèbre voyageur Niebuhr copia une grande partie des inscriptions qui couvraient les rochers de l'ancien royaume perse (1765), les savants n'ont pas cessé de les déchiffrer.

Néanmoins, ce qui est raconté dans la Bible avec une si belle simplicité (la simplicité est le signe de la vérité !) est présenté chez les Chaldéens d'une manière fantastique, et doit être pris comme une marque d'infériorité et de date plus récente. C'est aussi le cas pour les récits de la création et du déluge.

Par ces inscriptions, l'authenticité de beaucoup de passages de la Bible, d'abord attaqués par des incrédules, a été prouvée ; d'autres passages ont été confirmés d'une manière inattendue. Des noms que l'on ne trouve qu'une fois dans l'Ancien Testament, et dont les critiques pensaient qu'ils étaient corrompus, comme par exemple Ur, l'endroit d'où venait Abraham, et Pethor, le lieu d'origine du faux prophète Balaam, paraissent avoir été les noms d'endroits importants.

Encore quelques exemples de l'histoire des Rois : Dans les ruines de Ninive, on trouva entre autres l'inscription suivante : « Moi, Sankhérib, le roi puissant, le roi du pays d'Assyrie, qui suis assis sur le trône du juge de la ville Lakis, je permets que l'on mette à mort ses habitants ». Cette inscription a rapport à 2 Rois 18:13-14. Le siège de Jérusalem par Sankhérib y est aussi mentionné. Mais il n'est pas parlé de la conquête de la ville. Pourquoi cela, la Bible nous le dit en 2 Rois 19. Le siège finit par une retraite honteuse de l'armée assyrienne, grâce à l'intervention de l'Éternel.

Il arrive souvent que différentes raisons que l'on oppose à l'authenticité d'un passage de la Bible, sont réfutées par une seule inscription. Dans le livre de Daniel, par exemple, Belshatsar est nommé le dernier roi de son royaume. Mais on a appris par des sources certaines que le fils de Nebucadnetsar s'appelait Evil-Merodac, et que Nabonetus fut le dernier roi de Babylone ; d'ailleurs, il était important de remarquer que le nom de Belshatsar n'existe pas du tout dans l'histoire de Babylone. Objection dangereuse pour le livre de Daniel !

Mais un savant trouva un cylindre d'argile avec une inscription cunéiforme, suivant laquelle le roi Nabonetus donne un ordre concernant son fils Belshatsar. Belshatsar était donc fils de Nebucadnetsar, dans le sens le plus étendu du mot. D'autres inscriptions indiquent qu'il gouvernait Babylone, étant prince héritier, tandis que son père Nabonetus faisait la guerre aux Perses. Ainsi Belshatsar était gouverneur de Babylone quand cette ville fut conquise, comme le raconte Daniel.

Il y aurait encore beaucoup d'inscriptions à citer. Mais le lecteur reconnaîtra par ce qui est mentionné plus haut, que les pierres et les inscriptions trouvées en Égypte, en Palestine, à Babylone et en Assyrie, accusent et condamnent les incrédules, en confirmant la vérité de l'Ancien Testament.

On dira que ceci rentre dans le terrain de la critique, et que ses défenseurs ont d'autres preuves pour montrer juste le contraire. C'est possible, mais ce que j'ai cité ici n'est pas des suppositions, mais des faits, et c'est une bonne chose de « laisser parler les pierres », en réponse aux décisions arbitraires de la critique. Dieu a ouvert par ces détails extérieurs, bien des yeux sur l'authenticité de Sa Parole, et plusieurs moqueurs ont eu la bouche fermée devant ces preuves.

Les fouilles en Palestine ont confirmé les récits de la Bible de telle manière, que le Dr Pierotti, un italien athée, qui faisait des explorations en Palestine, en a été frappé et est devenu croyant.

Ce même docteur voyagea pendant quelque temps en Palestine avec le fameux incrédule Ernest Renan. Ce dernier doutait de la vérité de ce qui est dit en Deut. 27:12 et versets suivants, concernant les bénédictions et malédictions prononcées sur les monts Garizim et Ébal, car... la voix humaine ne pouvait être entendue si loin. Quelques jours plus tard, les deux voyageurs se rendirent au mont Garizim. Le Dr Pierotti avait, sans le dire à Renan, fait poster des hommes sur le mont Ébal, et il entra en conversation avec les hommes vis-à-vis, sans effort remarquable. Mais Renan ne se laissa pas convaincre. Il haussa les épaules en riant. Il ne voulait pas être convaincu. L'Écriture dit : Si quelqu'un est ignorant, qu'il soit ignorant » (1 Cor. 14:38).

8 Le Nouveau Testament, et les preuves extérieures de son authenticité

Le Nouveau Testament comprend un domaine de moins d'étendue que l'Ancien, mais le contenu en est plus riche pour nous. Il contient 27 livres ou écrits ; des livres historiques sur la vie et l'œuvre de Jésus Christ, et sur l'œuvre du Saint Esprit après lui ; puis des épîtres des serviteurs du Seigneur adressées aux croyants ; et enfin l'Apocalypse, où nous est montré le jugement du Seigneur sur la chrétienté et sur le monde, et la fin, de toutes choses, jusqu'aux nouveaux cieux et à la nouvelle terre. Huit hommes seulement ont écrit ces diverses parties du Nouveau Testament.

8.1 Quand les livres du Nouveau Testament furent-ils écrits

Première question : Quand ces livres du Nouveau Testament furent-ils écrits ?

Les incrédules ont attaqué les livres du Nouveau Testament autant que ceux de l'Ancien. Ils ne reconnaissent pas l'authenticité de ces écrits, mais leurs preuves sont faibles et ne s'accordent pas ; involontairement, on pense aux accusateurs se contredisant lors de la condamnation du Sauveur lui-même.

Les épîtres de Paul aux Romains, aux Corinthiens et aux Galates, sont les seules dont on n'ait pas mis en doute l'authenticité. Mais si l'on examine les arguments en faveur de ces épîtres et ceux contre les autres écrits, on doit conclure que tous les écrits du Nouveau Testament sont également démontrés être historiques.

Voyons, par exemple, ce que disent les incrédules contre l'authenticité des épîtres de Paul aux Thessaloniciens et aux Philippiens : « Elles ne peuvent provenir du grand apôtre, car elles n'ont point d'idées ». « Il n'y avait point d'occasion pour les écrire » ; ou encore : « Ces épîtres ont un autre style », — comme si un homme s'exprimait toujours de la même manière !

Les mêmes arguments dépourvus de sens sont allégués contre les écrits des apôtres Pierre et Jean. Les savants incrédules assurent que les deux épîtres de Pierre ne sont pas écrites par le même écrivain, pas plus que les trois épîtres de Jean, son évangile et l'Apocalypse, le langage et les pensées différant trop dans ces divers écrits. À vrai dire, ces différences sont très peu importantes, mais que dirions-nous de quelqu'un qui prétendrait qu'un bon écrivain ne peut avoir qu'une seule manière d'écrire ?

Peut-être un lecteur répondra : « L'écrivain m'est bien indifférent, l'écrit n'en est pas moins beau ». Ce lecteur n'a pas entièrement raison. Nous lisons dans l'évangile de Jean et dans l'Apocalypse, les écrits les plus contestés, que Jean est l'écrivain de ces deux livres (Jean 21 ; Apoc. 1:1 et 2).

Il en est de même des épîtres de Pierre, de Paul, de Jacques et de Jude. Au commencement et quelquefois à la fin, il est dit avec emphase que ces hommes de Dieu en sont les écrivains (Col. 4:18 ; 2 Thess. 3:17). D'après ces incrédules, les écrivains de ces épîtres étaient donc de vulgaires menteurs, en attribuant leurs ouvrages aux apôtres ; et l'on pourrait en déduire que l'état moral des critiques incrédules doit être bien bas, s'ils traitent de menteurs les écrivains sacrés.

Mais nous avons d'autres preuves que des preuves morales. Nous pouvons prouver l'âge et l'authenticité des livres du Nouveau Testament par des écrits composés dans les tous premiers siècles de l'ère chrétienne, et provenant d'amis et d'ennemis de la vérité. Ces ennemis ont attaqué le contenu de ces livres bibliques, mais n'ont jamais mis en doute leur origine ou leur authenticité. Ceci est d'une haute importance. Il n'y a plus personne qui prétende aujourd'hui que tous les livres du Nouveau Testament n'existaient pas au commencement du troisième siècle. Nous prouverons par les plus anciens témoignages qu'ils existaient déjà longtemps auparavant.

Vers la fin du deuxième siècle, peut-être même auparavant, la Bible fut traduite en syriaque. Dans cette traduction, « Peshito » (la fidélité), nous trouvons tous les livres de la Bible, hormis la deuxième épître de Pierre, la seconde et la troisième de Jean, l'épître de Jude et l'Apocalypse. D'après Tischendorf, cette traduction en a pour base une plus ancienne encore qui a été trouvée il y a près de 40 ans dans la région de l'Euphrate, et qui est maintenant à Londres. Dans cette première traduction, nous trouvons déjà les quatre évangiles, fait très important, puisque le quatrième évangile est un des derniers écrits du Nouveau Testament.

À peu près du même temps (160 ans après J.-C.), date le Canon de Muratori, ainsi nommé d'après l'Italien Muratori qui le découvrit au siècle passé, dans une collection de vieux manuscrits. Ce Canon montre que tous les livres de la Bible étaient déjà employés dans l'Église chrétienne, à l'exception de l'épître aux Hébreux et des épîtres de Pierre et de Jean (*).

(*) Il est vrai que les deux premiers évangiles manquent dans ce Canon, ainsi que la première épître de Jean, mais Luc est appelé le troisième évangile et, dans l'évangile de Jean, il est fait mention de sa première épître.

Vingt ou trente ans plus tôt, donc en l'an 130 ou 140, Marcion, savant hérétique, et le païen Celse, écrivaient. Ils connaissaient la plupart des livres du Nouveau Testament, car ils en citent beaucoup de passages. Celse les nomme : « les écrits des disciples de Jésus », et cite aussi des textes de l'évangile de Jean. Justin, qui subit le martyre à Rome en 166, sous l'empereur Marc Aurèle — il avait été philosophe stoïcien — écrivit après sa conversion une apologie de la foi chrétienne, dans laquelle on trouve ceci : « Aux soixante-dix dimanches, tous ceux qui demeurent dans les villes et les villages se rassemblent, et les écrits des apôtres, qu'ils nomment évangiles, sont lu à haute voix, ainsi que des écrits des prophètes ».

Entre l'an 100 et 120, Barnabas écrit une épître, dans laquelle il cite un texte du Nouveau Testament (Matth. 22:14.) Il ajoute : « Ainsi qu'il est écrit ». Cette expression est classique pour les livres canoniques de l'Ancien Testament, et montre que le Canon du Nouveau Testament existait déjà à côté de celui de l'Ancien Testament.

Dès le commencement du deuxième siècle, nous avons des témoignages par les écrits de deux hommes, qui avaient été disciples de l'apôtre Jean : Polycarpe de Smyrne et Papias d'Hiérapolis. Polycarpe cite des évangiles de Matthieu et de Luc, des Actes, des épîtres aux Romains, aux Corinthiens, aux Galates, aux Éphésiens, aux Philippiens, aux Thessaloniciens, de la première épître à

Timothée, des premières de Pierre et de Jean. Il rend par là un témoignage indirect à l'évangile de Jean qui dut être écrit en même temps que cette épître.

Dans les lettres d'Ignace d'Antioche, qui subit le martyre en 115, nous trouvons des citations de l'évangile de Jean, ou du moins des allusions évidentes à des textes de cet évangile (3:8 ; 4:53, 54 ; 10:7-9). Ignace parle aussi de l'évangile de Matthieu. Polycarpe, que nous venons de nommer, subit le martyre en 156 ; il a écrit une lettre à l'assemblée de Philippes, où il mentionne les écrits du Nouveau Testament comme « Écritures saintes ». D'après cela, ils étaient donc déjà reconnus comme étant la parole de Dieu. Il écrit au chapitre 10 de son épître : « Je suis convaincu que vous êtes bien versés dans les Écritures saintes, et que rien ne vous est caché ; comme donc il est dit dans ces écrits : Mettez-vous en colère et ne péchez pas : que le soleil ne se couche pas sur votre irritation » (Éph. 4:26).

Un contemporain de l'apôtre Jean, Clément de Home, écrivait avant la fin du premier siècle, environ en l'an 93-95, une très longue épître de 59 chapitres aux Corinthiens. Il y cite des textes des évangiles de Matthieu et de Marc, de l'épître aux Romains, de la première aux Corinthiens, de celles aux Philippiens et aux Hébreux.

Si l'un des livres du Nouveau Testament, n'est pas nominé dans ces anciens manuscrits, cela ne signifie pas que l'écrivain ne le connaît pas ou ne le reconnaît pas comme authentique. Dans les livres d'édification qui paraissent aujourd'hui, nous ne trouvons pas des citations de chaque livre du Nouveau Testament. D'ailleurs, il se passait souvent beaucoup de temps avant que les évangiles et les épîtres des apôtres fussent connus partout, car on n'avait ni imprimeries, ni voyages rapides. Et cependant, les assemblées d'Orient et d'Occident ont eu de très bonne heure les écrits du Nouveau Testament qu'elles employaient dans leurs réunions, et qu'elles reconnaissaient comme la parole de Dieu.

L'apôtre Pierre reconnaît déjà dans sa seconde épître, que les écrits de Paul sont la parole de Dieu, et il les met sur la même ligne que les écrits de l'Ancien Testament (2 Pierre 3:15, 16.) Comme nous le voyons en 1 Cor. 14:37, dans l'Apocalypse 22:18 et 19, et en d'autres endroits, les apôtres savaient que ce qu'ils écrivaient était « le commandement du Seigneur », et que quiconque le méprisait, le fausserait, ou le tordrait, subirait un jugement éternel. C'est pourquoi Paul adjurait ceux qui recevaient une de ses épîtres, qu'elle fût lue à tous les saints frères (1 Thess. 5:27) ; cette lecture « en public » était habituelle pour tous les écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament. Paul n'écrivait généralement pas ses épîtres lui-même, il les dictait ; mais, comme preuve d'authenticité, il ajoutait ses salutations de sa propre main (Par exemple 2 Thess. 3:17). En 2 Pierre 3:1 et 2, nous lisons : « ...afin que vous vous souveniez des paroles qui ont été dites à l'avance par les saints prophètes, et du commandement du Seigneur et Sauveur par vos apôtres ». Ici, nous avons donc les paroles des prophètes et des apôtres sur la même ligne.

Selon les recherches minutieuses de savants pieux et craignant Dieu, vingt ans environ se sont écoulés entre la mort du Seigneur et les premiers écrits du Nouveau Testament, et le premier siècle de l'ère chrétienne n'était pas passé, que Dieu avait déjà donné à l'Église tous les écrits nécessaires à son salut éternel : la Bible entière, Sa précieuse Parole (*).

(*) C'est aussi le résultat des dernières recherches du professeur Harnack, de Berlin.

8.2 Comment furent recueillis les livres du Nouveau Testament ?

Seconde question : Comment furent recueillis les livres du Nouveau Testament ?

Réponse : Selon ces mêmes recherches, ces livres ont été écrits : l'évangile de Matthieu et l'épître de Jacques, quelques années après 44, mais avant 53. Les épîtres aux Thessaloniciens, Galates, Corinthiens et Romains, entre 52 et 58. Les épîtres aux Éphésiens, Colossiens, à Philémon, aux Philippiens et aux Hébreux, entre 61 et 63. L'épître à Tite et la première à Timothée, en 64. Les épîtres de Pierre, en 63 et 64. L'évangile de Marc et les écrits de Luc, entre 63 et 66. La seconde à Timothée, quelques années après 64. L'épître de Jude, l'évangile de Jean et la première épître de Jean, après 70 ; toutes ces années étant plutôt approximatives. L'Apocalypse, environ en 95. La seconde et la troisième épître de Jean, quelques années plus tard.

Pendant les 20-60 années entre la mort du Seigneur et les derniers écrits du Nouveau Testament, l'histoire de la vie du Seigneur et des apôtres pouvait être transmise de vive voix, car elle était confirmée par beaucoup de témoins oculaires pieux ; et les croyants avaient ainsi une révélation qui, quoique orale, avait de l'autorité.

Si l'on affirme que ce fut seulement le synode d'Hippone, en Afrique, qui recueillit en 393 les livres du Nouveau Testament, et qui les reconnut comme la parole de Dieu, cette affirmation est fautive. Ce synode a bien déclaré que les 27 livres du Nouveau Testament que nous possédons, forment le Canon du Nouveau Testament. Avant cela, il y avait eu des contestations quant à trois ou quatre livres ; ces différents étaient réglés depuis longtemps, et pour confirmer la chose aux églises d'Orient et d'Occident, le synode établit comme doctrine ce qui était reconnu depuis longtemps dans l'Église, et avait été pratiquement adopté depuis deux siècles. Ainsi est annulée l'affirmation que nous avons reçue le Nouveau Testament par l'autorité de l'Église.

Ceci est important en présence de la nouvelle critique, mais tout aussi important vis-à-vis de la tradition religieuse qui empêche le peuple d'avoir la Bible, et la remplace par des hommes et des traditions humaines, disant que les premiers chrétiens ne l'avaient pas. Comme nous le savons par des témoins très sûrs du second siècle, la plupart des écrits du Nouveau Testament étaient reconnus comme apostoliques par les chrétiens dans l'Asie mineure, la Gaule, l'Afrique septentrionale, l'Égypte, la Palestine et la Syrie. Il est tout aussi important de le savoir vis-à-vis de l'incrédule, qui aimerait à faire croire que ces écrits sont des produits de l'esprit humain de date récente.

9 Manuscrits et traductions de la Bible

Ce qui a été dit dans les chapitres précédents concernant l'Ancien et le Nouveau Testament est en rapport direct avec la traduction de ces livres.

9.1 Langues utilisées

Chacun sait que la Bible n'a pas été écrite dans notre langue, mais dans trois langues : l'hébreu, le syriaque et le grec.

9.1.1 Ancien Testament en hébreu et araméen = syriaque

L'Ancien Testament est en grande partie en hébreu ; quelques petites parties en syriaque. L'hébreu seul pouvait exprimer, comme il le fallait, les choses sublimes que Dieu communiquait par des hommes comme Ésaïe, Jérémie et Ézéchiël. On a dit que l'hébreu est la langue du cœur, comme le grec celle de la pensée. Dieu a donc employé cette langue, pour montrer à l'homme ce qui est dans l'homme et ce qu'il trouve dans le cœur de Dieu.

La langue maternelle d'Abraham était le syriaque (Deut. 26:5), mais il l'abandonna, selon le conseil de Dieu, pour adopter celle des Cananéens. Les sept peuples de Canaan parlaient l'hébreu. Abraham était donc vraiment un étranger en Canaan. L'hébreu ne subsista comme langue vivante que jusqu'après la captivité babylonienne. La masse du peuple apprit pendant ces soixante-dix ans la langue de ses vainqueurs ; ils oublièrent leur langue à tel point que, lors de leur retour en Canaan, selon Néh. 8, le livre de la loi dut

être expliqué peut-être en syriaque, en tous cas lu distinctement pour être compris. Cette langue a aussi été employée pour quelques portions de la Parole ; on l'appelle aussi araméen, d'après Aram, le nom biblique de la Syrie (Gen. 10:22, 23). Jér. 10:11, est le premier endroit où le syriaque soit employé, pour annoncer aux nations triomphantes que leurs dieux seront une fois exterminés. Le second endroit est Esdras 4:8-16, 18-22, et 7:12-26, où il est dit aux oppresseurs de Juda, dans leur propre langue, que Dieu prendra soin de Son peuple, quelque faible et petit qu'il fût. Le troisième endroit est Dan. 2:4 à 7, où l'origine, la prospérité et la destruction des nations est décrite. Nous voyons donc que ce n'est pas par hasard que ces parties sont écrites dans une autre langue, mais Dieu a trouvé nécessaire d'employer en certaines occasions l'araméen ou le chaldéen (*)

(*) Le chaldéen (Dan. 1:4) était la langue des savants. Les Assyriens qui vainquirent les Israélites, et les Babyloniens qui emmenèrent Juda captif, parlaient le syriaque ou araméen.

L'Ancien Testament est donc, écrit en hébreu et en syriaque. Il a été traduit en entier en grec environ 280 ans avant Christ, selon le commandement du roi égyptien Ptolémée Philadelphe, qui voulait en enrichir la grande bibliothèque d'Alexandrie. Soixante-dix savants — selon la tradition, quoique ce nombre soit bien douteux — accomplirent cette œuvre. Cette traduction est nommée la « Version des Septante » et était très employée au temps du Seigneur. Lui-même et les écrivains du Nouveau Testament emploient souvent cette version pour leurs citations (*).

(*) Les écrivains du Nouveau Testament se servaient, de la Version des Septante quand elle rendait exactement le sens. La moitié de leurs citations sont des traductions exactes de l'hébreu ; et s'il y a des passages qui diffèrent de l'hébreu actuel, les recherches ont fait voir que les citations étaient prises de plus anciennes traductions.

9.1.2 Grec pour le Nouveau Testament

Le Nouveau Testament tout entier fut écrit en grec : par Jacques, aux tribus d'Israël dispersées ; par Pierre, aux Juifs croyants dispersés ; par Paul, aux Hébreux croyants en Palestine, comme aux chrétiens à Rome, à Corinthe, etc. Quelquefois, nous rencontrons des mots hébraïques, comme dans Marc 5:41 ; 7:34 ; Jean 5:2. En Actes 26:14, il est parlé de la langue hébraïque ; mais il ne faut pas penser à l'hébreu original, mais à la langue de ce temps-là. On connaissait partout le grec, aussi bien que le syriaque ou araméen. L'inscription sur la croix du Seigneur était écrite en grec, langue universelle d'alors ; en latin, langue de la puissance romaine ; et en hébreu, c'est-à-dire en araméen, langue ecclésiastique des chefs d'Israël.

La question des langues est en relation étroite avec celle des manuscrits. Nous ne possédons les manuscrits originaux ni de l'Ancien, ni du Nouveau Testament. Mais nous avons déjà démontré que l'Ancien, aussi bien que le Nouveau Testament, sont dignes de confiance.

L'Ancien Testament est le plus sûr, aussi dans les détails, car les Juifs ont conservé très fidèlement ces livres à travers tous les siècles, de sorte que nous n'avons pas besoin de les comparer à d'autres manuscrits, et il en existe très peu qui diffèrent.

9.2 Les manuscrits du Nouveau Testament

9.2.1 Problèmes des originaux

Le Nouveau Testament, au contraire, nous a été transmis en des centaines de manuscrits, qui diffèrent en quelque manière dans les citations faites par les Pères de l'Église depuis le second siècle, et dans les traductions syriaque, égyptienne, latine, etc., des deuxième et troisième siècles. Les écrits des apôtres étaient sur papyrus et ne pouvaient durer que quelques siècles, mais quelques très anciens manuscrits se sont conservés. Celui que le prof. Tischendorf a trouvé en 1859 dans le couvent de Ste-Catherine, sur le Sinaï, est peut-être le plus ancien. Il a probablement été écrit vers 330, et manquait au temps de la Réformation, lors de la traduction de la Bible en différentes langues. On ne connaissait alors que 14 manuscrits, dont on se contenta longtemps, même après en avoir trouvé d'autres, de peur d'ébranler la foi de tous ceux qui avaient accepté le Nouveau Testament sous cette forme. Mais cela n'était pas à craindre, car les petites différences, causées par des fautes d'orthographe ou des additions, n'amènent point de divergence dans aucune des vérités, et n'ont nulle part d'importance. Les incrédules invoquent bien ces divergences comme preuve contre l'inspiration, et les critiques croyants les indiquent comme un point faible, mais un peu de réflexion doit convaincre que ce n'est nullement une preuve que l'Écriture Sainte dans l'original n'ait pas été inspirée par l'Esprit de Dieu. Or c'est là ce qui est attaqué par tous les critiques. Si leur critique n'attaquait que les manuscrits trouvés ou les traductions qui en ont été faites, — il n'y aurait pas d'objections à faire, car les copies et les traductions ne sont pas inspirées, elles sont donc faillibles. Mais ces critiques attaquent l'original. Ils assurent que Dieu a donné aux écrivains Ses pensées qu'ils ont communiquées dans leurs propres paroles. Eh bien ! les écrivains de la Bible ont examiné préalablement, comme Luc ; ils avaient un style différent, comme Ésaïe et Amos ; mais ils écrivaient, après avoir examiné et dans leur style seulement ce que l'Esprit de Dieu leur disait d'inscrire. Nous n'admettons nullement que l'original ait été inspiré seulement quant à son sens général.

9.2.2 Peu de variantes dans les manuscrits

Quoiqu'il soit vrai que Dieu n'ait pas voulu nous conserver les manuscrits originaux, c'est pourtant remarquable de voir comment il a veillé sur les copies. Les manuscrits diffèrent ici et là, mais toujours et uniquement dans de petits détails, de petites différences qui n'ont absolument point d'influence sur le texte propre. Le manuscrit trouvé au Sinaï comprend le Nouveau Testament tout entier, sans qu'il y manque rien. Peut-être est-ce l'un des 50 exemplaires de la Bible qui ont été écrits par ordre de l'empereur Constantin en 331, et dont Justinien donna un aux moines, pour lesquels il fit bâtir le couvent du Sinaï. On sait que la plupart des manuscrits ont été écrits par les moines, pendant leurs loisirs.

Dieu a veillé sur sa Parole, de sorte que nous pouvons dire en toute sûreté que nous avons la pure parole de Dieu, la Bible inspirée, et quoiqu'il ne Lui ait pas plu de nous laisser les manuscrits originaux, nous avons la Bible dans son texte original, sauf quelques petits détails.

Il existe en tout plus de 1140 manuscrits du Nouveau Testament, malgré la destruction d'un grand nombre d'entre eux par l'âge et par le feu des ennemis. Nous avons quarante exemplaires du Nouveau Testament en entier ; plus de 500 des Évangiles ; plus de 200 des Actes et des Épîtres catholiques ; environ 300 des épîtres de Paul ; de l'Apocalypse presque 100. À part cela, nous possédons la traduction syriaque de Peshito de la fin du second siècle, et la traduction latine, la Vulgate, qui a été revue au cinquième siècle par Jérôme.

Tout cela n'est-il pas merveilleux ? Y a-t-il un autre livre de l'antiquité dont on possède autant de manuscrits ? Et n'est-il pas remarquable que la Bible, déjà traduite en beaucoup de langues avant l'invention de l'imprimerie, fut dès lors imprimée par millions d'exemplaires et traduite en des centaines de langues ?

Nous pouvons ainsi dire avec toute certitude quant à la préservation de la Bible : LA PAROLE EST CERTAINE !

9.2.3 Texte Reçu

J'ajouterai encore quelques mots au sujet des manuscrits et des traductions.

Robert Étienne (Paris) donna au seizième siècle, une édition du Nouveau Testament pour laquelle il avait comparé 14 manuscrits ; de Bèze en publia une presque en même temps en grec avec traduction latine. Ce texte de de Bèze, qui variait très peu de celui d'Étienne, fut employé par les Elzéviros, à Leyde, pour leurs nombreuses éditions du Nouveau Testament, et dans leur édition de 1663, ils eurent la hardiesse de le nommer, dans l'Introduction : « Textus ab omnibus receptus » (Texte reçu de tous). Toutes les traductions de la Réformation sont faites sur une de ces éditions. — Les traductions catholiques sont faites d'après la Vulgate.

Depuis lors, beaucoup de savants pieux ont fait des recherches dans les bibliothèques de l'Europe, et ont entrepris de grands voyages pour rassembler autant de manuscrits que possible, de sorte que nous possédons maintenant un texte grec du Nouveau Testament qui peut être comparé avec des centaines de manuscrits et aussi avec les écrits des Pères de l'Église.

9.3 Problèmes de traductions

Parlons maintenant des traductions d'après les originaux. Il est très difficile de traduire les langues mortes et surtout l'hébreu, où l'on n'employait primitivement que des consonnes — les voyelles ayant été ajoutées environ 600 ans après le Christ. Une phrase en hébreu pourrait être lue de différentes manières, mais cette difficulté n'existe plus quand on peut comparer les mots dans un livre, et d'ailleurs la Version des Septante, écrite en grec, reconnue par le Seigneur, ne permet plus ces difficultés.

Mais maintenant que Dieu a donné de nouveaux manuscrits, on doit les employer pour corriger certains détails ; les langues modernes ont aussi subi des changements depuis la Réformation, changements qui peuvent causer des méprises.

Nous répudions les savants qui rejettent la Bible, mais nous recevons avec reconnaissance envers Dieu, les savants qui nous aident à rendre l'original avec plus de précision et à mieux comprendre les pensées de Dieu par des traductions plus exactes.

Quelqu'un demandera : « Ne suffit-il pas de quelques différences dans les manuscrits ou de fautes dans les traductions pour ne pas reconnaître l'autorité de la Bible ? » Je réponds : Le Seigneur Jésus-Christ s'est-il trompé ? La Version des Septante ne différait-elle pas ici et là de l'original ; la traduction en était-elle toujours très exacte ? Et pourtant le Seigneur disait alors : « L'Écriture ne peut être anéantie ». Et cependant il cite plusieurs fois cette traduction comme ayant autorité. En vérité, « LA FOLIE DE DIEU EST PLUS SAGE QUE LES HOMMES ».

Les nuages, formés par les évaporations de la terre, peuvent souvent voiler la lumière du soleil, mais ils témoignent de la grande force de la lumière, qui peut traverser ce voile. Ainsi les copies et les traductions sont des produits de l'intelligence de l'homme, mais au travers brille l'œuvre divine.

S'il y a des différences causées par une traduction inexacte, Dieu a veillé à ce qu'il n'y ait pas OMBRE DE TÉNÈBRES sur aucun texte, de tant soit peu d'importance pour la vérité contenue dans toutes les Écritures saintes.

Et nous voyons comment Dieu a employé l'homme pour garder et propager sa Parole, combien il a veillé sur l'ouvrage exécuté par l'homme.

Il y avait dans les anciens temps, à part la traduction des Septante, une traduction gothique de la Bible (quatrième siècle) ; au moyen âge : au huitième siècle, une anglaise ; en 1160, une française, par Pierre Valdo ; en 1270, une hollandaise ; en 1280, une castillane en Espagne ; et enfin aux quinzième et seizième siècles, les premières Bibles imprimées en différentes langues.

La critique attaque l'original ; et c'est ce que nous ne pouvons accepter. Mais nous estimons les savants qui nous aident à mieux connaître l'original.

10 La critique de l'Écriture Sainte

10.1 Critique provenant de non croyants

La science moderne en a fini depuis longtemps avec la Bible. Selon elle, c'est un livre rempli de fables et de légendes, bon pour des enfants et des fanatiques. Bettex raconte qu'un philologue lui disait un jour : « Les gens d'autrefois étaient pourtant extrêmement bêtes... Ils se figuraient tant de choses ! Notre siècle éclairé nous a rendus plus sobres ! »

Nous avons déjà démontré plus d'une fois la folie d'un pareil raisonnement ; nous avons relevé les « contradictions » de la Bible soulevées par la critique moderne. D'ailleurs : « L'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont folie ; et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement » (1 Cor. 2:14). À quoi donc cela sert-il de vouloir prouver à des incrédules que la Bible est la parole de Dieu ? Tout aussi peu que de vouloir prouver qu'il y a un Dieu. Ils sont aveugles et ne peuvent voir ni la majesté de Dieu, ni la beauté de sa Parole. Il n'y a qu'une chose que l'on puisse clairement leur démontrer, c'est que la Bible est ou bien la parole de Dieu, ou un mauvais livre. Si elle n'est pas donnée par Lui-même, car tous les bons livres des hommes ne parlent pas, comme la Bible, d'« entendre la parole de Dieu, de l'accomplissement de la parole de Dieu », alors le livre ment et est naturellement un mauvais livre ; ou il dit la vérité et est, selon son propre témoignage, le livre de Dieu. Il en est de même de la personne du Seigneur Jésus. Il est Dieu, ou un mauvais homme. De deux choses l'une : la Bible est la parole de Dieu, et Jésus est le Fils de Dieu, — ou la Bible est un mauvais livre, et Jésus un trompeur.

10.2 Critiques provenant de croyants

Mais hélas ! il y a aussi une critique provenant de croyants, et cela déjà depuis fort longtemps. À chaque instant, elle reparaît comme nouvelle, quoiqu'elle soit très ancienne, comme la théologie moderne. Et puisque nous avons à faire — comme le disent ses représentants — avec des hommes qui possèdent l'Esprit de Dieu, nous pouvons leur parler des choses de l'Esprit de Dieu (1 Cor. 2:14).

J'ai donc l'intention de m'adresser ici à ces critiques croyants et à leurs adhérents. Et quoique le présent écrit ne leur soit pas adressé en entier, mais surtout aux jeunes chrétiens, pour leur faire mieux connaître la Bible et son origine, cependant leur critique a été la première cause de cet ouvrage, et je voudrais rendre témoignage de la foi à la parole de Dieu par tout ce que j'ai écrit, surtout à cause d'eux.

10.2.1 Arguments bons mais non utilisés. Pas de compromis possible

Je pourrais commencer par dire que des milliers de chrétiens avec moi en ont joui en s'inclinant devant l'autorité extérieure de l'Écriture, et en croyant que la Bible entière a été inspirée ; je pourrais énumérer les fruits que cette foi a portés pour des personnes sans beaucoup d'éducation, qui forment le plus grand nombre des croyants ; mais c'est ce que je ne ferai pas, car s'en rapporter à sa propre expérience ou à celle d'autrui, basée sur ce qui doit encore être prouvé, affaiblit la meilleure cause. Je n'essayerai pas non plus d'énumérer les contradictions de leurs propres arguments ou la faiblesse des contradictions qu'ils trouvent dans la Bible, car la Bible a des contradictions pour notre raison. Je montrerai seulement que les raisonnements avec lesquels ces critiques veulent combler l'abîme entre la raison et la foi viennent de Satan. Il est parfois très bon de tenir le milieu dans les choses des hommes, mais jamais dans les choses de Dieu. En rapport avec l'éternité, il n'y a que deux chemins. De même, il n'y a que deux chemins quant à croire ou ne pas croire à l'existence de Dieu et de sa révélation. Un chemin moyen aboutit à la gueule ouverte du lion comme un chemin d'incrédulité : des deux côtés c'est la perte ; l'ennemi s'en réjouit et Dieu le condamne.

10.2.2 Autorités de Dieu et de la Bible vont ensemble. Pas de demi-croyance ni d'inspiration partielle

Reconnaître l'autorité de Dieu, mais rejeter l'autorité de la Bible ; rejeter l'autorité de la Bible, mais reconnaître l'autorité de son contenu, personnifié dans le Seigneur, quelle folie ! On veut s'incliner devant Christ, le Fils bien-aimé de Dieu, devenu homme ; on veut croire à sa mort et à sa résurrection pour nous, mais on sépare son humanité et sa divinité, car on prétend qu'il a agi comme enfant, comme jeune homme, comme homme en certains cas, parce qu'il ne pouvait savoir mieux, étant un homme ! Quoique ces critiques disent qu'ils ne rejettent pas Christ, ils le font malgré eux. Quoiqu'ils disent qu'ils ne rejettent pas l'Écriture Sainte, mais seulement la Bible, qui n'en est que la forme, ils rejettent de fait le contenant avec le contenu, qu'ils nomment l'Écriture. Il paraît que cette demi-croyance a plus de droit d'exister que l'incrédulité. Assurément elle ne rejette pas tout, elle montre seulement qu'il y a dans la Bible des choses qui sont en contradiction directe avec nos sentiments humains et notre intelligence ; que d'ailleurs la Bible dit une fois : « Ainsi dit l'Éternel », une autre fois : « à mon avis », et encore une autre fois : « non pas le Seigneur ». — Cette dernière citation n'est une contradiction qu'en apparence, car nous, qui croyons dans l'autorité de la Parole, ne soutenons pas que ce qui suit l'expression « à mon avis », soit une opinion de Dieu inspirée, mais que cette communication de l'avis de Paul, est inspirée. Nous ne soutenons pas non plus que les paroles que Satan prononce dans la Bible lui soient inspirées de Dieu, mais que la communication qui nous est faite de ses paroles est inspirée. Cette demi-croyance est plus dangereuse que l'incrédulité, malgré l'apparence contraire. Elle nous fait voir dans la Bible des paroles de Dieu et non la parole de Dieu. Elle nous ôte le « Verbe », pour nous donner un livre contenant une suite de leçons de morale, de vérités religieuses, d'évangiles, etc. Si l'on commence à accepter ce droit d'éplucher, on va toujours plus loin, on s'éloigne de la vérité, et tout ce qui ne s'accorde pas avec notre propre jugement est sans valeur. « La vraie part de l'Écriture sainte devient toujours plus petite, et la parole de Dieu dans la Bible finit par devenir aussi rare que l'or dans le sable de la rivière ».

Avant de continuer, il est juste que je rende les arguments de cette critique aussi clairs que possible.

10.3 Ceux qui veulent développer la critique, mais pas devant tous

La question concernant la critique de la Bible — je ne parle que de ce qui s'appelle « la critique croyante » — est considérée comme difficile et compliquée par ses adhérents. Quelques-uns ne la trouvent propre que pour les savants ; d'autres la trouvent aussi nécessaire pour l'Église, car, disent-ils, nous, protestants, nous devons nous occuper de cette question, laïques aussi bien que pasteurs, parce que tous ont non seulement besoin de nourriture, mais doivent pouvoir défendre cette cause dans les temps à venir, où l'autorité sera de plus en plus rejetée. Parmi ces derniers, il y en a qui trouvent que l'Église n'est pas encore mûre pour cela, mais ne sachant pas quand elle le sera, ils posent les questions devant l'Église entière, pour la libérer de ce qui la tient enchaînée. Ceux-ci placent devant l'Église la haute critique, la critique littéraire aussi bien que la critique historique.

10.3.1 Critiquer la Parole de Dieu est de la présomption

N'est-il pas présomptueux de critiquer la parole de Dieu ? L'on veut séparer la Parole qui vient directement de Dieu de ce qui compose la Bible, séparer la foi de la connaissance. C'est là ce dont il s'agit. Mais ce n'est pas de Dieu. « La crainte de l'Éternel est le commencement de la connaissance ». Ainsi dans le domaine de la connaissance, le point de départ doit être la crainte de l'Éternel. Quand nous trouvons qu'une chose ne s'accorde pas avec la révélation, nous devons rejeter même ce qui nous paraît vrai. Combien de savants n'ont-ils pas déclaré une chose sûre et certaine, que plus tard ils ont dû reconnaître pour fausse ? Songez à la médecine d'il y a 25 ans et à celle de maintenant ! Ces savants présentent une chose comme vraie, et savent pourtant que, dans quelques années, cette chose sera rejetée ! tandis que la Bible est restée la même à travers tous les siècles, et quoique continuellement attaquée par les savants, elle a remporté la victoire sur eux. Oh ! si nous voulions seulement nous laisser critiquer par la Bible, l'infaillible parole de Dieu, non seulement dans ce qui est de notre foi, mais aussi dans notre marche, dans notre vie entière !

10.3.2 On ne peut pas séparer la forme du fond

Ces mêmes critiques voudraient « séparer la forme du contenu », « garder l'amande, mais rejeter son enveloppe ». Tel est l'ouvrage effrayant de la critique, représenté comme innocent et utile par ses adhérents. Il y a une variété d'inspiration, mais il ne nous est pas plus permis que possible de faire davantage que d'indiquer cette variété. Tout est inspiré par l'Esprit. C'est l'essentiel. La parole de Dieu n'est pas comme un rayon de miel, dont on peut rejeter la cire tout en mangeant le miel ; mais elle est un miel dont la douceur ne peut être séparée du miel lui-même. Or c'est ce que les critiques veulent séparer. Ils veulent attirer les penseurs, mais le font au détriment de l'Église, à qui ils ôtent une partie de la Révélation, et même la Révélation entière. Ils veulent nous montrer ce qui est or et ce qui est minerai dans les Écritures ; nous leur montrons notre or : c'est la Bible tout entière. Mais si ce minerai existe, qu'ils nous le montrent distinctement dans leur prédication et qu'ils nous donnent seulement leur or !

10.3.3 Fausses doctrines, la vérité mêlée avec l'erreur

Les pièges de Satan sont subtils. Le diable est doublement dangereux quand il s'approche des croyants avec une fausse doctrine. Il emploie alors des hommes pieux, qui ont la confiance de beaucoup de personnes ; et il ne vient pas avec de simples mensonges, mais avec le mensonge mêlé à la vérité.

Si quelqu'un rejette Christ comme Fils de Dieu, tous les vrais croyants se détournent de lui. Mais si quelqu'un confesse que Christ est vraiment le Fils de Dieu, et qu'il est aussi vraiment homme, mais ajoute qu'il ne faut pas croire qu'il pût être ces deux choses au même moment de sa vie, — puisqu'il est inconcevable, qu'il puisse être Dieu et vraiment un nourrisson, un enfant, un jeune homme qui devait croître en sagesse ; — alors beaucoup de croyants se laissent aveugler, car ce raisonnement contient de la vérité, mais de la vérité mêlée de mensonge. La vérité est que Jésus était vraiment Dieu et vraiment homme. La vérité est que Jésus avançait en sagesse et en stature, car il était vraiment homme. Mais le mensonge est que nous devons considérer sa nature humaine comme séparés de sa divinité. Il est vrai que l'intelligence humaine, qui veut être libre, comprend facilement ce mensonge et ne peut comprendre la vérité ! Mais la raison du croyant préfère la crainte de Dieu à toute chose. Celle-ci conduit ses pensées dans la direction des pensées de Dieu. Nous ne pouvons comprendre, avec notre intelligence humaine, que Christ fût en même temps Dieu et homme, mais nous savons que Dieu le comprend, et nous l'acceptons comme un mystère de Dieu devant lequel nous nous prosternons avec adoration. Cependant même l'intelligence sans la crainte de Dieu ne peut comprendre les raisonnements mensongers de Satan quant à la séparation de la nature humaine et divine de Christ. Le mensonge n'aide pas à comprendre ce mystère ; mais bien plus, il attaque notre Sauveur dans sa divinité !

Lorsqu'un homme rejette entièrement la Bible, les croyants se détournent de lui, et un pareil prédicateur parlera devant des bancs vides. Mais si quelqu'un dit qu'il respecte l'Écriture et qu'il y a trouvé son salut, mais qu'en même temps il veuille y séparer les paroles de Dieu et les paroles des hommes, par la raison que nous ne pouvons pas croire à l'inspiration entière de la Bible, alors beaucoup de croyants se laissent entraîner ; car ce raisonnement semble plausible, puisqu'il y a des paroles humaines et des paroles divines dans la Bible, en tant que des hommes, semblables à nous, l'ont écrite. Mais il n'est pas vrai que nous devions séparer ces paroles, quant à

leur inspiration ; il n'est pas vrai que Dieu ne puisse employer des hommes comme nous pour faire des communications infaillibles. L'intelligence admet plus facilement le mensonge, car il lui permet de choisir ce qu'elle veut croire. Mais, pour le croyant, la crainte de Dieu est plus importante que l'intelligence. Et celui-ci reconnaît la Bible comme étant la parole de Dieu, parce que Christ lui-même le faisait; parce que les apôtres attribuaient l'autorité divine à leurs écrits, étant ainsi dirigés par le Saint Esprit. Or ce même Esprit opère en nous la soumission à cette autorité, et nous fait accepter que tout, la forme, aussi bien que le fond, est de Dieu et non des hommes. Satan sait bien, en mêlant la vérité et le mensonge, faire croire que l'obéissance à la Parole fait de nous des esclaves — il l'a déjà persuadé à Adam et Ève ! Mais le plus simple croyant peut mettre Satan en déroute avec la Bible, quand il s'approche de nous avec de faux raisonnements.

10.3.4 Ne pas cacher une partie de la vérité à une partie du peuple de Dieu

Le raisonnement, prétendant qu'il y a des choses que l'Église en son entier ne doit pas savoir, afin que sa foi ne soit pas ébranlée, est au fond l'idée catholique. Rome, qui faisait valoir l'autorité de l'Église, cachait la Bible, parce que, disait-elle, l'Église, c'est-à-dire le clergé, devait l'expliquer, et que l'Église, en lisant la Bible elle-même, arriverait à des interprétations partiales qui seraient à son détriment. Quelques-uns des critiques croyants dont nous parlons voudraient discuter entre eux ce qu'ils prétendent ne pas être pour l'Église entière, et nourrir celle-ci par leur prédication et leurs écrits de ce qu'ils retireront eux-mêmes de cette Bible « faillible ». Il est bien vrai que toute vérité ne peut être comprise aussitôt par chaque nouveau converti ; seulement il y a aussi des degrés dans le développement spirituel des conducteurs. Mais ce qui n'est pas vrai, c'est qu'on ne doive pas communiquer à une certaine partie de l'Église, qui n'a pas étudié les sciences, ce que l'on a trouvé dans la Bible pour son propre affranchissement. C'est pour cela que j'approuverais bien plutôt ceux qui veulent communiquer leur critique à l'Église.

10.3.5 Ceux qui croient bien faire en critiquant la Parole de Dieu

Mais certes, je sais bien que la critique est un filet très fin et que l'on est facilement pris dans ses mailles. Je sais bien que Satan emploie la critique et les critiques, comme il a employé Delila pour perdre Samson. Son but est d'enlever à l'homme de Dieu sa force, force qu'il trouve dans l'autorité de la Parole et dont il a surtout besoin dans ces temps fâcheux. C'est une chose terrible que d'être employé sans le savoir par Satan, pour ôter aux chrétiens leur force, en croyant bien faire !

Et pourtant, il vaut mieux que cela ait lieu ouvertement et non en cachette, car alors l'homme de Dieu peut veiller, et être averti, pour s'armer de la puissance de Dieu.

10.4 L'assemblée, ou Église, peut recevoir et doit garder toute la Parole de Dieu

L'Assemblée, comme un tout, est toujours mûre pour toute vérité qui sert à son édification. Et d'ailleurs la vérité entière lui a été donnée au commencement, et les critiques se trompent grandement quand ils prétendent que Dieu, depuis qu'il a donné la Bible, a donné de nouvelles vérités dans des temps plus récents. Comme ils l'avouent eux-mêmes, nous devons toujours retourner à l'Écriture pour apprendre à connaître la vérité ; nous devons donc toujours nous soumettre à son témoignage et nous en tenir à ce qui est dès le commencement. Dieu a, pour ainsi dire, entrelacé la Bible avec l'histoire. Il a tout dirigé ainsi pendant les 16 siècles dans lesquels la Bible s'est formée ; le péché de l'homme s'est aussi manifesté entièrement, en sorte que la vérité complète a pu être donnée à l'homme. Dieu ne pouvait le faire plus tôt, parce que la méchanceté de l'homme devait d'abord se manifester entièrement, non seulement avant et sous la loi, mais aussi sous la grâce, pour qu'il fût prouvé que le témoignage du Seigneur Jésus Christ et aussi celui du Saint Esprit seraient rejetés. Maintenant que tout est venu au jour, maintenant que Dieu a envoyé et ressuscité son Fils, maintenant que le Saint Esprit demeure sur cette terre dans l'Assemblée jusqu'à ce que Jésus vienne, il n'y a plus rien d'autre à faire ; l'histoire et la révélation ont cessé de marcher ensemble. L'histoire n'est plus la continuation de la vérité, mais l'histoire de tous les siècles à venir a été prédite par la vérité. C'est ainsi que nous trouvons déjà dans la Bible, l'annonce de l'état de ruine actuel, et qui restera jusqu'au temps de l'apostasie. Les fidèles, qui veulent servir Dieu, n'ont rien d'autre à faire en un temps pareil, que de garder la Parole et de ne pas renier le Nom du Saint et du Véritable (Apoc. 3:8). Ils doivent retenir ferme ce qui est depuis le commencement, mettre en pratique la vérité qui a été une fois donnée.

10.5 Vérités obscurcies, vérités retrouvées

Maintenant il est possible qu'une vérité ait été obscurcie pendant des siècles et revienne ensuite à la lumière. Alors elle paraît nouvelle, mais elle ne l'est pas. Luther n'a rien trouvé de nouveau. C'est pourquoi, les critiques qui se comparent à Luther sont dans le faux. Luther s'est libéré de l'autorité de l'Église, qui se plaçait au-dessus de l'histoire. Cette autorité de l'Église était corrompue, mais pas depuis le commencement. Luther ne pouvait faire autrement que la blâmer, par la puissance de Dieu, tandis que ces critiques se libèrent de l'autorité de la Bible qui n'est pas corrompue, mais qui a été reconnue par le Seigneur et ses apôtres, par le Saint Esprit ; les critiques se libèrent donc de ce qui a été depuis le commencement ; ils nous apportent quelque chose de nouveau, ce que Luther ne faisait pas. Luther a remis au jour une ancienne vérité. Le joug de l'Église catholique était pesant. Mais le joug de Jésus est aisé, car c'est le joug de l'obéissance ; c'est ne pas vouloir ce que je veux, mais ce que le Père veut (Jean 4:34).

10.6 La critique va jusqu'à rejeter ce que le Seigneur a reconnu

Les critiques rejettent comme mauvaise et surannée la conception de l'Écriture par la Synagogue juive, quoique reconnue par le Seigneur, mais ils rejettent aussi l'Écriture même, que le Seigneur a reconnue dans Moïse, David et les prophètes. Jésus, comme homme, ne connaissait selon eux rien d'autre que l'Écriture de ce temps-là, ou s'il en savait davantage, ce qui est très possible ou même certain, selon quelques-uns d'entre eux, il gardait la vérité cachée. Et le Saint Esprit qui connaissait aussi la vérité, ne l'a pas donnée aux apôtres, mais l'a seulement manifestée de nos jours !

Un pareil raisonnement n'est-il pas affreux ? Ne devons-nous pas dire, avec Paul, des docteurs qui enseignent de telles choses : « Celui qui vous trouble, quel qu'il soit, en portera le jugement » ?... « Un peu de levain fait lever la pâte toute entière. La persuasion ne vient pas de celui qui vous appelle ». Ne devons-nous pas nous détourner résolument de ces gens-là, parce qu'ils ne nous apportent pas la doctrine du Christ ? (2 Jean.)

Nous avons reçu la vérité entière, dont nous avons besoin, révélée dans la Bible. Mais ici, on nous apporte une nouvelle vérité. Que dis-je : vérité ? Tout ce que l'on nous prêche et qui n'est pas en accord avec la vérité qui nous a été révélée, est mensonge. Ce que les critiques nous enseignent est une « vérité » qui n'est pas contenue dans l'Écriture, puisque, au contraire, l'Ancien et le Nouveau Testament connaissent et reconnaissent l'autorité extérieure de l'Écriture.

10.7 L'inspiration utilise des hommes, mais non pas comme des mécaniques aveugles

« L'inspiration mécanique » de l'Écriture ne se trouve pas dans la Parole ; et nul ne prétend que Dieu ait employé des personnes comme instruments aveugles et involontaires.

Sauf une seule fois, Dieu nous a donné sa révélation par des hommes qui vivaient dans les choses de Dieu ; il a employé leur personnalité et les circonstances dans lesquelles ils vivaient pour manifester ses pensées.

Ainsi, je reconnais ce que ces critiques appellent l'inspiration organique, inspiration que l'Écriture considère comme appartenant à la révélation de Dieu, qui a employé pour cette révélation des personnes, sans mettre de côté leur personnalité.

Mais ces critiques se trompent, quand ils disent que cette inspiration n'emploie pas les hommes comme des instruments, et que les pensées de Dieu ont pris involontairement le caractère des personnes qu'il inspirait. Dieu emploie tous les croyants qui désirent faire quelque chose pour Lui, comme ses instruments, mais sans mettre de côté leur personnalité. Ne peut-il donc pas nous donner ses pensées sous la forme qui Lui convient, sans détruire la personnalité de son instrument ?

Je donnerai la preuve que cela est possible.

Paul prêchait dans un temps, où la philosophie grecque avait des règles très précises pour la rhétorique. Paul, sans perdre son caractère personnel, annonce la vérité de Dieu d'une manière différente de ces règles (1 Cor. 1 et 2). Son discours est méprisé ; mais il était divin.

Nous pouvons aussi de nos jours ne pas suivre ce qui est la règle générale, sans perdre notre personnalité. Si tous les écrivains d'aujourd'hui écrivaient sous un pseudonyme, ne serait-il pas possible que des hommes de Dieu, considérant cette forme comme un mensonge, écrivent sous leur propre nom ? Dira-t-on plus tard : Ces noms sont aussi des pseudonymes, car c'était alors la coutume ? Est-il donc nécessaire, même en raisonnant humainement, que les hommes de Dieu, dirigés par le Saint Esprit, pour écrire la Bible aient suivi la coutume des Sémites, à entendre ces messieurs, en racontant des faits passés sous forme de prophétie, comme s'ils devaient encore arriver ?

Non, les écrivains des livres de la Bible n'étaient pas d'aveugles instruments impersonnels, mais des instruments préparés d'avance pour pouvoir, au temps propre, manifester la volonté de Dieu et sa vérité. Paul avait été mis à part pour cela dès avant sa naissance.

Comme Paul ne se laissait pas influencer par les formes alors en usage, les autres hommes de Dieu se sont laissés diriger par Lui et non par l'usage général.

10.8 Un théologien selon Dieu doit être enseigné de Lui

La triste erreur que commettent beaucoup de croyants lettrés de nos jours est celle-ci : ils veulent suivre les usages du monde et de la sagesse des hommes ; ils veulent, même dans leurs écrits, pouvoir concourir avec le monde. Mais un théologien selon Dieu doit être enseigné de Lui ; alors seulement il est un instrument utile dans Sa main. Tous les « hommes de Dieu » (ceux qui non seulement croient, mais aussi marchent avec Dieu) doivent être accomplis pour toute bonne œuvre (2 Tim. 3:17) ; et d'autant plus, s'ils doivent communiquer à d'autres la révélation de Dieu. Mais de plus, ils étaient quelquefois hors d'eux-mêmes et ne savaient pas ce qu'ils disaient ; ou ils employaient des expressions qu'ils ne comprenaient pas eux-mêmes, en sorte qu'ils s'informaient en étudiant plus tard leurs propres écrits quel temps ou quelle sorte de temps l'Esprit de Christ qui était en eux, indiquait (1 Pierre 1) ; c'est pourquoi aussi, ils ne communiquaient que les parties de l'histoire (quoiqu'ils en connussent bien davantage) que Dieu leur indiquait, soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament.

10.9 Ordre des récits dans l'Écriture : ordre humain ou ordre selon Dieu

Était-ce un usage littéraire, aux jours des apôtres, d'écrire l'histoire aussi incomplètement que les apôtres l'ont fait ? À juger d'après ces critiques, ils étaient très inférieurs à Josèphe, qui communique tous les faits selon un ordre chronologique très précis. Mais Luc, par exemple, qui avait suivi exactement les choses depuis le commencement, communiquait les faits d'une manière entièrement différente de leur ordre chronologique. Était-il donc d'une aussi criante inexactitude ? Non, mais Dieu, sans mettre la personnalité de Luc de côté, le conduisait pour qu'il écrivît ainsi. Luc avait l'intention d'écrire un récit des choses qui étaient arrivées ; il s'enquerraient de cela avec soin, et n'était donc point un instrument aveugle, sans volonté, — mais quand il écrivit, le Saint Esprit le guida pour qu'il composât sans ordre chronologique, mais afin de faire ressortir le dessein de Dieu dans son évangile. Ce dessein était de présenter une suite de vérités morales. L'ordre historique ne pouvait donc subsister.

Dieu n'a donc pas employé les usages du temps ; Il a fait connaître directement sa vérité à Moïse et aux autres hommes de Dieu, ou les a fait prendre part à une partie de l'histoire, et a dirigé leurs pensées, afin qu'ils en inscrivissent ce que Lui trouvait bon et nécessaire. C'est pourquoi on ne trouve presque rien de l'histoire générale dans la Bible, et seulement en tant qu'elle a ou aura à faire avec Israël et le Sauveur. Le but de l'Écriture n'est pas d'écrire une histoire générale.

10.10 Dieu s'est servi de langues appropriées

Il est naturel aussi que Dieu, qui préparait ses instruments à l'avance, ait fait connaître au peuple qu'il mettait à part, une langue plus appropriée qu'une autre pour exprimer ses pensées ; qu'il ait permis que le grec devînt la langue universelle, lorsque l'Évangile devait être annoncé aux nations, parce qu'ainsi la vérité pouvait être plus facilement répandue partout. Il va sans dire que l'hébreu, « la langue du cœur », parlée par un peuple qui aimait à employer des symboles, était la meilleure pour exprimer les choses cachées sous des types ou des symboles, et qui devaient être révélées plus tard dans toute leur plénitude ; il est évident aussi que le grec, « la langue de la pensée », se prêtât mieux à développer la doctrine du salut, de même que le Seigneur employa avant tous dans ce but, un penseur tel que Paul. Cela signifie seulement que Dieu emploie bien des choses d'ici-bas pour se révéler à nous, — mais qu'il n'employait pas toutes les choses d'ici-bas, et n'avait nul besoin de faire suivre aux écrivains sacrés les usages de leur temps. Jésus agissait contrairement aux habitudes des rabbins — Paul n'employait pas les formes de discours de son temps pour instruire l'Assemblée ou annoncer l'Évangile — mais Dieu a sûrement empêché les écrivains de son livre d'employer pour cela les usages, mauvais ou mensongers, de leur temps. Ne perdons jamais de vue que Dieu choisissait des instruments, dont il avait dirigé la vie et les pensées. Des bergers et des pêcheurs, qui n'avaient jamais pensé à étudier, ne pouvaient-ils pas être rendus capables par Lui, d'écrire ses pensées ?

10.11 Méthodes de critique en usage dans le monde : à rejeter

Nous pouvons certainement nous informer de « l'origine de la Bible », mais nous devons nous laisser guider par l'Esprit de Dieu et non par les méthodes du monde. Si nous nous laissons guider par celles de la nouvelle critique, nous devons rejeter une quantité de choses, telles que les prophéties, etc., et nous n'aurons plus l'Ancien Testament, car il doit avoir été « écrit après la mort du Seigneur ». Si nous nous laissons guider par le Saint Esprit, nous entendons la voix de Dieu dans toute l'Écriture ; l'homme naturel y trouve bien des choses étranges ou contradictoires ; mais pour celui qui a l'Esprit de Dieu, elles deviennent une preuve de l'inspiration. La critique ne veut entendre parler que de l'inspiration du contenu, et celle-ci n'est prouvée que par notre propre expérience, sans que nous puissions opposer à celui qui enseigne de fausses doctrines, le : « Il est écrit » (Et pourtant nous en avons si besoin ! Nous nous préoccupons trop du jugement humain, trop peu de ce que Dieu dit. Nous employons aussi souvent trop de paroles humaines pour défendre la vérité et trop peu, ce qui est écrit). — Mais le témoignage de Dieu et l'expérience de l'âme quant à la divinité de ce

témoignage, prouvent que l'Écriture tout entière a une autorité extérieure, tandis que nous avons en elle une arme décisive et excellente pour répondre aux fausses doctrines ou aux supercheries de Satan, et aussi vis-à-vis de croyants, tels que ceux que nous combattons.

10.12 Le Saint Esprit conduit dans toute la vérité. Les ressources sont suffisantes

Quel point de vue différent ! Les critiques prétendent chercher eux-mêmes une base sûre, quand nous en avons une, en nous inclinant devant l'autorité extérieure de la Parole que Dieu nous a donnée. Notre sentiment religieux n'est pas une mesure de cette autorité ; et nous ne pouvons choisir selon notre bon plaisir entre la forme et le contenu. Puisque nous avons un fondement sûr, le Saint Esprit peut nous conduire dans toute la vérité, et nous la faire comprendre, selon l'intention de l'Esprit quand elle fut révélée. Nous apprenons à comprendre la vérité par le combat et la prière, mais surtout en soumettant nos pensées, notre propre volonté, à l'obéissance de la Parole.

Qu'est-ce que la prière ? « Un soupir ; un regard vers le ciel ». Et c'est d'En-haut, du ciel, que vient la réponse par la direction de l'Esprit dans la vérité. Si nous nous laissons guider comme Paul, par l'Esprit de Dieu, nous arriverons à comprendre la vérité, autant que les croyants aux jours de Paul. Cela est peut-être plus difficile qu'alors, à cause des fausses interprétations que les hommes ont ajoutées pendant les derniers siècles, mais ce n'est pas impossible. Si l'Église n'était pas restée stationnaire après la vérité retrouvée par Luther, lors de la Réformation, elle aurait encore découvert bien d'autres vérités. Non que l'on puisse comprendre d'autres vérités que celles comprises par les apôtres ; mais la lumière qui existait alors, peut être la part de quiconque se laisse diriger par l'Esprit de Dieu. Nous n'avons pas un Jésus, décrit dans un livre dont il nous faut nous méfier, parce qu'il renferme des fantaisies qui pourraient nous montrer un Jésus imaginaire, capable d'influencer l'homme en bien ; — (car nous pourrions trouver cette influence, non moins élevée, chez des bouddhistes, des théosophes, des Tolstoïens !) — nous n'avons donc pas un Jésus dont seuls la naissance et le martyre sont connus comme faits importants, mais nous avons un Jésus, dont l'Évangile nous est communiqué par des hommes pécheurs et faillibles, non d'une manière faillible, mais divine, et nous sommes certains, par l'Esprit de Dieu, que tout ce qui nous est communiqué nous présente et nous annonce Christ et son œuvre, dans les plus petits détails de l'Écriture, même dans la mention des agrafes et des ganses du tabernacle ! Nous possédons la Parole qu'il plaît à Dieu de donner aux hommes, afin qu'ils la gardent et l'étudient. La critique ne peut nous enlever notre certitude, car la pensée de cette critique n'est pas soumise à l'autorité extérieure de la Bible et n'a point de valeur pour nous. Nous avons ce que les premiers chrétiens possédaient : ils avaient les apôtres et les prophètes, qui recevaient les paroles de Dieu directement par Sa révélation ; et nous avons cette même révélation écrite, en harmonie parfaite avec ce qui nous est révélé dans l'Ancien Testament.

10.13 La raison n'est pas libre ou libérée en mettant la Bible de côté

Que dirons-nous d'une doctrine qui veut que notre raison soit libre, et que nous ne cherchions pas dans la Bible, comment le monde a été créé ? La science, la raison, peuvent-elles nous expliquer comment cela est arrivé ? La science, l'intelligence, ne devraient-elles pas adorer sans comprendre ? Y a-t-il un autre que Dieu qui puisse dire comment les choses étaient et furent créées avant que l'homme fût ? Certes celui qui croit la Bible en sait davantage que la science. Il sait — puisque Dieu a inspiré Moïse — qu'au commencement — il y a peut-être des milliers de millions d'années — le ciel et la terre furent créés ; qu'elle a été plus tard désolée et vide, puis encore plus tard, avec la création de l'homme, préparée dans sa forme actuelle, mais sans le péché (Gen. 1:1 et 2 ; Hébr. 11:3.) Certes, le croyant admet que la Genèse ne nous parle pas d'histoire naturelle, mais il sait par la révélation que le Créateur nous a donnée, comment tout est « devenu » ; et il n'a aucune difficulté quant à la science, la géologie, etc., en considérant le grand laps de temps qui peut s'être passé entre les deux premiers versets de la Genèse.

La science ? Je n'ai pas besoin de dire grand-chose d'elle quant à ses recherches sur la vérité historique de la Bible. La vraie science ne doit pas juger la Bible, mais doit l'employer comme pierre de touche de chaque jugement qu'elle prononce. C'est ce que des hommes comme Salomon, Agur (Prov. 30), Héman et Éthan (Ps. 88 et 89), Newton et d'autres ont faits. Ils ont pu dire avec le moine espagnol, Jean de la Croix : « Pour tout approfondir, il faut ne rien savoir ». Ce « rien savoir » est le commencement de la sagesse divine. Car seule la lumière de Dieu peut sanctifier notre sagesse, notre connaissance. Seul celui qui reconnaît qu'il ne sait rien, qu'il n'est rien, peut obtenir cette lumière, et recevoir quelque chose de Dieu. Il est clair que je ne prétends pas que l'on doive étudier la médecine, ou les sciences naturelles, dans la Bible. Mais les forces de la nature, comme elles sont en réalité, sont seules connues de Dieu, du Dieu de la nature. Celui qui s'incline devant Lui et sa Parole révélée, possède les vues les plus profondes, et peut faire le plus de progrès dans la sagesse, même là où elle sort du cadre de la révélation de Dieu.

Un certain critique a comparé la forme, l'autorité extérieure des Écritures avec les vitraux peints d'une cathédrale. Du dehors, dit-il, on n'aperçoit rien ; de l'intérieur, on voit un tout magnifique. Il veut montrer par cela que l'autorité est intérieure, et non extérieure ; que lorsque nous sommes entrés dans le lieu saint, nous lâchons l'extérieur, et Dieu a « brisé la forme »

Que reste-il donc de ce beau spectacle ? Voici la différence entre les critiques et nous. Ceux-ci lâchent la forme, l'extérieur ; mais ils oublient que, le vitrail brisé, ils perdent en même temps l'intérieur ; ils se trouvent devant un trou, au lieu de contempler un beau tableau ! Nous savons que le dehors et le dedans forment un tout intangible et que nous ne pouvons nous passer ni de l'un ni de l'autre, sans perdre l'ensemble.

Hélas ! il est vrai que beaucoup de chrétiens s'occupent plus de la forme que du contenu, qu'ils tiennent à leur Bible, mais oublient de la lire et de la mettre en pratique. Il en était de même aux jours du Seigneur. Celui-ci ne rejetait pas la loi, mais l'esprit de légalisme, qui s'en tenait aux formes extérieures : aux sacrifices au lieu de l'obéissance. De même beaucoup ont de nos jours le nom de vivre, mais sont morts ; beaucoup jurent par l'autorité extérieure de la Bible, sans la posséder pour leur cœur, leur vie ou leur marche. C'est une chose terrible, mais devons-nous pour cela rejeter l'autorité extérieure des Écritures ?

10.14 L'autorité de l'Écriture ne vient pas de ceux qui l'ont transmise

Cette autorité extérieure ne vient pas des hommes, mais de Dieu. Les Juifs nous ont transmis l'Ancien Testament ; dans un certain sens, les Pères de l'Église le Nouveau. Mais nous acceptons cela comme une direction de Dieu, sans accepter l'autorité de la Synagogue ou des Pères de l'Église quant à la parole de Dieu. Le Seigneur Jésus même reconnaissait l'Écriture comme venant de Dieu. L'Église n'a rien fait que reconnaître les livres qui étaient déjà reconnus depuis plusieurs siècles, et cela sous la direction divine. Ce qu'elle reconnaissait, chacun le reconnaît encore, s'il se laisse diriger par Dieu. Il sent qu'il y trouve la vérité de Dieu ; il s'incline devant l'autorité de Dieu, qui lui a donné les livres de cette manière ; et il voit dans la manière de les rassembler le développement complet de la doctrine du salut et de l'avenir en merveilleux accord. Et il voit aussi la main de Dieu dans la conservation unanime de la Parole par les Juifs et l'Église.

Nous voici arrivés à la plus forte preuve contre la critique de l'Écriture : c'est que Christ a reconnu l'autorité extérieure de l'Écriture, dans sa vie et après sa résurrection, ainsi que les apôtres, et selon leur témoignage unanime, le Saint Esprit aussi. Mais j'en reparlerai dans un autre article, ce sujet étant de grande importance.

10.15 Ne pas prendre les hypothèses pour des certitudes

Auparavant, je veux faire quelques remarques sur cette critique qui manque souvent de bon sens. Ses adhérents savent que les affirmations de la critique reposent sur des hypothèses. Et pourtant ils la propagent, comme si le salut en dépendait. Ils annoncent ses résultats avec grande certitude. Laissons-nous donc l'autorité extérieure de l'Écriture, pour nous appuyer sur leur autorité, une autorité qu'ils ont empruntée à d'autres ?

Et dans la plupart des cas, ce ne sont pas des hypothèses, mais seulement des assertions. Et si l'on demande pourquoi ? Il n'y a pas de réponse, pas de preuve. « Comme nous le savons », « comme tout le monde l'accepte », — ce sont des expressions, qui prouvent que l'on ne peut pas donner de raisons. Ces assertions sont comme des fantômes, que seuls ceux qui y croient, peuvent voir !

Dans quelques cas, on donne réellement des preuves, mais seulement en tant que cela peut être prouvé ainsi. Ce sont des assertions, fondées sur des conjectures qui ont une apparence de vérité, de raison d'être, aussi longtemps que personne ne les renverse en montrant leur côté faible.

Mais je demande maintenant : Peut-on bâtir sur de pareilles assertions — qui sont des suppositions, variables comme le temps — la doctrine du salut, ou de l'éternité ?

Nous avons besoin de certitude, non pas à la fin, mais au commencement, afin que nous sachions ce que nous croyons, où nous allons si nous mourons aujourd'hui. L'Écriture nous offre cette certitude, appliquée à nos cœurs et à nos consciences par l'Esprit de Dieu.

10.16 Si on perd la certitude de l'Écriture on perd tout

Si l'autorité de l'Écriture vient à manquer, nous perdons Christ. Je ne parle pas de l'autorité humaine, mais de l'autorité divine, que Dieu lui-même a donnée à l'Écriture. À quoi servent nos sentiments, nos expériences, s'ils ne sont pas basés sur ce qui est révélé ? Que sait-on d'un Christ ressuscité, de la venue du Saint Esprit, du retour de Jésus, si la chose n'est pas prêchée, basée sur ce qui est révélé ? Où reste la base, la certitude de la foi pour celui qui croit, quand la révélation qui, ensemble avec l'Esprit de Dieu, l'a aidé à croire, lui est enlevée ? Si l'autorité de l'Écriture vient à manquer, nous perdons Christ, notre salut ! Les théologiens modernes comprennent cela encore mieux que les critiques croyants, et ils s'en réjouissent. Une nouvelle époque commence ! disent-ils.

10.17 Exemples fâcheux de ceux qui n'ont pas tenu compte de la Parole de Dieu

Où cela conduira-t-il les hommes ?

Je ne puis finir ce chapitre sans montrer par quelques exemples de la Bible, comment le déplaisir de Dieu se réveillait quand, on déshonorait, sa Parole, comment les bénédictions étaient abondantes, quand on Lui obéissait.

David, un homme selon le cœur de Dieu, avait l'intention de transporter l'arche de Kirjath-Jéarim à Jérusalem ; mais il n'avait pas pris garde à la parole de Dieu. Il employa un char, quand il aurait dû faire porter l'arche. Il ajouta ses propres idées aux ordres de Dieu, et la conséquence en fut qu'un de ses hommes toucha l'arche et fut frappé de mort. S'il avait lu les Nombres, ce triste accident ne serait pas arrivé. Plus tard, il prend la Parole écrite pour guide, et il est béni. Oh ! que tous les croyants désirent ne pas suivre leurs propres idées, mais l'Écriture, et faire littéralement ce qu'elle prescrit. Ils y trouveront la grâce et la force pour comprendre et faire sa volonté.

Voyez Jehoiakim (Jérémie 36). Jérémie avait écrit sur un rouleau ce que l'Éternel avait à dire au roi et au peuple, et le rouleau fut lu au roi. Que fit celui-ci ? Il prit un couteau, coupa le rouleau en morceaux, et brûla le tout au feu. La Parole était-elle détruite pour cela ? Non, car Dieu fit écrire un autre rouleau et, comme marque de son déplaisir, il y fit ajouter : « C'est pourquoi, ainsi dit l'Éternel touchant Jehoiakim, roi de Juda : Il n'aura personne qui s'assie sur le trône de David, et son cadavre sera jeté dehors, de jour à la chaleur, et de nuit à la gelée » (v. 21-32).

Remarquons qu'il ne suffit pas que, le rouleau étant détruit, son contenu fût connu du prophète. Non, il fut écrit de nouveau mot pour mot. Et ce n'est pas étonnant, car chaque parole que Dieu prononce, ou qu'il fait écrire pour nous, a de la valeur. Celui qui coupe le rouleau en morceaux et prétend en garder le contenu, fait quelque chose qui déshonore et attriste Dieu, et s'attire le déplaisir de Dieu, même s'il ne rejette pas entièrement la Parole, se bornant à choisir ce qui pourrait être la parole de Dieu. Malgré toutes ses bonnes intentions il attaque une partie de la Parole, et il sera jugé de Dieu.

10.18 Exemples heureux de ceux qui ont suivi la Parole de Dieu

Quelles étaient les bénédictions, quand cette Parole était suivie ?

Nous le voyons d'une manière remarquable, dans un temps pareil au nôtre.

Josaphat cherchait le Dieu de son père, et marchait dans ses commandements. Il ordonna aux Lévites d'instruire le peuple de Juda, dans le livre de l'Éternel. L'Éternel était visiblement avec eux, les bénissant, de sorte que Josaphat dit deux choses : « Croyez à l'Éternel, votre Dieu », et « croyez ses prophètes ». En faisant la première chose, ils seraient affermis ; en faisant la seconde chose, ils prospéreraient. Et parce qu'ils ont fait les deux, Dieu donna à Josaphat du repos tout à l'entour (2 Chron. 20:20-30).

Plus tard, Jehoiada restaura tout selon qu'il est écrit dans la loi de Moïse, et il y eut de la joie et des cantiques (2 Chron. 23:17 et 18).

Du temps d'Ézéchias, ce fut la même chose. Ce roi découvrit qu'il y avait longtemps que la Pâque n'avait pas été célébrée, selon qu'il est écrit. Beaucoup s'en riaient et s'en moquaient. « La main de Dieu fut aussi sur Juda, pour leur donner un même cœur pour exécuter le commandement... selon la parole de l'Éternel ». Et il offrit des sacrifices selon qu'il est écrit dans la loi de Moïse. Il pria aussi pour ceux qui ne firent pas comme il est écrit. Et il y eut une grande joie, comme il n'y en avait pas eu depuis environ 300 ans, « car depuis les jours de Salomon, fils de David, roi d'Israël, rien de semblable n'avait en lieu à Jérusalem » (2 Chron. 30:2, 5, 12-26).

Je pourrais encore parler de Josias, et de la grande valeur qu'avait pour lui le livre de la loi de l'Éternel ; d'Esdras et de ce qu'il fit de la parole écrite ; et donner encore bien d'autres exemples ; mais ceux-ci suffisent pour démontrer les bénédictions qui découlaient de ce que l'on s'inclinait devant l'autorité de la parole de Dieu.

Une chose doit nous frapper : « La Bible rejette la critique de la Bible ; la critique de la Bible rejette la Bible » (F. Bettex). Il est frappant de voir les tristes suites du rejet de la Révélation de Dieu, de son livre comme il nous l'a donné, tandis que nous avons lieu de nous réjouir des beaux fruits de la fidélité à cette Parole.

Nous voyons comment Dieu appelle quelques personnes, quelques-uns, dans un temps de ruine, à retenir fermement sa Parole. La fidélité individuelle a pour fruit des bénédictions collectives. Quand, dans le monde, on rejette la parole de Dieu, cela peut réveiller la fidélité individuelle, comme cela est arrivé de nos jours.

11 La preuve suprême de l'inspiration de l'Écriture (Jésus, étant Dieu, s'est soumis à l'Écriture)

11.1 Différentes sortes d'appréciation de Christ

La question « christologique » offre les plus grandes difficultés pour les hommes sérieux de la « critique scripturaire ». Pour m'exprimer plus simplement : le fait, que le Seigneur Jésus a cité plusieurs passages de l'Ancien Testament, comme ayant de l'autorité, a arrêté

plus d'un homme sérieux et pieux, qui s'était laissé entraîner par la critique, et ne lui a pas permis de continuer à suivre ce chemin sans crainte.

11.1.1 L'incrédule, ou non croyant

Cette question n'a pas de difficulté pour l'incrédule de nos temps, car il considère Jésus comme un homme ordinaire, bon et saint, un modèle pour tous, non pas comme une personne divine. Comme homme ordinaire, il a accepté, selon lui, l'état de choses tel qu'il était alors ; il a donc fait aussi des citations des livres qui avaient de l'autorité pour les Juifs.

11.1.2 Ceux pour qui Christ s'est comporté comme un homme de son temps

Cette question n'a pas non plus de difficultés pour le disciple superficiel de la nouvelle critique. Jésus était Dieu, mais vivait comme homme sur la terre, et s'est donc aussi « adapté » aux circonstances humaines quant à la religion. S'il vivait maintenant, il se joindrait sûrement aux hommes de la science et de la critique. Apparemment, Christ était en opposition avec la critique, mais il ne s'est jamais prononcé d'une manière formelle ; il n'a jamais lié ses disciples par un jugement scientifique. Il a pris l'Écriture comme il la trouvait. Ne s'est-il pas mis au-dessus de l'Écriture, en donnant de nouveaux commandements au lieu des anciens, en citant des passages des Septante ? On oublie, en raisonnant ainsi, que Jésus n'a pu être Dieu, si, sachant que ce qu'il disait n'avait point d'autorité, il a pourtant employé et même recommandé cette Parole. Non, le Seigneur s'est prononcé très décidément pour l'autorité de la Parole, et il y a aussi lié ses disciples. On oublie, ou l'on ne sait pas, que Jésus ne s'est jamais placé au-dessus des Écritures ; il ne rejetait pas la loi, pas même en un iota ou un seul trait de lettre, mais seulement la tradition talmudique des Juifs ; il a placé de nouveaux commandements à côté des anciens, laissant les anciens pour le temps d'alors et les nouveaux pour le temps de la grâce.

11.1.3 Incompatibilité de la critique et du maintien de la divinité de Christ

Il y a néanmoins deux difficultés importantes pour les hommes sérieux de la nouvelle critique. Jésus a certainement cité beaucoup de passages de l'Ancien Testament et a nommé le livre entier l'Écriture.

1° S'il a su mieux (ou différemment), où reste sa divinité ? — 2° S'il n'a pas su mieux (ou différemment), où reste sa divinité ?

Dans les deux cas, la critique entre en contradiction avec la divinité de Christ, et même, dans le premier cas, avec sa perfection humaine.

Examinons le premier cas.

Si le Seigneur savait que les livres de Moïse, les Psaumes et les Prophètes, étaient remplis de fautes et de contradictions, comme d'autres livres, alors il disait résolument des mensonges. Car il dit : « Moïse a dit », etc. Dieu ne peut mentir. Mais on ne s'attend pas à un mensonge de la part d'un homme saint. La première difficulté est donc si sérieuse, que basé sur cela, le critique croyant doit rejeter la critique de l'Ancien Testament.

Maintenant vient la seconde difficulté.

Si Christ ne savait pas que l'Écriture n'avait pas l'autorité qu'on lui attribuait, il était un homme ordinaire comme nous, égal à chaque critique, ou plutôt inférieur à lui, parce que de son temps les sciences n'étaient pas encore aussi développées. Mais alors Christ ne peut pas être le Sauveur, car comme né d'Adam, chaque homme doit avoir un Sauveur. Or étant né de Dieu, sans la volonté de l'homme, il doit être Dieu, manifesté en chair. Mais s'il a été cela, il doit aussi avoir su qu'il était de Dieu ; il pouvait aussi, à l'âge de douze ans, parler de Dieu comme de son Père, et dire des choses qui émerveillaient les hommes les plus savants ; il était capable de parler de l'éternité et de l'avenir, comme dans la parabole de Lazare (Matth. 24 et 25), et, par ces choses, nous voyons très clairement son omniscience, sa connaissance de tout ce qui doit arriver plus tard. La seconde difficulté est donc si grave, Christ n'existant plus comme Dieu, (et un chrétien sérieux ne peut pas penser cela) que, basé sur ce fait, le critique sérieux doit rejeter la critique de l'Ancien Testament.

Et que lui reste-t-il à faire, sinon de s'incliner devant ce qu'il voit en Christ et de reconnaître l'autorité divine dans l'Écriture ?

11.2 On ne peut isoler la divinité de Christ d'avec Son humanité

Il reste encore une issue.

Jésus était Dieu et homme. Mais comme il était vraiment Dieu, il était aussi vraiment homme. Nous devons prendre cette humanité plus au sérieux. Il était un enfant, un jeune garçon, il grandissait en sagesse, en connaissance, avançait en âge, devint un docteur (maître, qui enseigne), etc. Et comme il devait être instruit en toute chose, il aurait aussi dû apprendre que la conception juive de l'Écriture ne valait rien. Mais comme on ne savait pas cela alors, il apprit ce qu'il trouva. Or le critique se réserve le droit de dire que Jésus savait beaucoup plus que nombre de savants de son temps et que les adversaires de la critique de nos jours, et pourtant il resta « un enfant de son temps ». Et cependant le critique doit, pour tranquilliser sa conscience de critique, arriver à la conclusion que Jésus ne pouvait pas savoir, comme homme, ce que nous savons maintenant. Il reste Dieu, mais sa divinité est séparée de son humanité ; le critique ne peut se le figurer, ni le comprendre autrement. Et ainsi, il peut s'expliquer la position du Seigneur vis-à-vis de la Parole.

Ce raisonnement est subtil, mais méchant. Comment peut-on tirer des conclusions aussi impies, quand on prétend connaître Jésus comme son Sauveur ? Est-il permis de penser de pareilles choses, et encore de les dire et de les faire imprimer ? Le critique sérieux aura-t-il une conscience tranquille en parlant ainsi ? J'en doute ; je suis même certain que non. Jésus était homme parfait, et en même temps Dieu parfait. J'ai montré plus haut que sa divinité et son humanité sont inséparables.

Mais si nous acceptons un moment, qu'il fût permis de les séparer, que fait le critique de ce que le Seigneur a dit après sa résurrection ?

Et voici la plus grande preuve, la preuve décisive et suprême pour l'inspiration de l'Ancien Testament. Si quelqu'un, qui a attaqué l'autorité de l'Écriture sainte, réfléchit à cela, s'il entend et voit le Seigneur ressuscité, il doit pâlir d'effroi.

Jésus ressuscité, le Seigneur Jésus, Celui qui est monté au ciel, Celui qui est maintenant assis à la droite de Dieu, vint auprès des disciples qui se rendaient à Emmaüs ; et après qu'il les eut questionnés, afin qu'ils pussent vider leurs cœurs, non qu'il ne le sût pas, car il était Dieu sachant toute chose, mais parce qu'il savait de quoi ils étaient occupés, et parce qu'il voulait se manifester à eux, il leur dit : « Ô gens sans intelligence et lents de cœur à croire toutes les choses que les prophètes ont dites ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses, et qu'il entrât dans sa gloire ? Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliquait, dans toutes les Écritures, les choses qui le regardent ». Et plus tard : « Ce sont ici les paroles que je vous disais quand j'étais encore avec vous, qu'il fallait que toutes les choses qui sont écrites de moi dans la loi de Moïse, et dans les prophètes, et dans les psaumes, fussent accomplies. Alors il leur ouvrit l'intelligence pour entendre les Écritures. Et il leur dit : Il est ainsi écrit ; et ainsi il fallait que le Christ souffrît, et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, et que la repentance et la rémission des péchés fussent prêchées en son nom à toutes les nations, en commençant par Jérusalem » (Luc 24:25-27, 44-47).

Le chemin moyen que le critique sérieux croyait avoir trouvé n'existe donc pas. Ici, Christ n'avait plus besoin d'apprendre ni d'être enseigné ; il était Celui qui devait être adoré ; Dieu-homme, ressuscité, montant au ciel. Ici, on ne peut donc plus le considérer

seulement comme homme, ayant besoin d'instruction. Ce Jésus, Dieu et homme, Lui, qui savait tout, qui connaissait les pensées, reconnaît les Écritures, les trois parties de l'Ancien Testament.

Il ne reste plus qu'une chose à faire : L'évangile de Luc peut être rejeté... Mais Harnack, l'historien célèbre, un critique, a précisément déclaré qu'il était authentique ! Dans ce cas, le critique n'a rien autre à faire que ce que Jésus a fait : reconnaître comme inspirés les écrits de l'Ancien Testament. Avec tout cela, il n'aura pas encore reconnu le Nouveau Testament. Mais celui qui accepte l'Ancien Testament comme inspiré de Dieu, et ayant de l'autorité, ne peut faire autrement qu'arriver à la conclusion que le Nouveau Testament l'est aussi, quand il le lit avec prière après avoir lu l'Ancien. Il trouve partout l'accomplissement de l'Ancien Testament ; il sent que l'un est inséparable de l'autre.

11.3 Comment les apôtres parlaient des Écritures

Je voudrais encore citer, en présence des centaines de passages de l'Ancien Testament que nous retrouvons dans le Nouveau, quelques-uns d'entre eux qui montrent de quelle manière décisive le Seigneur et les apôtres parlaient des « Écritures ».

Commençons par les paroles des apôtres.

Nous lisons en Matth. 1:22 : « Or tout cela arriva afin que fût accompli ce que le Seigneur a dit par le prophète ». Non seulement : « afin que fût accompli ce que le prophète a dit », mais « ce que le Seigneur a dit ». Matthieu reconnaît donc qu'Ésaïe était divinement inspiré. Quand Matthieu écrivit, le Saint Esprit demeurait en lui ; il n'était donc pas un Juif rempli de préjugés. Nous trouvons la même chose au v. 15 du chapitre suivant. Matthieu reconnaît là qu'Osée écrivait, inspiré de Dieu.

Marc commence son évangile avec ces mots : « Comme il est écrit dans le prophète », et reconnaît les paroles de Malachie et d'Ésaïe. Luc nous apprend, au chap. 1:55, que Marie dit : « Selon qu'il avait parlé à nos pères, envers Abraham et envers sa semence », indiquant ce qui est dit dans la Genèse. Plus loin Zacharie, rempli de l'Esprit Saint, prophétise et dit entre autres : « Selon ce qu'il avait dit par la bouche de ses saints prophètes, qui ont été de tout temps » (v. 70.) Au chap. 3, nous avons le témoignage d'un homme, rempli dès sa naissance de l'Esprit Saint et duquel le Seigneur dit : « Parmi ceux qui sont nés de femme, il n'en a été suscité aucun de plus grand que Jean le baptiseur ». Nous lisons de lui : « La parole de Dieu vint à Jean ». Et quelle était cette parole de Dieu ? « Comme il est écrit au livre des paroles d'Ésaïe, le prophète » (v. 2 et 4).

Dans l'évangile de Jean, Jean le baptiseur dit : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Faites droit le chemin du Seigneur, comme dit Ésaïe le prophète ». Et il cite ce passage comme ayant de l'autorité, lui, qui était pourtant un homme rempli de l'Esprit Saint. Au premier chapitre des Actes, Pierre dit que, selon les Ps. 69 et 109, un autre doit être choisi à la place de Judas. Ses paroles font voir clairement qu'il reconnaît le livre des Psaumes comme inspiré. Et il dit aux autres : « Hommes frères, il fallait que fût accomplie cette écriture que l'Esprit Saint a dite d'avance par la bouche de David, touchant Judas » (v. 16).

En Actes 2, Pierre et les autres ont fait des progrès spirituellement, car l'Esprit Saint était descendu et avait fait sa demeure en eux, en sorte qu'ils étaient tous remplis de l'Esprit Saint, qualifiés pour leur service et recevant des dons qu'ils n'avaient jamais eus auparavant. Quelle est la première chose qu'ils font ? Pierre se lève pour parler et commence par une citation de Joël, pour expliquer que ce qui produit leur joie est le travail de l'Esprit Saint. Ensuite, il montre par les Ps. 16 et 110, que la mort, la résurrection, l'ascension et la glorification de Christ, sont un accomplissement de ce qui a été écrit plusieurs centaines d'années avant Lui. Et nous savons l'effet béni qu'eut cette prédication de Pierre, c'est-à-dire les écrits de l'Ancien Testament, inspirés par l'Esprit Saint, expliqués et appliqués par un homme rempli de l'Esprit Saint.

En Actes 3, Pierre déclare aux Juifs que, s'ils se repentaient alors, Dieu enverrait Jésus du ciel pour amener les temps du rétablissement de toutes choses dont Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes de tout temps (v. 19-22).

À Césarée, Pierre dit à ceux qui l'entourent : « Tous les prophètes lui rendent témoignage, que, par son nom, quiconque croit en lui reçoit la rémission des péchés » (Actes 10:43). Remarquez qu'il y a ici tous les prophètes. Il reconnaît donc l'Ancien Testament en entier. Il cite dans ses épîtres des passages de la Genèse, de l'Exode, des Psaumes, d'Ésaïe, d'Osée et d'autres écrits. Il veut que ses lecteurs se souviennent des paroles qui ont été dites à l'avance par les saints prophètes (2 Pierre 3:2).

Paul donne aussi un semblable témoignage. Dans son premier discours qui nous a été conservé, à Antioche (Actes 13), il parcourt l'histoire d'Israël, en commençant par l'Égypte jusqu'à son temps, et reconnaissant ainsi les livres de Moïse, Josué, les Juges, et Samuel jusqu'à David, et passe de là à Jésus. Parlant de la mort de Jésus, il dit : « Et après qu'ils eurent accompli toutes les choses qui sont écrites de lui, ils le descendirent du bois ». Ensuite, il cite le Ps. 2, qui montre comment Dieu envoya son Fils unique, qui fut rejeté par l'homme, puis il cite le Ps. 16, pour prouver qu'il ne vit pas la corruption. Paul fonde son discours entièrement sur les écrits de l'Ancien Testament. Il ne se sert pas de ses idées humaines ; il ne prend pas seulement des textes pour développer un thème, pour consolation ; il emploie toute l'Écriture, parce qu'elle avait de l'autorité comme parole de Dieu. Nous lisons aussi au v. 44 : « Et le sabbat suivant presque toute la ville fut assemblée pour entendre la parole de Dieu ». Et au chap. 14:3 : « Le Seigneur rendait témoignage à la parole de sa grâce ».

En Actes 17, Paul prêche dans une synagogue des Juifs et, selon son habitude, il discourait avec eux d'après les Écritures. Il ne parlait pas de l'authenticité probable ou non probable de l'Écriture. Pas une âme n'en aurait été édifiée. Il discourait sur les Écritures mêmes ; il les examinait avec eux, expliquant et exposant qu'il fallait que le Christ souffrît, etc. Qu'en résulta-t-il ? Quelques-uns crurent. Et en 1 Thess., nous trouvons que ce même apôtre écrivait à ces croyants : « Et c'est pourquoi aussi nous, nous rendons sans cesse grâces à Dieu de ce que, ayant reçu de nous la parole de la prédication, qui est de Dieu, vous avez accepté, non la parole des hommes, mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la parole de Dieu (Chap. 2:13.) — Est-il possible qu'il y ait un passage plus clair, plus décisif, pour témoigner de l'inspiration divine de l'Ancien Testament ?

Ensuite Paul va à Bérée. Or ceux-ci étaient plus nobles que ceux de Thessalonique. Pourquoi ? Parce qu'ils croyaient que l'Écriture (l'Ancien Testament) était la seule pierre de touche pour toute doctrine ou tout enseignement. Ils ne mettaient pas l'Écriture à l'épreuve, mais bien la parole qui leur était apportée. « Ils examinaient chaque jour les Écritures pour voir si les choses étaient ainsi ». Oh ! si seulement tous faisaient ainsi de nos jours ! On n'entendrait pas si souvent le triste langage de tant de prédicateurs, d'étudiants et d'autres jeunes gens qui suivent la « nouvelle » doctrine qui leur est apportée, sans connaître eux-mêmes les Écritures !

En Actes 26:22 et 23, nous trouvons Paul devant Agrippa, « ne disant rien d'autre que ce que les prophètes et Moïse ont annoncé devoir arriver, savoir qu'il fallait que le Christ fût soumis aux souffrances », etc. En Actes 28:23 et 25, il rend témoignage à Rome, « et cherchait à les persuader des choses concernant Jésus, et par la loi de Moïse, et par les prophètes... Et n'étant pas d'accord entre eux, ils se retirèrent, après que Paul leur eut dit une seule parole : L'Esprit Saint a bien parlé à nos pères par Ésaïe le prophète ». Il est remarquable qu'il soit dit si souvent : L'Esprit Saint a parlé, et non comme cela aurait pu facilement arriver : « Ésaïe a parlé ».

Suivons-nous encore les épîtres des apôtres, et comment ils reconnaissaient tous les Écritures, les citant comme décisives, et comme mettant fin à toute contradiction ?

Rom. 3 nous montre l'état de perdition de l'homme, ses péchés, ses transgressions, sa condition de pécheur, prouvés par des textes de l'Ancien Testament. Dans le chap. 4, il est parlé de la justification par les œuvres, et l'apôtre ajoute : « Car que dit l'Écriture ? » Le témoignage de Moïse décide. Des paroles d'Habakuk, d'Ésaïe et d'autres prophètes, de Moïse et des Psaumes sont citées, et toutes

de manière à montrer clairement qu'elles sont considérées comme un témoignage divin et indiscutable, non seulement par l'écrivain, mais aussi par ceux auxquels l'épître était adressée.

En 1 Cor. 9:9-11, nous lisons : « Car dans la loi de Moïse il est écrit, etc... Dieu s'occupe-t-il des bœufs ? ou parle-t-il entièrement pour nous ? Car c'est pour nous que cela est écrit ». Et dans le chap. 10, il est parlé de la nuée, de la mer, de Moïse, de la manne, du rocher, de la mort dans le désert, toutes ces choses étant arrivées « comme types, et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints ». — En Gal. 3:22, Paul dit : « L'Écriture a renfermé toutes choses sous le péché ». — Dans l'épître aux Hébreux : « Dieu a parlé autrefois... aux pères par les prophètes ». L'écrivain de cette épître parle continuellement du tabernacle, des sacrifices, etc., et cite, dans les chap. 3 et 10, des passages des Psaumes et de Jérémie, puis il ajoute : « L'Esprit Saint a dit ». Dans le chap. 11, l'écrivain donne un résumé d'une grande partie des Écritures, depuis la Genèse jusqu'à Daniel.

Jacques en réfère aussi aux Écritures, comme mettant fin à toute contestation ; il parle aussi des prophètes de l'Éternel, et cite des passages dans la Genèse, l'Exode, Josué et 1 Rois.

Jean et Jude parlent dans leurs épîtres des livres de Moïse et d'autres parties de l'Écriture à laquelle ils reconnaissent l'autorité divine. Jean nous indique dans sa première épître comment nous pouvons distinguer la vérité de l'erreur. « Nous sommes de Dieu », dit-il. « Celui qui connaît Dieu nous écoute ; celui qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas ». Seuls ceux qui sont de Dieu, peuvent reconnaître si les paroles des apôtres sont de Dieu. Mais une chose est certaine aussi : Celui qui connaît Dieu, celui qui est de Dieu, écoute les apôtres.

11.4 Comment notre Seigneur parlait de l'Écriture

Après les témoignages des apôtres que nous venons de citer, nous en donnerons encore quelques-uns du Seigneur lui-même :

En Matth. 5:17, il dit : « Ne pensez pas que je suis venu pour abolir la loi ou les prophètes ; je ne suis pas venu pour abolir, mais pour accomplir ; car, en vérité, je vous dis : Jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, un seul iota ou un seul trait de lettre ne passera point de la loi, que tout ne soit accompli ». Sous le mot « loi, » sont souvent compris tous les écrits de l'Ancien Testament. Le Seigneur Jésus n'ôte donc rien de ce qu'ils contiennent, mais il y ajoute. Il accomplit, mais n'abolit point.

En Marc 7:6 et suiv. : Il dit aux pharisiens et aux scribes : « Ésaïe a bien prophétisé de vous, hypocrites ; comme il est écrit : Ce peuple-ci m'honore des lèvres, mais leur cœur est fort éloigné de moi » ; puis il leur reproche de « laisser le commandement de Dieu », et d'observer les lois des hommes. Le Seigneur met donc ici les commandements de l'Exode et du Lévitique comme commandement de Dieu, en regard de l'enseignement des hommes. Au v. 13, il nomme les livres de Moïse la parole de Dieu. Non pas la parole de Dieu contenue dans ces livres, mais, en son entier, la parole de Dieu. — En Marc 12:36, le Seigneur déclare que David a écrit le Ps. 110, par le Saint Esprit. L'inspiration est reconnue dans ce passage.

En Luc 4:21, il lit une partie d'Ésaïe 61, et s'arrête au milieu de la phrase, disant : « Aujourd'hui cette Écriture est accomplie, vous l'entendant ». En Luc 16:29, il dit : « Ils ont Moïse et les prophètes ; qu'ils les écoutent... S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne seront pas persuadés non plus si quelqu'un ressuscitait d'entre les morts ». Lui, le Saint, ferait-il dire à Abraham, qui est dans la béatitude, quelque chose qui ne serait pas absolument certain ?

Le Seigneur Jésus aurait-il parlé de l'Écriture et de son accomplissement, en face de la mort, avant et sur la croix, dans les moments les plus pathétiques de sa vie, si cette Écriture n'avait pas été la révélation infaillible de son Dieu ? Pendant la nuit, où il fut trahi, nous trouvons toujours : Afin que fût accompli ce qui est écrit, en présence de Judas, des Juifs, des ennemis qui le faisaient prisonnier, de ceux qui Lui donnaient à boire du vinaigre ! Même après les trois heures de ténèbres, il prononce les paroles du Ps. 22.

Dans l'évangile de Jean, le Seigneur Jésus dit : Sondez les Écritures, et surtout les témoignages qui Le concernent dans l'Écriture. Il ajoute aussi que Moïse a écrit de Lui. Et plus que cela : il reconnaît si parfaitement que Moïse n'écrivait pas de lui-même, mais inspiré par l'Esprit Saint, qu'il met les écrits de Moïse au même niveau que ses propres paroles. Il dit : « Mais si vous ne croyez pas ses écrits, comment croirez-vous mes paroles ? » Oui, il y a rapport intime entre les paroles des Écritures et celles de Jésus et des apôtres. Celui qui connaît Dieu sait qu'elles forment ensemble la parole de Dieu.

Est-il étonnant que les disciples ne comprissent rien, puisqu'ils « ne connaissaient pas encore les Écritures », selon lesquelles il devait ressusciter d'entre les morts ? Ce même Jésus, qui disait quand il vivait ici-bas : « L'Écriture ne peut être anéantie » (Jean 10:35), qui accomplit cette Écriture dans sa mort, l'apporte de nouveau à ses disciples après sa résurrection. Il dit : « Ce sont ici les paroles que je vous disais, quand j'étais encore avec vous, qu'il fallait que toutes les choses qui sont écrites de moi dans la loi de Moïse, et dans les prophètes, et dans les Psaumes, fussent accomplies ». Non seulement le Seigneur reconnaissait les Écritures, mais il reconnaissait le livre tout entier, dans ses trois parties, le livre confié aux Juifs pour qu'ils le conservassent (Rom. 3:2).

Mais pour connaître les Écritures, il faut avoir les yeux ouverts, l'intelligence éclairée. Beaucoup ne pensent pas à cela. Ils prennent le livre de Dieu pour l'étudier, comme ils prendraient un livre humain. Et je le répète : c'est une grande erreur, car les choses de l'Esprit de Dieu ne peuvent être discernées que spirituellement. Il est nécessaire pour cela de recevoir la vérité de Dieu sous la direction de l'Esprit Saint !

11.5 Ne pas tenir compte de ceux qui méprisent l'inspiration littérale. Prendre Christ comme modèle

Nous avons montré dans ce chapitre que, non seulement les apôtres, des hommes dirigés par le Saint Esprit, et d'autres croyants, témoignent de l'inspiration divine de l'Écriture ; que non seulement le Saint Esprit lui-même en témoigne, mais aussi que Jésus reconnaît l'Écriture, lui qui pouvait dire : « Avant qu'Abraham fût, je suis » ; « Abraham a vu mon jour et s'est réjoui » ; il était donc vrai Dieu, au moment même où disait cela ! Et plus encore, nous avons, comme nous l'avons vu, le témoignage de Jésus ressuscité quant à l'autorité extérieure des Écritures. Lorsque le point le plus important est prouvé, il n'est plus nécessaire de prouver le moindre. Le dernier chapitre aurait donc pu suffire. Mais comme les points secondaires sont aussi très importants pour beaucoup de personnes, c'est pour leur instruction et leur affermissement que j'ai écrit les autres chapitres. Que l'on méprise la doctrine de l'inspiration littérale ; que l'on s'en moque, en nous disant qu'elle date du 17^{ème} siècle, de telles assertions ne nous abusent pas, nous retenons fermement cette doctrine, car nous savons qu'elle n'est pas autre chose que la doctrine de l'inspiration, à laquelle le Seigneur Jésus et ses apôtres rendaient hommage, doctrine qui n'a pas été inventée par l'Église, mais qu'on trouve dans la Bible, de Moïse à l'Apocalypse, et qui a été proclamée par le Fils de Dieu lui-même. Nous lisons en Jean 13:13 et 15 : « Vous m'appelez maître et seigneur, et vous dites bien, car je le suis... Car je vous ai donné un exemple, afin que, comme je vous ai fait, moi, vous aussi vous fassiez ». Cette parole du Seigneur, qu'il prononça lorsqu'il lava les pieds des disciples, s'applique à l'exemple tout entier que le Seigneur nous donne, car il est dit aussi en 1 Pierre 2:21 : « Vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces ». Ne sommes-nous donc pas appelés à suivre l'exemple qu'il nous donne quant à l'inspiration ? Grâce à Dieu, le Seigneur Jésus a plus de valeur pour nous que tous les professeurs de théologie ensemble, et, dans l'Écriture, les paroles des apôtres et des autres hommes de Dieu, « remplis de l'Esprit Saint », ont beaucoup plus de poids que celles de tous les prédicateurs actuels.

11.6 Le diable utilisant l'autorité de l'Écriture !

Remarquons que même le diable reconnaît et a dû reconnaître l'autorité extérieure de l'Écriture. S'il avait pu faire autrement, à coup sûr, il s'en serait passé. Mais il n'osait pas douter de l'autorité de la Parole, vis-à-vis de Celui qui était la parole de Dieu, et qui le rencontrait avec les Écritures, parce qu'il savait bien qu'en les mettant en doute, il serait aussitôt vaincu. C'est pourquoi il répondit au Seigneur avec cette même Parole. Les critiques soutiendront-ils peut-être que Satan employait la Parole, parce qu'il ne connaissait pas encore la vraie critique, ou bien qu'il se conformait aux vues scripturaires de ces jours-là ?

N'oublions pas que le Seigneur Jésus répondit à Satan : « L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole de Dieu ! »

À propos des Apocryphes de l'Ancien Testament Par Daniel Lortsch, Pasteur.

Comment ces livres sont entrés dans la Bible.

Pourquoi ils n'auraient pas dû y rester.

Comment ils en sont sortis.

Par Daniel Lortsch, Pasteur.

Librairie Delachaux & Niestlé, 1917

Le texte doit être tiré de la Parole de Dieu. — « Si quelqu'un parle, qu'il parle selon les oracles de Dieu » 1 Pierre 4:11 ... D'après ce que nous venons de dire, les textes pris dans les livres apocryphes sont exclus de notre choix. (VINET, Homilétique, p. 115)

Table des matières

- 1 Préface
- 2 Occasion et sujet de cette brochure.
- 3 Qu'est-ce que les Apocryphes ?
- 4 Coups de sonde dans les Apocryphes
 - 4.1 Passages Bibliques ou quasi-Bibliques
 - 4.2 Traits non Bibliques ou Anti-bibliques
 - 4.2.1 Point d'espérance messianique
 - 4.2.2 Pages sans inspiration religieuse
 - 4.2.3 Pages qui exaltent l'homme
 - 4.2.4 Passages qui contredisent ou dépassent l'enseignement de la Bible
 - 4.2.4.1 Péché
 - 4.2.4.2 Mérite des œuvres
 - 4.2.4.3 Préexistence
 - 4.2.4.4 Prière pour les morts
 - 4.2.4.5 Suicide
 - 4.2.5 Platitudes
 - 4.2.5.1 Pour un père de famille (Bétail, Femme, Filles)
 - 4.2.5.2 Utilité des voyages
 - 4.2.6 Cynisme. Vulgarité
 - 4.2.6.1 Il ne faut pas trop pleurer les morts
 - 4.2.6.2 Le riche doit se bien traiter
 - 4.2.7 Merveilleux grotesque
- 5 Ces livres sont « utiles », mais leur place est hors de l'Église
- 6 Pourquoi ces livres sont restés si longtemps dans la Bible — Attitude de l'Église à leur égard
 - 6.1 Les premiers siècles
 - 6.2 L'Église romaine
 - 6.3 L'Église d'Orient
 - 6.4 Les Églises protestantes
 - 6.4.1 En pays de langue allemande
 - 6.4.2 Dans les pays de langue française
 - 6.4.3 En Angleterre
 - 6.5 Conclusion
- 7 Comment ces livres sont sortis de la Bible
 - 7.1 Du rôle de la Société biblique britannique et étrangère dans la suppression des Apocryphes
 - 7.2 Cette suppression fut une résultante autant qu'un point de départ
 - 7.3 Le résultat
 - 7.4 Approbations
 - 7.5 Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité
- 8 À propos des ciseaux qui coupèrent le boulet
 - 8.1 Ciseaux défectueux
 - 8.2 De bons ciseaux devaient-ils couper davantage ?
 - 8.3 Pas d'interprétation particulière
 - 8.4 Assimilation inadmissible
 - 8.5 Considérations sur les livres parfois comparés aux Apocryphes
 - 8.5.1 Sur l'Ecclésiaste
 - 8.5.2 Sur le Cantique des Cantiques
 - 8.5.3 Ruth
 - 8.5.4 Esther
 - 8.5.5 [Conclusion sur les livres Bibliques parfois comparés aux apocryphes]
- 9 Concluons

1 **Préface**

(préface de Ch. PORRET)

C'est avec le cœur bien serré que nous annonçons le dernier travail qui soit sorti de la plume de notre ami ; nous avons eu le privilège de le posséder plusieurs heures de son dernier jour de santé ; il nous avait communiqué, avec cette chaleur de conviction qu'il mettait à tout ce qu'il faisait, ses vues sur les Apocryphes, qu'il devait exposer quelques jours plus tard à la Convention de Morges, et nous avait demandé d'introduire par une préface la publication qui devait en résulter. Le lendemain il s'alita, et huit jours après, le 23 août 1916, il s'en allait à Dieu, après avoir rendu témoignage à son Sauveur qu'il a servi fidèlement jusqu'à la fin.

C'est donc pour répondre à un vœu suprême de notre ami, que nous écrivons ces lignes.

La question des Apocryphes, et de leur place dans nos Bibles françaises, paraît être définitivement tranchée ; il peut sembler inutile d'y revenir. Et cependant d'excellents esprits continuent d'exprimer des regrets sur leur retranchement, et formulent des accusations d'étroitesse contre ceux qui les ont supprimés. C'est surtout envers la Société biblique britannique et étrangère que l'on s'est montré sévère. On comprend dès lors que le représentant de cette Société en pays français ait cru devoir rouvrir le débat et plaider contre le maintien des Apocryphes dans nos Bibles. Cela devient, si l'on veut, une oratio pro domo. Mais d'autre part c'est bien la cause de la Bible elle-même que l'auteur veut défendre. Cette Bible, à laquelle il a consacré le meilleur de sa vie, il veut la maintenir dans sa pureté, et c'est par amour pour elle qu'il réclame la proscription de livres qui ne lui appartiennent pas.

Il importe d'ailleurs de bien s'entendre. Si l'on se place au point de vue purement historique et rigoureusement scientifique, on comprend très bien qu'on déplore l'absence des Apocryphes. Car ce sont des livres très utiles à connaître à celui qui veut se rendre compte de l'état des esprits en Palestine dans la période qui s'écoule entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Leur étude est indispensable au théologien, comme aussi au laïque qui désire comprendre le milieu dans lequel a paru Jésus-Christ. Mais il n'est pas nécessaire pour cela que ces livres fassent partie du volume des Saintes Écritures. Il suffit qu'on puisse les trouver ailleurs, et l'on doit se réjouir de ce qu'ils aient été publiés à part de façon à être facilement accessibles.

Mais la Bible est autre chose qu'un document d'histoire. Elle a été donnée par Dieu à l'Église comme la source à laquelle celle-ci doit alimenter sa foi et sa vie. Or à ce point de vue, nous estimons que l'argumentation de M. Lortsch est péremptoire. Pour l'édification et la vie chrétienne, nos Bibles ont plus à perdre qu'à gagner à posséder les Apocryphes. Il suffit d'ailleurs de laisser parler les textes. S'agit-il de ceux-là mêmes qui nous ont transmis ces écrits à côté des livres canoniques, des anciens protestants en particulier ? Ils déclarent à l'envi qu'ils ne font en cela que suivre une tradition qu'ils déplorent, et ils multiplient les avertissements pour mettre en garde contre leur influence ; en sorte que le retranchement nous apparaît comme un retour à l'esprit du vrai protestantisme. — S'agit-il des Apocryphes eux-mêmes ? Ils n'ont décidément pas de quoi nous attendre en leur faveur. Les quelques beaux passages que l'on peut citer sont loin de compenser l'énorme poids mort que constitue leur ensemble.

Cet opuscule contient d'ailleurs nombre de documents très intéressants qu'il est toujours précieux d'avoir sous la main, des appréciations de théologiens d'opinions très libérales, qu'il est utile de connaître, et beaucoup de citations fort heureusement choisies qui sont une vraie jouissance pour le lecteur, et dont plusieurs prennent une saveur piquante par le contraste qu'elles présentent avec l'esprit de la Bible. Bref, il y a là de quoi instruire et intéresser. Et la conclusion finale sera de nous faire apprécier d'autant plus les Écritures telles que nous les possédons.

2 **Occasion et sujet de cette brochure.**

La question des Apocryphes a jadis passionné les esprits. Elle a provoqué, au siècle dernier, des controverses ardentes et sans fin, l'une en 1820, qui se poursuivit surtout en Angleterre, en France et en Suisse, et fut suivie d'un schisme retentissant, l'autre en 1851, qui se poursuivit surtout en Allemagne. C'est une des questions qui séparent les protestants des catholiques. Quiconque s'intéresse aux destinées de la Bible ne peut l'ignorer. Si nous retenons la Bible telle que nous l'avons actuellement, si nous renonçons à lui adjoindre des livres qui l'ont accompagnée pendant tant de siècles, des livres qui se trouvaient dans les Bibles de nos pères, il vaut la peine de savoir pourquoi. Nous ne devons pas être seulement les fils de la tradition.

D'ailleurs il n'est pas rare, aujourd'hui, d'entendre des théologiens protestants exprimer le regret que les Sociétés bibliques aient complètement cessé d'imprimer les Apocryphes dans les Bibles qu'elles publient (*). Ce blâme est-il justifié ? La Bible que nous avons est-elle ou n'est-elle pas celle que nous devons avoir ? C'est à cette question que nous voudrions essayer de répondre.

(*) Sans doute, on ne saurait imposer la règle de ne jamais publier de Bibles sans apocryphes : cette manière de faire serait trop exclusive. Mais il ne faudrait pas tomber dans l'extrême opposé, et il serait désirable que les Sociétés bibliques publiassent des Bibles à apocryphes... (Lucien Gautier, Introduction, Histoire du Canon).

...Votre Comité a pris une importante décision : la réimpression des livres apocryphes de l'Ancien Testament... Il n'appartenait pas à notre société d'exclure de la Bible des livres qui, pour l'immense majorité des chrétiens en ont toujours fait partie. Le tribunal de l'histoire a prononcé sur eux un jugement définitif et sans appel (F. Stapfer, Rapport de la Société biblique de Paris, 1907). Nous verrons plus loin dans quel sens ce jugement de l'histoire est définitif et sans appel.

M. H. Vuilleumier, dans sa brochure : Les origines de la Société de Bible du canton de Vaud (1915), et M. Frédéric Chavannes, dans son article : La Question biblique, paru dans la Revue théologique de Montauban, du 1^{er} mai 1912, blâment également la suppression des apocryphes.

3 **Qu'est-ce que les Apocryphes ?**

On appelle livres apocryphes un certain nombre d'écrits postérieurs à Esdras (*) qui n'ont jamais appartenu à la Bible hébraïque, mais qui se trouvent dans la traduction grecque de l'Ancien Testament dite des Septante.

(*) En voici l'énumération, d'après l'ouvrage récent intitulé : Les livres apocryphes de l'Ancien Testament, traduction nouvelle avec notes et introductions. Société biblique de Paris, 1909 (L'auteur est M. le pasteur Randon) :

Macchabées, I, II, III ; Tobie ; Judith ; Additions à Esther ; Les trois pages de Darius ; Suzanne ; Bel et le Dragon ; La prière d'Azarias ; La prière de Manassé ; Baruch ; Lettre de Jérémie ; la Sagesse de Jésus, fils de Sirach, ou l'Écclésiastique ; La Sagesse de Salomon ou la Sapience.

D'autres livres (les Pseudépigraphes) qui confinent à cette catégorie d'écrits sont : Macchabées IV, Psaumes de Salomon, Hénoch, Esdras IV, l'Apocalypse de Baruch ; l'Assomption de Moïse, etc. Il y a dans les Septante un psaume 151, soi-disant composé par David après son combat avec Goliath, que le Concile de Trente n'a pas admis comme canonique.

La Prière de Manassé se trouve généralement insérée dans la Vulgate, sous forme de supplément après le Nouveau Testament, ainsi que III et IV Esdras, qui n'ont pas été admis dans le canon.

Nous recommandons l'ouvrage de M. Randon à ceux qui voudraient étudier les Apocryphes. Les conclusions de M. Randon diffèrent des nôtres, mais il expose et apprécie impartialement le contenu des Apocryphes dans les Introductions qui accompagnent son excellente traduction. C'est cette traduction que nous citons dans ces pages.

À consulter aussi : Les Apocryphes de l'Ancien Testament par L. E. Tony André, docteur en théologie, avec un résumé et une appréciation de chacun de ces livres, et un tableau synoptique de l'Histoire du Canon, qui montre l'attitude prise vis-à-vis d'eux par les divers docteurs de l'Église et les divers traducteurs de la Bible.

Articles : Apocryphes de l'Ancien Testament et Canon de l'Ancien Testament ; par M. Nicolas, dans l'Encyclopédie Lichtenberger.

Introductions de M. Ed. Reuss aux divers livres apocryphes, dans sa Bible.

Notice sur les livres apocryphes de l'Ancien Testament en réponse à la question : Faut-il les supprimer ? par C. E. F. Moulinié, Genève, 1828.

Signalons encore : À propos des Apocryphes et du Nouveau Testament, quelques rapprochements intéressants, par Théodore Naville chez Paul Richter, Genève, 1901.

Mais qu'entend-on par « apocryphes » ?

Il est impossible d'indiquer pour ce terme un sens précis et unique. Il a été pris, en effet, dans des acceptions variées.

Des livres furent successivement qualifiés d'apocryphes :

1. — Comme n'étant pas propres à la lecture en public dans la Synagogue (ainsi le Cantique des Cantiques). Ceci n'emportait aucune idée d'infériorité, comme cela ressort de Dan. 12:4, 9.

2. — À cause d'une valeur particulièrement grande.

3. — À cause d'une valeur moins grande, soit que l'exemplaire en fût défectueux, soit que le contenu en fût suspect ; et le contenu pouvait être suspect, ou parce que le livre était mal copié, ou parce que ses enseignements n'étaient pas conformes aux doctrines admises.

4. — À cause d'une origine inconnue.

Or comme les hérétiques en appelaient à des documents dont l'origine était telle (documents qu'ils estimaient renfermer la tradition secrète des apôtres, faite pour être communiquée non à tout le peuple chrétien, mais aux seuls pneumatiques), le mot apocryphe passa aisément du sens de « inauthentique » au sens de « faussé, dangereux, pervers, hérétique ». Ainsi le quatrième sens se confondait avec la seconde nuance du troisième. C'est le sens qui prévalut à partir du quatrième siècle.

5. — À cause de sa non-canonicté

Du sens précédent à celui-ci, il n'y avait qu'un pas. Et de la non-canonicté une fois admise, on concluait à la non-valeur. C'est ce sens de la non-canonicté qui a prévalu chez les Réformateurs et dans les temps modernes.

Comme la Bible des Septante, les Bibles latines, notamment la Vulgate, continrent les Apocryphes. Nous les retrouvons dans toutes les éditions catholiques de la Bible, et de même, à de rares exceptions près, dans les Bibles protestantes, jusqu'au commencement du siècle dernier. En 1826, la Société Biblique britannique cessa de prêter son concours aux Sociétés qui les publiaient. Depuis lors ils ont fini par disparaître des Bibles protestantes françaises.

Faut-il le regretter ? Pour répondre à cette question, il faut en poser une autre : Quelle est la valeur de ces livres ? Essayons de nous en rendre compte. Jésus-Christ a dit : Pourquoi ne discernerez-vous pas de vous-mêmes ce qui est juste ? (Luc 12:57). Et saint Paul : Examinez toutes choses, retenez ce qui est bon (1 Thess. 5:21).

4 Coups de sonde dans les Apocryphes

Il est difficile de porter sur les Apocryphes un jugement uniforme. Trois d'entre ces livres sont, de l'aveu général supérieurs aux autres : l'Ecclésiastique (190 à 170 avant J.-C.) ; la Sagesse de Salomon, ou Sapience (premier siècle avant J.C.) ; Baruch (vers l'an 100 avant J.-C.). Voici quelques coups de sonde, pour nous orienter (*). Tout jugement défavorable porté sur ces livres, les meilleurs, atteindra a fortiori les autres.

(*) Comme vues d'ensemble, voici les appréciations de M. Nicolas :

Sur l'Ecclésiastique : La Sagesse de Jésus... recueil de préceptes moraux, fait à l'imitation du livre des Proverbes. Ces conseils ne sont pas tous d'une morale bien élevée ; il en est même dans lesquels l'intérêt bien entendu tient un peu trop de place ; mais en somme les intentions de l'auteur sont droites et pures.

Sur la Sapience : La Sagesse de Salomon est un livre qui, par lui-même, a une certaine valeur et qui nous fait connaître l'influence que le platonisme avait exercée sur les Juifs alexandrins.

Sur Baruch : Les cinq chapitres qui forment le livre de Baruch ne sont qu'une assez pauvre imitation des écrits des anciens prophètes, et plus particulièrement de ceux de Jérémie.

Sur 2 Macchabées : Le second livre des Macchabées, bien inférieur au premier... Les diverses lettres contenues dans 11, 16-38 sont probablement authentiques. Tout le reste n'est qu'un tissu de déclamations, de récits, d'aventures, sans la moindre vraisemblance....

Sur Tobie : Tobie n'est qu'une fiction dans laquelle on a voulu imiter, mais sans grand succès, le poème de Job. L'unique intérêt qu'il ait pour nous, c'est de nous donner quelque idée des superstitions des Juifs de la Palestine à cette époque, et probablement aussi de ceux de la Babylonie, touchant les anges et les démons.

Sur Judith : Le livre de Judith a été inspiré par le sentiment patriotique. L'héroïne (Judith, la Juive), est la personnification de la race d'Israël. L'auteur de cette fiction n'a su éviter ni les invraisemblances, ni les erreurs historiques et géographiques.

Nous lisons dans les Introductions de la Bible de M. Ed. Reuss :

Sur l'Ecclésiastique : En fait de théologie, l'auteur n'a pas devancé son siècle. Il n'attend pas encore de Messie et ne croit pas à la résurrection (Philosophie et morale, p. 345).

Sur la Sapience, qui « sera toujours un document précieux pour l'histoire des idées philosophiques » :

L'auteur fait à l'Académie et au Portique des emprunts dont la provenance est manifeste..., Platon est représenté par des éléments plus caractéristiques encore. En général, tout ce qui tient à la psychologie porte le cachet d'une origine extra-biblique. Mais la morale même porte un caractère exotique.... D'un bout à l'autre et presque sans interruption, c'est de la rhétorique étudiée (plus loin : un peu guindée), comme l'affectionnait en général la littérature des siècles macédoniens. Ici elle est même quelquefois outrée et peu naturelle. Le lecteur se convaincra facilement que nous restons dans le vrai quand il aura eu sous les yeux ces tirades qui, au gré de l'auteur, étaient autant d'ornements de son ouvrage et dans lesquelles nous reconnaissons volontiers un certain talent, bien qu'elles ne soient pas toujours de notre goût, à cause de leur pathos même, surtout le récit où l'auteur brode sur le récit mosaïque des plaies d'Égypte (Ibid. p. 514).

4.1 Passages Bibliques ou quasi-Bibliques

C'est surtout dans les livres que nous venons de nommer qu'on trouve des passages intéressants, mais on en trouve aussi dans les autres. Tels de ces passages renferment de précieux éléments de vérité, ou font entendre de fort belles exhortations à la vie selon Dieu.

Ainsi, on rencontre dans le livre de la Sapience l'affirmation nette et réitérée de l'immortalité de l'âme :

Dieu a créé l'homme pour l'immortalité,

Et l'a fait à sa propre image....

Les âmes des justes sont dans la main de Dieu,

Et le tourment ne peut les atteindre.

Les insensés les tiennent pour morts....

Et pourtant ils sont en paix....

Les justes vivent éternellement,

Et auprès du Seigneur est leur salaire (2:23 ; 3:1, 3 ; 5:15, etc).

Dans le second livre des Macchabées la résurrection est clairement affirmée. Un des martyrs torturés par Antiochus lui répond avant d'expirer :

Scélérat, tu nous ôtes la vie présente, mais le Roi du monde, quand nous serons morts pour ses lois, nous ressuscitera pour la vie éternelle (7:9).

Le même chapitre contient d'autres affirmations semblables. Le récit du martyr des sept frères et de leur mère est très beau. L'auteur de l'épître aux Hébreux y fait certainement allusion (11:35).

Voici un passage où s'exprime une morale admirable, et où l'on retrouve incontestablement ce qu'on peut appeler la saveur biblique :

Celui qui se venge trouvera la vengeance auprès du Seigneur,

qui retiendra soigneusement ses péchés.

Pardonne ses torts à ton prochain,

et ensuite, quand tu prieras, tes péchés te seront pardonnés.

Un homme pourrait-il conserver contre un autre de la colère

et implorer sa guérison auprès de Dieu ?

Il n'aurait pas pitié de son semblable,

et il prierait pour ses propres péchés !

Si, tout mortel qu'il est, il garde rancune,

qui lui pardonnera ses péchés ?

Songe à ta fin, et cesse de haïr,

à la corruption et à la mort, et abstiens-toi de pécher.

Songe aux commandements et n'aie pas de rancune contre ton prochain,

à l'alliance du Très-Haut, et oublie les offenses (Ecclésiastique 28:1-7).

Comme dit M. Nicolas, l'auteur, par ces paroles, est sur le seuil du christianisme.

La prière de Tobie (8:5-8), au moment où il vient de s'unir à une jeune femme, est très belle. Il y a là un langage d'une pureté admirable, qui montre ce qu'était, au point de vue des mœurs, de la vie de famille, le milieu formé par la Révélation.

Mentionnons les exhortations à l'aumône et à la bienfaisance (Tobie 4:6-9 ; Ecclésiastique 4:1-6 ; 7:33-36 ; 29:11-17).

Voici le second de ces passages :

Mon fils, ne prive pas le pauvre de ce qu'il lui faut pour vivre,

et ne fais pas languir l'indigent dont les yeux t'implorant.

N'attriste pas celui qui a faim,

et n'aigris pas celui qui est dans la misère.

N'augmente pas l'amertume du cœur aigri ;

et ne sois pas lent à donner à l'indigent.

Ne repousse pas le malheureux qui t'implore,

et ne détourne pas ton visage du pauvre....

Le désespéré crierait dans l'amertume de son âme,

et son Créateur écouterait sa plainte.

Voici encore quelques belles paroles :

Il ne savait pas que la victoire remportée sur des frères est le pire désastre (2 Macc. 5:6).

Parce que tu es maître de toutes choses, tu es, pour toutes, indulgent.

Toi qui es le maître de la force, tu juges avec douceur (Sap. 12:16, 18).

Sois d'autant plus humble que tu es plus grand,

et devant le Seigneur tu trouveras grâce ;

Car la puissance du Seigneur est grande,

Et il est glorifié par les humbles (Eccl. 3:18, 20).

Grande est la vérité, c'est elle qui l'emporte (Les trois pages de Darius, 4, 41).

Qu'il y ait, çà et là, dans les Apocryphes des passages, comme tel de ceux qu'on vient de lire, qui ne feraient point disparate dans la Bible, qu'il y ait de l'or dans la fange, pour citer Jérôme par anticipation (la fange, on va la voir), nous n'en disconvenons pas. Nous allons plus loin. Dans la littérature profane elle-même, on rencontre de ces paroles où brille un rayon de la vérité et même de la charité éternelle. Par exemple dans l'Antigone de Sophocle, cette réponse d'Antigone à Créon, qui lui reproche d'avoir inhumé, contre les lois d'État, un ennemi de la patrie : « Je suis faite pour aimer, et non pour haïr ».

« Tout ce qui est vrai, a dit Vinet, est chrétien » (*).

(*) Citons le passage en entier. Quoique Vinet ne pensât pas aux Apocryphes en l'écrivant, on peut le leur appliquer :

« Toutes ces idées, chrétiennes à leur insu, font un pas vers la grande vérité. Tout ce qui est vrai est chrétien. Toutes les vérités sont dans le monde, et la grande vérité chrétienne est un centre qui leur est montré, un confluent où toutes ces vérités, séparées les unes des autres et impuissantes dans leur isolement, se dirigent comme autant de rivières pour se réunir et faire un tout » (Études sur la littérature française au 19^e siècle, I, p. 32).

Ceci dit, nous constatons :

1^o Qu'une bonne partie de ce que ces livres ont de mieux est fait de réminiscences bibliques plus ou moins délayées. Le passage de la Sapience sur la vie future cité ci-dessus ne procède-t-il pas de la fin du psaume 73, bien plus grandiose ? Ésaïe 26:19 et Daniel 12:2 affirment aussi la résurrection.

2^o Que les passages où l'on trouve ce que nous appelons la saveur biblique sont rares. Le passage de l'Ecclésiastique sur le pardon des offenses, que nous avons cité ci-dessus, nous paraît, au moins comme passage de quelque étendue, unique en son genre. Pour un passage comme celui-là, que de pages banales, qui traissent, par leurs amplifications, celui qui compose ! On cherchera en vain dans l'Ecclésiastique la concision lapidaire des Proverbes.

3° Qu'on rencontre dans les Apocryphes, comme on va le voir, à côté de quelques traits bibliques, beaucoup plus de traits qui ne le sont pas.

4.2 Traits non Bibliques ou Anti-bibliques

4.2.1 Point d'espérance messianique

Cette espérance est absolument étrangère aux Apocryphes. Il n'y a pas une parole messianique dans ces 159 chapitres. C'est d'autant plus étonnant qu'à l'époque où ces livres furent écrits, et qui fut en grande partie pour les Juifs une époque de détresse, l'espérance messianique existait, formulée par les prophètes. Sans doute, il y a dans la Bible des pages où la note messianique ne se fait pas entendre. L'espérance messianique n'est pas tout, mais chez Israël elle était au centre de tout, elle était sa raison d'être, et son absence totale dans toute cette littérature, reflet du milieu qui l'a produite ou acceptée, suffit à prouver que l'inspiration religieuse de ce milieu était d'ordre inférieur.

On comprend qu'un Israélite qui écrit quelques pages sur un sujet tout spécial, comme l'auteur de l'Ecclésiaste ou du Cantique, ne parle pas du Messie. Mais pour qu'un Israélite, comme l'auteur de l'Ecclésiastique ou de la Sapience, donne son opinion de omni re scibili, parcoure tout le champ de la religion, de la morale et de l'histoire, sans dire un mot de l'espérance de son peuple, il faut qu'il soit bien peu israélite, il faut, qu'il soit bien « exotique », pour parler avec M. Reuss.

« Au nombre des causes, dit M. Randon, qui semblent avoir tari chez les Apocryphes la source de l'enthousiasme religieux, il faut placer leur abandon presque (*) absolu des espérances messianiques » (page 29).

(*) Les lignes qui suivent expliquent ce passage : « Quelques textes affirment sans doute le retour dans la mère patrie des Israélites dispersés.... mais il n'est plus question d'une renaissance de la maison de David, ni de la personne du Messie ».

« Vous devriez parler du Messie.... Je ne vous parle point en chrétien, mais en Juif.... votre religion est pleine d'un Messie. Le Messie est la clef de votre Loi, la justification de votre histoire, la lumière de vos destinées. Sans le Messie, tout cela est une énigme. Sans le Messie, vous ne savez ni pourquoi vous souffrez, ni pourquoi vous existez. C'est l'attente du Messie qui vous tient réunis. Ôtez le Messie, ce que vous avez de mieux à faire et de plus pressé, c'est d'abdiquer comme nation, et de vous perdre le plus tôt possible parmi les Goïm, comme une rivière dans l'océan.... Si vous y croyez, pourquoi n'en parlez-vous pas ? Si vous n'y croyez pas, qu'est-ce alors que la nationalité et la religion juives ? Un vain mot, un non-sens » (Vinet, Lettre à un jeune rabbin, Lettres I, 380).

4.2.2 Pages sans inspiration religieuse

À propos du premier livre des Macchabées, considéré comme l'un des meilleurs Apocryphes, M. Randon fait la réflexion suivante :

« Notre livre est très peu riche d'éléments religieux. L'auteur, s'il admet l'intervention de Dieu dans le monde, cherche peu à la mettre en relief.... Cela ne témoigne guère en faveur de l'intensité de sa foi ».

Quelle peut donc être la valeur religieuse de ce livre ?

Si l'inspiration divine est absente du premier livre des Macchabées, elle semble l'être encore davantage du second, à en juger par ses dernières lignes :

Si mon récit est beau et bien ordonné, j'ai atteint mon but ; s'il est faible et médiocre, j'ai fait ce que j'ai pu. De même que le vin et l'eau pris à part sont un vilain breuvage, tandis que le vin mêlé d'eau procure une vive jouissance, de même un récit bien composé charme les oreilles de ceux qui l'écoutent. J'ai fini.

Ceci est bien « purement humain » pour parler avec nos pères (voir plus loin).

Quelle différence avec les écrivains bibliques, qui ne se sont jamais demandé s'ils écrivaient bien ou mal ! Chez eux, aucun souci de la forme. Celle-ci leur a été donnée par surcroît, et à leur insu. Ici, au contraire, l'écrivain s'est écouté parler, il s'est regardé dans la glace. Ce morceau, si on le trouvait dans la Bible, ne jurerait-il pas étrangement avec elle ?

4.2.3 Pages qui exaltent l'homme

À la fin de l'Ecclésiastique, sept chapitres (44-50) sont consacrés à l'éloge des pères. C'est un panégyrique des héros nationaux. Nous sommes ici aux antipodes de la Bible, qui ne connaît pas le panégyrique, qui raconte sobrement les faits, sans célébrer personne, et n'exalte que Dieu seul. Voici comment commence ce morceau :

Louons donc ces hommes illustres,
nos pères - en suivant l'ordre des générations.
Le Seigneur leur a donné beaucoup de gloire,
et ils sont grands depuis les temps anciens.
Ailleurs on a vu des rois habiles à gouverner....

Relevons ce trait, à propos de Josué :

Qu'il était superbe, quand il étendait la main
et brandissait le javelot contre la ville !

Ceci encore, assurément, est « purement humain ». Et même, dans l'ordre humain, il ne serait pas difficile de trouver mieux.

4.2.4 Passages qui contredisent ou dépassent l'enseignement de la Bible

Ce sont ceux qui semblent dire que tous n'ont pas péché, qui enseignent le mérite des œuvres, la préexistence des âmes, encouragent la prière pour les morts, approuvent le suicide.

4.2.4.1 Péché

On lit dans la Prière de Manassé, 7:8 :

Tu as ouvert aux pécheurs la voie du repentir....

Mais, Seigneur, Dieu des justes, tu n'imposes pas le repentir aux justes

À Abraham, Isaac et Jacob,

Qui n'ont pas péché contre toi.

Comme nous sommes loin du psaume 14 : Il n'en est pas un qui fasse le bien, pas même un seul. Et, ce Jacob qui n'a pas péché contre Dieu, c'est tout de même un peu raide !

4.2.4.2 Mérite des œuvres

Ecclés. 47:10, 11, l'auteur célèbre David, et raconte tout ce qu'il fit pour donner de l'éclat et de la pompe au culte :

Il donna de l'éclat aux fêtes,

et de la pompe aux solennités, tous les ans,

Il chantait le saint nom du Seigneur

et dès le matin il faisait retentir son temple :

Aussi Dieu lui remit-il ses péchés,
et éleva-t-il à jamais sa puissance.

C'est la négation de la grâce. Dieu remettant ses péchés à David parce qu'il donnait de l'éclat aux fêtes, et organisait le chant, on peut dire, au point de vue biblique, que c'est un comble. Comme nous sommes loin du psaume 51 ! Même observation à propos, dans le même livre, du passage 3:3, 14 :

Celui qui révère son père expie ses péchés....

Le bien fait à un père n'est pas effacé,
et s'implante à la place du péché.

et du passage 3:30 :

De même que l'eau éteint un feu ardent,

La bienfaisance efface le péché.

C'est le salut par les œuvres.

4.2.4.3 Préexistence

Sapience 8:19-20, nous lisons :

J'étais un enfant de bon naturel

et j'avais reçu en partage une bonne âme,

ou plutôt, comme j'étais bon, j'étais entré dans un corps pur,

mais sachant que je ne pourrais garder ma bonté naturelle sans le secours de Dieu...

Je m'approchai du Seigneur et je le priai

Bon naturel, bonne âme, corps pur. L'auteur n'est pas mécontent de lui. Encore ici, nous sommes aux antipodes du psaume 51 (je suis né dans l'iniquité). C'est une déviation flagrante de l'enseignement biblique.

En outre, nous trouvons ici un enseignement étranger à la révélation, celui de la préexistence des âmes.

4.2.4.4 Prière pour les morts

2 Macchabées 12:40-45, nous lisons :

Ils trouvèrent, sous la tunique de chaque mort, des objets consacrés aux idoles.... choses que la loi interdit aux Juifs ; tous comprirent que c'était pour ce motif qu'ils avaient été tués. Ils bénirent le juste Juge, le Seigneur qui fait découvrir ce qui est caché ; puis ils firent un service religieux et prièrent pour que le péché commis fût complètement effacé.... S'il n'avait pas cru que ceux qui avaient été tués ressusciteraient, il eût été superflu et ridicule de prier pour des morts. Il songeait donc à la grâce magnifique réservée à ceux qui meurent pieusement, et par suite il fit un sacrifice expiatoire pour ceux qui étaient morts, afin qu'ils fussent absous de leur péché.

Ce passage qui enseigne que l'on peut prier pour les morts dépasse, pour dire le moins, l'enseignement biblique. Il en dit plus que les apôtres, plus que Jésus-Christ. Il soulève le voile que la Bible ne soulève pas. C'est ce passage que les théologiens catholiques invoquent en faveur de leur dogme du purgatoire. On voit tout ce qu'on peut bâtir sur ce « sacrifice expiatoire pour ceux qui sont morts ».

4.2.4.5 Suicide

Dans le second livre des Macchabées (14:41-46), le guerrier Razis se donne la mort pour échapper à de mauvais traitements. Sans doute pour un tel acte, dans de telles circonstances, il y a des circonstances atténuantes. Mais Razis est célébré comme un héros. Ceci encore est « purement humain ».

« L'histoire de Razis, dit M. Randon a souvent exercé sur les chrétiens une mauvaise influence ; dans les temps de persécution, principalement, elle a poussé plusieurs fanatiques au suicide ».

4.2.5 Platitudes

Voici quelques-uns de ces passages, qu'on peut assurément qualifier de « purement humains » :

4.2.5.1 Pour un père de famille (Bétail, Femme, Filles)

As-tu du bétail ? surveille-le,

et s'il t'est utile, garde-le....

Marie ta fille, et tes soucis s'en iront.

Mais donne-la à un homme intelligent.

As-tu une femme, ne la prends pas en horreur,

et si tu la hais, ne te fie pas à elle (Ecclésiastique 7:22, 25, 26).

Une fille est pour un père un trésor qui lui cause des veilles,

et le souci qu'elle lui donne lui ôte le sommeil :

Quand elle est jeune, il craint qu'elle ne trouve pas à se marier,

et quand elle est mariée, qu'elle ne soit pas aimée ;

quand elle est vierge, qu'elle se laisse séduire ;

quand elle a un mari, qu'elle ne devienne infidèle ;

quand elle est dans la maison paternelle, qu'elle ne devienne enceinte,

et quand elle est mariée, qu'elle ne demeure stérile (Ibid. 42:9, 10).

4.2.5.2 Utilité des voyages

L'homme qui a voyagé a de vastes connaissances,

et celui qui a beaucoup d'expérience parle avec sagesse.

Celui qui n'a pas d'expérience a peu de connaissances,

et celui qui voyage amasse beaucoup de savoir.

J'ai vu bien des choses dans mes voyages et j'en sais plus que je n'en dis.

Souvent j'ai été en danger de mort,

et c'est mon savoir qui m'a sauvé (Ibid. 34:9-13).

4.2.6 **Cynisme. Vulgarité**

4.2.6.1 **Il ne faut pas trop pleurer les morts**

Mets de l'amertume dans tes gémissements et de la chaleur dans tes plaintes, et porte le deuil qu'il mérite, un jour ou deux pour éviter la médisance ; puis console-toi pour vivre, car du chagrin peut sortir la mort, Et l'affliction du cœur épuise les forces... Ta tristesse ne servirait de rien au défunt et te ferait souffrir. Quand le mort a cessé de vivre, cesse de penser à lui, et console-toi dès qu'il a rendu l'âme (Ibid. 38:17, 18, 21, 23). Ceci est-il même « purement humain » ? N'est-ce pas moins qu'humain ?

4.2.6.2 **Le riche doit se bien traiter**

Pour l'homme chiche, la richesse est sans valeur, et pour l'avare, à quoi bon la fortune ?... L'avare se plaint le pain, et meurt de faim à sa propre table... Mon fils, traite-toi bien selon tes moyens, et, autant que tu peux, fais bonne chère ; souviens-toi que la mort ne tardera pas... Donne, prends et réjouis-toi, Car dans l'Hadès il n'y a plus de plaisir à attendre. (Ibid. 14:3, 10-12, 16).

Ici on peut bien dire : « purement humain ». Encore est-ce d'une humanité passablement inférieure.

Évidemment, dit M. Randon, de telles exhortations manquent d'élévation morale. La sagesse de notre écrivain est assez terre à terre. Elle ne craint même pas de se commettre en des sujets mesquins, et non contente de nous enseigner la politesse, elle nous offre des prescriptions jusque sur l'indigestion et la colique ».

Les douleurs de l'insomnie, des vomissements et des tranchées sont le lot de l'intempérant.

Si tu t'es laissé entraîner à trop manger, lève-toi, évacue, et tu auras du soulagement (Ibid. 31:20, 21).

On comprend que Jérôme, en parlant des Apocryphes, ait parlé de fange.

À remarquer que tous ces passages sont empruntés à l'un des trois Apocryphes reconnus comme supérieurs aux autres. Même remarque à propos du passage de la Sapience cité au point 4.2.4.3.

4.2.7 **Merveilleux grotesque**

L'ange lui dit : ...Quand tu entreras dans la chambre nuptiale, tu prendras de la braise d'encens, tu y mettras le cœur et le foie de poisson, et tu feras de la fumée ; l'odeur fera fuir le démon, qui ne reviendra plus jamais. — Lorsque le démon en sentit l'odeur, il s'enfuit dans la Haute Égypte, où l'ange le lia (Tobie 6:17, 18 ; 8:3).

5 **Ces livres sont « utiles », mais leur place est hors de l'Église**

Non, nous ne retrouvons pas dans ces livres le souffle divin, la brise du large, qui traverse les livres de l'Ancien Testament, ce quelque chose qui vous donne le frisson de l'infini et de l'éternité, ce quelque chose qui vous abat et qui vous relève ; qui, comme on disait au seizième siècle, vous « point ». Et puis, la Bible exalte Dieu : les Apocryphes exaltent l'homme. La Bible est le livre de la grâce, du droit de Dieu, de l'œuvre de Dieu : les Apocryphes sont les livres de l'œuvre humaine. Ce n'est pas seulement un souffle moindre, c'est surtout par un contenu autre qu'ils diffèrent des prophètes.

« Il faut reconnaître, dit M. Randon, qu'on ne retrouve pas dans les Apocryphes toute l'élévation spirituelle des grands prophètes.

Nos écrivains semblent avoir perdu le secret des initiatives créatrices, ils ne sont plus que des imitateurs. Ils ne savent plus s'élancer jusqu'à Dieu et puiser dans sa communion directe la flamme de la pensée et de la vie ».

Il n'y a à ceci rien d'étonnant, car ces livres n'ont pas paru à une époque ni dans un milieu de révélation. Dieu avait séparé son peuple des autres peuples de la terre, l'avait soustrait à toutes les influences païennes, pour en faire le peuple de la révélation. L'appel adressé à Abraham : « sors de ton pays et de ta parenté », le choix de la Palestine, située au centre du monde, mais entourée de barrières, mer, déserts, montagnes, n'avaient pas d'autre but.

Par la nature même des choses, on ne conçoit pas les « oracles de Dieu » confiés à une communauté juive établie en plein milieu païen et subissant ses influences. « La Sagesse de Salomon, dit M. Nicolas, nous fait connaître l'influence que le platonisme avait exercée sur les Juifs alexandrins. Des écrits composés sous l'influence de Platon peuvent être très intéressants pour l'histoire de la pensée humaine, mais ce n'est pas là un titre suffisant pour qu'ils doivent être rangés au nombre des documents de la Révélation (*) ».

(*) D'autres livres, comme l'Ecclésiastique, ont été composés en Palestine (c'est la traduction qui a vu le jour à Alexandrie). Mais la communauté étrangère était-elle plus compétente pour discerner les oracles de Dieu qu'elle n'était capable de les formuler ? Pourquoi ces livres qui ont vu le jour à Jérusalem, n'y ont-ils pas été ajoutés au recueil sacré ?

Est-ce à dire que ces livres ne méritent pas d'être lus ? Bien au contraire, du moins pour une bonne partie de leur contenu. Nous sommes loin de vouloir les dénigrer. Il ne faudrait pas juger de tout leur contenu d'après les passages surprenants que nous avons reproduits, et qui les déparent. Par endroits, nous l'avons dit, ils sont sur les confins de cette littérature créatrice qui est fille de la Révélation. Et même là où l'élément divin s'estompe, ils restent remarquables (*).

(*) Lire en particulier les neuf premiers chapitres de la Sapience.

Comparés à la littérature profane, ils sont « utiles », connue disaient les Réformateurs, et montrent quels fruits peuvent se cueillir sur le sol de la Révélation. Il y a ici et là des perles à recueillir.

Comparés à la littérature biblique, au contraire, ils fournissent la preuve palpable de son inspiration unique, et fortifient la foi à la Bible. Une maison de six étages entre une cabane et une cathédrale paraîtra tour à tour grande et petite, selon qu'on jettera les yeux sur la cabane ou sur la cathédrale.

Ajoutons qu'au point de vue historique, ces livres forment entre l'Ancien et le Nouveau Testament un chaînon qu'il faut connaître. Ils nous initient à la pensée et à la vie religieuse juives dans les siècles qui précédèrent la venue de Jésus Christ. Ils nous font connaître

l'histoire héroïque du peuple juif pendant cette même période. Ils nous montrent quels hommes de fer, quels géants, avaient été formés par l'éducation divine, sous le régime de la loi. Cette loi, où la critique à la mode voit le triomphe du ritualisme, de l'opus operatum, la lettre tuant l'esprit, où elle croit discerner la première manifestation de l'esprit qui devait aboutir au pharisaïsme, cette loi, en courbant l'Israélite devant Dieu, en faisant de toute sa vie une obéissance, une possession de Dieu, le rendit indomptable aux hommes. Quand on lit le récit de ces luttes que nous retracent les livres des Macchabées, on croit rêver, en voyant ce petit peuple faire reculer les grandes puissances du monde. Devant les récits du siège de Jérusalem par Titus, on a la même impression. Le même phénomène s'est produit lors de la Réformation. Les hommes qui ont pris au sérieux le droit de Dieu, qui ont été possédés par Dieu, ont triomphé de tous les obstacles et de toutes les souffrances, ont « marché sur toute la puissance de l'ennemi » (Luc 10:19). On peut railler les Puritains pour leur piété légale, minutieuse. Mais ces hommes qui mettaient la conscience partout, même dans les plus petites choses, même dans le vêtement, ont été des côtes de fer, des invincibles, et ils ont fondé la République des États-Unis. À ce point de vue, les livres des Macchabées, comme l'histoire du peuple juif de Josèphe, comme les histoires de la Réformation, offrent le plus haut intérêt.

Mais si on demande : les Apocryphes doivent-ils faire partie de la Bible ? Nous répondrons sans hésiter : non. Sans doute, si on considère l'Ancien Testament comme « une sorte de bibliothèque d'écrits nationaux » (*1), comme un « tout y va », les Apocryphes peuvent y trouver place. Mais si la Bible est (à des degrés divers,) le livre qui nous apporte le message divin, la Parole de Dieu, le livre qui rend Dieu présent, Dieu sensible, si la Bible est la littérature des âges créateurs, alors il en est autrement (*2). Le bon sens, nous semble-t-il, devrait suffire à trancher la question. Comment insérer dans la Bible des livres qui si souvent, on vient de le voir par nos citations, jurent avec elle, soit par leur ton, soit par leur contenu ? Qu'on les place à côté de la Bible, si on veut, puisqu'ils en sont, historiquement, la suite, mais non dans la Bible, puisque, religieusement, à part quelques passages, ils ne la continuent pas.

(*1) Discours de M. Stapfer, dans le 85^e rapport de la Société biblique de Paris, p. 13.

(*2) Les auteurs des Apocryphes auraient sans doute été, tous les premiers, bien étonnés de voir leurs ouvrages ajoutés à ceux des auteurs sacrés. Ils ne sont nullement conscients d'une inspiration prophétique. « Nos écrivains, dit M. Randon, ont conscience d'appartenir à une époque secondaire où l'Éternel a cessé de se révéler personnellement aux hommes ». Voici deux citations qui confirment ce jugement :

« Ils démolirent l'autel qui avait été profané, et placèrent les pierres.... dans un lieu convenable en attendant qu'il parût un prophète pour statuer sur leur sort » (1 Mac. 4:16).

« Pour moi, j'ai consacré mes veilles à l'étude, le dernier de tous, comme un grappilleur après les vendangeurs » (Ecclésiastique 33:16). Ce n'est pas là le langage d'un prophète.

Chose curieuse, on a parfois préconisé la publication d'une Bible expurgée, mais on n'a jamais parlé d'expurger les Apocryphes. Et ce sont en général les mêmes qui voudraient publier la Bible avec des coupures, et les Apocryphes dans leur intégralité. Pourtant, dans la Bible, les passages que l'on trouve contestables sont l'exception, tandis que dans les Apocryphes, l'exception, ce sont les passages qui nous apportent des éléments de vérité. Ces passages tiendraient en quelques pages (*). Pour ces quelques pages, vouloir alourdir la Bible de tout ce poids mort, c'est incompréhensible.

(*) C'est notre impression personnelle. Ces passages pourraient s'ajouter sous forme de notes aux passages bibliques correspondants. Au point de vue de ceux qui voudraient ajouter les Apocryphes à la Bible (livre d'enseignement et d'édification), ce serait la seule manière de procéder que l'on pût comprendre.

À prendre les Apocryphes dans leur ensemble, nous les considérons comme un boulet que la Bible a traîné après elle pendant des siècles. C'est au commencement du siècle dernier que ce boulet a été coupé. Ce n'était pas trop tôt. C'était même, comme nous le verrons, juste à temps.

6 Pourquoi ces livres sont restés si longtemps dans la Bible — Attitude de l'Église à leur égard

6.1 Les premiers siècles

Pourquoi ce boulet n'a-t-il pas été coupé plus tôt ? Comment se fait-il que ces livres aient accompagné la Bible pendant tant de siècles ?

Nous répondons : C'est à cause de la tyrannie de la tradition.

Les Juifs d'Alexandrie ajoutèrent aux livres saints qu'ils avaient traduits de l'hébreu en grec d'autres livres qui provenaient de leur milieu. Cette Bible des Septante était, au commencement de l'ère chrétienne, la Bible populaire, en fait la Bible unique, car pour l'immense majorité des chrétiens, l'hébreu était une langue inconnue, et la comparaison entre l'Ancien Testament hébreu et l'Ancien Testament grec n'était pas possible (*1). Ainsi les livres ajoutés circulèrent avec les autres (*2). De la Bible des Septante ils passèrent dans les traductions latines, par exemple dans la Vetus Italica, puis dans la traduction de Jérôme. Celle-ci devint la Vulgate, qui fut pendant plus de mille ans la seule Bible de la chrétienté.

(*1) Même les docteurs chrétiens ignoraient l'hébreu. Aucun Père de l'Église, d'Origène à Jérôme, n'a su cette langue (Ed. Reuss, Histoire du Canon, p. 162). Cela aidait évidemment au règne incontesté de la Bible grecque.

(*2) Rien n'est moins prouvé que l'intention des Juifs d'Alexandrie de compléter le Canon par l'adjonction de ces livres aux livres saints de leur peuple. « Ces livres furent ajoutés, dit l'Encyclopédie de Herzog (première édition, article Die alexandrinische Uebersetzung), comme des productions du judaïsme de ces temps postérieurs. Le Canon proprement dit n'était formé que des 22 livres de l'Ancien Testament (Philon. cf. Josèphe, Contra Appionem, I, 8). Mais tandis que le texte hébreu, placé sous une surveillance spéciale, conservait son caractère stable, il en était autrement des Septante, tout d'abord entreprise purement privée, qui se laissait encore faire (welche zunächst nur Privatsache, ferner mit sich schalten liess). Ces adjonctions ne dénotaient nullement l'intention de falsifier le Canon, mais il put résulter de leur présence que leur relation au Canon demeura inconnue des ignorants et que plus tard on prit la collection entière pour canonique ».

Il est étrange de voir cette « entreprise privée » rencontrer une pareille fortune, et ces livres, ajoutés à l'Ancien Testament par les Juifs d'Alexandrie, soudés à la Bible partout, pendant tant de siècles. C'est un peu, avec d'autres proportions, ce qui advint des Réflexions d'Ostervald, imprimées pendant longtemps avec la Bible qui porte son nom, et que dans certaines Églises, il y a encore cinquante ans, on lisait du haut de la chaire après le chapitre qu'elles commentaient.

Jérôme (né vers 331, mort en 420) introduisit les Apocryphes dans sa traduction de la Bible. Il le fit à son corps défendant, et contre sa propre conviction, comme nous l'avons dit, les Apocryphes passèrent dans les premières traductions latines (*1), puis dans la Vulgate, contre la conviction du traducteur. Jérôme était nettement défavorable aux Apocryphes (*2). Il parle à plusieurs reprises de leurs inepties et de leurs extravagances. Il aurait pu couper le boulet ; mais il ne le fit pas ; il n'osa pas.

(*1) Les premiers chrétiens s'approprièrent la tradition juive ; mais comme ils ignoraient l'hébreu, ils reçurent l'Ancien Testament selon la version des Septante et l'adoptèrent sans examen, ne se doutant guère, vraisemblablement, des amplifications qu'ils y découvrirent un jour. Ce fut Jérôme qui leur ouvrit les yeux, trop tard pour que le fruit de ses études pût profiter. L'habitude était prise. On conserva

le texte traditionnel des premiers siècles, parce qu'on l'avait admis au début (Tony André, Les Apocryphes de l'Ancien Testament, page 16). C'est nous qui soulignons. La tradition commençait à s'imposer, sur ce point comme sur beaucoup d'autres.

Pourtant les Apocryphes, même avant Jérôme, n'étaient pas mis sur le même rang que les livres du canon hébreu. Ils leur étaient adjoints, ils circulaient avec eux. Mais sur leur bon droit il semble qu'il y ait eu de l'incertitude et même quelque malaise.

Ainsi Mélicon, évêque de Sardes au second siècle, entreprit un voyage en Orient tout exprès pour se renseigner sur le nombre et sur l'ordre des livres canoniques, et se convainquit que les Apocryphes n'en faisaient pas partie. Ce trait raconté par Eusèbe dans son Histoire (4:26) ne montre-t-il pas les scrupules qu'éprouvaient de bons esprits à considérer les Apocryphes comme bibliques ?

Origène (né en 185, mort en 254) oppose souvent les livres apocryphes (*secreti*, non *vulgati*) aux livres publics, communs (*vulgati*, *publici*, *manifesti* ; grec : *Koïnoï*. Epist. ad African, 9. Commentaire sur Matthieu 13:57 ; 23:37-39 ; 24:23-28 ; 27:3-10).

Dans sa préface du Cantique des Cantiques, il s'exprime ainsi :

« Quant aux Apocryphes, comme nous y trouvons beaucoup de choses corrompues et contraires à la vraie foi, nous n'avons pas cru devoir leur donner une place ni leur reconnaître une autorité. Il est au-dessus de nous de nous prononcer à leur sujet. Il est évident, toutefois, que les apôtres et les évangélistes ont introduit dans le Nouveau Testament beaucoup d'exemples étrangers aux Écritures que nous tenons pour canoniques, mais que nous trouvons dans les Apocryphes, et qui leur sont évidemment empruntés. Toutefois, cela même ne prouve pas qu'il faille donner une place aux Apocryphes, car il ne faut pas franchir les limites qu'ont établies nos pères. Il peut très bien se faire que les apôtres ou les évangélistes, qui étaient remplis du Saint-Esprit, aient su ce qu'il fallait prendre dans ces Écritures et ce qu'il fallait rejeter. Mais quant à nous, il ne serait pas sans danger d'oser en faire autant, car nous n'avons pas l'Esprit en aussi grande abondance ».

Ni Épiphane (né en 310, mort en 403), ni Cyrille de Jérusalem (né en 315, mort en 386), ni Athanase (mort en 373), n'admettaient les Apocryphes comme canoniques.

En fait, pendant les trois premiers siècles, les théologiens maintiennent, théoriquement, le Canon hébreu, mais utilisent les Apocryphes. Il y a chez eux quelque chose de flottant. Ils citent les Apocryphes, mais jamais comme l'Écriture sainte (Schürer dit, dans son article de l'Encyclopédie de Herzog-Hauck : « ceci peut n'être que fortuit ». Ce serait bien extraordinaire). Les citations ne prouvent pas grand-chose. Que d'auteurs catholiques citent les Pères comme une autorité ! Les auteurs des premiers siècles s'inclinent donc en pratique, non en théorie, devant le fait accompli. On laisse ces livres avec les autres, parce qu'ils y sont, parce que le public y est habitué, parce qu'ils peuvent édifier, mais on ne leur reconnaît pas le caractère canonique. La tradition est à la fois contestée et acceptée.

(*2) Ce qui s'explique par le fait qu'il avait étudié l'Ancien Testament dans le texte hébreu. Il en sentait ainsi mieux que d'autres la grandeur incomparable et avait une notion plus précise du Canon.

Dans sa préface aux livres de Samuel et des Rois, après avoir énuméré les livres de l'Ancien Testament, il s'exprime ainsi :

Tout ce qui est en dehors d'eux doit être placé parmi les Apocryphes. Donc la Sapience, le livre de Jésus fils de Sirach, Judith et Tobie n'appartiennent pas au Canon.

Et dans sa préface aux livres d'Esdras et de Néhémie :

« Que personne ne s'émeuve de ce que nous n'avons publié qu'un livre [d'Esdras] et n'aille se complaire dans les rêveries du troisième et du quatrième [apocryphe d'Esdras]. Chez les Hébreux, Esdras et Néhémie sont réunis en un seul rouleau, et tout ce qui ne se trouve pas chez eux, et ne vient pas des vingt-quatre vieillards, doit être rejeté au loin ».

Dans son épître à Laeta, à laquelle il donne des conseils pour l'instruction de sa fille, il dit tout le bien que pourra lui faire l'Ancien Testament, puis il ajoute :

« Qu'elle se garde de tous les Apocryphes. Si pourtant elle veut les lire, non pour confirmer la vérité des dogmes, mais par un pieux respect, qu'elle sache bien qu'ils ne sont pas de ceux dont ils portent le nom, que plusieurs d'entre eux sont mêlés de choses mauvaises (*vitiosa*), et qu'il faut une grande prudence pour chercher l'or dans la fange » (C'est nous qui soulignons).

« Après avoir porté sur les Apocryphes un tel jugement, dit M. Randon, il ne restait plus, semble-t-il, à Jérôme qu'à les exclure de la traduction de la Bible, mais il n'osa pas rompre avec la tradition de l'Église ». C'est du reste ce qu'avoue sans détour Jérôme lui-même. Dans sa préface au livre de Daniel, il dit du cantique des trois jeunes Hébreux, de l'histoire de Suzanne, de celle de Bel et du Dragon :

« Je sais bien que ce sont des fables, mais comme elles ont été jusqu'à présent entre les mains de tout le monde, je n'ai pas osé les ôter, de peur que le peuple ignorant ne m'accusât d'avoir supprimé une partie des livres de ce volume ».

L'aveu est dénué d'artifice. Voilà comment les Apocryphes ont passé de la version des Septante, qui avait été la Bible du monde croyant pendant six cents ans, dans la Vulgate, qui fut la Bible de l'Église pendant plus de mille ans. Ils y sont entrés parce que Jérôme « n'a pas osé les ôter » (*).

(*1) Jérôme ne peut se soustraire entièrement aux coutumes de son Église, et son attachement à la tradition est plus puissant que ses scrupules de savant, son dévouement plus grand que sa logique (Ed. Reuss, Histoire du Canon, p. 162).

Augustin (né en 354, mort en 430) se prononça pour la canonicité des Apocryphes (*), et sous son influence, les conciles d'Hippone (393) et de Carthage (397) les décrétèrent canoniques.

(*2) Toutefois, chez lui aussi, il y a quelque chose de flottant. Personnellement, il était loin d'assimiler les Apocryphes aux livres canoniques. Il n'admettait pour les livres des Macchabées qu'une canonicité au second degré. « Ce deuxième livre des Macchabées, dit-il, les Juifs ne l'ont pas, comme la loi, les prophètes et les psaumes, auxquels le Seigneur rend témoignage, mais il a été reçu par l'Église non sans profit, si toutefois on le lit et si on l'écoute lire avec précaution » (Sobrie) (Contra cp. Gaudent, 1:31).

Sur la Sapience, il exprime des doutes (De doctrina christiana, 2:8). Dans son Contra Faustum (11:2), il s'exprime ainsi :

« Ces livres sont appelés Apocryphes, non parce qu'ils devraient jouir d'une autorité secrète, mais parce que, n'étant manifestés par aucune lumière qui puisse les accréditer (*nulla testificâ luce*), ils ont été tirés au jour du fond de je ne sais quel lieu secret, par la présomption de je ne sais quelles gens » (*de nescio quo secreto, nescio quorum praesumptione prolati sunt*).

Voici encore un passage de saint Augustin, où les Apocryphes n'en mènent pas large :

« Le plus intelligent scrutateur des divines Écritures sera celui qui lit d'abord en entier celles-là seulement qui sont appelées canoniques, dût-il même ne pas les comprendre encore parfaitement. Une fois instruit dans la vraie foi, il lira les autres avec plus de sécurité et son esprit ne risquera plus de s'abandonner par faiblesse aux égarements et aux mensonges de l'imagination » (De doctrina christiana).

Pour reconnaître si un livre est canonique, voici, d'après saint Augustin, comment il faut s'y prendre :

« Pour savoir quelles sont les Écritures canoniques, il faut suivre l'autorité du plus grand nombre possible d'Églises catholiques, de celles-là surtout qui ont été fondées par des apôtres.... on préférera donc celles qui sont reçues dans toutes les Églises à celles que quelques-unes n'admettent pas. Parmi ces dernières, on préférera encore celles qui sont reçues par le plus grand nombre et par les Églises les plus considérables à celles qui ne réunissent que des suffrages de moindre importance et peu nombreux ».

« Nous aurions beau jeu, dit M. Reuss, si nous voulions critiquer une pareille méthode de s'assurer de la canonicité des livres saints ; il nous suffit de dire qu'elle était impraticable, parce que jamais un simple fidèle n'avait les moyens de recueillir, de compter et de peser les suffrages de toutes les Églises de la chrétienté... » (Histoire du Canon, 168, 169).

Au reste, saint Augustin a résumé son point de vue dans ce mot fameux : « Pour moi, je ne croirais pas à l'Évangile, si je n'y étais amené par l'autorité de l'Église catholique » (Contra Manich. 5).

« Mot diamétralement opposé, dit M. Reuss, à la base de toute théologie protestante ». Un protestant ne peut guère se réclamer de saint Augustin pour conserver les Apocryphes. L'argument prouverait trop : il faudrait alors conserver beaucoup d'autres choses !

Nous aimons mieux encore Jérôme qui accepte les Apocryphes en maugréant, malgré la tradition, qui laisse ainsi la porte ouverte à une réforme, que saint Augustin qui les accepte sans sourciller à cause de la tradition.

6.2 L'Église romaine

Malgré ces hauts patronages, et quoique les Apocryphes fissent partie de la Bible populaire depuis des siècles, la tradition a encore ses fluctuations, et l'unanimité ne se fait dans l'Église romaine qu'après quinze cents ans.

Le pape Eugène IV proclama leur canonicité au Concile de Florence, en 1442.

« Jusqu'au seizième siècle, dit M. Nicolas, la détermination du Canon de l'Ancien Testament resta indécise. Tous les conciles ne se prononcèrent pas dans le même sens sur cette question. Tantôt on penchait du côté de l'Ancien Testament hébreu, tantôt on adoptait l'Ancien Testament grec. Les protestants s'étant déclarés (*) pour le premier, l'Église catholique dut se prononcer définitivement, et le 8 avril 1546, le Concile de Trente déclara la Vulgate version authentique et approuvée, et reconnut pour Écriture sainte et par conséquent pour écrits inspirés par l'Esprit-Saint, tous les livres faisant partie de cette version, reproduction, sauf quelques modifications de détail, de celle des Septante ».

(*) Allusion, sans doute, à la manière dont Luther constitua le Canon, et à la pratique protestante. Le premier document ecclésiastique protestant qui donne une liste des livres canoniques est la Confession de foi de la Rochelle.

Cette décision ne fut prise qu'après de longues discussions, roulant sur des amendements divers, et à une majorité dont la proportion n'a jamais été indiquée (*), qui, par conséquent, doit avoir été faible. Il est à remarquer que le Concile ne s'en référa à aucune décision ecclésiastique antérieure. C'était reconnaître implicitement que les Apocryphes n'étaient pas encore canoniques et que la question entière était ouverte.

(*) Ed. Reuss, histoire du Canon, page 231.

6.3 L'Église d'Orient

En Orient, les Apocryphes ne furent joints qu'au quatrième siècle à la version syriaque, qui est du second siècle. Le concile de Laodicée, en 360, admit les livres hébreux comme seuls canoniques. Les catalogues de Léonce de Byzance (560) et d'Anastase, patriarche d'Antioche († 599) ne contiennent pas les Apocryphes. Jean Damascène, vers 720, et Nicéphore, patriarche de Constantinople, mort en 828, font encore la distinction. Ce dernier appelle les Apocryphes antilégomènes, c'est-à-dire contestés. En 1639, un autre patriarche de Constantinople, Cyrille Lucar, s'oppose à l'admission des Apocryphes dans le Canon. Ce n'est qu'au Concile de Jérusalem, en 1672, que leur canonicité fut proclamée.

6.4 Les Églises protestantes

Les Églises protestantes s'étaient prononcées pour le Canon hébreu, mais les Bibles protestantes, sauf de rares exceptions, ont, jusqu'au dix-neuvième siècle, toujours contenu les Apocryphes, ce que nul n'ignore, mais dans des conditions dont on ne se doute généralement pas.

6.4.1 En pays de langue allemande

Luther admit tous les Apocryphes dans la Bible (Éditions de 1534 et années suivantes). Il les rejeta à la fin du volume, en appendice, et les fit précéder non d'une préface, mais de cette indication : « Livres qui ne sont pas regardés comme ayant la même valeur que la Sainte Écriture, mais qui sont pourtant utiles et bons à lire ».

Des introductions spéciales pour chaque livre en font ressortir tout à la fois l'infériorité et les qualités.

Les Bibles de Zurich, les premières Bibles allemandes complètes (1529), contenaient pour les Apocryphes une préface où on lisait :

Nous avons imprimé ces livres, non qu'ils doivent être mis sur le même rang, comme valeur et comme considération, que la Sainte Écriture, mais afin que ceux qui aiment à les lire ne trouvent pas à dire et n'aient pas lieu de se plaindre, et afin que chacun puisse y trouver ce qu'il lui plaît (*) (das ein jetlicher funde das im schmackte). Et quoique ces livres ne soient mis au rang de la Sainte Écriture ni par les anciens ni par nous, ils contiennent pourtant beaucoup de choses qui ne contredisent nullement l'Écriture biblique, la foi et l'amour, et dont même quelques-unes trouvent leur fondement dans la Parole de Dieu.

(*) Tout ce qui est souligné dans les préfaces que nous citons l'est par nous.

Les préfaces générales reparurent plus tard dans les Bibles allemandes. Voici, à titre d'exemple, un résumé partiel de celle qui précède les Apocryphes dans la Bible imprimée chez Mangold, à Bâle, en 1665.

Voici les caractères auxquels se reconnaît un livre canonique : 1° Il doit avoir été écrit par un prophète, — 2° en hébreu, — 3° avoir été reçu par l'Église juive, — 4° ne rien contenir qui ne soit saint et véridique, rien qui contredise les enseignements des livres canoniques. Or ces caractères manquent aux livres apocryphes. Ce sont des livres humains, qui ne peuvent confirmer aucun article de foi, et qu'il faut éprouver à la pierre de touche des enseignements canoniques. Il eût été bon que ces livres, que ni l'Église israélite, ni l'Église chrétienne primitive, n'ont jamais joints aux livres canoniques, n'eussent jamais été ajoutés à la Bible, après ces temps-là, « car alors l'Église romaine n'en aurait pas adopté la plus grande partie » (*).

(*) Le passage entre guillemets est la traduction faite par Ed. Reuss du texte latin original (Histoire du Canon. p. 253).

Nous trouvons des préfaces semblables dans une Bible imprimée à Herborn (Nassau) en 1603, et dans une Bible imprimée à Nuremberg en 1652. Dans cette dernière, les Apocryphes sont déclarés non canoniques parce qu'ils racontent des choses déplaisantes et inacceptables (widrige und unverantwortliche Sachen), comme on le montrera chaque fois en son lieu.

6.4.2 Dans les pays de langue française

La confession de foi de la Rochelle s'exprime comme suit au sujet du Canon, dans son article IV.

Nous connaissons ces livres (les 22 livres du Canon hébreu) être canoniques, et la règle très certaine de notre foi, « et cela non pas seulement d'après le sentiment unanime de l'Église, mais beaucoup plus d'après le témoignage du Saint-Esprit et la conviction qu'il nous donne intérieurement ; car c'est lui qui nous apprend à les distinguer d'autres écrits ecclésiastiques, sur lesquels, encore qu'ils soient utiles, on ne peut fonder aucun article de foi » (*).

(*) Ce « utiles » de Luther, qu'on retrouve dans la Confession de la Rochelle est curieux, si c'est à ce titre qu'on veut ajouter ces livres à la Bible. S'il fallait ajouter à la Bible tout ce qui est « utile », la littérature chrétienne, de Chrysostome à Vinet, pourrait fournir beaucoup de pages plus « utiles » que la plus grande partie des Apocryphes (voir la citation de Ed. Reuss).

Malgré ce jugement sur les Apocryphes, les Bibles protestantes continuèrent à les contenir. L'exemple avait été donné par Olivétan, dans sa traduction de 1535. Voici sa préface :

Entendu que les livres précédents se trouvent en langue hébraïque, reçus d'un chacun et les suivants qui sont dits apocryphes.... ne se trouvent ni en hébreu ni en chaldéen, et aussi ne sont point reçus ni tenus comme légitimes tant des Hébreux que de toute l'Église, ainsi que réfère saint Jérôme, nous les avons séparés et réduits à part pour les mieux discerner et connaître, afin qu'on sache desquels le témoignage doit être reçu ou non (Suivent quelques témoignages historiques).

Pourquoi donc, quand tu voudras maintenir aucune chose pour certaine rendant raison de ta foi, regarde d'y procéder par vive et puissante Écriture en ensuivant saint Pierre qui dit : celui qui parle, qu'il parle comme parole de Dieu. Il dit parole de Dieu comme très véritable et très certaine manifestée par les prophètes et apôtres divinement inspirés, desquels nous avons témoignage plus clair que le jour. Les juristes aussi, ayant grand soin de confirmer et établir leurs opinions par la loi humaine, disent qu'ils ont honte de parler sans loi. Combien donc plus grande erreur et vergogne doit avoir celui qui se dit chrétien lequel ne se attend et ne se arrête ès lois du Dieu vivant, mais aux humaines, jugeant toutes choses selon sa fantaisie et jugement incertain. Par ainsi, nous édifiés sur le fondement des saints prophètes et apôtres (sur lequel ils se sont fondés et lequel ils ont annoncé qui est Jésus-Christ la pierre ferme), délaisserons les choses incertaines pour suivre les certaines, nous appuyant et nous arrêtant en icelles, et là fichant notre ancre comme en lieu sûr, car notre foi chrétienne ne consiste point ès choses douteuses, mais en pleine et très certaine assurance et très vraie persuasion prise et confirmée par vérité qui est infaillible. En laquelle Dieu nous doit cheminer perpétuellement afin que selon icelle (acceptant en nous sa sainte volonté et déjetant toute autre intention à lui contraire) puissions vivre à son honneur et édification de son Église. Ainsi-soit-il.

Vraiment, les Apocryphes, ici, sont mis dans un coin, et même dans un tout petit coin. Comment Olivétan, parlant ainsi des Apocryphes, les séparant des autres livres « afin qu'on sache desquels le témoignage doit être reçu ou non », les imprime-t-il dans la Bible ?

Toutes les Bibles genevoises de la première période contiennent une préface où on lit ce qui suit :

Ces livres qu'on appelle Apocryphes ont été de tout temps discernés d'avec ceux qu'on tenait sans difficulté être de l'Écriture sainte. Car les Anciens voulant prévenir le danger qu'aucuns livres profanes ne fussent entremêlés avec ceux qui pour certain étaient procédés du Saint-Esprit, en ont fait un rôle qu'ils ont appelé Canon, signifiant par ce mot que tout ce qui était là compris était règle certaine à laquelle il se fallait tenir. Quant à ceux-ci, ils leur ont imposé le nom d'Apocryphes, dénotant qu'on les devait tenir pour écritures privées, et non pas authentiques, comme sont les instruments publics. Par quoi il y a telle différence entre les premiers et les seconds, comme d'un instrument passé devant notaire et scellé pour être reçu de tous, et une scédule d'un homme particulier. Il est vrai qu'ils ne sont point à mépriser, d'autant qu'ils contiennent bonne doctrine et utile. Toutefois c'est bien raison que ce qui nous a été donné par le Saint-Esprit ait prééminence par dessus tout ce qui est venu des hommes (*). Parquoi, suivant le dire de saint Jérôme, que tous chrétiens les lisent et en prennent doctrine d'édification. Mais qu'ils soient cependant avertis qu'ils ne doivent point là prendre pleine assurance des articles de leur foi, pour ce que n'est pas témoignage suffisant.

(*) Ce qui suit disparaît à partir de 1559. On trouve sans doute que le conseil de lire ces livres est de trop.

Dans l'édition type de 1585, on lit :

Ce ne sont pas livres divinement inspirés comme le reste des Saintes Écritures.... Toutefois on peut s'en servir en particulier pour en tirer instruction, tant à cause de plusieurs beaux exemples qui nous y sont proposés, que de notables sentences qu'ils contiennent.

Dans la Bible imprimée à la Rochelle en 1616 on lit :

Étant de particulières déclarations, ces livres ne doivent point être reçus ou produits publiquement en l'Église comme pour servir de règle aux articles de notre foi, ni même aux points de la vérité de l'histoire sainte, attendu que quoiqu'il se trouve en iceux quelque vérité ainsi que le déclare Augustin, XV, Cité de Dieu, néanmoins à cause de plusieurs choses fausses, il n'y a aucune autorité canonique, c'est-à-dire laquelle puisse servir de règle certaine et irréfutable pour fonder quelque point de la religion chrétienne. Et combien que le bon personnage se serve quelquefois de certains passages, nommément du livre appelé la Sapience, sous ce nom de l'Écriture, si ce n'a pas été pourtant à autre intention que pour ce qu'il trouvait là plus clairement exprimé, selon le propos qui se présentait, ce qui était indubitablement conforme à la substance de l'Écriture. Au demeurant, cet avertissement nous servira de décharge envers les lecteurs, si outre la nouvelle revue est conférée sur les exemplaires grecs, hormis du 4 d'Esdras dont nous n'avons rien en grec, nous ne nous sommes assujettis à en dresser les sommaires livres et remarquer quelque chose des auteurs, et des temps, pour ne donner à penser que nous attribuons à ces livres quelque degré ou titre approchant de ceux qui sont les seuls saints et sacrés, en tout et partout authentiques.

Ici on prend bien de la peine pour excuser saint Augustin. D'autre part on en prend fort peu pour aider la lecture des Apocryphes ; on ne veut pas les soigner. Ils ne le méritent pas.

Dans la Bible imprimée chez Crespin à Genève, en 1664, on lit en marge, au début des Apocryphes :

Apocryphe est mot grec signifiant ce qui est occulte et secret. C'est donc à bon droit que les anciens ont appelé de ce nom ces livres desquels la doctrine ne fut oncques reçue pour faire foi publique, ni pour être authentique, mais a été tenue comme écriture privée. Et combien que la lecture d'iceux ait été reçue en l'Église par les anciens, ainsi que saint Jérôme récite au symbole de Ruffinus, et que plusieurs choses contenues en iceux aient été insérées au Nouveau Testament par les apôtres, toutefois d'autant qu'on y trouve beaucoup de passages dépravés et répugnants à vérité, de tout temps ils ont été rejetés pour n'avoir autorité ni approbation de soi comme ont les autres livres appelés Canoniques, desquels est certain que la doctrine est émanée du Saint Esprit. Voyez ce que saint Jérôme en a écrit. Homél. I au Cantique des Cantiques.

« Beaucoup de passages dépravés et répugnants à vérité ! » Si on a pu trouver sévère notre appréciation de certains passages de ces livres, comment trouvera-t-on celle-ci ?

Le Synode de Dordrecht (1618), dont les membres représentaient toutes les Églises réformées, discuta la question du maintien des Apocryphes. « La force de l'habitude était telle (*) que la majorité décida de les conserver » : Voici comment M. Reuss raconte et caractérise le débat du synode sur cette question. C'est nous qui soulignons :

(*) Ed. Reuss. La Bible. Introduction générale, p. 45

« Les dialecticiens rigoureux, à la tête desquels se trouvaient Gomar de Leyde et Diodati de Genève, et qui dominaient l'assemblée dans toutes les discussions capitales, demandèrent avec insistance qu'on en finît une bonne fois avec ce malencontreux mélange d'éléments hétérogènes. Ils saisirent cette occasion pour accumuler, contre les livres à proscrire, les arguments critiques de tout genre, bien qu'un seul, celui de la notion théologique du Canon, eût pu suffire, si la génération précédente avait réussi à l'élever à la dignité d'un axiome nettement défini. Ils restèrent en minorité. L'usage ecclésiastique, les habitudes du peuple, l'opinion des anciens Pères, la crainte du bruit que causerait une innovation, toutes les raisons que la routine et l'indécision jetèrent dans la balance du débat, finirent

par emporter un vote conservateur, destiné à constater l'impuissance de l'Église et de la science à régler une question que l'une et l'autre s'obstinaient à placer sur un faux terrain. La nouvelle traduction de la Bible qu'on venait de décréter devait donc aussi contenir les Apocryphes ; seulement, pour consoler les vaincus, on offrait d'y mettre moins de soin qu'aux livres canoniques, de les imprimer en petits caractères, et de les placer tout à la fin du volume, après le Nouveau Testament » (*).

(*) Ed. Reuss. Histoire du Canon, page 300.

La préface qui précède les Apocryphes dans la Bible de Desmarets (1664) s'exprime ainsi :

Parce que cette suppression ou omission absolue n'avait été jusque là pratiquée nulle part par aucunes Églises protestantes et évangéliques aux autres pays, et que cela aurait été exposé à beaucoup de calomnies, il fut trouvé bon qu'on les traduisit de nouveau, et qu'ils demeuraient en la Bible, mais qu'au lieu de les placer entre les livres du Vieux et du Nouveau Testament comme autrement l'ordre du temps et de l'histoire aurait pu l'exiger, et la pratique assez constante jusque là des autres églises réformées, ils fussent placés derrière tous les canoniques tant du Vieux que du Nouveau Testament, imprimés d'autres lettres, comme faisant un corps à part, afin que le peuple reconnût mieux par là que ces pièces ne sont point du corps des Écritures
Ces pièces !... Vraiment « ces pièces » n'en menaient pas large dans l'estime des auteurs de la Préface. Cette même préface contient les lignes suivantes :

Outre les écrits canoniques, qui seuls, à le bien prendre, nous rendent vénérable la sainte Bible, il s'y est glissé quelques autres purement humains, de qui les auteurs n'ont point eu l'assistance immédiate et infaillible de l'Esprit de Dieu, tels par conséquent qu'ils ne peuvent servir de règle nécessaire à notre créance et à nos actions, et ceux-ci ont été appelés Apocryphes... Ils sont apocryphes et non canoniques, parce qu'ils sont destitués de toutes les marques par lesquelles les livres canoniques du Vieux Testament se distinguent des autres... Il se trouve en ces livres quantité de choses absurdes, fausses, fabuleuses, contradictoires, et qui ne se peuvent concilier ni avec la vérité, ni avec ce qui s'enseigne dans les livres canoniques. Tout le 4 d'Esdras n'est qu'un tissu de fictions ridicules. Ce sont des livres purement humains, d'où on ne peut tirer d'assez solides raisons pour appuyer un dogme ou article de foi, la foi ne devant bâtir que sur le fondement des prophètes et des apôtres. Toutefois, parce qu'il s'y rencontre de belles sentences, de riches exemples et de bons enseignements, la lecture particulière n'en doit pas être négligée comme inutile, pourvu qu'on les soumette toujours à la pierre de touche. Il aurait été bien à souhaiter que ces livres apocryphes n'eussent jamais été joints avec les canoniques dans le volume de la Bible, car, par ce moyen, ceux de la communion de Rome n'auraient point été si facilement portés à les égaler mal à propos aux canoniques.

Cette même préface se termine par cette remarque inattendue :

Dans les petites remarques que vous trouverez semées par ci par là aux côtés du reste, nous avons suivi la résolution du synode de Dordrecht (session 10), qui portait qu'on annoterait et réfuterait soigneusement à la marge de ces livres tous les endroits qui répugnent à la Doctrine canonique et particulièrement ceux desquels l'erreur se voudrait prévaloir au service de la vérité.

Voici quelques-unes de ces notes, imprimées en marge du texte, réfutation ou raillerie à jet continu :

2 Macchabées 12:3. Tout ce qui suit en ce chapitre n'a ni bout ni queue et est tissu de faussetés. — 12:40 (Prière pour les morts)

Copieuse réfutation — 12:42 (Suicide le Razis. Autrefois on disait Razias). Se tuer soi-même n'est pas une action de vraie vaillance, mais de lâcheté et de désespoir, et cet auteur se fait voir, en louant les procédures de Razias, qu'il était fort éloigné des véritables maximes de la piété et de la Parole de Dieu.

Tobie 4:11 (L'aumône délivre de la mort). C'est la mort de Jésus Christ qui nous délivre de la mort, et non pas l'aumône, qui même destituée de foi et de charité ne profite de rien. 1 Cor. 13:3. — 6:3. Ce poisson devait être bien hardi et bien grand pour entreprendre de dévorer un homme, et Tobie bien fort pour en venir si facilement à bout ; l'auteur n'a oublié pour enrichir le conte que de nommer ce poisson. — 6:17. Voici un esprit qui doit avoir les cinq sens corporels, puisqu'il est touché de l'amour des femmes... et qu'il a bon nez pour flairer ce parfum. — 8:4 (Quand le malin esprit eut flairé l'odeur, il s'enfuit en la Haute Égypte, l'ange le lia là). C'était un long chemin pour une première traite. — 11:7, 8 (Frotte les yeux de ton père avec ce fiel et lui, sentant la démangeaison, se frottera et fera choir les taies de ses yeux... Vieille traduction). Ce poisson était bon à tout, et si l'auteur nous en avait marqué le nom, nous n'aurions plus besoin d'oculististes.

4 Esdras 14:21. Il n'y a rien de plus faux que toute la suite de ce discours.

Ecclésiastique 14:16 (Donne, prends et invite ton âme à jouir de tes biens. Vieille traduction). Celui qui conviait son âme à jouir de ses biens est blâmé par Jésus-Christ, et son âme lui fut redemandée en la nuit même. Luc 12:20.

Sapience 8:19 (J'avais reçu en partage une bonne âme). Ceci tombe dans l'opinion d'Homère et d'Origène, celui-ci ayant cru que toutes les âmes raisonnables ont été créées toutes à la fois, et celui-là ayant estimé que le sort est jeté sur elles quand elles se doivent envoyer en un corps humain. — 8:20 (J'étais bon). Contrairement à la doctrine de l'Écriture canonique, qui soumet tous les hommes à la souillure originelle.

Il est renversant de voir imprimer à la suite de la Bible des livres que l'on traite de la sorte et qu'on agrmente de notes qui ne seraient pas indignes de Voltaire. Ce qui n'est pas moins surprenant, c'est qu'on ne se soit pas dit qu'on pouvait donner envie au lecteur de faire des réflexions semblables sur telles pages de l'Ancien Testament, et qu'on travaillait, eu somme, à faire des sceptiques.

Voici la préface de Martin, dans la Bible qui porte son nom (Première édition, 1707).

On pourrait s'étonner, après tout ce que nous venons de dire, que nos Églises n'aient pas ôté des Bibles traduites en langue vulgaire tous ces écrits apocryphes. La question en fut proposée dans le fameux synode de Dordrecht, assemblé en 1618 et 1619, et après un long examen, il fut conclu que l'usage étant établi depuis les premiers siècles de l'Église, de mettre ces livres parmi les canoniques, il aurait pu sembler y avoir de l'affectation à les en vouloir ôter aujourd'hui. On considéra de plus que les controversistes de l'Église romaine n'auraient pas manqué de faire sonner bien haut cette nouveauté, et de faire croire à leurs peuples, et aux personnes même de notre communion, que ces livres ruinaient divers articles de notre créance, et que c'était pour cela que nous les avions ôtés de nos Bibles (Suit la citation de la préface de Jérôme au livre de Daniel — point 6.1 ci-dessus).

Enfin, comme plusieurs de ces livres, l'Ecclésiastique, par exemple, et la Sapience, contiennent de très belles maximes de morale, et que les livres des Macchabées, le premier surtout, sont fort utiles pour l'histoire de l'ancien peuple, on jugea à propos d'en faciliter la lecture en les mettant dans nos Bibles, mais avec une sage précaution qu'on marquerait diverses fautes qui se trouvent dans ces livres, et qu'on les mettrait tous ensemble à part dans les éditions de nos Bibles, afin d'éviter le danger qu'il y aurait eu qu'un lecteur peu attentif ou peu éclairé, ne les eût pris pour canoniques, si on les eût trouvés mêlés avec ceux de l'Ancien Testament, comme ils l'avaient été auparavant dans la version grecque et dans la latine. Nous les donnons, au reste, ici tels qu'ils ont été traduits dans nos Bibles ordinaires, sans en avoir retouché que peu le langage : Ces livres sont lus de fort peu de monde, et si on en excepte l'Ecclésiastique, la Sapience, le premier livre des Macchabées, et le chapitre 7 du second, tout le reste ne vaut presque pas la peine d'être lu.

Voici quelques-unes des notes de Martin :

1 Macchabées 7:15. L'auteur était fort mal instruit des choses qu'il rapporte dans tous ces versets.

2 Macchabées 12:40 (Faisant en cela justement et religieusement). L'auteur aurait fort bien pu se passer de prononcer décisivement sur ce fait. Il a montré en cela qu'il n'était pas meilleur théologien que bon historien.... Suit une copieuse controverse avec l'Église romaine. — (De penser à la résurrection).... C'est à l'Église romaine à voir, après cela, si cet exemple ou plutôt ce méchant raisonnement de l'historien peut l'accommoder....

14, 42 (Suicide de Razias). Jamais un écrivain inspiré, ni même un homme de bon sens, et instruit dans la religion du vrai Dieu, n'aurait rapporté une action aussi horrible que celle de Razias, sans la condamner comme un vrai désespoir, bien loin de donner à Razias les louanges que cet auteur lui a données. Ce fut en Razias, dit saint Augustin, une folie, et non pas une sagesse et une vertu que de se tuer soi-même. Et prétendre, dit-il ailleurs, devenir martyr de Jésus-Christ en s'ôtant la vie à soi-même, c'est emprunter de Judas la corde et le précipice (*).

(*) Souligné dans le texte.

Tobie 6:3. Tout ce qui est dit du prétendu poisson... dont l'auteur de ce récit a été assez prudent pour ne pas dire le nom, sent si fort les fables judaïques, qu'il est étonnant que des personnes graves et de bon sens n'en aient pas vu le ridicule. — 6:7 (Usage du cœur, du foie et du fiel du poisson). Peut-on rien imaginer de plus puéril, et n'est-ce pas là véritablement un de ces contes judaïques que saint Paul appelle des contes de vieille ? Car qu'un parfum et qu'une odeur fassent impression sur un pur esprit, et qu'un démon s'enfuie pour la fumée de quelque chose que ce puisse être qu'on fera brûler dans une chambre, il faut avoir un fond de crédulité et tout ensemble d'ignorance qui fait assurément tort à la sagesse d'un homme. — 6:14.Qu'un démon soit susceptible d'une passion de jalousie, c'est faire d'un démon un homme. — 6:16. Si ce malin esprit était un démon, il lui était bien facile de renverser la braise des mains de Tobie, avant que Tobie y eût encore jeté ce parfum fatal, et de le lui ôter même des mains ; c'était bien le moins qu'aurait pu faire un démon si jaloux et si terrible, qui avait su se défaire de tant de maris rivaux, dans la chambre de sa chère et bien-aimée Sara. Peut-on dévorer de telles absurdités ?

Baruch 1:8. C'est une pure fable que ce transport des vaisseaux sacrés.... L'auteur n'a pas pris garde que c'était la prédiction des faux prophètes et non de Jérémie lui-même. — 1:10. Et comment le pouvaient-ils ? (déposer des offrandes sur l'autel) n'y ayant plus ni temple ni autel ? Il est étonnant que ceux qui ont mis cet écrit au rang des livres canoniques n'y aient pas aperçu de si grossières contradictions.

Ecclésiastique 8:15 (Ne prête pas à un plus puissant que toi). C'est un avis d'une prudence trop charnelle pour être venu du Saint-Esprit — (Si tu le fais, regarde ton argent comme perdu). Cela non plus ne peut avoir été dit par une inspiration du Saint-Esprit. — 12:1 (Si tu fais le bien, sache à qui tu le fais, et tes bienfaits te vaudront de la reconnaissance). Cet avis est d'un sage mondain, mais il n'est pas de l'Esprit de Dieu.

Sapience 8:20 (J'étais venu dans un corps sans souillure). Cela est contraire à la doctrine du péché originel (Psaume 51 :7).

On trouvera peut-être ces notes de Martin encore plus sévères que celles de Desmarests.

Martin dit dans sa note sur Tobie 6 :

Aussi ne faut-il pas faire tort à ces anciens Pères qui ont inséré ce livre de Tobie dans le Canon des Écritures que de croire qu'ils aient donné dans ces rêveries, mais comme ils nous l'ont dit eux-mêmes, ces livres étant fort anciens et s'étant trouvés dans les Bibles grecques des Septante, ils leur ont fait l'honneur de les y laisser, et de les lire même dans l'Église à cause de plusieurs belles sentences de piété et de charité qui s'y trouvent.

Martin essaie d'excuser les Pères. S'ils ont laissé les Apocryphes dans la Bible, avec leurs rêveries, c'est qu'ils les y ont trouvés. C'était le règne de la tradition. « Comme ces fables, disait Jérôme, ont été jusqu'à présent entre les mains de tout le monde, je n'ai pas osé les ôter ».

Voici, dans la version de la Bible Martin par Rocques (1736), la préface qui précède les Apocryphes :

Ces Livres n'ayant jamais fait partie parmi les Juifs du Canon des Écritures de l'Ancien Testament, qui finit par le livre de Malachie, il eût été bon qu'on ne les y eût jamais joints, puisque dans la suite des temps on en a abusé, en les confondant avec les Écritures divinement inspirées. Ce sont des ouvrages purement humains, et qui portent presque tous des marques si sensibles de leur origine, qu'il est surprenant qu'on se soit jamais avisé de leur en donner une divine. Les plus supportables de tous sont le livre de la Sapience et celui de l'Ecclésiastique, par certaines moralités qu'ils contiennent, et le premier livre des Macchabées par l'histoire de l'état où s'est trouvé en leur temps le peuple de Dieu. Tous les autres méritent à peine d'être lus.

Ostervald, dans sa révision (1744), ne s'occupa pas des Apocryphes. Ces livres furent ajoutés à la Bible qui porte son nom tels qu'ils avaient paru dans la Bible Martin, et avec la même préface. Mais on supprima les notes. On s'était sans doute rendu compte de ce qu'elles avaient de ridicule et de fâcheux.

À propos de ces préfaces, le premier rapport de la Société biblique auxiliaire du canton de Vaud fait les remarques suivantes :

« Quelques personnes ont dit, même dans ces derniers temps, que pour empêcher le peuple de confondre les livres apocryphes avec la Parole de Dieu, il suffisait de les faire précéder d'une préface, où l'on avertit les lecteurs que ces livres ne font pas partie de la Bible. — Messieurs, on pouvait parler ainsi à l'époque de la Réformation ; mais à présent, il n'est plus permis de dire qu'il suffit d'une préface, puisque trois siècles d'expérience nous ont appris que cette préface ne suffit pas. Et comment une simple préface, perdue dans les pages d'un gros livre, et que beaucoup de gens ne lisent jamais, apprendrait-elle suffisamment au peuple que les livres apocryphes ne font pas partie de la Bible, tandis qu'il verra ces mots écrits en lettres d'or sur le volume qui les contient : LA BIBLE » ?

Les seules Bibles protestantes françaises sans apocryphes qui aient paru jusqu'à la fondation de la Société biblique britannique sont deux Bibles parues à Amsterdam, l'une en 1724, avec les réflexions d'Ostervald, l'autre en 1761.

6.4.3 En Angleterre

L'Église anglicane prend vis-à-vis des Apocryphes la même attitude que les Églises réformées. Le sixième des trente-neuf articles de religion (rédigés en 1562), s'exprime à leur sujet dans le même sens que la Confession de foi de la Rochelle. Voici cet article :

L'Écriture sainte contient tout ce qui est nécessaire au salut. Rien donc de ce qu'on n'y lit pas, ou de ce qu'on ne peut prouver par elle, ne peut être exigé d'aucun en tant que chose à croire comme article de foi, ou en tant que chose requise ou nécessaire pour le salut. Sous le nom d'Écriture sainte, nous comprenons ces livres canoniques de l'ancien et du Nouveau Testament dont l'autorité n'a jamais été mise en doute dans l'Église (suit l'énumération des livres canoniques). Et les autres livres (comme dit Jérôme), l'Église les lit pour (y montrer) des exemples de vie et des maximes de morale, mais elle ne les utilise pour établir aucune doctrine (Suit l'énumération de quatorze livres apocryphes). Nous recevons tous les livres du Nouveau Testament, comme ils sont généralement reçus, et nous les tenons pour canoniques.

Ainsi, pour l'Église anglicane, les Apocryphes ne font pas partie de l'Écriture sainte. Ce sont les « autres livres ».

La liturgie de l'Église anglicane porte une lecture des Apocryphes (prise dans trois de ces livres seulement, Baruch, l'Ecclésiastique, la Sapience) pour vingt et un jours de l'année, et toujours pour un jour de semaine, jamais pour un dimanche.

Au commencement du 17^e siècle (*), sous l'influence du puritanisme, beaucoup de Bibles furent reliées sans les Apocryphes, dont elles contenaient d'ailleurs la liste. En 1640, paraît pour la première fois une Bible qui ne contient ni ces livres, ni leur liste. Les Puritains, eux, savaient oser.

(*) En 1615 l'archevêque Abbot interdit aux libraires de publier aucune Bible sans Apocryphes, sous peine d'un an de prison.

La Confession de foi de Westminster, ratifiée par l'assemblée générale de l'Église d'Écosse (1645), s'exprime comme suit au sujet des Apocryphes :

Les livres communément appelés Apocryphes n'étant pas divinement inspirés, n'appartiennent pas au Canon de l'Écriture, et par conséquent ne font pas autorité dans l'Église de Dieu, et ne doivent être approuvés ou utilisés que comme le sont d'autres écrits humains.

Le catéchisme de l'Église d'Écosse paru sous le nom de catéchisme de Fisher (parce qu'il fut développé par ce théologien et par d'autres) vers 1750, pose (II, 45) la question suivante : Pourquoi rejetons-nous les livres qu'on appelle Apocryphes comme étrangers à la Parole révélée de Dieu ? et y répond comme suit :

Parce que, — 1^o ils n'ont pas été écrits en hébreu, connue tous les livres de l'Ancien Testament ; — 2^o ils n'ont pas été reconnus comme faisant partie de l'Écriture sainte par les Juifs, à qui avaient été confiés les oracles de Dieu ; — 3^o parce qu'en eux on ne trouve rien de cette majesté, de cette sainteté et de cette puissance de conviction qui se montrent si admirablement dans toutes les Écritures canoniques ; — 4^o parce que la date de leur rédaction est postérieure à celle où vivait Malachie, qui termine par des paroles si intelligibles l'Ancien Testament ; — 5^o enfin parce qu'ils renferment de nombreuses erreurs, dans plusieurs passages qui contredisent formellement les Écritures canoniques.

6.5 Conclusion

On comprend que l'Église anglicane, qui n'avait pas consommé avec Rome une rupture absolue, ait pu conserver les Apocryphes, quoiqu'elle ne les tint pas pour canoniques. On comprend aussi que ces livres aient pu être conservés par les Luthériens, dont le principe était de ne rejeter que ce qui est contraire à l'Écriture. Mais le maintien des Apocryphes chez les Réformés, dont le principe était de ne retenir que ce qui est conforme à l'Écriture, fut une inconséquence manifeste.

Rien n'est étrange, on peut dire, rien n'est pitoyable comme la manière dont les protestants ont essayé de justifier le maintien des Apocryphes dans leurs Bibles. On les imprime, mais d'une manière honteuse, à la fin du volume, en caractères plus petits, avec une pagination différente, avec des préfaces qui sont des excuses (*1) quand elles ne sont pas une charge à fond. À la préface on ajoute parfois des notes plus sévères encore. On imprime ces livres, mais déconseillant de les lire et en disant : quel dommage qu'ils aient été jamais adjoints à la Bible ! On les imprime, mais en leur faisant la grimace, en leur tirant la langue. On n'ose ni les conserver ni les retrancher. On retire d'une main ce qu'on présente de l'autre. C'est à la fois triste et comique. Il n'y a pas de plus bel exemple d'une cote mal taillée (*2).

(*1) Ce ne fut pas la seule inconséquence des hommes de la Réformation. On pourrait citer d'autres points où ils ne s'affranchirent pas de la tradition. Ainsi Calvin avait retenu l'opinion que les frères de Jésus étaient ses cousins. Il écrit dans son commentaire sur Matthieu 13:55 : « pour se mettre un bandeau au devant de la claire lumière, ils vont jeter leurs yeux sur Joseph, Marie, et tous ses cousins et parents qui estoient gens de basse condition. Selon la coutume des Hébreux, on appelle frères tous parens. Et pourtant Helvidius s'est montré par trop ignorant de dire que Marie a eu plusieurs fils, pour ce qu'il est en quelques endroits fait mention des frères de Christ ».

(2*) Il est permis de penser avec David Martin, dit M. Randon dans sa préface, que le recueil des livres apocryphes « ne vaut presque pas la peine d'être lu », mais dans ce cas, il ne faut pas non plus le traduire et l'imprimer. Si on croit devoir l'éditer, il faut le faire « avec conscience », or avec de telles préfaces, il est certain que nos pères n'étaient pas ces livres « avec conscience ».

« Si les livres dits apocryphes n'ont point la qualité essentielle des autres, qui donne à ceux-ci leur valeur toute spéciale, pourquoi les a-t-on conservés dans le recueil, en les plaçant même au beau milieu, entre ceux qui étaient regardés comme émanés d'une inspiration divine, et partant comme faisant autorité ?... C'était une inconséquence que de les y conserver n'importe sous quelles réserves, car l'utilité plus ou moins grande que pouvait offrir l'un ou l'autre de ces écrits ne devait pas être une raison pour lui assurer cet honneur, autrement le volume biblique aurait pu s'enrichir encore, et de préférence, de nombreux monuments de la piété chrétienne, depuis les Pères apostoliques, qui y avaient en partie figuré autrefois, jusqu'aux livres des Réformateurs eux-mêmes, dont les populations se nourrissaient journellement avec avidité. L'insertion, disons mieux, la conservation de ces livres, au moyen d'une note qui distribuait le blâme et l'éloge dans une proportion un peu flottante (?) était évidemment un compromis entre la théorie (principe souverain du témoignage intérieur du Saint-Esprit) et la pratique, une concession faite aux usages, à la tradition, voire même, comme le disent naïvement les traducteurs de Zurich, au goût individuel. Ou n'avait pas le courage de supprimer tout à fait un élément auquel une habitude dix fois séculaire avait donné une sorte de consécration » (Ed. Reuss, Histoire du Canon, page 258).

« On se demandera peut-être comment il se fait que des Églises qui pouvaient n'être ni choquées ni dégoûtées d'une critique si pauvre et si acharnée, n'aient pas fait un pas de plus en retranchant purement et simplement les Apocryphes des Bibles qu'elles faisaient imprimer ? Ç'aurait été rationnel, et, de plus, positivement moins préjudiciable au peuple (Ibid. p. 299).

« À ce point de vue (l'invocation du témoignage du Saint-Esprit en faveur de tous les livres de la Bible) la conservation des Apocryphes, même avec la cautèle énoncée dans le titre spécial qu'on leur donnait, était une inconséquence manifeste ».

« Il serait désirable, a écrit M. Lucien Gautier, que les Sociétés bibliques publiassent des Bibles à Apocryphes comme on le faisait du temps de nos pères ; ceux-ci n'étaient pas pour cela de moins bons chrétiens et de moins bons huguenots » (*). Pardon, dirons-nous : ils auraient été assurément meilleurs chrétiens et meilleurs huguenots, c'est-à-dire chrétiens et huguenots plus conséquents, s'ils n'avaient pas imprimé avec la Bible des livres qu'ils y inséraient à leur corps défendant, contre leur conviction, en les agrémentant des préfaces et des notes que nous savons.

(*) Introduction à l'Ancien Testament. Histoire du canon.

Quand on dit, en ayant l'air de trouver l'argument décisif : Nos pères publiaient les Apocryphes, donc nous pourrions bien les publier, cet argument ne seulement perd toute sa valeur, mais se retourne contre la thèse en faveur de laquelle on l'invoque, quand on songe à la manière dont nos pères publiaient ces livres. Il faut leur laisser leurs inconséquences. Les continuer, ce n'est pas les copier.

Les hésitations, le malaise, l'embarras, avec lesquels on a accueilli et publié ces livres, depuis le début de l'ère chrétienne, et surtout depuis la Réforme, suffiraient à les juger, en tant que livres à ajouter à la Bible. « Le tribunal de l'Histoire, dit M. Stapfer, a prononcé sur eux un jugement définitif et sans appel » (*1). Nous nous approprions ces paroles. Historiquement « ces livres, pour l'immense majorité (*2) des chrétiens, ont toujours fait partie de la Bible ». Mais historiquement aussi ils en ont fait partie en vertu d'une tradition qui, l'Église romaine mise à part, n'a jamais été acceptée sans réserves ou sans protestations ; ils n'en ont fait partie qu'au prix d'une inconséquence.

(*1) voir la citation point 2.

(*2) Il faut déduire de cette majorité la minorité anglaise (fin du point 3) et tous ceux qui depuis un siècle, se passent des Apocryphes.

Pour nous, comme nous l'avons dit plus haut, nous considérons les Apocryphes comme un boulet que la Bible a traîné après elle pendant des siècles. Et si elle l'a traîné si longtemps, c'est que depuis Jérôme, personne, pas plus que lui, n'a osé le couper. L'histoire doit noter non seulement les faits, mais leur portée morale ou religieuse.

7 Comment ces livres sont sortis de la Bible

7.1 Du rôle de la Société biblique britannique et étrangère dans la suppression des Apocryphes

C'est la Société biblique britannique qui a coupé le boulet. Son attitude dans la question des Apocryphes a été diversement appréciée, et c'est devenu un lieu commun que de parler de son intervention arbitraire, pour la suppression de ces livres.

Ainsi, M. Lucien Gautier s'exprime ainsi : (*)

« Au 19^e siècle, la fondation des Sociétés bibliques et l'immense extension que prit, grâce à elles, la diffusion des Écritures, eut, à côté des plus bienfaisants résultats, une conséquence moins heureuse : la suppression à peu près générale des livres apocryphes.... Il est une remarque qu'on ne peut s'empêcher de faire à propos de la mesure prise pour déposséder de leur place les Apocryphes, sinon en droit, du moins en fait. Les Églises n'ont été consultées ni isolément, ni dans leur généralité au sujet d'une décision qui les atteignait pourtant et qui avait une gravité exceptionnelle ».

(*) Introduction à l'Ancien Testament. Histoire du Canon.

M. Frédéric Chavannes écrit de son côté à propos de ce retranchement des Apocryphes : « Ce fut le fait d'une entreprise purement privée de la Société biblique britannique et étrangère, qui y procéda sans autre mandat que celui qu'elle s'était donné à elle-même ».

(*)

(*) Revue théologique de Montauban, du 1 mai 1912, page 216

Et M. H. Vuilleumier parle à ce propos du Sic jubeo britannique : (*)

(*) Les origines de la Société de Bible du canton de Vaud, page 63.

Il est exact que la Société britannique a refusé son concours direct ou indirect, pour la publication des Apocryphes, et que ce refus a abouti à faire disparaître les Apocryphes de nos Bibles, mais cette décision n'a rien eu d'arbitraire. Sans doute, les Églises n'ont pas été consultées comme telles, et n'ont pas émis un vote en assemblée délibérante. Mais nous avons ici trois remarques à présenter.

1^o Si les Églises n'ont pas été consultées pour l'exclusion des Apocryphes, elles ne l'avaient pas été davantage pour leur admission. Les docteurs juifs d'Alexandrie ne représentaient pas les Juifs de Palestine, ni ceux du reste du monde, et encore moins la primitive Église. Leur version, dite des Septante, et l'introduction des Apocryphes dans cette version, fut « une entreprise purement privée ». C'est ainsi que la caractérise l'Encyclopédie de Herzog dans les termes mêmes qu'emploie M. Chavannes pour caractériser l'exclusion des Apocryphes par la Société britannique. Ainsi ces livres sont sortis de la Bible comme ils y étaient entrés.

On dira que ces livres avaient reçu la consécration des siècles. Mais, vu les raisons données pour leur maintien, cette consécration manquait totalement d'autorité et était surtout propre à rendre leur bon droit contestable.

2^o Personne n'empêchait les amis des Apocryphes de les publier et de les répandre.

3^o Les ressources de la Société, dira-t-on, empêchaient toute concurrence, et la rendaient maîtresse du marché biblique. Elle pouvait faire la pluie et le beau temps, et elle en abusa. C'est bien le sentiment de ceux qui lui reprochent son attitude dans cette question. Mais si la Société possédait de telles ressources, c'est qu'elle avait pris très promptement (elle n'avait que seize ans d'existence lorsque surgit, en 1820, la controverse des Apocryphes) un caractère quasi œcuménique. Toute « entreprise privée » qu'elle fût, théoriquement, elle représentait, en fait, la plus grande partie du public croyant, elle avait derrière elle la fraction dominante et agissante de l'Église. Elle représentait le monde religieux de son temps bien plus réellement que les docteurs juifs d'Alexandrie ne représentaient le monde religieux de leur temps. Ce public dont elle était le mandataire et auquel elle rendait compte de sa gestion, a toujours sur ce point approuvé, on peut dire commandé, son attitude, alors qu'une partie de ce public la désapprouvait et se séparait d'elle sur tel autre point, ainsi à propos de la confession trinitaire exigée par quelques-uns, d'où un schisme (1831), et à propos de la manière de rendre le mot : baptiser, d'où la fondation d'une société baptiste pour la traduction des Écritures (1840).

Ainsi, en fait, la Société biblique britannique n'a pas agi sans mandat, arbitrairement.

Le seul fait que la décision en question n'a été prise qu'au bout de six ans d'étude, de correspondance, de discussion, doit exclure toute idée d'arbitraire, de Sic jubeo. Le comité fit le possible et l'impossible pour donner satisfaction, dans un esprit d'équité, aux deux opinions, et commença par des décisions beaucoup moins radicales. Mais le courant qui se dessina contre les Apocryphes ne lui permit pas de maintenir cette attitude, et à partir de 1826, il cessa, sous la pression de l'opinion (de l'opinion des souscripteurs, de ses commettants), de soutenir les Sociétés qui publiaient les Apocryphes (*). Cette résolution fut même prise dans des termes tels que la Société auxiliaire d'Écosse crut devoir se séparer de la Société mère et fonder une société indépendante.

(*) Les soutenir, c'eût été leur fournir des moyens qui eussent servi en partie à imprimer et à répandre ces livres. « Moyen énergique, dit M. H. Vuilleumier (op. cit., p. 93), mais il faut l'avouer, d'un caractère plus charnel que spirituel (pour parler avec saint Paul) de soutenir la cause de la Bible purement canonique ». Eût-il donc été plus « spirituel » d'agir contre sa conviction ? Saint Paul, qu'on invoque, n'a-t-il pas dit : « ce qu'on demande à des administrateurs, c'est d'être trouvés fidèles ? » Si quelque chose nous paraît « charnel », à nous, c'est l'attitude de ceux qui, en désaccord avec leur propre conviction, ont maintenu les Apocryphes dans la Bible simplement parce qu'ils y avaient toujours figuré, à cause de « la force de l'habitude », comme dit M. Reuss.

Si le Comité n'avait pas été dominé par l'esprit de conciliation, tant que la conciliation parut possible, il aurait pu agir beaucoup plus rapidement, car le statut fondamental de la Société : répandre toujours plus largement les Saintes Écritures, ne visait évidemment que les Écritures canoniques (voir plus haut le 6^o article de religion de l'Église anglicane), et c'est bien ainsi que les fondateurs l'avaient compris, puisque la Société n'a jamais publié elle-même les Apocryphes (*). Au lieu de prendre une décision immédiate justifiée par les statuts le comité étudia, correspondit, chercha une issue, discuta pendant six ans. Il ne semble pas qu'on lui en ait jamais su gré.

(*) Elle ne les a jamais publiés elle-même, contrairement à ce que dit M. Stapfer (Op. cit., p. 16).

Le Comité atténua d'ailleurs la portée de sa décision en offrant aux Sociétés bibliques qu'il ne pouvait plus subventionner, de les pourvoir de livres saints sans les Apocryphes, soit à prix de revient ou à prix réduit, pour la vente, soit pour distribution gratuite à ceux qui ne pourraient les acheter.

Ainsi la Société s'employait généreusement à répandre les livres saints qu'elle avait pour mandat de répandre.

7.2 Cette suppression fut une résultante autant qu'un point de départ

Avant le 19^e siècle, l'opinion en Angleterre s'était déjà, en une grande mesure, prononcée contre les Apocryphes.

L'attitude prise par l'Église anglicane vis-à-vis de ces livres pourrait déjà expliquer qu'on fût enclin à les abandonner. Des livres qui ne peuvent pas servir à établir des doctrines, dont trois seulement sont jugés dignes de fournir une lecture liturgique, et seulement pour vingt et un jours de l'année, et jamais pour un dimanche, ne pouvaient qu'être suspects.

Nous avons vu d'autre part que le réveil puritain avait abouti à faire éliminer les Apocryphes de plusieurs éditions de la Bible. Il est permis de penser que le réveil Wesleyen fortifia la désaffection pour les Apocryphes. La Société biblique britannique possède les

exemplaires de 579 éditions protestantes de la Bible (*1) parues de 1632 à 1826 (*2). Sur ce nombre, le nombre des Bibles avec Apocryphes est de 227 ; le nombre des Bibles sans Apocryphes (*3), de 260 ; le nombre des Bibles douteuses, de 92.

(*1) Ces renseignements sont empruntés au « Historical Catalogue of the printed editions of Holy Scriptures in the Library of the British and Foreign Bible Society, Compiled by T.H. Darlow M. A. and H. F. Moule M. A ». Ce catalogue, qui énumère et décrit (pour la première fois) avec une précision impeccable, les livres saints publiés en tout pays et en toute langue, est un monument biblique unique qui a sa place marquée dans toutes les bibliothèques publiques, pour ne parler que de celles-là.

(*2) Nous choisissons ces dates parce que la première Bible sans Apocryphes a paru en 1631, et parce que la décision de la Société concernant les Apocryphes est intervenue en 1826. Nous laissons de côté les Bibles éditées par la Société britannique de 1804 à 1826. Nous comprenons dans le total une Bible française parue à Paris en 1805 pour la Société missionnaire de Londres, une Bible française parue à New-York en 1820, une Bible française imprimée en 1820 à Genève par un Anglais, et la Bible française parue à Londres chez Bagster, en 1823.

(*3) Y compris la première Bible imprimée en Amérique (Philadelphie, 1782).

Ces 92 Bibles, toutes antérieures à 1800, sont douteuses parce que, généralement, elles contiennent bien la liste des Apocryphes, mais non ces livres eux-mêmes, sans que d'ailleurs leur absence soit révélée par la numérotation des feuilles. D'où il résulte, ou bien que cette Bible ne contenait pas originairement les Apocryphes, ou bien que les Apocryphes ont été laissés de côté quand on a relié le volume (*). Dans l'une ou l'autre hypothèse on a la preuve que la demande pour ces livres n'était pas la même que pour les autres. Les Bibles douteuses pourraient donc être comptées en fait, comme Bibles sans Apocryphes.

(*) Nous ne parlons que des éditions originales. Parfois les Apocryphes sont insérés dans une Bible dont l'édition primitive ne les contenait pas. Nous notons 33 cas de ce genre, dont le dernier en 1777.

Néanmoins, puisqu'il y a doute, mettons au bénéfice de ce doute, pour une moitié, les Bibles avec Apocryphes. Nous serons sûrs de ne rien forcer.

En comptant ainsi il aurait paru en Angleterre, pendant les deux siècles qui ont précédé la décision concernant les Apocryphes (exactement 195 ans) :

273 Bibles protestantes avec Apocryphes. 306 Bibles protestantes sans Apocryphes.

Ainsi, le nombre des Bibles avec Apocryphes, quoique largement estimé, selon nous, serait loin d'atteindre la moitié du nombre total des Bibles parues.

De la fondation de la Société au moment où intervint la décision en question, c'est-à-dire de 1804 à 1826, il parait 54 Bibles étrangères à la Société, dont 44 sans apocryphes, et 10 seulement avec Apocryphes. On voit que le nombre de ces dernières baisse considérablement, il tombe à un cinquième. La popularité des Apocryphes diminue.

Ainsi, en ne publiant pas les Apocryphes, puis en refusant son concours à ceux qui les publiaient, la Société a fortifié, mais suivi, un courant qui s'affirmait avant elle, particulièrement dans les années qui ont précédé sa fondation.

7.3 Le résultat

Dans les pays de langue française, on était moins désaffectionné des Apocryphes qu'en Grande-Bretagne. Le résultat de la décision de la Société fut incontestablement de les faire éliminer des Bibles françaises. Dix ans après cette décision, parut la dernière Bible protestante avec Apocryphes publiée par une Société biblique. Ce fut la Bible lausannoise de 1836. Après cela, il parut encore une Bible avec Apocryphes, sous les auspices de la Society for promoting Christian Knowledge. Ce fut la révision de M.M. Albert Matter et R. Cuvier, publiée de 1842 à 1852.

Si ces livres avaient eu, dans leur ensemble, une valeur religieuse semblable à celle de la Bible, ils n'auraient pas ainsi disparu de la Bible. Comme a dit Vinet, il se trouve toujours quelqu'un pour ramasser la vérité. Nous remarquons que pour les Apocryphes il s'est surtout trouvé des gens pour la laisser tomber, nous entendons comme livres bibliques (*). La Société biblique de Paris les a publiés en 1909, soit en un volume à part, soit dans une édition spéciale de la Bible tirée à 500 exemplaires. Mais cette Bible avec Apocryphes ne paraît pas être demandée. Les rapports de la Société n'en mentionnent pas la vente.

(*) Rien ne peut, à la longue, soutenir un mauvais ouvrage, et rien, quand il y a un véritable public, ne peut empêcher le triomphe d'un bon ouvrage ; il y a une justice dans le monde pour les écrits, si ce n'est pour les hommes ; et tout ce qui est artificiel, arrangé, chute ou succès, ne dure pas.... Le public a aussi sa conscience (Vinet, Littérature française au 19^e siècle, nouvelle édition, I, pages 95, 193).

Nous estimons que par cette mesure qui a abouti, en fait, à faire disparaître les Apocryphes de la Bible, la Société a rendu un signalé service à la chrétienté. On est presque épouvanté en songeant que la Bible aurait pu traîner ce boulet des Apocryphes dans tous les champs de mission et d'évangélisation qui devaient s'ouvrir pendant le 19^e siècle. On éprouve un singulier malaise à la seule pensée que toutes ces affirmations contraires à l'enseignement biblique, toutes ces platitudes et toutes ces vulgarités sur l'utilité des voyages, sur le souci que procurent les filles, sur les indigestions, etc., etc., auraient pu être répandues comme parole de Dieu au milieu des convertis du paganisme ou du catholicisme ! Quel désarroi dans les esprits ! Quelle source d'étonnement, de discussions ! Sans parler du gaspillage de temps et d'argent entraîné par la traduction et l'impression de ces livres ! Pour chaque collection d'Apocryphes imprimée, il y aurait eu un certain nombre d'Évangiles et de Nouveaux Testaments imprimés en moins. Et on nous parle de la suppression des Apocryphes comme d'une conséquence « peu heureuse » de la fondation des Sociétés bibliques ! Quel soulagement au contraire, dirons-nous, on éprouve à voir la Bible ainsi soulagée, rendue à elle-même ! Au commencement de ce siècle de missions, Dieu a suscité l'institution qui devait être, par la diffusion de la Bible à bon marché, l'auxiliaire indispensable des missions, qui devait assurer l'unité de la Bible dans le champ missionnaire, et il a permis en même temps que sa Parole, qui devait « courir avec vitesse » dans le monde entier, fût, à ce moment même, allégée de ce poids mort, de ce boulet qui eût entravé sa diffusion et son action. Le boulet, comme nous avons dit, a été coupé juste à temps. C'est le cas où jamais de parler d'un Canon providentiel (*).

(*) En vain dira-t-on qu'on aurait pu publier pour la Mission des Bibles sans Apocryphes. Les convertis auraient-ils ainsi consenti à n'avoir pas entre les mains la même Bible que les Églises mères, à être traités comme des mineurs ? Aurait-on jamais pu dire aux chrétiens cultivés de l'Inde ou du Japon : Ces livres ne sont pas bons pour vous ?

7.4 Approbations

Le public anglais ne fut pas seul à se prononcer contre les Apocryphes.

M. H. Vuilleumier (op. cit. p. 63) parle de l'éclat « que fit ce manifeste (la décision de la Société biblique britannique) dans le monde protestant, des protestations qui s'élevèrent ». Il mentionne les observations présentées dans ce sens à la réunion annuelle de mai 1827 de la Société de Bible de Lausanne (douzième rapport), et le plaidoyer du pasteur Moulinié de Genève en faveur des Apocryphes (*). On dirait que le mécontentement fut universel : Mais nous trouvons le sentiment contraire énergiquement exprimé dans le premier rapport de la Société biblique auxiliaire du canton de Vaud, rapport présenté en novembre 1827. Nous y lisons ce qui suit :

« Les renseignements que j'ai pris et l'examen que j'ai fait de plusieurs vieilles Bibles, m'ont démontré que ces livres étaient lus dans bien des familles tout aussi souvent que les livres inspirés de Dieu. Or, Messieurs, cette seule observation ne prouve-t-elle pas qu'il vaut beaucoup mieux ne point relier les livres apocryphes dans le même volume que la Bible ?

Les Apocryphes contiennent cent soixante et treize chapitres. Je suppose qu'une de ces familles dont je viens de parler, ait la pieuse habitude de se réunir à la fin de chaque journée, pour lire un chapitre de la Bible avant de faire la prière du soir ; lorsque le tour des livres apocryphes sera venu, les membres qui composent cette famille seront donc pendant cent soixante et treize jours, c'est-à-dire pendant la moitié d'une année, sans lire ensemble une seule ligne de la parole de Dieu. N'est-ce pas là un très grand mal ? ne doit-il pas en résulter de très fâcheux effets pour la foi et pour la moralité ?

« Nous pouvons affirmer cela, même en supposant que les Apocryphes sont de bons livres, ou seulement des livres inutiles ; à combien plus forte raison pouvons-nous l'affirmer s'il est vrai qu'ils soient dangereux ! Or, Messieurs, quoiqu'il s'y trouve quelques faits intéressants et quelques bonnes maximes, les livres apocryphes sont dangereux, car ils renferment beaucoup de choses contraires à la doctrine et à la morale de l'Évangile et opposées aux faits que la parole de Dieu nous rapporte.

... « Le chrétien qui lit ces livres avec attention peut faire à chaque page des remarques semblables à celles que nous venons de vous communiquer ; après cela, comment ne regretterait-il pas qu'une partie de l'argent donné aux Sociétés bibliques soit employé à répandre de tels livres ? Comment ne reconnaîtrait-il pas qu'il peut y avoir de graves inconvénients à relier ces livres dans le même volume que la Bible ?

« Il est vrai que si, fermement attachés à la parole de Dieu et connaissant bien la doctrine qu'elle enseigne, nous ne regardons les Apocryphes que comme des livres purement humains, ainsi qu'ils le sont en effet, nous pourrions les lire sans que notre foi en soit ébranlée ; mais on nous assure qu'il y a des personnes qui confondent ces livres avec la Bible, et qui leur attribuent la même autorité qu'aux livres inspirés de Dieu. Combien la lecture des Apocryphes doit leur être pernicieuse ! comment pourront-ils se former une juste idée de la doctrine du salut ; comment l'incrédulité ne se glissera-t-elle pas dans leur esprit, lorsqu'ils verront ce volume, qu'ils croient être en entier la Parole de Dieu, sans cesse en contradiction avec lui-même, tantôt à l'égard du dogme, tantôt à l'égard de la morale, tantôt à l'égard des faits ?

« on a dit encore que nous aurions dû suivre l'exemple de nos bienheureux Réformateurs, qui n'ont pas osé retrancher les livres apocryphes du volume sacré. - Je crois qu'ils auraient dû les en retrancher ; je crois qu'ils se sont exagéré les inconvénients qu'il y avait à le faire, et que s'ils l'avaient osé, il en serait résulté pour l'Église de grands avantages. »

(*) Plaidoyer qui n'est pas exempt de réserves. M. Moulinié propose le maintien des Apocryphes dans la Bible, mais précédés d'un avis « en caractères bien remarquables, tel, par exemple, que serait celui-ci : « Livres apocryphes, c'est-à-dire dont l'inspiration est regardée comme douteuse, celle des uns, par une partie de l'Église chrétienne, celle des autres, par sa presque totalité ; ce qui a empêché de les insérer ou de les laisser dans le recueil des livres de l'Ancien Testament qui sont généralement reconnus comme étant d'autorité divine. En conséquence les fidèles sont prévenus que la lecture des livres dits apocryphes ne doit pas faire partie du culte divin. Si on les a conservés, c'est par respect pour ceux des chrétiens qui les croient canoniques » etc (p. 168).

7.5 Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité

Il faut reconnaître que l'élimination des Apocryphes a eu pour effet de les faire trop oublier. Ils n'ont mérité ni « cet excès d'honneur, ni cette indignité », ni cet. excès d'honneur de faire, corps avec les livres de la révélation, ni cette indignité d'être, une. fois rejetés, comme il convenait, hors de la Bible, complètement perdus de vue. Ils sont « utiles » à lire, comme documents de la pensée et de l'histoire juive, comme étant par endroits sur les confins de la littérature inspirée. S'il y a de la fange, pour parler avec Jérôme, il y a de l'or dans cette fange, et il vaut la peine de l'y chercher.

8 À propos des ciseaux qui coupèrent le boulet

8.1 Ciseaux défectueux

Maints arguments invoqués contre les Apocryphes, soit par les traducteurs protestants, soit dans les controverses du siècle dernier, différent sensiblement de celui que fait valoir la Confession de foi de la Rochelle. Nous ne revenons pas sur ces arguments. On les trouve exposés dans les préfaces que nous avons reproduites. Le moins singulier n'est pas que la langue de la révélation doit être l'hébreu ! (*)

(*) L'hébreu, disait l'illustre Pierre du Moulin, est la langue naturelle de Dieu (Le Bouclier de la foi).

Il est permis de se demander si pour couper le boulet on n'aurait pas pu employer des ciseaux confectionnés moins avec la preuve externe, et davantage avec la preuve interne, la grande preuve, en fait la seule, d'après les Réformateurs, de l'inspiration de la Bible.

Pour nous, nous disons avec la Confession de foi de la Rochelle, qui reproduit en cela la pensée de Calvin, que nous connaissons les livres saints être canoniques surtout par le témoignage du Saint-Esprit et par la conviction qu'il nous donne intérieurement, que c'est Lui qui nous apprend à les distinguer d'autres écrits (*).

(*) Le principe de Luther : « Ce qui n'enseigne pas Christ n'est pas apostolique, ce qui prêche Christ, voilà ce qui est apostolique », revenait au même. Son application pouvait suffire à faire supprimer les apocryphes.

On voit de reste que les auteurs des préfaces que nous avons reproduites avaient appris à distinguer, dans leur conviction intérieure, les livres canoniques des Apocryphes. Ils restèrent néanmoins sous le joug de la tradition.

Ceux qui ont plaidé pour la suppression des Apocryphes ont pu employer des arguments défectueux pour justifier leur attitude. Ils n'en ont pas moins eu raison. Avec des instruments imparfaits, ils ont fait une œuvre excellente. Ils ont travaillé à leur manière à séparer la lumière des ténèbres.

8.2 De bons ciseaux devaient-ils couper davantage ?

Si on se place sur ce terrain de la preuve interne, on rencontre aussitôt l'objection qu'il y a dans le Canon des livres aussi contestables que les Apocryphes (*), et l'on nomme l'Ecclésiaste, le Cantique, Esther et même Ruth.

(*) Nous avouons ne pas comprendre la logique de ceux qui, trouvant dans la Bible certains livres à leur sens défectueux, en concluent qu'il faut en ajouter toute une série d'autres du même genre. En réalité, la question soulevée ici est en dehors de notre sujet. La question du bon droit de deux séries distinctes de livres doit se dédoubler. Mais puisque l'objection ci-dessus a été formulée, et paraît avoir du poids auprès de plusieurs, nous présenterons à ce propos quelques considérations.

Nous admettons qu'il peut y avoir dans les livres de la Révélation une zone de transition, comme dans les règnes de la nature. Il y a une zone incertaine entre le règne animal et le règne végétal. L'existence et la distinction de ces deux règnes n'en sont pas moins certaines. Ainsi il y a des livres inspirés, et il y a des livres non inspirés. Parmi les premiers, telles pages révèlent le souffle de l'Esprit moins que d'autres. Dans l'Écriture aussi, comme on l'a dit, il y a un lieu très saint (saint Jean, par exemple), un lieu saint, un parvis. Dans la zone en question, quelques passages des Apocryphes peuvent n'être pas éloignés de quelques passages de la Bible. Il faut

pourtant que la ligne de démarcation passe quelque part. Tout en reconnaissant qu'il peut y avoir des questions ouvertes, questions d'opinion et non de foi, nous croyons que cette ligne, à tout prendre, passe où elle doit passer.

8.3 Pas d'interprétation particulière

Quand on se prononce si catégoriquement sur les livres nommés ci-dessus, qui devraient disparaître, dit-on, avec les Apocryphes, ou avec lesquels les Apocryphes devraient rester, on oublie que dans ce domaine les impressions peuvent différer. Il ne faudrait pas vouloir remplacer une orthodoxie par une autre, et décréter l'infériorité de certains livres parce qu'une époque ou un milieu a cessé de les goûter.

« La piété simple et naïve, écrit M. Ed. Reuss (*), surtout dans la sphère du protestantisme, n'a pas manqué d'entendre la Parole de Dieu, de la sentir, pour ainsi dire, en vertu de ce mystérieux contact de l'Esprit éternel qui s'y révèle, avec l'âme qui s'ouvre à son action bienfaisante. On a fait remarquer que cette action n'est pas uniforme dans tous les individus, et que selon les dispositions du caractère et du tempérament, selon le courant des idées à chaque époque ou dans un cercle particulier, l'impression reçue de la lecture des livres saints différerait quelquefois très notablement d'une sphère ou d'une personne à l'autre ; que tel se trouvait de préférence édifié ou saisi par un écrit qui ne touchait tel autre que médiocrement ou même ne le touchait pas du tout, et réciproquement. Les Psaumes et les Évangiles, les Prophètes et les Épîtres, le Cantique et l'Apocalypse ont pu exercer tour à tour une attraction plus ou moins sensible sur les esprits et les cœurs, et ces divers phénomènes sont d'autant moins à négliger qu'ils se produisent encore journellement autour de nous. Au fond, ils ne constituent point une instance victorieuse contre la théorie protestante ci-dessus exposée, le témoignage souverain du Saint-Esprit, parce que celle-ci n'entend nier ni la variété des dispositions, chez les hommes, ni la diversité des voies de Dieu dans l'œuvre du salut ».

(*) Histoire du Canon, p. 254.

Ainsi le livre d'Esther ne plaisait point à Luther, mais il a profondément édifié et soutenu les chrétiens malgaches pendant la grande persécution du siècle dernier.

C'est le cas de répéter qu'aucune prophétie de l'Écriture ne peut être l'objet d'une interprétation particulière (2 Pierre 1:20).

8.4 Assimilation inadmissible

L'assimilation aux Apocryphes des livres nommés ci-dessus est inadmissible. On peut y trouver une inspiration religieuse moins sensible que dans d'autres livres de la Révélation. Mais dans aucun de ces livres on ne trouvera, comme dans les Apocryphes, des passages qui procèdent non seulement d'une inspiration moindre que celle de la Bible, mais d'une inspiration contraire à celle de la Bible. Nulle part on n'y trouvera l'affirmation du mérite des œuvres, l'exaltation de l'homme, l'encouragement au suicide, pas plus que les platitudes, le cynisme, la vulgarité, le merveilleux grotesque, que nous avons relevés dans les Apocryphes.

Donc il n'est pas logique, il n'est pas juste de dire que si les Apocryphes ne doivent pas entrer, les livres incriminés doivent sortir. Ce langage trahit le parti pris.

Après tout, est-il étonnant que les écrits qui ont vu le jour en Israël aient, dans leur diversité, un caractère unique ? Israël n'est-il pas un peuple unique, le peuple mis à part, le peuple de la Révélation ? (*)

(*) Ou nous nous trompons fort, ou ceux qui souhaitent de voir les Apocryphes réunis à la Bible perdent de vue, ou voudraient faire perdre de vue, qu'ils s'en rendent compte ou non, le caractère unique, sui generis, de la Bible. Nos pères, en ajoutant les Apocryphes à la Bible, croyaient, avec quelques précautions, ajouter à l'édification. Aujourd'hui, si on veut ajouter les Apocryphes à la Bible, c'est qu'au fond on est plus convaincu de l'humanité de la Bible que de sa divinité, et dès lors on ne voit pas d'inconvénient à lui adjoindre ces livres « purement humains ».

À propos de ce caractère unique de la Bible, voici quelques lignes de Vinet :

« La Bible est plus qu'une source ou un document ; la Bible est presque notre sujet ; nous avons à parler d'elle ; notre voix lui sert d'écho, elle est comme une forêt que nous exploitons, comme un champ que nous moissonnons.... Ce livre a atteint le sublime de tous les sujets... Entre tous les livres qui ont exprimé des idées du même ordre, si l'on était libre de choisir, si l'autorité était égale, c'est à celui-là qu'on reviendrait toujours. Les noms dont il a nommé toutes les choses de Dieu et de l'homme sont définitifs, sont irrévocables. Ce qu'il a dit d'une manière ne peut plus se dire d'une autre sans être affaibli » (Homilétique, page 300).

Pourquoi entend-on si rarement de tels accents chez ceux dont la Bible est, professionnellement, le sujet ?

On comprend qu'un homme qui sentait ainsi le caractère unique de la Bible ait distingué nettement les Apocryphes de la « Parole de Dieu », et ait écarté l'idée qu'un prédicateur pût leur emprunter un texte (voir notre épigraphe).

8.5 Considérations sur les livres parfois comparés aux Apocryphes

8.5.1 Sur l'Ecclésiaste

Citons M. Henri -Monnier (*) : « Il manquerait à la Bible quelque chose d'essentiel si le sombre Vanité des Vanités n'était pas là pour faire apparaître dans son horreur la destinée de l'homme sans Dieu. L'Ecclésiaste est la plus belle préface de l'Évangile, et la plus vraie ». Nous ajoutons : Ce livre a un caractère tragique qu'on chercherait vainement dans les Apocryphes. « C'est un duel, avons-nous entendu dire à M. Tophel, un duel entre la chair et l'esprit ».

(*) Qu'est-ce que la Bible ? page 121.

Voir aussi Lucien Gautier, Introduction à l'Ancien Testament (première édition). « Il me semble impossible de n'être pas saisi par la variété et la profondeur des aperçus que donne Koheleth... Il montre à la fois la grande valeur de la religion de l'A. T. et ce qui lui manque pour satisfaire nos besoins... Le seul fait que Koheleth, avec la tournure d'esprit qui le caractérise, conserve pourtant ses principes religieux et moraux, et ne cesse pas de croire à Dieu, ce seul fait a quelque chose d'extraordinaire, et il est tout à l'honneur de la religion juive ».

M. Ed. Reuss, dans son introduction à l'Ecclésiaste, s'exprime de la même manière : « Nous allons faire voir que le philosophe n'est ni un sceptique ni un épicurien dans le sens ordinaire de ces mots. Son scepticisme ne va pas, tant s'en faut, jusqu'à sacrifier l'idée d'un Dieu tout-puissant sans la volonté duquel rien ne se fait, et son prétendu épicurisme ne l'entraîne pas à faire litière des principes de la morale.... on aurait bien tort de l'accuser de frivolité.

Qu'on veuille bien se reporter au siècle qui a produit ces pages, et non seulement on n'aura pas de peine à se rendre compte de ce qui a mis la plume à la main de l'auteur, mais on éprouvera une vive sympathie pour sa personne et pour la sincérité de ses opinions » (Bible : Philosophie et morale).

8.5.2 Sur le Cantique des Cantiques

M. Monnier dit : « La Bible serait-elle vraiment le livre de l'humanité, si elle ignorait le plus profond des sentiments humains ? »

On se plaît à relever les expressions choquantes du Cantique. Et l'on perd de vue non seulement que l'Orient a son langage à lui (*), non seulement qu'on trouve ailleurs, dans la Bible, des expressions d'un réalisme plus étonnant encore, mais surtout que ces

expressions choquantes se trouvent dans la bouche du personnage qui représente l'amour charnel, flétri et vaincu dans ces pages. La Sulamithe, elle, le personnage principal, ne prononce aucune parole déplacée, et a même des paroles d'une pureté exquise (Je l'ai amené, je veux l'amener, dans la chambre de celle qui m'a conçue, dans la maison de ma mère. 3:4 ; 8:2). Voir aussi 5:3 ; 8:1. Le poème se termine par la victoire de cet amour pur, de cette flamme de l'Éternel (8:6), sur l'amour séducteur, et cette victoire donne la paix à celle qui l'a remportée (8:10). Quelle que soit l'interprétation donnée au poème, c'est là sa conclusion claire. Y a-t-il rien d'aussi saisissant dans les Apocryphes ? En tout cas, ceci peut soutenir avantageusement la comparaison avec le passage sur le souci que donnent les filles !

(*) Il y a là surabondamment de quoi charmer le lecteur sympathique, qui sait s'approprier le vieil adage : Homo sum, et qui comprend que le langage inspiré par la passion peut quelquefois ne pas se renfermer dans les limites tracées par la froide raison et par la discrétion conventionnelle, surtout quand il s'agit de l'antiquité et de l'Orient (Ed. Reuss, la Bible, Introduction au Cantique).

Drame hautement moral, dit M. Bruston du Cantique des Cantiques, puisqu'il est la glorification de l'amour pur, désintéressé, fidèle, et puisqu'il flétrit énergiquement le vice et la polygamie. Les expressions inconvenantes qu'il renferme sont mises dans la bouche de Salomon, c'est-à-dire du séducteur, et ne compromettent pas plus la moralité de l'ouvrage que les mots « mangeons et buvons, car demain nous mourrons » ne prouvent l'immoralité d'Ésaïe ou de saint Paul (Article Cantique des Cantiques, dans l'Encyclopédie Lichtenberger).

8.5.3 Ruth

On a écrit que le livre de Ruth n'a pas de valeur religieuse (!!!). On a dit aussi que Judith et Tobie valaient Ruth ! Ce n'était pas l'avis des missionnaires baptistes américains qui, dans la province de Kouan-Choung (Chine), en 1875, traduisirent dans la langue de Swatow le livre de Ruth avant tout autre livre de la Bible. Ils estimaient, évidemment, qu'on trouve dans ces pages une admirable manifestation de l'esprit de l'Évangile, une sorte d'Évangile avant la lettre ; ensuite, que ce récit patriarcal, naïf, aimable, est aussi facile à comprendre que propre à gagner des sympathies. Ils ne devaient pas se tromper, car le livre de Ruth est toujours un de ceux que les Orientaux achètent le plus volontiers.

8.5.4 Esther

Quant au livre d'Esther, on lui reproche de manquer d'inspiration religieuse, parce qu'il ne contient pas le nom de Dieu ; on lui reproche d'être un livre de haine, de sang. « La haine et la vengeance, dit M. Lucien Gautier y occupent une large place. Il est triste de rencontrer dans le recueil même des récits bibliques de l'ancienne Alliance un livre qui favorise aussi ouvertement le penchant à la vengeance naturel au cœur de l'homme ».

Mais les textes, à notre sens, ne justifient pas ce jugement. Le roi avait, à la requête d'Haman, émis un édit ordonnant qu'on fit périr tous les Juifs... le treizième jour du mois d'Adar et que leurs biens fussent livrés au pillage (3:13).

Là-dessus se produisit l'intervention d'Esther et le revirement du roi. Mais un édit du roi ne peut être révoqué (*). Il n'y a qu'un moyen pour sauver les Juifs, c'est d'émettre un second édit, non pas pour interdire qu'on les attaque, cela n'était pas possible, mais pour leur permettre, si on les attaque, de se défendre. Et c'est bien ce que fit le roi.

(*) Malheureusement, l'ordre donné précédemment contre les Juifs ne pouvait être révoqué, les lois de l'État s'opposant à une pareille rétractation de la volonté suprême une fois proclamée ; on publia donc un autre décret... (Ed. Reuss).

Par ces lettres, le roi donnait aux Juifs, en quelque ville qu'ils fussent, la permission de se rassembler et de défendre leur vie, de détruire, de tuer et de faire périr, avec leurs petits enfants et leurs femmes, comme cela avait été permis contre les Juifs (3:13), tous ceux de chaque peuple et de chaque province qui prendraient les armes pour les attaquer, et de livrer leurs biens au pillage, et cela en un seul jour (8:11, 12).

Ainsi donc, les Juifs ont reçu l'autorisation de se défendre, ni plus ni moins, et rien ne permet de supposer qu'ils aient outrepassé leurs droits. En le faisant, ils auraient violé l'édit royal et mal leur en aurait pris. C'est à la lumière du texte de l'édit qu'on peut et qu'on doit comprendre le récit des événements.

Du reste, dans ce récit, l'auteur fait entendre clairement, et même souligne le fait, que les Juifs ont usé du droit de légitime défense. « Au jour où les ennemis des Juifs avaient espéré de dominer sur eux, ce fut le contraire qui arriva (9:1). Ils mirent la main sur ceux qui cherchaient leur perte (9:2), ils traitèrent comme il leur plut ceux qui leur étaient hostiles (9:5). Et le dernier mot de l'auteur, c'est : ils défendirent leur vie (9:16). De plus, l'observation par trois fois répétée : Ils ne mirent pas la main au pillage (10:15, 16), indique bien que les Juifs se sont bornés à se défendre. S'ils avaient été les oppresseurs, ils auraient pillé, c'est l'évidence même. À remarquer que l'autorisation de piller leur avait été donnée. L'auteur veut montrer qu'ils n'ont pas même été jusqu'au bout de leurs droits. Il n'est pas de bonne guerre de lui faire dire qu'ils les ont outrepassés (*).

(*) Les Juifs du livre d'Esther ne sont pas pires que tant de héros nationaux, que les guerriers suisses de Naefels (1388) par exemple, massacrant jusqu'au dernier les seigneurs autrichiens restés en arrière quand le pont s'effondra, leur coupant la retraite, et cela après treize siècles de christianisme.

Souvent on n'a voulu voir dans la Bible que l'élément divin, on y a méconnu l'élément humain. Ici, nous assistons au phénomène inverse. Pour les critiques modernes le dévouement d'Esther, qui par deux fois expose sa vie, l'intervention providentielle de Dieu pour délivrer son peuple, passent inaperçus. Ils ne voient que les massacres, et le soi-disant esprit de vengeance des Juifs. Ils exagèrent l'élément humain comme d'autres ont exagéré l'élément divin. On serait tenté de dire : c'est de l'auto-suggestion.

Admettons, toutefois, que notre interprétation soit erronée. Ce serait le cas de répéter, comme on l'a dit si souvent, et avec raison, que la Bible nous montre l'homme tel qu'il est, qu'elle n'idéalise pas les héros nationaux.

Ces gens ne connaissaient pas l'Évangile et ne nous sont pas proposés comme modèles, pas plus que David dans 1 Sam. 27:8-12, récit qui nous laisse sous une impression bien plus pénible que les passages incriminés du livre d'Esther. Même réflexion à propos de 2 Sam. 12:31.

À quoi nous ajouterons cette remarque de Félix Bovet : « N'oublions pas que la même Bible qui néglige de marquer les fautes à la fin de chacune des histoires qu'elle raconte comme on marque les fautes à la fin d'un thème, donne des préceptes de morale qui nous servent à les juger ».

La demande d'Esther au roi de permettre pour le lendemain, dans Suze, la continuation du massacre, « s'explique, dit la Bible annotée, si l'on admet que dans certains quartiers des dispositions menaçantes continuaient à se manifester ». La teneur générale du récit, la mise en évidence du caractère de légitime défense, la répétition, immédiatement après la mention de ce second massacre, des mots : ils ne mirent pas la main au pillage, tout cela autorise, pour dire le moins, une supposition de ce genre (*).

(*) Voici comment s'exprime M. Athanase Coquerel père sur ces massacres du second jour, dans son livre publié en 1863 : *Athalie et Esther de Racine*, avec un commentaire biblique.

« Le fait seul est raconté sans explication, sans circonstances atténuantes, et l'on peut sans doute arguer de l'idée que la sécurité des Juifs exigeait dans la capitale cette nouvelle garantie de leur triomphe. Mais il semble qu'une telle recrudescence appartenait plutôt au

nouveau ministre qu'à la reine. On n'aime pas à voir le nom d'une jeune femme mêlé à ces cruels récits ; il serait injuste cependant d'oublier qu'il s'agit d'une époque antérieure de quatre siècles à l'Évangile, et d'exiger d'une reine de Perse, parce qu'elle appartenait à la tribu de Benjamin, les vertus d'une chrétienne ».

À propos du caractère religieux du livre, de l'absence du nom de Dieu, il est bien difficile de ne pas reconnaître, comme l'accorde M. Lucien Gautier, que les paroles de Mardochee dans 4:14 (qui sait si ce n'est pas pour un temps comme celui-ci que tu es parvenue à la royauté ?) impliquent une croyance à l'intervention de la Providence divine.

Voici sur ce sujet quelques lignes écrites par M. Athanase Coquerel dans son livre déjà cité, Esther et Athalie :

En un mot, dans le seul livre d'Esther de tout l'Ancien Testament, Dieu, le vrai Dieu, est omis, et les idoles le sont aussi. Le récit ne contient rien ni contre le culte des astres, ni contre l'idolâtrie en général. Est-ce donc là l'ouvrage d'un descendant d'Abraham ? Quel Juif a pu écrire l'histoire de cette proscription et de cette délivrance de son peuple, sans faire à la Providence une place dans ses souvenirs, sans y joindre une action de grâces envers Dieu ? Non seulement les additions grecques, mais les Septante en les adoptant, et les récits de Flavius Josèphe, montrent assez combien il était contraire à l'esprit israélite de rédiger le récit de pareilles dispensations en passant Dieu sous silence, si l'on ose ainsi s'exprimer. L'auteur des « Additions » l'a si bien senti, qu'il arrive naturellement à cette conclusion, où l'esprit israélite respire : « C'est Dieu qui a fait ces choses » (chap. 7). Une telle lacune ne peut qu'être intentionnelle ; elle n'a pas son parallèle dans la Bible.... L'absence du nom de Dieu dans ce narré est un signe caractéristique spécial et constitue la preuve la plus irréfutable qu'on puisse concevoir de l'authenticité et de la certitude du document. Le livre d'Esther ne se comprend pas, si ce livre est un écrit semblable au reste de l'ancien Testament ; il se comprend sans peine, si ce livre est un extrait des mémoires du roi de Perse. Introduire le nom de Jéhova dans ces rapides annales, c'eût été enlever au récit son caractère spécial, la démonstration indirecte, mais intime, mais indéniable, de sa vérité. Que cette omission ait été préméditée et calculée, qui le croira ? Dans ces pages si courtes et si remplies, Dieu est attesté par son absence, il se révèle sans se déclarer, il se manifeste sans apparaître.

Le livre d'Esther n'est donc point un apologue, une œuvre d'imagination, mais une histoire.

Cette citation suffit à montrer que l'époque, le milieu, sont pour beaucoup dans certaines appréciations, et confirme pleinement l'opinion de M. Reuss.

[La suite de ce livre est due à Ruben Saillens]

(Ici s'arrête le travail de D. Lortsch. Si la mort n'avait fait tomber la plume de ses mains, notre cher ami aurait sûrement ajouté une conclusion à ce chapitre et à l'ouvrage tout entier. Qu'on veuille bien permettre à l'éditeur de cette brochure, bien qu'il soit loin d'avoir la compétence en ces matières qui caractérisait M. Lortsch, de conclure en quelques lignes. Il croit avoir connu suffisamment la pensée de l'auteur pour être sûr de ne la point trahir).

8.5.5 [Conclusion sur les livres Bibliques parfois comparés aux apocryphes]

Il est impossible, pour peu qu'on ait un sens spirituel éveillé, d'assimiler aux Apocryphes aucun des livres canoniques, même les moins religieux en apparence.

La noblesse du langage de l'Écclésiaste tranche avec la vulgarité de l'Écclésiastique, dont on a eu ci-dessus des exemples. La note pessimiste qu'il fait entendre n'est-elle pas nécessaire, et ne fallait-il pas que l'Esprit de Dieu fît naître une infinie tristesse au cœur de l'homme pour qu'il eût faim et soif de la vie éternelle ? Ce livre tout entier appelle le Messie, sans le nommer.

Dans le Cantique des Cantiques, un grand nombre d'âmes pieuses de tous les temps, sous les deux alliances, ont reconnu la voix de l'Époux divin et de l'Église, son épouse mystique. La plus pure et la plus parfaite des relations humaines devait être employée pour figurer l'union éternelle de l'humanité régénérée avec son Dieu, et cette idée se retrouve, amplifiée, dans le Nouveau Testament (Matth. 9:15 ; 25:1, 12 ; Jean 3:29 ; 2 Cor. 11:2 ; Éph. 5:22-33 ; Apoc. 19:7 ; 21:2 ; etc).

Ruth, choisissant l'exil pour l'amour de Nahomi et du Dieu de Nahomi qu'elle a appris à connaître, n'est-elle pas, elle aussi, une belle image de l'âme attirée par la grâce ? Et Booz, le rédempteur (Goel) devenu l'époux de l'étrangère indigente, ne fait-il pas pressentir son divin Descendant ? Remarquons que Ruth (avec Thamar et Rahab) est l'une des trois seules femmes à qui l'évangéliste Matthieu, guidé par le Saint Esprit, ait fait l'honneur de les inscrire dans la généalogie du Christ (Matth. 1:5).

Quant au livre d'Esther, dire que Dieu en est absent, c'est se montrer un lecteur bien superficiel. Lorsque Mardochee dit à la jeune reine : « Qui sait si ce n'est pas pour un temps comme celui-ci que tu es parvenue à la royauté ? » comment ne pas voir dans ces paroles la foi dans une volonté souveraine et toute-puissante, qui élit certaines âmes pour certains devoirs, en vue du salut de son peuple ? Et dans la réponse d'Esther, faisant prier Mardochee d'assembler tous les Juifs de Suse pour qu'ils jeûnent avec elle, comment ne pas reconnaître aussi le langage de la foi ? Que signifie le jeûne, sinon l'humiliation et la prière, actes religieux par excellence ?

9 Concluons

Les Apocryphes, rejetés hors du Canon par la presque unanimité des chrétiens évangéliques, n'ont pour derniers défenseurs que le catholicisme d'une part, et le protestantisme libéral d'autre part. Étrange coalition ! Elle atteste une fois de plus que les extrêmes se touchent ; d'ailleurs, à la réflexion, on voit bien plus d'affinités qu'il n'en paraît d'abord entre ces deux extrêmes. Les deux catholicismes (romain et oriental) noient la Bible dans le flot des traditions ; le libéralisme la noie dans le lot des littératures religieuses de tous les pays et de tous les temps. Dans le premier cas, c'est l'Église, dans le second cas, c'est la science et la raison, qui sont placés au-dessus de l'Écriture. Seuls les chrétiens évangéliques voient dans la Bible le Livre unique, la Parole de Dieu, règle infaillible de la doctrine et de la morale. Attestée par le Saint Esprit, non seulement à la conscience individuelle, mais à la conscience collective du peuple de Dieu de l'ancienne comme de la nouvelle alliance, elle est ainsi hors de pair. Il n'y a plus ni temple, ni autel, ni présence visible de Dieu sur la terre ; mais tant que nous avons l'Écriture dans nos mains et le Saint-Esprit dans nos cœurs, rien d'essentiel ne nous manque.

Il faut remarquer que les seuls livres apocryphes qu'on ait jamais tenté d'introduire dans le Canon appartiennent tous à l'Ancien Testament. Or, l'Ancien Testament a été confié aux Juifs (Rom. 3:2). Chose frappante ! Les Juifs, infidèles à l'esprit de l'Ancien Testament, en ont cependant copié la lettre avec une précision vraiment merveilleuse ; ils n'y ont rien ajouté, car il n'a jamais été dans leur intention de reconnaître les Apocryphes comme inspirés de Dieu. D'autre part, l'Église du moyen âge, infidèle à l'esprit du Nouveau Testament, en a gardé la lettre avec un soin méticuleux, sans y rien ajouter. Ainsi les oracles de Dieu nous ont été conservés, dans les deux cas, par des dépositaires indignes et inintelligents, comme si une Force plus grande que la leur les y avait contraints. N'est-ce pas là l'un des miracles les plus évidents de l'Histoire ?

C'en est un aussi, et des plus grands, que l'extraordinaire développement, de l'œuvre biblique au cours du 19^e siècle. Jusqu'en 1804, un petit nombre de peuples possédaient seuls la Parole de Dieu, et encore à très peu d'exemplaires. Depuis cette date, à laquelle fut fondée la Société Biblique Britannique et étrangère, des centaines de versions nouvelles, dans des langues dont la plupart n'avaient jamais été écrites jusque là, ont vu le jour, et le saint volume a été mis à la portée des plus pauvres, par la générosité inépuisable des

amis de la Bible et le travail fidèle de ses propagateurs. Ainsi nous avons vu se réaliser de notre temps la prophétie du Sauveur : « Je vous le dis en vérité, partout où cette bonne nouvelle sera prêchée, dans le monde entier, on racontera en mémoire de cette femme ce qu'elle a fait » (Matth. 26:13). Il a fallu l'œuvre des Sociétés bibliques pour que l'acte touchant de l'humble pécheresse fût, en effet, raconté dans toutes les langues du monde.

Que Dieu continue à bénir la diffusion de sa Parole ! Jamais elle n'a été plus nécessaire que dans ces temps de douleur et d'effroi ; jamais non plus, grâce à Dieu, elle n'a été plus largement répandue. Et que Dieu suscite parmi nous l'homme, ou les hommes, qui pourront, avec une consécration égale à la sienne et des dons pareils aux siens, prendre la place qu'a laissée vacante l'auteur des pages qu'on vient de lire, le très regretté Daniel Lortsch.

Ruben Saillens — Juin 1917

AVONS-NOUS UNE RÉVÉLATION DE LA PART DE DIEU ? Par J. N. Darby

[Autrement dit : La Bible est-elle une révélation de Dieu, ou non ?]

Les oracles de Dieu leur ont été confiés... — Rom. 3:2

Note : Cet article répond à l'article «La Bible» du Pr Smith paru dans la 9^e édition de l'Encyclopedia Britannica.

Ce texte en français a paru en 1879, traduction de CW vol. 29 p. 60-136. Un texte abrégé a paru en 1905

Les titres et sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières

- 1 Besoin d'une révélation de Dieu
 - 1.1 Importance d'avoir une révélation de Dieu authentique
 - 1.2 Pas de révélation de Dieu parmi les hommes — paganisme, philosophes, Islam, chrétienté
 - 1.3 La révélation de Dieu trouvée dans Sa Parole (La Bible)
- 2 Attaques contre la Bible
 - 2.1 La Parole de Dieu démolie par les savants
 - 2.2 La Parole de Dieu rejetée par le clergé au profit des spéculations incrédules
- 3 La Parole de Dieu dans la Bible : une évidence pour les simples
 - 3.1 Comment l'Ancien Testament a été formé
 - 3.2 Ce que la Bible affirme sur elle-même : une imposture n'est pas croyable
 - 3.3 Christ affirmant la vérité et l'autorité de l'Écriture
 - 3.4 Les apôtres confirment partout l'authenticité de l'AT
 - 3.4.1 Épîtres de Paul
 - 3.4.2 Écrits de Jean
 - 3.4.3 Discours et épîtres de Pierre
 - 3.4.4 Évangile de Matthieu
 - 3.4.5 Ce qui ressort des écrivains du NT : authenticité des écrits et des écrivains
 - 3.5 L'AT : De grands desseins de Dieu en rapport avec l'homme, ou la petite histoire d'un petit peuple
 - 3.6 La loi et les ordonnances n'ont pas fait l'objet d'un développement graduel
 - 3.6.1 De Josué à Samuel
 - 3.6.2 Ce qui croit, c'est la lumière prophétique
 - 3.6.3 Pas de prophètes réformateurs
 - 3.6.4 Des ordonnances élaborées dès le début
 - 3.6.5 Le Deutéronome : son but et ses particularités
 - 3.6.6 Le temple d'Ézéchiël
 - 3.6.7 Le livre de la loi au temps de Josias
 - 3.6.8 Une lumière croissante, mais non pas un développement de la loi
- 4 Les noms de Dieu : la théorie des sources élohistes et jéhovistes
 - 4.1 Cette théorie ignore les noms de Dieu pour une relation particulière
 - 4.2 Les divers noms de Dieu en rapport avec les diverses relations
 - 4.3 Dieu comme Père pour les chrétiens
 - 4.4 Le Très Haut
 - 4.5 Les noms de Dieu dans le Ps. 91
 - 4.6 Le nom de Jéhovah = l'Éternel – Dieu d'Abraham
 - 4.7 Le nom de Élohim
 - 4.8 Différents noms de Dieu dans le NT
 - 4.9 Différents noms de Dieu dans les écrits de Jean
 - 4.10 Noms de Dieu dans les Psaumes
 - 4.11 Noms de Dieu dans Job, les Proverbes et l'Ecclésiaste
 - 4.12 Noms de Dieu dans la Genèse
 - 4.13 Les rationalistes contestent tout miracle, y compris l'inspiration divine
 - 4.14 Ou bien l'AT est inspiré de Dieu, ou bien c'est une imposture (pas de milieu)
 - 4.15 L'AT forme un tout dont la perfection est saisie quand Dieu ouvre l'intelligence
- 5 Être chrétien et douter de la Bible comme donnée de Dieu : est-ce cohérent ?
- 6 La révélation donnée de Dieu, est aussi communiquée de Dieu
- 7 Unité de l'Écriture
 - 7.1 Unité de pensée entre AT et NT : un seul et même plan directeur
 - 7.2 Le dessein de Dieu à la base de l'unité de la Bible
 - 7.3 Un plan de Dieu unique et complet vu dans les principes moraux et le développement historique de la Bible
 - 7.3.1 L'homme responsable et l'Homme en qui les promesses de Dieu s'accomplissent (Genèse et NT)
 - 7.3.2 Promesses inconditionnelles, puis des conditions introduites avec la loi
 - 7.3.3 Accomplissement des promesses en Christ sur le fondement de la pure grâce (laquelle s'étend aux Gentils)
 - 7.3.4 Place de la loi dans le plan de Dieu — La justification par la foi
 - 7.4 Unité de dessein et de pensées divines dans divers sujets de l'Écriture
 - 7.4.1 Christ le Fils de l'homme

- 7.4.1.1 Les souffrances qui devaient être la part de Christ et les gloires qui suivraient — Christ, et les croyants attendant la gloire, dans un monde ennemi
- 7.4.1.2 Souffrances et gloire de Christ selon les Ps. 2 et 8 et les citations du NT
- 7.4.1.3 Souffrances et gloires de Christ, selon Daniel et Ps. 80
- 7.4.1.4 Souffrances et gloires du Fils de l'homme selon les Évangiles
 - 7.4.1.4.1 Matthieu, Marc et Luc
 - 7.4.1.4.2 Jean
 - 7.4.1.4.3 Vérités manifestées par ces souffrances et ces gloires de Christ
- 7.4.1.5 Souffrances et gloire de Christ selon Actes 7 et Apocalypse
- 7.4.2 Unité de dessein et de pensées divines dans divers sujets de l'Écriture : les fêtes d'Israël
 - 7.4.2.1 La Pâque
 - 7.4.2.2 La Pentecôte
 - 7.4.2.3 La fête des Tabernacles
- 7.4.3 Unité de dessein et de pensées divines dans les sacrifices et les types
- 7.4.4 Unité de dessein et de pensées divines dans l'histoire du peuple
- 7.4.5 Encore les sacrifices
- 7.5 Unité de dessein et de pensées divines dans des parties de l'Écriture à plusieurs auteurs
 - 7.5.1 Les Évangiles : origine, auteurs, inspiration, effets sur le coeur et la conscience
 - 7.5.1.1 Matthieu : Messie, Emmanuel, Jéhovah, Fils de Dieu, présenté à Israël avec tous les principes qu'il apportait, et rejeté pour faire place à des conseils plus profonds et à un salut plus excellent
 - 7.5.1.2 Marc
 - 7.5.1.3 Luc : la grâce qui atteint au delà des promesses à Israël ; le Fils de l'homme en qui cette grâce est venue
 - 7.5.1.4 Jean
 - 7.5.1.5 Scène finale de la vie du Seigneur dans les évangiles
 - 7.5.2 Unité de dessein et de pensées divines dans les Psaumes
 - 7.5.3 Enseignements de Pierre, Paul et Jean : leurs spécificités, mais le même évangile
- 7.6 Témoignages extérieurs sur l'unité de l'Ancien Testament
- 8 Conclusion

1 Besoin d'une révélation de Dieu

1.1 Importance d'avoir une révélation de Dieu authentique

Voici évidemment une question de toute importance : Avons-nous une révélation de la part de Dieu ; une communication de ses pensées sur laquelle nous puissions nous appuyer avec sécurité ? Existe-t-il quelque chose de positif, qui soit connu avec certitude et qui me permette de dire : J'ai la vérité de Dieu ? Ai-je de la part de Dieu une révélation de sa pensée, authentique et revêtue d'autorité, une révélation par laquelle Dieu lui-même me dise ce qu'il est ?

1.2 Pas de révélation de Dieu parmi les hommes — paganisme, philosophes, Islam, chrétienté

Je ne puis avoir de confiance en l'homme. L'homme qui n'a pas eu une telle révélation, est plongé, dans la dégradation la plus complète et la plus profonde. Je ne puis me fier à l'église ou aux docteurs. Église et docteurs ont leur histoire, et l'on sait ce qu'elle est. De nos jours, ils sont comme un roseau qui se brise en perçant la main qui s'y appuie. De quel côté donc me tourner pour trouver la vérité que je puisse aimer, sur laquelle je puisse me reposer et dont je puisse dire : Voilà ce que Dieu m'a donné et qui me vient de lui-même ? Pour cela deux choses sont nécessaires : d'abord une révélation de la part de Dieu, car si tout homme est menteur, là sera la vérité. Ensuite il faut que cette révélation soit communiquée d'une manière authentique, afin que je puisse compter sur elle.

C'est un fait que, sans une révélation, les hommes n'ont connu ni Dieu, ni son caractère.

Le paganisme universel, civilisé ou non, en est la preuve. Les hommes n'ont pas aimé garder la connaissance de Dieu, quand il leur a été révélé. On ne saurait prétendre que le culte de Lingam et de Yoni, des chats, des singes et des fétiches, soit une vraie connaissance de Dieu. Toutes ces religions diverses prouvent que l'homme a besoin d'un Dieu, et qu'il ne peut s'en passer ; mais, en même temps, elles sont la démonstration qu'il lui est impossible de trouver Dieu, ou qu'il ne veut pas le recevoir.

Voici donc comment la question se présente : Je regarde autour de moi pour trouver Dieu et sa vérité. Le paganisme ne peut me conduire à Lui ; il déifie les passions de l'homme et le pousse à la dernière dégradation. Je ne vois parmi les païens aucun homme qui ne soit dépourvu de sens moral.

On objectera peut-être Platon et ce qu'il dit de Dieu. Qu'enseigne-t-il donc en réalité ? Le communisme le plus grossier. Ce qu'il veut, c'est la communauté des femmes et de tout ; pour lui, hommes et femmes ne sont destinés qu'à procréer des citoyens pour la république. Le Dieu suprême, suivant lui, ne peut entrer en communication directe avec la créature ; c'est par l'intermédiaire des démons, ou médiatement peut-être par le Logos. Chose étrange à dire, Platon a été, avec les rabbins, l'inventeur du purgatoire, et la dernière forme de sa doctrine a donné naissance à l'arianisme.

Trouverai-je la vérité parmi les mahométans avec leur paradis de houris là-haut et le glaive ici-bas ? Le Koran, même pour l'observateur le plus superficiel, n'est qu'une misérable imposture, un amas de prétendues révélations inventées suivant l'occasion qui les faisait naître. Le Koran ou « l'épée » n'est pas une révélation de Dieu, si ce n'est comme plaie judiciaire infligée à la chrétienté.

Les Juifs ne peuvent me parler de Dieu, rejetés de Lui comme ils le sont, suivant leurs propres Écritures. Apprendrai-je à le connaître chez les jésuites, dont les intrigues troublent toutes les nations sous le ciel ? Sera-ce auprès du pape, dont l'infaillibilité n'est crue que par ses partisans les plus grossièrement ignorants, et à laquelle l'histoire donne le démenti le plus éclatant ? Irai-je me prosterner devant les idoles d'or qui représentent la mère de Dieu, comme l'on dit, et qui sont érigées en public partout où il y a possibilité de le faire ? Est-ce là que mon âme trouvera son lieu de repos ?

Me tournerai-je vers les protestants ? Mais le plus grand nombre de leurs docteurs, sur la plupart des points, ne suivent que leur raison. Du puseyisme au libéralisme, j'ai le choix, parmi eux, entre les opinions et les hérésies sans nombre qui se contredisent et se détruisent l'une l'autre. Me dira-t-on qu'il y a un accord réel entre les diverses professions de foi évangéliques des grands corps protestants ? Je ne l'admets pas entièrement ; Luther ne le pensait pas. Elles s'accordent presque toutes sur un point : la régénération baptismale. Mais quand je demande si les docteurs croient aux formulaires qu'ils signent, il n'y en a pas un ; ce sont pour eux des choses surannées.

1.3 La révélation de Dieu trouvée dans Sa Parole (La Bible)

Que dois-je faire ? Dire avec Pilate : Qu'est-ce que la vérité ? puis me laver les mains en désespoir de cause et abandonner Christ à ses ennemis ? Non ; nous avons la Parole de Dieu sur laquelle nous pouvons nous appuyer.

2 Attaques contre la Bible

2.1 La Parole de Dieu démolie par les savants

Ah ! enfin j'ai trouvé quelque chose : Dieu révélé d'une manière digne de Lui ! Mais voici le coup le plus cruel ; — ce n'est pas, me dit-on, la parole de Dieu. C'est une compilation de diverses traditions et documents faite quelque sept ou huit siècles après le temps où elle prétend avoir été écrite ; documents et traditions tirés Dieu sait d'où (mais ne venant pas de Lui), et composés Dieu sait par qui. Ce livre, affirme-t-on, se compose en partie d'une loi mise au jour sept ou huit cents ans après l'époque où l'on dit qu'elle fut écrite, quelques-uns de ses documents étant reconnus comme existant peut-être déjà à cette date ; en partie de prétendues prophéties rassemblées par quelque compilateur et mises fréquemment sous le nom de quelqu'un auquel elles n'appartiennent pas. Un long conflit, dit-on, a subsisté entre l'élément moral et l'élément cérémoniel ou sacerdotal, mais le premier a triomphé au temps d'Esdras, et seulement alors, bien que, selon ce qu'on affirme, les Israélites n'eussent jamais eu la loi telle qu'elle est, avant le règne de Josias. Et cependant, chose étrange à dire, le parti qui remporte la victoire ne s'en sert que pour fixer la nation dans le cérémonialisme et sous l'autorité d'une tradition sacerdotale, comme elle ne l'avait jamais été auparavant ! De plus, outre les deux principaux documents d'après lesquels l'histoire des premiers temps aurait été compilée, et les autres fragments qui y auraient été adaptés par le compilateur, on prétend avoir découvert un autre auteur dont les écrits s'entremêlent avec ceux des deux principaux, et dont l'objet est de relever l'importance des ancêtres de l'Israël du nord. Les prophètes, ajoute-t-on, prétendent bien à une vue intuitive venant de Dieu ; mais leur grand objet n'était pas les événements à venir.

Telles sont les Écritures, si nous en croyons ces savants. Elles ne sont pas la parole de Dieu, mais une compilation incertaine, fruit des progrès de l'histoire d'Israël ; provenant en partie des sacrificateurs, sous lesquels la loi parvint à sa maturité, sans être jamais complète jusqu'à Esdras ; en partie des prophètes luttant contre les principes sacerdotaux (non pas, remarquez-le contre leurs péchés envers Dieu, ou contre leurs infractions à la loi qui alors n'était pas encore formulée) ; en partie enfin de la vie laïque au sein du peuple. Tels sont les facteurs (c'est l'expression consacrée) de l'Ancien Testament. Quant au Nouveau, on consent à admettre que quatre épîtres soient de Paul ; elles sont dit-on, l'expression la plus élevée de la vie spirituelle chez le chrétien ; le reste est falsifié ou douteux, et en grande partie une tentative comparativement moderne, ayant pour but de concilier les factions de Paul et de Pierre dans l'Église, ou bien un fruit tardif de la philosophie et des rêveries alexandrines, ou du symbolisme juif.

2.2 La Parole de Dieu rejetée par le clergé au profit des spéculations incroyables

Il ne faut pas s'étonner qu'une très grande partie du clergé protestant en France ait déclaré ne vouloir rien signer, ni le symbole des apôtres, ni aucune confession de foi, admettant bien, sans doute, qu'il faut croire quelque chose, mais ne sachant pas encore quoi ; tandis que les pauvres laïques, moins savants, mais plus simples, s'écrient : «Pourtant, si nous sommes des chrétiens, il nous faut un Christ quel qu'il soit». Voilà où nous a conduits ce que l'on nomme l'Église. Il n'y a pas maintenant «des cérémonies et des traditions sacerdotales combattues et corrigées par des prophètes prétendant à une intuition divine», mais nous voyons des cérémonies et des traditions sacerdotales et ecclésiastiques, qui apportent à l'âme le dégoût et l'ennui, quand elles ne la poussent pas à chercher dans le papisme un libre refuge ; ou bien qui aboutissent à une incrédulité froide et sans profondeur, se nourrissant de spéculations revêtues d'une fausse apparence historique, sans que ceux qui s'y livrent aient jamais pénétré au-dessous de la surface et saisi le moins du monde, d'une manière spirituelle, la substance de ce qui est à leur porte et devant leur cœur. Ces raisonnements, ces théories et hypothèses, qui se succèdent sans cesse et se remplacent les unes les autres, peuvent faire grand bruit et produire un certain effet, mais ceux qui les inventent et les soutiennent ne sont pas enseignés de Dieu. À un dogmatisme sans vie, ils n'ont pas substitué un système fondé sur la certitude, mais l'ont changé en une incrédulité et un scepticisme spéculatifs.

3 La Parole de Dieu dans la Bible : une évidence pour les simples

Où est donc la parole de Dieu ? Là où elle a toujours été, comme la lumière dans le soleil. L'homme a pu observer dans cet astre des taches et des focules, ou espaces plus lumineux que le reste du disque ; on découvrira, peut-être, que les taches ont un rapport quelconque avec les aurores boréales et les perturbations magnétiques, mais ceux qui ont des yeux marchent, comme ils l'ont toujours fait, à cette pleine et brillante lumière du jour que Dieu nous a donnée. La parole de Dieu brille aussi comme toujours, et l'entrée de cette parole illumine et donne de l'intelligence aux simples. Ceux-là ont une nature qui peut estimer, dans la parole de Dieu, le vrai caractère qu'il lui a donné, nature que ces savants n'ont pas, car il a caché ces choses aux sages et aux intelligents et les a révélées aux petits enfants (Matt. 11:25). «Ils seront tous enseignés de Dieu» (Jean 6:45), telle est la déclaration du Seigneur et du prophète pour ceux qui sont capables d'entendre.

3.1 Comment l'Ancien Testament a été formé

Personne ne peut contester que le recueil des écritures de l'Ancien Testament n'existât sous la forme qu'il a actuellement, un certain temps avant que le Seigneur fût sur la terre. En effet, Christ reconnaît la division qui existe maintenant. Ce travail de collection a été attribué au grand sanhédrin ou à Esdras, mais, quoiqu'il en soit, le recueil a été formé. L'historien Josèphe est très explicite sur ce point. Il n'y a pas chez nous, dit-il, une multitude de livres ; nous n'en avons que vingt-deux (*). Il ajoute qu'il y a eu des histoires et des écrits composés depuis le temps d'Artaxerxès, mais qu'ils n'avaient pas la même autorité, parce qu'il n'y avait point alors de prophètes. Nous pouvons rendre grâce à Dieu de ce que le recueil des Écritures a été formé. Que l'histoire de Ruth ait été réunie au livre des Juges ou les Lamentations à Jérémie, ou bien que ces deux livres aient été ensuite relégués parmi les Kétubim, ou écrits non prophétiques, cela n'a aucune importance. Leur place dans l'histoire est claire pour tout lecteur même superficiel. Pour le croyant, il n'importe pas de savoir qui a écrit Ruth. Il reçoit tous ces livres comme la parole de Dieu ; c'est Dieu qui en est l'auteur. C'est, comme l'exprime Matthieu : *upo Kurion dia profhton* «dit par le Seigneur par le moyen du prophète» [Matt. 1:22 : afin que fut accompli ce que le Seigneur a dit par le prophète]. Il est vrai aussi qu'en rassemblant ces livres, on peut y avoir ajouté de courtes notes, telles que : «Elles y sont demeurées jusqu'à ce jour» (Josué 4:9), ou autres semblables. Il y en a, et elles ont leur intérêt dans une histoire donnée de Dieu, mais elles n'affectent en rien la révélation. Le livre montre clairement que, comme ensemble, il est inspiré et ordonné dans sa structure par Dieu lui-même, et quand les diverses parties en ont été réunies pour faire cet ensemble, l'ordre divin établi par la main et la sagesse de Dieu peut se trouver aussi bien dans ces notes que partout ailleurs. La question est celle-ci : Ce livre nous est-il donné de Dieu, comme une révélation ? A-t-il été donné tel que nous l'avons maintenant ? Ce qu'il contient est-il révélé de Dieu, ou bien sont-ce les pensées de l'homme ?

(*) Les Juifs, à l'époque du Seigneur, partageaient l'Ancien Testament en vingt-deux livres, de la manière suivante : 1° Les cinq livres de Moïse ou la Loi ; 2° treize livres des prophètes, savoir : Josué, les Juges et Ruth ; les deux livres de Samuel, les Rois et les

Chroniques ; Ésaïe, Jérémie et les Lamentations, Ézéchiël, Daniel, les douze petits prophètes ; Job, Esdras, Néhémie, Esther ; 3° les Hagiographes ou écrits saints, savoir les Psaumes, les Proverbes, l'Écclésiaste et le Cantique. Ces quatre derniers portaient le nom général de Psaumes. En disant la loi, les prophètes et les psaumes (Luc 24:44), on disait toute l'Écriture.

3.2 Ce que la Bible affirme sur elle-même : une imposture n'est pas croyable

La Bible professe nous donner le récit de toutes les voies de Dieu depuis la création (et même, en conseil, dès avant la création), jusqu'à ce que le Seigneur vienne ; oui, jusqu'à la fin des temps, lorsque Dieu pourra dire : Gegone, c'est fait. Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin» (Apoc. 21:6). Elle professe de plus nous donner une révélation du Père dans le Fils. Une entreprise aussi immense est-elle une révélation de Dieu, ou bien ne serait-ce que le résultat du développement de la vie nationale chez un petit peuple insignifiant, ainsi que le prétendent ces critiques qui ne savent pas y voir davantage. «Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître» (Jean 1:18). Cela est-il une révélation de Dieu ou non ? C'est-à-dire les écrits qui me le rapportent, sont-ils de Dieu, et les possédé-je tels que Dieu nous les a donnés ? car autrement ce n'est une révélation ni pour moi, ni pour personne.

Ce sont là des questions sérieuses. L'entreprise elle-même démontre quel est son auteur. Si elle venait de l'homme, qu'aurions-nous ? Pour répondre, nous n'avons qu'à considérer ce qui existe en dehors de ce livre merveilleux. Et cependant, d'après les théories dont j'ai parlé, il n'est qu'une imposture, car quel autre nom donner à des récits composés des centaines d'années après la date qu'on leur assigne, comme s'ils avaient été écrits par inspiration à cette date ? Et cela viendrait de cette nation même qui était constamment emportée dans le courant de l'idolâtrie et que ces livres condamnent ! De plus, (combien la race de ces savants n'est-elle pas crédule !) ceux que l'on prétend avoir forgé ces livres auraient persuadé au peuple juif que la loi qui le condamnait, il l'avait toujours eue comme loi venant de Dieu lui-même ; tandis que, s'il faut en croire nos modernes docteurs, et leurs allégations relatives à Josias (*), les Israélites n'auraient jamais eu la loi avant cette époque. C'était, suivant eux, une chose toute nouvelle, ou tout au plus arrangée pour l'occasion, d'après quelques vieilles traditions tirées de divers antiques documents. Remarquez ensuite, car il faut bien le dire, que Christ et ses apôtres, envoyés de Dieu, confirmaient volontairement cette supercherie ou trompaient à dessein le peuple et tous ceux qu'ils enseignaient. Enfin, par-dessus tout, est-il croyable qu'une imposture soit la plus sainte production qui ait jamais apparu dans le monde, portant, pour tous ceux qui ont quelque sens moral, une empreinte divine que nul autre écrit ne possède ? Comme le dit Rousseau, inventer une vie telle que celle de Christ serait un plus grand miracle que d'être Christ.

(*) De Wette conclut du fait qui est rapporté en 2 Chroniques 34:14, que le livre de la loi pourrait bien avoir été fabriqué par le parti sacerdotal.

3.3 Christ affirmant la vérité et l'autorité de l'Écriture

Je toucherai à quelques-unes des raisons que l'on allègue pour établir ces théories, mais d'abord je m'occuperai du livre lui-même. En tout premier lieu, il faut remarquer que Christ et ses apôtres le regardent comme formant un tout, ayant un caractère bien connu et qui lui est propre. «L'Écriture ne peut être anéantie» (Jean 10:35). «Il leur ouvrit l'intelligence pour entendre les Écritures» (Luc 24:4, 5). «Sondez les Écritures» (Jean 5:39). C'était donc un recueil, dont l'autorité était reconnue, et du Seigneur lui-même et de ceux auxquels il s'adressait. Et, pour parler avec plus de précision encore, il le reconnaissait, tel que nous l'avons maintenant, et tel que les Juifs l'avaient alors. «Il fallait», dit-il, «que toutes les choses qui sont écrites de moi dans la loi de Moïse, et dans les prophètes, et dans les Psaumes, fussent accomplies» (Luc 24:44). Ici nous avons la Torah (la loi), les Nebaim (les prophètes), les Kétubim (les hagiographes), — ces trois divisions distinguées par les Juifs.

Christ reconnaissait donc ce que nous nommons l'Ancien Testament, tel que nous l'avons et tel que les Juifs le possèdent aussi. Mais il va plus loin, il le reconnaît dans son caractère actuel et dans ses auteurs. «Moïse ne vous a-t-il pas donné la loi, et nul d'entre vous n'observe la loi ?» (Jean 7:19). «C'est pourquoi Moïse vous a donné la circoncision (non qu'elle soit de Moïse, mais elle est des pères)» (v. 22). «Il y en a un qui vous accuse, Moïse, en qui vous espérez ; car si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi, car lui a écrit de moi. Mais si vous ne croyez pas ses écrits, comment croirez-vous mes paroles ?» (Jean 5:45-47). Et encore : «Abraham lui dit : Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent. Et il dit : Non, père Abraham, mais si quelqu'un va des morts vers eux, ils se repentiront. Et il lui dit : S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne seront pas non plus persuadés si quelqu'un ressuscitait d'entre les morts » (Luc 16:29-31). Combien cela a été vrai des pauvres Juifs et combien ce l'est aussi des malheureux incrédules ! Le christianisme et la résurrection du Seigneur ne servent de rien si l'on ne croit pas Moïse et les prophètes, c'est-à-dire leurs écrits, car les Juifs les avaient certainement. «Il a écrit de moi. Mais si vous ne croyez pas ses écrits, comment croirez-vous mes paroles ?» (Jean 5:46, 47).

Et remarquez encore ici que tout ce dont on fait aujourd'hui une difficulté : la version des Septante (*), les additions du «compilateur» (**), tout cela existait alors. C'était la même collection, telle que nous l'avons, dont Christ reconnaît l'autorité, sur laquelle il insiste, et qui pour lui sont les écrits de Moïse.

(*) La version des Septante, traduction grecque du texte hébreu, souvent citée par le Seigneur et les apôtres inspirés. On fait une difficulté de ce qu'elle ne rend pas toujours littéralement le texte hébreu.

(**) Le «compilateur», c'est l'auteur inconnu qui, suivant les rationalistes, aurait rassemblé et fondu divers documents pour en former le Pentateuque, en y ajoutant ce qui lui semblait nécessaire, puis faisant passer le tout pour écrits de Moïse.

Mais de plus, après sa résurrection, non plus lorsqu'il avait affaire avec les Juifs qui reconnaissaient ces Écritures, mais parlant de lui-même à ses disciples, le Seigneur, «commençant par Moïse et tous les prophètes, leur exposait dans toutes les Écritures les choses qui le concernaient» (Luc 24:27). Pouvez-vous vous représenter le Christ ressuscité expliquant à ses disciples une collection de vieux documents mal compilés et contradictoires, que l'on prétendait faussement être Moïse et les prophètes ? Ce n'est pas tout. On dira peut-être (car jusqu'où la folie de l'incrédulité savante ne va-t-elle point ?) qu'il ne leur expliquait que les choses qui le concernaient. «Ce sont ici», dit-il, «les paroles que je vous disais quand j'étais encore avec vous, qu'il fallait que toutes les choses qui sont écrites de moi dans la loi de Moïse, et dans les prophètes, et dans les psaumes, fussent accomplies. Alors il leur ouvrit l'intelligence pour entendre les Écritures. Et il leur dit : Il est ainsi écrit» (Luc 24:44-46). Ah ! la parole écrite, voilà ce à quoi il attachait de la valeur. Est-il possible de s'imaginer le Seigneur ressuscité, ouvrant avec une puissance divine l'esprit des disciples, afin qu'ils comprissent une compilation faussement attribuée à Moïse et à d'autres ! Qu'il ouvre l'esprit afin que nous puissions comprendre la parole divine, on le conçoit aisément, et, si nous sommes enseignés de Dieu, nous savons combien cela nous est nécessaire ; mais le faire pour une imposture, pour des écrits qui prétendent être ce qu'ils ne sont pas, c'est ce qui ne peut être admis que par un rationalisme qui se nourrit de vaines spéculations. Mais «l'injuste ne connaît pas la honte» (Sophonie 3:5).

Comme nous l'avons vu, le Seigneur reconnaît les prophètes : bien plus, il nomme spécialement celui qui, de tous, est le plus mis en question : Daniel. «L'abomination de la désolation dont il a été parlé par Daniel le prophète» (Matth. 24:15). Ces mots sont contestés dans Marc, mais non pas dans Matthieu, et la variante de Marc confirme l'authenticité du texte de Matthieu. En outre, le Seigneur affirme que les commandements donnés par Moïse ont été prononcés par Dieu : «Car Dieu a commandé, disant : Honore ton père et

ta mère» (Matth. 15:4). Il cite aussi Ésaïe : «Ésaïe a bien prophétisé de vous, disant : Ce peuple m'honore des lèvres» (v. 7). Ces paroles se trouvent dans la première partie de la prophétie, mais le Seigneur cite aussi la seconde partie, celle du «grand inconnu», comme disent ces critiques (*). «On lui donna le livre du prophète Ésaïe ; et, ayant déployé le livre, il trouva le passage où il est écrit : L'esprit du Seigneur est sur moi... Et il se mit à leur dire : Aujourd'hui cette écriture est accomplie, vous l'entendant». Il accepte ce livre comme étant Ésaïe, et affirme, ce qui est de beaucoup plus grande importance, ce qui, en réalité, est seul important, que ce livre est de Dieu lui-même (Luc 4:17-21). Dans le même chapitre, nous voyons le Seigneur reconnaître comme authentique le livre des Rois et l'histoire d'Élie et d'Élisée. Plus loin, il met de nouveau directement son sceau sur l'authenticité de la dernière partie d'Ésaïe, en citant la prophétie relative à Jean le baptiseur (Luc 7:27 ; Ésaïe 40:3). J'ai à peine besoin d'appeler l'attention sur d'autres passages.

(*) Ils prétendent que les derniers chapitres à partir du ch. 40 ne sont pas d'Ésaïe, mais d'un auteur inconnu.

Les discours, la vie et tout ce qui était l'expression de l'âme du Seigneur, va nécessairement bien au delà de ces écritures, et montre que ce qui appartenait à l'ancienne alliance devait être mis de côté pour l'accomplissement, de conseils infiniment plus glorieux : Lui-même nous dit que la loi et les prophètes ont été jusqu'à Jean, et que, dès lors, le royaume de Dieu était annoncé ; mais, en lisant les évangiles avec simplicité, on trouvera que tous les discours et la vie entière de Jésus sont imprégnés de la vérité que présentent la loi et les prophètes, comme nous les avons dans les Bibles ordinaires, rendant ainsi témoignage à leur authenticité, tels qu'ils sont actuellement, tellement qu'il faudrait en arracher toute la révélation de Christ pour ébranler l'autorité de la loi et des prophètes. Il n'était pas venu, dit-il, pour les abolir, mais pour les accomplir. Pour accomplir quoi ? Une misérable compilation du temps d'Esdras, ou des documents fragmentaires réunis par un homme et ayant acquis graduellement l'autorité d'une loi inconnue au commencement ? ou bien est-ce pour accomplir la parole de Dieu, donnée par inspiration à Moïse et à ceux que Jéhovah avait envoyés ? Jésus naquit à Bethléem, parce que, par la volonté de Dieu, le prophète l'avait ainsi annoncé. Il est mort, parce que sans cela, comment auraient été accomplies les Écritures qui disent qu'il en devait être ainsi ? Jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, un seul iota ou un seul trait de lettre ne passera point de la loi que tout ne soit accompli.

3.4 *Les apôtres confirment partout l'authenticité de l'AT*

Examinons maintenant ce que disent les serviteurs de Christ après qu'il eut été rejeté, je veux dire les apôtres et les écrivains du Nouveau Testament. Les apôtres, ceux qui avaient été revêtus d'autorité et envoyés par Lui pour annoncer la vérité chrétienne, et qui, pour ce service, étaient inspirés par le Saint-Esprit, les apôtres et les autres écrivains inspirés du Nouveau Testament affirment, ou, ce qui dans un certain sens est plus fort, supposent partout que l'Ancien Testament — tel que nous l'avons, en commun avec les Juifs, ennemis du christianisme, mais, en cela, témoins avec lui — est un livre inspiré, écrit par ceux auxquels il est attribué, et donné de Dieu.

3.4.1 *Épîtres de Paul*

Je prendrai d'abord les grandes épîtres de Paul, comme on les nomme, celles que l'un des principaux chefs du rationalisme moderne admet comme le sûr fondement du christianisme historique, et je commencerai par l'épître aux Romains, quoique, dans l'ordre chronologique, elle soit la dernière des quatre. L'apôtre Paul, comme il nous le dit lui-même, avait été mis à part pour l'Évangile de Dieu, lequel il avait auparavant promis par ses prophètes dans de saintes Écritures, touchant son Fils, Jésus-Christ, notre Seigneur, né de la semence de David selon la chair (Rom. 1:1-4). Ici, de saintes Écritures, de saints écrits sont reconnus ; les prophètes sont des prophètes de Dieu, et tout le système annoncé par eux relativement à la promesse faite à la semence de David, et qui se déroule à travers les écrits prophétiques et les Psaumes, depuis Samuel, et dans tous les prophètes, ce système entier, dis-je, est pleinement et clairement admis. Paul fonde sur ces écrits son propre enseignement, en ajoutant nécessairement le fait de la résurrection. «Quel est donc l'avantage du Juif ?» demande Paul. «Grand de toute manière», répond-il. Et en quoi principalement ? — «D'abord, en ce que les oracles de Dieu leur ont été confiés» (Rom. 3:1-2). Tels étaient ces saints écrits. La bénédiction spéciale des Juifs, c'est qu'ils possédaient les oracles de Dieu. — Pauvre Paul ! être ignorant à ce point ; c'est qu'il n'avait pas, comme j'ai entendu quelques-uns dire, «les lumières de la science moderne». Mais quelle était la portée de cette déclaration relative aux Juifs ? C'est que l'incrédulité de l'homme ne peut pas anéantir la fidélité de Dieu. Ces oracles étaient si entièrement de Lui, que sa fidélité se trouvait engagée dans leur accomplissement. Ensuite, Paul montre que Juifs et gentils sont tous sous le péché. Comment le fait-il ? «Il est écrit», lisons-nous (3:10). Les Psaumes et Ésaïe sont cités pour prouver cette assertion, et, quant au dernier, le passage est tiré précisément de la partie qu'on nie être de ce prophète, pour l'attribuer au «grand inconnu» (Ésaïe 59). Il peut sembler fastidieux de citer tant de textes ; je le fais pour montrer qu'il ne s'agit pas simplement d'une citation destinée à soutenir une thèse, mais que les apôtres vivaient dans ce que les rationalistes modernes nient être la parole inspirée de Dieu, et qu'ils en faisaient la base de leur enseignement.

«Que dit l'Écriture ?» (Rom. 4). «Et Abraham crut Dieu et cela lui fut compté à justice». Ici, la Genèse est reconnue comme étant l'Écriture, la parole de Dieu. Ensuite, Paul montre David exprimant la béatitude de l'homme à qui Dieu compte la justice sans les oeuvres, et ainsi il reconnaît l'authenticité des Psaumes. Au v. 17, c'est de nouveau la Genèse qui est citée avec les mots «il est écrit». Prenons le ch. 5, depuis le v. 13 : «Jusqu'à la loi le péché était dans le monde... mais la mort régna depuis Adam jusqu'à Moïse», c'est-à-dire jusqu'à la loi. Nous voyons donc ici toute l'histoire de la Genèse, relative à la chute d'Adam, placé sous une loi (celle qui lui défendait de manger du fruit de l'arbre), puis le temps qui s'écoula jusqu'à Moïse, durant lequel il n'y avait pas de loi exprimée, mais où la mort a régné par le péché d'Adam ; ensuite, la loi donnée par Moïse changeant le terrain sur lequel l'homme se trouvait, non quant au péché et à la mort, mais quant à la transgression, alors qu'il y eut une loi formelle (cela eut donc lieu dans les deux cas d'Adam et de Moïse) ; nous voyons, dis-je, toute cette histoire envisagée non pas comme une compilation de documents élohistes et jéhovistes, mais comme l'exposé fait par Dieu même de l'état moral tout entier de l'homme devant Lui, jusqu'à ce que la grâce eût été rejetée ; grâce annoncée en effet dans l'évangile, et qui, maintenant, enseignée par l'apôtre, dans cette épître, répond effectivement aux besoins de l'homme. Quelque précieux qu'il soit, je n'ai pas à m'occuper ici de ce sujet.

Je passe par-dessus quelques passages qui confirment cet emploi de l'Ancien Testament, et je m'arrêterai un moment sur le ch. 9. Paul y déclare combien les Israélites lui sont chers, comme ayant la loi et les promesses, et même Christ selon la chair. Mais où voit-on qu'il en est ainsi, tandis qu'ils sont un peuple rejeté ? «Ce n'est pas cependant comme si la parole de Dieu avait été sans effet», dit Paul ; et il cite toute l'histoire de la Genèse, montrant ainsi que pour lui elle est la parole de Dieu ; puis il cite l'Exode, premièrement en déclarant que Dieu parla à Moïse, et ensuite dans ce qui se rapporte à Pharaon. Dans ce dernier cas, Paul emploie ces paroles : «L'Écriture dit au Pharaon : C'est pour cela même que je t'ai suscité» ; pour Paul, ce que disait l'Écriture était ce que Dieu prononçait. Plus loin, c'est Dieu qui parle en Osée : «Il dit en Osée». Puis c'est Ésaïe, dont il emprunte les paroles, qui ont pour lui la même autorité que celles que Dieu prononce en Osée. Partout nous trouvons cette même autorité attribuée à l'Écriture. Si Paul parle de la loi (ch. 10), c'est Moïse qui «décrivit la justice qui vient de la loi» ; et remarquez que les paroles citées sont tirées du Deutéronome, que l'apôtre regarde donc comme écrit par Moïse. Pour nos critiques modernes, au contraire, ce livre est la loi deutéronomique, reconnue pour la première fois par Jérémie, au temps de Josias ; peut-être même, si l'on en croit d'autres, provient-elle de la dernière main de toutes celles qui ont écrit ce recueil. Pour l'apôtre Paul, le Deutéronome était de Moïse, de même que le «grand inconnu», qu'il cite

plus loin, était aussi pour lui Ésaïe même. «Car Ésaïe dit : Seigneur, qui est-ce qui a cru à ce qu'il a entendu de nous ?» (Rom. 10:26 ; Ésaïe 53:1). Puis il revient encore au Deutéronome (v. 19) et à la seconde partie d'Ésaïe (v. 20), qu'il nomme de nouveau. Au ch. 11, c'est le livre des Rois dont Paul reconnaît l'authenticité. «Dieu n'a point rejeté son peuple, dit-il. Comment saurai-je que c'est bien la pensée de Dieu ? «Ne savez-vous pas», répond l'apôtre, «ce que l'Écriture dit dans l'histoire d'Élie?... Mais que lui dit la réponse divine ?» Je puis donc compter sur l'Écriture comme me donnant la pensée et le dessein de Dieu. Si Israël a été aveuglé pour un temps (11:8), c'est, dit Paul, «selon qu'il est écrit», et il cite Ésaïe 29. Puis il ajoute : «Et David dit» ; les Psaumes étaient donc un vrai témoignage de Dieu relativement aux choses qui allaient arriver. Au ch. 15, le Deutéronome est encore cité comme la parole de Dieu, avec la formule : «Il dit» ; il en est de même des Psaumes et d'Ésaïe.

Les citations sont moins nombreuses dans les épîtres aux Corinthiens, qui traitent les questions de détail relatives à la marche de l'Église, mais l'Ancien Testament y est aussi tenu pour un livre divin. La loi est la loi de Moïse (9:9), et ce qui y est dit exprime la pensée de Dieu : «Dieu s'occupe-t-il des boeufs ?» Ce que Moïse enseignait était de Dieu. L'histoire rapportée dans l'Exode et celle du désert, sont le récit que Dieu donne de ses voies envers son peuple pour servir à notre instruction (1 Cor. 10:1-14). Au chapitre suivant, v. 9, la création d'Adam et d'Ève (Gen. 2) est rappelée comme un récit divin, propre à servir de base à des devoirs moraux. Le ch. 15:54, 55, emploie les paroles d'Ésaïe et celles d'un autre prophète, en rapport avec la résurrection. En 2 Cor. 3, le fait de Moïse voilant sa face est tiré de l'Exode, pour montrer le vrai caractère de la loi et l'état d'Israël.

Nous trouvons la même chose dans l'épître aux Galates. Prenez le ch. 3 ; l'apôtre en appelle au Pentateuque, comme à un témoignage sûr et certain pour la foi, et l'Écriture est présentée comme la parole même de Dieu. «L'Écriture, prévoyant que Dieu justifierait les nations sur le principe de la foi, a d'avance annoncé la bonne nouvelle à Abraham : En toi toutes les nations seront bénies». L'Écriture a parlé ; rien ne peut être plus fort pour l'apôtre inspiré. Et ce n'est pas tout. Ce qu'enseigne la Genèse, ainsi que les promesses qui y sont faites et confirmées (Gen. 12, 22), puis l'histoire de ce qui s'est passé au mont Sinaï, toutes ces choses sont prises dans leur ordre chronologique comme la base des voies de Dieu. Une promesse faite sans conditions ne peut être annulée ni modifiée par aucune addition, telle que la loi, donnée 430 ans plus tard. Après avoir posé ce principe, Paul fait voir que tout ce qui a été dit à ce sujet a été accompli en Christ au temps convenable. La place que la loi tient dans les voies de Dieu et les diverses époques de ces voies, sont prises par l'apôtre pour base de son argumentation et du vrai caractère du christianisme. La promesse fut donnée de Dieu, et Christ en est l'accomplissement ; la loi vint entre deux, 430 ans après la promesse, et fut ajoutée à cause des transgressions, jusqu'à ce que fût venue la semence à qui la promesse avait été faite. Ce qui pour un rationaliste n'est qu'une compilation incertaine de fragments sans authenticité, et un résultat du développement de la vie nationale chez les Hébreux, est pour l'apôtre inspiré la révélation régulière et méthodique des voies de Dieu, telle que nous l'avons actuellement dans nos Bibles ; c'est la propre révélation que Dieu donne lui-même historiquement de ses voies, de manière à en former la base, sur laquelle repose le vrai caractère du christianisme qui était en question chez les Galates. Paul considère aussi les récits relatifs à Agar et à Sara, comme un sûr fondement pour appuyer son argumentation. Il n'a jamais une autre pensée. S'il fait son apologie devant le roi Agrippa, il déclare ne dire rien d'autre que ce que les prophètes et Moïse ont annoncé devoir arriver (Actes 26:22). Enfin, dans 2 Timothée 3, nous trouvons un témoignage formel rendu aux saintes Écritures, pour le temps où l'Église aurait bien encore la forme de la piété, mais en aurait renié la puissance, et l'apôtre y ajoute la déclaration positive que toute Écriture a été donnée par l'inspiration de Dieu.

3.4.2 *Écrits de Jean*

Jean affirme d'une manière formelle que la loi a été donnée par Moïse. Il rapporte la déclaration que fit Jean Baptiste à ceux qui avaient été envoyés de Jérusalem, et dans laquelle celui-ci cite (Jean 1:23) un passage de la dernière partie d'Ésaïe, comme étant bien de ce prophète, et comme accompli en Lui. C'est pour lui une prophétie certaine venant de Dieu. Ce qu'ont écrit Moïse dans la loi, de même que les paroles des prophètes, est tenu dans l'évangile de Jean pour une vérité connue et reçue ; il en est de même des Psaumes. Au ch. 2, nous lisons : «Le zèle de ta maison me dévore» (Ps. 69:9) ; au ch. 3, c'est Moïse qui éleva le serpent dans le désert, conformément à ce qui est rapporté dans les Nombres (ch. 21). La manne donnée par Moïse n'était pas le vrai pain du ciel (Jean 6) ; en prononçant ces paroles, le Seigneur reconnaît à la fois comme authentiques l'Exode et les Psaumes (Ex. 16 ; Ps. 78). Pour Jésus lui-même, «il est écrit dans les prophètes» (Jean 6:45) est une parole suffisante pour décider souverainement. «Pas un de ses os n'a été cassé», afin que l'Écriture fût accomplie (Jean 19:36) ; son côté a été percé pour la même raison : «Et encore une autre écriture dit : Ils regarderont vers celui qu'ils ont percé» (Zach. 12 — Jean 19:37).

3.4.3 *Discours et épîtres de Pierre*

Pierre, dans le discours qu'il prononça le jour de la Pentecôte (Actes 2), s'appuie sur l'autorité de Joël (ch. 2) et de David, dans le Psaume 16. Moïse est celui qui avait promis un prophète tel que lui (Actes 3, Deut. 18), et même Samuel et tous les prophètes avaient parlé de ces jours. Pierre montre les saints prophètes de tout temps, déclarant la bénédiction qui était encore à venir, les cieux ayant reçu Jésus jusqu'à ce moment. Le Psaume 2 s'accomplissait (Actes 4:25). Dans sa première épître, Pierre déclare d'une manière formelle que l'Esprit de Christ était dans les prophètes, qui étudiaient leurs propres prophéties pour savoir ce que Dieu voulait dire par elles (1 Pier. 1:11), et il cite Ésaïe, ce «qu'on trouve dans l'Écriture», comme une autorité sûre, attestant ce qui avait lieu alors (1 Pier. 2 :6). Le même apôtre confirme le récit du déluge au temps de Noé (1 Pier. 3:20).

3.4.4 *Évangile de Matthieu*

L'évangile de Matthieu, qui présente spécialement Christ comme le Messie des promesses, Emmanuel, et, quand il a été rejeté, la substitution en sa place du royaume en mystère (ch. 13), de l'Église (ch. 16), et du royaume en gloire (ch. 17), cet évangile base tout ce qu'il avance, sur le témoignage des anciens prophètes. Christ y est fils de David, fils d'Abraham. Les citations sont si nombreuses que je dois me borner à en mentionner le caractère formel, et une ou deux en particulier. Ce caractère est indiqué par l'expression *upo* (par) le Seigneur, *dia* (au moyen du) prophète, ce qui affirme d'une manière claire et définie la vraie portée des citations. Quelques unes présentent les événements qui arrivaient ; nous trouvons alors *ina*, afin que la prophétie fût accomplie ; d'autres fois c'est *wste*, — de sorte que fut accomplie ; ou encore *tote*, — alors fut accompli, quand il y a seulement une application de la prophétie. Dans Matthieu, la dernière partie d'Ésaïe est «Ésaïe le prophète» (3:3 ; 8:17 ; 12:17-21).

3.4.5 *Ce qui ressort des écrivains du NT : authenticité des écrits et des écrivains*

Je n'ai pas besoin de multiplier davantage les citations des écrivains du Nouveau Testament, outre une multitude d'allusions qui se trouvent dans ceux dont j'ai parlé, pour montrer que Christ et les apôtres acceptaient la Bible telle que nous l'avons (je veux dire la collection des livres de l'Ancien Testament dans son ensemble), et qu'ils l'acceptaient comme revêtue d'une autorité divine, comme la parole de Dieu, inspirée, et ayant pour eux une autorité absolue. C'est par elle que le Seigneur vainquit Satan ; c'est à elle que Satan eut recours pour couvrir sa ruse. L'homme devait vivre «de toute parole qui sort de la bouche de Dieu» (*). Telle est l'Écriture pour le croyant, par sa propre autorité intrinsèque. Les paroles de Christ et des apôtres portent avec elles une évidence que toutes les

subtilités des rationalistes ne sauraient ébranler, quoiqu'ils se disent eux-mêmes chrétiens. L'autorité de Christ et des apôtres a plus de poids que les spéculations des hommes, basées par chacun sur quelque nouvelle imagination de son propre esprit, et qui, bien que servant en passant aux progrès de l'incrédulité, et ainsi à la ruine des espérances de l'homme, s'évanouissent avec l'influence de l'énergie intellectuelle qui les a créées.

(*) Toutes les répliques du Seigneur à Satan, sont tirées du Deutéronome, cité comme la parole de Dieu, — paroles sortant de sa bouche, suffisantes pour le Seigneur, suffisantes aussi pour réduire Satan au silence.

Pour résumer, je prierais seulement le lecteur de remarquer que ces citations prouvent en même temps l'authenticité des écrits et celle des écrivains ; elles montrent que les écrits sont bien de l'écrivain dont ils portent le nom ; que les vérités qu'ils renferment sont données de Dieu, et enfin, que la démonstration de ce que j'avance repose sur l'autorité de Christ et de ses apôtres. S'il nous fallait accepter le système des rationalistes, nous n'aurions absolument point de certitude relativement à aucune vérité de Dieu. Ceux qui objectent ont subtilement parlé d'autorité, mais il s'agit de certitude ; et, si les affirmations du Seigneur Jésus et des apôtres ne nous en donnent aucune, si elles sont incertaines et sans autorité, nous sommes donc abandonnés aux sombres brouillards de l'incrédulité, et un monde que l'histoire nous montre méchant et aveugle est laissé sans aucune communication certaine venant de Dieu.

3.5 L'AT : De grands desseins de Dieu en rapport avec l'homme, ou la petite histoire d'un petit peuple

Avant de passer aux preuves plus intéressantes et plus instructives qui établissent l'unité de l'Ancien Testament, et qui se tirent de sa structure interne, il est bon de s'arrêter un instant sur quelques-unes des assertions que l'on présente. On perd de vue le but que Dieu s'est proposé en donnant l'Ancien Testament, et on veut tout ramener au développement d'un petit peuple, avec un Dieu national et plus ou moins de superstitions sacerdotales. Dans la Genèse, nous avons l'histoire du monde, depuis la création jusqu'à la mort d'Israël en Égypte où il était descendu, et tous les grands principes qui se rapportent aux relations de Dieu avec l'homme, excepté ce qui est proprement dispensationnel. On n'y voit ni la loi, ni l'Église, ces deux grands objets des voies de Dieu introduits plus tard pour le ciel et sur la terre. Mais, à part cela, nous avons dans la Genèse tous les grands principes fondamentaux relatifs à l'état de l'homme et à sa relation avec Dieu, et dans la promesse, le berceau de toutes ses espérances. Dans les systèmes sans âme que nous propose la science de l'homme, nous ne devons pas nous attendre à trouver trace de ces choses. La Genèse, pour eux, n'est qu'un composé de fragments élohistes et jéhovistes, entrelacés l'un dans l'autre par un compilateur ; les uns se rapportant au parti sacerdotal en Israël, et non pas les autres. Pourquoi les compilateurs les ont-ils réunis ? c'est ce que l'on ne nous dit pas ; mais quant à l'état et aux intérêts de l'homme, ou quant à la gloire et aux desseins de Dieu, — quoique ces deux choses, comme nous l'avons vu, soient pleinement exposées dans le Nouveau Testament, comme la base de l'éternelle vérité, — il n'y en a nulle indication, nulle trace dans ces systèmes. L'homme déchu, un monde jugé (ce à quoi Christ met son sceau), Christ promis, le fondement des espérances d'Israël posé, l'apostasie de ce peuple, sa délivrance prédite comme devant être opérée par Dieu, tout cela n'est rien pour eux. La grâce et le jugement, et toutes les voies de Dieu ; Christ promis et venu, révélant ces voies, comme le firent aussi les apôtres, dans toute l'importance et la grandeur de leur portée, tout doit céder le pas à des spéculations qui montrent seulement que ceux qui les conçoivent, ne savent rien voir là où Dieu a placé en germe ce qui jette la lumière sur un monde ruiné (car c'est ce qu'il est), et sur ses voies de grâce envers lui.

3.6 La loi et les ordonnances n'ont pas fait l'objet d'un développement graduel

3.6.1 De Josué à Samuel

On prétend qu'il y a eu un développement graduel de la loi. De Josué à Samuel, le sentiment national était beaucoup plus faible que la jalousie mutuelle des tribus. Qu'il y ait eu une dissolution générale causée par l'idolâtrie et le fait que chacun cherchait son propre intérêt, c'est vrai ; Éphraïm prétendait à une position que les autres avaient de la peine à reconnaître. Mais cela se manifesta plus tard d'une manière beaucoup plus fâcheuse, même au temps de David, et c'est ce qui, après la mort de Salomon, amena la division du royaume.

Pendant le temps des Juges, nous dit-on, le sanctuaire avec l'arche et la sacrificature étaient le principal centre du monothéisme. Mais ce fut de tout temps, et il n'était pas possible qu'il en fût autrement. Là seulement il y avait un propitiatoire, sans lequel il ne pouvait pas y avoir de jour des expiations. Samuel, ajoute-t-on, était sacrificateur par son éducation. Mais c'est comme prophète et non comme sacrificateur qu'il accomplit son oeuvre ; d'ailleurs il ne fut jamais sacrificateur ; il était simplement Léviste, et ne pouvait remplir aucune fonction sacerdotale. Ensuite, pour nous montrer le progrès, et prouver que le Deutéronome est d'une autre date, on dit que Samuel sanctionna pleinement Exode 20:24, mais qu'il n'agit pas d'après Deutéronome 33:19. Tout cela indique une négligence complète de la lettre et de l'esprit des Écritures. Durant le temps de l'activité de Samuel, il n'y eut point du tout de sanctuaire. Un terrible jugement était tombé sur Israël. Jérémie (ch. 7:12-14) y fait allusion comme pronostic de ce qui allait arriver à Jérusalem. Il y a, ainsi qu'on l'a souvent dit, trois fonctions par le moyen desquelles Dieu agit envers son peuple : — celles de prophète, de sacrificateur et de roi. La sacrificature, établie pour guider même Josué, avait entièrement manqué. Éli était mort le coeur brisé, ses deux fils avaient été tués, et les Philistins avaient pris l'arche de Dieu. Elle ne fut pas replacée en son lieu avant l'établissement de la royauté, bien que Dieu eût soin de maintenir sa propre gloire. Le lien du peuple avec Dieu sur la base de sa propre responsabilité, et au moyen de la médiation sacerdotale, était complètement rompu ; il n'y avait plus de jour des expiations, il ne pouvait y en avoir. I-cabod était écrit sur tout. Dieu avait «livré sa gloire en captivité ; sa force entre les mains de l'ennemi» (Ps. 78:61). Mais un prophète est une intervention souveraine, que Dieu pouvait employer, et dans ce but il avait préparé Samuel comme autrefois Moïse. Samuel maintint le culte de Jéhovah comme prophète et juge reconnu. Le peuple manqua encore ici, et ayant demandé un roi, Dieu lui donna un roi dans sa colère et le lui ôta dans sa fureur (Osée 13:11). Alors Samuel, par l'ordre de Dieu, appela David qui, devenu roi, ramena l'arche à Sion, et non au tabernacle. Ce dernier n'était plus à Silo ; il avait été transporté à Gabaon, où il se trouvait sans arche ni propitiatoire, et n'était pas reconnu de David. C'est là que Salomon offrait des holocaustes, mais David, guidé et enseigné de Dieu, avait placé auprès de l'arche des chœurs pour proclamer que «sa bonté demeure à toujours» (1 Chron. 16).

En dépit de tous les péchés des enfants d'Israël, la puissance de Dieu se manifestant en grâce, avait opéré une restauration. Nous retrouvons le récit de la même fidélité de Dieu, en Néhémie, et dans les derniers Psaumes. Ceux-ci annoncent la bénédiction future d'Israël et sont préparés d'avance pour être chantés, rendant un témoignage plus grand que jamais à la vérité de cette fidélité, après qu'Israël aura reçu de la main de l'Éternel le double pour tous ses péchés (Ésaïe 40:2), quand Christ revêtu de sa puissance royale régnera en grâce. C'est pourquoi, dans l'épître aux Hébreux (ch. 12), Sion est mise en contraste avec Sinaï où fut donnée la loi, et où fut établie l'ancienne alliance. Tel est l'exposé scripturaire du sujet ; mais l'objection à l'antiquité du Deutéronome, basée sur la différence entre ce que fit Samuel, et ce qui est prescrit dans le Deutéronome (comp. Ex. 20 et Deut. 33), cette objection ne tient nullement compte de l'histoire et de l'état réel d'Israël à cette époque. Samuel agissait dans son autorité de prophète alors que l'arche n'était point dans le sanctuaire, et que tout l'ordre sacerdotal était judiciairement mis de côté. Les prophètes faisaient fréquemment allusion à l'état moral du peuple, et annonçaient un Messie à venir, la grâce pour Israël et une nouvelle alliance. Mais Dieu ne

reconnaissait aucune alliance, si ce n'est l'ancienne, qu'il avait traitée avec Israël lorsqu'il l'eut fait sortir d'Égypte. C'est à quoi le peuple est expressément ramené.

3.6.2 *Ce qui croit, c'est la lumière prophétique*

Il n'y a rien qui indique un développement d'ordonnances religieuses, partant d'un état relativement grossier et imparfait. Les prophètes rappelaient Israël à un système bien connu, seulement on peut voir qu'en Juda, où l'on reconnaissait encore le temple et Jéhovah, les bénédictions et les jugements dépendaient invariablement de la conduite du roi sous lequel les Juifs étaient placés. En même temps qu'il y avait d'un côté une lumière prophétique progressive et croissante, d'un autre, les rois ordonnaient les détails du service sacerdotal, comme le fit David, et comme il fut inspiré pour le faire (1 Chron. 28). En effet, comme système, la souveraine sacrificature avait perdu sa suprématie à Silo, bien qu'elle conservât le service qui appartenait à elle seule.

3.6.3 *Pas de prophètes réformateurs*

On nous dit encore que, lorsque les prophètes eurent échoué dans leur tentative de réformation immédiate, ils commencèrent, depuis le huitième siècle avant Christ, sinon plus tôt, à confier leurs oracles à l'écriture. La réformation de quelles choses ? Qui étaient ces prophètes ? Le huitième siècle comprend le règne d'Ézéchias, environ 400 ans après Samuel. Il y avait eu de temps à autre des prophètes qui avertissaient le peuple, mais quelle réformation ont-ils tentée ? David inaugura le nouveau système, et Salomon «bâtit une maison» à l'Éternel. Dix tribus se séparèrent à cause de la folie du roi ; elles n'eurent point de vrais sacrificateurs, et plus tard deux des prophètes les plus remarquables exercèrent leur ministère au milieu d'elles, opérant des miracles pour justifier leur mission. Les prophètes de Juda n'en faisaient pas, parce que là Jéhovah était publiquement reconnu, et que tout le système auquel ils rappelaient Israël était fixé depuis longtemps, et reconnu aussi par le peuple. L'idée de prophètes réformateurs depuis Samuel jusqu'au huitième siècle, est une pure imagination. Les premiers prophètes nous donnent, dans les livres de Samuel et des Rois, l'histoire d'Israël, et c'était ce que Dieu entendait qu'ils fissent. Qu'ils aient été les écrivains de ces récits, cela est souvent répété, et il est facile de le prouver.

3.6.4 *Des ordonnances élaborées dès le début*

Mais revenons à l'examen des preuves que l'on allègue pour établir qu'il y a, dans l'Ancien Testament, un développement successif d'ordonnances d'abord informes. En lisant l'Exode et le Lévitique, je puis trouver sages ou non les ordonnances que ces livres renferment, mais elles ne sont nullement informes. Au contraire, elles sont élaborées avec soin dans tous les détails, et données, si elles sont vraies, d'après le modèle montré sur la montagne. Si elles n'ont pas été établies par Moïse, toute l'histoire n'est qu'une fable, entièrement fautive du commencement à la fin, car les paroles «l'Éternel dit à Moïse» sont là pour affirmer constamment l'autorité d'après laquelle les choses se font. Il n'y a que quelques paroles adressées à Aaron, relativement au service spécial dans lequel il avait été établi (Nomb. 18:8). Je le demande, le modèle montré sur la montagne était-il une chose grossière et primitive, destinée à être développée par Moïse ? Mais où sont les preuves que l'on avance ? — Il est commandé d'élever un autel de terre ou de pierres non taillées, si l'on en élevait un (Ex. 20), et c'est ce que fit Samuel, quand il n'y avait pas de service sacerdotal et que Silo était jugé ; c'est aussi ce que fit Élie, quand Israël avait abandonné le temple. Ainsi l'on était gardé contre l'idolâtrie des images. Mais, en même temps, il nous est rappelé que Dieu mettrait son nom en un certain lieu, selon ce qui est dit dans le Deutéronome, et c'est ce qu'il fit. Les rois fidèles s'appliquaient sans cesse à détruire les hauts lieux (planter des ashères était aussi défendu) et par là ils estimaient ramener l'ancien ordre de choses, et non faire des progrès, ni développer. En Exode 20, Dieu parle d'un lieu où il mettrait la mémoire de son nom, disant qu'il viendrait là vers son peuple, — promesse bénie ! Mais ce que nous rencontrons aussitôt après dans le même livre, c'est l'histoire du tabernacle, devant lequel, dans le désert, les Israélites étaient tenus, sous peine de mort, d'amener tout animal qu'ils avaient à tuer dans le camp ou hors du camp ; et, dans le même récit jéhoviste (*), s'il vous plaît de le nommer ainsi, nous lisons qu'ils devaient se présenter devant Jéhovah aux trois grandes fêtes. Parler de développement devant de tels faits est un véritable non sens ; l'autel de terre est la première ordonnance donnée, — est-ce un développement de la grossière ébauche du tabernacle donnée plus loin ? De là nos critiques passent à Samuel, que l'on allègue, en rapport avec Exode 20, pour établir que le Deutéronome n'est pas de Moïse.

(*) Suivant les docteurs rationalistes, les livres de Moïse se composeraient essentiellement de deux documents juxtaposés ; l'un où se trouve le nom d'Élohim ou Dieu, c'est le document élohiste ; l'autre où se trouve le nom de Jéhovah, l'Éternel, c'est le document jéhoviste.

3.6.5 *Le Deutéronome : son but et ses particularités*

Le passage de Deutéronome 33:19, se trouve dans la bénédiction de Moïse, homme de Dieu. C'est une prophétie relative à Israël aux derniers jours. «Ils appelleront les peuples (*) en la montagne, et ils offriront là des sacrifices de justice». Quelle montagne ? Pourquoi ne serait-ce pas la montagne de la maison de l'Éternel, affirmée au sommet des montagnes ? (És. 2). Ce chapitre d'Ésaïe est aussi une prophétie pour les derniers jours. Nous avons également, dans le livre du Deutéronome, l'indication des trois grandes fêtes, et l'obligation imposée au peuple de monter au lieu désigné ; en même temps nous y trouvons la défense de faire des images et des ashères ; — tout cela jéhoviste. Toutes les directions relatives au lieu où Dieu aurait mis son nom et où les Israélites auraient à se rendre, sont données au chapitre 12 du Deutéronome : ce devait être quand l'Éternel leur aurait donné du repos. Là se trouve aussi l'indication de ce qu'ils pouvaient ou non manger dans leurs demeures. Mais les règles relatives à ces prescriptions étaient plus strictes dans le camp, parce que, dans le pays, les distances pouvaient être trop grandes ; cependant dans le même livre et au même endroit, nous voyons la mention de l'autel d'airain fait selon le modèle montré sur la montagne.

(*) Ou «les tribus». La version anglaise porte «le peuple».

Le Deutéronome est un livre particulier, écrit évidemment en vue de la confusion qui pouvait s'introduire en Israël quand le peuple serait dispersé dans le pays. Les Lévitiques et le peuple y tiennent une place très considérable. Les Lévitiques n'y sont pas sacrificateurs, comme on l'a dit, mais les sacrificateurs y sont très rarement mentionnés, et les directions données dans ce livre ont pour but de pourvoir à l'état de choses qui pouvait se produire. Toutefois ce que l'on y trouve est tout autre chose qu'un développement d'ordonnances. C'est, je le répète, un livre écrit entièrement en vue du pays ; tandis que l'Exode et le Lévitique, sauf de rares exceptions, sont exclusivement pour le désert. Il est probable, d'après ce que disent Amos (5:25-27) et Étienne (Actes 7:42, 43), qu'aucun sacrifice ne fut jamais offert dans le désert, excepté les sacrifices réguliers de chaque jour. Toutes les ordonnances prescrites à ce sujet, quoique obligeant sans doute le peuple alors, sont des types, et «ont été écrites pour notre instruction, à nous que les fins des siècles ont atteint» ; et, bien que ces paroles s'appliquent à l'histoire des Israélites, il n'en est pas moins vrai que les sacrifices et les autres parties du service lévitique sont précieuses comme types, à chacun de ceux qui connaissent Christ. Le chrétien sait que notre Pâque, Christ, a été sacrifiée pour nous ; il sait ce que la Pentecôte préfigurait, et, s'il est intelligent dans les choses de Dieu, il sait aussi ce que préfigure la fête des Tabernacles, qui n'est pas encore accomplie : mais je reviendrai sur ces choses. Dieu merci, elles

étaient parfaites dès le commencement, et à proprement parler seulement alors. Tout fut fait selon le modèle montré à Moïse sur la montagne. Les rationalistes peuvent mépriser aussi le Nouveau Testament, et faire peu de cas de l'épître aux Hébreux, qu'ils traitent d'alexandrine, mais nous n'avons pas encore appris que le plus merveilleux déploiement de grâce, de sainteté et de sagesse, façonné en un tout que personne ne peut déchirer, ne soit qu'une imposture.

3.6.6 *Le temple d'Ézéchiël*

Quelles autres preuves nous donne-t-on de ce prétendu développement ? Le temple d'Ézéchiël. Mais c'est une instruction pour le temps de la restauration d'Israël ; ce n'est pas une description historique. À l'époque où écrivait ce prophète, il n'y avait pas lieu de dire de Jérusalem «Jéhovah-Shammah» (l'Éternel est là) ; il n'était pas question du prince ; au contraire, les enfants d'Israël étaient de misérables captifs des rois, que Dieu avait fait dominer sur eux dans sa colère, ainsi que l'exprime Néhémie. Les derniers chapitres d'Ézéchiël, depuis le ch. 40, sont une prophétie pour le temps qui suivra la destruction de Gog, temps auquel les nations sauront que l'Éternel est le Dieu d'Israël, qui les avait fait aller en captivité, et qui les ramènera, les rassemblant en leur terre, sans en laisser un seul de reste (Ézéchi. 39:28). Car ces jours arriveront, quoi que puissent penser les rationalistes. La vision du temple dans Ézéchiël est une prophétie, ce n'est en rien une preuve historique d'un développement quelconque qui aurait eu lieu après l'Exode. Quand Esdras fixa, comme l'on dit, l'état légal d'Israël, le temple d'Ézéchiël n'y était pas compris.

3.6.7 *Le livre de la loi au temps de Josias*

Mais il reste une autre affirmation, «le livre de Josias», c'est-à-dire celui que l'on avait trouvé dans le temple, et qu'on lut devant ce prince. Ce qui est indiqué de la législation contenue dans ce livre, dit-on, ne correspond pas à l'ancienne loi consignée dans l'Exode, mais bien au livre du Deutéronome. Si, en parlant ainsi, on fait allusion au fait qu'il n'y avait qu'un seul lieu de culte, il n'y a qu'à remarquer que cela était plus strictement établi dans l'Exode, quand le tabernacle fut dressé, c'est-à-dire au commencement, que dans le Deutéronome. Seulement ce dernier concernait le pays, l'Exode était pour le désert. Mais d'ailleurs, dans les Rois, il n'est pas dit un mot du contenu du livre trouvé par Hilkija. Quand Josias parle de «ce livre», le livre de la loi, je ne vois pas pourquoi on en exclurait plutôt le Deutéronome que l'Exode ou le Lévitique ; d'autant plus que c'est ce dernier qui renferme les plus terribles menaces de toutes (voyez ch. 26). Josias entendit les paroles du livre de la loi et son cœur fut touché ; mais il n'eut pas l'idée que ce fût un livre nouveau ou une loi nouvelle. C'est le livre de la loi qui fut trouvé. Sous le long règne de Manassé, il avait été absolument négligé, mais Josias n'en parle pas comme d'une chose nouvelle. «La colère de l'Éternel qui s'est allumée contre nous est grande, parce que nos pères n'ont point obéi aux paroles de ce livre».

3.6.8 *Une lumière croissante, mais non pas un développement de la loi*

J'ai maintenant achevé de passer en revue les preuves que l'on avance, pour établir qu'il y a eu un développement des ordonnances primitives et encore informes sous la loi. Rébellion, idolâtrie, abandon de Jéhovah, voies de grâce de sa part, et avertissements donnés par les prophètes, on trouve tout cela, et quant au Messie, une lumière croissante ; relativement au chant et au service du temple, un ordre nouveau, dont les détails sont donnés par inspiration par le moyen de David ; dans le Deutéronome, il est pourvu à ce qui concerne la marche du peuple dans le pays et au cas où il viendrait à être infidèle, mais quant à un développement du modèle montré sur la montagne, il n'y en a pas trace.

J'ajouterai un mot pour ceux qui prétendent voir une contradiction entre 2 Sam. 8:7, et Deut. 17 : Dieu irrité, parce qu'il a été rejeté, abandonne le peuple à ses propres voies en lui annonçant ce qui en résulterait ; d'un autre côté, dans le Deutéronome, Dieu connaissant d'avance ce qui arriverait, donne pour ce moment-là des directions. Y a-t-il là rien qui se contredise ? (*)

(*) On prétend encore qu'il y a six lois relatives à la pâque, qui, si elles ne sont pas réellement en désaccord, diffèrent au moins tellement l'une de l'autre, qu'elles ne peuvent être dues au même écrivain. Cela n'a pas l'ombre d'un fondement. En premier lieu, ces prescriptions ne se rapportent pas toutes à la pâque, mais quelques-unes à la fête des pains sans levain, qui, bien que liée à la pâque, est une fête distincte, dont la différence morale est importante, et qui dans les deux cas, a un rapport intime et spécial avec la consécration des premiers-nés. Quant au reste, nous avons le récit historique dans l'Exode, et il y est référé quand il est particulièrement question des trois grandes fêtes. Il est difficile, sinon impossible, de voir en quoi ces récits diffèrent. En Exode 13, il y a une direction spéciale relative aux premiers-nés et à la fête des pains sans levain, mais aucune loi qui se rapporte à la pâque. Il en est de même au ch. 34:18. De plus, tous ces récits sont jéhovistes, de sorte que la tentative de les attribuer à des auteurs ou à des documents différents, tombe à néant.

4 *Les noms de Dieu : la théorie des sources élohistes et jéhovistes*

4.1 *Cette théorie ignore les noms de Dieu pour une relation particulière*

J'en viens maintenant à la théorie d'Astruc (*) et de ses partisans ; celle des documents élohistes et jéhovistes (= yahwistes). Selon l'un de ces docteurs, on peut les séparer dans le récit par un moyen mécanique, une paire de ciseaux, par exemple. En cela, je tombe d'accord avec lui ; il n'y a en effet aucun autre moyen de les séparer. Mais ces savants hommes sont-ils donc incapables de voir la différence qu'il y a entre Dieu, se révélant d'une manière abstraite comme l'Être suprême existant par Lui-même (c'est ce que comporte le nom d'Élohim), et Dieu prenant un nom de relation (Jéhovah), sous lequel il se fait connaître aux hommes quand il entre avec eux dans une relation spéciale. Mon père est un homme ; mais, outre cela, il est mon père sans cesser d'être un homme. On serait tout aussi fondé à dire que le Nouveau Testament doit se composer de deux documents, que l'on pourrait séparer l'un de l'autre avec des ciseaux, parce que Dieu y est appelé tantôt Dieu et tantôt Père. Or Père est un nom de relation dans le Nouveau Testament, tout comme Jéhovah dans l'Ancien.

(*) Astruc, médecin français, qui vivait au milieu du 18^e siècle, est le premier qui ait imaginé que la Genèse soit un amalgame de deux documents, distingués en ce que l'un emploie le mot : Élohim (Dieu), et l'autre celui de Jéhovah (ou Yahweh ; l'Éternel).

4.2 *Les divers noms de Dieu en rapport avec les diverses relations*

Voyons maintenant comment l'Écriture présente le sujet. Dieu est Dieu, mais il est entré en relation avec l'homme. Cette relation est quadruple, selon l'Écriture, et les noms qui l'expriment se rapportent toujours à Dieu, pris abstraitement comme tel : El Shaddaï (Dieu Tout-Puissant) ; Jéhovah (l'Éternel) ; Père, nom qui, sauf comme emploi figuré, appartient entièrement au Nouveau Testament, et Élion (Très-Haut ou Souverain), qui, bien que révélé dans les promesses, est le nom de Dieu dans la période millénaire, quand il sera reconnu comme possesseur des cieux et de la terre, toute puissance ennemie ou qui s'oppose étant mise de côté. Et ces noms sont clairement manifestés ainsi dans l'Écriture, le dernier avec moins d'évidence comme étant encore à venir.

Les deux premiers sont expressément distingués. Ainsi, dans Exode 6:2, 3, nous lisons : «Et Élohim (Dieu) dit à Moïse : Je suis Jéhovah (l'Éternel), et je suis apparu à Abraham et à Isaac et à Jacob, comme El Shaddaï (Dieu Tout-Puissant), mais je n'ai point été connu d'eux par mon nom de Jéhovah». Non qu'il ne fût point Jéhovah, mais il ne prenait pas ce nom dans ses voies avec eux (voyez

Gen. 17, 28 et 32). Avec Israël il était donc Jéhovah, comme nous le voyons quand la grande question de savoir qui était Dieu fut réglée sur le mont Carmel : «C'est Jéhovah qui est Élohim» (1 Rois 18:39).

4.3 Dieu comme Père pour les chrétiens

À l'égard des chrétiens, le Fils lui-même étant venu, le Père est révélé, ainsi que le dit le Seigneur Jésus en Jean 17 : «J'ai manifesté ton nom aux hommes que tu m'as donnés du monde... Père saint, garde-les en ton nom... Et je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux». Paul dit aussi «Quand l'accomplissement du temps est venu, Dieu a envoyé son Fils, né de femme, né sous la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi et que nous reçussions l'adoption. Et, parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos coeurs criant : Abba, Père» (Gal. 4). Privilège précieux ! particulier à ceux auxquels par la foi en Jésus, il a donné le droit de prendre la place de fils, car nous sommes tous fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus.

4.4 Le Très Haut

Nous rencontrons pour la première fois le nom de Très-Haut, dans l'entrevue de Melchisédec avec Abraham. Ce n'est pas que Dieu n'ait toujours été le Très Haut, mais il n'avait pas voulu se révéler sous ce nom à son peuple terrestre. Au ch. 14 de la Genèse, apparaît quelqu'un qui est plus grand qu'Abraham, et qui le bénit après qu'Abraham a remporté sur ses ennemis une complète victoire. Et Dieu prend ce titre, non en relation avec Abraham (pour lui il était El Shaddaï, bien qu'il le reconnût aussi comme Jéhovah et Élion), mais en relation avec ce mystérieux personnage qui préfigure clairement Christ, comme le montre le Psaume 110, et ainsi que cela est développé dans l'épître aux Hébreux ; — Christ, roi de justice, roi de paix, maintenant assis à la droite du Père, sur le trône du Père (Apoc. 3:21), non pas encore sur le sien ; sacrificateur selon la ressemblance d'Aaron, actuellement, sans être de l'ordre d'Aaron. C'est Lui qui sera manifesté quand sonnera la septième trompette, et que Jéhovah-Élohim-Shaddaï prendra sa grande puissance et entrera dans son règne (Apoc. 11) ; Lui, l'Ancien des jours, qui est assis sur le trône, mais en même temps, l'Ancien des jours qui vient (Dan. 7:9, 13, 22) ; Lui, dont l'apparition sera montrée au temps propre par le bienheureux et seul Souverain, le Roi de ceux qui règnent, et le Seigneur de ceux qui dominent (1 Tim. 6), et qui Lui-même est Roi des rois et Seigneur des seigneurs (Apoc. 19:16). Il apparaîtra quand, après la dernière confédération contre Israël (Ps. 83), les hommes connaîtront, par le jugement des ennemis confédérés, que Celui qui seul a nom Jéhovah, est le Très-Haut, Élion, sur toute la terre, et que le châtement dans les lieux élevés de l'armée des lieux élevés le montrera là aussi comme le Très-Haut (És. 24:21), Lui, Fils de Dieu et Fils de l'homme, à qui tout jugement est donné. Ainsi, après que Dieu eut ôté son trône de Jérusalem, et qu'il eut établi la puissance des Gentils, quand Nébucadnetsar, châtié pour son orgueil, eut recouvré son sens, il écrit : «Moi, Nébucadnetsar, j'élevai mes yeux vers les cieus, et mon sens me revint, et je bénis le Très-Haut ; je louai et j'honorai Celui qui vit éternellement, duquel la puissance est une puissance éternelle, et le règne de génération en génération» (Dan. 4:31). Je ne cite pas Daniel 7, pour le nom de Très-Haut, sauf le v. 25, parce que le mot est au pluriel et signifie, je n'en doute pas, «les lieux très hauts», ou «les lieux célestes». Mais, au v. 25, la bête profère des paroles contre Élion et attire ainsi sur elle le jugement. Après cela, le royaume du Fils de l'homme est établi. La petite pierre, frappant les pieds et les orteils de la statue, l'aura réduite en pièces, et deviendra alors une grande montagne qui remplira toute la terre (Dan. 2).

4.5 Les noms de Dieu dans le Ps. 91

Qui donc est ce Très Haut ? C'est la question si magnifiquement discutée dans le dialogue poétique du Psaume 91. Outre ce qui concerne la réconciliation personnelle de l'homme avec Dieu, il y a deux grands sujets dans l'Écriture. La souveraine grâce, place de pauvres pécheurs dans la même gloire que le Fils de Dieu, afin qu'il soit premier-né entre plusieurs frères ; nous en avons la manifestation dans la transfiguration, mais ce n'est pas ce dont nous nous occupons maintenant (*). L'autre sujet est le gouvernement de ce monde (voyez Deut. 32:8, 9), dont les Juifs sont le centre, de même que l'Église est celui de la gloire céleste sous Christ. Notre sujet actuel est l'Ancien Testament, la gloire terrestre. Ici donc il s'agit de Jéhovah, le nom juif d'Élohim. Qui est le Très-Haut ? Celui qui a ce secret sera béni. «Celui qui habite dans la retraite secrète du Très-Haut, est logé à l'ombre du Tout-Puissant», du Dieu d'Abraham. Qui dira où doit être trouvé le Très-Haut ? Le Messie dit : Je prendrai le Dieu d'Israël (Jéhovah ou l'Éternel) pour le Très-Haut : «Je dirai à l'Éternel : Tu es ma retraite». Les v. 3 à 8 sont la réponse. Alors Israël dit (v. 9) : «Parce que tu as pris l'Éternel (Jéhovah) qui est mon refuge, savoir le Très-Haut pour ton habitation, aucun mal ne te rencontrera, et aucune plaie n'approchera de ta tente». Les versets suivants, qui continuent ceci, sont les paroles par lesquelles Satan cherche à tenter le Seigneur Jésus, en l'engageant à éprouver si Jéhovah tiendrait sa parole, et à agir selon sa propre volonté en sortant du sentier de l'obéissance, efforts qui sont réduits à néant devant l'autorité de cette parole que les rationalistes nient, mais en qui le Seigneur se confie, et dont il confirme l'authenticité comme parole sortant de la bouche de Dieu. Du v. 14 à la fin, Jéhovah, terminant d'une manière grandiose le dialogue, déclare sa pensée, et met son sceau sur la confiance que le Messie avait eue en Lui, le Messie sur lequel il avait placé son affection comme ayant pris la forme de serviteur. Ici nous est montré que Jéhovah, le Dieu d'Israël, est le Tout-Puissant et le Très-Haut, et, sous ce dernier caractère, il apporte la bénédiction à la terre. Jéhovah, «mon Dieu», savoir le Très-Haut, a la bénédiction promise à Abraham. Le nom de «Père» est naturellement laissé en dehors ; c'est le nom de Dieu pour la famille céleste, quand les Juifs sont rejetés pour n'avoir pas voulu recevoir Jésus ; c'est l'état de choses qui existe entre la fin de la soixante-neuvième et la dernière moitié de la soixante-dixième semaine de Daniel, «le temps du trouble de Jacob» (Jérém. 30:7 ; voir Dan. 9).

(*) Les deux parties, céleste et terrestre, sont révélées en Luc 9

4.6 Le nom de Jéhovah = l'Éternel – Dieu d'Abraham

C'est pourquoi, dans les Écritures de l'Ancien Testament, Jéhovah [Yahweh] est le nom régulièrement employé par l'écrivain, dont l'appel tout entier reposait sur la révélation de ce nom (Ex. 6), et par tous les prophètes de la nation dont Jéhovah était le Dieu. Mais il était de toute importance pour eux qu'il fût le Dieu qui dit de lui-même : «Je suis celui qui suis» ; Dieu existant toujours, subsistant par lui-même, et ayant créé tout ce qui existe. Et c'est là une grande vérité dont je vois la traduction dans l'Apocalypse, quand l'Esprit Saint nomme Dieu, non pas «celui qui était, et qui est, et qui est à venir», mais «celui qui est» (o wn) ; «celui qui était», le Dieu connu d'ancienneté, qui en même temps avait fait les promesses ; et «celui qui vient» (o ercomenos), quand il sera l'Ancien des jours, et le Très-Haut, possesseur des cieus et de la terre ; quand son nom (savoir celui de Jéhovah, et Jéhovah seul est tel) sera connu sur toute la terre.

Voilà pourquoi aussi il était de la plus haute importance que ce même Jéhovah fût connu comme étant le Dieu d'Abraham qui le premier (sauf Christ prophétiquement), avait reçu la promesse inconditionnelle (voyez en Jos. 24, la base historique de tout ce qui vient d'être dit). La race de Sem elle-même et la propre famille d'Abraham étaient tombées dans l'idolâtrie, dont nous ne trouvons aucune trace avant le déluge. Alors Dieu appelle Abraham à sortir hors de l'ordre et des relations que Lui-même avait formés ; il doit quitter son pays, sa famille, et la maison de son père, pour être à Dieu, et doit aller dans le pays que Dieu lui montrerait. La souveraine grâce qui choisit Abraham, l'appel de Dieu et les promesses, furent les grands principes mis en lumière, quand le monde était non

seulement méchant devant Dieu, mais encore avait mis des démons à Sa place. La révélation de l'Église n'eut lieu qu'après la Pentecôte, mais Abraham est la racine et le point de départ de la race bénie. Adam était le chef d'une race déchue ; depuis Abel nous trouvons des saints comme individus ; puis, dans le déluge, nous voyons le jugement de la méchanceté, et ensuite, dans ce qui est confié à Noé, le gouvernement établi pour réprimer le mal ; mais Abraham, le premier, est le chef d'une race qui appartient à Dieu sur la terre, que ce soit selon la chair ou selon l'Esprit ; il est la racine de l'olivier de Dieu (Rom. 11).

Nombreuses sont les importantes leçons qui se rattachent à cela, mais je ne puis m'y arrêter maintenant. Jéhovah, le Dieu d'Israël, était le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. C'était son nom éternellement, son mémorial dans toutes les générations (Ex. 3:15). Dieu comme Dieu, l'Être qui est, non pas une créature qui commence (esti, non ginetai), mais Celui qui existe par lui-même, — le Tout-Puissant qui a appelé sans condition le vase de la promesse ; enfin Jéhovah, le Dieu d'Israël, sous lequel les Juifs prirent les promesses avec la condition d'obéissance (*), sont identiquement le même Dieu. C'est pourquoi, en même temps qu'il était de toute importance de garder à Dieu le nom essentiel de Dieu, Dieu existant par lui-même, en contraste avec toute créature, et de conserver devant l'esprit des Juifs ce caractère essentiel, il l'était aussi de montrer que Jéhovah était ce même Dieu, et non pas un simple dieu national, comme ceux des païens. Cela, joint à la différence de la promesse conditionnelle et de la promesse inconditionnelle, se retrouve à travers tout l'Ancien Testament, depuis le Pentateuque jusqu'à Néhémie (**), et cette distinction est la base des raisonnements de Paul dans le Nouveau Testament.

(*) Toute la doctrine des « quatre grandes épîtres » de Paul, et en particulier de celle aux Galates, est fondée sur la différence qui existe entre Abraham et Sinaï relativement à Christ, l'héritier de la promesse.

(**) Ainsi, dans Exode 32:13, Moïse en appelle à la promesse que Dieu fit sans condition à Abraham, Isaac et Jacob. Salomon, lorsqu'il s'agit du temple et de la bénédiction d'Israël en rapport avec le temple, ne va pas au delà de Moïse et de l'Exode (1 Rois 8) ; c'est d'après cela que le jugement fut prononcé quand le Seigneur maudit le figuier, et de fait, tout fut finalement perdu sous cette alliance-là. Au ch. 26 du Lévitique, où l'on trouve Jéhovah gouvernant son peuple à travers tous les jugements jusqu'à la fin, Dieu remonte non pas seulement à Moïse, mais aux promesses originelles faites sans condition à Jacob, Isaac et Abraham. Les Juifs auront les bénédictions des promesses faites sous Moïse, mais parce que Dieu se souvient de son alliance inconditionnelle venue en premier lieu. Néhémie fait seulement allusion à Abraham quant à l'alliance, bien qu'il parle de leur délivrance opérée par le moyen de Moïse, car c'était une délivrance par grâce. Il n'y a qu'à lire Esdras et Néhémie, pour voir combien est absurde la théorie des documents élohistes et jéhovistes ; car je suppose qu'ils n'ont pas compilé leur propre histoire en la tirant de semblables documents. Le lecteur peut encore remarquer un autre titre de Dieu, celui de « Dieu des cieux », qu'il prend quand il n'est plus assis à Jérusalem entre les chérubins, distinction qui pourra aider à comprendre le livre de l'Apocalypse (Apoc. 11:4, 13).

4.7 Le nom de Élohim

Lorsqu'il s'agit de ce que Dieu, comme Dieu, était ou faisait, il est nommé Dieu, Élohim ; si le récit est donné par ceux qui connaissaient Jéhovah, ils parlent de Dieu sous ce nom ; et, quand la solennité du nom de Dieu comme tel doit être ajoutée à Dieu connu comme étant en relation avec l'homme, on a Jéhovah Élohim ; enfin, quand c'est en rapport spécial avec Israël, on trouve Jéhovah ton Dieu ou notre Dieu. Il en est constamment ainsi dans le Deutéronome, où Moïse s'adresse personnellement à Israël. Toute personne douée d'intelligence spirituelle sentira toujours la différence entre les deux noms. Quelquefois c'est le simple état des sentiments qui est ainsi exprimé ; d'autres fois, c'est d'une importance réelle, quand la gloire de Dieu, comme tel, y est intéressée.

4.8 Différents noms de Dieu dans le NT

On peut voir une différence analogue dans le Nouveau Testament. Non seulement il est dit : Sortez du monde, et vous serez mes fils et mes filles, dit Jéhovah Shaddaï (2 Cor. 6:17, 18) ; mais dans l'épître aux Hébreux, où est traitée la question de savoir comment l'homme peut approcher de Dieu comme tel, nous ne trouvons jamais le nom de « Père », mais toujours « Dieu ». Nous ne le rencontrons pas non plus dans l'Apocalypse, sauf au ch. 14, où son nom (celui de l'Agneau) et le nom de son Père sont écrits sur le front d'un résidu spécial qui s'y trouve mentionné, mais c'est le nom de « son Père » (voyez aussi 1:6). C'est du trône du gouvernement du monde qu'il est question dans ce livre, aussi Dieu y est-il nommé Jéhovah, Élohim, Shaddaï, — le Seigneur, Dieu, Tout-Puissant, comme nous le voyons aux ch. 4, 11, 15.

4.9 Différents noms de Dieu dans les écrits de Jean

Dans les écrits de Jean, quand il s'agit de ce qui tient à la nature de Dieu, c'est le mot « Dieu » qui est employé, comme « Dieu a tant aimé », « Dieu est amour », « Dieu est lumière », et il en est de même pour ce qui regarde notre responsabilité relativement à Dieu dans sa nature ; mais du moment qu'il est question de l'action divine en grâce, nous trouvons le nom de « Père ». Ainsi, au ch. 4 de l'évangile, quand nous lisons, « Dieu est esprit », c'est sa nature, « et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité », mais plus loin, le Seigneur dit : « Car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent » : c'est l'action de la grâce. C'est ce qui ressort aussi d'une manière frappante, en comparant les quatre premiers versets du chapitre 1 de la première épître de Jean, avec le reste du chapitre. On voit la même chose dans l'évangile 1:28, et on le retrouverait dans tout ce que cet apôtre a écrit. Si je disais : Jean a composé ses écrits d'après deux documents, l'un patristique, l'autre théistique, que je puis séparer l'un de l'autre avec des ciseaux, qu'est-ce que cela prouverait, sinon mon incapacité morale et mon éloignement de Dieu ? C'est exactement le même principe pour l'Ancien Testament.

4.10 Noms de Dieu dans les Psaumes

La différence entre Jéhovah et Élohim est très marquée dans les Psaumes. Dans le premier livre (1 à 41) nous trouvons constamment Jéhovah ; le résidu est dans Jérusalem, et les bénédictions de l'alliance ne sont pas perdues. Au Ps. 42, qui commence le second livre, nous voyons évidemment que le résidu est hors de Jérusalem ; il se souvient avec larmes du culte rendu dans le temple. Là, c'est Dieu et non Jéhovah. La même chose se retrouve au Ps. 63 ; le psalmiste est au désert ; c'est Dieu lui-même à qui il s'adresse. Au Ps. 84, au contraire, nous trouvons les tabernacles de Jéhovah ; quoique naturellement ce soit encore Dieu. Dans le second livre, quand le Messie a été introduit au Ps. 45, on passe de Dieu à Jéhovah et au Dieu de Jacob. Puis, Dieu lui-même étant intervenu en faveur du résidu, et la délivrance étant arrivée (Ps. 46), il est Jéhovah Élion (le Très-Haut ou Souverain), un grand Roi sur toute la terre (Ps. 47), quoiqu'il règne en Sion (Ps. 48).

Parcourons ainsi tout le livre des Psaumes, et nous verrons que partout les noms de Dieu sont constamment employés d'une manière appropriée au sujet. Là se trouve pleinement développée la vérité que Dieu lui-même est leur Dieu (le Dieu d'Israël), le Très-Haut, Jéhovah. Mais du Ps. 1 au Ps. 150, nous ne rencontrerons pas l'expression « leur Père », ni l'Esprit d'adoption qui appelle Dieu de ce nom. C'est le gouvernement du monde qui nous y est présenté, et c'est l'Éternel qui règne, grand en Sion, Dieu lui-même, leur Dieu (le Dieu d'Israël). Ces exemples doivent suffire. Le lecteur attentif qui s'attend au Seigneur, saisira aisément, en lisant les Psaumes, la

force des expressions. Prétendre que l'emploi des deux noms Élohim, Jéhovah, suppose nécessairement deux écrivains, est simplement absurde.

On nous dit que, dans une grande partie des Psaumes, une main plus récente a systématiquement substitué Élohim à Jéhovah ; mais quelle preuve en a-t-on ? Il n'y en a aucune. Une telle assertion montre seulement l'entière incapacité où l'on est de saisir le côté divin de ces divins écrits. La structure du livre se voit clairement dans son contenu, ainsi que les différents sujets des cinq livres ou divisions qui s'y trouvent. Il suffit, pour les distinguer, d'une étude même superficielle, et la main de Dieu se montre réellement dans la manière dont cette collection est faite. Mais ce sujet est trop vaste pour que je puisse l'aborder ici.

4.11 *Noms de Dieu dans Job, les Proverbes et l'Écclésiaste*

Je passe maintenant à Job. J'y suis conduit par l'opinion inqualifiable de ceux qui prétendent que le discours d'Élihu ne peut être authentique, sous prétexte que sa réponse à Job prouverait qu'il ne l'a pas compris. Loin de là ; Élihu entre en scène de la manière la plus parfaite. Quand les amis de Job veulent affirmer que ce monde est une preuve complète du gouvernement moral de Dieu, — ce que Job nie avec raison, bien que son cœur s'élève aussi contre Dieu, — alors Élihu, comme l'interprète, un seul entre mille (Job 33:23), montre qu'il y a une discipline du juste ; s'il blâme les amis, il fait voir en même temps que Job avait aussi tort. Il est là dans un caractère médiatorial, comme une espèce d'arbitre, pour expliquer les voies de Dieu, avant que Jéhovah ne soit introduit dans sa majesté. Remarquez que dans l'introduction du livre et le récit qui le termine, l'écrivain se sert du nom de Jéhovah, mais que dans tous les entretiens de Job avec ses amis, comme dans le discours d'Élihu, nous ne trouvons que Dieu et le Tout-Puissant. Séparera-t-on ici les deux prétendus documents ? Voudra-t-on perdre avec la fin et le commencement, la clef et la conclusion de toute l'histoire ?

Prenons un autre exemple. Dans les Proverbes nous avons toujours Jéhovah (l'Éternel), sauf une seule exception. Ce livre donne les directions de la sagesse pratique pour ceux qui avaient Jéhovah pour leur Dieu. Dans l'Écclésiaste, au contraire, c'est toujours Dieu, parce que là se trouve décrite la vanité du sentier et des efforts de l'homme ici-bas pour arriver au bonheur, en contraste avec ce que Dieu est comme Dieu. L'homme n'y est pas vu dans des relations d'alliance, mais simplement comme homme, et voilà pourquoi l'on ne trouve pas dans ce livre le nom de Jéhovah.

4.12 *Noms de Dieu dans la Genèse*

Relativement à ce même sujet, retournons à la Genèse. Dans le ch. 1 et les trois premiers versets du ch. 2, se trouve établi ce grand fait : Dieu créateur. C'est simplement cette vérité que n'avaient pas connue les païens, et dont nous avons connaissance par la foi (Héb. 11). Aussi n'avons-nous pas Jéhovah, Dieu connu sous un nom particulier qui implique une relation, mais nous avons ce Dieu qui a créé l'univers, les êtres qui s'y trouvent et l'homme, et qui s'est reposé le septième jour. L'exposé de cette vérité d'une importance si capitale étant terminé, un nouveau sujet est introduit (2:4) ; mais ce n'est pas un nouveau récit de la création. Il y a là une simple et très brève allusion à la création en rapport avec le temps où il n'y avait point encore d'homme sur la terre ; ensuite se trouvent exposées avec plus de détails la condition, la nature et la position morale de l'homme ; nous voyons où Dieu le met et sous quelles conditions, puis quelle est la place des animaux, et enfin la création de la femme. Nous n'avons donc pas ici Dieu qui crée, mais la condition et l'état de l'homme devant Jéhovah Élohim. Ce Dieu, qui était le seul vrai Dieu avec lequel l'homme avait affaire, s'était révélé comme Jéhovah à celui qui raconte l'histoire de toutes ses voies depuis la chute, en montrant l'homme sans loi, le monde jugé, le frein imposé à l'homme, puis la promesse et la loi, en un mot toute la condition de l'homme par rapport à Dieu, jusqu'à ce que la grâce vint et que le Père eût envoyé le Fils pour être Sauveur. Naturellement les détails historiques qui précèdent la loi sont donnés plus tard, lorsque Dieu eut mis à part un peuple par la rédemption de façon à éprouver l'homme. Tous les principes relatifs à l'histoire entière de l'homme nous sont donnés dans la Genèse, mais seulement sur la base de la promesse — et non de la loi, de la rédemption et de la présence de Dieu sur la terre, choses qui se trouvent dans l'Exode et les livres suivants. Mais celui qui le premier a appris à connaître ce plan, rattache le nom de Jéhovah, — un Dieu de jugement, — avec l'origine de tout. L'Élohim du ch. 1 de la Genèse est le Jéhovah du ch. 6 de l'Exode, et le récit de Jéhovah rapporte toute l'histoire, jusqu'à la loi, du vrai Élohim qui, dans l'Exode, se révèle comme mettant l'homme à l'épreuve sous la loi. Dire qu'il y a deux récits de la création est complètement inexact ; il n'y a rien de ce genre, pas une trace de cela, mais, dans le ch. 2 de la Genèse, un exposé spécial de l'état et de la condition de l'homme relativement à Dieu et à toute la création qui l'entourait ; s'il y a deux récits, qu'on le fasse voir.

Dans le premier verset du ch. 3, l'écrivain emploie l'expression Jéhovah Élohim ; c'est la grande vérité qui apparaît ; mais dans la même phrase Satan dit à Ève : «Quoi Dieu a dit ?» parce qu'il ne s'agit en aucune manière de relation révélée ; c'est Dieu le Créateur qui avait parlé, aussi Satan continue-t-il : «Dieu sait, etc». Mais l'écrivain, continuant son récit, dit qu'ils entendirent la voix de l'Éternel Dieu (Jéhovah Élohim), et il se sert du même nom dans tout ce qui suit. Prétendre voir dans le premier verset deux documents distincts est tout simplement absurde. Au ch. 4, Ève, s'emparant d'une promesse, dit, quoique par méprise : «J'ai acquis un homme de par l'Éternel». Ici nous avons toujours Jéhovah, au lieu du Jéhovah Élohim ; c'est une simple histoire, et non pas le récit solennel de la ruine de l'homme dans sa relation avec Dieu. Faut-il voir là un troisième document ? Au v. 25, Ève dit : «Dieu m'a donné un autre fils». Il s'agit simplement de ce qu'a fait pour elle Celui qui opère toutes choses. Au ch. 5, nous avons de nouveau Dieu comme tel. On ne pourrait pas dire que l'homme fut fait à la ressemblance de Jéhovah, parce que Jéhovah est un nom de relation, révélé d'une manière spéciale quant à Dieu, et que ce n'est pas celui du Créateur, de l'Être divin. Ainsi Hénoch marche avec Dieu. La terre, nous est-il dit au ch. 6, était corrompue devant Dieu ; c'est Dieu comme tel. Mais quand l'écrivain parle des voies de Dieu, il emploie toujours le nom de Jéhovah (voyez les v. 3, 6, 7). Et, dans ces voies, il agit à l'égard de la terre qui s'était ainsi corrompue. Ensuite nous lisons que Noé fit selon tout ce que «Dieu (et non Jéhovah) lui avait commandé». Puis, au ch. 7, c'est Jéhovah qui dit à Noé, et Noé fit selon tout ce que l'Éternel lui avait commandé ; nous retrouvons ensuite comme Dieu lui avait commandé ; mais, au v. 16, après «Dieu lui avait commandé», il y a dans la même phrase, «et l'Éternel ferma l'arche sur lui». Si l'on coupe le verset en deux, selon l'hypothèse des «documents», la dernière partie ne se rapporte et ne se rattache à rien, car Élohim est le mot employé quand il entre dans l'arche.

Au ch. 4 du Deutéronome, v. 32-34, où le mot Élohim est employé dans toute la force propre de sa signification, nous lisons : «Informe-toi... depuis le jour que Dieu a créé l'homme, s'il a été rien entendu de semblable, que Dieu ait fait une telle épreuve que de venir prendre à soi une nation... par des choses grandes et terribles, selon tout ce que l'Éternel, notre Dieu, a fait pour vous». Nous voyons la force et la portée des deux expressions, mais il n'y a pas là deux récits. Dans le ch. 24 de Josué, le peuple se présente devant Dieu comme tel, et Josué dit : «Ainsi a dit l'Éternel, le Dieu d'Israël». Ainsi, non seulement il y a des cas où la théorie des documents ne peut s'appliquer, mais l'emploi de l'un ou l'autre des mots Élohim et Jéhovah, se justifie constamment.

On a prétendu voir dans l'histoire de Joseph un troisième auteur. On nous dit qu'il s'accorde avec l'auteur élohiste, en employant dans une grande partie de son récit le nom d'Élohim, mais qu'il en diffère grandement sous d'autres rapports. C'est tout simplement glisser sur les faits pour couvrir ce qui détruit la théorie. La première partie du récit est jéhoviste, c'est-à-dire que l'écrivain, dans ce qu'il raconte de Joseph, se sert du mot Jéhovah. Il dit : «L'Éternel était avec Joseph». C'est que Moïse connaissait le Dieu fidèle qui portait ce nom de Jéhovah dans ses relations avec Israël. C'est ainsi qu'après avoir dit que Noé, suivant l'ordre de Dieu, était entré dans l'arche, il ajoute : «Et l'Éternel ferma la porte sur lui». Quand Moïse raconte ce qui se passe entre Joseph et les serviteurs de Pharaon

qui ont eu des songes, ou bien entre Joseph et Pharaon lui-même, il se sert naturellement du mot Dieu. En effet, Pharaon et ses serviteurs n'avaient rien à faire avec Jéhovah ; ils ne se trouvaient avec lui dans aucune relation. Dans le reste du récit des faits, l'auteur se sert du mot Élohîm. Dire qu'il y a deux narrations, c'est sortir de la question ; ce sont deux parties du même récit. Qu'est-ce qui y introduit en même temps Jéhovah et Dieu ? Est-ce un troisième auteur ? Jacob, dans son épreuve, se tourne vers le Dieu de la promesse et le nomme «El Shaddaï» (le Tout-Puissant) (Gen. 43:14) ; mais, dans le discours de Joseph à ses frères, c'est clairement Dieu comme tel, mis en contraste avec les actions de ses frères, des actions d'hommes. Quand Jacob bénit Éphraïm et Manassé, tout en faisant allusion au Dieu tout-puissant, il demande naturellement pour eux les bénédictions de Dieu, et non celles de l'alliance de la part de Jéhovah. Ainsi, là encore, nous trouvons une raison et une convenance parfaites dans l'emploi des différents noms.

4.13 Les rationalistes contestent tout miracle, y compris l'inspiration divine

Il est bon de se rappeler que ces écrivains rationalistes (ceux de l'Allemagne surtout) partent de cette assertion qu'aucun récit qui rapporte des miracles ne peut être historique. C'est-à-dire qu'ils commencent par supposer ce qui est en question. L'inspiration elle-même est un miracle. La création est le plus grand des miracles : c'est l'intervention de la volonté et de la puissance de Dieu pour produire ce qui, sans cela, n'aurait pas existé. Je sais ce que l'on dit sur les lois générales ; mais, après tout, elles ne sont autre chose que la constante opération de la volonté de Dieu et, par conséquent, ne peuvent exclure son action. Rappelons-nous aussi que la négation absolue de l'action de Dieu indépendante des lois générales, ne va à rien moins qu'à renverser complètement le christianisme, car la résurrection n'est ni une loi générale, ni une conséquence naturelle. La mort n'est pas la cause de la résurrection. Or, si Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine, et, comme nous le dit Paul, les témoins du christianisme sont de faux témoins. Si le miracle ne peut pas être historique, Christ n'est pas ressuscité, et alors le christianisme n'est pas vrai.

4.14 Ou bien l'AT est inspiré de Dieu, ou bien c'est une imposture (pas de milieu)

Mais ceci concerne le Nouveau Testament, et nous nous occupons maintenant de l'Ancien. Or, pour y revenir, l'Ancien Testament, dans son ensemble, ne serait qu'une imposture, si la théorie que je combats était vraie ; je veux dire, si la loi n'est pas un système établi de Dieu par le moyen de Moïse, comme nous le lisons, mais une compilation, faite beaucoup plus tard, de matériaux informes ajustés ensemble, et un système issu du développement de la vie nationale des Hébreux. Pour autant qu'il s'agit de la loi, elle affirme que toutes les paroles qu'elle adresse à l'homme viennent de Dieu par la bouche de Moïse. Quoique la Genèse ait nécessairement un autre caractère, elle ne demande pas moins une inspiration directe ; en effet, qui d'entre les hommes peut donner un récit de la création et de l'histoire du monde, histoire sur laquelle sont fondées dans leurs principes toutes les voies de Dieu envers l'homme (sauf l'Église et la loi, comme je l'ai dit), et sur laquelle aussi, comme nous l'avons vu, le Nouveau Testament est basé ? Le commencement de l'Exode ne peut pas non plus se séparer de la fin de la Genèse. Je n'ai pas besoin de citer des textes pour prouver que l'expression : «Jéhovah dit à Moïse», est le langage constant de la loi, et qu'il nous est ainsi montré de quelle manière Dieu communiquait sa volonté aux enfants d'Israël. Telle qu'elle est, ou bien c'est une révélation claire et positive des paroles et de la volonté de Dieu par Moïse, ou bien c'est une imposture. Dans le Deutéronome, Moïse la repasse tout entière, et parle au peuple en insistant sur l'obéissance, et en rappelant tout ce qui s'était passé, afin de renforcer à leurs yeux cette loi et de les garder de l'idolâtrie. Il y ajoute des détails touchant le gouvernement civil, pour le moment où ils seraient établis dans le pays. Des documents peuvent ou non avoir été employés ; mais le contenu tout entier est, ou bien une histoire et l'établissement originel de la loi de Dieu pour le peuple, avec les plus profondes instructions typiques pour nous, le tout donné de Dieu par Moïse, ou bien ce n'est qu'une imposture. Je n'ai pas besoin de dire que les prophètes affirment clairement leur inspiration. «La parole de l'Éternel me fut adressée» ; «ainsi a dit l'Éternel» ; voilà comment ils commencent leurs oracles. Dans l'histoire, comme celle des Rois, par exemple, il est nettement établi qu'ils employaient les chroniques royales, mais ils les employaient et en faisaient des extraits, comme nous en avons un exemple dans Ésaïe, de manière à nous montrer, que c'est bien la parole de Dieu. Si Dieu n'est pas mentionné dans le livre d'Esther, c'est tout à fait à propos, pour faire voir la providence secrète de Dieu, gardant son peuple alors qu'il était dispersé, et n'était plus reconnu de Lui comme nation.

4.15 L'AT forme un tout dont la perfection est saisie quand Dieu ouvre l'intelligence

Ainsi, non seulement le Seigneur et les apôtres ont reconnu l'Ancien Testament, tel que nous le possédons, comme étant la parole inspirée de Dieu, mais ce livre se présente lui-même, quant à la loi, comme le produit direct des communications de Moïse avec Dieu, donné originellement d'une manière complète et dans tous ses détails ; quant aux prophètes, comme la communication directe de la pensée et des paroles de Dieu, venant de lui-même ; et l'ensemble, — histoire, psaumes, etc., — comme un tout organique, reconnu par le Seigneur lui-même, et dont la perfection sera saisie et comprise par ceux dont il a ouvert l'intelligence et qui apprennent là à connaître tout le plan de Dieu.

5 Être chrétien et douter de la Bible comme donnée de Dieu : est-ce cohérent ?

Avant de passer, de la discussion des points particuliers et des objections, à une recherche directe de l'évidence plus positive et essentielle qui ressort du contenu même de l'Écriture, je placerai de nouveau devant le coeur de chaque lecteur la question telle qu'elle se présente à nous : Y a-t-il une révélation de la part de Dieu ?

L'homme est séparé de Dieu. Dieu a-t-il donné une révélation par laquelle, aussi loin que va cette révélation de Lui-même, l'homme peut le connaître ? Nous savons ce que l'homme est devenu sans elle. Sommes-nous laissés comme les païens desquels Paul disait : «Ils cherchent Dieu, pour voir s'ils pourraient en quelque sorte le toucher en tâtonnant, et le trouver ?» Ou bien y a-t-il réellement une loi donnée par Moïse, et la grâce et la vérité sont-elles venues par Jésus-Christ ? Nous avons vu le Seigneur déclarer que les écrits reçus par les Juifs sont bien les écrits de Moïse, et il le dit non seulement aux Juifs, mais aussi à ses disciples, dont il ouvre l'intelligence pour qu'ils les comprennent. Les apôtres, à l'exemple du Seigneur, basent leurs enseignements sur la vérité de ces écrits et leur contenu, et en tirent leurs arguments. Pour quelqu'un qui n'est pas foncièrement incrédule, cela est suffisant.

Pour ceux qui affirment qu'une narration qui rapporte des miracles ne peut être historique, que Dieu ne peut ou ne veut plus agir, maintenant qu'il a établi une fois pour toutes l'ordre de la nature, pour ceux qui ont ainsi décidé la question avant de l'avoir examinée, il est évident que les affirmations de Christ et des apôtres n'ont point de valeur. Mais, dans ce cas, c'est ne montrer aucune pudeur que de prendre le nom de chrétiens ; c'est manquer d'une manière flagrante à la loyauté que de se prévaloir d'un titre, quand on rejette tout ce que ce titre suppose. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de désirer sérieusement la conversion de telles gens. Ils se donnent de la peine pour ce qu'ils estiment être une imposture, ils professent en être les sectateurs ; et ils voudraient nous faire croire que la communication de la connaissance de Dieu la plus sainte, la plus remplie de grâce, la plus profonde, et en même temps la plus vraie et la plus complète, n'est que le produit d'une imposture. On a peine à se l'imaginer ; c'est pourtant à cela que nous avons affaire.

6 *La révélation donnée de Dieu, est aussi communiquée de Dieu*

Il en est d'autres qui croient bien qu'il y a une révélation, mais non pas une communication divinement inspirée de cette révélation, pour être retransmise à d'autres. Quelques-uns allèguent que la Bible n'a pas même la prétention d'être cela. Or voyez comme cela est rationnel. Dieu aurait trouvé bon de donner tout au long une révélation de ce qu'il est, de sa vérité, de sa grâce ; de la donner aux hommes pour leur bien ; mais il l'aurait fait de telle manière que, dans sa perfection, cette révélation ne peut pas aller plus loin que la personne qui la reçoit. Elle est donnée pour le bien de tous, donnée d'une manière parfaite ; mais cela s'arrête à la première personne à qui elle est communiquée et qui la reçoit. Quant aux autres, elle ne leur parvient que dans l'imperfection où l'homme l'a saisie et la communie. Il y aurait donc une communication divine pour les hommes, mais, par un arrangement divin, elle serait communiquée de manière à ne jamais arriver aux hommes comme telle. Rien ne leur serait communiqué en quoi ils pussent se confier comme étant divin. Peut-on concevoir quelque chose de plus absurde ?

Mais voici ce que dit Paul : «Quand il plut à Dieu, qui m'a mis à part dès le ventre de ma mère et qui m'a appelé par sa grâce, de révéler son Fils en moi, afin que je l'annonçasse parmi les nations» (Gal. 1:15, 16). Dieu lui avait donc fait une révélation pour qu'il annonçât son Fils, mais, suivant la théorie dont je parle, Paul ne le pouvait pas ; quoique cette révélation fût pour d'autres, elle ne leur parvenait pas ; elle était positivement donnée pour eux, mais de telle manière qu'ils ne pouvaient en profiter. Ce n'est pas ce que dit l'apôtre. Il ne falsifiait pas la parole de Dieu — remarquez bien comment il l'appelle — il ne frelait pas le vin pur ; mais, par la manifestation de la vérité, il se recommandait à toute conscience d'homme devant Dieu (2 Cor. 4:2). C'est ainsi que les Thessaloniciens la recevaient, non comme la parole de l'homme, mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) comme la parole de Dieu (1 Thess. 2:13) ; de sorte que si son évangile était voilé, il l'était en ceux qui périssent (2 Cor. 4), et dont les pensées étaient aveuglées par le dieu de ce siècle. En 1 Cor. 2, il établit d'une façon positive la vérité quant à la manière dont les choses révélées sont communiquées : «Desquelles choses aussi nous parlons», dit-il, «non point en paroles enseignées de sagesse humaine, mais en paroles enseignées de l'Esprit... Or l'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, — elles se discernent spirituellement». Elles sont révélées par l'Esprit (v. 10, 12) ; communiquées en paroles que le Saint-Esprit enseigne, afin que les autres puissent les avoir telles que Dieu les avait révélées à Paul (v. 13), et, enfin, elles sont discernées par l'Esprit (v. 14, comp. v. 4, 5). Et c'est là ce que Paul affirme partout. Les choses qu'il écrivait devaient être reçues, et l'étaient, en effet, comme «les commandements du Seigneur» (1 Cor. 14:37). Les prophètes de l'Ancien Testament et Moïse déclarent que ce qu'ils communiquaient, était les paroles de Jéhovah ; l'apôtre ne fait pas autrement.

Ainsi, non seulement la Bible est une révélation venant de Dieu, mais la communication de cette révélation est aussi son oeuvre. «Ainsi a dit l'Éternel», «l'Éternel dit», voilà ce que nous trouvons dans l'Ancien Testament ; et, dans le Nouveau, ce sont des paroles que le Saint-Esprit enseigne, de sorte que ce que nous possédons est la parole de Dieu. C'est «dit par le Seigneur par le moyen des prophètes» (Matt. 1:22), ou «en paroles enseignées de l'Esprit» (1 Cor. 2:13), Dieu ne nous a pas laissés flottant çà et là dans l'incertitude. Mais quand cette parole est présentée, elle se discerne spirituellement ; ou, si elle est rejetée, elle est voilée en ceux qui périssent (2 Cor. 4:3). Et, pour ce qui concerne la partie historique, nous voyons d'une part, qu'elle est rédigée par les prophètes, et d'un autre côté, qu'elle est sanctionnée par le Seigneur et par les apôtres.

On dira qu'il y a des erreurs ; on objectera que nous n'avons que des traductions. Je reconnais que cette Parole a été confiée à la responsabilité de l'homme, précisément de la même manière que le salut personnel de l'homme, dans un certain sens. Cependant l'homme est gardé par la puissance de Dieu, et la Parole l'est aussi, exposée toutefois aux effets de l'infirmité humaine. Elle est citée, affirmée et reconnue authentique par le Seigneur et par les apôtres, et il est constamment fait allusion à la loi dans les plus anciens écrits des prophètes. Pour ce qui est des traductions, personne n'en donne aucune comme un critère de la vérité ; elles sont un moyen de la communiquer, et le critère reste tel qu'il était, providentiellement préservé par Dieu. L'authenticité du Nouveau Testament, comme on l'admet généralement, étant complètement établie, l'authenticité de l'Ancien Testament se trouve prouvée, comme ne l'est celle d'aucun livre dans le monde, par le Nouveau Testament, c'est-à-dire par le Seigneur et ses apôtres. On allègue qu'il y a des citations tirées de la Version grecque dite des Septante. C'est une traduction, il est vrai ; et, si elle est citée, c'est parce qu'elle était très répandue et d'un usage général ; mais elle ne l'est pas quand les écrivains du Nouveau Testament, enseignés de Dieu, avaient une raison de faire autrement. Ils établissent seulement, l'authenticité des portions qu'ils citent.

7 *Unité de l'Écriture*

7.1 *Unité de pensée entre AT et NT : un seul et même plan directeur*

J'en viens maintenant à l'unité de pensée qui se trouve dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Quelque controverse que l'on puisse soulever quant aux dates, on ne met pas en question que la Bible ne se compose de livres écrits à des époques différentes et séparés par des intervalles de temps considérables. Les incrédules même ne le contestent pas. À certains égards, la littérature juive a commencé avec Moïse. On peut prétendre que l'on a compilé des documents élohistes et jéhovistes, mais en tout cas, ces documents existaient. Il y eut des prophètes plusieurs siècles avant Christ ; des psaumes furent composés par David, l'auteur des doux cantiques d'Israël, ainsi que par d'autres qui furent ses contemporains ou qui vécurent plus tard, comme il y en eut assurément plusieurs. Les auteurs sont différents, de même que leur style et l'époque où ils écrivirent. La grammaire même a subi quelques changements dans la suite des âges. En un mot, divers auteurs et divers styles se sont succédé durant une période d'environ quinze cents années. Dans le Nouveau Testament, se trouve un développement de la vérité et des conseils divins, dont une partie, comme cela est déclaré, n'avait jamais été révélée auparavant, et qui, selon la nature des choses, n'aurait pu l'être : je veux dire le mystère dont Paul, et Paul seul, parle — l'union des Juifs et des gentils, sans distinction, en un seul corps, pour les lieux célestes. C'était une chose impossible à révéler aussi longtemps que le judaïsme subsistait, parce qu'en soi, cela le mettait absolument de côté. Le judaïsme avait élevé le mur de séparation que le christianisme détruisait.

Or si, avec tous ces auteurs d'époques diverses (le système qui existait auparavant étant mis de côté dans la dernière période, bien que pleinement sanctionné comme divin), auteurs vivant en divers lieux et en divers temps, — si, à travers le jugement, la promesse, la loi, l'Évangile et la révélation de l'Église complétant la parole de Dieu, je trouve un plan unique, une même pensée dans tout l'ensemble, de qui cela vient-il ? Inscients de la part qu'ils avaient dans l'ensemble, chacun étant occupé de la portée morale actuelle de ce qui lui était confié, ignorant en grande mesure ce que d'autres pouvaient avoir à dire, ou même employés à mettre de côté ce qui avait existé et ce dont d'autres avaient été occupés, je les vois cependant tous concourant à l'exécution d'un seul et même plan. J'ai ainsi la preuve la plus forte et la plus claire qu'une pensée unique, une unique puissance d'inspiration, qui connaissait la fin depuis le commencement, et qui avait ce plan devant elle, est le véritable auteur de ce que nous nommons la Bible. J'insiste sur le fait qu'elle se compose d'un grand nombre de livres de différentes époques et de caractères divers ; que l'on se soit servi de documents élohistes ou jéhovistes, si l'on veut, quoique pour moi je ne l'accepte nullement. Prophétie, histoire, poésies, leçons morales ; l'homme avant la loi, et l'homme sous la loi ; un système étroit pour conserver la vraie unité de la divinité quand l'idolâtrie régnait partout ailleurs, puis un système large embrassant toute créature sous le ciel, système qui, tout en maintenant l'autorité de la loi, la mettait de côté comme moyen de relation avec Dieu ; mais, à travers toutes ces choses si diverses, un seul et même dessein divin qui fait servir

chaque partie à sa place à la construction de l'ensemble, et forme de soixante livres (ou quarante-neuf, suivant la manière de compter des Juifs) un tout unique, un seul et même livre, — LA BIBLE !

7.2 Le dessein de Dieu à la base de l'unité de la Bible

Pour démontrer cette unité de la Bible, qu'il suffise ici d'établir d'après l'Écriture quel est le dessein de Dieu, en indiquant seulement ce qu'il y a de plus important ; que ce n'est pas simplement le dessein d'exposer les faits accomplis, mais que ceux-ci forment la base morale tout entière des relations de l'homme avec Dieu. Nous y voyons l'état d'innocence de l'homme, la perte de cette innocence, la responsabilité morale, la loi donnée avec une autorité divine comme mesure parfaite de la responsabilité, l'homme doublement coupable en violant la loi, le moyen d'y porter remède dans le témoignage des prophètes et dans la venue du Fils de Dieu lui-même, mais tout cela en vain et se terminant par le jugement du monde. Toute bouche étant alors fermée et tout le monde reconnu coupable devant Dieu, un salut parfait est annoncé par grâce de la part de Dieu, salut selon Sa propre nature et Sa gloire, saisi dans la promesse à travers tous les siècles et enfin pleinement révélé ; puis finalement la gloire céleste et une terre restaurée sous la première et la nouvelle alliance, et ensuite l'éternité. À cela, je puis ajouter la place spéciale de l'Église au milieu de tout ce que je viens de mentionner, place tout à fait particulière. Tout est ainsi rendu manifeste et déroulé successivement, à mesure que se développe le dessein de Dieu, et se termine dans la plénitude de la gloire divine, et dans l'infinie et éternelle bénédiction de ceux qui croient.

Le dessein de Dieu, tel que l'établit l'Écriture (Éph. 1), est celui-ci : «Pour l'administration de la plénitude des temps, Dieu s'est proposé de réunir en un (*) toutes choses dans le Christ (Fils de Dieu et Fils de l'homme), les choses qui sont dans les cieux et les choses qui sont sur la terre ; en Christ, en qui nous avons été faits héritiers». Ceci nous présente deux grandes scènes, les cieux et la terre, et, en rapport avec l'une et l'autre, deux grands objets nous sont révélés comme étant placés sous l'autorité de Christ : l'Église et les saints glorifiés dans les lieux célestes, et les Juifs sur la terre ; l'Église régnant avec Christ, les Juifs, ainsi que le monde entier, gouvernés par Lui comme Fils de l'homme, ressuscité et glorifié ; à côté de cela la maison du Père, où il est allé, et qui est notre demeure. L'une de ces scènes, présente la souveraine grâce qui nous a placés dans la même gloire que le Fils de Dieu ; l'autre, le gouvernement de ce monde. Voyez Éph. 1:22, 23 et 9-11 ; puis Deut. 32:8, 9, où nous trouvons un court exposé de la partie juive de la scène terrestre (v. 8, 43). Tous sont sous le Fils de l'homme ou unis à Lui.

(*) anakefalaiwsasqai

Je laisserai de côté, pour le moment, cette dernière partie comme appartenant spécialement à l'Église.

7.3 Un plan de Dieu unique et complet vu dans les principes moraux et le développement historique de la Bible

7.3.1 L'homme responsable et l'Homme en qui les promesses de Dieu s'accomplissent (Genèse et NT)

Dieu, on le comprend, ne commença pas avec le second Adam, mais avec le premier ; non avec l'homme de son conseil, mais avec l'homme responsable. Nous voyons l'homme placé sous cette responsabilité lorsqu'il est dans l'innocence ; nous le retrouvons dans cette position quand il est déchu et sans loi, puis sous la loi (en passant par la promesse qui était par grâce et fut manifestée en Abraham) ; et enfin, lorsque Christ fut envoyé, Dieu, après les patients avertissements et les encouragements donnés par les prophètes, ayant dit : «Ils auront du respect pour mon Fils». Mais ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent. L'épreuve de l'homme ayant été ainsi pleinement achevée, il est traité comme perdu ; mais un salut parfait lui a été préparé dans l'oeuvre du Seigneur Jésus-Christ, en qui, second Adam et Fils de l'homme, toutes les promesses et les desseins de Dieu devaient être accomplis. Il est l'Homme du conseil de Dieu ; «autant il y a de promesses de Dieu, en Lui est le oui et en Lui l'amen» ; il prend l'héritage de toutes choses, lequel l'homme devait posséder selon le dessein de Dieu, et il le prend en vertu de la rédemption, dans laquelle Dieu avait été parfaitement glorifié à tous égards. À travers tout ce développement, le grand adversaire est révélé dans la mesure nécessaire, afin que nous connaissions clairement la position de ceux qui y sont intéressés, mais pas davantage.

Le principe général, ainsi que le résultat de tout ce que nous venons de voir, a déjà sa manifestation en Éden ; non pas qu'il y ait une promesse faite au premier homme, — il n'y en a aucune ; mais on voit le dessein de Dieu, quand le premier homme, placé sous la responsabilité, et tenté par l'adversaire, a failli et est tombé. L'Éternel Dieu prononce la sentence de jugement contre la femme, pour avoir écouté le serpent, mais il révèle le second Homme, le dernier Adam. Lui, la semence de la femme, devait briser la tête du serpent et le serpent lui briser le talon ; ce dernier fait a eu lieu sur la croix, le premier s'accomplira quand le Fils de l'homme viendra en puissance. Aucune promesse n'est faite au premier homme, quoique par la foi il puisse s'emparer de ce que Dieu a dit, mais il y a une révélation du second Homme. Adam assurément n'était pas la semence de la femme. Quant à l'histoire d'Adam et d'Ève, Paul la rappelle comme étant d'une vérité incontestable (1 Tim. 2:9-15), et en fait le fondement d'exhortations relatives à la femme. Le récit de la chute devient pour lui la base de la plus profonde doctrine (Rom. 5:12-21), quand il fait voir que c'est par là que le péché a existé avant la loi, et quand il n'y en avait aucune : il fait allusion à ce qui est dit dans le prophète Osée (6:7) (*), montrant qu'Adam était sous une loi (celle de ne pas manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal), mais que, depuis lui jusqu'à Moïse, l'homme a été sans loi, ce qui est confirmé par le caractère du jugement (Rom. 2:12) : ceux qui ont péché sans loi (anomos) étant distingués de ceux qui ont péché sous la loi. C'est aussi au récit de Gen. 3, que Paul ramène les Corinthiens pour les exhorter à la vigilance (2 Cor. 11:3). Ainsi encore la structure et l'ordre tout entier du plan de Dieu en Christ, se rattachant à la ruine de l'homme dans le premier Adam, sont développés au ch. 15 de la première épître aux Corinthiens, surtout aux v. 20-28, 45-49, et, comme on le voit, en rapport avec la résurrection. L'accomplissement de ce plan relativement aux Juifs, aux Gentils et aux saints ressuscités, est fondé sur És. 25:6-8.

(*) Il faut lire : «mais eux, comme Adam, transgressent l'alliance».

7.3.2 Promesses inconditionnelles, puis des conditions introduites avec la loi

Mais, il y avait d'autres promesses spéciales faites à la semence d'Abraham selon la chair ; promesses renouvelées à David et limitées à Israël, bien que la miséricorde dût s'étendre aux Gentils quand Israël aurait failli. Ces promesses remplissent le livre de la Genèse, et la condition d'Israël sous la promesse et dans son état de chute est le sujet tout entier des psaumes, outre l'introduction de la personne de Christ, comme étant en relation avec Israël (voyez Gen. 15:17). Ces promesses, données sans condition à Abraham, furent acceptées conditionnellement par les Israélites à Sinai, en sorte que, bien que les promesses demeurassent, la loi fut introduite sous Moïse ; et ainsi, sous l'ancienne alliance, l'accomplissement des promesses dépendait autant de la fidélité d'Israël que de celle de Dieu. Dieu avait dit : «Si vous obéissez à ma voix», et Israël avait répondu : «Nous ferons tout ce que Jéhovah a dit».

7.3.3 Accomplissement des promesses en Christ sur le fondement de la pure grâce (laquelle s'étend aux Gentils)

Ainsi, non seulement Israël était placé de fait sur le terrain de l'ancienne alliance, mais un principe d'une portée considérable était établi, et une question non moins importante était soulevée, savoir : «La justice de l'homme est-elle le fondement sur lequel l'homme peut subsister devant Dieu ; ou bien, la justice de Dieu est-elle celle d'après laquelle un pécheur peut être accepté ?» Israël se trouvait donc placé, sur un double terrain, celui des promesses faites à Abraham et celui de la justice sous la loi ; et cependant la grâce, si Dieu

n'était pas seulement le Dieu des Juifs, devait s'étendre aux Gentils. Cela aura lieu en Christ, lorsque, ainsi que nous l'avons vu, il prendra sa puissance comme Fils de l'homme, et sera chef au-dessus de toutes choses. Pendant que subsistait encore le mur mitoyen de séparation, la bénédiction des Gentils existait en espérance, mais elle était laissée, comme eux-mêmes, dans l'obscurité et les ténèbres. Cela était nécessaire pour maintenir la connaissance d'un seul vrai Dieu, alors que le monde était plongé dans l'idolâtrie, et telle est la perversité du cœur de l'homme, que cette connaissance n'était maintenue qu'avec la plus grande difficulté. Mais la bénédiction des Gentils est révélée aussi clairement que possible dans les promesses faites à Abraham, au ch. 12 de la Genèse, et confirmées à sa semence, après qu'Isaac eut été offert en figure, et ainsi reçu de nouveau comme ressuscité d'entre les morts (comp. Gen. 22, Gal. 3, Hébr. 11). Toutes les nations devaient être bénies en Christ.

Moïse et la loi étant intervenus, ce fut seulement après le jugement d'Israël que cette bénédiction fut manifestée, et cela par Christ (voyez Rom. 11). Ainsi, au ch. 32 du Deutéronome, Dieu insiste solennellement sur le jugement et des Juifs et des Gentils, comme sur une chose qui a lieu d'abord ; toutefois un résidu est épargné en Israël ; il est reconnu au v. 43 comme le peuple de l'Éternel, et les nations sont invitées à se réjouir avec lui. Nous les avons déjà vus tous deux, Israël et les nations, au ch. 25 d'Ésaïe, quand il est aussi question de la résurrection, et tout se rattache au règne de Christ ainsi que le montre Paul en citant Ésaïe (1 Cor. 15:54).

Dans les épîtres aux Romains et aux Galates, Paul discute d'une manière complète le contraste entre la loi et l'évangile, puis les promesses sans condition, et enfin la loi avec les promesses et l'évangile. Au ch. 3 des Galates, il insiste sur la promesse sans condition, et sur le fait que la loi donnée 430 ans plus tard, ne pouvait ni être ajoutée à une promesse inconditionnelle confirmée à la semence d'Abraham, ni non plus annuler cette promesse. La loi fut enfreinte, et ce qui la concerne fut aisément réglé, parce que, sous l'ancienne alliance, la bénédiction d'Israël dépendait de son obéissance. Mais les promesses ? Elles devaient être accomplies par le moyen de la semence promise, le Messie. Ce fait devenait de plus en plus clair, à mesure que la désobéissance d'Israël croissait et était rendue plus manifeste ; il est pleinement établi dans la promesse faite à David, mais alors ce devait être en brisant la tête du serpent et par conséquent cela s'étendait au delà d'Israël. Quand la chute d'Israël eut été clairement manifestée sous la sacrificature en Éli, sous le prophétisme en Samuel, et ainsi sous le gouvernement direct de Dieu par ces moyens, Dieu suscita le roi selon son cœur, le bien-aimé ; et cette double bénédiction d'Israël et des Gentils, ainsi que la gloire de l'homme en Christ, fut mise en lumière ; c'est la grâce agissant en puissance, bien que finalement un résidu en Israël dût seul en profiter.

Mais ici se présentait la difficulté des promesses inconditionnelles, et des promesses faites à la semence en qui elles devaient être accomplies. La loi, comme je l'ai dit, avait été enfreinte d'une manière manifeste depuis l'érection du veau d'or ; mais les promesses devaient avoir leur accomplissement dans la semence, dans le Fils de David. Israël le rejeta et perdit ainsi tout droit aux promesses, quelles qu'elles fussent. Dieu avait ôté son trône de Jérusalem quand les Juifs furent emmenés captifs à Babylone. Les chérubins et la gloire qui résidaient dans le temple, jugèrent la cité et la quittèrent. Mais les promesses, que devenaient-elles ? Un résidu fut préservé et ramené, privé de sa gloire comme peuple de Dieu, mais possédant cependant ces promesses ; alors vint le Messie, Celui qui avait été promis, serviteur de la circoncision pour la vérité de Dieu (Rom. 15:8), afin de confirmer les promesses faites aux pères. Les Juifs le rejetèrent, et Dieu opéra un salut efficace pour l'homme. Celui qui est le salut de l'Éternel jusqu'au bout de la terre (És. 49:6) accomplira cependant ses promesses envers Israël, mais seulement sur le fondement de la pure grâce, tandis qu'il prend ceux qui l'ont reconnu alors qu'il était rejeté, pour être ses compagnons dans la gloire céleste et pour régner avec Lui. C'est là ce qui donne lieu à l'apôtre de s'écrier : « Ô profondeur des richesses... ! » (Rom. 11:33).

Or de même que Paul, dans les Galates, ch. 3, dans l'épître aux Romains ch. 2, 3, 4 et 7, mais dans ce dernier chapitre d'une manière plus expérimentale, discute la portée morale de la loi, de la grâce et de la promesse, pour chacun individuellement, de même dans les ch. 9-11 des Romains, il traite le sujet au point de vue des dispensations de Dieu envers les Juifs et les Gentils. Au ch. 9, Paul établit la souveraineté de Dieu, sans laquelle les Ismaélites et les Édomites devraient être introduits dans les bénédictions, et tout Israël mis dehors sauf Moïse. Ensuite la souveraineté de Dieu se montre aussi par l'introduction des Gentils. La réjection d'Israël et sa chute contre la pierre d'achoppement, tout avait été prédit, et Dieu est reconnu être aussi le Dieu des Gentils (ch. 10). Mais ce n'était pas pour Israël une réjection finale. Paul était Juif, il y avait donc un résidu (Deut. 32). L'introduction des Gentils a pour but d'exciter Israël à la jalousie, mais à la fin, selon une promesse infaillible, le Libérateur viendrait de Sion (Rom. 11).

7.3.4 Place de la loi dans le plan de Dieu — La justification par la foi

Ainsi la loi n'est pas seulement une dispensation de Dieu envers Israël, mais elle soulève pour toute âme la grande question de la justice de l'homme devant Dieu. La loi n'était pas une règle arbitraire, mais la règle parfaite donnée de Dieu pour l'homme dans toutes les relations où il se trouvait maintenant comme homme déchu ; relations avec Dieu même et avec les autres hommes, Dieu demandant à l'homme d'agir suivant cette règle afin qu'il végât. Mais la chair, l'homme dans sa nature adamique, ne se soumet pas à la loi de Dieu, et aussi elle ne le peut, de sorte que ceux qui sont dans la chair ne peuvent pas plaire à Dieu, c'est-à-dire pas un de ceux qui sont dans la position d'Adam. Non seulement la justice de l'homme n'existe pas en fait, mais en principe elle est mise de côté. Comme nous l'avons vu, sans loi, l'homme était inique ; sous la loi, transgresseur ; et quand Dieu fut manifesté dans la personne de son Fils, le Seigneur dut dire : « Maintenant ils ont, et vu, et haï et moi et mon Père ». Voilà pourquoi nous lisons aussi : « Maintenant est le jugement de ce monde », mais grâce à Dieu, « maintenant le chef de ce monde est jeté dehors ». « Et moi, ajoute le Seigneur, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi » (Jean 12:31, 32). « Maintenant », est-il dit encore, « en la consommation des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de Lui-même » (Hébr. 9:26). Celui qui est la semence de la femme a eu son talon brisé, mais l'oeuvre qu'il a accomplie, lui a donné le droit en justice, selon Dieu, de briser la tête du serpent. Par sa mort, la puissance de l'ennemi a été annulée moralement (ina katarghsh) et sera entièrement mise de côté dans le ciel et sur la terre, quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire ; tous les ennemis, il est vrai, ne seront pas assujettis à la fois, mais Lui aura pris sa grande puissance pour régner, et il régnera.

Non seulement les Gentils avaient été laissés dans l'obscurité durant la période de l'épreuve de l'homme sous la loi, et les promesses étaient restées limitées, dans leur application effective, à un peuple particulier, mais la vie et l'incorruptibilité n'avaient pas été mises en lumière ; elles ne le furent que sous l'évangile, et c'est alors aussi seulement que l'accès auprès de Dieu fut ouvert. Le voile et les barrières qui défendaient l'approche de Dieu, marquant l'état de l'homme sous la loi ; mais maintenant le lieu très-saint est ouvert, la justice de Dieu sur le principe de la foi est pour le Gentil aussi bien que pour le Juif, et toutes les gloires les plus élevées sont révélées en rapport avec la résurrection. Il y a un nouvel état de l'homme et une nouvelle création, dont Christ ressuscité et glorifié est les prémices et le chef, Lui « le second homme venu du ciel » (o deuteros anqrwpos ex ouranou), et qui y est retourné comme homme.

7.4 Unité de dessein et de pensées divines dans divers sujets de l'Écriture

Le lecteur à qui les Écritures sont familières, verra que, dans tout ce que je viens de dire, je n'ai fait que donner un exposé rapide des enseignements qu'elles nous présentent, et que je les ai réunis de manière à faire ressortir qu'il y a un plan de Dieu unique et complet, dont les principes moraux et le développement historique, quoique distincts, ne peuvent être séparés. Voyons maintenant si nous ne

pourrions pas suivre ce plan à travers les Écritures, en nous attachant à quelques points principaux, que nous étudierons plus en détail et que nous montrerons reliés entre eux par l'unité d'une même pensée.

7.4.1 Christ le Fils de l'homme

De fait, ce plan existait avant la création du monde dans les pensées de Dieu, mais il ne nous a été révélé par grâce, que lorsque l'évangile fut venu, et après que le premier homme eut été pleinement mis à l'épreuve dans sa responsabilité, de manière à montrer ce qu'il était. Ainsi nous lisons en Prov. 8, où la sagesse parle (or Christ est la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu) : «J'étais (avant la création qui est décrite poétiquement) ses délices de tous les jours, et toujours j'étais en joie en sa présence. Je me réjouissais en la partie habitable de sa terre (la terre de Jéhovah), et mes plaisirs étaient avec les enfants des hommes» ; c'est-à-dire dans la nature et le principe de sa position, le Fils de l'homme.

C'est pourquoi, à la naissance de Christ, nous voyons les anges célébrant ce grand fait en disant : «Gloire à Dieu dans les lieux très hauts ; et sur la terre, paix, et bon plaisir dans les hommes» (et non pas : bonne volonté envers les hommes, comme on le traduit souvent). Comme il est écrit : «Il n'a pas pris les anges, mais il a pris la semence d'Abraham» la restreignant ici à la grâce et à la promesse, et en conséquence la rattachant en même temps à l'histoire de l'Ancien Testament. Ainsi nous lisons en 2 Tim. 1:9 : «Qui nous a sauvés, et nous a appelés d'un saint appel, non selon nos oeuvres, mais selon son propre dessein et sa propre grâce, qui nous a été donnée dans le Christ Jésus avant les temps des siècles, mais qui a été manifestée maintenant par l'apparition de notre Seigneur Jésus-Christ». De même en Tite 1 : «Dans l'espérance de la vie éternelle que Dieu, qui ne peut mentir, a promise avant les temps des siècles..., mais il a manifesté au temps propre sa parole». Ainsi encore dans la première épître aux Corinthiens, ch. 2, Paul dit : «Nous parlons la sagesse de Dieu en mystère, la sagesse cachée, laquelle Dieu avait préordonnée avant les siècles pour notre gloire». Or, jusqu'à ce que Christ eût été rejeté, ces conseils de la grâce de Dieu n'avaient pas été manifestés comme ils le sont dans les passages cités, parce que le premier homme et la possibilité de son relèvement étaient encore à l'essai, bien que Dieu, qui savait ce qu'était l'homme, eût vivifié des âmes dès le commencement. Cependant nous allons trouver des traces distinctes de tout ce qui concerne l'histoire de Christ et sa réjection, ainsi que les gloires à venir, ou, comme l'exprime Pierre, les souffrances qui devaient être la part de Christ et les gloires qui suivraient.

7.4.1.1 Les souffrances qui devaient être la part de Christ et les gloires qui suivraient — Christ, et les croyants attendant la gloire, dans un monde ennemi

Prenons le Messie, Fils de l'homme, et la relation de ces titres avec Israël et la gloire future de Christ. Dans le Ps. 1, nous voyons le résidu soigneusement distingué des méchants ; Ésaïe nous montre ce résidu quand il dit : «Si l'Éternel des armées ne nous eût laissé un bien petit résidu, nous eussions été comme Sodome, nous eussions été semblables à Gomorrhe». Mais il sera bon de remarquer, avant de présenter la suite et l'enchaînement des textes, que le Seigneur nous dit expressément que la paix sur la terre ne devait pas être établie par sa première venue. «Pensez-vous, dit-il, que je sois venu donner la paix sur la terre ? Non, vous dis-je, mais plutôt la division. Car désormais ils seront cinq dans une maison, divisés, trois seront divisés contre deux, et deux contre trois» (Luc 12:51, 52). C'est une citation tirée de Michée (ch. 7), où cet état de choses est présenté comme le comble du mal, mal qui, en fait, s'est produit sous sa pire forme, devant la manifestation parfaite du bien, de Dieu lui-même, et qui s'est montré dans la mort de Christ et la haine contre ceux qui lui sont fidèles : car tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, seront persécutés.

Mais quant à Christ, il devait souffrir et faire l'expiation, puis s'asseoir, non pas encore sur son propre trône, mais sur le trône du Père, à la droite de Dieu, attendant jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds. C'est là qu'il est maintenant, après avoir accompli entièrement l'oeuvre qui a parfaitement glorifié Dieu, qui nous donne une conscience parfaite, qui détruit en droit toute la puissance de Satan et qui est le sûr fondement de l'éternelle bénédiction, des nouveaux cieux et de la nouvelle terre.

Mais, en traversant la terre, nous sommes appelés à prendre notre croix et à souffrir, nous qui devons posséder l'héritage céleste et être semblables à Lui dans la gloire ; tandis qu'il attend lui-même, nous devons attendre maintenant avec lui ici-bas, jouissant de la sympathie de notre grand souverain sacrificateur ; ou bien, absents du corps, nos esprits attendent avec lui, si nous sommes retirés de la scène terrestre avant qu'il vienne. Si lui a été crucifié, nous devons souffrir et non régner jusqu'à ce qu'il prenne sa grande puissance et qu'il règne ; jusqu'à ce moment, Satan, n'étant pas précipité du ciel, est encore le dieu et le prince de ce monde.

Dès le commencement, l'homme, sous son influence, a gâté ce que Dieu avait fait bon ; c'est là toujours ce qui arrive d'abord. Ainsi a fait Adam lui-même, ainsi Noé qui s'enivra ; ainsi Israël qui éleva le veau d'or ; plus tard Nadab et Abihu offrent un feu étranger et le lieu très saint est fermé à Aaron sauf en un jour spécial ; à cause de Salomon le royaume d'Israël est divisé, et sous Nébucadnetsar, la puissance Gentile devient une bête. Ainsi en a-t-il toujours été, et nous voyons l'apostasie s'introduire dans l'église avant même que les yeux de l'apôtre se soient fermés.

Mais Satan sera chassé du ciel (Apoc. 12) où il est maintenant l'accusateur des frères. Alors, comme nous le lisons dans l'évangile de Luc, il y aura «paix au ciel, gloire dans les lieux très hauts» et l'on dira «Béni soit le Roi qui vient au nom du Seigneur», ici-bas (Luc 19:32). En ce jour là c'était la bouche des petits enfants et de ceux qui têtent, qui proclamait sa louange pour faire taire l'ennemi et le vengeur, et s'ils ne l'eussent pas fait, les pierres mêmes auraient crié. C'est quand il reviendra que le mal sera réprimé.

7.4.1.2 Souffrances et gloire de Christ selon les Ps. 2 et 8 et les citations du NT

Mais venons-en aux citations des passages de l'Écriture. Après avoir vu dans le Ps. 1 le caractère du résidu, nous trouvons au Ps. 2 la détermination prise par Jéhovah d'établir, sur la sainte montagne de Sion, son Roi, l'homme oint, le Fils de Dieu comme né dans ce monde, qui en outre doit demander la domination sur les nations qu'il gouvernera avec une verge de fer et qu'il brisera en pièces comme un vase de potier (comp. Apoc. 2:26, 27). Mais pour le présent, il est rejeté. Les rois de la terre et les gouverneurs consultent ensemble contre l'Éternel et contre son oint (le Christ ou Messie). Le Seigneur (Adonaï), assis dans les cieux, se rira d'eux. Le Saint Esprit (Actes 4:26, 27) applique cela expressément à la réjection et à la mort de Christ.

Les Ps. 3 à 7 présentent, comme conséquence, les tribulations et les douleurs du résidu, sujet dans lequel je n'entrerai pas. Mais le Ps. 8 célèbre Christ sous un autre caractère, celui qu'il aura quand les Juifs pourront louer le nom de l'Éternel comme magnifique par toute la terre, comme ayant placé sa gloire au-dessus des cieux et comme étant leur Seigneur (Adonaï) ; état de choses qui n'est pas encore accompli en fait, quoique le Seigneur emploie le second verset (Matth. 21:16), comme le témoignage sur lequel Dieu insistait, pour ainsi dire, quand le Sauveur était rejeté ici-bas. C'est ainsi que Jésus cite aussi, dans le passage de Luc rapporté plus haut, le Ps. 118 qui a trait également à ce temps à venir où Christ reviendra en puissance. J'indique ceci pour montrer que ce retour s'identifie avec l'établissement de l'homme sur les oeuvres des mains de Dieu. Le Fils de l'homme», nom que le Seigneur applique constamment à Lui-même (*), venant spécialement en vue, ce passage lui est appliqué dans toute sa portée comme héritant de tous les desseins de Dieu relativement à l'homme. Ces mêmes paroles du Psaume sont aussi employées plus d'une fois par l'apôtre Paul, pour définir la position tout entière dans les résultats de l'administration divine ; par exemple dans ce verset : «Et il a assujéti toutes choses sous ses pieds, et l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'assemblée qui est son corps» (Éph. 1:22 ; comp. avec Col. 1:15-18). Et encore

en 1 Cor. 15:20-28, quand toutes choses doivent être mises sous les pieds de l'homme ressuscité (le second Homme), excepté Celui qui lui a assujéti toutes choses. Ici le plan tout entier est déroulé. Dans l'épître aux Hébreux aussi (ch. 2), il est dit que nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujétiées, mais nous voyons Jésus, fait un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort, couronné de gloire et d'honneur. Rien ne peut être plus précis que ces passages quant au dessein de Dieu et à la mesure dans lequel il a été accompli.

(*) Il ne se nomme jamais le Christ, sauf en parlant à la femme de Samarie (Jean 4), après qu'il eut quitté la Judée.

7.4.1.3 Souffrances et gloires de Christ, selon Daniel et Ps. 80

Le fait général nous est encore présenté dans une toute autre portion des Écritures, en contraste avec la puissance terrestre du mal. C'est dans le septième chapitre de Daniel. Les divisions du chapitre sont indiquées par les mots : «Je vis dans les visions de la nuit» ; la première s'étend du v. 1 au v. 6 ; la seconde, v. 7-12, montre plus spécialement la dernière bête, la principale ; puis viennent les v. 13 et 14, sur lesquels je reviendrai. Depuis le v. 15 jusqu'à la fin, nous avons les demandes de Daniel et l'explication dans laquelle se trouvent introduits en même temps, et les saints tués par la bête (ceux-là sont au ciel, comme cela est confirmé par Apoc. 20), et Israël. Je cite les v. 13 et 14 : «Je regardais encore dans les visions de la nuit, et voici comme le Fils de l'homme qui venait avec les nuées des cieux, et il vint jusqu'à l'Ancien des jours, et se tint devant lui, etc.». Ceci eut lieu quand les trônes eurent été placés pour le jugement. Mais ensuite nous trouvons que c'est l'Ancien des jours qui vient, quand le jugement est donné aux saints des hauts lieux (*). De même dans Ps. 80, où non seulement les Juifs mais Israël tout entier implorent de l'Éternel leur délivrance finale, nous lisons (v. 17) : «Que ta main soit sur l'homme de ta droite, sur le Fils de l'homme que tu t'es fortifié». Ainsi le Messie rejeté, retranché, et qui n'avait rien pris du royaume et de la gloire, est Celui qui est chef sur toutes choses comme Fils de l'homme selon le dessein de Dieu.

(*) Du souverain ou du Très-Haut, dans les versions ordinaires ; des hauts lieux, suivant la note marginale de la version anglaise.

7.4.1.4 Souffrances et gloires du Fils de l'homme selon les Évangiles

Cette vérité se retrouve partout dans les Évangiles, sans qu'il y ait peut-être un seul passage qui soit cité directement. Nathanaël reconnaît Jésus pour le Christ selon le Ps. 2 : «Tu es le Fils de Dieu, le Roi d'Israël». «Tu verras de plus grandes choses que celles-ci», dit le Seigneur. «Désormais vous verrez les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme». Il prend sa place comme Fils de l'homme, en contraste avec celle qui lui est donnée dans le Ps. 2, et allant au-delà. Dans l'évangile de Jean, dès le premier chapitre (v. 10, 11), les Juifs sont traités comme rejetés et réprouvés, un résidu, né de nouveau et croyant, étant seul reconnu, parce que Jésus est Dieu, et que l'homme n'a jamais reçu Dieu, mais a toujours été inimitié contre Lui.

7.4.1.4.1 Matthieu, Marc et Luc

Matthieu présente Jésus comme le Messie, Emmanuel, Jéhovah, le Sauveur ; Marc, comme le prophète serviteur, et Luc, après les deux premiers chapitres, gracieuse peinture du résidu en Israël, nous le montre comme le Fils de l'homme venu en grâce. C'est pourquoi, dans le premier de ces évangiles, la généalogie descend d'Abraham et de David, tandis que, dans Luc, elle remonte jusqu'à Adam (*). Quand les Juifs, à la fin de Matthieu 12, sont complètement rejetés, le Seigneur ne cherche plus de fruits dans sa vigne et sur son figuier (v. 46-50). Il sort pour semer ; mais Celui qui sème la bonne semence, c'est le Fils de l'homme. Le royaume en mystère, c'est-à-dire sans que le roi soit présent (ch. 13), l'Église (ch. 16), le royaume en gloire (ch. 17), sont substitués à Israël sous l'ancienne alliance ; mais au ch. 16 v. 20, il défend aux disciples de dire à personne qu'il est le Christ : le Fils de l'homme doit souffrir de la part des hommes. Nous voyons ce contraste établi d'une manière plus frappante en Luc, où se termine l'histoire du Seigneur quant à l'ordre chronologique. Après que Pierre (v. 20, 21, etc.), enseigné de Dieu, l'a reconnu comme le Christ : «S'adressant à eux avec force, il leur commanda de ne dire ceci de Lui à personne, disant : Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup... et qu'il soit ressuscité le troisième jour», et alors il leur montre la gloire du royaume : le Fils de l'homme doit venir dans sa propre gloire, dans celle du Père et des saints anges ; il doit venir comme Fils de l'homme, comme Fils du Père et comme Jéhovah. Mais cela appartenait à une autre scène (Matth. 17:9), et à l'homme comme une nouvelle création Les disciples ne devaient dire cela à personne jusqu'à ce que le Fils de l'homme fût ressuscité d'entre les morts ; et (Luc 9:36) ils se turent, s'entre demandant ce que signifiait ressusciter d'entre les morts (**) (Marc 9:10). Dès ce jour, il commença à leur montrer que le Fils de l'homme devait souffrir (Matt. 16:21 ; Marc 9:31 ; Luc 9:44).

(*) Je pense qu'il faut lire Luc 3:23, de la manière suivante : «Étant, comme on l'estimait, fils de Joseph), d'Héli» etc. ; tou Hli se rattache à Jésus, et non à Joseph.

(**) Tous comme les Pharisiens croyaient à la résurrection des morts.

7.4.1.4.2 Jean

Dans l'Évangile de Jean, ceci nous est présenté sous une autre forme, savoir celle d'un témoignage complet que Dieu rend à Jésus, comme Fils de Dieu, Fils de David et Fils de l'homme, après qu'Israël l'a rejeté. Le premier témoignage est la résurrection de Lazare (11:4). «Cette maladie n'est pas à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle» (*). Il est la résurrection et la vie. Ensuite (12:13), une grande foule sort au-devant de Lui, criant, selon le Ps. 118 : «Hosanna ! (sauve maintenant, je te prie) béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur ; le roi d'Israël !» Enfin les Grecs (Ellhnes) étant venus pour voir Jésus, la scène plus vaste des Gentils s'ouvre, et le Seigneur dit : «L'heure est venue pour que le Fils de l'homme soit glorifié. En vérité, en vérité, je vous dis : à moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit», et plus loin : «Moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même». C'est ainsi qu'étant rejeté, lorsque le souverain sacrificateur l'adjure ; il confesse qu'il est Celui dont il est parlé dans le Ps. 2, le Christ, le Fils de Dieu, mais il ajoute : «Dorénavant, vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance, et venant sur les nuées du ciel».

(*) L'aveuglement des rationalistes ne leur permet pas de voir pourquoi ce miracle est introduit ici.

7.4.1.4.3 Vérités manifestées par ces souffrances et ces gloires de Christ

Ainsi la chose même qui, dans les voies des dispensations de Dieu, mettait de côté les Juifs sous l'ancienne alliance et annulait leur droit sous les promesses, cette chose manifestait des vérités beaucoup plus profondes, savoir :

- l'inimitié du coeur de l'homme contre Dieu se présentant à lui en bonté parfaite, suivant ce que dit le Seigneur Jésus : «Ils ont, et vu, et haï et moi et mon Père» ;
- l'accomplissement de cette oeuvre glorieuse dans laquelle il était pourvu au salut des Gentils aussi bien que des Juifs, et où Dieu était parfaitement glorifié en tout ce qu'il est ;
- le Christ rejeté, le Messie retranché, ainsi que Daniel l'a déclaré, mais cela comme Fils de l'homme, ne prenant pas maintenant la gloire, mais souffrant et cependant justifié par Dieu comme tel ;

· tout ce que renferment les Ps. 2 et 8, Adam l'image de Celui qui était à venir (Dan. 9:7), mis en lumière et accompli, non dans des citations de passages, mais par des faits réalisant ce qui était annoncé ;

· puis, quand le Saint Esprit eut été donné, les passages expliqués et appliqués comme en Actes 4, Éphésiens 1, 1 Corinthiens 15, Hébreux 2, sans qu'il y eût apparence ni trace d'arrangement de la part de ceux qui énonçaient ces choses, mais montrant en tout un même esprit, une même pensée et un même plan, en un mot faisant voir que tout est là parole et le conseil de Dieu.

7.4.1.5 Souffrances et gloire de Christ selon Actes 7 et Apocalypse

Je pourrais multiplier les passages relatifs à l'expression Fils de l'homme ; je me suis borné à ceux qui font voir la portée des Ps. 2 et 8. La mort de Christ ferme la partie historique des Écritures pour ce qui concerne la terre, jusqu'à ce que le Fils de l'homme vienne dans sa gloire. C'est pourquoi Étienne, résumant cette histoire depuis Abraham, c'est-à-dire depuis le commencement des promesses, montre ensuite la loi transgressée, les prophètes tués, le juste trahi et mis à mort, et les Juifs résistant au Saint Esprit ; ensuite il voit le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. Il avait pris sa place céleste, quoiqu'il n'y fût pas encore assis. Maintenant il s'est assis à la droite de Dieu (*), attendant que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds, ayant, par une seule offrande, rendu parfaits à perpétuité (eis to dihnakes) ceux qui sont sanctifiés. C'est le temps de l'Église, le corps de Christ, l'habitation de Dieu par l'Esprit. Aussi n'est-il plus parlé du Fils de l'homme, si ce n'est pour le montrer dans la place que Dieu lui a donnée en haut (Héb. 2:6). Mais aussitôt que nous en venons à l'Apocalypse, le ch. 14 nous montre prophétiquement le Fils de l'homme, venant comme Juge pour la moisson mûre de la terre et pour la vendange de la colère de Dieu, et c'est ce que Christ avait déclaré devant le souverain sacrificateur, ce qui a été vu partiellement par Étienne, et ce qui est enseigné dans le deuxième chapitre aux Hébreux, l'accomplissement de la dernière partie du Ps. 110. Au ch. 1 de l'Apocalypse nous trouvons Christ comme Fils de l'homme jugeant l'Église responsable sur la terre ; mais depuis Actes 7 jusqu'à l'endroit que je viens de mentionner, il n'est jamais parlé du Fils de l'homme excepté en Hébreux 2 où le Ps. 8 est cité pour montrer où nous sommes placés dans cette histoire. Mais même alors, il n'est pas nommé ainsi.

(*) Christ avait intercédé pour les Juifs sur la croix ; on voit au ch. 3 des Actes la réponse à sa prière ; mais Christ glorifié ayant été aussi rejeté, toute l'histoire de l'homme se termine à Étienne, et Christ s'assied jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour son marchepied.

7.4.2 Unité de dessein et de pensées divines dans divers sujets de l'Écriture : les fêtes d'Israël

Je passerai rapidement en revue quelques autres points où se trouve développée cette unité de pensée ; d'abord les trois grandes fêtes d'Israël, ordonnances qui montrent les grands principes et la puissance du rassemblement du peuple de Dieu. Il y avait d'autres fêtes telles que le sabbat, signe de l'alliance que l'Éternel avait traitée avec Israël, et rappelant en même temps qu'au temps marqué son peuple doit entrer dans le repos de Dieu ; ici le repos de la première création ; pour nous, comme ressuscités, celui de la nouvelle : les nouvelles lunes, signe, je n'en doute pas, de la restauration d'Israël, de même que le dixième jour du septième mois est celui de leur repentance future et de leur entrée dans la puissance libératrice de l'expiation ; mais je ne m'occuperai pas de ces fêtes. Aux trois autres, la Pâque (avec la fête des pains sans levain), la Pentecôte et les Tabernacles, tout Israël devait monter au lieu où Dieu aurait mis son nom. Pleines d'intérêt en elles-mêmes, je me bornerai cependant à les présenter ici comme formant une chaîne reliant toute l'histoire et manifestant son unité.

7.4.2.1 La Pâque

LA PÂQUE a sans contredit un caractère historique. C'était la nuit qui devait «être soigneusement observée» ; la nuit où, protégés contre le jugement par le sang de l'agneau pascal, les enfants d'Israël mangèrent en hâte les pains sans levain, se préparant à partir d'Égypte. Rien, à ma connaissance, ne prouve que cette fête ait été célébrée après Sinaï (Nomb. 9), avant l'entrée d'Israël en Canaan. Ceux qui naquirent dans le désert ne pouvaient pas participer à cette fête, n'ayant pas été circoncis. Quand, après le passage du Jourdain sous Josué, ils l'eurent été, ils mangèrent la Pâque. Il y a là une figure pleine d'instruction, mais qui va un peu au-delà de ce que je me propose maintenant. Je me contenterai d'ajouter que c'est seulement quand nous sommes morts et ressuscités avec Christ, que nous sommes circoncis, sachant ce que c'est, et que «l'opprobre d'Égypte» est enlevé de dessus nous. La patience et l'épreuve dans le désert n'appartiennent pas à cet ordre de choses. Je reviens maintenant à la Pâque. Ézéchias et Josias la célébrèrent comme elle ne l'avait pas été durant de longues années. Cette criminelle négligence d'Israël est constamment employée par les théologiens rationalistes allemands comme preuve que la loi n'avait pas été donnée.

Nous voyons clairement que cette fête fut établie pour rappeler que Dieu épargna le peuple, quand il exerça le jugement contre l'Égypte et Pharaon, et qu'il délivra Israël de la servitude où il se trouvait. Voilà pourquoi elle devait être observée, et toutes les fois qu'elle l'a été, ce fut dans cette pensée. Au ch. 16 du Deutéronome, nous la trouvons avec un caractère particulier, car, dans ce livre, il est parlé des trois grandes fêtes en rapport avec l'état de l'âme sous l'effet de ce qu'elles représentent. Ainsi dans la Pâque, les pains sans levain, type de la sainteté et de l'absence de péché, sont les pains d'affliction, et les enfants d'Israël devaient s'en retourner le matin et s'en aller dans leurs tentes, bien que la fête durât sept jours. Il n'y a point là de joie en commun comme dans la Pentecôte et la fête des Tabernacles, quoique dans ces dernières la joie fût dans des mesures différentes. Quand l'on est placé en présence du jugement, lors même que l'on est épargné, la sainteté est le pain d'affliction, l'esprit de repentance est la forme de la pureté et cela est nécessairement solennel et individuel. Mais la grande idée d'être à l'abri du jugement de Dieu était là, dans le sang de l'agneau pascal ; plus tard, naturellement, ce n'en était que le mémorial. Tout chrétien sait que Christ était la vraie Pâque. Les principaux sacrificateurs cherchaient à empêcher qu'il ne fut pris le jour de la fête, mais le dessein de Dieu ne tenait pas compte de leur décision, et, le jour même de la Pâque, il fut sacrifié comme le véritable agneau pascal : «l'Agneau de Dieu» qui ôte le péché. Comme il était à table avec ses disciples (*), le Seigneur lui-même nous donne cette instruction : «J'ai fort désiré de manger cette pâque avec vous avant que je souffre ; car je vous dis que je n'en mangerai plus jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu» (Luc 22:15, 16) : de sorte que nous avons un exemple clair de l'intention de Dieu, dans une institution qu'il a formellement établie lui-même par le moyen de Moïse, institution destinée à célébrer la manière dont les Israélites avaient échappé au jugement en Égypte, mais qui avait pour but précis de préfigurer une délivrance meilleure et plus durable, celle de l'esclavage du péché et de Satan, et, plus directement, du jugement de Dieu et de ses conséquences, sous lesquels nous nous trouvions placés. «Notre Pâque, Christ, a été sacrifiée pour nous». Quand Dieu voit ce sang, il passe par dessus, là où la foi a saisi la parole.

(*) Pour les Juifs, c'était le même jour, quoique non pas pour nous, à cause de notre manière de compter ; en même temps c'était le jour où le levain était ôté pour la fête.

7.4.2.2 La Pentecôte

LA PENTECÔTE, nous le savons, se rattache à la descente du Saint Esprit. C'était, non la fête des prémices, c'est-à-dire de la gerbe tournoyée devant l'Éternel, le lendemain du sabbat, figure de Christ ressuscité le premier jour de la semaine. C'était la fête des premiers fruits, après que la moisson était faite. Il devait y avoir du levain dans les deux gâteaux offerts en cette solennité ; car le

péché que figure le levain, se trouve toujours dans l'homme, même si l'offrande est faite à Dieu dans la puissance du Saint Esprit. En même temps, à cause même de cette défectuosité, on devait offrir un sacrifice pour le péché, ce qui n'avait pas lieu dans le cas de la gerbe tournoyée ; et de plus ces gâteaux ne pouvaient pas être brûlés en bonne odeur à l'Éternel. Ensuite, comme cette fête est en rapport avec le Saint Esprit, nous voyons, au ch. 16 du Deutéronome, les Israélites invités à se réjouir ensemble, et à apporter une offrande volontaire en se souvenant de la délivrance que Dieu leur avait accordée. Tout cela demeure dans sa vraie force — le sens en ayant été accompli le jour de la Pentecôte, et les effets de cet accomplissement subsistant jusqu'à ce jour. L'homme avait-il arrangé cette institution pour l'avenir ? ou bien l'antitype qui l'accomplissait, la descente du Saint Esprit envoyé du ciel, a-t-il été arrangé par l'homme dans ce jour de la Pentecôte ? Nous avons cette fête dans le Lévitique ; nous la retrouvons avec d'autres détails dans le Deutéronome ; dans le premier de ces livres (Lévitique 23), c'est l'histoire de tout le temps qui s'écoule depuis l'Égypte jusqu'au retour du Seigneur à la fête des Tabernacles ; dans le second (Deut. 16), nous avons les détails caractéristiques de ce qui donne la portée morale de ces observances. Si cela n'est pas arrangé par l'homme, c'est un témoignage rendu à ce dessein de Dieu qui fait l'unité de la Bible tout entière dans la révélation de sa pensée.

7.4.2.3 *La fête des Tabernacles*

Il reste encore la fête des TABERNACLES, mais sans aucun antitype, ce qui la rend d'autant plus remarquable. Elle était pour le pays seulement. Durant cette fête, les enfants d'Israël devaient habiter sous des tentes, en témoignage qu'ils avaient été voyageurs au désert, mais que maintenant les promesses étaient accomplies, et qu'ils étaient en paix dans leur terre pour ne plus jamais en être arrachés comme le dit Amos (9:15), et, ainsi que nous le lisons en Ézéchiël (37:21), rassemblés de tous les lieux où ils avaient été dispersés. La fête des Tabernacles devait être célébrée après la moisson et la vendange, c'est-à-dire quand le bon grain est recueilli et que le jugement est accompli. Nous avons vu, dans le ch. 14 de l'Apocalypse, le Fils de l'homme coupant la moisson de la terre, et foulant la cuve de la colère de Dieu. C'est dans ce caractère qu'il est présenté au ch. 19, et qu'Ésaïe (ch. 63) le montre venant de Botsra avec ses vêtements teints en rouge, quand le jour de la vengeance est dans son cœur et qu'il foule les peuples en sa colère. Comparez avec les passages Ésaïe 34, 26:9, et Sophonie 3:8 ; et remarquez que, dans chacun, après le jugement suivent les promesses à Israël.

Comment le Seigneur aurait-il pu célébrer cette fête ? Ce n'était pas possible. Il apparaîtra et se montrera assez ouvertement au monde, quand il exécutera le jugement sur les vivants ! C'est pourquoi nous lisons : «Si tu fais ces choses, montre-toi au monde toi-même» ; c'est ce que lui disaient ses frères incrédules. Alors Jésus leur répond : «Mon temps n'est pas encore venu, mais votre temps est toujours prêt. Vous, montez à cette fête ; pour moi je ne monte pas (*) à cette fête, car mon temps n'est pas encore accompli» (Jean 7:4-8).

(*) Le mot «encore» du Texte Reçu doit être rejeté.

Mais il y avait une autre chose dans cette fête : un huitième jour ; un jour spécialement solennel ; au delà des sept jours qui complétaient la semaine de ce monde, la fête s'étendait jusqu'au premier jour d'une autre semaine. En ce jour, «la grande journée de la fête, Jésus se tint là, et cria, disant : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. (Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui ; car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié)» (Jean 7). Il ne pouvait prendre part avec Israël à cette fête, mais il pouvait leur dire, en ce jour spécial qui allait au delà de l'ordre de ce monde, que le Saint Esprit serait donné en conséquence de la place céleste et glorieuse qu'il devait prendre comme homme, et à laquelle le Saint Esprit nous associe. Avec le repos d'Israël sur la terre, se trouve introduit ce qui est maintenant une espérance pour nous aussi, savoir l'association avec Christ dans la gloire céleste, qui nous est montrée dans sa manifestation dans le royaume, sur la montagne de la transfiguration, ce dont nous avons le gage dans le Saint Esprit qui nous est donné pendant que Christ, entré dans le ciel comme notre précurseur, attend jusqu'à ce que ses ennemis soient mis comme marchepied de ses pieds. Alors en Lui seront réunies en un toutes choses dans le ciel et sur la terre ; alors sera accomplie en Israël, et d'une manière bien plus excellente pour nous, la déclaration de Deutéronome 16:14, 15 : «Et tu te réjouiras... quand l'Éternel, ton Dieu, t'aura béni dans toute ta récolte, et dans tout l'ouvrage de tes mains, et tu seras dans la joie». La fête des Tabernacles ne fut guère célébrée dans toute la durée de l'histoire des Israélites, et il n'y a pas lieu de s'en étonner. Elle le fut au temps de Salomon, lors de la dédicace du temple, mais comme perdue dans la joie générale ; elle le fut aussi aux jours de Néhémie (8:14), lorsque les Juifs eurent appris, bien que rudement frappés, à chanter encore le cantique de David : «Sa bonté demeure à toujours». Ce que nous trouvons ainsi dans le Lévitique, le Deutéronome, comme aussi dans la conduite et les paroles remarquables du Seigneur, telles qu'elles sont rapportées dans l'évangile de Jean, tout cela est-il sans dessein et sans ordre ?

Tout le témoignage des jugements du Seigneur, tout ce qui se rapporte au repos du cœur, passages beaucoup trop nombreux pour être cités ici, en confirmant la vérité et conduisent à chanter le plein résultat de cette parole si précieuse, tant de fois répétée à la fin des Psaumes : «Sa miséricorde demeure à toujours» ; tandis que pour nous, nous avons une part meilleure avec Christ, là où il est allé ; toutes choses étant réunies en un sous son autorité «pour l'administration de la plénitude des temps» (Éph. 1:40).

7.4.3 *Unité de dessein et de pensées divines dans les sacrifices et les types*

Les SACRIFICES et les autres TYPES de l'Ancien Testament relient évidemment en un tout la Bible entière, depuis Abel jusqu'à Christ. Moïse fit le tabernacle suivant le modèle qui lui avait été montré sur la montagne. Il y avait donc là un dessein et un but. Christ a traversé les cieux (*), de même qu'Aaron entrait dans le lieu très saint. L'histoire du tabernacle et de Moïse est reprise, non seulement dans l'épître aux Hébreux qui entre dans les détails de l'ensemble, mais dans le ch. 3 de la seconde épître aux Corinthiens. Et remarquez que, dans le premier de ces écrits, ce n'est pas un partisan du cérémonial juif qui vient le confirmer ; c'est quelqu'un qui, tout en le traitant comme étant de Dieu, le met entièrement de côté, le plaçant en contraste avec le christianisme, c'est-à-dire avec ce qui est céleste. Le système tout entier est jugé, «ombre», il est vrai, «des biens à venir», et toutefois pleinement reconnu. Notez aussi que l'on n'y parle pas du temple que les Juifs avaient alors sous les yeux, et auquel sans doute les hommes auraient pensé : — il n'y est jamais fait allusion dans les Hébreux ; c'est le tabernacle dans le désert qui est mentionné, car le chrétien est dans le désert, bien que son appel soit céleste. Le tabernacle a pour nous sa pleine signification morale et spirituelle ; cependant tout était contraste : il y avait un voile qui fermait l'entrée du sanctuaire, et non un voile déchiré qui en ouvrait l'accès ; des sacrificateurs debout chaque jour, faisant le service et offrant souvent les mêmes sacrifices qui ne peuvent jamais ôter les péchés, et non un sacrificateur assis, parce que toute l'oeuvre expiatoire est accomplie.

(*) Et non «est entré dans les cieux», comme le portent les versions de Martin et d'Osterwald (Héb. 4).

Toute l'histoire du désert, je puis le dire, est rapportée dans le ch. 10 de la première épître aux Corinthiens, et est appliquée au christianisme. Nous retrouvons l'arche dans le livre de Josué, sous Éli et David ; l'histoire de la verge d'Aaron et de la manne est confirmée dans la description du temple de Salomon, par une simple allusion faite comme à une chose bien connue, ce qui est la plus forte confirmation possible. Leur absence avait d'ailleurs une portée morale ; elle indiquait que, le repos étant arrivé, ce qui avait servi dans le désert n'avait plus de raison d'être (2 Chron. 5:10). L'ordre du service du temple, substitué au tabernacle par David et

Salomon, se trouve, quoique négligé, et bien que le temple ait été souillé, partout dans les livres des Rois. Or, bien que quinze siècles séparent l'établissement des deux systèmes (judaïsme et christianisme), le premier a une signification et une portée beaucoup plus grandes maintenant pour ceux qui le comprennent, qu'il ne l'avait pour ceux en faveur desquels il fut établi. C'était l'ombre des biens à venir, mais le corps est du Christ (Col. 2:17). Ceci s'applique à chaque partie de l'ordre du tabernacle, toutefois sous forme de contraste, comme je l'ai dit, puisqu'alors les sacrificateurs seuls pouvaient entrer, et non les autres, tandis que maintenant le voile est déchiré, et que le lieu saint est devenu une même chose, pour ainsi dire, avec le lieu très saint. Ce que signifie l'autel, ce que veut dire la cuve (à laquelle il est fait allusion, je n'en doute pas, en Jean 13), tout cela a sa vraie portée actuellement. L'esprit qui donnait à Moïse le modèle sur la montagne, avait alors en vue le christianisme, et celui-ci, en mettant de côté les ombres, faisait plus : il les accomplissait.

7.4.4 Unité de dessein et de pensées divines dans l'histoire du peuple

Si dans L'HISTOIRE, la chose est moins évidente, elle n'en existe pas moins. «Toutes ces choses leur arrivèrent comme types, et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints» (1 Cor. 10:11). C'est pourquoi ces faits, tels qu'ils se trouvent dans le Pentateuque, sont constamment liés étroitement avec les instructions du Nouveau Testament, et leur convenance est vue par tout chrétien intelligent. En réalité toute l'histoire tire sa valeur de son application présente à la vie de chaque jour, avec l'exactitude la plus absolue et la plus instructive. Historiquement, il est fait allusion aux récits du Pentateuque et ils sont employés pour juger et instruire Israël, comme on le voit dans les Psaumes, à quelques dates qu'ils puissent avoir été écrits ; qu'on lise par exemple les Psaumes 18, 114, 78, 99, 105, 106, 81. De même l'histoire des Juges dans le Ps. 83. La délicatesse de l'allusion, dans le Ps. 80, montre mieux qu'aucune citation combien les esprits étaient remplis de l'histoire du passé, Dieu l'employant par son Esprit. Dieu y est montré comme le pasteur d'Israël, conduisant Joseph comme un troupeau, faisant reluire sa splendeur d'entre les chérubins, et il est ajouté : «au-devant d'Éphraïm, de Benjamin et de Manassé». Pourquoi ces tribus sont-elles nommées ? C'est qu'elles venaient immédiatement après l'arche derrière le tabernacle (voyez Nomb. 2). Les allusions sont innombrables. L'esprit du peuple, depuis David jusqu'à la captivité, était rempli, saturé, de l'histoire du Pentateuque, de Samuel et des Juges. La négligence envers Jéhovah était grande, les jugements nombreux, mais les souvenirs et les désirs des enfants d'Israël vivaient dans l'histoire (voy. Juges 6:13) que nous lisons dans l'Ancien Testament, et dans ce que leurs prophètes leur disaient de l'avenir. C'était ce qui leur faisait connaître Dieu.

7.4.5 Encore les sacrifices

Si nous revenons aux SACRIFICES, nous trouverons de la part des Israélites la même négligence que dans le reste, mais toute l'intention ainsi que l'unité d'intention sont évidentes et clairement établies. Depuis Abel, on voit que les sacrifices sont le seul vrai terrain pour approcher de Dieu. «Sans effusion de sang il n'y a pas de rémission». «C'est le sang qui fera propitiation pour l'âme» (Lév. 17:11). Les sacrifices étaient offerts à Dieu, mais pour les hommes le culte était en relation avec un autel, principe profond et important que nous retrouvons dans l'histoire de Caïn et d'Abel, et dans celle des patriarches. Dans le service du tabernacle, aucun feu étranger ne pouvait être employé pour brûler l'encens ; Nadab et Abihu payèrent de leur vie leur négligence à cet égard, et à cause de cela l'entrée du lieu très-saint fut fermée à Aaron, sauf au grand jour des expiations. Le péché et la mort étaient entrés, la mort et la confession du péché sont nécessaires pour que l'homme puisse approcher de Dieu ; et, lorsque tout eut été ordonné de Dieu, c'est une victime pure et sans tache qui devait être offerte. De telles offrandes se rencontrent dans la vie des hommes pieux et caractérisent leur carrière, comme nous le voyons, par exemple, pour Abraham, dont la vie sur la terre était une tente, et la vie divine un autel (*), et elles sont répétées trop souvent pour que j'aie besoin d'en parler plus longuement. Quand tout eut été arrangé par rapport au tabernacle, tous les détails relatifs aux sacrifices furent donnés. Il y avait l'holocauste, offert sur le principe que le péché était là et que l'expiation était faite (non pour des transgressions particulières) ; dans ce cas tout était brûlé, c'était un sacrifice d'agréable odeur à Dieu. Ensuite venait l'offrande du gâteau, dans laquelle n'entraient point le levain, figure du péché, mais où tout était pétri avec de l'huile et oint d'huile dans toutes ses parties ; on y ajoutait beaucoup d'encens qui était brûlé entièrement, pleinement mis à l'épreuve par le saint jugement et en agréable odeur à Dieu. Puis il y avait des sacrifices de prospérité ; ceux qui les offraient participaient à la chair des victimes, ainsi que le sacrificateur qui officiait et les autres sacrificateurs ; Dieu y avait aussi sa part réservée, car l'ordonnance touchant le sang et la graisse était toujours maintenue. Enfin, quand il y avait eu des péchés commis, on présentait des victimes sur la tête desquelles on confessait les péchés, et si le sang avait été porté dans le sanctuaire, le corps était brûlé hors du camp. Si l'efficacité du sang expiatoire allait dans le ciel, la victime était rejetée hors du camp ; une religion terrestre (relation d'un peuple avec Dieu sur la terre) cessait ; elle devenait impossible. C'était spécialement au grand jour des expiations que le sang était porté dans le lieu très saint, en la présence de Dieu, selon ce qu'il était, et non seulement selon la responsabilité de l'homme à laquelle se rapportait ce qui était fait sur l'autel des holocaustes au dehors. En outre, il y avait un sacrifice en rapport avec la traversée du désert, pour toute souillure qui pouvait s'y contracter et qui aurait empêché de rendre culte à Dieu, celui qui, sans cela, en avait le droit. Ceci se faisait non en versant le sang ou en en faisant aspersion, mais en aspergeant avec de l'eau vive, à laquelle les cendres de la génisse rousse avaient été mêlées. Quant au sang, il en avait été fait aspersion sept fois dans l'endroit où Dieu rencontrait le peuple. Toutes ces choses avaient un dessein et une signification. Les prophètes et les Psaumes y font allusion comme ayant été continuées historiquement avec plus ou moins d'ordre. Ils proclament insuffisant le fait de s'appuyer sur une simple offrande extérieure sans que le cœur soit brisé. Mais de plus, dans Ésaïe 53, nous est présenté Celui qui, frappé pour les transgressions du peuple de Dieu, a mis son âme en oblation pour le péché, offert à Dieu parce que le péché était là, complet holocauste d'une parfaite bonne odeur, Dieu étant glorifié en Lui. Antitype de l'offrande du gâteau, il était parfaitement pur comme homme conçu du Saint Esprit, oint du Saint Esprit, et, dans tout ce qu'il faisait, agissant par l'Esprit, tout en Lui étant une bonne odeur de grâce qui montait en haut vers Dieu, se rapportant entièrement à Dieu, quoique les sacrificateurs en pussent sentir le parfum, pleinement éprouvé aussi par le feu du jugement de Dieu. Il n'y avait là aucun levain ; tout était en agréable odeur à Dieu. Nous nous nourrissons de ce sacrifice, comme du sacrifice de prospérité, quoique la vie et toutes ses énergies aient été offertes à Dieu ; nous nous en nourrissons comme du pain descendu du ciel, et comme d'un sacrifice dans la mort ; seulement cette mort est devenue pour nous la certitude de la vie, et ce qui auparavant était ruine absolue est maintenant rédemption et vie, et nous buvons aussi le sang. Non seulement l'expiation est faite pour nos péchés, et notre culpabilité est enlevée quand nous croyons, mais Dieu a été parfaitement glorifié dans sa nature et sa justice intrinsèque, mesurées par ce qu'il est et non pas simplement par ce que nous lui devons ; et tous nos péchés sont ôtés et transportés là où ils ne seront plus jamais trouvés. Telle était l'offrande spéciale du grand jour des expiations.

(*) Il n'en eut point en Égypte, ni jusqu'à ce qu'il fût retourné à Béthel.

Pour le croyant, il n'y a plus conscience de péchés ; il est parfait à perpétuité quant à sa conscience (Héb. 10). En même temps, il a été pourvu au rétablissement de la communion avec Dieu quand nous nous sommes souillés. Le Saint Esprit, par la Parole, restaure l'âme qui se juge elle-même, en vertu de ce qui montre que les péchés sont ôtés pour toujours. «En la consommation des siècles, Christ a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de Lui-même», ce qui sera parfaitement accompli quant au

résultat, sous les nouveaux cieux et sur la nouvelle terre ; «et comme il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela le jugement, ainsi la Christ aussi, a été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs». Dieu a été parfaitement glorifié dans sa nature par la rédemption, et les péchés du croyant sont ôtés pour toujours, de sorte qu'il a pleine liberté pour entrer dans les lieux saints. Je ne puis pas m'étendre ici sur ce sujet si vaste des sacrifices, quelque profond intérêt qu'il présente. Ce que j'ai voulu montrer, c'est que la parole de Dieu nous présente depuis le temps d'Abel, une ligne de pensée distincte, développée en détail dans la loi de Moïse et prophétiquement appliquée dans Ésaïe au serviteur de Dieu qui devait venir. Il en est parlé dans les Psaumes, en expressions dont se sert le Seigneur lui-même sur la croix ; les Évangiles le nomment clairement «l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde», le Fils de l'homme venu pour donner sa vie en rançon pour plusieurs ; et les épîtres montrent Christ, qui est mort pour nos péchés selon les Écritures, le juste pour les injustes, un Agneau sans défaut et sans tache. L'agneau de la foi d'Abel est l'Agneau au milieu du trône, dont l'épouse est la Jérusalem céleste, Lui-même en étant la lumière et la gloire, «un agneau qui se tenait là, comme immolé».

La même pensée divine se poursuit à travers toute l'Écriture, depuis le commencement de la Genèse jusqu'à la fin de l'Apocalypse : cette pensée divine, préfigurée en Abel, dans l'Exode et les sacrifices du tabernacle, chantée en saints accents dans les Psaumes, annoncée par les prophètes de Dieu qui nous prédisent jusqu'au prix auquel Christ devait être vendu, accomplie dans la Parole devenue chair, et développée dans les enseignements du Saint Esprit : — tout se rapporte au précieux Agneau de Dieu, dont le sang nous purifie de tout péché. Est-ce un compilateur de documents fragmentaires du temps d'Esdras, ou bien est-ce Dieu qui nous a enseigné tout cela : cette immense vérité morale, depuis Abel jusqu'à la consommation de toutes choses, le fondement stable sur lequel reposent les nouveaux cieux et la nouvelle terre, qui fait que la grâce devient justice, — la justice de Dieu, et qui place l'homme dans la gloire à la droite de Dieu, nous ouvrant le ciel maintenant, et quand le temps sera venu, nous y plaçant nous-mêmes ? C'était la pensée de Dieu, l'oeuvre d'amour de Dieu, et la révélation de Dieu, jamais perdue de vue, et qui ne le sera jamais, même quand Christ aura remis le royaume à Dieu le Père, afin que Dieu soit tout en tous.

7.5 Unité de dessein et de pensées divines dans des parties de l'Écriture à plusieurs auteurs

Ce qui précède suffira pour montrer comment une même pensée divine, révélant un même dessein, coule comme un courant continu à travers la Bible considérée dans son ensemble. J'insiste sur le fait qu'il y a plusieurs livres, composés par différents auteurs, rassemblés, nul ne peut dire par qui, mais dont la divine inspiration est démontrée, qu'on les prenne séparément ou collectivement, par l'unité divine qui règne dans tout leur contenu, preuve d'autant plus puissante, que plusieurs de ces auteurs vivaient dans les siècles les plus reculés. Mais je prendrai maintenant deux parties spéciales de cette grande collection, car de quelque manière qu'elle ait été faite, chacun admet que c'est une collection, le Seigneur lui-même y ayant mis son sceau. Ces deux portions sont les évangiles et les Psaumes, dans lesquels je désire montrer la pensée divine.

7.5.1 Les Évangiles : origine, auteurs, inspiration, effets sur le coeur et la conscience

Je n'attache aucune importance aux traditions suivant lesquelles l'évangile de Marc aurait été composé à Rome, et aurait pour source le témoignage de Pierre, non plus qu'à celles qui représentent l'évangile de Luc, comme composé plus ou moins sous les auspices de Paul. Il m'est tout à fait indifférent de savoir si une tradition de seconde main (ni l'une ni l'autre très anciennes) est vraie ou fautive ; s'il est exact ou non que ces deux évangiles aient une première origine apostolique. La question est de savoir s'ils sont de Dieu, et, dans ce cas, l'instrument humain n'a aucune importance. Marc était probablement lié intimement avec Pierre, et Luc très certainement avec Paul, mais ce dernier ne peut avoir rendu lui-même aucun témoignage d'après une connaissance personnelle des faits, et Luc l'attribue à une autre source. Ce qui est vrai, c'est que le ton et la portée de l'évangile de Luc s'accordent plus avec le ministère de grâce de Paul envers tous ; mais toute la prédication dans les Actes est basée sur la commission donnée aux disciples dans Luc, car elle n'est pas la même dans les différents évangiles.

Il est très douteux que les auteurs des épîtres de Jude et de Jacques fussent des apôtres. Ce n'est pas non, plus la vraie question. Pour tout chrétien, il est évident que les apôtres, soit les douze, soit Paul (car ce dernier doit être distingué des autres), avaient une mission spéciale. Mais si d'autres qu'eux étaient inspirés Dieu, leur parole était tout aussi certaine, et si un apôtre ne parlait ou n'écrivait pas par l'inspiration de l'Esprit, ce n'était pas la parole de Dieu. Ceux qui croient à l'inspiration se sont appuyés, précisément comme ceux qui font de la critique historique à propos des Écritures, sur des circonstances ou preuves traditionnelles, ou sur des évidences humaines, fortes à la vérité pour l'authenticité et la lettre des Écritures, mais qui laissent intacte la vraie question : «Les auteurs sont-ils inspirés de Dieu ?»

La preuve de l'Écriture, sous ce rapport, est dans l'Écriture elle-même, dans la puissance de la Parole maniée par le Saint Esprit. Quand, dans cette puissance, elle atteint le coeur et la conscience, on connaît son caractère, son caractère divin, non seulement quant au point particulier qui a été touché, mais quant à la vraie puissance et au caractère de ce qui a agi ainsi. La femme de Samarie, lorsqu'elle a été atteinte, ne dit pas : «Ce que tu dis est vrai» ; mais : «Seigneur, je vois que tu es un prophète». Ce qu'il disait venait de Dieu, c'est là ce qu'elle avait saisi ; elle connaissait le caractère et la parole de Celui qui était devant elle. Il en est ainsi de la Bible pour quiconque est enseigné de Dieu. Elle est reconnue comme étant la parole de Dieu, de même que Christ était reconnu par ceux dont les yeux étaient ouverts pour voir ce qui était divin. Le témoignage humain peut démontrer la folie du doute humain, et ainsi avoir son utilité, mais c'est tout ; l'opération de Dieu donne seule une foi divine : «Il m'a ouvert les yeux», disait l'aveugle-né. Quand certains hommes croyaient en Lui uniquement à cause de preuves données à l'homme, Jésus ne se fiait pas à eux (Jean 2), parce qu'il savait ce qui était dans l'homme. C'était le jugement que l'homme portait sur Lui, très justement formé sans doute, mais ce n'était que le jugement de l'homme, et non la révélation du Fils de Dieu à l'âme : cela n'a lieu que par la Parole, par l'opération de Dieu ; alors on est né de Dieu et l'on voit. Mais poursuivons notre sujet.

Quant aux évangiles donc, ils portent avec eux leur propre témoignage. Les hommes peuvent faire des harmonies des évangiles ou y chercher des contradictions ; ils peuvent nous donner les traditions que rapporte Eusèbe, ou si nous devons croire Eusèbe, le récit que faisait le vieux Papias, homme pieux sans doute, mais peu sensé, du plaisir qu'il éprouvait en écoutant les légendes qui racontaient ce que Christ avait dit ; mais qu'on lise seulement les évangiles apocryphes, et l'on verra quelle créance ils méritent, quels non sens ils renferment. Au contraire, chacun des évangiles canoniques porte son caractère distinctif, se prouvant lui-même et complétant les autres. Car, tandis que chacun d'eux est suffisant pour nous montrer ce qu'a été la vie du Seigneur, cependant sans les autres le récit ne serait pas complet selon la pensée divine. En premier lieu, il y a une différence caractéristique entre l'évangile de Jean et les trois autres ou synoptiques. Ceux-ci présentent Christ comme Fils de David, Fils de l'homme, et aussi comme le Messie et le prophète serviteur, et dans tous il est rejeté : L'évangile de Jean, en le montrant comme Dieu et le Fils manifesté dans le monde, nous donne ainsi la vraie cause de sa réjection. Aussi dès le premier chapitre, nous lisons que le monde ne l'a pas connu et que les siens ne l'ont point reçu. Dans tout le cours de cet évangile, les Juifs sont envisagés comme réprouvés ; partout Christ est présenté comme venu dans le monde, et la grâce souveraine et vivifiante conduit seule à sa réception. Ce que Jésus est dans sa personne et la venue du Saint Esprit s'y trouvent pleinement traités.

Examinons brièvement ces différents caractères des évangiles, de manière à montrer, en quelque mesure, la divine plénitude de l'ensemble ; or ici on ne prétend pas qu'il y ait un habile compilateur de l'ensemble. Je ne puis toucher qu'à quelques-uns des points principaux.

7.5.1.1 Matthieu : Messie, Emmanuel, Jéhovah, Fils de Dieu, présenté à Israël avec tous les principes qu'il apportait, et rejeté pour faire place à des conseils plus profonds et à un salut plus excellent

Dans l'évangile de Matthieu, le Seigneur vient vers son peuple comme Messie, Emmanuel, Jéhovah, et s'il est le Messie, il est naturellement Fils de David. C'est pourquoi sa généalogie remonte à Abraham et David, ces deux grands vases de la promesse pour les Juifs, quant à la semence. Il était Emmanuel, Jésus, c'est-à-dire Jah Hoshea, Jéhovah le Sauveur, car c'est Lui, dit l'ange, qui sauvera son peuple de leurs péchés. Né à Bethléem selon la prophétie, l'anti-roi veut le faire périr et il fuit en Égypte, d'où il est rappelé pour être ici-bas le vrai Fils de Dieu. Alors Jean le baptiseur accomplit sa mission. Ici, comme pour les mages, bien que les Juifs soient l'objet immédiat, cependant moralement un résidu seul est reconnu en Israël ; le jugement est à la porte, et la grâce peut des pierres mêmes susciter des enfants à Abraham ; dans les mages, les Gentils sont reçus, mais c'est en relation avec le roi des Juifs qui venait de naître.

Christ prend donc sa place au milieu de ce résidu ; aussitôt le ciel s'ouvre, il est oint du Saint Esprit et le Père le reconnaît comme son Fils. Toute la Trinité est pour la première fois pleinement révélée, et la place de l'homme (pour nous, c'est par la rédemption), selon les conseils de Dieu, justifiée en Lui quand il prend sa place parmi eux, lui, le Fils de Dieu. Reconnu comme tel, il va, conduit par l'Esprit, pour rencontrer Satan ; pour nous, il refuse, quoique Fils, de quitter la position d'obéissance qu'il a prise comme Serviteur, et il vainc Satan pour nous, en s'attendant parfaitement à la volonté de Dieu pour agir ; il surmonte les ruses de l'adversaire et le repousse loin de lui ; puis il se rend en Galilée vers les pauvres du troupeau, appelle des disciples, et ensuite toute l'histoire de son service dans l'évangile de Matthieu nous est donnée succinctement au v. 23 du ch. 4.

Le Seigneur décrit ensuite le caractère de ceux qui auraient part au royaume, mais sans parler de la rédemption. Israël était en chemin avec Dieu, et allait vers le jugement (comp. avec Luc 12:49-59), et s'il ne s'accordait pas avec sa partie adverse, il devait être jeté en prison, pour n'en point sortir avant d'avoir payé le dernier quadrant. Et c'est là qu'ils sont jusqu'à aujourd'hui.

Au ch. 8, il est Jéhovah, et de nouveau les Gentils sont mentionnés. Au ch. 9, nous avons le caractère de son ministère, qui est le pardon et la puissance s'exerçant en grâce, selon le Psaume 103. Il est caractérisé par la grâce. Le ch. 10 renferme la commission donnée aux apôtres. Elle est pour Israël exclusivement ; d'abord, jusqu'au v. 15, pendant que le Seigneur est encore là ; puis, à partir du v. 16, après qu'il a quitté la terre, jusqu'à la fin, quand le Fils de l'homme viendra. Le ch. 11 nous montre le ministère de Jean-Baptiste et celui du Seigneur, tous deux rejetés par Israël, et Jésus prend le caractère de Fils de Dieu, inconnu quant à sa personne, seul capable de révéler le Père pour le soulagement de ceux qui sont travaillés et chargés, et, comme homme obéissant, leur montrant le joug qu'ils doivent porter pour trouver le repos. Au ch. 12, les Juifs sont formellement jugés et le Seigneur répudie toute relation sur la terre, excepté celle qui est produite par la Parole. Au ch. 13, il ne cherche plus de fruit dans sa vigne, mais, comme Fils de l'homme, il répand la semence qui devait produire du fruit ; mais le champ, c'est le monde, et nous avons la description du royaume des cieux, c'est-à-dire du royaume de Dieu quand le Roi est dans le ciel, au lieu d'être présent sur la terre. Il viendra comme Fils de l'homme pour exercer le jugement, et les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père.

Le Seigneur, au ch. 14, continue encore son ministère de grâce, mais, au ch. 15, Israël et l'homme sont jugés, et la grâce est accordée à ceux qui, selon la dispensation juive, étaient les plus éloignés de Dieu et n'avaient aucune promesse en Christ. Au ch. 16, nous trouvons l'Église que Christ édifie, fondée sur son titre de «Fils du Dieu vivant», ainsi qu'il a été démontré par sa résurrection ; l'Église remplace Israël, de même qu'au ch. 13, c'est le royaume en mystère, et au ch. 17, le royaume en gloire. Il défend aux disciples de dire désormais qu'il est le Christ, car le Fils de l'homme doit souffrir. Du ch. 18 au ch. 20 v. 28, nous avons les principes qui devaient guider les disciples et caractériser leur marche quand lui serait loin : l'humilité, sa présence au milieu d'eux, le pardon, l'homme jugé d'après ce qu'il y a dans son cœur et non d'après l'observation extérieure de la loi, et d'autres grands principes de conduite et de service.

Dans tous les synoptiques, le récit des derniers événements, autre chapitre de l'histoire du Seigneur, qui traite de sa mort et non de sa vie, commence par la guérison de l'aveugle de Jéricho. Là, il prend de nouveau le caractère de Fils de David et c'est comme tel qu'il se présente à Jérusalem. Alors les Juifs, leurs sectes diverses viennent l'une après l'autre devant lui et sont jugées. Le témoignage de Dieu en Juda jusqu'à ce que le Seigneur vienne, occupe les 31 premiers versets du ch. 24, puis suivent des exhortations jusqu'au v. 44 ; le jugement de la chrétienté va du v. 45 au v. 31 du ch. 25, et du v. 32 à la fin de ce chapitre nous avons le jugement des nations auxquelles le message du royaume aura été envoyé dans les derniers jours. Les ch. 26 et 27 renferment les dernières scènes ; nous y voyons Jésus essentiellement comme victime, conduit à la boucherie et muet comme un agneau devant celui qui le tond ; toute consolation humaine lui est refusée, à lui le Christ, le Fils de Dieu, dorénavant le Fils de l'homme dans la gloire, et enfin le voile est déchiré. Ensuite vient sa résurrection ; il rejoint encore les pauvres du troupeau en Galilée, mais nous n'avons pas ici son ascension. Les douze sont envoyés pour faire disciples toutes les nations et les baptiser, commission venant de Jésus ressuscité, mais de l'accomplissement de laquelle nous ne trouvons aucun récit dans l'Écriture. La mission parmi les Gentils est abandonnée à Paul, comme cela nous est rapporté en Galates 2.

Les citations constantes, les allusions continuelles à l'Ancien Testament, sont évidentes pour le lecteur le moins attentif. On remarquera que dans ses citations, l'écrivain emploie *ina* (afin que) quand le fait est l'objet du passage cité ; *opws* (de sorte que) quand c'en est un accomplissement ; *tote* (alors) quand c'est seulement un exemple de la chose. Nécessairement je n'ai pu qu'indiquer ici ce qui montre un cours d'enseignement parfait et systématique, basé tout entier sur le caractère essentiel de cet évangile. Les événements ne sont pas donnés selon leur ordre historique dans la vie du Seigneur, quoiqu'en général ils le suivent ; ce sont des sujets qui sont traités à leur place. Toute l'histoire de la vie et du ministère de Christ se trouve dans un seul verset ; ensuite vient ce qui les caractérise, — la pensée de Dieu qui y est renfermée. Les rationalistes peuvent se demander à quelles légendes imparfaites cet évangile doit son origine et comment elles ont été rassemblées ; ils peuvent conjecturer ou raisonner pour savoir si l'original a été écrit en hébreu ou non, ou s'il l'a été d'après un évangile des Nazaréniens. Le chrétien enseigné de Dieu y voit avec une certitude parfaite le caractère du Seigneur comme Messie, Emmanuel, Jéhovah, un homme parmi les hommes, mais Fils de Dieu, présenté à Israël avec tous les principes qu'il apportait comme tel, et rejeté par Israël pour faire place à des conseils plus profonds et à un salut plus excellent ; donnant à la vérité une place céleste à ceux qui seraient rejetés à cause de Lui, mais continuant le témoignage, non comme homme dans le ciel, mais comme homme ressuscité.

7.5.1.2 Marc

Il n'est pas nécessaire que je m'arrête sur l'évangile de MARC. Il présente le ministère de Christ et suit plus exactement l'ordre chronologique, le même que nous trouvons dans Luc quand celui-ci donne les faits dans cet ordre ; mais l'évangile de Marc n'exige pas de remarque spéciale se rapportant au but que je poursuis, en parlant des évangiles. Le lecteur peut voir que, dans Marc aussi, le

récit de la vie du Seigneur s'arrête en Galilée, au moins pour autant qu'il s'agit des paroles du Seigneur. Les v. 9-20 du chapitre 1 sont un court sommaire de ce qui est rapporté dans les évangiles de Luc et de Jean.

7.5.1.3 Luc : la grâce qui atteint au delà des promesses à Israël ; le Fils de l'homme en qui cette grâce est venue

J'en viens à l'évangile de LUC, mais seulement pour faire quelques courtes remarques, concernant l'objet spécial que j'ai en vue. Il commence par un gracieux tableau du résidu pieux en Juda, parmi lequel se trouve l'esprit prophétique, qui est caché au milieu de l'iniquité qui abondait. Là, comme autrefois dans la caverne d'Adullam, il y avait un sacrificeur pieux, le vrai roi, et l'Esprit de prophétie. Mais les Juifs sont sous la domination de la «bête» romaine, et c'est de son règne que sont datés les événements. Ensuite vient une généalogie de Christ qui remonte jusqu'à Adam (*). Il est le Fils de l'homme venu en grâce, et non l'héritier des promesses faites à Abraham et à David. Dès le début, au ch. 4, le Seigneur montre la bonté de Dieu s'étendant aux Gentils, de sorte que les Juifs veulent le tuer. Ensuite nous voyons sa puissance sur les démons et sur les maladies ; il nettoie le lépreux, il pardonne les péchés sur la terre, il est venu pour ceux qui se portent mal. Ses disciples ne pouvaient jeûner alors, l'époux étant avec eux ; le vin nouveau ne devait pas être mis dans de vieux vaisseaux : les vérités de la grâce et le don de l'Esprit, ne pouvaient être associés aux ordonnances juives. On voit constamment dans Luc, Jésus priant comme Fils de l'homme, et faisant peu de cas des pensées des Juifs touchant le sabbat dont, comme Fils de l'homme, il était le Seigneur : le sabbat, rappelons-le, était le signe de l'alliance de Dieu avec Israël (Ézéchi. 20).

(*) Luc 3:23, doit, je n'en doute pas, être lu ainsi : «(Étant, comme on l'estimait, fils de Joseph) [le fils] d'Héli», c'est-à-dire que «fils d'Héli» se rapporte à Jésus, et non à Joseph ; en grec il n'y a pas «qui était». Les Talmudistes disent que Marie, fille d'Héli, doit être tourmentée dans l'autre monde. La vision d'Ésaïe (A. D. 68), dit-on, fait descendre Marie de la famille de David. Tertullien le dit aussi. Je ne mentionne cela qu'en passant.

Le Seigneur donne ensuite un sommaire des bénédictions et des malédictions (les mots : «Vous, pauvres», désignent les disciples), mais nous n'avons pas là les principes selon lesquels on entre dans le royaume. Il trouve plus de foi chez un Gentil qu'en Israël, puis il ressuscite un mort. La multitude pauvre et les publicains justifiaient Dieu ; les pharisiens au contraire, qui repoussaient son conseil, sont rejetés. Mais la sagesse est justifiée par tous ses enfants, et nous voyons un de ces enfants de la sagesse dans la personne d'une pauvre femme de la ville, une pécheresse, et non dans le pharisien qui, ayant Dieu dans sa maison, décidait, comme le font les rationalistes, qu'évidemment il ne pouvait être un prophète. Mais le pardon, le salut et la paix, sont la part de la pauvre femme, au coeur et à la conscience de laquelle Dieu s'était révélé lui-même en Christ, comme lumière et amour.

Le ch. 8 nous montre ensuite le semeur semant la parole, mais il n'est pas question des mystères du royaume des cieux. Cet évangile ne s'occupe pas des diverses dispensations ; mais le Seigneur répudie sa relation selon la chair avec Israël. Nous avons plus loin un récit de l'expulsion d'une légion de démons à Gadara, et, comme il arrive souvent dans Luc, des détails moraux sur l'homme qui était possédé. Il voulait quitter sa maison dans ce monde pour aller avec Christ, mais il y est renvoyé pour rendre témoignage de ce que Dieu lui avait fait. Le monde se débarrasse de Jésus, et, pour moi, je ne doute pas que le troupeau de pourceux se précipitant dans les eaux, ne représente ce qui est arrivé à Israël quand le Seigneur eut quitté cette terre, mais c'est une simple figure, et je laisse à chacun d'en juger. Jésus va pour guérir la fille de Jaïrus, mais elle meurt et il la ressuscite. En chemin, quiconque le touche seulement avec foi, est guéri.

Après avoir nourri la foule qui le suivait, il est transfiguré ; dans l'évangile de Luc seul, nous avons le fait que, dans cette circonstance, il parle de sa mort, et cet autre, que les disciples entrent dans la nuée, partie céleste du royaume, élément très important. Puis l'égoïsme des siens est dévoilé, depuis la forme la plus grossière jusqu'à la plus raffinée : Christ doit être tout pour qui le suit. Ainsi se termine, quant à l'ordre chronologique, la partie historique de Luc. Le temps auquel Christ devait être reçu en haut s'accomplissait, et il dresse résolument sa face pour aller à Jérusalem. Au commencement du ch. 9, il avait envoyé, par les apôtres, son dernier témoignage à Israël ; seulement, dans Luc, il ne leur est pas dit de s'informer de qui était digne (Matth. 10) ; ensuite vient le royaume en gloire et l'entrée dans la demeure du Père, la gloire excellente, et enfin la défense formelle de dire à personne qu'il fut le Christ. Dans cet évangile, il n'est pas fait mention de la commission donnée aux apôtres de parcourir les villes d'Israël jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit venu ; ni de la défense d'aller vers les Samaritains et les Gentils : l'histoire est donnée au point de vue moral et non dispensationnel. Ici aussi nous voyons Christ, priant quand il fut transfiguré. Il ne remplace pas Israël, qui n'a pas voulu recevoir le Messie, par l'Église fondée sur le titre de Fils de Dieu, mais il montre la gloire céleste et la gloire terrestre après que le Christ a été rejeté ; et la croix que doivent prendre ceux qui le suivraient. Il insiste de nouveau là-dessus quand les multitudes s'étonnent de la puissance qu'il déploie. Il envoie ses messagers devant sa face, quand il monte à Jérusalem ; c'est le témoignage final adressé à Israël ; les disciples avaient à se réjouir, non de ce que les démons leur étaient assujettis, mais de ce que leurs noms étaient écrits dans le ciel. Dans la parabole de l'homme tombé entre les mains des voleurs, il nous montre la grâce s'exerçant indépendamment du judaïsme. Ensuite, nous avons le bonheur de celui qui écoute sa parole, puis la prière. C'était la pierre de touche de chaque âme. Quand il parle du retour de l'esprit impur dans un homme, il n'ajoute pas : «Il en sera ainsi de cette génération méchante» (Matth. 12). Cependant la nation est jugée moralement.

Il montre la folie du monde dans ses désirs ; les disciples ne doivent pas craindre l'homme, mais avoir en Dieu une entière confiance. En même temps nous voyons dépeinte, avec une exquise beauté, la position céleste de ceux qui veillent, tandis que le gouvernement est confié, au retour de Christ, à ceux qui l'auront fidèlement servi. L'effet de sa première venue, qui est de mettre la division entre les plus proches, nous est indiqué, et la nécessité de se réconcilier avec sa partie adverse pendant que l'on est en chemin, est clairement appliquée à ceux que cela concernait. Le jugement était sur toute la nation ; le sabbat est mis de côté par l'oeuvre de la grâce ; le royaume dans sa forme extérieure est très brièvement annoncé, mais en relation avec l'exhortation d'entrer par la porte étroite. Souvent Lui qui était Jéhovah, il aurait voulu rassembler Jérusalem, mais maintenant le jour de grâce était passé pour cette malheureuse cité. L'observation du sabbat doit de nouveau faire place à l'exercice du bien ; puis vient l'invitation au grand souper et ses résultats, seulement, à ceux qui entrent et dont parle Matthieu, sont ajoutés dans Luc les malades et les pauvres du troupeau. Nous avons ensuite (ch. 15) ce qui ne se trouve que dans cet évangile : la grâce qui cherche le pécheur, la grâce quand il est reçu par le Père, et la joie de Dieu dans le salut d'un pécheur ; puis ce que l'homme, économiquement renvoyé de sa place, doit faire des biens de son Maître en vue des demeures éternelles ; puis, le voile qui cache l'autre monde étant tiré, les bénédictions terrestres en ce monde-ci, promises à Israël, sont mises à leur vraie place. Ceci substitue moralement le christianisme au judaïsme.

Après quelques principes moraux, au commencement du ch. 17, Jésus est substitué au temple et au judaïsme dans le cas du Samaritain guéri ; le royaume était là présent. Il insiste sur la nécessité de la prière ; mais, à la venue du Fils de l'homme, où y aurait-il de la foi ? Le jugement de soi-même est mis au-dessus de la propre justice, et, au lieu de l'observation extérieure des commandements, il faut que le coeur soit mis à nu. Nul n'est bon que Dieu seul. Le salut est uniquement de lui. Jésus approche de Jéricho ; aux faits rapportés par Marc et Matthieu, est ajoutée l'histoire de Zachée ; c'est la pleine grâce envers un publicain. Mais ensuite nous trouvons la responsabilité quand Christ serait loin, et la récompense accordée selon le travail. Comme Jésus entrait dans

Jérusalem monté sur un âne, nous entendons de la bouche des disciples la remarquable expression : «Paix au ciel». Jusqu'à ce que Satan en fût expulsé, il ne pouvait y avoir de repos sur la terre. Jésus, en grâce, pleure sur Jérusalem.

Dans son discours prophétique à ses disciples (ch. 21), il n'est pas parlé de l'abomination de la désolation, mais du siège de Jérusalem par Titus, qui n'est pas mentionné dans Matthieu. Le vrai secret de la chute de Pierre est mis au jour, de même que l'entier changement dans la position de Christ : il n'est plus là comme Emmanuel, roi en Israël, ainsi qu'il avait été (Luc 22:35-38), mais comme un malfaiteur sur la croix. En Gethsémané, nous le voyons, plus que dans aucun autre évangile, sous le poids d'une plus profonde douleur humaine ; sur la croix, il n'y en a aucune. Il est l'homme parfait, et non pas ici la victime devant Dieu, bien que cela reste toujours vrai. Il passait à travers la douleur avec son Père, et le calme même était là, quoique la douleur y fût réellement aussi. Nous avons le récit du brigand converti et l'assurance d'un état intermédiaire bienheureux, avant que lui, Christ, vienne dans son royaume : récit plein d'instruction et très important. J'aurais dû dire qu'en instituant la cène, Jésus ne parle pas de boire nouveau le fruit de la vigne dans le royaume, mais il parle de la chose présente, de ce qui allait être accompli dans le royaume de Dieu. Ensuite vient l'histoire touchante du voyage des disciples à Emmaüs, et, passant rapidement sur la circonstance de la résurrection, nous ne voyons pas Jésus aller en Galilée, mais à Béthanie ; l'ascension est rapportée, ainsi que la bénédiction des disciples en rapport avec son élévation dans le ciel. C'est Lui-même, le même Jésus qui est ressuscité : pour le montrer, il mange avec eux. Il leur ouvre l'intelligence pour comprendre les Écritures ; la repentance et la rémission des péchés doivent être prêchées en son nom, mais il faut que les disciples attendent à Jérusalem la promesse du Père, c'est-à-dire la venue du Saint Esprit, pour être revêtus de puissance. C'est en vertu de cette commission, ainsi que je l'ai dit, qu'a lieu la prédication de l'évangile, telle que la rapporte l'Écriture.

Tout l'évangile de Luc nous donne le changement moral, et introduit l'état de choses présent et céleste ; il ne s'occupe pas des dispensations, quoique naturellement on y trouve la mise de côté du judaïsme. C'est le Fils de l'homme, venu en grâce divine, qu'il nous présente. Il est difficile de donner dans un sommaire le caractère de l'évangile de Luc, à cause des nombreux traits de détail qui constituent ce caractère : la grâce dans le Fils de l'homme. Cependant les chapitres qui forment l'introduction du livre, la place et le dessein de la généalogie, les paraboles des ch. 14, 15 et 16, le fait de l'entrée dans la nuée lors de la transfiguration, l'ascension, le brigand sur la croix, la femme pécheresse, la fréquente mention des prières de Christ, l'introduction des Gentils, tout marque la grâce qui atteint au delà des promesses faites à Israël ; tout montre le Fils de l'homme en qui cette grâce est venue.

7.5.1.4 Jean

L'évangile de JEAN, au contraire, trace en très larges lignes les vérités touchant la personne de Christ et la venue du Saint Esprit. Son caractère est tout à fait distinct de celui des trois autres. Ce n'est pas une histoire ayant pour but de montrer ce que Christ fut ici-bas, sa réjection et sa mort, mais un exposé de tout ce qu'il était en lui-même. Dès le début les Juifs, et en fait l'homme lui-même, sont mis de côté, mais, dans le premier chapitre, nous trouvons déjà tout ce qu'est Christ, sauf ses caractères de relation, et dans le troisième, ce qui était révélé et nécessaire pour Israël et pour l'homme, afin d'avoir part aux bénédictions terrestres et célestes. Nous n'avons qu'à suivre le contenu de cet évangile pour en voir la portée. La souveraine opération de la grâce dont l'homme a besoin, se trouve aussi dès le commencement. Ce qui est présenté dans les trois premiers évangiles comme résultats et comme expériences, est enseigné comme vérité dans celui de Jean.

Le premier chapitre commence avant la Genèse, parce qu'il traite de ce qui était, et non de ce qui a été fait. Christ est Dieu, dans sa nature une personne distincte auprès de Dieu, qui n'est pas devenue telle par l'incarnation, mais qui, au commencement, était auprès de Dieu. Il était, quand tout a commencé. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ; mais la lumière a lui dans les ténèbres, c'est-à-dire parmi les hommes, et les ténèbres ne l'ont pas comprise. Dieu, dans son patient amour, a envoyé un témoin pour attirer sur cette lumière l'attention des hommes. — Au v. 14, nous lisons : «La Parole devint chair». Elle devint (egeneto) et non comme auparavant, «elle était» (hn). Elle devint chair, et elle, la Parole, était comme homme parmi les hommes, était un, Fils avec son propre Père, habitant au milieu des hommes pleine de grâce et de vérité. Les chrétiens ont tous reçu de sa plénitude, et grâce sur grâce. La grâce et la vérité vinrent (egeneto) par Lui ; elles étaient là, dans sa personne. La loi fut donnée par Moïse.

Ensuite vient son oeuvre : il est l'Agneau de Dieu, celui qui ôte le péché (non les péchés) du monde, et en même temps celui qui baptise du Saint Esprit, dont il avait été oint et scellé lui-même. Puis, lorsque Jean lui a ainsi rendu témoignage comme à l'Agneau de Dieu, les disciples se rassemblent autour de Lui. Il est le Fils de Dieu et le roi d'Israël. Bien plus : désormais on devait voir le ciel ouvert, et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme. Dans ce chapitre, il n'est pas présenté comme le Christ pour Israël, ni comme sacrificateur dans le ciel, ni comme la tête de l'Église. Jean ne reconnaît pas les Juifs et ne s'occupe point de l'Église ; tout est individuel. Ce ne sont pas les conseils de Dieu que nous trouvons ici, mais Dieu révélé dans le Fils faisant connaître son Père, et la vie éternelle descendue ici-bas pour être communiquée à l'homme : la Parole devenue chair.

Le résultat de ce qui précède se trouve dans le second chapitre : c'est la fin de l'histoire du résidu, c'est-à-dire la joie des noces, l'eau de purification changée en vin, et le temple nettoyé de tout ce qui le profanait. Ainsi se clôt l'introduction quant à tout ce qui concerne Christ.

Nous avons maintenant ce qui concerne les hommes. Mais l'incarnation est l'introduction, dans la puissance de vie dans un homme et sur la scène de toutes choses, de ce qui était avant le commencement de toutes choses pour être la vie éternelle, qui de fait était de toute éternité dans sa personne ; mais une chose entièrement nouvelle par le moyen d'un véritable Homme parmi les hommes ; — c'était un nouveau commencement. Or la simple conviction produite par l'évidence dans l'esprit de l'homme n'était rien : on ne pouvait s'y fier (2:23-25). L'homme doit être né de nouveau (anoqen) ; entièrement de nouveau. Nicodème, comme docteur d'Israël, aurait dû le savoir. Les prophètes (Ézécl. 36) le montraient clairement ; même pour qu'Israël pût jouir de l'effet des promesses pour la terre, une nouvelle naissance était nécessaire, combien plus pour avoir part aux choses célestes, que Jésus, venant du ciel, faisait connaître. Nul autre n'avait pu le faire comme lui, le Fils de l'homme, qui même alors, quant à sa nature divine, était dans le ciel. Mais le Fils de l'homme devait être élevé, afin qu'un peuple, séparé par la foi, pût avoir une part dans ces choses célestes. Le besoin se trouvait là, du côté de l'homme, et le Fils de l'homme venait rencontrer ce besoin. Du côté de Dieu se montrait l'amour ; il donnait son Fils unique, mais c'était pour le monde, et non pour Israël. La condamnation, maintenant, provenait de ce que la lumière étant venue dans le monde, et que l'homme l'avait haïe et n'était pas venu à elle. Dans le reste du chapitre, Jean-Baptiste développe ce qu'il est, et le témoignage est clos par l'évangéliste lui-même, qui montre l'amour du Père pour le Fils entre les mains duquel il a remis toutes choses : celui qui croit au Fils a la vie éternelle. L'homme, Dieu en grâce, Israël, le monde, le Fils de Dieu venu en grâce et révélant le Père, apportant la vie éternelle, la grâce et la vérité, tout trouve ici sa place ; nous y voyons ce que Christ est, la vérité quant à l'homme, la nouvelle naissance, et l'expiation sur la croix.

Ceci termine l'introduction. Elle comprend le temps qui précède l'emprisonnement de Jean, fait après lequel Christ commence son ministère public.

Au quatrième chapitre, le Seigneur quitte la Judée, sa patrie, comme étant venu parmi les Juifs, et nous trouvons la grâce s'exerçant envers une Samaritaine, la miséricorde qui s'élève au-dessus des prérogatives de la relation juive et qui se rattache à sa personne et à son humiliation, mais dont l'homme n'a pas l'intelligence ; il ne l'acquiert que lorsque la conscience a été mise en exercice. L'adoration

doit être en esprit et en vérité, car Dieu est esprit, et le Père (c'est le nom de Dieu révélé en grâce dans le Fils) cherche de tels adorateurs.

Le ch. 5 nous montre que la jouissance des bénédictions sous la loi dépend de la puissance que possède celui qui doit en profiter, mais il n'y a aucune puissance ; la maladie qu'il faut guérir a ôté la force par laquelle on pourrait se servir du remède : Christ, comme Fils de Dieu, apporte la puissance avec lui. Comme le Père ressuscite les morts et les vivifie, de même aussi le Fils vivifie ceux qu'il veut, et celui qui croit a la vie éternelle. Ensuite vient la responsabilité de l'homme : la vie était venue dans sa Personne, et il avait le quadruple témoignage de Jean Baptiste, de ses propres oeuvres, du Père, et de leurs propres Écritures, mais ils ne voulaient point venir à lui pour avoir la vie.

Au ch. 6, nous voyons Christ comme Fils de l'homme, reconnu prophète, refusant d'être roi ; il monte sur la montagne pour accomplir le service sacerdotal, et les disciples s'en vont seuls. Il les rejoint, et aussitôt ils se trouvent au lieu où ils allaient. Notre nourriture, en attendant ce moment, est Christ dans l'humiliation, le pain descendu du ciel ; et sa chair et son sang ; mais si l'on ne se nourrit pas de ces derniers, c'est-à-dire de sa mort, l'on n'a pas la vie. La portion de ceux qui mangent sa chair et boivent son sang, c'est la résurrection au dernier jour, dans un état où l'homme, même innocent, ne fut jamais.

Au ch. 7, le Saint Esprit, comme nous l'avons vu, prend la place de la fête des Tabernacles de laquelle l'antype n'existe pas encore ; au ch. 8, la parole de Christ est rejetée ; au ch. 9, c'est son oeuvre. Le ch. 10 nous montre qu'en tout cas il aura ses brebis, amenées hors d'Israël, et aussi d'entre les Gentils. Les ch. 11 et 12 présentent, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le témoignage que Dieu, quand Christ est rejeté, lui rend comme Fils de Dieu, Fils de David et Fils de l'homme ; mais alors il doit mourir.

Ceci termine son histoire. Alors, depuis le ch. 13, on le voit s'en allant vers son Père. Il faut qu'il quitte ses disciples, mais s'il ne peut rester avec eux, il veut les avoir avec lui, là où il est allé maintenant, auprès de Dieu. Pour cela il demeure serviteur et leur lave les pieds ; car si l'on est lavé (converti), cela est fait une fois pour toutes. La marche des disciples doit aussi manifester ce qu'ils sont. En outre, Dieu est parfaitement glorifié dans sa mort, de sorte que l'homme entre dans la gloire de Dieu. Au ch. 14, Christ va préparer aux siens une place en haut, et il reviendra pour les prendre auprès de lui. Ils savaient où il allait, car c'était au Père, et eux avaient vu le Père en lui, et ainsi, ils en connaissaient aussi le chemin. De plus, quand le Consolateur serait venu, ils sauraient non seulement que Jésus était dans le Père, mais qu'ils étaient en lui, et lui en eux. Le ch. 15 nous fait voir qu'Israël n'était pas le vrai cep, quoiqu'il fût un cep transporté d'Égypte. Lui, le Seigneur Jésus, était le vrai cep, et eux en étaient les sarments sur la terre. Ensuite l'oeuvre du Consolateur est pleinement développée dans le ch. 16 ; il est envoyé par le Père en son nom, au ch. 14 ; d'auprès du Père par lui, l'homme glorifié, aux ch. 15 et 16. Puis, au ch. 17, parlant à son Père, — grâce merveilleuse que nous soyons appelés à l'entendre, — Jésus place les disciples sur le même terrain que lui-même à l'égard du Père et du monde, en fondant cette position sur son oeuvre, sur le fait qu'il a glorifié Dieu, et sur la révélation du Père en lui-même.

Ensuite nous avons Gethsémané et la croix, puis, au ch. 20, la révélation qu'il donne de lui-même à Marie de Magdala et aux disciples (v. 17), et c'est ce qui caractérise toute la période de la bénédiction chrétienne. Le résidu juif qui l'aimait, ne pouvait plus l'avoir comme auparavant dans sa présence corporelle, mais ils étaient ses frères : il allait vers son Père et leur Père, vers son Dieu et leur Dieu. Il est au milieu d'eux, leur communique la vie en résurrection dans la puissance du Saint Esprit, de même que Dieu, au commencement, avait soufflé la vie en Adam, et il leur commet l'administration du pardon des péchés sur la terre. Thomas représente le résidu aux derniers jours.

Au ch. 21, le résidu est de nouveau en Galilée ; nous apprenons là quel sera le service de Pierre, restauré par grâce d'une manière bénie, et celui de Jean : le premier, comme apôtre de la circoncision, doit trouver que son travail en Israël vient à rien quant à la nation, et est martyr comme Christ ; Jean, quant à son ministère, doit demeurer jusqu'à ce qu'il vienne, en passant par-dessus la condition de l'Église. Toutes ces choses sont à dessein présentées d'une manière mystérieuse, et, en partie, se rapportent aux derniers jours. Le filet rempli de poissons représente ce qui aura lieu dans le temps millénaire ; il ne se rompt pas comme le filet de l'évangile (Luc 5). (Du ministère de Paul, nous n'avons rien ici : il subsiste par lui-même ; c'est une dispensation qui lui est confiée). Il n'est pas parlé de l'ascension dans l'évangile de Jean. On remarquera que, d'un bout à l'autre, ce qui y est traité, c'est le côté divin et le dessein de Dieu quant à Christ ; de plus, nous y avons le Saint Esprit qui prend la place de Christ sur la terre.

7.5.1.5 Scène finale de la vie du Seigneur dans les évangiles

Je voudrais encore faire ressortir la différence que présentent les évangiles relativement à la scène finale de la vie du Seigneur. En Matthieu, Christ est la victime parfaite dans son calme et sa patience ; sans un rayon de lumière pour le consoler, sans un coeur pour sympathiser avec lui. Il est conduit comme un agneau à la boucherie ; la méchanceté de l'homme se manifeste d'une manière effrayante ; mais il est une victime de propitiation parfaite, ainsi que le disent sur la croix ces paroles solennelles : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Au milieu des machinations des sacrificateurs et des vacillations de Pilate, le dessein de Dieu s'accomplit dans la vraie Pâque, et Christ, devant le sanhédrin comme devant le gouverneur romain, est condamné sur son propre témoignage à la vérité.

Dans l'évangile de Luc, on voit en Gethsémané une lutte humaine plus profonde, quoique dans la perfection aussi : étant en agonie, il pria plus instamment. Sur la croix, les souffrances n'apparaissent pas ; il les traverse comme homme avec son Père, et le résultat parfait est une plénitude de paix. Ici aussi, comme homme, il remet son esprit à son Père.

En Jean, nous avons le côté divin : point de souffrances en Gethsémané, aucune sur la croix. En Gethsémané, ceux qui viennent pour le saisir, reculent et tombent par terre. Il se livre lui-même, disant : « Si vous me cherchez, laissez aller ceux-ci ». Sur la croix, il confie sa mère, aux soins de Jean, et remet son esprit quand tout est accompli dans l'oeuvre qu'il avait à faire. Pour connaître l'ensemble, nous avons à étudier les détails séparément dans les diverses parties. Jean était plus près de Christ dans son agonie que ne l'était Matthieu, et cependant c'est ce dernier qui nous la rapporte. Matthieu a vu les gens reculer et tomber, mais il n'en dit pas un mot. Le Saint Esprit donne, par chacun, ce qui convient à la teneur entière et au sujet de l'évangile qu'il écrit. Mais nos modernes savants, comme Baur et autres, ne voudraient voir en tout cela que des accommodements pour ramener la paix parmi les disputeurs chrétiens de la fin du second siècle. Quelle pauvreté ! quelle complète obscurité morale !

7.5.2 Unité de dessein et de pensées divines dans les Psaumes

J'ai fait allusion aux Psaumes, comme présentant un autre exemple d'unité de dessein et de pensée dans une collection d'écrits. C'est une chose bien connue que les Psaumes comprennent cinq livres distincts, dont chacun se termine par une formule de louange à l'Éternel. En voici la division : 1 à 40 ; 41 à 72 ; 73 à 89 ; 90 à 106 ; 107 à 150. Chaque livre a son objet propre et son caractère spécial. Les deux premiers Psaumes, cependant, sont une introduction et donnent la clef du tout. Dans le premier, un résidu est distingué des impies de la nation. Le Ps. 2 donne les conseils de Jéhovah pour établir Christ (l'oint), comme Roi sur la sainte montagne de Sion, bien que les Juifs et les Gentils l'aient rejeté ; Christ étant son Fils aussi, comme né dans le monde, et devant finalement soumettre les nations avec une verge de fer.

J'indiquerai un principe d'ordre qui aide à comprendre la relation qui existe entre une suite de psaumes. Un ou plusieurs psaumes donnent l'idée fondamentale sur laquelle sont basés les pensées et les sentiments exprimés dans les psaumes suivants (*).

(*) On retrouve ce principe dans des psaumes pris isolément : le premier ou les deux premiers versets, donnant le thème, et le reste, ce qui y a conduit.

Mais occupons-nous d'abord des caractères de chacun des cinq livres. Dans le premier, le résidu est encore dans Jérusalem, et partout nous y trouvons le nom de Jéhovah, bien que dans deux psaumes, le nom d'Élohim soit introduit. Nous avons dans ce livre le plus grand nombre d'allusions prophétiques à Christ, mais à Christ rejeté.

Dans le second livre, le résidu est hors de Jérusalem, et sa condition, tandis qu'il est ainsi rejeté, se continue jusqu'à ce que l'autorité du Fils de David soit établie. Le nom d'Élohim se trouve dans les premiers psaumes de ce livre, mais après le Ps. 45, quand le Roi est introduit en puissance, nous trouvons Jéhovah et le triomphe. Ensuite la culpabilité à cause du sang versé est reconnue (Ps. 51), les souffrances et les afflictions du peuple sous l'oppression et la puissance de l'ennemi sont racontées, et le nom d'Élohim est généralement, quelquefois exclusivement employé, en contraste avec l'homme puissant en méchanceté. Cependant le jugement est attendu par la foi, et la vraie repentance se trouve en Israël ; mais dans tout le livre le résidu est rejeté, quoiqu'il soit prêt à faire entendre la louange quand il sera restauré. Le Ps. 69 montre Christ s'associant à Israël, se chargeant des péchés du peuple, portant leurs douleurs dans son cœur, bien que rejeté par eux, et ici nous retrouvons de nouveau le nom de Jéhovah. Comme nous l'avons déjà dit, cette série se termine par l'établissement de la gloire et de la puissance du Fils de David.

Le troisième livre ne s'occupe pas seulement des Juifs, il embrasse tout Israël. Ils doivent être reçus après la gloire, et quoique la foi introduise Jéhovah aux Ps. 73:28 ; 78:21 ; 80:24 ; 81:10, cependant c'est à Élohim que s'adresse constamment leur cri : ils ne sont pas encore restaurés par la gloire. Mais cette restauration est annoncée prophétiquement, et tous les exercices de cœur, de foi et d'espérance qui s'y rapportent, sont fournis au peuple par inspiration. Ici aussi, toutes les anciennes associations d'Israël comme formant un tout, sont placées beaucoup plus complètement devant nous. Dans le Ps. 83, nous retrouvons le nom de Jéhovah à l'occasion du jugement exécuté contre la dernière confédération des nations, et ce nom est même employé dans le Ps. 88, qui exprime la profondeur de l'humiliation du peuple, sa culpabilité sous l'ancienne alliance. Le Psaume suivant rappelle les miséricordes de l'Éternel, et Christ est introduit. Aussi le nom de Jéhovah est-il employé. Ce psaume termine le livre.

Le quatrième livre est l'introduction du premier-né dans le monde. Jéhovah a toujours été la demeure d'Israël. J'ai déjà parlé du Ps. 91, où Jéhovah est identifié avec le Très-Haut (ou Souverain) dans l'accomplissement des promesses faites à Abraham. C'est ce que la foi célèbre dans le Psaume suivant. Ensuite, le Ps. 93 servant de préface, nous avons une série de psaumes qui présentent l'introduction dans le monde de Jéhovah, le Messie, depuis l'invocation du résidu souffrant qui demande si Jéhovah peut régner conjointement avec la puissance du mal (94:20), jusqu'à l'appel adressé aux Gentils, dans le Ps. 100, pour qu'ils viennent adorer à Jérusalem, où la présence et la gloire de Jéhovah sont pleinement établis. Au Ps. 101, nous avons les principes du royaume sur la terre, et dans le Ps. 102, nous voyons comment Christ, qui avait été retranché, pouvait cependant être là. Il était Jéhovah éternel (Atta Hou) dans sa nature, et ses années aussi, comme homme, ne devaient jamais finir (voyez Hébr. 1). Le Ps. 103 célèbre Christ comme Jéhovah au milieu d'Israël (voyez Matth. 9) ; dans le 104, le Dieu de la création est loué ; dans le 105, c'est le Dieu d'Israël d'autrefois, qui envoie ses jugements sur toute la terre. Le 106 montre la fidélité de Jéhovah en dépit de tous les manquements du peuple.

Le cinquième livre, qui comprend le reste des Psaumes depuis le 107, est plus général. Nous y voyons d'abord les Israélites rassemblés de tous les pays, puis la grande révélation que le Messie, sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec, devait s'asseoir à la droite de Jéhovah jusqu'à ce que ses ennemis fussent mis pour marchepied de ses pieds, et qu'ensuite la puissance sortirait de Sion. Dans ce livre se trouve pleinement célébré, que «la miséricorde de l'Éternel demeure éternellement». Les circonstances de la délivrance sont rappelées dans les cantiques de Mahaloth ; le Ps. 119 montre la loi écrite dans le cœur d'Israël, qui avait été égaré comme la brebis perdue, et finalement nous avons le grand Alléluia de la délivrance maintenant accomplie. Les Ps. 72 et 145 seuls, pour autant que je me le rappelle, décrivent l'état millénaire ; le premier en rapport avec Christ, le second dans l'association de Christ avec le peuple. Le 118 est la description complète du retour du cœur d'Israël vers Jéhovah : Israël reconnaissant les voies de l'Éternel et sa propre culpabilité. Ce Psaume est constamment cité par le Seigneur dans les évangiles ; la puissance de Dieu le met dans la bouche des foules lors de la dernière entrée de Jésus à Jérusalem, et il est aussi cité dans les Actes.

Je reviens en arrière pour indiquer quelques détails ; basés sur le principe auquel j'ai fait allusion au commencement. Les Ps. 1 et 2 sont la préface et la clef du livre, ainsi que je l'ai dit ; ensuite, du 3 au 7, nous avons les pensées et les sentiments auxquels le rejet de Christ donne naissance dans le résidu ; puis Christ est présenté dans son caractère de Fils de l'homme, au Ps. 8. J'en ai parlé précédemment. Les Ps. 9 et 10 expriment les douleurs des Juifs sous l'oppression du méchant et mentionnent les jugements de Dieu par lesquels ils seront délivrés ; du 11 au 17, ce sont leurs pensées et leurs sentiments, la résurrection de Christ, puis la confiance et la justice, et le tout se termine par le Ps. 18, où les souffrances de Christ deviennent la clef de l'histoire d'Israël, depuis l'Égypte jusqu'à l'établissement du royaume en puissance. Les Ps. 19-22 sont profondément intéressants, comme présentant le témoignage de la création et celui de la loi, le témoignage d'un Christ souffrant de la part de l'homme, mais exalté dans la gloire et châtié tous ses ennemis ; d'un Christ souffrant à la vérité de la part de l'homme, mais de plus criant à Dieu et abandonné de Lui ; parfait cependant et accomplissant l'expiation. De là découlent des bénédictions de plus en plus grandes pour le résidu qui devient l'Église (ce que nous voyons littéralement accompli en Jean 20:17), pour tout Israël, pour le monde, et pour ceux qui naîtront dans le millénaire. «Ils publieront sa justice au peuple qui naîtra, parce qu'il aura fait ces choses».

Le Ps. 23 est un autre point de départ. On y voit Jéhovah, le berger, qui prend soin des siens dans l'épreuve ; au Ps. 24 Christ-Jéhovah entre en triomphe dans les portes de justice sur la terre. Les exercices qui se rapportent à ceci vont jusqu'au Ps. 39. Ensuite nous avons l'accomplissement des conseils de Dieu par un Christ obéissant et souffrant, — c'est la clef de tout ; puis vient la bénédiction prononcée sur celui qui s'intéresse au pauvre (41), comme Christ lui-même a dit : «Bienheureux les pauvres en esprit» et «bienheureux, vous pauvres» ; et nous, nous pouvons dire : «Cet affligé a crié et l'Éternel l'a exaucé».

Il n'est pas nécessaire d'aller plus loin pour éclaircir les principes généraux ; les indiquer est tout ce que je pouvais essayer maintenant. La suite qui se trouve dans les psaumes et l'unité divine de pensée qui les relie sont évidentes. Cependant ce sont sans contredit des chants isolés, composés à des époques différentes, bien que, pour la plupart, ils soient de David ; c'est une collection, mais à travers laquelle se montrent la pensée de Dieu, ses desseins relativement à Christ et à Israël, quand Jéhovah sera reconnu comme Souverain sur toute la terre, un résidu souffrant et un Messie qui est entré dans ses douleurs. Naturellement le nom du Père et l'Esprit d'adoption ne s'y trouvent pas et ne sauraient s'y trouver. Une chose profondément intéressante, c'est que, tandis qu'au Ps. 20, les souffrances de Christ comme homme sont mises devant nous par le psalmiste, ses souffrances expiatoires ne peuvent être exprimées que par sa propre bouche (Ps. 22).

7.5.3 Enseignements de Pierre, Paul et Jean : leurs spécificités, mais le même évangile

Je voudrais encore dire un mot sur les différences qui se trouvent dans l'enseignement de Pierre et de Paul, chose sur laquelle insistent beaucoup les théologiens allemands. Telle qu'ils la traitent dans leurs spéculations, c'est une folie ; mais c'est un sujet d'un

grand intérêt, quand on le considère avec justesse. Il est notoire que les Juifs avaient contre les Gentils les plus forts préjugés, et les chrétiens juifs n'en étaient pas exempts, comme le prouve une lecture même superficielle du Nouveau Testament. Dans les Actes, le cas de Corneille le montre clairement à l'égard de Pierre lui-même et de ceux de Jérusalem. Ce qui eut lieu entre Pierre et Paul (Gal. 2) nous dit la même chose et fait connaître, ainsi que d'autres passages, l'effort tenté pour obliger les Gentils à se faire circoncire. Il en fut décidé autrement, sous l'approbation de Dieu, par le concile tenu à Jérusalem même, ce qui était le point important (Actes 15). Mais quelque claire qu'eût été la décision chrétienne, les préjugés demeurèrent derrière les décisions auxquelles on avait acquiescé. Les mots «quelques-uns venus d'auprès de Jacques» (Gal. 2:12) le montrent avec évidence ; ce n'est que dans l'épître aux Hébreux (13:10-13), qu'ils sont sommés d'abandonner le judaïsme.

Mais il y avait beaucoup plus que cela. Les écrits de Paul contiennent une doctrine inconnue à toutes les autres parties des Écritures : l'Église, comme corps de Christ. Elle n'est mentionnée par aucun autre écrivain du Nouveau Testament. Le mot n'est pas employé. Outre l'évangile, c'était une dispensation confiée à Paul pour compléter la parole de Dieu. Il était le sage architecte qui pose le fondement. C'était un mystère qui avait été caché dès les siècles et les générations, ainsi que le prouvent les passages suivants : Romains 16:26 (où il faut lire «des écrits prophétiques», et non «les écritures des prophètes»), Éphésiens 3:1-40, Colossiens 1:24-26. Jean n'avait pas à s'occuper de cette question : elle n'était pas l'objet de son ministère. C'était la révélation de la vie éternelle, et du Père dans le Fils, et la vie du Fils devenant la nôtre ; le ministère de Jean se rapporte toujours aux individus. S'il dit que les enfants de Dieu devaient être rassemblés en un par la mort de Christ, c'est individuellement comme une famille, non comme le corps de Christ. Et, dans la fin mystérieuse de son évangile, Jean, après avoir montré Pierre terminant sa vie et son ministère comme Christ, passe de là jusqu'à la venue du Seigneur : en tant qu'il s'agit de son ministère, cela est accompli dans l'Apocalypse. La place de Paul ne se trouve point du tout dans ce dernier chapitre de Jean. Jean ne parle que quatre fois de Christ et de nous, comme allant au ciel (ch. 6, 14, 16, 17) ; son ministère avait pour objet le déploiement ici-bas de ce qui est divin : de là vient l'attrait qu'il a pour les âmes.

Paul montre que nous sommes en Christ devant Dieu, et ceci conduit à l'union avec Christ comme son corps. Le ministère de Pierre, après avoir présenté la grâce, la rédemption et la régénération, par la semence incorruptible de la parole de Dieu, et après avoir parlé de Christ portant nos péchés, insiste très clairement, comme étant sa spécialité, sur le gouvernement de Dieu, par rapport aux saints, dans la première épître ; par rapport aux impies, dans la seconde. Dans ce que je viens de dire, j'ai eu en vue ce qui caractérise ces différents ministères. Mais aucun ne touche jamais à ce qui constitue le ministère spécial de Paul. Je puis ajouter que, cependant, Jean parle de prédicateurs qui étaient sortis sans rien recevoir des nations ; il dit aussi que Christ est mort, non pour nos péchés seulement, mais pour le monde entier. Il mentionne clairement notre position en Christ (1 Jean 4:17) ; mais c'est encore individuel (*).

(*) Le soi-disant platonisme de Jean est une erreur ; ses révélations sont tout au contraire antiplatoniques. La notion même de discussions entre les chrétiens judaïsants et les autres, après la destruction de Jérusalem, ne me semble reposer sur aucun fondement historique. Sauf quelques Nazaréens et Ébionites en Palestine, bientôt réduits à rien, le judaïsme proprement dit tomba bientôt dans l'oubli. La corruption alexandrine du christianisme qui aboutit à l'arianisme, vint plus tard et se rattache au néoplatonisme. Justin martyr (A. D. 140) en était infecté, ainsi que d'autres de son temps, sortis de la même école. Mais c'était une autre chose que les disputes avec les judaïsants. Ce qui est vrai, c'est que la pleine doctrine de la rédemption, telle qu'elle est enseignée par Paul, ne prit jamais racine dans l'Église. L'Église elle-même judaïsa, et elle est restée dans cet état jusqu'à ce jour. Le retour à l'enseignement de Paul et partiellement à celui de Jean est, dans ces jours-ci, ce qui trouble son sommeil.

Ce qu'il y a de spécial dans la doctrine de Paul, c'est que, par la descente du Saint Esprit, les croyants, parfaitement sauvés, sont unis en un seul corps à Christ, Juifs ou Gentils, et que la plénitude de la rédemption, dans une nouvelle création, est manifestée par le fait que Christ, comme homme, est glorifié en haut. C'est à cela que se rattache la conversion de Paul. Il n'a jamais connu Christ sur la terre, — il était un Juif strictement attaché à la loi. Christ lui fut révélé dans la gloire, et, dans cette révélation sur le chemin de Damas, Christ parle des chrétiens comme étant lui-même. Paul fut retiré du milieu du peuple et des Gentils et envoyé à ces derniers, mais son ministère est en relation avec un Christ glorifié, tous les disciples étant un avec Lui ; et les apôtres à Jérusalem remettent entre ses mains leur mission auprès des Gentils (Gal. 2). Cela donne naturellement un caractère spécial à sa mission, quoique l'évangile, base du salut personnel, reste le même. C'était une dispensation qui lui était confiée, un mystère tenu caché depuis le commencement du monde.

Telle est la vraie différence entre l'enseignement de Pierre et celui de Paul, et c'est assez important. Mais on perdit cela trop tôt, et la doctrine de Paul sur la rédemption et l'Église, fut trop vite ensevelie sous des formes et une organisation extérieures, pour avoir servi de fondement à aucune grande controverse, comme on a prétendu qu'il y en eut. Personne ne retenait la doctrine de Paul, et le pape prétend être le successeur de Pierre, non de Paul. Dans l'enseignement de celui-ci, il y a une vérité d'une importance intrinsèque très grande et qui ne se trouve pas ailleurs, mais il n'y a pas un autre évangile ; c'est seulement une révélation beaucoup plus étendue des conseils de Dieu.

7.6 Témoignages extérieurs sur l'unité de l'Ancien Testament

Quant à l'Ancien Testament, voici le jugement du rationaliste Eichhorn : «(1) Personne, si ce n'est des docteurs ignorants et irréfléchis, ne peut supposer que l'Ancien Testament ait été fabriqué par un imposteur, (2) Les écrits de l'Ancien Testament ne sont pas l'oeuvre de plusieurs imposteurs... Comment auraient-ils pu inventer d'une manière aussi entièrement conforme aux progrès de l'intelligence humaine ; et était-il possible dans des temps postérieurs de créer le langage de Moïse ?» Il continue en disant : «Comment une nation tout entière aurait-elle pu si souvent et en différentes périodes de son existence, être déçue et trompée par des imposteurs, et par ce qui la rendait elle-même méprisable ?... Tous les écrivains citent, dit-il encore, ce qui avait été écrit auparavant, ou y font allusion».

L'histoire profane présente Moïse comme le législateur d'Israël. Ce serait une sérieuse difficulté, s'il y en avait pour des gens qui se nourrissent de théories, que d'expliquer comment ou pourquoi on aurait donné le récit de tout le système si minutieusement élaboré de l'arrangement, du tabernacle, présenté comme venant directement de Dieu, alors que le peuple d'Israël en avait un entièrement différent sous les yeux. Il n'y a personne qui, lisant l'Ancien Testament sans préjugés, n'y doive voir une succession claire et ordonnée d'événements historiques, — quoiqu'il y ait beaucoup plus que cela. Il se compose d'écrits réunis plus tard en un seul volume, sans doute, mais l'effort fait pour l'invalider est plus absurde qu'aucune autre théorie. Il forme historiquement un faisceau beaucoup trop serré. Tout y est faux, si l'ensemble n'est pas substantiellement vrai tel qu'il est, car tout s'y tient et partout une des parties suppose l'autre. Mais la foi dans l'âme dépend d'autre chose que de ces preuves externes. On peut aisément faire naître des doutes, mais ces raisonneurs nous ont-ils jamais présenté une seule vérité certaine et solide ?

8 Conclusion

Attaquer l'inspiration de la Bible, telle que nous l'avons, c'est répandre l'incrédulité. Fausser la vraie origine des livres, c'est dire que Christ et ses apôtres ont mis leur sanction sur une imposture.

La question est donc : Les âmes ont-elles avec évidence la parole de Dieu, ce «qui sort de la bouche de Dieu», cité comme tel par le Seigneur et ses apôtres ? Ont-elles le christianisme communiqué en paroles enseignées de l'Esprit ? Ou bien, est-ce ce qu'ont

imaginé les Astruc, les Baur, etc., sans qu'il y ait aucune réelle communication de la part de Dieu lui-même ? Sur quoi mon âme s'appuiera-t-elle ?

Heureusement que, lorsqu'eut lieu le grand combat entre l'homme, dans le second Adam, et Satan, les paroles sorties de la bouche de Dieu suffirent au Seigneur pour réduire l'adversaire ; et il en sera toujours ainsi. De même, à l'heure de sa profonde agonie, quand il expiait les péchés, c'était par ces paroles qu'il exprimait ce qui était dans son cœur, ce que nul autre cœur ne pourra jamais sonder ni exprimer. S'il y a au monde une bénédiction, outre celle d'avoir le Seigneur lui-même en grâce, c'est de posséder la parole de Dieu comme lui-même nous l'a donnée, semblable au Seigneur lui-même ; c'est-à-dire ce qui est divin et céleste, mais ce qui, en même temps, convient et est parfaitement adapté à l'homme, dans le cœur de l'homme : l'Ancien Testament étant comme un canal qui l'apporte, et où puisaient, mais en partie seulement, ceux qui le transmettaient (1 Pier. 1:11) ; dans le Nouveau Testament, le cœur lui-même, c'est-à-dire le vase de la communication, étanchant d'abord sa propre soif (Jean 4:14), puis l'eau découlant de l'homme intérieur (Jean 7:38). « Quand il plut à Dieu, qui m'a mis à part dès le ventre de ma mère, et qui m'a appelé par sa grâce », dit Paul, « de révéler son Fils en moi, afin que je l'annonçasse parmi les nations » (Gal. 1:15, 16). Tout dans l'Écriture est cette parole de Dieu qui agit efficacement en ceux qui croient.

« Si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous, vous aussi vous demeurerez dans le Fils et dans le Père » (1 Jean 2:24).

QUE PENSER DES LIVRES APOCRYPHES

appelés aussi, par certains, « Deutérocroniques »

Table des matières

- 1 CERTITUDE DU CANON JUIF
- 2 D'OÙ VIENNENT LES APOCRYPHES ?
- 3 LISTE DES APOCRYPHES SE TROUVANT DANS CERTAINES ÉDITIONS
- 4 LES APOCRYPHES SONT INACCEPTABLES
- 5 CONCLUSION

La Bible comprend l'Ancien et le Nouveau Testament.

Dieu a révélé le premier aux Juifs, et le second aux Chrétiens ; l'ensemble constitue la révélation de Dieu à l'homme.

L'ANCIEN TESTAMENT comprend 39 livres

LE NOUVEAU TESTAMENT comprend 27 livres.

Si toutes les traductions françaises de la Bible contiennent 27 livres dans le Nouveau Testament, nous devons signaler que certaines traductions comportent 46 livres dans l'Ancien Testament au lieu de 39. Pourquoi ?

1 CERTITUDE DU CANON JUIF

Un écrivain inspiré tel que l'apôtre Paul reconnaît que les oracles de l'Ancien Testament ont été confiés aux Juifs (Romains 3 v. 2), c'est donc vers eux que nous devons nous tourner pour connaître les Écrits révélés par Dieu à son peuple.

Une simple consultation des textes hébraïques ou des versions juives (par exemple celle du Rabinat français) nous montre que les Juifs acceptent les 39 livres comme inspirés.

La position de la communauté Juive n'a jamais changé et nous prendrons à témoin l'historien Josèphe qui affirme que le nombre de livres tenus pour divins par les Juifs sont au nombre de 22 (il s'agit bien des 39, mais regroupés différemment) et qui repousse les autres livres, écrits depuis Artaxerxès, comme n'ayant qu'une autorité humaine. Or c'est le cas de ces livres qui ont été ajoutés à l'Ancien Testament, après que le dernier prophète, Malachie, ait écrit son livre.

2 D'OÙ VIENNENT LES APOCRYPHES ?

On a appelé Apocryphes, c'est-à-dire, cachés, douteux, ces livres dont les Juifs ont toujours nié l'inspiration et qui se trouvent actuellement dans certaines versions de la Bible. Quoique compris sous un même nom, ils n'ont presque rien de commun entre eux : ils diffèrent non seulement par le sujet et par la forme mais encore par le pays d'où ils proviennent (Palestine, Égypte) et par la langue originale (Hébreu, Araméen, Grec).

Au troisième siècle avant notre ère, la langue grecque était la plus répandue. Ptolémée Philadelphie, pour garnir son impressionnante bibliothèque, demanda la traduction des écrits religieux juifs. C'est ainsi qu'apparut la version des « Septante », traduction grecque des écrits inspirés juifs, auxquels furent ajoutées diverses narrations profanes.

Le Nouveau Testament, écrit en grec, se réfère souvent aux écrits de l'Ancien Testament, et cite celui-ci dans la traduction grecque de la version des « Septante », mais jamais les « apocryphes » ne sont cités ni par notre Seigneur Jésus-Christ ni par aucun des auteurs inspirés.

Au quatrième siècle, la langue commune est le latin. C'est ainsi que Jérôme, secrétaire du pape, est chargé de traduire la Bible dans la langue de Virgile. Après avoir traduit le Nouveau Testament, il essaie, selon les ordres reçus, de traduire l'Ancien à partir de la version des « Septante » qui contient précisément les apocryphes. Jérôme est un homme de grand savoir, un « Père de l'Église », aussi son avis sur la question des apocryphes est-il fondamental. Il confesse que s'il a traduit ces fables, ce n'est que pour se prêter aux préjugés du peuple ; mais qu'il les a marqués d'un style « afin, en quelque sorte, de les égorger ».

Nous pourrions donner le témoignage d'ecclésiastiques aussi connus que : Eusèbe, Origène, Hilaire de Poitiers, Athanase, Cyrille de Jérusalem, Épiphane, Grégoire de Naziance, Rufin, Augustin et beaucoup d'autres évêques et docteurs qui affirment que les apocryphes ne sont pas les oracles de Dieu. C'est finalement Augustin qui fit admettre les apocryphes aux Conciles d'Hippone et de Carthage mais seulement comme livres qui pourraient être lus et cités.

Au seizième siècle, au concile de Trente (1546 - 1563), les autorités ecclésiastiques réunies ratifièrent l'exclusivité de la Vulgate comme version officielle de l'Église romaine ; mais elles prirent soin, au préalable, de supprimer la note d'introduction de Jérôme au sujet des apocryphes, qui furent alors portés au bénéfice d'une prétendue inspiration divine : ils devinrent les livres « deutérocanoniques » (deuxième canon). Voici un extrait du prologue de Jérôme qui a été supprimé : « tout ouvrage qui ne figure pas parmi les 24 livres (Initialement on en comptait 22 ou 24 mais il s'agit toujours des mêmes écrits regroupés de façon différente. Par exemple, les douze « petits prophètes » ne comptaient que pour un livre dans les anciennes éditions.) de la Bible hébraïque, doit être considéré comme apocryphe, c'est-à-dire non canonique. »

Jusqu'au vingtième siècle, toutes les traductions catholiques ont été faites sur la Vulgate, ce qui explique que ces traductions contiennent 46 livres dans l'Ancien Testament, au lieu de 39.

3 LISTE DES APOCRYPHES SE TROUVANT DANS CERTAINES ÉDITIONS

Le Concile de Trente n'a pas pu accepter la totalité des apocryphes de la Septante ; il en a fait une sélection dont nous donnons la liste ici :

- Le livre de Tobie (ou Tobit)
- Le livre de Judith
- Le livre de la sagesse
- Le livre du siracide (ou l'Écclésiastique)
- Le livre de Baruch (y compris La lettre de Jérémie)
- Le premier livre des Macchabées
- Le second livre des Macchabées
- Les suppléments grecs d'Esther
- - Les suppléments grecs de Daniel : Le cantique des 3 jeunes Hébreux + L'histoire de Suzanne + L'histoire de Bel et le Dragon

4 LES APOCRYPHES SONT INACCEPTABLES

Voici quelques raisons qui nous montrent que les apocryphes ne peuvent être acceptés comme la Parole de Dieu :

- 1) Les Juifs, dépositaires des oracles divins, ne les ont jamais acceptés.
- 2) Ni Jésus-Christ, ni ses apôtres ne s'y sont jamais référés.
- 3) Ils n'ont jamais été acceptés par l'Église primitive.
- 4) Jérôme, le traducteur de la Vulgate, a eu soin de mettre en garde contre ces écrits non inspirés qui figurent dans sa traduction. Il écrit : « J'ai cédé à votre demande, ou plutôt à votre persécution, traduisant plutôt d'après le sens que mot à mot. »
- 5) Il faut attendre l'an 1546, donc environ 1700 ans après leur rédaction, pour que ces livres soient reconnus comme inspirés.
- 6) Malachie, le dernier prophète de l'Ancien Testament nous renvoie directement à Jean-Baptiste pour la suite de la révélation (Malachie 4 v. 4-6 ; Matthieu 11 v. 13-16) ce qui est d'ailleurs confirmé par les apocryphes eux-mêmes. (1 Macc. 9 v. 27)
- 7) Les écrivains des apocryphes ne se présentent pas comme inspirés mais comme des écrivains ordinaires (1 Macc. 4 v. 46 ; 2 Macc. 2 v. 19-32 ; 15 v. 37-39)
- 8) Ces livres contiennent des doctrines qui sont opposées à celles des livres inspirés :
 - 8.1. l'efficacité des prières pour le salut des morts (2 Macc 12 v. 43-46 comparer avec Luc 16 v. 17-31)
 - 8.2. la justification par des oeuvres de la loi (Tobie 12 v. 9 ; Ecclés. 35 v. 2-4 comparer Galates 2 v. 16 ; Ephésiens 2 v. 8-10, Romains 3 v. 20, 24)
 - 8.3. la perfection sans péché (Sagesse 8 v. 19-20 comparer Psaume 51 v. 5 ; Romains 5 v. 12)
 - 8.4. le suicide est justifié et raconté avec des détails fabuleux (2 Macc 14:41-46 comparer Exode 20:13)
- 9) Ces livres contiennent des fables et des faits contraires au sobre bon sens (2 Macc 1 v. 19-22 ; 2 v. 4-7)
- 10) Ces livres contiennent de très nombreuses contradictions historiques :
 - Alexandre partage de son vivant son royaume à ses généraux (1 Macc 1 v. 6 comparer Daniel 8 v. 21-22)
 - le même roi meurt de 3 manières différentes (1 Macc 6:16 ; 2 Macc 1:16 ; 9:28)
 - Daniel passe une nuit dans la fosse aux lions (Daniel 6:1-23) ou 6 jours d'après le supplément grec (Daniel 14:31)
 - Mardochee est présenté comme ayant été transporté à Babylone par Nébucadnetsar (Esther grec 11:4) ce qui implique que sa cousine Esther avait environ 100 ans quand elle fut sélectionnée comme la plus belle jeune fille du royaume...

5 CONCLUSION

Les fausses doctrines et les contradictions contenues dans les apocryphes prouvent à l'évidence que ces livres ne peuvent être le langage de l'Esprit de vérité : savoir la Parole même de Dieu !

Si votre Bible possède ces textes, ce n'est pas pour autant qu'il faut la rejeter. Lisez d'abord tous les textes inspirés et vous serez alors en mesure de discerner par vous-même la non inspiration de ces additions dont certaines, comme le premier livre des Macchabées, présentent un intérêt historique non négligeable.

INTRODUCTION à la BIBLE par J.N. Darby

texte original

Tables des matières

- 1 - La Bible : sa portée son action
- 2 - Dieu veut se faire connaître
- 3 - Grands principes de la révélation de Dieu
- 4 - 1er homme et second homme
- 5 - 2 principes Le Gouvernement de Dieu et Sa grâce
- 6 - La LOI
- 7 - Différence entre la LOI et la GRÂCE
- 8 - Les promesses et la FOI
- 9 - Promesses sans condition et Promesses sous condition
- 10 - Le Messie - tout droit aux promesses est perdu - La Grâce infinie à la croix
- 11 - L'homme ruine toujours ce que Dieu établit
- 12 - L'innocence et la perte de cette relation avec Dieu
- 13 - Perte de la bénédiction - Promesse de l'écrasement du Serpent - Travail dans la peine - Dieu n'est plus connu que par la foi - Peur de Dieu, qui est mal connu - Dieu prend soin de l'homme en le revêtant
- 14 - Abel et Caïn : Comment s'approcher de Dieu et l'adorer
- 15 - Le péché se développe - Le sacrifice pour le péché - Le monde commence : être heureux sans Dieu
- 16 - Les grands principes présentés en Genèse 3 à 7
- 17 - Le monde après le déluge, Noé, Nimrod, Babel l'idolâtrie
- 18 - Abraham : l'élection, l'appel de Dieu, les promesses, le culte rendu par l'homme étranger sur la terre
- 19 - Abraham chef de race
- 20 - La semence d'Abraham (Isaac) : Christ
- 21 - Salut et rédemption : La Mer rouge
- 22 - Exode 15 - 16 La manne et l'eau du rocher

- 23 - Pourquoi la traversée du désert ? Conseils et voies de Dieu - Profession et réalité (1 Cor : 10 :1-13) Nombres 17 à 23
- 24 - Josué 2 à 6 : Le Jourdain, la mort avec Christ
- 25 - Josué 7 à 12 : Rédemption accomplie et délivrance expérimentale
- 26 - L'alliance, le péché devient transgression
- 27 - Dieu habitant au milieu de son peuple.
- 28 - Résumé des livres de l'AT : le Pentateuque
- 29 - Résumé des livres de l'AT : Josué et les Juges
- 30 - Résumé des livres de l'AT : 1 Samuel à 1 Rois 12
- 31 - La Royauté selon Dieu
- 32 - Josué, Juges 1 et 2 Samuel
- 33 - Résumé des livres de l'AT : Rois et Chroniques
- 34 - Les Prophètes au temps des Rois
- 35 - Israël : Captivité et retour Venue du Messie
- 36 - Histoire de l'homme responsable
- 37 - Ésaïe
- 38 - Daniel, Jérémie Ézéchiel
- 39 - Petits prophètes d'avant la captivité
- 40 - Petits prophètes d'après la captivité
- 41 - Hagiographes ou Livres poétiques Daniel
- 42 - Suite des Hagiographes : Psaumes - Structure des Psaumes
- 43 - Suite des Hagiographes : Job
- 44 - Suite des Hagiographes : Proverbes et Écclésiaste
- 45 - Suite des Hagiographes : Esdras, Néhémie, Esther
- 46 - Suite des Hagiographes : Cantiques des Cantiques
- 47 - Derniers Hagiographes : Lamentations, Ruth.
- 48 - Infidélité générale de l'homme, rôle des prophètes et des promesses
- 49 - Le Nouveau Testament : la grâce souveraine de Dieu poursuit son oeuvre
- 50 - 4 grands sujets du NT
- 51 - Les Évangiles : La vie du Seigneur
- 52 - Les Évangiles : Caractères de Christ
- 53 - Les Évangiles : Caractères spécifiques
- 54 - Paul et Jean : leurs différences
- 55 - Résumé des livres du NT : Actes
- 56 - Résumé des livres du NT : Épîtres de Paul et Hébreux
- 57 - Résumé des livres du NT : Épîtres de Jacques
- 58 - Résumé des livres du NT : Épîtres de Pierre
- 59 - Résumé des livres du NT : Épîtres de Jean
- 60 - Résumé des livres du NT : Épîtres de Jude
- 61 - Résumé des livres du NT : Apocalypse
- 62 - Les derniers livres du NT : Le déclin

1 - La Bible : sa portée son action

Écrire une introduction à la Bible est une entreprise assurément difficile et sérieuse au plus haut degré. Comment en serait-il autrement lorsqu'il s'agit de présenter :

- un livre qui renferme l'ensemble de toutes les pensées de Dieu et de toutes ses voies relativement à l'homme, ainsi que son propos arrêté à l'égard du Christ et de l'homme en Lui,
- un livre qui fait connaître en même temps ce que Dieu est, quelle est la responsabilité de l'homme envers Lui, ce qu'Il a fait pour l'homme, et les nouvelles relations avec Dieu dans lesquelles celui-ci entre par Christ,
- un livre qui révèle ce que Dieu est moralement dans sa nature, et les économies au cours desquelles Il se glorifie devant les cieux et leurs habitants,
- un livre qui dévoile les secrets du coeur humain et met à nu son état, et qui, en même temps, place à découvert devant lui les choses invisibles,
- un livre qui commence au point où le passé touche à l'éternité, et qui nous conduit, par le développement et la solution de toutes les questions morales, au but où l'avenir se perd dans l'éternité selon Dieu,
- un livre enfin qui sonde les questions morales dans la parfaite lumière de Dieu pleinement révélé, et nous fait connaître les fondements de nouvelles relations avec Lui selon ce qu'Il est en Lui-même et selon ce qu'Il est en amour infini?

2 - Dieu veut se faire connaître

Prendre un tel livre pour montrer l'enchaînement de ses diverses parties, leur relation entre elles et avec l'ensemble, afin d'ouvrir à l'esprit humain (dans la mesure où il est donné à l'homme de le faire, car Dieu seul le peut d'une manière efficace) le chemin pour comprendre les voies de Dieu comme Il les a révélées, est une tâche dont la difficulté et le sérieux sont bien propres à faire reculer l'esprit de celui qui veut l'entreprendre, car il se trouve en présence des pensées de Dieu exprimées par Lui-même. Quelle chose, en effet, digne de toute admiration, que cette divine parenthèse ouverte entre l'éternité passée et l'éternité à venir ! Durant son cours, la fébrile activité de l'homme déchu, sous l'instigation de celui qui exerce la puissance du mensonge et du meurtre, se déploie en des pensées qui périront toutes, mais dans cette même période aussi, la nature et les pensées de Dieu, son être moral et son propos arrêté, jusqu'alors cachés en Lui de toute éternité, se révèlent et s'accomplissent par le moyen du Fils, - tout en mettant l'homme à l'épreuve et manifestant ce qu'il est - afin de paraître, en leur résultat final, dans une éternité de gloire où Dieu, entouré de créatures bénies rendues capables de le connaître et de le comprendre, se manifestera comme lumière et comme amour dans le fruit de ses pensées éternelles et impérissables. Alors tout ce qui a été opéré par sa grâce et par sa sagesse, à travers les choses qui paraissent ici-bas, sera mis en évidence dans ses fruits glorieux et éternels; alors Dieu - Père, Fils, et Saint Esprit, connu de Lui-même avant que le temps fût - sera connu d'innombrables êtres heureux, connu dans la jouissance de leur propre bonheur, quand le temps ne sera plus. Et ce monde est la scène où tout ce qui se fait concourt à ce but; et le coeur de l'homme est le lieu où tout se passe et se réalise moralement, si Dieu, en qui et par qui et pour qui sont toutes ces choses, demeure en lui par son Esprit pour lui donner de

l'intelligence, et si Christ, objet et centre de tout ce que Dieu accomplit, est aussi son unique objet. Or la Bible est la révélation que Dieu nous a donnée de tout ce merveilleux système et de tous les faits qui s'y rapportent. Ne comprend-on pas que l'on recule devant la tâche d'exposer de telles choses? Mais nous avons à faire à un Dieu de bonté. Il prend plaisir à nous aider dans tout ce qui peut nous servir à entrer dans l'intelligence de la révélation qu'Il s'est plu à nous donner de ses pensées.

3 - Grands principes de la révélation de Dieu

De grands principes caractérisent cette révélation : nous en dirons un mot avant de nous occuper des détails.

4 - 1er homme et second homme

La première grande idée qui imprime son caractère sur la révélation de Dieu, est celle des deux Adam. Il y a deux hommes, le premier et le second : l'un, l'homme responsable; l'autre, l'homme des conseils de Dieu, en qui, tout en confirmant le principe de la responsabilité, Dieu se révèle Lui-même, et en même temps fait connaître ses conseils souverains et la grâce qui règne par la justice. Ces deux principes dominant tout le contenu de la Bible. Seulement, bien que dans les voies de Dieu sa bonté se montrât continuellement jusqu'à la venue de son Fils, la grâce, dans la pleine force du terme, ne se révélait que prophétiquement avant cette venue, et encore assez voilée pour ne pas porter atteinte à l'état où en étaient alors les relations de l'homme avec Dieu; aussi le faisait-elle souvent sous des formes qui ne se comprennent que lorsque le Nouveau Testament en a fourni la clef.

5 - 2 principes Le Gouvernement de Dieu et Sa grâce

Cela nous conduit à considérer deux autres principes qui se trouvent révélés et développés dans les Écritures. D'abord le gouvernement de Dieu dans la scène de ce monde, gouvernement sûr, mais longtemps caché, excepté en Israël où il se manifestait sur une petite échelle. Mais, là même, il apparaît encore peu distinct aux yeux des hommes, parce que l'iniquité prévalait (Ps. 73), et que Dieu avait au milieu de ce gouvernement des voies plus profondes et des bénédictions plus grandes pour les siens, - voies dans lesquelles, pour le bien spirituel de ceux-ci, il se servait de maux infligés selon les principes de son gouvernement. La partie historique de la Bible fait connaître à l'homme spirituel le cours de ces voies; les Psaumes présentent les réflexions faites sur elles par l'Esprit de Christ dans les fidèles, les expressions s'élevant parfois jusqu'à l'expérience de Christ lui-même, et devenant ainsi directement prophétiques. Mais n'anticipons pas. L'autre principe divin est la grâce souveraine qui prend de pauvres pécheurs, efface leurs péchés, et les place dans la même gloire que le Fils (devenu homme dans ce but), "conformes à l'image de son Fils", et cela selon la justice de Dieu, en vertu du sacrifice de Christ par lequel Il a pleinement glorifié Dieu à l'égard du péché. Des traits de cette grâce souveraine se retrouvent dans le gouvernement de Dieu, et se montrent quand ce gouvernement a produit son effet; mais c'est dans la gloire céleste qu'elle est pleinement révélée.

6 - La LOI

Au gouvernement de Dieu se rattache étroitement la loi, qui présente la règle du bien et du mal, selon Dieu, et qui fonde cette règle sur Son autorité. Le Seigneur nous en fournit l'expression en tirant de diverses parties du Pentateuque les principes qui, s'ils étaient établis dans le cœur et y opéraient, conduiraient à l'obéissance envers Dieu et à l'accomplissement de sa volonté, et produiraient ainsi la justice humaine. Les dix commandements ne créent pas le devoir; l'existence de celui-ci est fondée sur les relations dans lesquelles Dieu a placé l'homme.

7 - Différence entre la LOI et la GRÂCE

Il y a, entre les dix commandements et les principes de la loi posés par Jésus, cette différence, que ceux-ci, extraits par Lui des livres de Moïse, embrassent le bien absolu tout entier, sans question de péché, tandis que les dix commandements supposent le péché, et, sauf un seul, sont prohibitifs de toute infidélité aux relations dont ils traitent. Il est important de remarquer que le dernier de ces commandements défend le mouvement du cœur vers les péchés précédemment condamnés : "l'aiguillon est dans la queue". Outre cela, les diverses relations sont la base du devoir, les commandements défendant aux hommes d'y manquer. Mais le principe de la loi, de toute loi, est que l'approbation de Celui envers qui je suis responsable, mon acceptation par Celui qui a le droit de juger de la fidélité à ma responsabilité, ou de mes manquements, - mon bonheur, en un mot - dépend de ce que je suis à cet égard, de ce que je suis envers Lui. Les relations sont établies par la volonté et l'autorité du Créateur, et lorsque j'y manque, je pêche contre Lui qui les a établies, je Lui désobéis et je méprise son autorité. Le principe de la loi est que l'acceptation de la personne dépend de sa conduite; la grâce, au contraire, fait ce qu'elle veut, agissant en bonté, selon la nature et le caractère de Celui qui fait grâce.

8 - Les promesses et la FOI

Il y a, en contraste avec la loi, un autre élément important des voies de Dieu, savoir les promesses. Elles commencent avec la chute; mais, comme principe dans les voies de Dieu, elles datent d'Abraham, alors que le monde était déjà tombé, non seulement dans le péché, mais dans l'idolâtrie, Satan et les démons s'étant mis à la place de Dieu dans l'esprit de l'homme. Or l'élection d'Abram, son appel, et le don des promesses qui lui a été fait, se rattachent tous à la grâce. Aussi Abram a suivi Dieu (*) vers le pays que Dieu lui indiquait, mais il n'y posséda pas où poser son pied. C'est ce qui introduit un autre principe vital : vivre de foi, recevoir la parole de Dieu comme telle, et compter sur la fidèle bonté de Dieu. La promesse dépendait évidemment de la grâce; elle n'était pas la chose donnée, mais la parole de Dieu assurait celle-ci. La foi comptait sur cette promesse, et, plus ou moins clairement, introduisait la pensée d'une bénédiction en dehors du monde; autrement celui qui avait la foi n'aurait rien eu par sa foi. La conscience de la faveur de Dieu était sans doute beaucoup, mais elle dépendait de la foi en sa fidélité relativement à ce qu'Il avait promis.

(*) Il ne l'a fait d'abord qu'à moitié; mais nous parlons ici des voies de Dieu.

9 - Promesses sans condition et Promesses sous condition

Au sujet des promesses il est un point important à signaler : il y a des promesses sans condition, et des promesses sous condition. Les Promesses faites à Abraham, à Isaac, et à Jacob, étaient sans condition; celles faites en Sinaï le furent sous condition : la parole de Dieu ne confond jamais les unes avec les autres. Moïse rappelle celles qui furent faites à Abraham, à Isaac, et à Israël c'est-à-dire à Jacob (Ex. 32 :13); Salomon parle de ce qui est arrivé sous Moïse (1 Rois 8 :51-53). Ce qui est dit en Néh. 1 se rapporte à Moïse, et en Néh. 9, d'abord à Abraham comme source de tout, puis à Moïse, lorsqu'il s'agit des voies de Dieu. C'est cette différence que l'apôtre établit aux versets 16-20 du chap. 3 de l'épître aux Galates. Sous la loi, lorsqu'il y avait un médiateur, la jouissance de l'effet de la promesse dépendait de la fidélité d'Israël aussi bien que de la fidélité de Dieu; mais alors on voit que tout était perdu dès le commencement. L'accomplissement de la simple promesse de Dieu dépendait de Sa fidélité; dans ce cas, tout était sûr. Le passage de l'épître aux Galates auquel nous avons fait allusion, nous apprend de plus que c'est à Christ, second homme, que les promesses faites à Abraham ont été confirmées, et elles s'accompliront certainement, - toutes oui, et toutes amen, quand arrivera son jour, que les

prophètes ont toujours eu en vue. Ici la différence, déjà signalée, entre le gouvernement de ce monde et la grâce souveraine retrouve son application. Les prophètes ne parlent pas de la grâce qui nous place dans le ciel ; en effet, la prophétie se rapporte à ce qui est terrestre, et, pour ce qui concerne le Seigneur Jésus, elle renferme la révélation de ce qu'il devait être sur la terre à sa première venue; puis, continuant le sujet, elle nous dit ce qu'il sera sur la terre lorsqu'il reviendra, sans qu'il soit fait allusion à ce qui devait avoir lieu entre les deux avènements. Toutefois les faits relatifs à la personne du Seigneur sont annoncés dans les Psaumes qui nous révèlent davantage son histoire personnelle : sa résurrection (Ps. 16), son ascension (Ps. 68), sa séance à la droite de Dieu (Ps. 110); et, quant au Saint-Esprit, ils nous apprennent qu'Il le recevra comme homme, - que les dons ne sont pas seulement des dons de Dieu, mais que Christ les recevra "dans l'homme", c'est-à-dire comme homme en rapport avec l'humanité. D'un autre côté, sauf les souhaits de David aux Psaumes 72 et 145, où il s'agit de ce qui concerne la personne du Seigneur, il n'est pas question, dans les Psaumes, de l'état de choses qui suivra son retour, tandis que cet état futur est largement dépeint dans les prophètes, quant à l'accomplissement des promesses faites aux Juifs et quant aux conséquences qui en découleront pour les nations. - Un autre point est à remarquer : lorsque les prophètes donnent de la part de Dieu des encouragements à la foi pour le temps où ils parlaient et les circonstances pénibles d'alors, l'Esprit de Dieu s'en sert pour porter les pensées en avant dans l'avenir, quand Dieu interviendra en faveur de son peuple (*) .

(*) Cela se rattache à ce qui est dit en 2 Pierre 1 :20-21. Les circonstances du moment n'expliquent pas la portée des prophéties des Écritures; ce qui est dit fait partie du grand système des voies de Dieu.

10 - Le Messie - tout droit aux promesses est perdu - La Grâce infinie à la croix

Enfin, quand le péché était déjà là, quand déjà la loi avait été violée, quand les prophètes même, envoyés de Dieu, avaient vainement rappelé Israël à son devoir et réclamé pour Dieu du fruit de sa vigne, le Messie promis arrive avec les preuves évidentes de sa mission, preuves que l'intelligence humaine pouvait reconnaître et que, de fait, elle a reconnues (Jean 2 :23; 3 :2). Dieu parle dans la personne du Fils (Hébr. 1), le grand Prophète promis. Mais en même temps le Père a été révélé dans le Fils, et l'homme n'a pas voulu Dieu. Le Fils de Dieu était là, délivrant l'homme de tous les maux extérieurs que le péché avait introduits dans le monde et de la puissance de Satan qui s'y rattachait; mais cette manifestation de Dieu en bonté n'eut pour effet que de faire ressortir la haine contre Dieu qui se trouve dans le cœur de l'homme : les Juifs ont perdu ainsi tout droit aux promesses, et l'homme a rejeté Dieu manifesté en bonté ici-bas. L'histoire de l'homme responsable était terminée, car nous ne parlons pas ici de la grâce, sauf en tant que la présence de Dieu en grâce mettait cette responsabilité à l'épreuve. Non seulement le péché et la violation de la loi étaient déjà là, mais les hommes, alors que Dieu était présent en bonté, ne leur imputant pas leurs péchés, ne pouvaient supporter sa présence. Toute relation de l'homme avec Dieu était impossible sur le terrain de ce que l'homme se montrait être, malgré les miracles, tous de bonté (*) , et non seulement de puissance, accomplis par Jésus, ainsi qu'il a dit lui-même (Jean 15 :22-25) : "Ils n'ont pas de prétexte pour leur péché ; ils ont, et vu, et haï et moi et mon Père"; (Jean se sert toujours de l'expression de "Père", quand il parle de Dieu agissant en grâce). Oui, et c'est une vérité solennelle, l'histoire de l'homme est terminée moralement ! Mais elle prend fin pour ouvrir, Dieu en soit béni, la porte de la grâce infinie devant Celui qui, dans le Fils, se révèle comme le Dieu de grâce (Jean 12 :31-33). La croix du Christ dit : L'homme ne veut pas Dieu, même quand Il vient en grâce (2 Cor. 5 :17-19); mais elle dit aussi : Dieu est infini en grâce, n'épargnant pas même son Fils pour réconcilier l'homme avec Lui-même (**).

(*) Sauf une seule exception, la malédiction du figuier, qui est l'expression de cet état de choses à la fin de la carrière du Seigneur.

(**) Le rejet du Christ, venu comme Messie promis et étant en même temps Dieu manifesté en chair, la fin des voies de Dieu envers son peuple, ainsi que la manifestation de la haine de l'homme contre Dieu, coïncidaient ; la déchéance d'Israël de tout droit aux promesses, et la condamnation de l'homme dans son état de nature, sur le principe de la responsabilité, avaient lieu simultanément.

11 - L'homme ruine toujours ce que Dieu établit

Retraçons brièvement, au point de vue historique, les voies de Dieu à l'égard de la responsabilité de l'homme. Il est frappant de voir, dans l'histoire de celui-ci, que toutes les fois que Dieu a établi quelque chose de bon, la première chose que l'homme ait faite a toujours été de le ruiner. Le premier acte de l'homme a été un acte de désobéissance : il est tombé dans le péché et a rompu toute relation entre lui et Dieu; dès lors il a eu peur de Celui qui l'avait comblé de bontés. Noé, échappé au déluge qui avait englouti tout un monde, à sa famille près, s'enivre, et en lui l'autorité se déshonore et se perd. La loi ayant été donnée, Israël se fait un veau d'or avant que Moïse fût descendu de la montagne. Dès le premier jour de leur service, Nadab et Abihu offrent du feu étranger, et Aaron reçoit la défense d'entrer dans le lieu très saint avec ses vêtements de gloire et de beauté, et même d'y entrer en aucune manière, sauf au grand jour des expiations (Lév. 16). Salomon, fils de David, tombe dans l'idolâtrie, et le royaume est divisé. Le premier chef des nations, celui à qui Dieu avait remis le pouvoir, fait une idole et persécute ceux qui étaient fidèles à l'Éternel. L'Église extérieure, ou de profession, n'a pas échappé davantage à la loi commune de la désobéissance et de la ruine.

12 - L'innocence et la perte de cette relation avec Dieu

Si nous considérons maintenant les voies de Dieu à l'égard de l'homme dans le laps de temps qui s'écoule entre Adam et le Christ, nous trouvons d'abord l'homme innocent jouissant, sans peine quelconque, des biens terrestres; et pour lui le mal n'existait pas. La responsabilité était mise en évidence par la défense de manger du fruit d'un certain arbre. C'était une simple affaire d'obéissance. Cette défense, ou cette loi, ne supposait pas le mal : Adam aurait pu manger du fruit de l'arbre comme de tout autre; il n'y aurait eu en soi aucun mal à le faire, si cela n'avait pas été défendu. L'homme succombe à la tentation. Il perd Dieu, et se cache de devant Lui avant d'être chassé par Lui. Puis il est chassé judiciairement du jardin où il pouvait jouir de la présence de Dieu, qui, en effet, vint l'y chercher au frais du jour; il acquiert une conscience : il apprend, et cela malgré lui, - non par une loi imposée, mais intérieurement, - à faire la différence entre le bien et le mal. Sans doute la conscience peut être horriblement endurcie ou fourvoyée; toutefois elle est là, dans l'homme : quand un homme fait ce qui est mauvais, sa conscience le condamne. La loi de Dieu est la règle de la conscience, mais elle n'est pas elle-même la conscience qui se sert de cette règle. L'homme est désormais déchu, car il a désobéi; il a renoncé à dépendre de Dieu et à Lui être soumis, il a peur de Dieu et cherche à se cacher de Lui (si cela était possible); puis il est chassé du jardin, privé de toutes ces bénédictions au milieu desquelles il goûtait la bonté de Dieu, dans lesquelles il pouvait le reconnaître et même jouir de sa présence, car "l'Éternel Dieu se promenait dans le jardin" (Gen. 3 :8). La volonté propre et la convoitise étaient entrées dans la nature de l'homme, la culpabilité et la peur de Dieu, dans sa position; mais ensuite il est chassé judiciairement d'un lieu qui ne convenait plus à son état et, moralement, il est chassé d'auprès de Dieu. Quelle chose horrible s'il avait pu manger de l'arbre de vie, et remplir le monde de pécheurs immortels ne craignant pas plus la mort que Dieu ! Dieu ne l'a pas permis.

13 - Perte de la bénédiction - Promesse de l'écrasement du Serpent - Travail dans la peine - Dieu n'est plus connu que par la foi - Peur de Dieu, qui est mal connu - Dieu prend soin de l'homme en le revêtant

Mais nous avons à noter des circonstances très intéressantes, qui se rattachent au jugement sous lequel l'homme est tombé. Nous l'avons vu, Adam a fui la présence de Dieu. Le jugement prononcé sur lui, sur Adam et Ève (Gen. 3 :14-19), est un jugement terrestre

et non un jugement de l'âme. Adam, Ève aussi, sont placés tous deux dans le malheur et sous le joug des labeurs, des souffrances et de la mort. Avant d'être chassé, Adam, par la foi, à ce qu'il semble, reconnaît la vie là où la mort est entrée (Gen. 3 :20) ; mais il y a plus : il y a la promesse, quant à la femme, de la semence qui briserait la tête du serpent. Le Christ, semence de la femme par qui le mal est entré dans le monde, devait détruire toute la puissance de l'Ennemi; puis, comme le péché avait détruit l'innocence de l'homme et lui avait donné, par la honte de sa nudité, la conscience qu'elle était perdue, Dieu lui-même, en faisant intervenir la mort, revêt Adam et sa femme et couvre leur nudité (Gen. 3 :21). Auparavant il y avait chez l'homme l'inconscience du mal; maintenant le mal lui est connu, mais il est couvert par l'acte même de Dieu. L'homme avait cherché à se cacher à lui-même son péché, mais lorsqu'il entend la voix de Dieu, à quoi servent les feuilles de figuier? Elles ne sont rien pour une conscience réveillée en la présence de Dieu : "Je me suis caché", dit-il, "car j'étais nu". Remarquons qu'avant de le chasser, Dieu ne lui rend pas l'innocence, ce qui était impossible; Il fait mieux : afin de voir son oeuvre à Lui, Il revêt Adam et sa femme, chose que leur état rendait nécessaire à ses yeux et qu'Il accomplissait dans sa grâce; à cela s'ajoute la déclaration de l'écrasement futur de celui qui les avait induits au mal. Cependant l'homme est chassé du jardin où il jouissait, sans la foi, de toutes les bénédictions de Dieu. Il devra labourer la terre, mourir, et, jusqu'à ce qu'il meure, être séparé du Dieu qui, auparavant, se promenait au frais du jour dans le jardin où l'homme demeurerait. Désormais l'homme ne peut plus connaître Dieu que par la foi, si la foi est dans son coeur, - principe nouveau et de toute importance. Il avait perdu Dieu, acquis une conscience, et devait travailler péniblement pour gagner sa vie temporelle; il devait vivre, s'il le pouvait, trouver Dieu, s'il le pouvait; mais il était dorénavant hors de l'enceinte que Dieu visitait, et où l'abondance de ses bénédictions était dispensée sans être accompagnée de peine, ni de labeur. L'homme avait fui la présence de Dieu, et Dieu avait chassé l'homme. Adam n'était plus, ni quant à l'état de son âme, ni judiciairement, dans la relation où Dieu l'avait formé afin qu'il fût avec Lui : il était dans le péché. Nous le répétons, l'homme avait fui la présence de Dieu, et Dieu l'avait chassé de la position dans laquelle Il l'avait placé en le créant; il était maintenant étranger à Dieu, avec une mauvaise conscience, n'ayant que juste assez de connaissance de Dieu pour avoir peur de Lui. Il avait appris toutefois que la semence de la femme écraserait la tête du serpent. La grâce et l'oeuvre de Dieu l'avaient pourvu d'un vêtement qui, tout en rendant témoignage à la mort, couvrait parfaitement et de la part de Dieu la nudité dont il avait conscience, et qui était l'expression de sa chute et de son état de péché. L'homme est dehors; y aura-t-il un lieu où il puisse entrer auprès de Dieu pour l'adorer et pour être moralement avec Celui qu'il avait abandonné? Cette nouvelle question surgit maintenant dans l'histoire d'Adam.

14 - Abel et Caïn : Comment s'approcher de Dieu et l'adorer

Abel offre un sacrifice qui ne lui coûte rien, pour ainsi dire; mais il l'offre par la foi, reconnaissant qu'il est pécheur, hors du jardin, éloigné de Dieu, et que la mort est entrée. Il reconnaît en même temps la grâce divine qui avait couvert la nudité de ses parents, et il s'approche de Dieu par un sacrifice de propitiation, qui seul pouvait ôter le péché et permettre à un pécheur de s'approcher de Dieu en vertu de la mort d'un autre. Le caractère de Dieu, en amour et en justice, d'une part, et de l'autre, l'état d'Abel, étaient reconnus dans l'offrande de celui-ci : il l'offre par la foi, et Dieu l'accepte, ainsi que la personne d'Abel lui-même, en rendant témoignage à ses dons (Hébr. 11 :4). Abel était agréé de Dieu selon la valeur de ses dons, c'est-à-dire de Christ. Dieu Lui-même avait couvert la nudité d'Adam; Abel vient, reconnaissant sa position et la nécessité du sacrifice expiatoire par lequel seul il pouvait entrer dans la présence de Dieu. Caïn, au contraire, se présente avec le fruit de son dur labeur. L'homme, puisqu'il était hors de la présence de Dieu, devait venir à Lui et l'adorer : tous ceux qui ne sont pas ouvertement de apostats, non seulement de Christ, mais de Dieu, reconnaissent cela. Caïn le reconnaît, mais de quelle manière? Il croit pouvoir s'approcher tel qu'il est. Et pourquoi pas? Quant au péché, il n'y pense pas. Le fait que Dieu avait chassé l'homme du paradis, ne changeait rien pour lui. Il se présente comme si rien n'était arrivé; Puis, moralement aveugle et insensible, il offre le fruit de son travail, c'est vrai, mais ce qui était la preuve de la malédiction qui reposait maintenant sur la terre. Il ne reconnaissait ni ce qu'il était, ni ce que Dieu était, - ni le péché, ni la malédiction qui pesait sur son travail, fruit du péché. Une fois que l'homme était hors du paradis, il s'agissait pour lui de s'approcher de Dieu, et Dieu lui-même, dans ce trésor de grands principes déposés dans la Genèse, proclame pour tous les siècles comment cela peut se faire. Tous ces récits renferment les fondements de nos relations avec Dieu, et montrent en même temps l'état de l'homme.

15 - Le péché se développe - Le sacrifice pour le péché - Le monde commence : être heureux sans Dieu

Le péché se complète : nous avons vu, en Adam, le péché contre Dieu; le péché de l'homme contre son frère vient ensuite. Caïn est irrité de ce que Dieu l'a rejeté, et le meurtre entre dans le monde : Caïn tue son frère. Dieu l'interpelle, non pas en lui disant comme à Adam ; "Où es-tu ?" car Adam aurait dû se trouver plein de joie auprès de Dieu, et ces mots : "Où es-tu?" impliquaient toute sa position; à Caïn Dieu dit : "Qu'as-tu fait?" Mais nous avons auparavant l'entretien de Dieu avec Caïn au sujet de l'état de ses relations avec Lui ; "Si tu fais bien, ne seras-tu pas agréé?" et "son désir sera tourné vers toi (*)", et toi tu domineras sur lui" ; si tu fais mal, le péché - ou un sacrifice pour le péché, le mot hébreu ayant ces deux sens - est "près", (textuellement est "couché à la porte"), c'est-à-dire, il y a un remède : ce sont les principes généraux de nos relations avec Dieu. Si l'on fait ce qui est bon, on est agréé de Dieu, et si l'on a fait ce qui est mauvais, la grâce de Dieu a placé à la porte un sacrifice pour le péché. Remarquez ici que le sacrifice d'Abel n'était pas un sacrifice pour le péché; ni Caïn ni Abel ne viennent à Dieu avec la conscience chargée d'une transgression connue. C'est l'état de chacun d'eux qui est en vue, l'état de l'homme devant Dieu : l'un, l'homme qui, se reconnaissant chassé d'auprès de Dieu, s'approche de Lui selon la grâce; l'autre, l'homme naturel, insensible au péché. La réponse de Dieu à Caïn parle de transgression positive, et cela confirme l'idée que, dans ce passage, il est question d'un sacrifice pour le péché, et non du péché même. Mais, comme nous l'avons dit, Caïn se rend coupable de péché contre son frère, ce qui était impossible à Adam : il complète ainsi le péché dans son second caractère. Dieu prononce le jugement sur Caïn, qui, maudit dans son travail, fugitif et vagabond, se laisse aller au désespoir. Puis, abandonnant entièrement la présence de Dieu qui lui parlait, il va s'établir dans le pays où Dieu l'avait fait être vagabond ("Nod"), et le monde commence. Caïn bâtit une ville et l'appelle du nom de son fils; ses enfants s'enrichissent, inventent l'art de mettre en oeuvre les métaux, et introduisent les agréments des arts : on cherche à se rendre aussi heureux que possible sans Dieu. Outre la vérité générale, nous pouvons voir en Caïn un type des Juifs, meurtriers du Seigneur : ils en portent la marque sur leur front. Lémec se laisse aller à sa propre volonté et prend deux femmes, mais il est, nous le pensons, un type d'Israël à la fin des jours. Seth est l'homme selon le propos arrêté de Dieu, - type de Christ. Les deux familles d'hommes sont établies sur la terre; mais déjà la haine de l'une contre l'autre apparaît en Caïn et Abel (comp. 1 Jean 3 :11-12). Nous avons ensuite le témoignage de Dieu en Énoch qui annonce la venue du Christ en jugement, et en Noé qui passe par le jugement terrestre et reliait, pour ainsi dire, en vue d'un monde nouveau.

(*) Comparez ces mots avec le jugement prononcé sur la femme (Gen. 3 :16).

16 - Les grands principes présentés en Genèse 3 à 7

Nous nous sommes étendu sur cette partie de l'histoire, parce qu'elle présente l'état de l'homme déchu et les principes selon lesquels il entre en relation avec Dieu, sans institutions religieuses, mais non sans témoignage de la part de Dieu. La vie éternelle aussi est

manifestée en figure en Énoch, comme l'était, en Abel, le sacrifice par lequel l'homme déchu peut s'approcher de Dieu, et, en Adam et Ève, sous le jugement où l'homme se trouve, la grâce souveraine qui les a vêtus avant de les chasser d'Éden. Enfin, en Noé, la fin du siècle est annoncée, ainsi que le passage à travers le jugement. Tout cela est rappelé, quant au fond des principes, en grâce, dans le chapitre 11 :1-7, de l'épître aux Hébreux. Mais l'homme déchu allait toujours en empirant; il ne reste de fidèle que Noé, que Dieu sauve lorsqu'il détruit le monde. Il est important de remarquer que, dans les faits rapportés jusqu'ici, et qui contiennent des principes beaucoup plus profonds et éternels dans leur nature et leur effet, l'histoire de cette époque du jugement sur Adam et sur le monde est une histoire d'ici-bas, et que les jugements sont gouvernementaux et se rapportent aux choses de la terre.

17 - Le monde après le déluge, Noé, Nimrod, Babel l'idolâtrie

Un nouveau monde commence avec Noé : il débute avec le sacrifice. Ici, des "holocaustes" sont expressément nommés : ils étaient agréables à Dieu. Dieu déclare qu'il ne maudira plus la terre et ne frappera plus tout être vivant, mais que les saisons se succéderont, selon l'ordre établi par Lui, aussi longtemps que durera la terre. Mais l'homme n'est plus, comme dans le paradis, l'autorité qui s'exerce en paix, donnant souverainement leurs noms aux animaux : la crainte de l'homme doit désormais dominer sur toutes ces créatures. L'homme pouvait les manger, mais il ne devait pas toucher au sang, signe de la vie. De plus l'autorité du magistrat est établie pour restreindre la violence qui s'était déchaînée. Celui qui attenterait à la vie de l'homme encourrait la perte de sa vie : Dieu exigerait du sang pour le sang répandu, et l'homme était revêtu de l'autorité nécessaire pour faire valoir cette loi. Ensuite Dieu donne l'arc-en-ciel comme signe de son alliance avec la création tout entière : c'est le témoignage qu'il n'y aura plus de déluge. Nous vivons sur la terre sous ce régime.

Hélas! Noé, jouissant de la bénédiction accordée, manque à sa position, s'enivre et se déshonore. Le monde se divise en trois parties, l'une en relation avec Dieu; une autre, maudite, mentionnée en vue de l'histoire d'Israël; une troisième, la masse des gentils. Les hommes cherchent à s'élever sur la terre et à centraliser la puissance de leur race dont l'unité subsiste encore; mais Dieu confond leurs desseins avec leur langage. Après cela la puissance impériale s'établit sur la terre avec Nimrod. Babel et le pays de Shinar commencent à venir en évidence. C'est notre monde.

Un autre élément important se dessine dans l'histoire : l'idolâtrie s'introduit. Non seulement Satan, comme tentateur, rend l'homme méchant, mais il se constitue son Dieu, afin de l'aider à satisfaire ses passions. Ayant perdu Dieu, avec lequel il avait été autrefois en relation, et avec lequel ces relations avaient été renouées dans la personne de Noé, l'homme se fait un dieu de chaque puissance de la nature qui devient un jouet pour son imagination et un moyen de satisfaire ses convoitises; ayant perdu Dieu, l'homme n'avait plus que l'idolâtrie : la partie même de la race humaine qui était en relation avec l'Éternel (Gen. 9 :26) est spécialement signalée comme y étant tombée (Jos. 24 :2). Terrible chute ! Quoique l'homme ne pût pas se débarrasser de la conscience qu'il y avait un Dieu, un Être au-dessus de lui, et bien qu'il le craignit, il s'est créé une multitude de dieux inférieurs par lesquels il cherchait à bannir cette crainte et à obtenir une réponse à ses désirs, en cachant ce qui, au fond, était et restait toujours pour lui, un "Dieu inconnu". Les étoiles, les ancêtres fils de Noé, des membres de la race humaine encore plus anciens et moins connus, les forces de la nature, tout ce qui n'était pas l'homme, mais agissait et opérait sans lui, la nature se reproduisant après sa mort, la génération des êtres vivants, tout se divinisaient à ses yeux. L'homme ne possédait pas le vrai Dieu; il lui fallait un Dieu, et, dépendant et misérable, il se faisait des dieux selon ses passions et son imagination, et Satan en profitait. Pauvre humanité sans Dieu ! C'est alors que Dieu intervient en Souverain. Remarquons en passant qu'il diminue de moitié la durée de la vie de l'homme, lors du déluge, et la réduit encore une fois, au temps de Pégé, époque où la terre fut partagée, Dieu assignant à chaque peuple sa place (Deut. 32 :8).

18 - Abraham : l'élection, l'appel de Dieu, les promesses, le culte rendu par l'homme étranger sur la terre

Comme nous venons de le dire, l'influence universelle de l'idolâtrie amène une intervention de Dieu, intervention qui imprime son caractère sur Ses voies les plus importantes : Il appelle Abraham et le fait sortir de ce milieu corrompu, afin qu'il devienne la souche d'un peuple qui Lui appartînt. En Abraham, le père des fidèles, trois et même quatre grands principes sont mis en évidence : la volonté souveraine de Dieu, autrement dit l'élection, puis l'appel de Dieu, les promesses, et le culte constant rendu par l'homme devenu étranger sur la terre. Ces deux faits, la possession des promesses et la non possession des choses promises, engageaient les affections et l'espérance dans un domaine en dehors de ce monde, sans doute encore d'une manière vague, mais plus tard des révélations y ont été ajoutées. Ces principes ont dès lors caractérisé le peuple de Dieu.

19 - Abraham chef de race

Voici donc le résumé de ces nouvelles voies de Dieu : le monde s'étant adonné à l'idolâtrie, Dieu appelle un homme pour qu'il soit à Lui, en dehors du monde, et fait de cet homme le dépositaire des promesses. Il y avait eu des fidèles avant Abraham, mais non la souche d'une race comme l'était Adam, chef de la race déchue; mais Abraham est chef de race, car nous-mêmes, étant de Christ, nous sommes la semence d'Abraham.

20 - La semence d'Abraham (Isaac) : Christ

Rien n'est plus instructif que la vie d'Abraham, mais nous ne pouvons indiquer ici que ce qui caractérise les voies de Dieu. Abraham déclare qu'il est pèlerin et étranger; arrivé dans le pays que Dieu lui donnait, mais où il n'a pas où poser son pied, il élève un autel à Dieu : il n'a que sa tente et son autel; il dresse sa tente et bâtit son autel là où il séjourne. Mais il a failli, lorsque, sans consulter Dieu, il est descendu en Égypte. Dieu le garde, mais Abraham n'a pas d'autel depuis son départ du pays de Canaan jusqu'à ce qu'il y retourne. Les promesses lui sont faites : il aura une postérité nombreuse (Israël), à laquelle le pays de Canaan sera donné en possession perpétuelle; puis toutes les nations de la terre seront bénies en lui. Le fils, en qui étaient les promesses, ayant été offert à Dieu et recouvré comme ressuscité d'entre les morts, en figure, - la promesse de la bénédiction des nations est confirmée à la semence, c'est-à-dire à Christ (comparez Gal. 3 :16). Les promesses sont sans condition : il s'agit du propos arrêté de Dieu. Israël en bénéficiera aux derniers jours; les chrétiens, sans parler des révélations et des faits accomplis qui sont d'une importance infinie, en jouissent maintenant. Sara veut avoir "la semence", selon la chair, avant le temps fixé. Mais tout devait être sur le principe de la promesse : c'est la grâce, la foi, l'espérance, car alors rien n'était accompli; et cela reste encore vrai, quant à la gloire, sauf à l'égard de la personne du Christ. En attendant, Dieu était le Dieu d'Abraham, et d'Isaac, et de Jacob, les cohéritiers de la même promesse. En Isaac, nous avons le type des relations de Christ avec l'Église; Jacob nous fait entrer dans la sphère du peuple terrestre.

21 - Salut et rédemption : La Mer rouge

Jacob s'étant rendu en Égypte, les Israélites, ses descendants, sont assujettis au joug de l'esclavage, à la dure servitude des Égyptiens, comme nous le sommes au péché dans la chair. Ce fait introduit un nouveau principe d'une immense portée, celui de la rédemption, accompagné d'une autre vérité : l'existence d'un peuple de Dieu sur la terre, d'un peuple au milieu duquel Dieu demeure (Ex. 3 :7, 8; 6 :1-8; 29 :45, 46). C'est la grâce souveraine qui pense à la misère du peuple, et qui entend le cri des fils d'Israël. Mais

Israël était dans le péché tout autant que les Égyptiens; comment donc Dieu pouvait-Il le délivrer? Il a trouvé une rançon : le sang de l'agneau pascal, figure de Christ, est répandu, par la foi, sur le linteau et sur les deux poteaux de la porte de chaque maison des Israélites, et Dieu, qui frappe en jugement, "passe par-dessus" le peuple abrité par le sang. Israël mange l'agneau qui avait été sacrifié et l'avait garanti du jugement; il le mange avec des herbes amères et du pain sans levain, avec l'amertume de l'humiliation et la vérité dans le coeur, les reins ceints, le bâton à la main, les sandales aux pieds; puis il quitte en hâte l'Égypte. Ensuite le peuple, arrivé à la mer Rouge, est délivré : "Tenez-vous là", dit Moïse, "et voyez la délivrance de l'Éternel". La puissance de l'Égypte tombe sous le jugement de Dieu exécuté sur elle; désormais Israël est hors d'Égypte, délivré et amené à Dieu. La rédemption est complète; le peuple ne verra plus les Égyptiens, à jamais (Ex. 14-15).

22 - Exode 15 - 16 La manne et l'eau du rocher

Il y a aussi maintenant une vie dont Dieu prend soin. Israël doit boire les eaux amères de la mort (C'est Mara) que Christ a subie dans sa réalité pour nous; il est nourri de la manne, Christ, et abreuvé de l'eau du rocher, laquelle est l'Esprit de Dieu; puis il est soutenu d'en haut dans le combat. Dans ces récits, tout est grâce; Dieu agit en grâce et se glorifie au milieu des manquements de l'homme; de plus l'homme est avec Dieu, car la rédemption nous amène à Dieu (Ex. 19 :4) ; mais le voyage sous la grâce pour arriver auprès de Lui, est ajouté dans ses grands principes. L'établissement du sabbat, car le peuple racheté avait part au repos de Dieu, accompagne la manne, Christ, - de même que le combat vient après l'eau du rocher.

23 - Pourquoi la traversée du désert ? Conseils et voies de Dieu - Profession et réalité (1 Cor : 10 :1-13) Nombres 17 à 23

Quelques versets du chap. 15 de l'Exode réclament ici notre attention. Nous y trouvons : "Tu as conduit par ta bonté ce peuple que tu as racheté, tu l'as guidé par ta force jusqu'à la demeure de ta sainteté" (vers. 13); mais d'autre part, nous lisons, au vers. 17 : "Tu les introduiras et tu les planteras sur la montagne de ton héritage, le lieu que tu as préparé pour ton habitation..." : c'est-à-dire que les fils d'Israël étaient non-seulement amenés jusqu'à Dieu, leur rédemption étant absolue et complète, mais qu'ils devaient aussi être introduits dans l'héritage promis. Le lecteur remarquera qu'il n'est question du désert, ni en Ex. 3, ni dans le chapitre 6, ni dans le passage que nous citons, Ex. 15 :1-21. L'oeuvre de la rédemption étant parfaite, le désert n'est pas nécessaire. Le brigand sauvé était propre à être avec Christ dans le paradis, comme nous le sommes aussi (Col. 1 : 12). Le désert ne fait pas partie des conseils de Dieu qui, pour ce qui nous concerne, se rapportent à la rédemption et à l'héritage; il fait partie des voies de Dieu (voyez Deut. 8 :2-3, etc.). Dieu nous éprouve, afin que nous nous connaissions nous-mêmes et que nous connaissions Dieu. Tous les professants sont mis à l'épreuve sur la base d'une rédemption accomplie : s'ils n'ont pas la vie, ils tombent en chemin, tandis que les vrais croyants persévèrent jusqu'au bout. De plus, l'état du peuple est mis à l'épreuve, et il est châtié (Deut. 8 :5, 15, 16). Dans cette position on est, en principe, sous la loi; il s'agit de ce que nous sommes devant Dieu à l'égard de son gouvernement, mais c'est sous la verge de la sacrificature que nous sommes conduits. (La mort d'Aaron termine cette partie du type ; puis la "génisse rousse" est donnée comme provision spéciale pour les souillures que l'on contracte dans le désert). Il en est autrement lorsqu'il s'agit de la justification : alors, à la fin du désert, de notre vie d'épreuve ici-bas, il est dit : "Selon ce temps (la fin du désert) il sera dit de Jacob et d'Israël : Qu'est-ce que Dieu a fait?" Tout le long du chemin la question était : Qu'est-ce qu'Israël a fait?

24 - Josué 2 à 6 : Le Jourdain, la mort avec Christ

De même que la mer Rouge est, en type, la mort de Christ pour nous, le Jourdain est notre mort avec Lui. Après le Jourdain viennent nos combats en Canaan, comme armée de Dieu, contre les malices spirituelles dans les lieux célestes. Mais auparavant nous trouvons Guilgal, l'application de notre mort avec Christ à l'état de l'âme, dans les détails pratiques. Le camp était toujours à Guilgal : c'est là qu'est le souvenir de notre identification, Par la foi, avec Christ dans la mort, identification représentée par le Jourdain. Après cela, la manne, type de Christ descendu ici-bas et provision pour le désert, est remplacée par le vieux blé du pays, figure d'un Christ céleste. Enfin le Chef de l'armée de l'Éternel se présente.

25 - Josué 7 à 12 : Rédemption accomplie et délivrance expérimentale

Le succès dans la guerre et la bénédiction dans le désert dépendaient de l'état de ceux qui étaient en relation avec Dieu : Il bénissait, mais en même temps Il gouvernait au milieu de son peuple. Pour nous, les deux choses, le désert et la guerre (guerre dans laquelle Israël est engagé comme armée de l'Éternel), n'ont pas lieu au même moment, mais dans la même durée de la vie humaine. Seulement le salut, la rédemption, est à la mer Rouge, la délivrance expérimentale se trouve au Jourdain. La verge frappait la mer, et il n'y avait plus de mer, si ce n'est comme sauvegarde du peuple. L'arche demeure dans le Jourdain jusqu'à ce que tous aient passé. Il est bon de remarquer que les conditions, les "si", ne se rapportent pas au salut, mais au voyage du désert. Pour ceux qui ont la foi et la vie, on trouve, avec les "si", la promesse d'être gardés jusqu'au bout, de sorte que pour la foi il n'y a pas d'incertitude : mais dans le désert il s'agit de relations expérimentales avec un Dieu vivant, et non d'une oeuvre accomplie.

26 - L'alliance, le péché devient transgression

Quant à Israël historiquement, il avait accepté au Sinaï les promesses sous condition d'obéissance. C'est la première alliance, établie par le moyen d'un médiateur, ce qui suppose deux parties. Or la jouissance des résultats de la promesse, dépendant de la fidélité de l'homme autant que de celle de Dieu, n'était pas assurée au delà de ce que pouvait offrir de sécurité la plus faible des deux parties contractantes; aussi, avant même que Moïse fût descendu de la montagne, le peuple avait fait le veau d'or. Comme l'ancienne, la nouvelle alliance sera établie avec Israël et Juda quand le Seigneur reviendra, pardonnant leurs péchés pour ne s'en plus souvenir, et qu'Il accomplira son oeuvre en écrivant sa loi dans les coeurs et non sur des tables de pierre. Mais le fait que le peuple, au Sinaï, consent à recevoir la bénédiction sous condition d'obéissance préalable, est de toute importance : il changeait le caractère du péché et l'aggravait en ce que non seulement les choses en elles-mêmes étaient mauvaises, mais en ce qu'elles devenaient la transgression de la loi qui attachait formellement l'autorité de Dieu aux obligations résultant des relations dans lesquelles l'homme se trouve, obligations que la loi défendait de violer. Les relations et les obligations existaient déjà, mais la loi faisait de la violation de ces dernières une transgression positive de la volonté expresse de Dieu. Sous la loi il y allait non seulement de la justice humaine, mais de l'autorité de Dieu. Le dernier commandement, "Tu ne convoiteras point...", ne s'occupait pas des actes de péché, ni proprement du péché dans la chair, mais de ses premiers mouvements, et faisait faire à l'âme née de Dieu la découverte de la racine du péché dans la chair. À supposer que toute la loi eût été accomplie, ce n'était encore que la justice humaine.

27 - Dieu habitant au milieu de son peuple.

Une autre grande vérité, déjà indiquée, se trouvait maintenant réalisée : Dieu demeurait ici-bas au milieu de son peuple; c'était là, au milieu d'Israël, qu'Il avait établi son trône. Deux choses s'y rattachaient : le gouvernement direct de Dieu, connu par la foi comme le Dieu de toute la terre, et l'existence d'un lieu reconnu où l'on s'approchait de Dieu. Seulement Dieu ne se révélait pas; Il restait caché

derrière le voile. Mais là on offrait les sacrifices; là se réalisaient et se centralisaient toutes les relations religieuses du peuple avec Dieu, du moins celles qui avaient rapport au culte. C'est là qu'on purifiait chaque année la demeure de Dieu, là que s'effaçaient les péchés d'Israël par des sacrifices, figures de celui de Christ. En même temps le tabernacle était l'expression des choses célestes; seulement le voile qui fermait l'entrée du lieu très saint n'était pas encore déchiré, l'homme n'y entrait pas, sauf le souverain sacrificateur une fois l'an. Tel était l'état du peuple. Il avait accepté la loi comme étant désormais la condition de l'accomplissement des promesses; Dieu était présent au milieu du peuple, mais inaccessible derrière le voile, et le gouvernement de Dieu s'exerçait au milieu du peuple et en sa faveur. Mais le tabernacle et toutes ses ordonnances n'étaient que l'ombre, non "l'image même" des choses; c'est pourquoi l'épître aux Hébreux procède plus par voie de contraste que de comparaison.

Remarquons en passant la grâce et la condescendance de Dieu dans ses voies envers son peuple. Celui-ci était-il dans l'esclavage? Dieu se présente comme son rédempteur. Doit-il errer comme pèlerin dans le désert? Dieu veut aussi demeurer dans une tente avec lui. Faut-il livrer le combat en Canaan? Voici Dieu avec l'épée nue, chef de l'armée de l'Éternel. Le peuple est-il établi en paix dans sa terre? Dieu s'y fait bâtir une demeure telle que les palais des rois.

28 - Résumé des livres de l'AT : le Pentateuque

Ayant passé en revue ce qui se rapporte au trajet du peuple dans le désert, disons quelques mots du Deutéronome, qui est un livre à part. Mais auparavant faisons quelques courtes remarques sur le contenu du PENTATEUQUE.

La GENÈSE pose les bases et tous les grands principes des relations de l'homme avec Dieu : la création, Satan, la chute, le sacrifice, la séparation des saints d'avec le monde, le jugement du monde, le gouvernement qui met un frein au mal, l'appel de Dieu lorsque l'idolâtrie a été introduite, les promesses, la semence de Dieu, les fidèles, pèlerins et étrangers sur la terre, mais rendant à Dieu un culte régulier; du reste aucune autre institution religieuse; la résurrection, en Isaac; les Juifs, peuple terrestre, en Jacob. Dans l'EXODE, nous avons la rédemption, la loi, le tabernacle, un peuple de Dieu, la présence de Dieu sur son trône sur la terre, l'ancienne alliance, la sacrificature; dans le LÉVITIQUE, le détail des sacrifices, les prescriptions relatives à la pureté cérémonielle et en particulier ce qui a trait à la lèpre, le grand jour des expiations, les fêtes, l'année sabbatique et celle du jubilé, où chacun rentrait dans son héritage, et enfin les menaces prophétiques en cas de désobéissance de la part du peuple; dans les Nombres, le dénombrement du peuple, la séparation des Lévites, la loi sur la jalousie, le nazaréat, l'histoire de la traversée du désert avec la nuée pour guide et sous la sacrificature, et, se liant à l'histoire de la conduite des enfants d'Israël durant cette traversée, la génisse rousse. Le peuple, sauf deux hommes et les petits enfants, périt dans le désert; l'appréciation finale de Dieu quant à Israël est prononcée, selon sa grâce souveraine, par Balaam. On trouve aussi dans le livre des Nombres les détails des sacrifices pour les jours de fête et particulièrement pour celle des tabernacles, la loi relative aux vœux, la prise de possession du pays à l'est du Jourdain, le serpent d'airain, l'héritage des Lévites, et les villes de refuge. Dans tous ces livres, non seulement les rites et les cérémonies sont des types, mais l'histoire elle-même est typique, et représente des choses spirituelles : "toutes ces choses", dit Paul, "leur arrivèrent comme types, et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints" (I Cor. 10 :1-13). À part Lévit. 8-9, nous n'avons aucune preuve qu'un seul sacrifice ait été offert dans le désert, si ce n'est à Moloch et à Remphan. Le livre du DEUTÉRONOME occupe une place à part : supposant que le peuple est dans le pays de Canaan, il lui rappelle sa désobéissance et insiste sur l'obéissance due à l'Éternel ; il a pour but de le tenir lié à son Dieu. Un lieu devait être désigné dans le pays, où l'arche serait placée et le culte établi, où toutes les fêtes se célébreraient, où toutes les offrandes et les dîmes seraient apportées, sauf ce que l'on donnait au Lévite, la troisième année, dans le lieu où il demeurerait (*) . Il n'est presque pas fait mention des sacrificateurs dans ce livre; le peuple est directement en relation avec l'Éternel. La bénédiction est promise à l'obéissance, et le jugement doit atteindre la désobéissance. Le livre se termine par un cantique prophétique annonçant l'apostasie du peuple et le jugement de Dieu, jugement qui fondra aussi sur les nations qui auront opprimé Israël. - Dans l'Exode et le Lévitique, il est question de s'approcher de Dieu; dans le Deutéronome, de jouir des bénédictions de l'Éternel, en montrant un esprit de grâce envers ceux qui sont dans le besoin, et comme étant placé directement sous la main de l'Éternel, et observant avec fidélité la loi qu'il avait donnée. Plusieurs ordonnances sont répétées, relatives aux fêtes et aux villes de refuge, mais ce qui distingue le livre, c'est un peuple sans roi, sans prophète (bien que nommés, les sacrificateurs ne paraissent guère), mis en possession de la terre pour servir l'Éternel qui la lui avait donnée; seulement Dieu suscite, quand il le faut, à l'époque à laquelle ce livre se rapporte, des hommes extraordinaires pour relever le peuple tombé en décadence par suite de ses péchés : mais, comme nous l'avons dit, c'est essentiellement l'Éternel et le peuple.

(*) On trouve cela, historiquement, dans les livres Apocryphes (Voyez Tobie 1 : 6-8).

29 - Résumé des livres de l'AT : Josué et les Juges

Le livre de Josué raconte la prise de possession du pays de Canaan. La responsabilité du peuple y est mise en évidence, mais, en somme, Dieu est avec lui : aucun ennemi n'a pu se maintenir dans la guerre contre Israël. Dieu fut avec Josué tous les jours de sa vie, et cela continua durant les jours des anciens qui avaient été témoins oculaires des oeuvres merveilleuses de l'Éternel. Mais aussitôt après (on le voit dans le livre des Juges), le peuple tombe dans l'idolâtrie. N'ayant pas exterminé les nations sur lesquelles Dieu exécutait le jugement par son moyen, il apprend leurs voies iniques et idolâtres; il tombe sous le jugement de Dieu, et est livré entre les mains de divers tyrans et persécuteurs. De temps à autre Dieu suscitait un juge pour délivrer Israël, et il y avait soulagement et bénédiction durant sa vie; puis, après sa mort, le peuple retombait dans la même désobéissance et était de nouveau livré à ses ennemis.

30 - Résumé des livres de l'AT : 1 Samuel à 1 Rois 12

Enfin, au temps de SAMUEL, Éli, juge et sacrificateur, meurt; sa famille est retranchée, l'arche est prise, et les relations d'Israël avec Dieu sur le pied de sa propre responsabilité prennent fin. Dieu, néanmoins, poursuit ses voies, et la prise de l'arche devient l'occasion de les mettre en évidence. Christ en est le centre : Il est prophète, sacrificateur, et roi. Le souverain sacrificateur servait de point de contact entre le peuple responsable et Dieu; l'arche était le lieu où ce contact pouvait être maintenu. Mais l'arche est prise. Désormais plus de jour d'expiation, plus de trône de Dieu au milieu du peuple, plus d'aspersion de sang selon l'ordre de la maison de Dieu! Celui qui était assis entre les chérubins, où était-il? Sans doute, Il a frappé le faux dieu par sa grande puissance, seulement ce n'est pas en Israël, mais chez les Philistins. Tout était fini pour Israël sur le pied de sa responsabilité; mais la souveraineté de Dieu et sa bonté souveraine ne peuvent être mises de côté ni limitées. Il intervient par un prophète : Il suscite Samuel, comme jadis Il avait fait monter son peuple d'Égypte avant que l'arche existât. Le prophète que Dieu, dans sa souveraineté, envoie, devient le lien entre le peuple et Dieu. Dieu lui-même était le roi d'Israël; mais le peuple, voulant ressembler aux nations et marcher par la vue, et non par la foi, s'établit pour roi un homme, Saül. En général Saül réussit; mais, abandonné de Dieu à cause de sa désobéissance (qui était celle d'Israël), il tombe par la main des ennemis pour la destruction desquels il avait été suscité. Mais Dieu, en vue de Christ, voulait un roi, et David fut ce roi. Le sacrificateur, le prophète, et le roi, révèlent la pensée de Dieu à l'égard de son Oint. Mais le fils de David, Salomon, tout béni qu'il fût, ayant manqué, ainsi qu'il est toujours arrivé à l'homme, le royaume fut divisé.

31 - La Royauté selon Dieu

Il y a quelques remarques à faire à l'égard de la royauté elle-même. La royauté, à proprement parler, est la puissance efficace en exercice. Dans le royaume de Dieu, c'est celle de Dieu; le roi qui règne de la part de Dieu en Israël, est l'instrument de l'intervention de Dieu, en pouvoir, au milieu de son peuple. Nous avons vu la marche de l'homme responsable, sous la sacrificature, et, à côté de cela, le prophète agissant de la part de Dieu par la parole; c'était déjà la grâce; mais maintenant la puissance s'unit à la grâce pour accomplir les intentions de Dieu. Dieu avait bien su, sans l'homme, se délivrer et se venger des faux dieux; mais Il voulait régner dans l'homme : c'est le troisième caractère de Christ. Comme Prince de paix, c'est Salomon qui est le type du Seigneur; toutefois c'est en David, souffrant et libérateur de son peuple, que se montre d'une manière caractéristique l'exercice de Son pouvoir. Ce sera le moyen du rétablissement d'Israël, aux derniers jours. (Au Ps. 72 nous avons le roi et le fils du roi.) David donc ramène l'arche de Kiriath-Jéarim, seulement il ne la place plus dans le tabernacle auquel se rattachait la forme extérieure du culte, mais sur la montagne de Sion, que Dieu avait choisie pour être le siège de la royauté. (Voyez Ps. 132; 2 Sam. 6; 1 Chron. 16). Alors pour la première fois (car maintenant c'était la grâce, et la grâce exercée en puissance), David institue le chant du cantique : "Sa bonté demeure à toujours". Ce cantique fut chanté de nouveau sous Néhémie - l'occasion était frappante pour le faire - et on l'entend en vue des derniers jours, dans les Ps. 106, 107, 118, 136. Bien que la royauté fût placée historiquement sur le pied de la responsabilité, le grand et infaillible principe de la grâce agissant en puissance était maintenant établi, - la bonté assurée de Dieu envers Israël dans la personne du Christ : "Sa bonté demeure à toujours". David avait reçu la promesse d'une semence et d'une maison qui ne manqueraient jamais (2 Sam. 7 :12-16; 1 Chron. 17 :11-14). Le Christ, vrai fils de David, a une position nettement définie et établie de la part de Dieu, quoique, pour le moment, la maison de David ait été placée sous la responsabilité et ait aussitôt manqué (2 Sam. 23 :5; comp. Hébr. 12 :18-22). Le temple bâti sur le mont Morija, tout en étant la demeure de Dieu, n'avait pas une promesse de durée perpétuelle.

32 - Josué, Juges 1 et 2 Samuel

En résumé, le livre de JOSUÉ, commençant à Guilgal par la mort, dont le Jourdain et la circoncision sont le type, nous présente la puissance spirituelle de Christ, chef et conducteur de son peuple. Les JUGES nous montrent la chute du peuple, mais l'intervention de Dieu en grâce; ensuite vient Samuel, le dernier des juges, puis la royauté.

33 - Résumé des livres de l'AT : Rois et Chroniques

Israël, savoir les dix tribus, a bientôt abandonné l'Éternel, tout en se prévalant de son nom; Juda a décliné moins rapidement. C'est l'histoire que nous racontent les livres des Rois et des CHRONIQUES : ce dernier, écrit, ou du moins achevé, après le retour de Babylone. Le livre des Rois renferme surtout l'histoire d'Israël (après la division du royaume); nous y voyons l'intervention de l'Éternel, par le moyen d'Élie et d'Élisée; toutefois l'histoire de Juda est continuée dans ce livre jusqu'à la captivité. Le livre des Chroniques est essentiellement l'histoire de la famille de David. Le David des Chroniques diffère beaucoup de celui des livres de Samuel. Ces derniers présentent David dans son caractère historique, David mis à l'épreuve et responsable. Le même principe se retrouve aux livres des Rois qui contiennent l'histoire du peuple et la conduite de ses rois au point de vue de leur responsabilité. Au contraire, le 1er livre des Chroniques nous montre le David de la grâce et de la bénédiction, selon les conseils de Dieu. On comprend ainsi pourquoi ce livre passe sous silence l'histoire d'Urie et de Bath-Shéba, et celle des derniers jours de Salomon. Le mal n'est raconté que lorsque l'intelligence de l'histoire en rend le récit nécessaire.

34 - Les Prophètes au temps des Rois

Israël, en établissant le culte des veaux d'or, a donc rompu avec le temple, et, de fait, avec l'Éternel. Sans doute la responsabilité se rattache à la fonction de roi, mais Israël lui-même n'est jamais sorti de sa fausse position. Soit pour Israël, soit pour Juda, cette époque est caractérisée par le ministère de prophètes envoyés de Dieu. Dieu pense aux fidèles qui sont en Israël, alors que le prophète n'en trouve plus : touchant témoignage de sa grâce! Tout grand qu'était le prophète qui n'a pas même passé par la mort, Dieu avait connu sept mille hommes, quand Élie, ne voyant que lui-même, disait : "Je suis resté, moi seul". On remarquera que les prophètes en Israël et ceux qui rendaient témoignage en Juda, avaient des caractères très distincts. Une grande partie du livre des Rois raconte l'histoire d'Élie et celle d'Élisée. Leur témoignage se rapportait aux droits de l'Éternel au milieu d'un peuple apostat, et servait à maintenir, dans le coeur des fidèles cachés parmi ce peuple, la foi en Celui qu'Israël avait abandonné. Ils ne rendaient point de témoignage quant au Messie à venir (*), ni quant aux voies de Dieu en général; mais ils faisaient des miracles, ce qu'on ne voit pas (sauf le signe donné à Ézéchias) chez les prophètes de Juda, parce que, dans le royaume de Juda, la profession du culte de l'Éternel subsistait toujours. Élie et Élisée maintenaient, dans leurs personnes, le témoignage de l'Éternel chez un peuple apostat, et, de même que Moïse lorsqu'il établissait ce témoignage, ils faisaient des miracles pour le maintenir personnellement. Les prophètes de Juda insistaient sur la fidélité que devait garder envers l'Éternel un peuple faisant profession de servir le vrai Dieu et de posséder son temple. Ils encourageaient la foi personnelle, non par des miracles déclarant la puissance de l'Éternel, mais par la promesse donnée au peuple selon l'amour de Dieu et selon sa fidélité qui ne peut se démentir.

(*) L'oeil spirituel peut cependant discerner dans leur histoire un témoignage caché. Élie en Horeb replace, pour ainsi dire, la loi violée entre les mains de l'Éternel; puis il retrace chaque pas d'Israël : Guilgal, où celui-ci a été mis à part pour Dieu; Béthel, lieu de la promesse faite à Jacob pour la terre; ensuite Jéricho, lieu de la malédiction; enfin le Jourdain ou la mort, puis Élie monte au ciel. De là, Élisée repasse par la mort et entre dans sa carrière de service. Mais les miracles d'Élie sont des miracles de jugement, ceux d'Élisée, sauf le second, des miracles de bonté et de grâce.

35 - Israël : Captivité et retour Venue du Messie

Israël, emmené captif par les Assyriens, est resté perdu parmi les nations; mais il ne l'est pas pour toujours : le Messie, quand Il viendra, le retrouvera. En attendant, les voies de Dieu se sont poursuivies publiquement dans l'histoire de Juda. Le ministère des prophètes a continué jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de remède, comme le dit Jérémie, c'est-à-dire jusqu'à la captivité de Babylone, et même au delà. Mais la captivité de Babylone avait, quant à la terre, une portée immense : le trône de Dieu cessait d'être sur la terre. Le temps des nations, de la puissance des "bêtes" dont parle Daniel, avait commencé, et continuera jusqu'à la destruction de la dernière bête par la puissance du Seigneur Jésus, à sa venue. Seulement le Christ a dû être présenté aux Juifs comme roi : c'est l'histoire de l'Évangile à leur égard. L'ayant rejeté, ils sont dès lors "vagabonds" sur la terre, mais ayant sur eux la marque de Dieu afin d'être conservés (sans être, comme Israël, perdus au milieu des nations), pour les jours de bénédiction qui les attendent. C'est alors qu'ils se repentiront, - du moins un résidu d'entre eux - et verront Celui qu'ils ont percé. Les expressions "le Dieu des cieux" et "le Dieu de toute la terre" ne sont jamais confondues dans la prophétie. L'histoire d'Israël sous l'ancienne alliance, alors que la bénédiction dépendait de l'obéissance de l'homme, était terminée; mais la promesse restait encore, la promesse du Messie et de la nouvelle alliance. Dieu, dans sa bonté, met au coeur de Cyrus, qui ne s'était pas abandonné à l'idolâtrie grossière de Babylone et qui détestait

les idoles, de faire rentrer ne fût-ce qu'un résidu d'Israël dans le pays de la promesse, et même d'aider au rétablissement du temple du vrai Dieu et de son culte. C'est au milieu de ce résidu que le Messie promis est venu en son temps, mais pour des desseins bien plus glorieux encore que le rétablissement d'Israël, tout en soumettant l'homme à une dernière épreuve. Venu dans l'humiliation afin d'être tout près de l'homme, démontrant par ses paroles et par ses oeuvres qui Il était, et comment Il était au-dessus de tout, mais venu en grâce et en bonté envers l'homme, accessible à tous, abolissant tous les effets du péché, Il rencontra le péché, manifesté selon son vrai caractère dans l'homme, en ce que celui-ci rejette Dieu dans la personne du Sauveur.

36 - Histoire de l'homme responsable

En résumé, éprouvé par l'ennemi, lorsqu'il est dans l'innocence, l'homme tombe; il est mis à l'épreuve sans loi, et le péché règne; sous la loi, il la transgresse; ensuite, l'homme étant déjà pécheur et transgresseur, Dieu vient en bonté, ne lui imputant pas ses péchés, mais il n'a pas voulu recevoir Dieu. L'histoire de l'homme responsable est dès lors terminée; Israël en même temps a perdu tout droit à l'accomplissement des promesses, données d'ailleurs sans condition, car il a rejeté Celui en qui cet accomplissement avait lieu.

37 - Ésaïe

Il nous reste à fournir quelques données sur les prophéties pour faciliter l'intelligence de ces révélations de Dieu, puis à passer rapidement en revue les hagiographes. De tous les prophètes, ÉSAÏE est celui qui embrasse l'horizon le plus étendu. Aussi longtemps qu'Israël est reconnu de Dieu, l'Assyrien est l'ennemi. Il en sera de même aux derniers jours; mais, tandis que ce que les prophètes disent de lui encourage la foi de leurs contemporains, ce qu'ils annoncent n'aura son plein accomplissement que dans ces jours-là. Une brève analyse d'Ésaïe nous donnera le cadre complet de la prophétie, les autres prophètes fournissant des détails qui n'exigent que peu de mots. Les quatre premiers chapitres sont une préface qui constate la ruine morale de Jérusalem et de Juda, les jugements qui fondront sur eux, et leur restauration, amenant la paix, anéantissant l'homme et sa gloire, et révélant Christ, la gloire du résidu. Au chap. 5, le jugement est fondé sur l'abandon, par le peuple, de la position dans laquelle Dieu l'avait placé au commencement; au chap. 6, sur son incapacité à se tenir en la présence de ce Dieu qui devait venir. Telles sont les bases du jugement de l'homme, d'Israël, et de l'Église; mais, au milieu de l'aveuglement général du peuple, il devait y avoir un résidu fidèle. Ensuite nous trouvons Emmanuel, fils de la vierge, sûr fondement de confiance pour la foi, et, d'autre part, l'Assyrien, verge de Dieu; mais aussi (jusqu'à la fin du vers. 7 du chap. 9) l'effet de la présence d'Emmanuel, pierre d'achoppement pour le peuple duquel Dieu cache sa face, toutefois un sanctuaire, et finalement le restaurateur du peuple en gloire. Les chap. 7, 8, 9 :1-7, sont une parenthèse qui introduit Christ. Le vers. 8 du chap. 9 reprend le fil de l'histoire du peuple dans ses diverses phases, vers. 8-12, 13-17, 18-21; 10 :1-4; puis vient l'Assyrien, avec lequel les châtiments prennent fin. Les chap. 11 et 12 dépeignent la pleine bénédiction de la fin : le Saint d'Israël est de nouveau au milieu du peuple; cela complète la revue des grands éléments de la prophétie. Les chap. 13 à 27 annoncent le jugement des gentils, de Babel, la ville où Israël a été captif, et qui caractérise les temps des gentils et la captivité d'Israël. Le jugement de l'Assyrien vient après celui de Babylone, ce qui montre qu'il s'agit des derniers jours, car, historiquement, la grandeur et l'empire de Babel ont été fondés sur la chute de l'Assyrien. Après Babylone viennent les autres pays; seulement, au chap. 18, on voit Israël ramené dans sa terre, mais pillé par les nations au moment de sa floraison apparente. Jérusalem et son chef subissent le jugement; ensuite le monde entier est bouleversé, et le Seigneur, qu'attendaient les fidèles, arrive. Les puissances de méchanceté en haut sont jugées, et les rois de la terre le sont sur la terre (24 :21). Le voile qui empêchait les nations de voir sera ôté, l'opprobre du peuple sera aboli, et la première résurrection aura lieu; la puissance du Serpent parmi les peuples sera détruite; l'Éternel prendra soin d'Israël comme d'une vigne qui fait ses délices (25-27). Aux chap. 28-35, nous avons une série de prophéties spéciales qui dépeignent le dernier assaut des nations contre Israël, l'Iduméen et l'Assyrien s'y trouvant en évidence, mais chacune de ces prophéties se termine par la pleine bénédiction d'Israël et par la présence du Roi (Christ). Puis viennent quatre chapitres renfermant l'histoire de Sankhérib, qui a fourni l'occasion de la prophétie, mais où Ézéchiél guéri, type de Christ ressuscité, et la délivrance de l'attaque de l'Assyrien, préfigurent les événements des derniers jours. Depuis le chap. 40 jusqu'à la fin, nous trouvons la controverse de l'Éternel avec Israël, qui avait abandonné son Dieu pour les idoles, et le jugement du grand centre de l'idolâtrie sur la terre, de Babel, dont s'est emparé Cyrus, appelé ici par son nom. En un mot, c'est le jugement de l'idolâtrie; puis vient le rejet du Christ. La première partie s'étend jusqu'à la fin du chap. 48; la seconde, dont Christ est le sujet, depuis le chap. 49 jusqu'à la fin du chap. 57. Depuis ce dernier chapitre nous voyons Dieu réclamant l'exercice de la justice, puis, après quelques reproches adressés à Israël, nous assistons à sa gloire aux derniers jours.

38 - Daniel, Jérémie Ézéchiél

Nous nous sommes un peu étendu sur le livre d'Ésaïe, parce qu'il contient le cadre entier de la prophétie, ainsi que les pensées de Dieu lorsque Israël était encore reconnu; tandis que DANIEL nous donne l'histoire des puissances des nations figurées par des "bêtes", lorsque les Juifs sont captifs et, par conséquent, en dehors du gouvernement direct de Dieu. Les autres prophètes traitent des détails : Jérémie, du dedans (le trône de Dieu étant encore à Jérusalem), s'occupe de la ruine de Juda; Ézéchiél, d'Israël déjà rejeté, l'envisageant du dehors.

JÉRÉMIE insiste sur l'iniquité qui avait amené la ruine, mais au chap. 31 il annonce la grâce et une nouvelle alliance avec Juda et Israël; et, dans ce chapitre, ainsi que dans les deux suivants, la pleine bénédiction pour Juda et pour Israël. Nous trouvons ensuite le jugement des nations. ÉZÉCHIEL introduit l'Éternel lui-même, exécutant le jugement sur Jérusalem qu'Il avait quittée, son trône, dès lors, n'étant plus là; Juda et Israël sont donc dans la même position devant Dieu, aussi Ézéchiél s'occupe-t-il de l'un et de l'autre. Aux chap. 34-37, nous voyons Dieu rétablissant Israël et le purifiant : Juda et Israël sont unis ensemble pour ne plus être séparés; Christ (David) se trouve là, et le sanctuaire de Dieu est au milieu d'eux. Aux chap. 38-39, la puissance du Nord, Gog, prince de Rosh, Méshec et Tubal, monte pour ravager la terre d'Israël. Le jugement que l'Éternel exécute sur lui fait connaître le nom de l'Éternel et montre aussi qu'Israël avait été en captivité à cause de ses iniquités. Ézéchiél donne ensuite le plan du nouveau temple.

À DANIEL, captif à Babylone, mais se gardant pur de toute souillure, est confiée la révélation de ce qui concerne les quatre monarchies des nations. Les six premiers chapitres de son livre racontent l'histoire de ces empires comme étant celle du monde : Daniel n'est là qu'un interprète. Les six derniers chapitres nous montrent les mêmes empires en relation avec Israël captif. Comme partout dans la prophétie, la délivrance d'Israël est annoncée à la fin, ainsi que le jugement de ses oppresseurs. Daniel aura sa part dans cette bénédiction.

39 - Petits prophètes d'avant la captivité

OSÉE prédit la transportation des dix tribus, puis il annonce que, par suite de la captivité de Juda, il n'y aura plus de peuple de Dieu reconnu sur la terre, mais qu'à la fin Juda et Israël s'établiront un seul chef (Christ), et que cette journée de bénédiction sera grande. Israël doit rester longtemps sans le vrai Dieu et sans faux dieu, sans sacrifice et sans idole, mais il reconnaîtra aux derniers jours l'Éternel et David (Christ); sa repentance est dépeinte au dernier chapitre. JOËL annonce, à l'occasion d'une famine, la destruction de l'armée du Nord; puis il prédit le don de l'Esprit à toute chair avant que n'arrive le jour grand et terrible de l'Éternel. Amos, après avoir

annoncé le jugement qui fondrait sur plusieurs nations de Canaan, déclare que la patience de Dieu ne supportera plus l'iniquité d'Israël; mais il proclame aussi, comme tous les prophètes, le retour et la bénédiction du peuple, ajoutant qu'il ne serait plus jamais arraché de son pays. ABDIAS prophétise contre Édom, dont la jalousie et la haine implacables contre Jérusalem se retrouvent souvent dans le cours de la prophétie; puis il annonce la journée de l'Éternel pour juger les nations, et comme toujours, la délivrance de Sion. JONAS a un caractère spécial. Si l'Éternel avait choisi Israël pour être un peuple à part, afin de conserver la connaissance de son nom sur la terre, Il n'en est pas moins le Dieu des nations, et un Dieu de bonté et de miséricorde. Lorsque les privilèges que Dieu accorde obscurcissent la connaissance de ce qu'Il est en Lui-même, la possession de ces privilèges donne naissance à un dur esprit de parti; cela s'est vu clairement chez les Juifs. Il est remarquable que dans le livre de Jonas, le témoignage de la miséricorde divine soit adressé au grand ennemi du peuple de Dieu. On voit aussi dans ce prophète les voies de Dieu, au cas où la repentance se manifeste. Sous certains rapports, Jonas est un type connu du Sauveur. Le sujet du chap. 4 est en contraste avec la bénédiction spéciale des Juifs à la fin : Dieu est aussi le Dieu des nations. La prophétie de MichÉE ressemble à celle d'Ésaïe sous bien des rapports, mais le développement des plans de Dieu est beaucoup moins complet dans son livre, qui s'adresse davantage à la conscience du peuple. Il conclut en affirmant que les promesses faites à Abraham et à Jacob seront accomplies. NAHUM montre l'indignation de Dieu s'élevant contre l'arrogance de la puissance et de la domination humaines; il annonce la destruction de Ninive (l'Assyrien) qui ne se relèvera jamais, et Juda sera finalement délivré. Dans le livre d'HABAKUK on trouve l'expression de la foi en l'Éternel en dépit de tout, ainsi que les voies de Dieu dans l'histoire du peuple. Le prophète se plaint de l'iniquité qui l'entoure en Israël, et Dieu lui fait voir les Chaldéens qu'Il amène afin de châtier le pays à cause de cette iniquité : alors l'affection du prophète pour le peuple se réveille, et il se plaint des Chaldéens. Dieu lui montre qu'il lui faut vivre par la foi : Il punira ces ennemis violents, dont les passions lui ont servi de verge pour châtier Israël; mais le fidèle doit attendre. La journée de l'Éternel viendra, et la terre sera remplie de la connaissance de la gloire de l'Éternel comme le fond de la mer est couvert par les eaux. Le prophète rappelle l'ancienne délivrance d'Israël et se réjouit en l'Éternel, bien qu'aucune bénédiction ne paraisse encore de sa part. SOPHONIE annonce sur le pays un jugement qui ne laissera échapper aucune iniquité : c'est la journée de l'Éternel, journée de colère, de trouble et de détresse, où le pays sera dévoré par la colère de l'Éternel. Les débonnaires devront rechercher l'Éternel, afin d'être "à couvert" (2 :3) ; Israël d'abord, ensuite les gentils, seront jugés, l'Assyrien étant le chef de ces derniers (car ici Israël est reconnu). Ensuite vient ce qui concerne Jérusalem; Dieu l'avait avertie, comme s'Il avait dit : Celle-ci se repentira; mais elle s'est corrompue, allant de mal en pis. Le prophète en prend occasion pour inviter le résidu à s'attendre à l'Éternel qui allait rassembler toutes les nations afin de les juger dans sa colère. Alors un changement complet aura lieu : toutes les nations invoqueront l'Éternel d'un coeur pur, et Israël étant ramené de coeur à l'Éternel, l'iniquité ne se trouvera plus chez lui; l'Éternel fera de lui un peuple de renom et de gloire parmi toutes les nations, conclusion en harmonie avec toutes les voies de Dieu dont parlent les prophètes.

40 - Petits prophètes d'après la captivité

Les prophètes suivants, ayant prophétisé après le retour de Babylone, ont un autre caractère. AGGÉE, quoique simple et court, présente un grand intérêt. Il insiste pour que le peuple pense à l'Éternel et non à ses affaires temporelles; il l'appelle à continuer la construction du temple interrompue par ses ennemis, à le faire en se confiant en l'Éternel et sans attendre la permission du roi de Perse. Les Juifs obéissent à cette parole, et de fait, lorsqu'ils agissent par la foi, ils sont aidés providentiellement, en ce que le roi leur accorde son autorisation. Mais, pour la foi, c'était Dieu qui dirigeait tout, car c'est lui qui dispose les coeurs des rois. C'est toujours ainsi que la foi agit selon la parole de Dieu, qui, dans le cas présent, venait par les prophètes Aggée et Zacharie. Le prophète annonce ensuite que Dieu allait ébranler les cieux et la terre, en sorte que toute puissance humaine serait mise de côté, ainsi que les puissances spirituelles qui sont dans les airs. Alors aura lieu ce que la multitude des disciples fit entendre par inspiration lors de l'entrée de Jésus dans Jérusalem : "Paix au ciel" ; et la puissance de Christ, chef d'Israël, identifiée avec celle de l'Éternel, sera établie. ZACHARIE s'occupe du rétablissement de Jérusalem en ce temps-là, mais en donnant l'histoire de la ville jusqu'à la première venue du Christ, et même jusqu'à la seconde. Il ne parle qu'occasionnellement de la destruction des nations qui ont ravagé Jérusalem. Celle-ci est justifiée, puis bénie par l'administration de la grâce, selon l'ordre parfait et divin; les méchants sont relégués et trouvent leur place avec Babylone, puis Christ est introduit. Une seconde prophétie commence au chap. 7, et introduit, au chap. 11, le rejet de Christ à sa première venue; Israël est alors livré entre les mains d'un méchant pasteur. Puis Jérusalem doit être le lieu où les nations seront jugées, et l'esprit de grâce et de supplications étant répandu sur le peuple, celui-ci se repentira d'avoir mis à mort l'homme qui est le compagnon de l'Éternel. La ville sera prise, mais l'Éternel sortira pour juger ses ennemis, et tout sera sanctifié dans Jérusalem. MALACHIE nous fait voir la décadence morale du peuple après son retour de Babylone; mais il y a un résidu au milieu de la ruine. La mission de Jean-Baptiste est prédite, la journée de l'Éternel vient, et la venue d'Élie est annoncée; le peuple est ramené à la loi. Remarquez bien que le christianisme ne paraît pas ici, mais le Christ et son rejet; le pasteur est frappé et les brebis sont dispersées (Zach. 13), puis le jugement arrive. Dans ces trois prophéties, prononcées après le retour de Babylone, lorsque l'un des empires représentés par les "bêtes" de Daniel, avait déjà succombé, et quoiqu'il soit fait allusion aux nations (car c'était leur temps, elles possédaient le monde), on constate un rétrécissement notable du cadre de la prophétie, et l'on y rencontre beaucoup plus de détails qui ont une application directe au Christ. On y trouve, il est vrai, l'Égypte et l'Assyrie (Zach. 10), ces grands acteurs parmi les nations; on les y voit jugés, mais attendant encore les derniers jugements; ils font place aux bêtes de Daniel, toutes associées à la captivité des Juifs, car cette captivité caractérisait la position du peuple. Lorsque l'Assyrien était sur la scène, le trône de Dieu se trouvait au milieu du peuple à Jérusalem; ici, bien que la captivité sous le pouvoir des nations subsiste encore et soit reconnue, l'horizon, comme nous l'avons dit, se rétrécit, et la scène est davantage remplie de Christ lui-même et des détails qui se rapportent à Jérusalem restaurée; puis vient la grande journée de l'Éternel.

41 - Hagiographes ou Livres poétiques Daniel

Il nous reste à dire quelques mots sur LES HAGIOGRAPHES.

DANIEL en fait partie pour les Juifs, Nous avons parlé de son livre comme prophétie, bien qu'il ait un caractère à part, le trône de Dieu ayant disparu de la terre, et le prophète étant à Babylone. Mais il partage bien le caractère des autres hagiographes, qui renferment des discours moraux, ou des histoires de détail pendant qu'Israël est rejeté, et qui présentent l'expression de l'affection du Christ pour Israël. On y trouve les relations de Dieu avec l'homme, et les soins providentiels qu'Il prend de son peuple lorsqu'Il n'avait point de rapport avec lui comme peuple, et qu'Il ne le reconnaissait pas comme tel.

42 - Suite des Hagiographes : Psaumes - Structure des Psaumes

Les Psaumes exposent cet état de choses plus complètement qu'aucun autre livre des Écritures. Deux principes sont à la base de tout le livre : le premier, c'est qu'il y a, au milieu des méchants, un résidu qui craint Dieu; le second, c'est que l'Éternel et son Oint rencontrent l'opposition du peuple et des nations (Ps. 1 et 2). Nous avons ensuite les conseils de Dieu dans l'Oint, Fils de Dieu et Roi en Sion, puis Dominateur de toute la terre. S'Il est rejeté, les fidèles doivent souffrir et charger leur croix (Ps. 3-7). Au Ps. 8, Il est

présenté comme fils de l'homme établi sur toutes les oeuvres de Dieu. Avec le Ps. 9 commence l'histoire du résidu au milieu d'Israël. Quelques principes serviront de fil conducteur dans la lecture de ce livre. On sait que les Psaumes sont divisés en cinq livres : Ps. 1-41; 42-72; 73-89; 90-106; 107-150. La méthode suivie en général dans le livre des Psaumes est de mettre d'abord en avant une pensée première et fondamentale, puis d'y ajouter les expériences du résidu dans les circonstances présentées comme base. Ainsi les Ps. 9 et 10 sont la base; les Psaumes suivants, jusqu'à la fin du Ps. 18, l'expression des sentiments qui sont en rapport avec elle; mais les trois derniers nous présentent plus directement le Christ. Le Ps. 18 est remarquable, en ce qu'il relie aux souffrances de Christ toute l'histoire d'Israël, depuis l'Égypte jusqu'à la fin. Les Ps. 19, 20, 21, sont les divers témoignages de Dieu : la création, la loi, et Christ. Le Ps. 21 montre l'introduction de Christ dans la gloire. Le Ps. 22 le présente, non pas en rapport avec les Juifs, mais comme fait péché devant Dieu. On ne trouve pas la confession des péchés avant le Psaume 25. Il est davantage question du Christ personnellement dans ce premier livre, et le résidu se trouve à Jérusalem, mais en présence de la puissance des méchants.

- Dans le second livre, le résidu est vu hors de Jérusalem. Au Ps. 45 le Messie est introduit, et dès lors nous trouvons le nom de l'Éternel. Lorsque nous rencontrons le nom de Jéhovah, la foi reconnaît la relation du peuple avec Dieu (comp. Ps. 14 et 53). Remarquons ici que le premier ou les premiers versets d'un Psaume donnent habituellement la thèse, les versets qui suivent décrivant le chemin pour y arriver. Dans ce second livre, les afflictions du Christ tiennent une large place, puis viennent les souhaits de David pour l'établissement de son fils dans le règne millénaire.

- Le troisième livre, tout en faisant mention de Juda et de Sion, embrasse tout Israël, revient ainsi en arrière, repasse l'histoire du peuple et la poursuit jusqu'à l'alliance assurée faite avec David et avec sa semence.

Après avoir rappelé Moïse et dit comment l'Éternel avait été le Dieu d'Israël en tout temps, après avoir parlé du Messie et du sabbat, le quatrième livre introduit l'Éternel venant établir son règne et décrit sa marche à partir d'en haut, jusqu'à ce qu'il soit assis entre les chérubins, et que les nations soient appelées à se prosterner devant Lui et à Lui rendre culte. Nous trouvons dans ce livre les principes du règne de Christ, son rejet, sa divinité et la durée de ses jours comme homme ressuscité, et enfin la bénédiction du peuple et du monde par sa présence. Dieu se rappelle sa promesse faite à Abraham. Israël a été infidèle, mais Dieu, en grâce, s'est souvenu de lui.

- Le cinquième livre va jusqu'à la fin; il expose les principes et les voies de l'Éternel et le retour du peuple dans sa terre (Psaumes des degrés). En attendant, Christ s'est assis à la droite de Dieu, fait Seigneur comme Fils de David. La bonté de l'Éternel demeure à toujours; la loi est écrite dans le coeur d'Israël qui s'était égaré. Ensuite, après les Psaumes des degrés et le jugement de Babylone, vient le grand "Hallel" ou Alléluia, série de cantiques de louanges. Les Psaumes 72 et 145 sont les seuls qui décrivent prophétiquement le règne lui-même.

Le livre des Psaumes commence en montrant le Christ rejeté; puis, introduisant son retour pour établir le règne, il donne les voies du peuple et son rétablissement dans sa terre. Remarquons aussi que, dans les Psaumes, on ne trouve jamais Dieu comme Père, ni les sentiments qui appartiennent à l'adoption. On y voit bien la confiance, l'obéissance, la foi au milieu des difficultés, le dévouement (comme dans le Ps. 63), la foi aux promesses, la fidélité, mais jamais la relation de fils avec un père. Faute de prendre garde à ce point, le caractère de la piété de plus d'une âme sincère s'est trouvé rabaissé par la lecture même de ce précieux livre.

43 - Suite des Hagiographes : Job

Le livre de Job nous montre l'homme mis à l'épreuve. Pourra-t-il, lui, l'homme renouvelé par la grâce, comme nous le dirions avec notre connaissance actuelle, l'homme juste et intègre dans ses voies, pourra-t-il posséder en lui-même la justice, et se maintenir devant Dieu en présence de la puissance du mal? Telle est la question posée par ce livre. On y voit encore les voies de Dieu pour sonder les coeurs et leur donner la connaissance de leur véritable état devant Lui. Ce sujet est d'autant plus instructif qu'il nous est présenté en dehors de toute économie, de toute révélation particulière de la part de Dieu. Job est un homme pieux, comme pouvait l'être un descendant de Noé qui n'avait pas perdu la connaissance du vrai Dieu, à une époque où le péché se propageait de nouveau dans le monde, et où l'idolâtrie commençait à s'établir, bien que le juge fût prêt à la punir. On voit aussi en Job un coeur qui, tout en étant rebelle à Dieu, compte sur Lui, un coeur qui se tourne vers Dieu qu'il ne trouve pas, un coeur qui, parce qu'il connaît Dieu, tout en étant insoumis, réclame pour Lui des qualités que les froids raisonnements de ses amis ne savent pas Lui attribuer; et toutefois il se complaît dans son intégrité et s'en fait un vêtement de propre justice qui lui cache Dieu et qui cache Job à lui-même. Élihu lui reproche ces choses, tout en lui expliquant les voies de Dieu. Enfin Dieu se révèle à Job et son coeur est brisé; puis Dieu le guérit et le comble, en paix, de bénédictions. Ce livre fournit encore un tableau des voies de Dieu à l'égard des Juifs, et aussi l'enseignement de l'Esprit sur le rôle de Satan dans les voies et le gouvernement de Dieu sur la terre.

44 - Suite des Hagiographes : Proverbes et Écclésiaste

Le PRÉDICATEUR ou "l'Écclésiaste", se demande s'il est possible de trouver du bonheur sous le soleil. Tout est vanité dans les efforts de l'homme; mais il y a une loi, règle parfaite de conduite pour l'homme, et toute oeuvre sera pesée au jugement de Dieu. On ne voit pas, dans ce livre, de relation positive avec Dieu; on y trouve le Dieu créateur, et l'homme dans le monde tel qu'il est, mais non pas l'Éternel, et encore moins le Père.

Il en est autrement des PROVERBES. Ce livre nous présente la sagesse d'une autorité qui bride la volonté de l'homme, réprime la corruption et la violence, et de plus met un frein à la satisfaction de soi-même, qui est le danger de l'homme; nous y voyons aussi les conseils de Dieu, révélés en ce que la Sagesse de Dieu (Christ), l'objet de son bon plaisir, trouve ses délices dans les fils des hommes, et cela avant que le monde fût (chap. 8). Partout, dans ce livre, nous avons l'Éternel ou Dieu qui s'est fait connaître et qui agit par le moyen d'une autorité confiée à l'homme, aux parents, etc. Ensuite Dieu nous y donne les enseignements propres à faire éviter à chacun les pièges tendus dans ce pauvre monde, sans que l'on soit obligé d'apprendre par sa propre expérience toute l'iniquité dans laquelle il est plongé.

45 - Suite des Hagiographes : Esdras, Néhémie, Esther

Les livres d'ESDRAS et de NÉHÉMIE renferment l'histoire de la réintégration nationale de Juda, au double point de vue religieux et civil. Esdras vient après Jéshua et Zorobabel. On voit en ceux-ci des hommes qui agissent par la foi : ils dressent un autel pour leur être une défense contre les ennemis qui les entourent; ils comptent sur Dieu (Esdr. 3 :2). Les prophètes Aggée et Zacharie encourageaient les Juifs de la part de Dieu, qui a répondu à leur foi. Plus tard Esdras arrive, homme fidèle, dévoué et se confiant en l'Éternel : instruit dans la loi, il met de l'ordre dans la conduite du peuple. Toutefois il semblerait que, sous l'influence du penchant naturel du coeur humain, cet ordre ait dégénéré en pharisaïsme. Pour le moment, la fidélité de la part des Juifs consistait à être séparés comme peuple de Dieu, à exiger une généalogie juive connue, spécialement pour les sacrificateurs, et à renvoyer les femmes étrangères. Néhémie rétablit les murailles et la ville; il est un homme fidèle et dévoué, mais qui aime à parler de sa fidélité; car l'Écriture présente ces deux caractères tels qu'ils se trouvaient en lui.

Le livre d'ESTHER fait voir la manière dont Dieu, dans sa providence, tout en restant caché Lui-même, prend soin d'Israël. On a souvent remarqué que Dieu n'est pas nommé dans ce livre : c'est précisément ce qui convient, puisqu'il s'agit de la providence de Dieu quand Dieu ne se montre pas ouvertement.

46 - Suite des Hagiographes : Cantiques des Cantiques

Le CANTIQUE DES CANTIQUES présente le renouvellement des relations du Fils de David avec le résidu fidèle d'Israël aux derniers jours, quand ce résidu sera pour lui "Mon plaisir en elle" (És. 62 :4). On remarquera que lui s'adresse toujours à la Sulamithe quand il parle d'elle; tandis qu'elle parle de lui comme de l'objet de ses affections, mais rarement à lui. L'affection de l'Église est plus calme que celle qui est exprimée dans le Cantique, parce que l'Église jouit déjà de l'amour de Christ comme d'une chose connue, et se trouve dans une relation fermement établie, bien que les conséquences n'en soient pas toutes accomplies : personnellement, le croyant peut entrer davantage dans les sentiments que ce livre exprime.

47 - Derniers Hagiographes : Lamentations, Ruth.

Il y a deux petites portions des hagiographes qui en sont détachées dans nos bibles. Ce sont : les LAMENTATIONS DE JÉRÉMIE, et RUTH. La touchante histoire de cette dernière place devant nos yeux des moeurs très primitives, et, en même temps, des traits de caractère admirables, et porte en elle-même un cachet incontestable de réalité. Elle est importante en ce qu'elle retrace la généalogie de David et par conséquent du Christ, et nous montre une femme d'entre les gentils admise dans cette généalogie. Les Lamentations ont un caractère de douleur produit par le sentiment que Dieu a frappé son peuple, abattu son autel, détruit sa maison. Pour le moment, sous l'ancienne alliance, c'en est fait de Jérusalem et du peuple de Dieu. Jérémie voit avec l'oeil de Dieu, du dedans (là où étaient la maison de Dieu et le siège de son autorité), et il n'y a plus de remède ! On doit se rappeler que les livres d'Esdras et de Néhémie racontent le retour d'un résidu des Juifs, ramené par la miséricorde de Dieu, afin qu'il y eût un peuple auquel la grâce pût présenter Celui qui avait été promis.

48 - Infidélité générale de l'homme, rôle des prophètes et des promesses

L'histoire de l'homme, envisagé comme ayant à répondre de sa propre conduite, mis à l'épreuve sans loi et, plus tard, sous la loi, est terminée. Dès la chute, avant que l'homme fût chassé du jardin d'Eden, la bonté de Dieu avait donné la promesse d'un Sauveur qui écraserait la tête du Serpent; mais, pour le moment, Dieu laissa les hommes à eux-mêmes. Épargnant ce qu'il fallait conserver pour peupler le monde nouveau, le déluge mit fin à une race déchue plongée dans la corruption et la violence. Cependant le coeur de l'homme resta le même (Gen. 6 :5; 8 :21) : dans ce monde renouvelé tous les hommes tombèrent bientôt dans l'idolâtrie. Alors la grâce appelle Abraham, et les promesses formelles relativement à la semence lui sont données. 430 ans plus tard, cette race d'Abraham, mise à part pour Dieu, est placée sous la loi, règle parfaite de ce que l'homme devrait être, si l'on tient compte du fait que la loi défend la convoitise. Les prophètes rappellent la loi à la conscience du peuple, mais ils soutiennent en même temps la foi de ceux qui étaient fidèles au milieu de l'infidélité générale, rappelant, confirmant et développant la promesse de la "semence" et celle de la venue de la grande et terrible journée de l'Éternel. On en voit un exemple dans les dernières paroles du prophète Malachie (chap. 4). La promesse de la semence et l'appel à la conscience ont été constamment répétés par les prophètes, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de remède. Dieu cependant a accompli la promesse en envoyant le Christ, semence de David. C'est la grâce de la part de Dieu. C'était sans doute la fidélité à sa promesse, et, dans ce sens, la justice en Dieu (telle est la portée de 2 Pierre 1), mais il ne s'agissait plus de la responsabilité de l'homme à observer une règle qui lui était imposée : il s'agissait de recevoir le Christ. Il y avait plus encore. Le Christ était la Parole faite chair. Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec Lui-même, et ne leur imputant pas leurs péchés. Il est venu vers les siens, mais ils ne l'ont pas reçu : le monde n'a pas voulu de Lui, il ne le connaissait pas; le Père a été manifesté dans le Fils, dans ses paroles et dans ses oeuvres, mais le monde ne l'a pas connu : "Ils ont vu", dit le Sauveur, "et ils ont haï et moi et mon Père". Ainsi les Juifs ont perdu tout droit aux promesses en rejetant Celui en qui elles s'accomplissaient. Bien plus, l'homme, non seulement a été désobéissant, mais, tout en l'étant, il a montré sa haine contre Dieu manifesté en grâce envers lui dans cet état. Du côté de la responsabilité de l'homme, toute relation avec Dieu était impossible. La croix est la manifestation publique de ce rejet, de cette inimitié contre Dieu; et, en même temps, elle est la manifestation de l'amour de Dieu pour l'homme tel qu'il était. Elle est plus encore : elle est l'accomplissement d'une oeuvre parfaite de propitiation, un sacrifice pour ôter le péché, une base toute nouvelle de relation entre l'homme et Dieu, relation qui dépend non de la responsabilité de l'homme, - sur ce terrain il était perdu - mais de la grâce infinie de Dieu : Il n'a pas épargné son propre Fils qui, par l'Esprit éternel, s'est offert à Lui sans tache, en sorte que la grâce régnât par la justice pour la vie éternelle par Jésus Christ notre Seigneur. Les promesses seront accomplies; le croyant possède la vie éternelle, et la possédera en gloire, lorsqu'il sera rendu semblable au Fils de Dieu rentré dans la gloire comme homme; car il faut que le coeur de Dieu, son amour, soit satisfait, sa sainte justice manifestée et honorée; il faut que son Fils, qui avait quitté la gloire pour nous et qui s'est humilié en étant obéissant jusqu'à la mort, soit exalté selon toute la gloire qui lui est due. Nous sommes ainsi amenés sur le terrain de l'Évangile.

49 - Le Nouveau Testament : la grâce souveraine de Dieu poursuit son oeuvre

Le Nouveau TESTAMENT a un caractère bien différent de l'Ancien. Ce dernier nous apporte la révélation des pensées que Dieu a communiquées à ceux qui ont été les instruments de cette révélation, et nous fait adorer la sagesse qui s'y développe; mais Dieu reste toujours caché derrière le voile. Dans le Nouveau Testament, Dieu se manifeste, Dans les Évangiles on le trouve Lui-même, doux, débonnaire, humain, Dieu sur la terre; ensuite nous le voyons répandant une lumière divine dans les communications subséquentes de l'Esprit Saint. - Auparavant Dieu avait fait des promesses, et avait aussi exécuté des jugements; Il avait gouverné un peuple sur la terre, et avait agi envers les nations en vue de ce peuple auquel Il avait donné sa loi, et à qui Il avait accordé, par le moyen des prophètes, une lumière croissante, annonçant toujours plus clairement la venue de Celui qui devait tout lui dire de la part de Dieu. Mais la présence de Dieu lui-même, homme au milieu des hommes, vient tout changer. Ou bien l'homme aurait dû le recevoir dans la personne du Christ comme couronnement de bénédiction et de gloire, lui dont la présence devait bannir tout mal, développer et amener à la perfection tout élément de bien, et donner en même temps un objet et un centre à toutes les affections rendues parfaitement heureuses par la jouissance de cet objet; ou bien, en rejetant un tel Christ, notre misérable nature devait montrer ce qu'elle est réellement, c'est-à-dire inimitié contre Dieu, et rendre évidente la nécessité d'un ordre de choses complètement nouveau, où le bonheur de l'homme et la gloire de Dieu seraient fondés sur une nouvelle création. Nous savons ce qui est arrivé : Celui qui était l'image du Dieu invisible a dû dire, après l'exercice d'une parfaite patience : "Père juste, le monde ne t'a pas connu", et bien plus encore, hélas : "Ils ont haï et moi et mon Père" (Jean 17 :25; 15 :24). Cependant ce triste état de l'homme n'a pas empêché Dieu d'accomplir ses conseils; il Lui a fourni, au contraire, l'occasion de se glorifier en les accomplissant. Dieu n'a pas voulu rejeter l'homme avant que l'homme l'eût rejeté. Il en avait été ainsi dans le jardin d'Éden : l'homme, conscient du péché, ne pouvant supporter la présence de Dieu, s'éloigna de Lui avant que Dieu l'eût chassé du

jardin. Mais lorsque l'homme, de son côté, eut entièrement repoussé Dieu venu en bonté au milieu de sa misère, Dieu fut libre (si l'on ose parler ainsi, car l'expression est moralement juste) de poursuivre ses desseins éternels. Or, dans ce cas, Dieu n'exécute pas le jugement comme Il le fit en Éden, où déjà l'homme était éloigné de Lui; mais la grâce souveraine, lorsque l'homme est manifestement perdu et s'est déclaré ennemi de Dieu, poursuit son oeuvre pour faire éclater sa gloire aux yeux de l'univers dans le salut des pauvres pécheurs qui avaient rejeté Dieu. Cependant, afin que la sagesse de Dieu fût manifestée même dans les détails, cette oeuvre de grâce souveraine, dans laquelle Dieu se révélait, dut se coordonner avec toutes ses voies précédentes révélées dans l'Ancien Testament, laissant aussi toute sa place à son gouvernement du monde.

50 - 4 grands sujets du NT

De tout cela il résulte qu'en dehors de la grande idée dominante, il y a, dans le Nouveau Testament, quatre sujets qui se déroulent aux yeux de la foi. Le grand sujet, le fait par excellence, c'est que la lumière parfaite est manifestée : Dieu lui-même se révèle. Cette lumière est manifestée dans l'amour, l'autre nom essentiel de Dieu.

En second lieu, Christ, qui est la manifestation de cette lumière et de cet amour, et qui, s'Il eût été reçu, aurait été l'accomplissement de toutes les promesses, est présenté à l'homme, et en particulier à Israël responsable, avec toutes les preuves personnelles, morales, et de puissance, qui laissent ce peuple sans excuse. Puis, Christ étant rejeté, son rejet devient le moyen par lequel le salut s'accomplit; un nouvel ordre de choses (la nouvelle création, l'homme glorifié, l'Église participant avec Christ à la gloire céleste) est placé sous nos yeux.

Troisièmement, les rapports entre le nouvel et l'ancien ordre de choses, à l'égard de la loi, des promesses, des prophéties ou des institutions divines sur la terre, sont exposés clairement, soit en ce qu'ils présentent le nouvel ordre comme accomplissement et mise de côté de ce qui avait vieilli, soit en ce qu'ils constatent le contraste qui existe entre l'ancien et le nouvel ordre de choses, soit en ce qu'ils démontrent la sagesse parfaite de Dieu dans tous les détails de ses voies.

Enfin le gouvernement du monde de la part de Dieu est mis en évidence, et la parole prophétique annonce les jugements et les bénédictions qui accompagneront la reprise des relations de Dieu avec Israël, rompues à l'occasion du rejet du Messie.

On peut ajouter que tout ce qui est nécessaire à l'homme, pèlerin sur la terre, jusqu'à ce que Dieu accomplisse dans sa puissance les desseins de sa grâce, lui est abondamment fourni. Sorti, à l'appel de Dieu, de ce qui est rejeté ou condamné (et non encore mis en possession du lot que Dieu lui a préparé), l'homme qui a répondu à cet appel a besoin d'une direction; il lui faut connaître les sources de la force nécessaire pour marcher vers le but de sa vocation, et les moyens pour s'approprier cette force. Dieu, en l'appelant à suivre son Maître que le monde a rejeté, ne l'a pas laissé sans lui fournir toute la lumière et toutes les directions propres à l'éclairer et à l'encourager dans son chemin.

51 - Les Évangiles : La vie du Seigneur

Les ÉVANGILES racontent la vie du Seigneur, et le présentent à nos coeurs, soit par ses actes, soit par ses discours, dans les divers caractères qui, sous tous les rapports, le rendent précieux aux âmes des rachetés, selon l'intelligence qui leur est accordée et selon leurs besoins. Ces caractères forment ensemble la plénitude de sa gloire personnelle, pour autant que nous sommes capables de la saisir tandis que nous sommes dans des vases d'argile ici-bas. Il faut en excepter ce qui concerne les relations de Christ avec l'Église, car, sauf l'annonce du fait que Christ bâtirait une Église sur la terre, c'est par le Saint-Esprit, envoyé après son ascension, qu'Il a donné aux apôtres et prophètes la révélation de ce précieux mystère. - Il est évident que le Seigneur a dû réunir en Lui sur la terre, selon les conseils de Dieu et selon les révélations de sa parole, plus d'un caractère pour l'accomplissement de tout ce qui a trait à sa gloire et pour le maintien et la manifestation de celle de son Père. Mais pour que cela eût lieu, il a fallu aussi qu'Il fût quelque chose, soit qu'on le considère comme marchant ici-bas, soit au point de vue de sa vraie nature. Christ a dû accomplir le service qu'Il Lui appartenait de remplir envers Dieu, comme étant le vrai serviteur par excellence, et comme servant Dieu par la parole au milieu de son peuple. (Voyez, par exemple, Ps. 40 :8, 9, 10; És. 49 :4, 5, et d'autres passages.)

52 - Les Évangiles : Caractères de Christ

Une foule de témoignages avaient annoncé que le Fils de David siégerait de la part de Dieu sur le trône de son père; et l'accomplissement des conseils de Dieu à l'égard d'Israël se rattache, dans l'Ancien Testament, à Celui qui devait venir ainsi, et qui, sur la terre, devait avoir la relation de Fils de Dieu avec l'Éternel Dieu. Le Christ, le Messie, - ou l'Oint, mot qui n'est que la traduction de ce nom - devait paraître, et se présenter à Israël selon la révélation et les conseils de Dieu. Les Juifs bornaient leur attente à peu près uniquement à ce caractère de Christ, Messie et Fils de David, et encore était-ce à leur manière, n'y voyant que l'élévation de leur nation, sans avoir le sentiment de leurs péchés et des conséquences de ces péchés. Cependant ce caractère de Christ n'était pas tout ce que la parole prophétique, qui avait déclaré les conseils de Dieu, annonçait à l'égard de Celui que le monde même attendait. Christ devait être Fils de l'homme. Ce titre que le Seigneur Jésus aime à se donner, est d'une grande importance pour nous. Le Fils de l'homme, selon la parole, est l'héritier de tout ce que les conseils de Dieu destinaient à l'homme, comme devant appartenir à sa position dans la gloire, de tout ce que Dieu devait donner à l'homme selon ces conseils (voyez Dan. 7 :13-14 et Ps. 8 :5-6; 80 :17). Mais pour être héritier de ce que Dieu destinait à l'homme, Christ devait être homme. Le Fils de l'homme était vraiment de la race de l'homme, précieuse et consolante vérité ! Né d'une femme, Il était réellement et véritablement un homme, participant au sang et à la chair, fait semblable à ses frères, à part le péché. Dans ce caractère Il a dû souffrir et être rejeté ; Il a dû mourir et ressusciter pour hériter toutes choses, pour les posséder dans un état absolument nouveau, l'état d'un homme ressuscité et glorifié; car l'héritage était souillé, l'homme en rébellion contre Dieu, et les cohéritiers de Christ aussi coupables que les autres.

Jésus donc devait être le serviteur par excellence, le grand prophète, fils de David, et Fils de l'homme ; par conséquent vrai homme sur la terre, né d'une femme, né sous la loi, de la postérité de David, héritier des droits de la famille de David, héritier des destinées de l'homme selon l'intention et les conseils de Dieu. Pour cela, il fallait qu'Il glorifiât Dieu selon la position dans laquelle se trouvait l'homme qui avait failli à sa responsabilité, qu'Il satisfît à cette responsabilité en y glorifiant Dieu, et qu'Il rendît, durant sa vie ici-bas, le témoignage d'un prophète, "du témoin fidèle." Qui pouvait réunir dans sa personne tous ces caractères? Cette gloire était-elle seulement une gloire officielle dont l'Ancien Testament avait annoncé qu'un homme devait hériter? L'état de l'homme, manifesté sous la loi, démontrait l'impossibilité de le faire participer, tel qu'il était, à la bénédiction de Dieu. Le rejet du Christ y ajoutait la dernière preuve. En effet, l'homme avait besoin par-dessus tout d'être réconcilié avec Dieu, en dehors de toute économie et du gouvernement spécial d'un peuple sur la terre. L'homme était pécheur; une rédemption était nécessaire pour la gloire de Dieu et le salut des hommes. Mais qui pouvait l'accomplir? L'homme en avait besoin pour lui-même; un ange devait garder sa place, la remplir, et ne pouvait faire davantage; autrement il n'eût pas été un ange. Qui donc d'entre les hommes pouvait être héritier de toutes choses, et avoir toutes les oeuvres de Dieu placées sous sa domination, selon la parole? C'était le Fils de Dieu qui seul devait les hériter; c'était Celui qui les avait créées qui devait les posséder. Celui donc qui devait être le serviteur, fils de David, Fils de l'homme, rédempteur, était le Fils de Dieu, le Dieu créateur.

À ces différents caractères de Christ se lie non seulement le caractère particulier de chacun des Évangiles, mais aussi la différence qui existe entre les trois premiers et celui de Jean. Ceux-là montrent Christ présenté à l'homme, afin que l'homme le reçoive, et son rejet par l'homme; Jean, au contraire, prend dans ce rejet le point de départ de son évangile, et présente la nature divine manifestée dans une Personne, en présence de laquelle l'homme et le Juif se sont trouvés et qu'ils ont rejetée : "Il était dans le monde, et le monde fut fait par Lui, et le monde ne l'a pas connu....".

53 - Les Évangiles : Caractères spécifiques

Mais revenons un peu en arrière. MATTHIEU montre l'accomplissement de la promesse et de la prophétie. Nous voyons, dans son évangile, Emmanuel au milieu des Juifs, et rejeté par eux; ils heurtent ainsi contre la pierre d'achoppement. Puis Christ est présenté comme un semeur de la parole : car il était inutile de chercher du fruit. Viennent ensuite l'Église et le royaume, substitués à Israël qui aurait été béni selon des promesses, mais qui les a refusées en rejetant la personne de Jésus. Toutefois, quand ils recevront le Seigneur après le jugement, les Juifs seront reconnus comme objets de miséricorde. L'ascension n'est pas mentionnée dans Matthieu; c'est sans doute pour cette raison que ce n'est pas Jérusalem, mais la Galilée, qui est la scène de l'entrevue du Seigneur avec ses disciples après la résurrection. Jésus est avec les pauvres du troupeau qui ont écouté la parole du Seigneur, dans ce lieu où la lumière s'est levée sur le peuple assis dans les ténèbres. La mission de baptiser part aussi de là, et s'applique aux nations. MARC place devant nous le serviteur-prophète, Fils de Dieu. Luc nous présente le Fils de l'homme; les deux premiers chapitres nous offrent un délicieux tableau du résidu d'Israël. JEAN, comme nous l'avons dit plus haut, nous fait connaître la personne divine et incarnée du Seigneur, fondement de toute bénédiction, et une oeuvre de propitiation qui est la base même de la condition où le péché ne se trouvera plus, de ciels nouveaux et d'une nouvelle terre où la justice habite. À la fin de l'Évangile nous avons la promesse du Consolateur; tout cela en contraste avec le judaïsme. Au lieu de faire remonter le Seigneur à Abraham et à David, souches de promesse, ou à Adam, comme Fils de l'homme qui apporte la bénédiction à l'homme, ou bien au lieu de nous raconter son ministère actif comme le grand Prophète qui devait venir, Jean nous montre dans le monde une Personne divine, le Verbe fait chair.

54 - Paul et Jean : leurs différences

Paul et Jean nous font connaître que nous sommes dans une position entièrement nouvelle en Christ; mais le grand objet de Jean est de nous révéler le Père dans le Fils, et ainsi la vie par le Fils en nous, tandis que les écrits de Paul nous montrent le chrétien présenté à Dieu en Christ et nous révèlent ses conseils de grâce. À ne considérer que les épîtres, Paul seul parle de l'Église, sauf que Pierre (1 Pierre 2) mentionne l'édification de pierres vivantes pour former un édifice non encore achevé; mais Paul seul parle de l'Église comme "corps" de Christ.

55 - Résumé des livres du NT : Actes

Les ACTES racontent l'établissement de l'Église par le Saint Esprit venu du ciel, ensuite les travaux des apôtres à Jérusalem ou en Palestine, et ceux d'autres ouvriers du Seigneur. Ils nous disent spécialement l'oeuvre de Pierre, puis celle de Paul, et se terminent par le récit du rejet de l'évangile de Paul par les Juifs de la dispersion.

56 - Résumé des livres du NT : Épîtres de Paul et Hébreux

Exposer même sommairement le contenu des épîtres nous conduirait trop loin : bornons-nous à dire quelques mots de leur ordre chronologique, faisant seulement remarquer qu'elles développent l'efficacité de l'oeuvre de Christ et l'amour du Père révélé en lui.

Il faut placer au premier rang celles dont la date est certaine : la 1^o et la 2^o aux THESSALONICIENS, la 1^o et la 2^o aux CORINTHIENS, l'épître aux ROMAINS, celles aux ÉPHÉSIENS, aux COLOSSIENS, aux PHILIPPIENS, à PHILÉMON, ces quatre dernières écrites durant la captivité de Paul. L'épître aux GALATES fut écrite de 14 à 20 ans après l'appel de l'apôtre, et après qu'il eut travaillé quelque temps dans l'Asie Mineure, peut-être lors de son séjour à Éphèse, en tous cas peu de temps après la fondation des assemblées de la Galatie. La 1^o à TIMOTHÉE fut écrite à l'occasion du départ de l'apôtre d'Éphèse; l'époque exacte n'en peut être fixée; la 2^o prend place à la fin de la vie de Paul quand il était près de souffrir le martyre. L'épître à TITE se rattache à un voyage de Paul en Crète, sans que nous sachions quand ce voyage s'est effectué (on a pensé que ce pourrait être à l'époque du séjour de l'apôtre à Éphèse); moralement elle est synchronique de la 1^{ère} à Timothée, l'intention de Dieu n'ayant pas été de nous donner des dates chronologiques. La sagesse divine ne l'a pas voulu, mais l'ordre moral est très clair; on le voit dans la manière dont la 2^o épître à Timothée se rattache à la ruine de la maison de Dieu dont la 1^{ère} établissait l'ordre.

L'épître aux HÉBREUX fut écrite à une époque relativement tardive, en vue du jugement qui allait tomber sur Jérusalem; elle appelait les Juifs chrétiens à se séparer de ce que Dieu était sur le point de juger.

57 - Résumé des livres du NT : Épîtres de Jacques

L'épître de JACQUES se rapporte à l'époque où cette séparation n'avait eu lieu en aucune manière : des chrétiens juifs y sont envisagés comme faisant encore partie de l'Israël qui n'était pas définitivement rejeté; ils reconnaissent seulement Jésus comme le Seigneur de gloire. De même que d'autres épîtres catholiques, celle de Jacques fut écrite aux derniers jours de l'histoire apostolique, alors que le christianisme avait trouvé une large entrée au milieu des tribus d'Israël, et que le jugement allait clore leur histoire. Celles de Jean furent écrites plus tard encore.

58 - Résumé des livres du NT : Épîtres de Pierre

La 1^o épître de PIERRE nous fait voir que l'évangile s'était déjà beaucoup répandu parmi les Juifs; elle est adressée aux chrétiens juifs de la dispersion. La seconde épître est postérieure, cela va sans dire, et appartient à la fin de la carrière de l'apôtre, quand le temps de déposer sa tente et de quitter ses frères approchait. Il ne voulait pas les laisser sans les avertissements que les soins apostoliques ne leur fourniraient bientôt plus; C'est pourquoi, de même que l'épître de Jude, cette seconde épître de Pierre voit ceux qui avaient renié la foi abandonnant le sentier de la piété, et des moqueurs s'élevant contre le témoignage de la venue du Seigneur.

59 - Résumé des livres du NT : Épîtres de Jean

Dans la 1^o épître de JEAN, selon le témoignage de cet apôtre lui-même, nous sommes à "la dernière heure" : des apostats étaient déjà manifestés, des apostats de la vérité du christianisme, niant le Père et le Fils, et y joignant l'incrédulité juive, pour nier que Jésus fût le Christ.

60 - Résumé des livres du NT : Épîtres de Jude

L'épître de Jude vient moralement avant celle de Jean. Elle nous montre de faux frères qui s'étaient glissés furtivement au milieu des saints, et nous conduit jusqu'à la révolte finale et au jugement. Elle diffère de la 2e épître de Pierre en ce qu'elle n'envise pas le mal comme une simple iniquité, mais comme un abandon du premier état.

61 - Résumé des livres du NT : Apocalypse

L'Apocalypse complète le tableau en montrant Christ comme juge au milieu des églises représentées par les lampes d'or. La première église ayant abandonné son premier amour, est avertie qu'à moins qu'elle ne se repente et ne retourne à son premier état, sa lampe serait ôtée. Le jugement final de l'Église se trouve dans Thyatire et dans Laodicée. Ce livre montre ensuite le jugement du monde et le retour du Seigneur, le royaume et la cité céleste, et enfin l'état éternel.

62 - Les derniers livres du NT : Le déclin

Le caractère général d'apostasie et de chute qui se retrouve dans tous les derniers livres du Nouveau Testament, depuis l'épître aux Hébreux jusqu'à l'Apocalypse, est bien remarquable. Les épîtres de Paul, sauf la 2^e à Timothée, qui fournit les directions individuelles pour la marche au milieu de la ruine, tout en annonçant à l'avance cet état de choses, nous présentent le travail et les soins du sage architecte. L'intérêt de leurs dates se rattache à l'histoire des Actes; mais l'épître aux Hébreux, les épîtres catholiques et l'Apocalypse nous montrent toutes le déclin déjà arrivé (la 1^o ép. de Pierre, qui porte le moins ce cachet, nous dit cependant que le temps était venu pour que le jugement commençât par la maison de Dieu); elles nous font voir par conséquent le jugement de l'église professante, ensuite, prophétiquement, celui du monde révolté contre Dieu. Ce caractère final des épîtres catholiques a quelque chose de frappant et d'instructif.

L'ÉCRITURE ET LA PLACE QUI LUI APPARTIENT dans les jours où nous vivons J. N. Darby

Bibliquest

Les titres et sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières

- 1 - La responsabilité individuelle dans l'Église selon 2 Timothée
- 2 - Deux points de conduite individuelle
 - 2.1 - Se retirer de l'iniquité et rechercher ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur — 2 Tim. 2:19, 22
 - 2.2 - Se détourner de la forme de la piété — 2 Tim. 3:5
- 3 - L'autorité qui gouverne la conduite du chrétien :
 - 3.1 - Dieu par la Parole, en direct
 - 3.2 - Y a-t-il une autorité intermédiaire entre le chrétien et la Parole ?
 - 3.3 - L'individu tenu de juger l'Église
- 4 - Principe guidant le fidèle la chrétienté n'a plus que la forme de la piété
 - 4.1 - Sachant de qui tu as appris — 2 Tim. 3:14-15
 - 4.2 - Les Écritures ou saintes lettres
- 5 - Les Écritures selon 2 Timothée (3:14-17)
 - 5.1 - Leur autorité
 - 5.2 - Les Écritures, ressources du chrétien serviteur de Dieu
 - 5.3 - Les Écritures sont tout ce qui est nécessaire
 - 5.4 - L'Écriture seule source de certitude

1 - La responsabilité individuelle dans l'Église selon 2 Timothée

Permettez-moi de vous adresser quelques lignes dans lesquelles vous ne trouverez rien de bien nouveau, mais où j'attire votre attention sur un sujet, sur lequel il est de la plus haute importance de nos jours d'être simple et décidé.

La seconde épître de Paul à Timothée nous présente, comme on l'a remarqué depuis longtemps, la ruine de l'Église dans sa position terrestre, et le cœur de l'apôtre profondément affecté par cette ruine, comme devait l'être, sous l'action de l'Esprit de Dieu, celui qui avait été l'instrument de Dieu pour poser le fondement de l'édifice. L'épître individualise le devoir du chrétien ; et c'est là un grand et important principe dans des jours comme les nôtres, où l'Église, ou du moins ce qu'on appelle ainsi — de fait le clergé — renouvelle ses prétentions à gouverner les consciences.

La seconde épître à Timothée ne nous présente pas, comme l'épître aux Éphésiens, l'Église dans les lieux célestes, selon le conseil de Dieu, et dans son vrai caractère pleinement révélé ; elle ne nous donne pas non plus, comme la première épître à Timothée, l'ordre de l'Église sur la terre ; mais nous y trouvons la vie et le salut, maintenant pleinement révélés en Christ (chap. 1:1, 9, 10), avec une piété qu'on pouvait rencontrer chez les Juifs comme tels et dans laquelle Paul pouvait parler de ses «ancêtres». L'Église, en effet, n'est pas mentionnée du tout dans cette épître, non pas que la communion des saints soit passée sous silence, car l'apôtre en parle expressément ; mais la communion est bornée à ceux dans lesquels on sait que la pureté de cœur existe, pureté dont la réalité n'était pas mise en question aux premiers jours de l'Église. Alors, ceux qui se présentaient étaient reçus ; seulement le Seigneur prenait soin de la pureté de l'assemblée et manifestait les siens, ajoutant à l'Église tous les jours ceux qui devaient être sauvés. Maintenant, «Dieu connaît ceux qui sont siens» ; la responsabilité de se retirer de l'iniquité repose sur quiconque prononce le nom du Seigneur, et le croyant doit poursuivre la voie de la paix et de la grâce «avec tous ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur».

2 - Deux points de conduite individuelle

Deux points sont placés ici devant le croyant pour guider ses pas : d'abord sa conduite individuelle, comprenant aussi sa conduite à l'égard d'autres personnes individuellement ; ensuite sa relation avec la profession publique du christianisme dans le monde.

2.1 - Se retirer de l'iniquité et rechercher ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur — 2 Tim. 2:19, 22

Quant au premier de ces deux points, le croyant, je l'ai dit, doit «se retirer de l'iniquité». La nature du christianisme est telle que ce dernier ne peut s'associer au mal dans la conduite. Le croyant se purifie lui-même (car c'est ici un devoir individuel) des vases à déshonneur que, dans une grande maison, il s'attend à rencontrer. Il recherche la communion de ceux qui joignent à la profession de Christ «un cœur pur» d'où la profession découle. Le chap. 2 est aussi clair et positif que possible sur ce point : c'est une question de responsabilité individuelle, et il est important d'en saisir les deux côtés. Si l'on ne saisit que le premier, c'est-à-dire la séparation d'avec l'iniquité et la purification d'avec les vases à déshonneur, la conscience peut être droite ; mais on aura un esprit de jugement et de

propre justice. Si, au contraire, oubliant le premier, on ne saisit que le second, c'est-à-dire la recherche de la communion avec ceux qui sont purs de coeur, la conscience sera relâchée, la fidélité à Christ et l'obéissance seront plus ou moins perdues. Il faut que le coeur soit pratiquement engagé dans l'amour du peuple de Dieu et dans la communion des saints, et il faut en même temps que la conscience soit pure et fidèle, comme en ayant fini avec le mal quand le mal domine et est toléré partout.

2.2 - Se détourner de la forme de la piété — 2 Tim. 3:5

Quant au second des deux grands points que j'ai signalés, savoir notre relation avec la profession publique du christianisme dans le monde, le chapitre 3 de l'épître nous fournit des directions non moins claires. Le péril des derniers jours gît dans une forme de piété, la puissance de la piété étant reniée. La direction est aussi simple que positive : « Détourne-toi de telles gens ». Là où est la forme sans la puissance, nous ne devons pas aller ; et plus que cela, dans un sens positif, nous devons nous retirer de telles gens. Toutefois cela encore, en soi-même, dans les jours périlleux, n'est pas suffisant, car au milieu des ruines de la piété pratique et de l'absence de dévouement dans le monde évangélique professant, bien des hommes, dont les principes sont beaucoup plus faux que ceux des masses, mènent individuellement une vie de grande abnégation — souvent, hélas ! d'après des principes, en eux-mêmes, mortels. — Or, c'est un piège dangereux que le dévouement associé à la fausse doctrine et à la mondanité, et non à un degré plus grand de vérité substantielle. Il n'en est pas ainsi, loin de là, si le résultat est saisi dans son ensemble ; mais des cas particuliers, et le feu de premières impressions produisent assez d'effet pour faire, de la piété de certaines personnes, un piège induisant les hommes à recevoir de fausses doctrines et à tomber entre les mains de Satan, et c'est ce qui a lieu réellement quand le dévouement est basé sur l'abandon de la grâce et de la vérité de l'Évangile.

3 - L'autorité qui gouverne la conduite du chrétien :

3.1 - Dieu par la Parole, en direct

Un autre point, par conséquent, est mis en lumière ici, savoir l'autorité avec laquelle nos âmes sont directement en communion, l'autorité sur laquelle notre conduite repose, le principe gouvernant qui la dirige : puis, individuellement, l'application à l'âme de cette autorité et de ce principe. Cette application est-elle médiante ou immédiate ? A-t-elle lieu par l'intervention de l'Église comme autorité intermédiaire entre moi et Dieu ? Ou bien s'agit-il d'un rapport direct et immédiat de mon âme avec Dieu, et d'une soumission immédiate à l'autorité de sa Parole ? Je n'ai pas besoin de le dire : tout est immédiat ici ; et ce n'est en aucune manière rejeter la valeur du ministère. Si quelqu'un connaît « la Parole » mieux que moi, s'il a plus de puissance spirituelle que moi, il peut me venir en aide, et son service est selon la pensée et la volonté de Dieu. Or, celui qui me vient ainsi en aide ne se place pas entre moi et la Parole, mais il m'amène à une connaissance plus complète de ce que Dieu dit dans cette Parole ; et, par lui, mon âme est d'autant plus en relation immédiate avec Dieu par sa Parole. Cette parole seule est le principe dirigeant et la mesure de ma responsabilité, l'expression de l'autorité de Dieu sur moi. Une autre personne, je le répète, peut être un instrument pour me placer plus complètement dans cette dépendance, en m'initiant davantage à ce que Dieu a dit, sans me faire en aucune manière sortir de cette relation. C'est une relation directe avec Dieu, dont les droits sont absolus et embrassent mon être tout entier : Dieu a droit à mon obéissance sans réserve. Il exerce son autorité immédiatement par la Parole. Cette Parole peut sanctionner, et sanctionne en effet des devoirs vis-à-vis d'autres personnes, mais ces devoirs sont reconnus par l'autorité de la Parole, et dans l'obéissance à Dieu dans sa Parole. Il faut que je satisfasse à toutes les obligations des différentes relations dans lesquelles Dieu m'a placé — mais par la Parole et selon elle. Ma relation immédiate et première, celle qui domine tout, est avec Dieu par la Parole. Elle a la préséance sur toutes les autres, elle les gouverne toutes et réclame une soumission absolue et immédiate. « Il faut obéir » est le drapeau du chrétien ; mais Dieu, qui s'est révélé lui-même entièrement et qui se révèle lui-même immédiatement à nous par la Parole, a un droit absolu sur nous et « il faut obéir à DIEU plutôt qu'aux hommes » (Actes 5:29 ; comp. 4:19, 20).

Il peut arriver que l'Église doive être jugée, et c'est ce qui a lieu en effet. Le chrétien doit individuellement en tenir compte ; il est appelé à juger l'Église, en sorte que l'Église ne peut avoir autorité sur lui, comme loi souveraine, pour son âme. Il est tenu de reconnaître la parole de Dieu comme loi suprême et norme de la conduite, ayant de la part de Dieu autorité immédiate sur son âme, sans que rien d'autre puisse venir se placer entre lui et Dieu. Il est évident que je ne parle pas ici de la discipline d'une assemblée, exercée selon cette Parole — la Parole qui l'ordonne reconnaît sa validité — mais de ce qui, en matière religieuse et de toute matière, fait loi et autorité sans appel.

3.2 - Y a-t-il une autorité intermédiaire entre le chrétien et la Parole ?

Il se présente en apparence une autre question, mais qui au fond n'en est pas une autre : Est-ce que l'âme reçoit la Parole immédiatement et est-elle responsable à Dieu pour elle-même selon l'autorité de cette Parole ? Ou bien est-ce qu'autre chose peut venir s'interposer avec autorité entre l'âme et la Parole, en sorte que l'âme ne soit pas immédiatement responsable envers Dieu selon cette Parole ? La seule question est réellement celle-ci : La parole de Dieu est-elle adressée immédiatement à la conscience de l'homme, en sorte qu'elle le constitue responsable quand elle lui est adressée ? Aucun homme, dans son bon sens, ne niera que, si Dieu révèle quoi que ce soit à un homme, cet homme doive y prêter attention. L'incrédulité peut contester le fait qu'il y a une parole de Dieu et les catholiques romains se placent souvent sur ce terrain dans la controverse, en mettant la chose en question. Comment savez-vous, disent-ils, qu'il y a une parole de Dieu ? Moi, je suppose ici qu'il y a une parole de Dieu et je demande : est-ce que l'autorité de cette Parole sur mon âme est immédiate, ou bien est-ce que maintenant que je possède cette Parole, il y a quoi que ce soit entre elle et mon âme ? L'autorité des oracles de Dieu est-elle absolue, immédiate ? Ces oracles me placent-ils sous une obligation qui ne tolère pas que rien vienne se placer entre eux et mon âme, ou limiter ou modifier leur autorité ?

À cette occasion je ferai remarquer que, sauf trois épîtres, tous les écrits du Nouveau Testament, et pour autant que le principe dont je parle est en question, tous les écrits de l'Ancien Testament aussi, ont été adressés, non à ceux qu'on appelle le clergé, mais par le clergé au peuple. La prétention du clergé de les posséder en tant que clergé, et comme lui étant adressés, n'est que folie : ces écrits ont été adressés expressément au peuple chrétien par ceux auxquels Dieu avait donné mission de le faire. C'est un fait avéré. Dans l'un de ses écrits, sa première lettre aux Thessaloniens, Paul adjure expressément ceux-ci d'avoir soin « que la lettre soit lue à tous les saints frères » (1 Thess. 5:27) et les Thessaloniens étaient des chrétiens nouveau-nés. Si ceux qui professent le christianisme sont aujourd'hui si ignorants qu'ils ne peuvent pas comprendre les choses que Paul écrivait pour « tous les saints frères », il faut en chercher la cause dans le fait de l'enseignement séculaire de l'Église ; or cette incapacité à comprendre disparaît là où il y a de l'humilité et où l'on s'attend à la grâce de Dieu. « L'entrée de tes paroles illumine donnant de l'intelligence aux simples ». « J'ai plus d'intelligence que tous ceux qui m'enseignent, parce que je médite tes préceptes » (Ps. 119:130, 99). « Ils seront tous enseignés de Dieu » (Jean 6:45), telle est la promesse que Dieu nous a donnée.

3.3 - L'individu tenu de juger l'Église

Mais quelque importante d'ailleurs que soit cette vérité, je reviens à l'objet spécial de ces lignes qui est moins général. Je parlais des instructions que l'apôtre donnait dans des épîtres adressées à un homme, dans lequel il avait la plus grande confiance comme serviteur et comme homme de Dieu, à un homme qui avait travaillé avec lui dans l'Évangile comme un fils avec son père, et auquel il pouvait communiquer ses sentiments les plus intimes et dire ce qui était nécessaire pour l'Église, quand les jours mauvais viendraient où les hommes auraient la forme de la piété mais en renieraient la puissance, et placeraient ainsi la conscience dans l'obligation de juger l'état de l'Église ; je parle de l'épître, en particulier, dans laquelle l'apôtre nous a révélé le jugement de Christ et nous a invités à nous soumettre à ce jugement et à agir en conséquence — épître, en un mot, qui n'apporte pas au chrétien des vérités et des instructions générales, quelque précieuses qu'elles soient, mais lui fournit des directions particulières pour les temps fâcheux des derniers jours. Ces directions et cette révélation du jugement de l'Église sont de la plus haute importance en présence de l'histoire tout entière de celle-ci.

Nous savons comment on a longtemps maintenu le principe de la soumission à l'Église et par ce moyen les ténèbres, et comment on a longtemps et soigneusement confondu l'Église, telle que Christ l'a aimée, la sanctifiée et se la présentera sans tache ni ride, avec l'édifice de bois et de chaume qui, comme ces mêmes gens l'admettent, s'est développé et se présente à nous sous la forme mélangée d'un grand corps mondain ; une Église aussi inique, plus inique même que le monde. Cyprien et divers autres ont enseigné soigneusement que le Saint Esprit était là et ne pouvait être nulle autre part, et que tous ceux qui étaient en dehors de cette forme extérieure étaient perdus. On a si rigoureusement enseigné cette doctrine que — alors que ce même Cyprien confesse que l'état de l'Église, les évêques et tout le reste avec eux, est désastreux, aussi triste que celui du monde, en sorte que la plus terrible persécution ne serait qu'un léger châtement absolument nécessaire — l'on maintenait que si quelqu'un, pressé par sa conscience, quittait cette chose inique, il perdait absolument le salut et la vie éternelle et qu'il n'y avait de grâce nulle part ailleurs. Par la manière, avec laquelle on insistait ainsi sur les privilèges d'une église dont on reconnaissait la corruption, des âmes qui reculaient devant ce qui déshonorait Christ devenaient la proie des hérétiques ou des fanatiques, quand leurs consciences ne pouvaient plus supporter l'état moral du grand corps extérieur, qui prenait et réclamait la place de l'Église de Dieu. C'est assurément une des douloureuses pages de l'histoire de l'Église que celle qui nous montre des hommes abandonnant le grand corps ecclésiastique, envahi par l'immoralité et l'idolâtrie la plus grossière, et tombant entre les mains de ceux que Satan suscitait pour troubler et ruiner le témoignage de Dieu, ou se mêlant avec eux. L'Église primitive ne s'est jamais défendue contre les attaques de l'hérésie par la vérité que les Irénée (sauf dans une certaine mesure peut-être), les Tertullien, les Cyprien et d'autres n'avaient pas, mais par ses propres prétentions à tout posséder et cela en vertu d'un titre héréditaire. Ceux qui étaient moins rigoureux étaient eux-mêmes des philosophes bien éloignés de la vérité, tels que Clément d'Alexandrie, Origène ; ils faisaient sans doute une différence entre certains hérétiques et d'autres ; mais, après cela, le schisme ou l'hérésie étaient également fatals (*), et si plus tard on fit une différence entre les deux, tout le monde s'accordait néanmoins pour refuser le salut sans distinction à ceux qui y tombaient, ou les brûler quand les bûchers devinrent la coutume de l'Église.

(*) C'est un fait curieux, dans les annales de l'Église, que ce qui a fait de Cyprien le champion opiniâtre de l'unité de l'Église et de la doctrine qu'il n'y avait de grâce nulle autre part, a été finalement abandonné et condamné par l'Église universelle, reconnaissant la validité du baptême schismatique ou hérétique. — Cyprien n'a jamais été consécutif avec lui-même.

Si c'est là l'histoire de l'Église, de quelle importance n'est-il pas de reconnaître que chacun, pour lui-même, est tenu de juger l'état de l'Église professante ; ceux qui avaient des oreilles ont été appelés de tout temps à reconnaître le jugement de Christ sur cet état et à se soumettre à la Parole à cet égard : en l'écoutant, chacun eût appris ainsi à ne pas confondre le corps de Christ avec le corps professant (*). Mais le chap. 3 de la seconde épître à Timothée nous donne une direction de plus ; l'épître nous invite expressément à éviter ceux qui renient la puissance de la piété, tout en en gardant la forme. Or, si je suis individuellement appelé à reconnaître le jugement de Christ quant à l'état de l'Église et à agir en conséquence, quelle que soit d'ailleurs cette action, l'Église dès lors a cessé d'être une autorité et elle est jugée par la Parole, à laquelle je suis expressément appelé à prêter mon attention dans ce jugement qu'elle prononce ; le jugement prononcé par l'Église comme corps professant ne peut pas être une autorité qui gouverne mon jugement spirituel, par lequel je suis tenu de suivre la Parole qui juge l'Église elle-même dans son esprit et dans son état. Christ nous appelle individuellement, expressément, à écouter ce que l'Esprit dit aux églises (comp. Apoc. 2:7, 11, 17 ; 3:6, 13, 22), non pas ce que l'Église dit, mais ce qui est dit aux églises. Je ne parle pas ici des conséquences qui peuvent en découler (les chap. 2 et 3 de la seconde épître à Timothée sont clairs sur ce point), mais de ce fait que chacun individuellement est appelé à écouter ce que Christ dit de l'état de l'Église. Il est digne de remarque que c'est à Éphèse, où il y avait tant de bénédiction et de privilèges (voyez l'épître aux Éphésiens et Apoc. 2:1-7), que le fait dont je parle s'accomplit pour la première fois. Le vase de la plus glorieuse grâce, Éphèse, représente la chute de l'Église, le point de départ de son premier état, et reçoit le solennel avertissement : «J'ôterai ta lampe de son lieu». Toutefois je ne veux pas dire autre chose maintenant, sinon que chacun, individuellement, est appelé à écouter Christ et à se soumettre au jugement qu'il prononce. Chacun individuellement pour lui-même est tenu de recevoir immédiatement de Christ, ou de l'Esprit par la Parole, ce qu'il dit, non seulement indépendamment de l'autorité de l'Église, mais même au sujet de l'Église elle-même. Se soumettre ainsi à la Parole est même la preuve que quelqu'un a des oreilles pour entendre, pour entendre Christ, pour entendre ce que dit l'Esprit.

(*) Augustin ne les confondait pas ; cependant il insistait sur ce que tous ceux qui se séparaient du corps professant étaient perdus, et faisait du jour du jugement le temps de la séparation et une sorte de purgatoire.

4 - Principe guidant le fidèle quand la chrétienté n'a plus que la forme de la piété

Quel est donc le principe qui doit gouverner le fidèle, une fois que la chrétienté a revêtu la forme de la piété sans la puissance, annoncée clairement par l'apôtre pour les temps fâcheux des derniers jours, où les chrétiens auront à se détourner de cette forme de la piété. Le principe en question nous est présenté sous une double face.

L'Église ne peut pas être l'autorité, car c'est elle qui nous a amenés aux temps fâcheux où nous avons à nous retirer de l'état de choses général, les hommes ayant revêtu la forme de la piété sans la puissance. Il n'y a ni principe, ni autorité pour me retenir dans un pareil état de choses ; je suis tenu de le reconnaître et de m'en retirer. Les deux faces du principe vrai qui doit me gouverner, c'est d'abord la connaissance de la personne de qui j'ai tout appris ; ensuite les Écritures.

4.1 - Sachant de qui tu as appris — 2 Tim. 3:14-15

La première de ces faces est aussi simple qu'importante. Une tradition s'établit ; personne ne sait par qui. On me dit que le fait que «l'Église l'a conservée» est une sûre base de ma foi. Mais Paul dit : Non, il faut que tu saches «de qui tu l'as apprise». On répond : «Des Pères» ou «avec leur consentement», mais sans me donner aucune source authentique. Timothée savait qu'il avait appris ces choses de l'apôtre Paul, d'un homme divinement inspiré, d'un docteur autorisé — et ainsi ces choses étaient sûres. Aucun enseignement de l'Église, aucune tradition, même universelle, ne peut m'assurer la vérité. Je ne puis pas dire de qui (παρὰ τινος) je

J'ai appris. Il faut, pour me faire recevoir quelque chose comme la vérité, que je trouve une personne dont l'autorité et l'inspiration soient certaines. Il faut que je sache de qui j'ai appris la chose. Ce principe s'applique aux «temps fâcheux», caractérisés par le désordre dans l'Église, car une forme de piété sans la puissance est elle-même le désordre ; or dans des temps semblables une source certaine d'autorité est d'une importance capitale. Si Paul, ou Pierre, ou Jean ont enseigné quelque chose, je sais que c'est la vérité ; j'en suis certain. Si les Pères, ou on ne sait qui, ont enseigné quelque chose, je n'ai aucune certitude donnée de Dieu.

4.2 - Les Écritures ou saintes lettres

La seconde face du principe auquel j'ai fait allusion et qui, en partie, se confond avec la première, ce sont les Écritures. Mais cette seconde autorité a un caractère spécial : les Écritures sont de «saintes lettres». Dieu dans sa bonté a voulu que ses saints, ayant la clef de la foi en Jésus Christ, eussent un guide sûr et certain, et il le leur a donné dans un corps d'écrits appelé par l'apôtre, c'est-à-dire par l'autorité divine, «les saintes lettres», desquelles un enfant, guidé par la piété de sa mère, pouvait avoir connaissance et qui devaient être reçues comme inspirées et ayant cette autorité divine. Ces «saintes lettres», composées d'un certain nombre d'écrits distincts, mais formant un ensemble, dont on pouvait parler comme d'un tout connu : « les saintes lettres » et de chaque partie duquel on pouvait dire : « toute Écriture », la bonté de Dieu nous les a données, sanctionnées de la manière la plus solennelle par le Seigneur lui-même, aussi bien que par son apôtre, comme un seul tout, oeuvre inspirée de divers auteurs, documents écrits qui, à cause de leur caractère inspiré, réclament la foi. «Sachant ceci premièrement, dit Pierre, qu'aucune prophétie de l'Écriture ne s'interprète elle-même. Car la prophétie n'est jamais venue par la volonté de l'homme, mais de saints hommes de Dieu ont parlé, étant poussés par l'Esprit Saint» (2 Pierre 1:20, 21). «Afin que fût accompli», répète constamment Matthieu, ou, dans un sens plus général : «Alors fut accompli» (Matt. 1:22, 23 ; 2:15, 17, 23 ; 4:14 ; 7:17 ; etc.). «L'Écriture ne peut être anéantie», dit le Seigneur (Jean 10:35). «Il est écrit dans les prophètes : «Et ils seront tous enseignés de Dieu» (Jean 6:45). «Si vous ne croyez pas ses écrits, comment croirez-vous mes paroles ?» (Jean 5:47). Et à Gethsémani, en contraste avec leur attitude «dans le temple», Jésus leur dit : «Mais tout ceci est arrivé, afin que les Écritures soient accomplies» (Matt. 26:56). Ainsi encore : «Alors il leur ouvrit l'intelligence pour entendre les Écritures», disant : «Il est ainsi écrit ; et ainsi il fallait que le Christ souffrît». Et le même jour : «Ô gens sans intelligence et lents de coeur à croire toutes les choses que les prophètes ont dites ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses, et qu'il entrât dans sa gloire ? Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliquait, dans toutes les Écritures, les choses qui le regardent» (Luc 24:45, 46 ; 25-27). — «Il fallait», parce que cela était dit dans l'Écriture. C'est ainsi que Paul pouvait dire : «l'Écriture, prévoyant... a annoncé...» (Gal. 3:8) ; et c'est ainsi que, comme on l'a souvent remarqué, le Seigneur cite l'Ancien Testament comme un tout reconnu et en usage parmi les Juifs : «Moïse, et... les prophètes, et... les Psaumes» (Luc 24:44). Jésus se servait des Écritures, du témoignage écrit, pour réduire au silence l'Adversaire, et il se référait à elles en censurant les Juifs, citant ces Écritures, l'une ou l'autre, comme partie d'une série de témoignages divins, qui les laissait sans excuse. Je ne rappelle pas ici les nombreux passages, dans lesquels l'autorité des Écritures est reconnue par le Seigneur et ses apôtres. Si l'on ne croyait pas aux Écritures, assure-t-il, quelqu'un ressusciterait en vain d'entre les morts pour convaincre les hommes (Luc 16:27-31) ; aucun témoignage de la réalité d'un autre monde ne servirait, si l'on n'écoutait pas ces écrits. Il y a plus : non seulement l'autorité de certaines Écritures particulières est affirmée ; mais, il est important de le remarquer, le fait qu'une chose se trouvait dans les Écritures, lui donnait l'autorité divine. Il suffisait qu'elle fût «Écriture», pour qu'elle fût revêtue de cette autorité. «L'Écriture ne peut être anéantie» (Jean 10:35). Ce n'est pas seulement qu'on puisse trouver dans l'Écriture des vérités (comme dans un sermon quelconque ou dans un traité comme celui-ci), ou bien, que la parole de Dieu y soit renfermée : mais le fait de se trouver dans les Écritures donne à ce qui s'y trouve l'autorité de la parole de Dieu. Placer une chose dans l'Écriture, est la méthode ordonnée de Dieu pour la revêtir de son autorité ; non pas seulement pour présenter la vérité, car tout homme peut être un moyen de la communiquer ; mais c'est l'autorité pour la vérité. Oui, ce qui est exprimé dans les Écritures est revêtu d'autorité divine et est reconnu par Christ lui-même et aussi par tous les apôtres, comme ayant cette autorité. Ceux-là étaient «plus nobles» qui examinaient «chaque jour les Écritures pour voir si les choses» qu'un apôtre disait étaient ainsi (Actes 17:11). Les Écritures ont autorité et sont adressées au peuple de Dieu ; elles ne sont pas adressées comme telles au clergé ou aux ministres de la Parole — sauf, nous l'avons vu, une très petite partie, mais elles sont adressées par ces ministres au peuple. Elles sont toutes utiles pour enseigner. Celles que l'apôtre Paul a adressées à ses compagnons d'oeuvre peuvent nous apprendre ce que l'Église était, ce qu'elle devrait être, et ce qu'elle serait.

5 - Les Écritures selon 2 Timothée (3:14-17)

Examinons donc de plus près ce que l'apôtre dit, dans sa lettre à Timothée, sur la valeur de ces livres et la place qu'ils occupent, et cela spécialement quand l'Église, perdant son vrai caractère, a pris la forme de la piété et en renie la puissance.

5.1 - Leur autorité

Après avoir rappelé que Timothée avait appris la vérité de lui, Paul dit : «Et que dès l'enfance, tu connais les saintes lettres». L'apôtre donne ce titre au livre bien connu qui, comme tel, avait autorité. Comme enfant, Timothée l'avait connu et en avait appris le contenu. Et ces «saintes lettres», par la foi en Jésus Christ, la grande clef de tout, pouvaient le rendre sage à salut. On dit qu'il s'agit ici de l'Ancien Testament. Sans doute, ce que Timothée avait connu dès son enfance, était l'Ancien Testament ; mais tout ce qui a droit à être appelé «les saintes lettres» est renfermé dans l'expression de l'apôtre et jouit des privilèges qui y sont attachés. Paul revendique cette autorité pour ce qu'il écrivait, 1 Cor. 14:37 ; et il fait la différence entre son expérience spirituelle, quelque grande qu'elle fût, et ce que le Seigneur disait (*). Mais les choses qu'il écrivait étaient les «commandements du Seigneur». Les derniers versets de l'Épître aux Romains nous assurent que le mystère de l'Évangile, caché dès les temps éternels, était donné à connaître par des Écrits prophétiques (**) à toutes les nations, et Pierre place les épîtres de Paul sur la même ligne que «les autres Écritures» (2 Pierre 3:15, 16). «L'Écriture» est quelque chose de connu : tout ce qui est cela a autorité et, par la grâce, la puissance d'éclairer ; tout ce qui est cela juge et n'est pas jugé.

(*) voyez : 1 Cor. 7.

(**) Non pas : «les Écrits des prophètes» — le passage est parfaitement clair

5.2 - Les Écritures, ressources du chrétien serviteur de Dieu

Les «saintes lettres» sont donc la ressource divine, et donnée de Dieu pour le chrétien, quand l'Église est dans un état de chute — «les Écritures», ce livre dont un enfant pouvait avoir connaissance — et elles peuvent rendre un homme sage à salut par la foi en Jésus Christ. Reconnaître la place donnée à l'Écriture, ce n'est pas rabaisser le ministère : Timothée ne méprisait pas Paul assurément ; mais l'apôtre appelé et doué de Dieu le renvoyait à ces «lettres», comme au sûr guide individuel pour un temps où l'Église était déchue et tombée dans un état de désordre.

Mais l'Écriture peut faire davantage : elle peut rendre «l'homme de Dieu... parfaitement accompli». Et ici nous trouvons plus que ce qu'on peut avoir connu dès l'enfance, plus que la sagesse à salut par la foi. Ce passage s'adresse à «l'homme de Dieu», à celui qui

est pour Dieu dans ce monde, expression empruntée à l'Ancien Testament, et dont la force est facile à saisir. En un certain sens, dans son service, «l'homme de Dieu» représente Dieu en tant qu'il agit sous sa direction et par sa puissance : «En toutes choses nous recommandant comme serviteurs de Dieu» (2 Cor. 6:4). Il est là tout au moins comme serviteur de Dieu dans le monde. Et ici nous ne trouvons pas le livre comme un tout, mais chaque partie du tout, ce qui est justement appelé «Écritures», est divinement inspiré (QeopneustoV). Il est évident que, si l'Écriture n'était pas divinement inspirée, elle ne pourrait pas avoir l'autorité que le Seigneur et les apôtres lui attribuent, et que nous ne verrions pas le Seigneur, dans les moments les plus solennels et de la manière la plus absolue, user de sa puissance divine pour rendre ses disciples capables de la comprendre (comp. Luc 24:45).

5.3 - Les Écritures sont tout ce qui est nécessaire

Mais il y a plus : Ce n'est pas toute la vérité, que les Écritures renferment la parole de Dieu ; mais tout ce qui est «Écriture» est inspiré et utile pour tout ce qui est nécessaire afin de rendre l'homme de Dieu parfait. Quiconque est appelé à agir pour Dieu dans ce monde, à le représenter devant le monde (car, quoique quelques-uns y soient appelés d'une manière particulière, tous ont plus ou moins à prendre cette place) — trouve dans l'Écriture tout ce dont il a besoin pour rendre accomplis son état et sa compétence pour le service. Or l'Écriture ne contient pas seulement ce qui est nécessaire ; mais tout ce qui est justement appelé «Écriture» est inspiré (*), est revêtu du nom donné par Dieu lui-même à ce qu'il veut qui soit reçu comme venant de Lui. Nous avons — un enfant a (en ce qui concerne l'autorité, que la foi seule peut rendre effective) des Écrits qui réclament la soumission de l'âme, comme étant la parole de Dieu adressée immédiatement à nous, en sorte que l'intervention de qui que ce soit porte atteinte aux droits de Dieu, à ses droits immédiats sur l'âme comme lui appartenant. Sans doute, d'autres personnes peuvent m'aider à saisir ce qui se trouve dans ces Écrits, mais c'est Lui qui m'amène à ce qui est là, et nul n'a le droit d'entraver les droits directs de ce qui est placé sur mon âme, qu'il s'agisse d'une personne quelconque ou de l'Église. Plus la prétention de le faire est élevée, plus est grande la culpabilité de celui qui la met en avant. Je reconnais l'autorité de toute l'Écriture comme absolue et directe de la part de Dieu. On peut sans doute m'aider à connaître mieux ce qui est écrit là, pour que j'en profite, que j'en jouisse et que j'y obéisse ; mais Dieu me dit expressément d'aller aux Écritures et de compter sur elles ; il m'instruit à faire ainsi individuellement, non pas comme si j'avais à les juger, mais comme reconnaissant en elles le droit de Dieu sur moi quand l'Église a pris la forme de la piété. Toujours vraie et toujours la joie de tous, quand l'Église était dans son état normal, soit dans les épîtres reçues des apôtres, soit dans les évangiles que Dieu nous a donnés, l'Écriture devient la vérité nécessaire quand l'Église s'est corrompue et qu'arrivent les temps fâcheux des derniers jours. N'oublions pas, si le sentiment de l'état présent des choses ne pèse pas sur nos âmes, que nous savons par les Écritures que ces temps commençaient lorsque Jean, Paul, Pierre et Jude écrivaient. Jean pouvait dire : «Nous savons que c'est la dernière heure» (1 Jean 2:18) ; il pouvait faire entendre, au milieu des sept Églises de l'Apocalypse, la voix du Seigneur avertissant l'Église qui se corrompait. Pierre pouvait nous dire que le temps était venu où le jugement devait commencer par la maison de Dieu (1 Pierre 4:17). Jude pouvait se trouver dans la nécessité d'écrire aux saints pour insister sur la foi qui a été une fois enseignée, parce que des gens étaient entrés dans l'Église qui seront les objets du jugement de Christ au dernier jour (Jude 3, 4). Paul pouvait nous montrer le mystère d'iniquité opérant déjà et se développant jusqu'à ce que le Méchant fût finalement révélé après l'apostasie (2 Thess. 2) ; il pouvait nous apprendre comment déjà tous recherchaient leurs propres intérêts et non ceux de Jésus Christ (Phil. 2:21) ; lui qui était le sage architecte, choisi pour poser le fondement (1 Cor. 3:9-11), lorsque le moment de son départ était arrivé, avertissait son enfant bien-aimé, comme il l'avait fait pour les anciens d'Éphèse (Actes 20), des jours fâcheux qui s'approchaient, annonçant que des hommes pervers et des séducteurs se lèveraient et iraient en empirant, l'Église elle-même ayant une forme de piété sans la puissance.

(*) Je ne doute pas que telle ne soit la vraie traduction de ce passage, mais d'ailleurs cela ne change rien au sujet qui m'occupe ici, car les mots «tout écrit divinement inspiré» attribuent également et spécifiquement l'inspiration à tout ce qui a droit à ce nom, et ajoutent ensuite d'autres traits caractéristiques.

C'est alors, comme nous l'avons vu, que l'apôtre revient à ce qui est individuel, car la seconde épître à Timothée ne nous apprend rien de l'Église, si ce n'est sa chute et sa ruine ; l'homme de Dieu a donc à tenir ferme contre le mal grandissant, et les Écritures prennent la place qui leur est assignée ; nécessité qui n'était pas autant sentie lorsque tous étaient dans le courant de la puissance divine, et recevaient les soins et les directions des apôtres eux-mêmes. Mais maintenant cette nécessité des Écritures, revêtues de l'autorité divine, divinement inspirées, pleinement et divinement suffisantes pour instruire, apparaissait pour les jours d'iniquité et de séduction qui s'étaient levés.

Alors aussi, cela est évident, les mots : «sachant de qui tu les as apprises» se confondent avec les Écritures.

La parole de Dieu, comme le Seigneur lui-même, procède de Dieu et est adaptée à l'homme. En cela, avec la Parole vivante, elle a une place qui appartient à elle seule et dans laquelle elle est parfaite.

5.4 - L'Écriture seule source de certitude

Je voudrais exhorter ici le lecteur à réaliser dans sa propre âme la portée de ce que l'apôtre Jean nous dit (1 Jean 2:24) et l'engager à insister auprès des autres sur ce passage, toutes les fois que l'occasion s'en présente : «Pour vous, que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous : si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous, vous aussi vous demeurerez dans le Fils et dans le Père», car ce passage se lie étroitement à ce que nous venons de dire. Aucune autorité n'est sûre et certaine pour le croyant, sauf celle de ce qui était «dès le commencement». Elle seule nous garde dans le Père et dans le Fils. Il peut y avoir une «antiquité très respectable et vénérable» ; et l'esprit de respect est une qualité très importante dans le croyant là où son objet est vrai ; s'il ne l'est pas, il devient un instrument effrayant de séduction ; mais pour fondement de sa foi, le chrétien a besoin de «ce qui était dès le commencement». C'est là l'autorité pour croire. Or, dans les Écritures, j'ai cette certitude ; j'ai la chose elle-même ; — et nulle part ailleurs. On peut prêcher la vérité et je puis en tirer profit ; mais par la Parole, ici spécialement par le Nouveau Testament, j'ai la certitude de ce qui était dès le commencement ; et je ne l'ai nulle autre part. Aucune entente mutuelle entre chrétiens ne peut me donner cela. Rome et la Grèce et l'Angleterre pourraient s'entendre, que leur accord ne me donnerait pas «ce qui était dès le commencement». Les Écritures me le donnent. On me trouve peut-être bien présomptueux de m'élever contre une autorité aussi respectable et aussi étendue que celle du monde chrétien ; il ne s'agit pas de mon jugement, mais de la foi en ce que Paul et Jean et Pierre et le Seigneur lui-même ont dit. Il n'y a pas de présomption en cela. Je fais ce qu'ils me disent de faire, savoir de «recevoir» et de «tenir ferme» «ce qui était dès le commencement». Si quelqu'un allègue que ces choses sont «difficiles à comprendre», je demande si ces hommes le sont moins ? Ce qui est présomptueux, c'est d'affirmer que de tels hommes savent enseigner la vérité mieux que les apôtres et le Seigneur lui-même qui parlaient aux foules. J'ai besoin, non pas de ce que l'Église primitive tenait pour vrai, mais de «ce qui était dès le commencement». C'est pourquoi l'apôtre déclare : «Celui qui connaît Dieu nous écoute ; celui qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas : à ceci nous connaissons l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur».

L'ÉLÉMENT HUMAIN DANS L'INSPIRATION par J.N. Darby

Bibliquest

Note : les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest
CW vol. 6 p. 365

Table des matières

- 1 - Qu'entend-on par «élément humain» ? — Importance du sujet
- 2 - Différents degrés d'inspiration
- 3 - La Parole de Dieu rapportant des choses non inspirées
- 4 - Des faits historiques = moyens d'instruction divine pour établir des principes
- 5 - Des faits historiques = moyens d'instruction divine sur les choses à venir et les voies de Dieu, et agissant sur le coeur et la conscience
- 6 - Intervention des pensées de celui qui raconte le récit
- 7 - Des auteurs différents pour des circonstances différentes, mais avec un plan d'ensemble
- 8 - Il faut que le Saint Esprit rende capable de connaître le dessein divin
- 9 - Prophétie et personnalité du prophète
- 10 - Les évangiles : élément humain de Christ
- 11 - Épîtres : élément humain débordant car Dieu opère par des dons dans et pour l'homme
- 12 - Inspiration dans le Nouveau Testament différente de celle de l'Ancien
- 13 - Valeur de l'élément humain de l'inspiration: c'est Dieu qui communique
- 14 - Circonstance humaines : des occasions d'être semblables à Christ

1 - Qu'entend-on par «élément humain» ? — Importance du sujet

La question de l'inspiration — question vitale pour les chrétiens, et même pour les hommes en général — a pris et conservé une importance considérable dans les contrées où l'on professe le christianisme. Cela m'engage à écrire quelques mots sur un point qui se rattache à cette question et au sujet duquel ceux même qui se disent orthodoxes se servent d'un langage très équivoque.

Il s'agit de l'élément humain dans l'inspiration.

Qu'il y ait dans l'inspiration un élément humain ne peut faire aucun doute, car ce sont des hommes qui sont inspirés, des hommes dont le langage, la pensée ou les facultés mentales ont été employés de Dieu. Nous disons les facultés mentales, car l'apôtre déclare parler «avec son intelligence».

N'oublions, pas toutefois qu'on se sert de l'expression «l'élément humain», pour désigner aussi les infirmités et les erreurs propres à l'intelligence de l'homme. Dans ce cas, il s'agit de l'esprit de l'homme laissé à lui-même, c'est-à-dire non inspiré, chose, on ne le niera pas, très différente de l'inspiration de l'esprit humain.

Ma raison principale pour aborder ce sujet gît dans la valeur infinie pour nous de l'élément humain. Il est le caractère même de la grâce qui nous a été révélée et communiquée. La faveur divine n'est pas seulement révélée à l'homme, elle l'est aussi dans l'homme. Notre bien-aimé Sauveur, centre et source pour nous de toute grâce, en est la preuve évidente, seulement nous trouvons en Lui bien plus que l'inspiration, car Il est une Personne, la Parole faite chair. Cette faveur divine révélée dans l'homme, caractérise toutes les voies de Dieu envers nous.

Ce qui est divin dans un homme possède un élément humain et nous est présenté en Christ : naissance, faim, soif, douleur, souffrance, compassion émue par ce qui se passait sous ses yeux, croissance en sagesse et en stature, dépendance dans la prière, obéissance, tentation (à part le péché), enfin la mort à laquelle Il s'est livré, car Il était expressément devenu homme pour pouvoir mourir. Quoiqu'il soit maintenant dans la gloire, l'élément humain l'y a accompagné. Il est le Fils de l'homme à la droite de Dieu, et, quand nous occuperons nous-mêmes cette place bénie, «Il se ceindra et nous fera mettre à table, et s'avançant Il nous servira». Bien que figurées, ces expressions sont la figure de ce merveilleux amour qui l'a fait prendre la forme d'un serviteur, devenir homme et continuer maintenant encore son service, et capable comme homme d'être touché par le sentiment de nos infirmités. Ce service, Il l'accomplira dans l'avenir comme homme, pour nous entourer de l'amour divin avec une tendresse divine et parfaite, capable de gagner et de fixer maintenant le coeur de l'homme, tandis que, dans l'avenir glorieux, nous pourrions pleinement en apprécier la valeur, en recevant les soins de cet amour. L'amour trouve sa joie dans le service, et Christ est devenu homme pour servir. Assurément, c'est là sa gloire, l'immensité de l'amour divin dans lequel les anges désirent regarder de près, mais cet amour inexprimable et infini, se trouve, grâce à Dieu, dans un élément humain. «Dieu montrera dans les siècles à venir les immenses richesses de Sa grâce dans Sa bonté envers nous dans le Christ Jésus».

Cette grâce prend le nom caractéristique de philanthropie (ou d'amour envers les hommes) (voy. Tite 3:4). Aussi entendons-nous, à la naissance du Sauveur, les anges, étrangers à l'envie, qui disent : «Gloire à Dieu dans les lieux très hauts et bon plaisir dans les hommes» (Luc 2:14) ; sujet aussi précieux que glorieux pour nous.

2 - Différents degrés d'inspiration

Bien que l'élément humain en Christ diffère de tout autre, car Il est la Parole incarnée, ce même élément caractérise toutes les voies de Dieu envers les hommes. Dans l'Ancien Testament en particulier, l'inspiration a ce caractère, et il constitue la valeur spéciale du livre. On voit l'Esprit de Christ agissant dans l'homme pour la manifestation limitée de la pensée de Dieu, à quelque degré que ce soit. La révélation, est-il dit, a été donnée «à plusieurs reprises et en plusieurs manières». Elle était en rapport avec l'homme et faisait connaître les choses qui le concernaient comme étant lui-même historiquement en relation avec Dieu. Elle est aussi un témoignage moral par lequel nous pouvons avoir la pensée de Dieu sur ces mêmes choses. Elle s'adresse à l'homme selon la lumière qu'il possède, et le rend, par là, responsable. Elle a aussi pour but de l'enseigner quant à la pensée et au jugement de Dieu. Cette révélation n'a pleinement eu lieu qu'en Christ —Dieu manifesté en chair, la Parole faite chair et habitant au milieu de nous — car Il disait ce qu'Il était dans Sa propre perfection, et Il était ce qu'Il disait.

La révélation du Nouveau Testament est d'un caractère différent, parce que nous y voyons l'homme retiré de la terre pour être élevé dans le ciel. Depuis la mort de Christ, des révélations célestes et un caractère céleste sont introduits dans les choses terrestres. En faisant abstraction de ses prophéties qui n'appartiennent pas proprement à cette révélation, le Nouveau Testament nous présente un homme dans le ciel, un homme céleste dans tous les détails de sa vie sur la terre, chose plus intime, plus familière, plus présente et plus pratique que ce que l'Ancien Testament nous révèle. Le chrétien est l'épître de Christ. Par la parole de la révélation, il doit donc être transformé à son image, puis amené à la manifester.

Qu'il s'agisse de révéler le christianisme, ou de le réaliser, le rôle de l'élément humain est ici plus qu'évident, mais c'est Dieu qui en prend possession.

La puissance divine et ce que l'on pourrait librement appeler l'inspiration, si l'on n'était exposé à l'abus de cette expression, agissent soit en tout homme qui exerce un don, soit par l'activité de la sagesse spirituelle. Dieu agit et forme le jugement spirituel, et l'instrument de cette action n'est béni que dans la mesure où cela a lieu.

Mais l'Écriture distingue soigneusement cette espèce d'inspiration de l'inspiration dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire de communications possédant une autorité divine sur l'âme, comme étant faites par Dieu lui-même. Un homme inspiré, Paul, peut dire : «J'ai reçu miséricorde du Seigneur pour être fidèle» (1 Cor. 7:25) ; ou : «J'estime que moi aussi j'ai l'Esprit de Dieu» (v. 40) ; ou bien : «Quant à ceux qui sont mariés, je leur enjoins, non pas moi, mais le Seigneur» (v. 10), ou encore : «Aux autres je dis, moi, non pas le Seigneur» (v.12). L'apôtre distingue donc soigneusement la saine et divine sagesse qui faisait par l'Esprit le fond de son expérience, ou l'action morale du Saint-Esprit dans son esprit à lui, des choses qu'il avait reçues du Seigneur lui-même, de manière à les donner comme son commandement. L'inintelligence de quelques-uns prétend que de tels passages sont la preuve que tout dans la Parole n'est pas inspiré, puisqu'on en distingue une partie comme expérience spirituelle. Cette assertion provient d'une erreur sur la nature même de l'inspiration, et me pousse à en dire quelques mots.

3 - La Parole de Dieu rapportant des choses non inspirées

Le terme inspiration ne signifie nullement que tous les actes et toutes les paroles rappelés ou enregistrés dans l'Écriture, soient inspirés. Nous trouvons dans la Bible les paroles du diable, celles d'hommes impies, celles d'hommes saints mais faillibles. En pareil cas, l'écrivain est inspiré pour nous donner ces choses comme il le fait. Dieu, connaissant notre tendance à nous laisser induire en erreur au sujet de l'inspiration, a inspiré Paul pour établir la différence entre cette dernière et le plus haut degré de sagesse ou d'intelligence spirituelle. On ne pourrait trouver sur ce point un témoignage inspiré plus important. Il décide la question si souvent soulevée de nos jours, et juge l'erreur dans laquelle sont tombés les hommes présomptueux qui la propagent. L'opération de l'Esprit, formant et dirigeant les pensées des hommes, n'est pas l'inspiration proprement dite. Quant à cette dernière, ses formes sont variées en raison de l'élément humain, quoiqu'elle procède d'une seule source et d'une seule autorité.

4 - Des faits historiques = moyens d'instruction divine pour établir des principes

Quant au contenu de la Bible, nous y trouvons d'abord la révélation des oeuvres de Dieu, et cela dans un récit aussi simple que merveilleux, tel que l'inspiration seule pouvait nous le donner. Puis le péché de l'homme et sa chute sont retracés et mis en lumière dans leur origine et leur développement. Le développement du mal exige que les voies de Dieu soient révélées, et cette révélation a un double caractère : d'abord l'histoire des faits auxquels ces voies se rapportent, puis la manière dont Dieu les a exprimées.

Ensuite vient l'histoire d'Abraham, mais pour comprendre sa position il nous fallait connaître le jugement de l'homme à Babel, après le déluge, et la formation des nations en langues diverses ; car c'est hors de ces nations que la gloire de Dieu appelle Abram. Dans l'histoire du patriarche, la promesse, l'appel, la séparation du monde, sont mis en lumière comme le principe fondamental qui est à la base de tout le reste. Mais Abraham était-il destiné à jouer le rôle d'un poteau inerte, pour y suspendre des principes ? Non certes ; il était un homme vivant et agissant par la foi à la suite de son appel, et il se confiait en Dieu au sujet des promesses. Aussi Dieu se fait connaître à lui sous deux aspects : comme le Tout-Puissant (Shaddaï), pour le chemin journalier de la foi, et comme le Révélateur des promesses. Ce dernier titre nous ouvre toute l'histoire de ses conseils à l'égard d'Israël et de sa grâce envers les nations.

Un homme, il est permis de le dire, aurait été parfaitement incapable de réunir tous ces principes dans l'histoire d'un seul homme, encore moins de faire ressortir leur portée quand il s'agit d'établir les principes de la marche et du but à atteindre, dans l'histoire actuelle du monde (Juif ou gentil), et de montrer comment ceux qui s'attendent à Dieu sont bénis avec le croyant Abraham.

Dans tout cela nous trouvons un élément humain, parce que le sujet qui nous est enseigné est la relation de Dieu avec l'homme, et comment elle subsiste de son côté et du nôtre. La promesse est de Dieu ; la foi, bien qu'elle soit de Dieu et qu'il en soit l'objet, est dans l'homme ; elle peut être exercée et resplendir d'un éclat parfait, ou bien faire défaut et manifester ainsi ce qu'est l'homme. Tout cela, et bien plus encore, constitue la révélation qui retrace une histoire parfois ordinaire, parfois extraordinaire, dans laquelle ces choses sont mises en lumière. Mais qui pourrait le faire de manière à nous instruire au sujet de toutes les voies de Dieu dont le Nouveau Testament nous révèle l'entière portée, car c'est lui qui manifeste la vraie lumière ? Dieu seul peut le faire, Lui qui sait ce qu'il veut nous enseigner et ce par quoi nous pouvons l'être.

Comment Moïse, ou, selon ces rationalistes insensés, quelques imposteurs sous le règne de Josias, auraient-ils pu savoir des choses pouvant servir de principes pour tous les temps, formant la base et étant l'image anticipée d'un dessein qui, jusqu'à ce jour, n'est pas même encore entièrement accompli ?

Et pourtant Moïse nous donne l'histoire comme une série de faits qui eurent lieu alors, faits utiles à Israël pour ce temps-là, nécessaire pour lui enseigner sa place devant Dieu et pour justifier sa confiance en Lui. Mais, en revêtant cette histoire de conceptions et de sentiments qui devaient produire ce résultat, Moïse entrait de coeur dans ce récit, et en usait pour lui-même.

Tout cela revient à dire que l'élément humain est contenu dans la révélation, et lui est essentiel si elle doit agir dans le coeur de l'homme, sur ce coeur et par lui. Seulement Dieu prend possession de cet élément humain et s'en sert pour des desseins de grâce qui ne peuvent être dépassés que par leur perfection en Christ. La foi elle-même, ne doit-elle pas contenir un élément humain ?

Toutes les communications de la Parole ne sont pas l'expression de la foi, quoique cette dernière y soit impliquée ; mais une très grande partie, la partie historique de cette Parole, est en beaucoup de points l'exercice et l'expression de la foi, sinon elle n'aurait pas de valeur. Il est impossible de séparer la foi de la révélation. Quand nous lisons (Ex. 32:13) : «Souviens-toi d'Abraham, d'Isaac et d'Israël tes serviteurs», n'est-ce pas une révélation ? C'est en effet le point autour duquel tout tourne. Dieu est ramené pour ainsi dire à sa promesse et non au jugement, et cela par la précieuse foi et par l'intégrité de coeur de son serviteur. C'est de ce principe de la foi que dépend toute espérance humaine ; c'est sur lui qu'est fondée l'épître aux Galates et, bien plus, notre espérance céleste elle-même. Mais n'y a-t-il pas là un élément humain ? La foi et la grâce en Moïse, son renoncement à lui-même, son précieux dévouement pour la gloire de Dieu et la bénédiction de son peuple, ne sont-ils pas en jeu ? Est-ce que je ne reçois pas ici en même temps un enseignement divin quant à la manière dont la grâce agit dans un homme ? Mais si je ne reçois pas cet enseignement de la part de Dieu, quel en est le profit ? Le fait même que tout cela est de l'histoire — la partie de la Parole dans laquelle l'homme semble entrer le plus spécialement en jeu — exige qu'elle soit inspirée de Dieu, qu'elle possède les éléments par lesquels je puisse recevoir une instruction divine. Oui, la vraie valeur de cette histoire est que je possède une instruction donnée de Dieu, sur la scène et dans la sphère de l'homme.

5 - Des faits historiques = moyens d'instruction divine sur les choses à venir et les voies de Dieu, et agissant sur le coeur et la conscience

Envisageons maintenant la question d'un autre côté. Si j'ai besoin d'apprendre ce que l'homme est en réalité, et les voies de Dieu envers lui, sera-ce seulement par des dogmes plus secs et plus improductifs que le grand désert et tels qu'un concile pourrait les établir ? Ou bien apprendrai-je ces choses au milieu d'une scène où tout se passe entre des hommes vivants et le Dieu vivant ? Dieu,

dans sa sagesse, a choisi la seconde alternative, mais il me faut, dans ce cas, avoir une connaissance exacte et véritable des fautes, des infractions, des manquements, des péchés, des actes et des motifs mélangés de l'homme, en un mot, de ce qu'il est, de ce qu'il est devant Dieu, et il me faut être avec Dieu pour l'apprendre. Il faut que je possède les faits réels, mais tels qu'ils sont dans la pensée de Dieu, sinon ils ne m'apprendraient pas du tout cette pensée. Il me faut savoir comment le mal est apparu, comment il a été pardonné, jugé, comment plus tard il a porté ses fruits douloureux ou néfastes.

Peut-être me dira-t-on : Vous confondez précisément ce que nous distinguons : le récit et la chose qui y est révélée. — Non point, car dans cette histoire le récit est en grande partie la révélation (non pas toujours, car nous trouvons parfois dans le récit les paroles mêmes de Dieu) La Parole est parfaite et doit l'être pour avoir une utilité quelconque. Mais il y a plus que cela. Les choses ont lieu selon la relation de l'homme avec Dieu à ce moment-là, elles font partie de cette relation. Prenez, par exemple, le cantique de louange à la mer Rouge : si Moïse et Israël l'avaient chanté selon nos notions célestes actuelles, il aurait été absolument hors de place, tandis que leur louange correspond à leur état du moment. C'est dans le même esprit que tout cela nous est révélé comme histoire. Ce n'est point un commentaire sur ce qui s'est passé, c'en est l'histoire.

Nous trouvons donc ici, comme toujours, l'élément humain dans l'histoire, mais c'est par son moyen que je reçois l'instruction divine, d'abord pour établir des principes, ensuite comme image des choses à venir, car «ces choses leur sont arrivées en types et elles sont écrites pour notre instruction à nous que les fins des siècles ont atteints».

Enfin cette même histoire nous présente les voies de grâce et de patience de Dieu envers l'homme, ininterrompues depuis la chute. J'y trouve la promesse précédant la loi, ensuite la loi introduite pour poser la question de la justice, et enfin, l'homme ayant été pleinement convaincu du péché sous la loi, Celui qui est l'objet de la promesse devenant notre justice de la part de Dieu.

Si l'histoire est employée de Dieu dans la Parole pour établir des principes éternels de vérité, j'y trouve aussi une instruction quant à ce que l'homme est sous le gouvernement de Dieu, et elle agit sur mon cœur et sur ma conscience, comme elle ne l'aurait jamais pu, sans la présence de l'élément humain, car c'est là qu'est toute la valeur de l'histoire et de la révélation. Si vous ôtez l'usage divin de l'élément humain, vous avez tout perdu, et, pis encore, vous n'avez qu'une histoire erronée pour nous instruire.

6 - Intervention des pensées de celui qui raconte le récit

Souvenons-nous de ce simple principe : Si Dieu entre dans l'homme et se sert de l'élément humain, c'est précisément l'opposé d'un homme abandonné par Dieu à ses propres pensées et à son appréciation mentale, car l'incrédulité, quand elle parle de l'élément humain, l'entend ainsi. Pour elle, l'histoire n'est pas seulement l'histoire de l'homme, mais l'histoire de l'homme par un homme. Pour le croyant, c'est l'histoire de l'homme, mais afin de faire pleinement ressortir ce qu'il est dans ses rapports avec Dieu, et sous les voies de Dieu envers lui, et afin d'enseigner tous les hommes dans tous les âges, tout en nous offrant une image des choses à venir. C'est donc une histoire donnée de Dieu, mais l'historien y entre complètement, comme dans une histoire vivante à laquelle lui-même et le peuple sont intéressés, sans quoi elle n'aurait pas eu de réalité ni pour alors, ni pour aujourd'hui.

Je parle ici des faits ; je lis cette histoire ; dans une grande partie, j'y vois Moïse agissant, sentant, parlant, louant l'Éternel, et je ne puis, ni ne désire, séparer ce récit des pensées et des sentiments vrais de celui qui le raconte.

Que, dans les livres de Moïse, il s'agisse non plus de lui-même, mais d'Abraham ou de tout autre, on n'y trouvera point de différence réelle ; car dans les deux cas, c'est le Saint-Esprit, racontant par l'homme ce qui s'est passé dans l'homme et à son sujet. Seulement, quand il s'agit d'autres personnes, la preuve de l'élément humain est moins apparente, l'intérêt de Moïse ou de l'historien sacré aux choses qu'ils rapportent n'étant pas aussi évident ; mais je ne doute pas que le cœur et l'intérêt de Moïse ne fussent aussi engagés dans l'histoire d'Abraham que dans sa propre histoire, et tout autant que lorsqu'il disait : «Vous avez été rebelles à l'Éternel, depuis le jour que je vous ai connus» (Deut. 9:24).

7 - Des auteurs différents pour des circonstances différentes, mais avec un plan d'ensemble

L'histoire, racontée par diverses personnes, nous donne la succession de toutes les voies de Dieu et de toute sa manière d'agir, fruit d'une seule pensée qui se manifeste par des récits, dans lesquels les écrivains n'avaient, ni — pour la plupart — ne pouvaient avoir aucune connaissance du plan de l'ensemble. L'homme innocent, l'homme sans loi et sans frein, la promesse survenant comme une chose à part, l'homme sous la loi, sous la sacrificature, la royauté dépendant de la loi, la royauté souveraine, illimitée, sur le monde, les prophètes venant rappeler la loi, prédire Celui qui devait venir et annoncer les jugements—enfin la Semence de la promesse, la grâce apparaissant dans le monde ; tout cela est de l'histoire, l'histoire comme elle apparaît de fait dans l'Écriture, une histoire qui contient les principes d'action de Dieu envers l'homme, le mettant moralement, de toute manière, à l'épreuve, et manifestant l'état dans lequel il se trouve, dans lequel moi-même je suis, devant Dieu. Aucun de ces écrivains ne pouvait penser aux rapports d'une partie de cette histoire avec l'autre ; aucun d'entre eux n'y fait allusion. Dans tous ces récits il s'agit de l'homme, mais de l'homme mis en lumière par les relations de Dieu avec lui. Ils nous sont rapportés par l'homme qui y est intéressé, car c'est l'histoire de son propre peuple, ou ce qui la prépare depuis la création jusqu'au temps de l'écrivain. Ce peuple est aimé de Dieu ; Dieu a déployé ses voies envers lui, et c'est un tout dont un seul homme ne pouvait être l'auteur, une représentation divine de ce que l'homme est et des voies de Dieu envers lui.

8 - Il faut que le Saint Esprit rende capable de connaître le dessein divin

Cela m'amène à une autre remarque, c'est que, pour comprendre une telle révélation, il faut connaître le dessein de Dieu, et seul, le Saint-Esprit agissant en nous peut nous en rendre capables. Il agit en rapport avec notre état moral, et l'on trouve par conséquent des degrés d'intelligence spirituelle. Mais quand l'Écriture est donnée ou employée par les écrivains sacrés, j'y trouve le récit divin que j'ai à comprendre. S'il en était autrement, je ne me soucierais pas d'y prendre garde comme à une instruction divine. Ce récit est parfait, afin d'être propre à nous faire connaître la pensée et les voies de Dieu, et à nous présenter des déclarations prophétiques et la vérité chrétienne absolue qui est la clef de tout.

Les Saintes Écritures sont données par inspiration de Dieu et sont capables de nous rendre sages à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus. Il est nécessaire, comme tout chrétien le sait, que la lumière divine soit en nous, afin de pouvoir les comprendre (Luc 24:45 ; 1 Cor. 2:14). Je pourrais insister sur ces passages si je parlais de l'inspiration en général, mais mon objet actuel est l'élément humain.

On oublie constamment ce dessein de Dieu, et nous sommes exposés à nous y tromper, car c'est une question d'intelligence spirituelle qui dépend directement de notre état moral. «Il fera marcher dans le droit chemin les débonnaires» (Ps. 25:9). Dieu cache ces choses aux sages et aux intelligents et les révèle aux petits enfants.

Dans une attaque incrédule contre l'Écriture, attaque qui a fait du bruit, c'était le caractère historique du Pentateuque qui était mis en question. Or la Genèse est historique, c'est-à-dire qu'elle enregistre les faits de l'histoire dans la mesure où ils suffisent pour établir tous les grands principes du gouvernement de Dieu dans le monde et ses desseins à l'égard du monde, en prenant comme centre la semence d'Abraham.

De même le commencement de l'Exode est historique, mais a pour but d'établir le grand principe d'une rédemption divine, avec ses conséquences inconnues jusqu'alors : Dieu habitant avec les hommes et la mise à part pour Lui. Ensuite, la plus grande partie du livre n'a rien d'historique. Nous apprenons par ailleurs que le peuple avait négligé les ordonnances de Dieu. Aucun de leurs enfants n'avait été circoncis ; ils avaient porté le tabernacle de Moloch et l'étoile de leur dieu Remphan. Sans doute quelques hommes pieux devaient avoir gardé ces ordonnances, mais l'Exode n'en mentionne aucun. Ce n'était pas l'objet du livre. Quand le peuple atteint Sinaï, les choses dont il est parlé sont selon le modèle montré sur la montagne, et ces choses sont aussi vraies, aussi importantes que si aucun sacrifice n'avait jamais été offert.

Mais, en ne prenant même que l'histoire, nous y trouvons des faits qui leur arrivaient en types et ont été écrits pour notre instruction, c'est-à-dire que le but était non de donner une histoire détaillée d'Israël, mais des faits significatifs destinés à nous instruire. Je dis, des faits, mais non pas donnés dans un récit logique qui les enchaîne historiquement l'un à l'autre. Ce récit est parfait pour le but qu'il se propose, c'est-à-dire pour nous enseigner les voies de Dieu envers son peuple, leurs voies envers Lui, leurs difficultés et leurs dangers, sa patience et sa bonté. Ai-je besoin de dire que je ne doute pas qu'Israël ait passé réellement à travers la mer Rouge, que Dieu lui ait donné la manne, que l'arche de l'alliance ait été construite, mais ce qui est en question c'est l'importance que ces faits ont pour moi.

Concluons donc que nous ne possédons pas des faits avec lesquels on puisse construire toute une histoire logiquement déduite, bien que tout ce qui était nécessaire aux rapports du peuple avec Dieu et à sa responsabilité dans les siècles subséquents, nous soit clairement et complètement donné, mais nous possédons un trésor complet d'instruction divine à tous égards, instruction à laquelle le récit historique s'adapte scripturairement.

Le Deutéronome est une révélation tout à fait distincte et déclarée telle. C'est une alliance faite dans les plaines de Moab, outre l'alliance en Horeb (Deut. 28:69). Il n'y est pas question d'histoire, sauf en quelques petites parties destinées à servir de base à d'autres. Ce sont des exhortations et des directions pour l'avenir, en vue du temps des juges et des sacrificateurs, où le peuple, déjà éloigné de Dieu, réclamait un roi. L'alliance du Deutéronome était fondée sans doute sur la relation d'Israël avec Dieu, selon l'alliance sinaïtique, mais elle suppose formellement l'infidélité du peuple, fournit en grâce des directions pratiques pour son état, et en prédit l'issue, soit en jugement, soit en grâce souveraine.

9 - Prophétie et personnalité du prophète

Je m'arrête moins sur la prophétie proprement dite que sur l'histoire, parce que l'élément humain est moins apparent dans la première. Quand il est dit : «Ainsi dit l'Éternel», ou : «La parole de l'Éternel vint», c'est une parole formelle. Cependant, même alors, on ne peut douter que Celui qui parlait par les prophètes, les formât à cela, seulement il possédait le vase par lequel il s'exprimait. «De saints hommes de Dieu ont parlé, étant poussés par l'Esprit Saint» (2 Pierre 1:21). Quand Ésaïe dit : «Oh ! si tu fendais les cieux ! Si tu voulais descendre, et que devant toi les montagnes se fondissent !» (És. 64:1) qui pourrait douter que dans ses paroles et ses sentiments, le cœur d'Ésaïe ne fût sérieusement engagé à chercher la gloire de Dieu et à s'identifier avec le peuple, Dieu l'ayant formé pour le service auquel il l'avait destiné ? Mais Dieu, agissant dans le prophète, produisait ce désir intense, aussi propre à émouvoir les cœurs, que des avertissements ou des paroles prophétiques étaient propres à réveiller la conscience ou à soutenir la foi.

Quand Jérémie, au milieu de tristesses accablantes, et aux prises avec une méchanceté irrémédiable, s'écrie : «Malheur à moi, ma mère ! de ce que tu m'as enfanté homme de débat et homme de contestation à tout le pays» (Jér. 15:10), qui mettrait en doute la présence de l'élément humain —un cœur brisé et rempli de douleur ? Quand ce même prophète exprime la difficulté de concilier son jugement du mal et son amour pour le peuple, comme peuple de Dieu, et que Dieu lui répond, en l'instruisant quant aux sentiments exacts et à la marche qu'il approuve, un cœur vrai, sous le poids de sentiments analogues, trouve dans ce conflit plus d'instruction divine que si ce n'était qu'une sèche déclaration de la vérité. Bien plus, il y trouve l'intérêt que Dieu prend aux sentiments qui l'occupent et y reconnaît sa propre association à la gloire de Dieu dans son peuple sur la terre. Tous ces sentiments ont pour base l'élément humain, mais Dieu les en fait sortir pleinement, pour les exprimer d'une manière divine en leur donnant sa propre réponse. Nous voyons donc distinctement dans les prophètes l'usage divin de l'élément humain.

10 - Les évangiles : élément humain de Christ

Passons maintenant au Nouveau Testament.

Nous y trouvons en partie moins et en partie beaucoup plus, l'élément humain, et ce sujet est d'une très grande beauté.

Les évangiles nous présentent la Parole faite chair, et, comme cela a été souvent remarqué les divers caractères de Christ : Messie, Emmanuel, dans l'évangile de Matthieu ; Serviteur, prophète, dans celui de Marc ; Fils de l'homme, second Adam, venu en grâce, après une description ravissante du résidu d'Israël, dans l'évangile de Luc ; enfin, dans l'évangile de Jean, non plus Jésus en Galilée, au milieu des pauvres du troupeau, ou bien se manifestant en grâce aux gentils, mais l'amour de Dieu en Judée, au milieu d'une race réprouvée et perverse, apportant une chose nouvelle et divine sur la terre, soit dans sa Personne, soit, plus tard, dans celle du Consolateur. Le sujet de cet évangile est Dieu manifesté en chair ; il va donc sans dire que l'élément humain y est inséparable de sa divinité ; mais le sujet absorbe tout. Nous trouvons des doutes, de l'ignorance, de l'inimitié chez ceux qui l'entourent, mais, sauf une ou deux expressions, l'évangile de Jean ne contient pas trace de l'élément humain dans son récit ; il est dans la Personne qui absorbe tout. Le sujet est trop élevé, trop saint, pour que le Saint-Esprit, se servant de la plume de l'homme, y introduise les sentiments de l'homme à son égard. Il est lui-même le modèle et la perfection de ce qui est divin dans l'homme, au milieu des circonstances qui nous entourent, et il n'est pas besoin d'autres expressions humaines pour montrer comment Dieu rencontre l'homme dans ces circonstances. Il est cela. J'y trouve une grande perfection et un grand charme ; j'y vois une auréole autour de la personne de Jésus qu'aucune expression n'aurait jamais pu atteindre. Des sentiments humains auraient gâté cette peinture, où l'on voit toute la perfection de Dieu rencontrant l'homme dans une Personne.

11 - Épîtres : élément humain débordant car Dieu opère par des dons dans et pour l'homme

Dans les Actes, nous retrouvons l'élément humain bien à sa place, mais cela n'exige pas une mention particulière.

Dans les épîtres, l'élément humain déborde, car elles expriment le caractère particulier de privilège et de grâce selon lequel l'amour et l'Esprit de Dieu agissent en nous à l'égard des autres ; le déploiement et la description de l'oeuvre de Dieu en nous, mis en lumière par les dons qui opèrent dans le corps. Christ avait reçu des dons dans l'homme et pour lui (Ps. 68:18). C'était introduire l'homme dans les lieux célestes où Christ est monté, c'était la conformité à cette position de Christ, produite dans l'homme par le Saint-Esprit, et déployée par ceux dans lesquels elle avait été produite en premier lieu, afin qu'ils pussent la communiquer ; comme le Seigneur lui-même l'exprime : «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive». Cela a trait à l'âme de chacun individuellement, mais alors, «de son ventre», de ses affections les plus intimes, «couleront des fleuves d'eau vive». Or il disait cela de l'Esprit Saint, du Consolateur, qui devait être donné après son ascension, mais cela devait avoir lieu dans un homme qui avait bu de Christ et des plus secrètes affections duquel coulait le témoignage divin.

12 - Inspiration dans le Nouveau Testament différente de celle de l'Ancien

Cependant il y avait des cas où l'élément humain était complètement inactif. Un homme parlait en langues et disait des mystères dont d'autres pouvaient jouir, s'ils connaissaient cette langue, mais sans qu'il sût lui-même ce qu'il disait, quoiqu'il eût conscience que l'Esprit agissait en lui et mettait son âme en rapport avec Dieu et les choses divines. Dans ce cas son intelligence était sans fruit, et s'il parlait avec elle pour interpréter ce qu'il avait dit, c'était aussi par une révélation qui lui était faite. Alors, s'il était un instrument inspiré pour communiquer la pensée de Dieu à d'autres, il parlait en paroles enseignées du Saint-Esprit et communiquait les choses données par l'Esprit avec des paroles données de la même manière.

À part cela, ce qui caractérise spécialement les épîtres, c'est l'élément humain, le privilège d'aimer avec un amour divin, d'endurer toutes choses pour l'amour des élus, afin qu'ils puissent obtenir le salut qui est dans le Christ Jésus, avec la gloire éternelle et, comme il fallait que la vie de Christ pénétrât et fût exprimée à travers toutes les circonstances de la vie humaine, cet amour et cette vie, entrant avec la parfaite sagesse du Saint-Esprit dans ceux qui étaient inspirés, les pénétraient tous ; ils exprimaient la pensée de Christ quant à cette vie, comme le Saint-Esprit leur donnait de le faire, car il fallait que ce pût être la sagesse divine, venant directement de Dieu, bien qu'elle fût dans un homme et par un homme.

Cette inspiration différait de celle de l'Ancien Testament, en ce que l'Homme, le Seigneur, le Chef de tout, était monté en haut, et avait reçu des dons pour les hommes, membres de son corps. Dans les temps anciens, les hommes pouvaient dire : «Qui a connu la pensée du Seigneur ?» (És. 40:13 ; 1 Cor. 2:16). Et cependant, inspirés par Lui, ils pouvaient exprimer une partie de ses conseils dans la mesure où il Lui plaisait de les communiquer ; ils pouvaient aussi écrire l'histoire, étant parfaitement conduits par Lui, quoiqu'ils ignorassent complètement sa portée, ou la place qu'elle occupait dans l'ensemble. Mais nous, nous pouvons voir ces choses, en connaître l'ensemble, et par là en discerner l'origine divine. Les prophètes recherchaient et scrutaient leurs propres prophéties pour les comprendre, tandis que l'apôtre pouvait dire : «Nous avons la pensée de Christ» (1 Cor. 2:16).

Sans doute, les hommes inspirés du Nouveau Testament ne pouvaient donner que ce qui leur était donné, mais ils le communiquaient comme le possédant eux-mêmes, comme Sa pensée à Lui qui était la sagesse de Dieu. On pouvait rencontrer une émission de pensée inférieure, sans fruit pour l'intelligence de celui qui parlait, mais apportant la preuve que tout était de Dieu. Il n'en était pas ainsi de l'inspiration du Nouveau Testament propre aux apôtres dans leur service ; elle était la parfaite communication de la pensée de Christ, aussi bien à eux que par eux, et avec les paroles données par le Saint-Esprit qui leur avait révélé cette pensée. Ils la recevaient d'une manière intelligente par le même Esprit. Cette pensée de Christ élevait l'homme dans toute la gloire et dans tous les conseils dont Christ lui-même est le centre devant le Père, mais elle descendait aussi, parce que Lui est devenu notre vie, dans la conduite d'un esclave envers son maître, d'un maître envers son esclave, et s'abaissait jusqu'aux petits enfants qui n'étaient pas tenus pour indignes de la grâce et des soins de Celui qui les avait jadis entourés de ses bras. Y a-t-il quelque chose de trop insignifiant pour s'y montrer chrétien, quelque chose qui soit sans valeur pour y être guidés par l'Esprit de Christ ? Y a-t-il rien qui soit trop élevé pour ceux qui sont unis à Christ et lui seront un jour semblables ? Mais il faut, de notre part, une vraie humilité pour embrasser ces choses, car c'est l'Esprit seul qui sonde toutes choses, même les choses profondes de Dieu.

13 - Valeur de l'élément humain de l'inspiration: c'est Dieu qui communique

Je sens l'imperfection de cette esquisse, même quant à la partie du sujet que j'avais en vue. Mon but n'est pas de prouver l'inspiration, mais d'apprécier l'élément humain qui en fait partie, afin que nous lui donnions toute la valeur qui lui appartient, et que les simples ne se laissent pas tromper par l'incrédulité savante ou même orthodoxe. Celle-ci voudrait leur faire croire que si Dieu se sert de l'homme, de ses lèvres, de son intelligence, de toute sa pensée, c'est la même chose que de l'abandonner à lui-même et de me livrer moi, à sa folie et à l'incertitude d'un mélange inséparablement lié aux infirmités de l'intelligence humaine. Toute Écriture (et le Nouveau Testament vient se ranger sous cette rubrique) est donnée par inspiration de Dieu ; toute prophétie aussi, car de saints hommes ont parlé autrefois étant poussés par l'Esprit Saint ; le Nouveau Testament aussi, car ce que le Saint-Esprit révélait était communiqué «en paroles enseignées par l'Esprit», et enfin, c'est à l'Écriture que nous sommes renvoyés par l'apôtre au milieu des dangers des derniers jours.

Quant à l'élément humain dans l'inspiration du Nouveau Testament en particulier, un ou deux passages l'expriment clairement. Outre les bases historiques posées dans l'histoire de l'homme et du peuple de Dieu, l'Ancien Testament rendait témoignage à Christ. Lui, était le sujet et l'objet de ce témoignage, mais le témoignage de Christ lui-même, et, par grâce, le nôtre sont différents. Le témoignage de Christ était l'expression de la vie en Lui-même, le nôtre, quoique imparfait, est la vie de Jésus manifestée dans nos corps mortels, une épître de Christ écrite par l'Esprit du Dieu vivant sur les tables de chair du cœur.

Quoiqu'il y eût aussi, pour les langues et la prophétie, des sentences dictées, l'inspiration du Nouveau Testament participait du caractère que nous venons d'indiquer : la communication du sujet était apportée au cœur et à l'intelligence avec toute sa bénédiction. Comment Paul devint-il un apôtre et un serviteur de l'Église ? Par la révélation de Christ dans la gloire qui lui fut faite en vue de sa propre conversion. «Quand il plut à Dieu», dit-il, «qui m'a mis à part dès le ventre de ma mère, et qui m'a appelé par grâce, de révéler son Fils en moi, afin que je l'annonçasse parmi les nations, aussitôt je ne pris pas conseil de la chair, ni du sang» (Gal. 1:15-16). Et encore : «Le Dieu qui a dit que du sein des ténèbres la lumière resplendit a relui dans nos cœurs pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus-Christ» (2 Cor. 4:6) De même, en 1 Cor. 2:12-14, les apôtres avaient reçu l'Esprit pour connaître eux-mêmes les choses qui leur avaient été données de Dieu, seulement quand ils avaient à faire à d'autres ces communications divines, ils parlaient en paroles enseignées par le Saint-Esprit. C'est aussi l'enseignement du Seigneur lui-même sur ce sujet. «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive... et, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui» (Jean 7:37-39). Les fleuves qui coulaient pour d'autres étaient le résultat du fait qu'on avait bu pour soi-même. Cela est vrai pour tous ceux qui exercent un ministère, seulement, comme nous l'avons vu, pour ce qui est de l'inspiration proprement dite, les paroles aussi étaient données par l'Esprit Saint.

14 - Circonstances humaines : des occasions d'être semblables à Christ

L'essence même du christianisme, c'est Dieu manifesté en chair, entrant personnellement dans toutes nos afflictions, nos tentations et nos épreuves, manifestant en elles la bonté divine parfaite, élevant ensuite par la rédemption, l'homme à la gloire divine, à la hauteur dont la personne et l'oeuvre de Christ étaient dignes pour avoir glorifié Dieu. Pour nous, c'est être semblables à Christ, comme il est, Lui qui est entré dans le ciel en vertu de cette gloire. L'inspiration ou l'oeuvre du Saint-Esprit dans la révélation a et doit nécessairement avoir ce caractère. Elle entre dans toute la condition, dans toutes les circonstances de l'homme ; elle révèle la gloire dans laquelle il doit être introduit et le fait que Dieu a été parfaitement glorifié en Christ, en est le saint et éternel fondement. Elle révèle aussi la sympathie du Seigneur avec l'homme dans toutes ses circonstances.

Aussi, nous le répétons, rien n'est trop grand pour l'homme, car il est introduit dans la gloire de Dieu, semblable à Christ, le Fils ; il y est introduit en justice et comme participant de la nature divine. Mais aussi, rien n'est trop petit pour Dieu, car Il est entré avec la sympathie de l'amour dans toute l'existence de l'homme, introduisant la vie divine elle-même dans chaque détail de ce qu'il est. Les

paroles, oui, le son même de la voix d'un homme ne lui sont pas étrangers, elle va jusqu'à compter les cheveux de sa tête ! Elle s'occupe d'un esclave fugitif et de son maître, de la santé des enfants d'une dame élue ; elle entre dans tout ce en quoi elle peut s'exercer, pour donner son caractère à nos voies et à nos relations. Il n'y a rien en quoi elle ne se manifeste pas. Précieuse vérité ! d'abord en personne, puis en doctrine inspirée, et dans la vie de Christ en nous, Christ est entré dans tout ce en quoi le coeur de l'homme est engagé !

Je rencontre Dieu et Dieu en grâce, là où le malheureux rationaliste ne trouve qu'un manteau qui recouvre le vide !

Observations sur la version autorisée anglaise, dite King James par J. N. Darby

(en abrégé AV = KJV = King James version = version du roi Jacques)

Extrait de la Préface révisée de la 2^e Édition du Nouveau Testament anglais version JND, 1871

Je voudrais faire quelques remarques sur la Version Anglaise Autorisée, montrant ce qui m'empêche d'essayer de la corriger, ce qui d'ailleurs serait une tâche plus ambitieuse. On connaît sa valeur et sa beauté, je n'ai pas besoin d'insister. J'ai passé ma vie à m'en servir, quoi que, bien sûr, j'étudiais le grec moi-même. Je ne veux pas la sous-estimer. Mais aujourd'hui où tout est remis en question et tout est réétudié, il y a certains points à noter montrant au lecteur anglais qu'il est désirable d'avoir quelque chose de plus exact.

Il y a un principe de traduction reconnu ouvertement par les traducteurs de la KJV eux-mêmes, et qui est une grande et grave erreur : Quand un mot grec figure plusieurs fois dans une même phrase ou un même passage, ils l'ont rendu autant que possible par des mots anglais différents. Dans certains cas c'est grave de conséquences, et dans tous les cas le lien entre les expressions est perdu.

Ainsi, en Jean 5:22, tout le jugement est confié au Fils ; v. 24 ... celui qui croit .. ne tombe pas sous la condamnation ; v. 29 ... résurrection de damnation. Or le mot grec est le même dans les trois cas, et chacun peut se rendre compte de la grande différence entre «ne pas venir en jugement» et «ne pas tomber sous la condamnation». Toute la force du passage dépend de ce mot et de sa mise en contraste avec la vie. Choisir des mots différents en anglais modifie entièrement le sens.

Dans un autre cas, Rom. 15:12, 13, c'est le lien entre les expressions qui est perdu. «En lui les nations se confieront» ... «Or que le Dieu d'espérance vous remplisse...». Le mot traduit par confiance est le même que celui traduit par espérance, sauf qu'il s'agit du verbe. «Les nations espéreront», le «Dieu d'espérance». Je ne cite ces cas qu'à titre d'exemples.

Dans d'autres cas, comme les termes «anciens», la «venue du Seigneur», «la loi», les traducteurs de la KJV avaient des préjugés dus à leurs opinions théologiques.

Ainsi, en Actes 1:22, ils ont utilisé le mot «recevoir l'ordination» là où il n'y a aucun mot grec correspondant. Tout ce qu'on a en grec, c'est «quelqu'un soit témoin».

De même en Actes 14:23 : «Ils ordonnèrent [de ordination] des anciens», alors que le grec dit simplement «ils choisirent pour eux des anciens» ceironew . Je sais bien que le mot a ce sens d'ordination dans le grec ecclésiastique, lequel dérive de ce passage sans aucun doute, et la pensée des traducteurs s'y est attachée. Mais ce n'est pas le sens propre du mot, qui est simplement choisir comme en 2 Cor. 8:19 et Actes 10:41.

Pour la venue du Seigneur en Actes 3:19, il n'y a aucune excuse pour avoir traduit opwV an par «quand» [Repentez-vous... quand les temps de rafraîchissement viendront]. C'est vouloir imposer un sens particulier.

De même en 2 Thes. 2:2 «comme si le jour de Christ était proche». Or le mot traduit par «proche» signifie «présent» ou «est venu». On le trouve deux fois (Rom. 8:38 et 1 Cor. 3:22) qualifiant des choses «présentes» en contraste avec des choses «à venir». Tout le sens en est évidemment altéré ; or le sens réel des mots donne la clef de tout le passage : L'imagination des Thessaloniens, influencée par des faux docteurs, leur faisait penser que le jour du Seigneur était venu avec son cortège de tribulations, et que celles-ci étaient les souffrances par lesquelles ils passaient. Or au contraire, la venue du Seigneur apporterait le repos pour eux, et le trouble pour leurs persécuteurs.

Mais une erreur encore plus grave figure en 1 Jean 3:4. «Le péché est la transgression de la loi». C'est bien sérieux de définir le péché, mais ce n'est pas ce qui est dit. Le mot utilisé est le même que celui, utilisé sous forme d'adverbe en Rom. 2:12 «ceux qui ont péché sans loi» ce qui est une traduction correcte, en contraste avec «ceux qui ont péché sous la loi». Si le péché était la transgression de la loi, on ne pourrait pas dire «jusqu'à la loi le péché était dans le monde» (Rom. 5:13), pas plus que «le péché par le commandement est devenu excessivement pécheur» (Rom. 7:13), car alors il n'y aurait pas eu de péché en l'absence de commandement. Mais il n'en est pas ainsi. «Le péché est l'iniquité [une vie sans loi]». Le péché est la volonté mauvaise de l'homme ; si la loi est introduite, on la transgresse ; mais le péché existe sans qu'il y ait de loi, car je ne devrais pas avoir de volonté propre, mais seulement celle d'obéir. C'est là la base du raisonnement de l'apôtre : «la mort a régné depuis Adam jusqu'à Moïse sur ceux qui n'ont pas péché selon la ressemblance de la transgression d'Adam» (Rom. 5:14). C'est une citation d'Osée 6:7 : «Eux-mêmes comme Adam, ont transgressé l'alliance». Adam était sous une loi, Israël sous une autre ; ils ont transgressé pareillement : mais la mort a régné sur ceux ayant vécu entre Adam et Moïse, lesquels n'étaient pas sous une loi. Le péché était là puisqu'il y avait la mort.

J'ai insisté un peu plus sur ce dernier sujet car la définition du péché est une chose bien sérieuse et la théologie ne supporte pas une telle altération. Que Dieu soit vrai et tout homme menteur (Rom. 3:4). On traduit de cette manière là où on ne met pas en question la doctrine, non seulement en Rom. 2, mais en 1 Tim. 1:9 : «La loi n'est pas pour le juste, mais pour les iniques [= sans loi] et les insubordonnés». Ce n'est traduit nulle part ailleurs qu'en 1 Jean 3:4 par «transgression de la loi». Généralement anomov est traduit par «iniquité» ; deux fois c'est traduit par «transgresseur», mais, je le répète, nulle part ailleurs qu'en 1 Jean 3:4, c'est traduit par «transgression de la loi».

LA BIBLE — UN APERÇU DE SES 66 LIVRES par Leslie M. Grant

Édition originale publiée en anglais par Believers Bookshelf sous le titre *The Bible - Its 66 Books in Brief*. ISBN 8-088172-160-3. A déjà été publié en anglais dans le calendrier « *The Lord is Near* ». ISBN 2-921905-06-X. Cet ouvrage peut être acheté à l'adresse suivante :

Le Messager Chrétien, Gatineau, Québec, Canada

L'auteur fait ressortir les éléments importants de chacun des livres de la Bible. Ces exposés sommaires seront utiles à tous les lecteurs de la Bible pour acquérir une vue d'ensemble des Écritures. Mais nous prions Dieu d'employer son Esprit à stimuler ceux qui liront ces résumés pour qu'ils étudient plus profondément sa Sainte Parole.

Table des matières

- 1 - Genèse
- 2 - Exode
- 3 - Lévitique
- 4 - Nombres
- 5 - Deutéronome
- 6 - Josué
- 7 - Juges
- 8 - Ruth
- 9 - Premier livre de Samuel
- 10 - Second livre de Samuel
- 11 - Premier livre des Rois
- 12 - Second livre des Rois
- 13 - Premier livre des Chroniques
- 14 - Second livre des Chroniques
- 15 - Esdras
- 16 - Néhémie
- 17 - Esther
- 18 - Job
- 19 - Les Psaumes
- 20 - Les Proverbes
- 21 - L'Ecclésiaste
- 22 - Le Cantique des cantiques
- 23 - Ésaïe
- 24 - Jérémie
- 25 - Les Lamentations de Jérémie
- 26 - Ézéchiël
- 27 - Daniel
- 28 - Osée
- 29 - Joël
- 30 - Amos
- 31 - Abdias
- 32 - Jonas
- 33 - Michée
- 34 - Nahum
- 35 - Habakuk
- 36 - Sophonie
- 37 - Aggée
- 38 - Zacharie
- 39 - Malachie
- 40 - Évangile selon Matthieu
- 41 - Évangile selon Marc
- 42 - Évangile selon Luc
- 43 - Évangile selon Jean
- 44 - Actes des apôtres
- 45 - Épître aux Romains
- 46 - Première épître aux Corinthiens
- 47 - Seconde épître aux Corinthiens
- 48 - Épître aux Galates
- 49 - Épître aux Éphésiens
- 50 - Épître aux Philippiens
- 51 - Épître aux Colossiens
- 52 - Première épître aux Thessaloniciens
- 53 - Seconde épître aux Thessaloniciens
- 54 - Première épître à Timothée
- 55 - Seconde épître à Timothée
- 56 - Épître à Tite
- 57 - Épître à Philémon
- 58 - Épître aux Hébreux
- 59 - Épître de Jacques
- 60 - Première épître de Pierre
- 61 - Seconde épître de Pierre
- 62 - Première épître de Jean
- 63 - Deuxième épître de Jean

64 - Troisième épître de Jean
 65 - Épître de Jude
 66 - Apocalypse

1 - Genèse

Au commencement Dieu créa les cieux et la terre. Genèse 1:1

Genèse signifie « commencement ». Le livre de la Genèse traite de la création et de la vie. On y trouve en germe tout ce qui sera développé dans les autres livres de la Bible. Ce premier livre relate de façon admirable, d'une part, la simplicité des premiers temps de la vie sur la terre et, d'autre part, l'introduction du péché et de la corruption dans le monde. Il fait ressortir l'aversion et le jugement de Dieu à l'égard du mal. La Genèse présente prophétiquement l'œuvre de Dieu qui donne la vie éternelle à l'âme par la nouvelle naissance et la promesse de fruits dans la vie du croyant.

On trouve dans ce livre l'histoire de la vie de sept patriarches exceptionnels :

1.1 - Adam

Adam présente des leçons de vie et de mort. Il préfigure Christ, car les deux sont chefs de races. Adam est mort, mais Christ est un Chef vivant.

1.2 - Énoch

Énoch nous enseigne au sujet de la marche et de l'enlèvement des croyants. Il marcha avec Dieu. « Par la foi, Énoch fut enlevé pour qu'il ne vît pas la mort... » (Héb. 11:5). Il préfigure les croyants qui seront enlevés à la venue du Seigneur.

1.3 - Noé

La vie de Noé illustre les œuvres et le salut. Ses œuvres furent des œuvres de foi. Il fut sauvé à travers le déluge et introduit dans un monde nouveau. Il représente les croyants qui seront sauvés durant la grande tribulation et introduits dans la nouvelle terre sur laquelle Christ régnera durant mille ans.

1.4 - Abraham

Abraham nous parle de foi et de séparation. Son autel symbolise la foi, et sa tente la séparation. Appelé par Dieu, il devint un pèlerin.

1.5 - Isaac

Isaac fait ressortir les principes de soumission et de persévérance. Sa vie fut presque toujours une vie d'obéissance et de conformité à la volonté de Dieu.

1.6 - Jacob

Jacob illustre la discipline et l'attente. Dans sa relation avec Jacob, Dieu l'a amené à se soumettre et à devenir un adorateur alors que sa mort approchait.

1.7 - Joseph

Joseph connaît dans sa vie la souffrance mais aussi la gloire. Il offre encore aujourd'hui des encouragements précieux pour la foi des croyants.

2 - Exode

Et l'Éternel dit : J'ai vu, j'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Égypte... Et je suis descendu pour le délivrer de la main des Égyptiens... — Exode 3:7, 8

Exode signifie « sortie ». La délivrance est le thème dominant de ce livre. Nous apprenons que les Israélites, devenus une grande nation, sont réduits à l'esclavage en Égypte. Dieu voit l'affliction de son peuple, entend ses cris et connaît ses douleurs. Il délivre Israël en envoyant des plaies terribles sur l'Égypte.

Au chapitre 12, les Israélites doivent mettre le sang d'un agneau égorgé, un agneau par maison, sur les deux poteaux et sur le linteau de la porte de chacune de leurs demeures. Ce sang symbolise pour nous, qui étions coupables devant Dieu, le rachat de nos péchés par le sang de Christ. Ensuite, la mer se fend et Israël traverse au milieu en toute sécurité avant que les eaux retournent et engloutissent les Égyptiens qui périssent noyés. Cette traversée de la mer Rouge par Israël symbolise notre rédemption par la puissance de Dieu de l'esclavage du péché et du monde, une rédemption accomplie grâce à la mort et à la résurrection de Christ.

Une seconde partie du livre commence au chapitre 19. Elle traite de la loi donnée à Moïse ainsi que de la construction du tabernacle et de l'établissement d'une sacrificature spéciale en Israël. Même si aujourd'hui les croyants ne sont nullement sous la loi, la loi reçue par Moïse nous rappelle, néanmoins, l'autorité de Dieu établie au milieu d'un peuple racheté. Le souverain sacrificateur symbolise Christ ; la famille des sacrificateurs représente maintenant les croyants qui forment l'Église de Dieu. Ayant été faits sacrificateurs, les croyants adorent Dieu par l'Esprit, plutôt que selon des méthodes dictées par la chair. Le service du tabernacle nous fait penser aussi à la grâce merveilleuse selon laquelle Dieu s'occupe continuellement de son peuple et se réjouit d'avoir les croyants près de lui en vertu du sacrifice de Christ.

3 - Lévitique

C'est là ce que l'Éternel prononça, en disant : Je serai sanctifié en ceux qui s'approchent de moi, et devant tout le peuple je serai glorifié — Lévitique 10:3

Le livre du Lévitique tire son nom de Lévi qui signifie « uni ». Il traite des saints principes de Dieu qui permettent aux Israélites de lui être unis en qualité d'adorateurs. Par conséquent, nous trouvons dans les premiers chapitres les offrandes nécessaires pour nous approcher de Dieu : l'holocauste, l'offrande de gâteau, le sacrifice de paix (ou de prospérités), le sacrifice pour le péché, le sacrifice pour le délit. Chacune de ces offrandes fait ressortir un aspect de l'offrande de Christ lui-même. La sacrificature occupe également une place importante dans le Lévitique. Aaron est un type de Christ, le Souverain Sacrificateur ; ses fils représentent tous les croyants de la période (ou dispensation) actuelle de l'Église, qui sont appelés une « sainte sacrificature » et une « sacrificature royale » en

1 Pierre 2:5, 9.

On trouve dans le Lévitique diverses lois. La souillure empêchait un individu de s'approcher de Dieu jusqu'à ce qu'il soit purifié par un moyen désigné par Dieu. Il était interdit de manger des viandes impures, ce qui symbolise le refus de ce qui est moralement impur. La lèpre, image de la corruption engendrée par le péché agissant dans un individu, rendait impur et interdisait l'accès à Dieu. Il y a

d'autres exemples d'impuretés mentionnées, et elles symbolisent toutes l'impureté morale ou spirituelle. Nous n'observons plus à la lettre ces commandements touchant des questions de pureté, mais nous tenons compte des leçons morales et spirituelles qui en découlent.

Le chapitre 23 décrit les sept fêtes de l'Éternel que devait observer Israël, non par intérêt personnel, mais dans l'adoration de Dieu. Ces fêtes font ressortir la grandeur de l'œuvre de Dieu lui-même au cours des diverses dispensations. Comment le croyant peut-il s'approcher de Dieu dans une sainte adoration, voilà le grand thème du Lévitique.

4 - Nombres

On les dénombra selon le commandement de l'Éternel par Moïse, chacun selon son service selon son fardeau ; ils furent dénombrés par lui, comme l'Éternel l'avait commandé à Moïse — Nombres 4:49

Le livre des Nombres nous instruit au sujet du dénombrement d'Israël et de l'ordre de marche qu'il devait adopter dans le désert. Dieu donna aux Israélites des instructions pour leurs services et leurs combats, alors qu'ils se dirigeaient vers le pays de Canaan.

Chacun s'est vu attribuer une place particulière par Dieu selon son appartenance à l'une des douze tribus. Ceux des familles de la tribu de Lévi — les Guershonites, les Merarites et les Kehathites — aidaient les sacrificateurs dans le service de la tente d'assignation. Les détails de ce service font ressortir la grande sagesse de Dieu qui veille sur le bon ordre des affaires de la vie des croyants tout au cours de l'histoire. À l'instar des Israélites, nous, croyants, faisons aussi l'expérience de traverser un désert ici-bas.

L'histoire d'Israël relatée dans les Nombres correspond à presque quarante années de faiblesse générale, d'échecs, de plaintes et de désobéissance. Malheureusement, nous retrouvons ces caractéristiques dans l'Église aujourd'hui. Toutefois, les soins incessants et la fidélité de Dieu brillent merveilleusement au-dessus de la condition d'Israël. À titre d'exemple, cette grâce divine ressort dans l'histoire de Balaam (chap. 22 à 24) où Dieu défend Israël contre tous les efforts de l'ennemi pour critiquer son peuple.

Josué et Caleb (14:6-9) offrent des exemples rafraîchissants de fidélité à toute épreuve, en contraste avec la désobéissance générale. Ils nous rappellent fortement que nous n'avons pas à nous contenter de demeurer impuissants dans les circonstances de nos vies chrétiennes. Il nous convient d'apprécier la place que Dieu juge bon de nous assigner et le service auquel il nous appelle, peu importe ce que font les autres autour de nous.

5 - Deutéronome

Et tu te souviendras de tout le chemin par lequel l'Éternel, ton Dieu, t'a fait marcher ces quarante ans, dans le désert, afin de t'humilier, et de t'éprouver, pour connaître ce qui était dans ton cœur, si tu garderais ses commandements, ou non — Deutéronome 8:2

Deutéronome signifie « répétition de la loi ». Ce sont les paroles de Moïse adressées à tout Israël en deçà du Jourdain, avant d'entrer dans la terre promise. Il repasse fidèlement leur histoire et fait tout ressortir à la lumière de la gloire personnelle de Dieu.

Le livre du Deutéronome raconte l'approbation divine pour leurs actes d'obéissance et la désapprobation divine pour leur manque de foi et leur désobéissance. Il mentionne également la grâce merveilleuse, la patience et la sagesse de Dieu dans sa façon d'agir envers les Israélites. Ils doivent donc se souvenir que Dieu les a conduits dans tout leur chemin. Dieu ne les a pas exaltés mais, bien au contraire, il les a humiliés et il les a éprouvés afin de connaître s'ils seraient obéissants ou non. Il a permis qu'ils aient faim, et il les a nourris de la manne afin qu'ils apprennent à se confier en lui et en sa Parole vraie et suffisante.

Le livre fait aussi ressortir et insiste sur la responsabilité d'Israël à faire avec diligence la volonté de Dieu et à lui rendre des comptes. En cela, le livre du Deutéronome nous fait penser au tribunal de Christ. Et puisque ce livre abonde en détails, il nous rappelle que les détails de nos vies sont beaucoup plus importants que nous aimerions peut-être le croire. Ils seront examinés avec une grande attention lorsque nous serons manifestés devant le tribunal de Christ.

6 - Josué

Tout lieu que foulera la plante de votre pied, je vous l'ai donné, comme j'ai dit à Moïse — Josué 1:3

Josué signifie « Éternel-Sauveur ». Il correspond au nom de Jésus dans la langue grecque. Le livre de Josué est un livre de conquêtes et de victoires militaires. On y voit Israël se confier tranquillement en l'Éternel. Il ne se précipite pas à la bataille, mais entreprend chaque pas d'une façon réfléchie selon la direction des paroles de l'Éternel.

Les Israélites entrent dans la Terre promise après avoir traversé à sec le Jourdain, l'Éternel ayant permis que les eaux du fleuve qui descendent d'en haut s'arrêtent plus loin en un monceau. Cette traversée symbolise l'union du peuple de Dieu avec Christ mort et ressuscité. Successivement, les ennemis doivent céder devant la puissance de Dieu présent au milieu de l'armée d'Israël. Il est vrai que nous sommes aussi témoins de douloureux échecs des Israélites en raison de leur manque de foi. Mais le thème général du livre est la prise de possession du pays de Canaan que Dieu leur avait donné, en déposant les nations ennemies.

On peut comparer le livre de Josué à l'épître aux Éphésiens dans le Nouveau Testament. En effet, le pays de Canaan nous parle des « lieux célestes », la sphère actuelle de bénédiction dans laquelle les croyants sont introduits « dans le Christ Jésus ». Nos bénédictions sont dans les lieux célestes (Éph. 1:3), notre place se trouve dans les lieux célestes (Éph. 2:6) et nous luttons contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes (Éph. 6:12). Pour prendre possession de nos biens spirituels, nous devons revêtir « l'armure complète de Dieu ». Grâce à cette armure, nous pouvons résister aux armées de Satan et les vaincre, car elles nous empêcheraient de jouir de ce qui nous appartient de droit. Par conséquent, nous devons méditer la Parole de Dieu « jour et nuit » (Jos. 1:8).

Josué est un type de « Christ en nous », c'est-à-dire en tous ses saints, nous rendant victorieux de toute la puissance de l'ennemi. Que par la foi nos pieds parcourent ce bon pays et qu'il devienne véritablement le nôtre !

7 - Juges

En ces jours-là, il n'y avait pas de roi en Israël ; chacun faisait ce qui était bon à ses yeux — Juges 21:25

Le livre des Juges présente un triste contraste avec celui de Josué. Il parle d'une période de l'histoire d'Israël au cours de laquelle plusieurs juges ont succédé à Josué comme gouverneurs du pays. Son thème principal est l'échec d'Israël à prendre possession de toute la Terre promise. Au contraire, l'indifférence des Israélites et leur faiblesse les empêchent de chasser les ennemis de Dieu hors du pays, de telle sorte que ces ennemis en maintes occasions s'assujettissent Israël. À plusieurs reprises, les Israélites sont vaincus par leurs ennemis parce qu'ils ont été désobéissants à Dieu. Et pourtant, dans sa merveilleuse miséricorde, après chaque défaite, Dieu leur suscite un nouveau juge, un libérateur.

Le récit du livre des Juges nous fait penser à des livres du Nouveau Testament, tels que l'épître aux Galates et la première épître aux Corinthiens, écrites en raison de sérieux besoins de réprimande et de correction. Il se peut que nous jouissions dans une certaine mesure de la pure vérité de la Parole vivante de Dieu, mais les saints de Dieu, pour la plupart, n'ont pas pris possession des arrhes de leur héritage, ce grand pays des lieux célestes avec ses bénédictions innombrables. Le manque de foi, d'énergie spirituelle, d'amour sincère pour Christ nous a rendus trop indifférents à la précieuse plénitude des biens qui nous appartiennent véritablement.

Le dernier verset du livre des Juges, cité au début de cette page, fait ressortir l'ingrate indépendance d'Israël en ces jours-là, chacun faisant ce qui était bon à ses yeux. Aujourd'hui encore, l'esprit d'un croyant insoumis à Dieu et aux autorités légitimes fera obstacle à sa prospérité spirituelle.

8 - Ruth

Et Ruth dit : Ne me prie pas de te laisser, pour que je m'en retourne d'avec toi ; car où tu iras, j'irai, et où tu demeureras, je demeurerai : ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu — Ruth 1:16

Le nom de Ruth peut signifier « satisfaite » ou « beauté », deux termes qui semblent très bien convenir à cette croyante. Le livre de Ruth est un livre plein de fraîcheur, qui se situe vers la fin de la période des juges en Israël. Il fait penser à un bijou qui brille sur un fond très sombre.

Naomi, son mari et leurs deux fils avaient quitté Israël, le pays où Dieu voulait qu'ils demeurent. Après un certain temps, Naomi se retrouve seule en Moab, car son mari et ses fils y meurent. Elle décide alors de revenir dans son pays, à Bethléhem. Elle est une image de la nation d'Israël à l'extérieur de son pays, affligée et désespérée.

Ruth, la belle-fille de Naomi, est une femme de Moab, et aux Moabites il est interdit de se joindre à la congrégation d'Israël pour dix générations. Ruth symbolise aussi les Juifs, occupant la même place d'abaissement que les gens des nations qui ne sont pas le peuple de Dieu. Mais nous discernons en elle une foi nouvelle, précieuse et humble dans le Dieu d'Israël. Ainsi donc, si nous voyons en Naomi le triste état désespéré d'Israël, nous découvrons en Ruth la foi vivante du résidu pieux d'Israël.

Boaz, dont le nom signifie « en lui est la force », un Juif puissant et riche, est un type du Seigneur Jésus. Il est proche parent de Naomi et de Ruth, et il est un de ceux qui ont sur elles le droit de rachat. Boaz fait preuve de grâce en s'intéressant à Ruth et en veillant sur elle. Il devient par la suite son mari, ce qui introduit Ruth dans la jouissance des bénédictions d'Israël. Quant à Naomi, elle participe à la joie et aux privilèges qui résultent de cette union.

9 - Premier livre de Samuel

Et l'Éternel dit à Samuel : Ne regarde pas son apparence, ni la hauteur de sa taille, car je l'ai rejeté ; car l'Éternel ne regarde pas ce à quoi l'homme regarde, car l'homme regarde à l'apparence extérieure, et l'Éternel regarde au cœur — 1 Samuel 16:7

Samuel est le premier des prophètes suscité par Dieu à la suite du grave échec de la sacrificature. Un prophète ne succédait pas à un autre prophète, comme dans le cas des sacrificateurs, mais Dieu seul appelait chacun d'eux personnellement. En ce qui concerne Samuel, Israël ne sut pas apprécier à leur juste valeur ses soins fidèles à son égard. Israël demande un roi. Dieu se rend à sa demande et lui donne le genre de roi qu'ils désirent : Saül, un homme plus grand que tout le peuple, depuis les épaules en haut. Saül commence bien son règne, mais il a tôt fait de désobéir à Dieu. Parce qu'il rejette la parole de l'Éternel, l'Éternel le rejette pour qu'il ne soit plus roi sur Israël (1 Sam. 15:26).

Au chapitre 16, Samuel oint David roi sur Israël. Mais David ne s'assied pas sur le trône, car Dieu permet à Saül de le conserver pour un certain temps. Saül, bien déterminé à le mettre à mort, s'acharne avec méchanceté contre David. Dans ces circonstances, David est un type de Christ qui, bien qu'oint comme le roi de Dieu, fut rejeté. Le Seigneur Jésus attend patiemment le moment où Dieu lui-même ordonne les événements qui mèneront à son élévation sur le trône.

Aujourd'hui encore, Dieu permet à des gouvernements humains de dominer. Mais son propos est que Christ, à qui seul il peut faire confiance, occupe un jour prochain la place d'autorité souveraine dans ce monde. Le livre se termine avec le triste récit de la mort de Saül et de ses fils. Dieu ne tolère pas que l'homme selon la chair subsiste.

10 - Second livre de Samuel

Le Dieu d'Israël a dit, le Rocher d'Israël m'a parlé : Celui qui domine parmi les hommes sera juste, dominant en la crainte de Dieu — 2 Samuel 23:3

Ce second livre de Samuel décrit le royaume de David. Élevé d'abord sur le trône de Juda seulement, David régna à Hébron durant sept années et demie. Par la suite, il régna également sur les autres tribus d'Israël durant trente-trois autres années. Il est un type de Christ dans le fait qu'il s'assujettit progressivement, par des conquêtes, toutes les nations environnantes d'Israël. C'est ce que l'on voit en particulier dans les dix premiers chapitres.

À partir du chapitre 11, toutefois, nous notons un contraste triste et surprenant en ce que le roi David échoue complètement comme représentant de Christ. Nous constatons alors les douloureuses leçons de ses agissements contraires aux principes du royaume du Seigneur Jésus Christ. Les conséquences des actions de David nous rappellent sérieusement que Dieu, dans sa fidélité et sa vérité, ne peut ignorer la désobéissance de ceux qui lui appartiennent.

Absalom, dans sa dureté et sa haine à l'égard de David son père, devient un type fâcheux de l'Antichrist. Son apparence et sa personnalité sont attrayantes, et ses paroles mielleuses. Cependant, Dieu va protéger David, et Absalom connaîtra une fin humiliante. Quant au royaume de David, il ne retrouvera pas sa vigueur du début.

David, il est vrai, est un croyant véritable et un bien-aimé de Dieu. Nous apprenons, néanmoins, qu'on ne peut faire confiance à l'homme le plus doué pour occuper une place de prééminence et d'autorité sur les autres hommes. Ce livre est utile pour mettre en garde les chrétiens qui chercheraient à occuper une place d'autorité dans la sphère du gouvernement !

11 - Premier livre des Rois

Pas un mot de toute sa bonne parole qu'il prononça par Moïse, son serviteur, n'est tombé à terre — 1 Rois 8:56

Le premier livre des Rois présente le royaume de Salomon en Israël. Il préfigure ainsi le royaume glorieux du Seigneur Jésus durant son règne de mille ans, qui sera caractérisé par la paix et la prospérité, non pas par de grandes conquêtes. La richesse et la gloire de Salomon n'ont pas été surpassées au cours de l'histoire. Dieu lui a donné l'honneur de construire son temple, un édifice d'une magnificence extraordinaire, le centre de l'adoration et de l'unité d'Israël. Il n'a jamais autorisé depuis lors, et n'autorisera jamais, la construction d'un autre temple ailleurs qu'au même emplacement.

Toutefois, dans la responsabilité qui accompagnait un tel honneur, Salomon échoua tristement. Bien qu'il fût un véritable croyant, sa vie personnelle dégénéra rapidement à la suite de mariages contractés sans l'approbation divine et d'autres excès personnels, contraires à sa dignité royale. À sa mort, le royaume d'Israël fut cruellement divisé, lorsque les dix tribus se révoltèrent contre Juda et Benjamin. Cette division n'a jamais été guérie, et ne le sera pas jusqu'à ce que le Seigneur Jésus règne sur Israël.

Dans la suite, le livre raconte surtout l'histoire des rois qui ont régné successivement sur Israël, les dix tribus en Samarie. Leur royaume passa d'une famille à une autre, et fut marqué par de nombreuses conspirations et rébellions. Évidemment, un tel état de choses s'opposait à la volonté de Dieu, et il ne semble pas qu'un seul de ces rois fût un croyant. Le livre mentionne aussi les rois de Juda de la lignée de David, mais avec beaucoup moins de détails. Le prophète Élie apparaît au chapitre 17, témoin sévère contre la méchanceté d'Israël. D'autres prophètes nous rappellent également que le gouvernement des rois d'Israël fut un échec.

12 - Second livre des Rois

Et les fils d'Israël firent en secret contre l'Éternel, leur Dieu, des choses qui ne sont pas droites ; et ils bâtirent des hauts lieux dans toutes leurs villes — 2 Rois 17:9

Le second livre des Rois poursuit l'histoire des deux royaumes divisés. Le prophète Élisée remplace Élie comme témoin à la fois de la vérité et de la grâce de Dieu. D'autres prophètes ont aussi rendu témoignage et ont souffert à cause de leur fidélité. Les livres des Rois font davantage ressortir le service des prophètes, en contraste avec les livres des Chroniques qui nous entretiennent plus souvent des sacrificateurs et des Lévites.

À nouveau, il n'est fait mention d'aucun roi croyant en Israël (les dix tribus), malgré la grâce manifestée par le prophète Élisée. La croissance du mal en Israël provoque l'invasion du pays par le roi d'Assyrie et la déportation des habitants captifs loin de leur pays. Depuis lors, on a perdu la trace des dix tribus. Dieu seul sait où les trouver, et il les ramènera dans leur pays dans un temps futur.

Juda demeure dans le pays un peu plus longtemps. Les règnes de deux rois pieux, Ézéchias et Josias, présentent un beau contraste avec le déclin général. Malheureusement, ces deux règnes s'achèvent sur la faillite de ce qui est confié à l'homme, et Juda est mené captif par les Babyloniens.

Voici un autre livre qui nous sert d'avertissement sérieux. Il met l'accent sur la justice et la vérité dans le gouvernement, montrant qu'une place d'entière soumission convient bien mieux à l'homme, qu'une place de prééminence et d'autorité. Le cours de l'histoire a démontré que l'homme, même pieux, est incapable de se voir confier la responsabilité de gouverner. Combien toutes ces choses font désirer la venue du Roi, fidèle et véritable, le Seigneur de gloire !

13 - Premier livre des Chroniques

Ô Éternel ! tu as fait toute cette grande chose à cause de ton serviteur, et selon ton cœur, pour faire connaître toutes ces grandes choses — 1 Chroniques 17:19

Ce livre résume les voies de Dieu en grâce envers Israël, surtout durant le règne de David qui fut l'homme selon le cœur de Dieu. Les deux livres des Chroniques ressemblent donc au Deutéronome, car ils examinent les événements durant la royauté en Israël selon la perspective de la grâce divine. Le règne de Saül n'est même pas mentionné, sinon la triste fin de ce premier roi dans la bataille. Saül représente l'homme dans la chair, qui ne peut recevoir quoi que ce soit de la grâce divine ou servir comme un exemple de cette grâce. David représente Christ, en qui se manifeste admirablement cette grâce. Il n'est pas fait mention non plus du règne de David sur Juda, à Hébron, pendant sept années et demie, mais seulement de son règne sur tout Israël. La grâce de Dieu, en effet, s'étend à tout son peuple, et non à une seule partie de ce peuple.

Le livre passe sous silence les péchés moraux flagrants qui ont affecté la maison de David : le péché odieux de David, le péché de son fils Ammon et la rébellion orgueilleuse d'Absalom. Mais il y a beaucoup de détails au sujet des préparatifs de David en vue du règne de Salomon ainsi que de l'acquisition de matériaux pour la construction du temple. Ce travail avait également en vue la manifestation de la gloire et de la grâce de Dieu.

On ne trouve pas dans ce livre une biographie de David comme homme ou même comme le roi désigné. Il est considéré comme un type de Christ. C'est pourquoi les événements qui sont rapportés présentent David de façon saisissante sous ce caractère.

14 - Second livre des Chroniques

Si... mon peuple, qui est appelé de mon nom, s'humilie, et prie, et cherche ma face, et revienne de ses mauvaises voies, moi aussi j'écouterai des cieus, et je pardonnerai leur péché, et je guérirai leur pays — 2 Chroniques 7:14

Le résumé des voies de Dieu pleines de grâce à l'égard des rois d'Israël se poursuit dans ce livre. Le magnifique royaume de Salomon est présenté ici comme symbolisant admirablement le règne de paix du Seigneur Jésus durant la gloire millénaire. Par conséquent, il n'est rien dit de son éloignement du sentier d'obéissance à Dieu, lorsqu'il a épousé de nombreuses femmes qui exercèrent une influence néfaste sur lui.

On doit remarquer, toutefois, la division du royaume aux jours de son fils Roboam, car la grâce n'écarte pas le gouvernement de Dieu. Il est interdit à Roboam de tenter de réunifier les dix tribus par la force. Elles ont établi un nouveau centre à Samarie et désigné un nouveau roi qui n'est même pas de Juda. Dans ce livre il n'est fait mention des dix tribus qu'en relation avec l'histoire de Juda, puisque la grâce de Dieu doit être manifestée seulement en fonction de la lignée qu'il a choisie, c'est-à-dire celle du vrai Messie, le Seigneur Jésus Christ. Ce fait ressort admirablement dans les histoires d'Asa, de Josaphat, d'Ézéchias et de Josias.

Ce second livre des Chroniques, en magnifiant les conseils merveilleux de la grâce de Dieu, est un rappel précieux du caractère du tribunal de Christ pour le croyant. Si, d'un côté, les livres des Rois racontent l'histoire détestable de l'homme, d'un autre côté, les Chroniques font ressortir combien la grâce de Dieu transcende le péché de l'homme.

15 - Esdras

Car nous sommes serviteurs ; mais, dans notre servitude, notre Dieu ne nous a pas abandonnés, et il a étendu sa bonté sur nous devant les rois de Perse, afin de nous redonner de la vie pour élever la maison de notre Dieu et pour restaurer ses ruines, et pour nous donner des murs en Juda et à Jérusalem — Esdras 9:9

Le livre d'Esdras, qui signifie « aide », est écrit par un scribe qui porte ce nom. Il raconte le travail de restauration de Dieu pour ramener quelques-uns des Juifs à Jérusalem. Un premier groupe, sous la direction de Zorobabel (Esd. 2:2), revint pour rebâtir le temple. Ceci eut lieu sur l'ordre de Cyrus, roi de Perse, car les Mèdes et les Perses avaient alors conquis l'Empire babylonien. Cyrus ordonna que les ustensiles du temple, que Nebucadnetsar avait fait sortir de Jérusalem et avait mis dans la maison de son dieu, soient ramenés dans le temple qui allait être reconstruit. De nombreux obstacles s'opposèrent à cette reconstruction, mais en employant les prophètes Aggée et Zacharie, Dieu permit malgré tout son achèvement, comme l'indique Esdras 6:15.

Un autre groupe de Juifs revint plus tard avec Esdras sous le règne d'Artaxerxès. Comme sacrificateur de la lignée d'Aaron, Esdras fut envoyé pour aider dans le service de la reconstruction du temple et pour établir des magistrats et des juges qui connaissaient les lois de Dieu afin de juger le peuple dans le pays.

Ce livre nous est nécessaire aujourd'hui, parce que ceux qui désirent revenir à la véritable adoration de Dieu, selon les Écritures, peuvent s'attendre à rencontrer de l'opposition. Cependant, leur foi sera récompensée s'ils persévèrent et tiennent ferme dans les vrais principes de Dieu.

16 - Néhémie

Allez, mangez de ce qui est gras et buvez de ce qui est doux, et envoyez des portions à ceux qui n'ont rien de préparé, car ce jour est saint, consacré à notre Seigneur. Et ne vous affligez pas, car la joie de l'Éternel est votre force — Néhémie 8:10

Néhémie (ce nom signifie « que l'Éternel reconforte ») écrit l'histoire de sa relation avec le résidu de retour de la captivité. Il vint à Jérusalem environ treize ans après Esdras, stimulé par les nouvelles qu'il avait reçues au sujet de la ruine de la ville. Dieu lui fit trouver faveur auprès d'Artaxerxès, roi de Perse, dont il était l'échanson. Il reçut l'autorité de reconstruire la muraille de Jérusalem.

Homme de foi énergique et administrateur doué, Néhémie réussit à organiser les Juifs pour la tâche de reconstruire la muraille. Il les motiva à travailler et à combattre pour les intérêts de Dieu dans la ville. Tous les lecteurs intéressés ne manqueront pas de remarquer sa ferme détermination, sa sagesse pour éviter les pièges de ses ennemis rusés ainsi que ses prières courtes et ferventes. On ne peut ignorer l'influence de l'autorité du gouvernement perse tout au long du livre.

Le livre de Néhémie est particulièrement utile aujourd'hui. Il illustre le fait que l'ennemi de Dieu s'élèvera toujours âprement contre la véritable consécration de ses saints, et contre le désir de leur cœur de construire une muraille qui les sépare du monde et de ses influences mauvaises. Aussi faible et méprisable que puisse paraître un tel témoignage à l'œil humain, Dieu apprécie néanmoins la foi humble mais ferme des croyants dans un jour de confusion.

17 - Esther

Car Mardochée était grand dans la maison du roi, et sa renommée se répandait dans toutes les provinces ; car cet homme, Mardochée, allait toujours grandissant — Esther 9:4

Le livre d'Esther nous parle des Juifs durant leur captivité dans un pays étranger, cachés parmi les nations, mais objet des soins providentiels de Dieu auquel ils avaient désobéi. Toutefois, le nom de Dieu n'est pas mentionné dans le livre : Dieu aussi est caché. Il ne peut associer publiquement son nom avec les Juifs, car leur captivité est le châtiment de leur désobéissance. De plus, ces Juifs avaient choisi de demeurer en Perse malgré le fait que Dieu avait ouvert le chemin pour qu'ils retournent en Israël. Ils n'avaient pas d'intérêt véritable à retourner à l'endroit déterminé par Dieu alors que d'autres y étaient retournés.

Malgré tout, on voit ici la main de Dieu qui dirige tout avec miséricorde pour leur protection. Cela correspond à la bénédiction future pour les enfants d'Israël dispersés après des afflictions et des persécutions cruelles.

Esther elle-même peut nous faire penser à la beauté que Dieu voit dans son peuple malgré leur échec et leur éloignement. Mardochée, quant à lui, est un type de Christ. D'abord, il protège le roi de la nation perse contre ceux qui complotaient de le faire mourir. Ensuite, après avoir échappé à la mort, il joue un rôle de plus en plus important en Perse.

Ce livre illustre bien les relations de Dieu avec tout croyant véritable qui s'engage dans un chemin de négligence et de désobéissance. Un tel croyant ne jouit pas d'une communion réelle avec Dieu, n'éprouve pas de la joie dans la présence du Seigneur. Cependant, Dieu s'intéresse à lui en permettant des épreuves dont le but est de rétablir cette communion par le moyen de la soumission au Seigneur.

18 - Job

Mon oreille avait entendu parler de toi, maintenant mon œil t'a vu : C'est pourquoi j'ai horreur de moi, et je me repens dans la poussière et dans la cendre — Job 42:5, 6

Job est un livre poétique dont on reconnaît depuis longtemps le langage superbe. Job aurait vécu au temps d'Abraham. Bien qu'il fût l'homme le plus juste sur terre, Dieu permit qu'il souffre extrêmement sous la main de Satan. Ses trois amis supposèrent que, pour mériter de telles souffrances, Job avait dû assurément être coupable d'un péché caché. Dans leurs discours, ils s'efforcent, gentiment au début, puis plus cruellement, de lui arracher une telle confession. Job proteste de son innocence ; il pense que la façon d'agir de Dieu à son égard est injustifiée.

Or, un tel sentiment explique l'intervention divine, car il était nécessaire que Dieu abaisse la propre justice orgueilleuse de Job. Lorsque les trois amis de Job cessent de lui parler, Élihu, un jeune homme, parle véritablement pour Dieu. Ses paroles atteignent la conscience de Job qui demeure sans pouvoir répondre. Élihu est certainement un type du Seigneur Jésus, l'interprète des voies de Dieu. Ensuite, Dieu lui-même s'adresse à Job du milieu d'un tourbillon. Il lui fait remarquer les nombreuses merveilles de la création qui démontrent que la sagesse du Créateur est infiniment supérieure aux pensées humaines et que la sagesse de l'homme n'est que pitoyable ignorance. Job tire de sérieuses leçons de tout cela et dit : « J'ai horreur de moi, et je me repens dans la poussière et dans la cendre. » C'est le grand tournant de sa vie, et l'Éternel bénit la fin de Job plus que son commencement. Job est un livre fort utile pour nous enseigner le véritable jugement de nous-mêmes et la soumission à la volonté de Dieu.

19 - Les Psaumes

Bienheureux l'homme qui ne marche pas dans le conseil des méchants, et ne se tient pas dans le chemin des pécheurs, et ne s'assied pas au siège des moqueurs — Psaume 1:1

À l'instar du livre de Job, les Psaumes sont un livre poétique. Ils forment un recueil d'écrits dont les auteurs ont été divinement inspirés — David, Asaph, Moïse, Héman, Éthan et peut-être d'autres inconnus. Or, ils sont tous rassemblés dans un ordre parfait sous la direction de l'Esprit de Dieu. Combien ils sont reconfortants lorsqu'ils décrivent les sentiments du cœur éprouvés dans diverses circonstances, et apportent la réponse de Dieu à chaque besoin de l'âme. Avant tout, les Psaumes parlent de Christ, et nous y trouvons ses propres sentiments :

- sa préoccupation pour la gloire de Dieu et pour la bénédiction des âmes ;
- son état d'âme comme l'Homme de douleurs qui s'est abaissé, a été persécuté par les hommes, a souffert l'angoisse de la croix et l'abandon de Dieu ;
- sa joie devant les résultats produits par sa mort expiatoire ;
- sa colère, également, à l'égard de la méchanceté de l'homme.

Ses sentiments ont été aussi différents que les circonstances dans lesquelles il s'est trouvé. La méditation sur les souffrances du Seigneur offre un baume merveilleux pour les sentiments de nos propres cœurs.

Nous devons nous souvenir, toutefois, que les Psaumes ont été écrits selon une perspective juive. Ce qui ressort de ce livre, ce sont les bénédiction d'Israël de même que ses afflictions, ses douleurs et son châtiment. C'est donc un livre prophétique de l'histoire d'Israël avec toutes ses peines jusqu'à son élévation dans la gloire du royaume millénaire. Cela ne diminue aucunement la bénédiction spirituelle que nous pouvons trouver pour nous-mêmes en lisant ce livre. Les Psaumes apportent à nos âmes des consolations et des encouragements infiniment doux.

20 - Les Proverbes

Le sage écoutera, et croîtra en science, et l'intelligent acquerra du sens pour comprendre un proverbe et une allégorie, les paroles des sages et leurs énigmes — Proverbes 1:5, 6

Les Proverbes forment aussi un livre prophétique, écrit par le roi Salomon dans sa jeunesse. C'est un livre d'instructions pour la conduite dans tous les domaines de la vie individuelle. Il propose simplement une grande vérité dominante : « La crainte de l'Éternel

est le commencement de la sagesse ». Il met en garde contre des formes de mal insidieuses tout en donnant des instructions pour les éviter.

Le livre des Proverbes présente les choses sous leur vrai jour, afin que le lecteur puisse se former un jugement convenable et éclairé. Il découvre la racine des choses et met en évidence les motifs qui produisent certaines actions, exposant ainsi le lecteur au véritable fonctionnement de son propre cœur. Il traite des pensées, de la bouche, des lèvres, de la langue, de l'oreille, de l'œil, de la main, du pied, dans la mesure où toutes ces choses sont reliées au comportement d'une personne. Il démontre avec exactitude les résultats des pensées, des paroles et des actions, qu'elles soient bonnes ou mauvaises ; c'est le principe de récolter ce que l'on sème. Il enseigne très clairement que seule la véritable connaissance du Seigneur lui-même peut garder l'âme dans les sentiers de la vérité. Les instructions des Proverbes se traduisent par des principes qui conviennent au royaume de paix de Salomon, qui ressemblent grandement aux principes du royaume de Dieu tel qu'il est décrit en Matthieu 5, 6 et 7. Dans les chapitres 25 à 30 du livre, on trouve des proverbes de Salomon transcrits par les gens d'Ézéchias, roi de Juda. Ce sont donc les ressources de Dieu pour le royaume divisé et dans un état de ruine. Ces proverbes sont particulièrement valables pour les temps actuels alors que le royaume de Dieu est dans un état de dégénérescence. Le livre des Proverbes offre un excellent cours de psychologie.

21 - L'Ecclésiaste

Et je me suis tourné vers toutes les œuvres que mes mains avaient faites, et vers tout le travail dont je m'étais travaillé pour les faire ; et voici, tout était vanité et poursuite du vent, et il n'y en avait aucun profit sous le soleil — Ecclésiaste 2:11

Le Prédicateur (connu sous le nom de l'Ecclésiaste) a aussi été écrit par Salomon, mais dans sa vieillesse. Il présente un contraste saisissant avec le livre des Proverbes. Sous l'inspiration divine, Salomon déclare quels sont les résultats de toute la sagesse humaine, des avantages et des aspirations terrestres, du fait de se complaire dans tout ce que peuvent procurer la richesse et la sagesse, et qui semble promettre raisonnablement le plus grand bonheur terrestre. Ayant été lui-même dans une situation où il put expérimenter pleinement tout ceci, car il fut plus sage et plus riche que tous les autres hommes, Salomon apprit par des expériences amères que « tout est vanité et poursuite du vent ».

Soulignons que ce livre invite d'abord le lecteur à profiter de toutes les choses matérielles « sous le soleil », c'est-à-dire à considérer les choses seulement selon une perspective terrestre. Nous apprenons donc qu'en dehors de la révélation donnée par Dieu, l'histoire de l'homme est misérable et sans espoir. Quel merveilleux contraste présente le Nouveau Testament avec le Seigneur Jésus Christ : il a révélé la gloire de Dieu et fait connaître l'héritage éternel des saints dans la lumière !

On ne peut considérer ce livre comme enseignant des doctrines révélées par Dieu, mais comme montrant les pensées et les raisonnements humains sans la révélation supérieure des pensées de Dieu. Par conséquent, il fait ressortir davantage notre besoin de regarder plus haut pour chercher la pleine vérité qui répondra au besoin du cœur. Nous trouvons une telle vérité dans la personne bénie du Seigneur Jésus en qui est révélée toute la gloire de Dieu, comme nous le voyons si admirablement dans le Nouveau Testament. Le livre de l'Ecclésiaste offre, à bien des égards, un excellent cours de philosophie.

22 - Le Cantique des cantiques

Pendant que le roi est à table, mon nard exhale son odeur — Cantique des cantiques 1:12

Écrit aussi par Salomon, le Cantique des cantiques est un livre poétique qui traite de la communion personnelle de l'âme avec le Seigneur Jésus. Très symbolique dans son langage, ce livre doit être interprété avec révérence et sobriété. On trouve un épisode correspondant au verset ci-dessus dans l'onction du Seigneur Jésus par Marie de Béthanie avec son parfum de nard pur d'un grand prix, symbole d'une adoration qui plaît à Dieu et réjouit son cœur.

La joie profonde de l'épouse qui contemple les beautés et les gloires de l'Époux offre un tableau rafraîchissant de la joie future d'Israël dans le Seigneur, lorsque ce peuple retournera dans son pays et sera rétabli dans une faveur permanente au cours du millénium. Certainement, nous trouvons une application spirituelle de ces choses pour l'Église, l'épouse céleste de Christ. Toutefois, le livre n'enseigne pas une relation pleinement établie et éternelle de l'Église avec Christ, comme le fait l'épître aux Éphésiens. Par conséquent, il nous aide surtout en ce qui concerne les expériences de notre relation personnelle avec le Seigneur.

La grande joie qu'éprouve l'Époux à l'égard de l'épouse n'est certainement pas moins précieuse. Cette joie est encore plus remarquable si l'on considère ses nombreuses imperfections en contraste avec son Bien-aimé. Mais la grâce divine attribuée à l'épouse une beauté qui réjouit le cœur de l'Époux. Ce livre doit faire l'objet d'une méditation calme et minutieuse dans le secret de la présence du Seigneur.

Nos yeux contempleront, sur ta face adorable,
Du Sauveur, de l'Époux la suprême beauté ;
Et nous pourrons sonder le mystère insondable
De ta grâce sans borne et de ta charité.

Toi-même tu verras ce que ton cœur réclame :
De ton œuvre à la croix le fruit mûr et parfait ;
Tu jouiras, Seigneur, du travail de ton âme,
Et ton amour divin en sera satisfait.

23 - Ésaïe

Combien sont beaux sur les montagnes les pieds de celui qui apporte de bonnes nouvelles, qui annonce la paix, qui apporte le salut, qui dit à Sion : Ton Dieu règne ! — Ésaïe 52:7

Ésaïe, dont le nom signifie « l'Éternel a sauvé », est placé judicieusement au début des prophètes. Ce livre est remarquable pour ses thèmes évangéliques vibrants. À l'instar de l'épître aux Romains, cependant, il expose d'abord sévèrement et fidèlement la culpabilité de l'homme, d'Israël dans le cas d'Ésaïe. Le prophète emploie ensuite les circonstances de son temps pour illustrer les prophéties au sujet d'événements et de jugements futurs.

Les trente-cinq premiers chapitres du livre nous font voir comment Dieu agit de façon générale avec Juda, Israël et les nations. Il ne permet pas que le péché soit couvert ou excusé, mais il l'expose selon la pure vérité.

Les quatre chapitres suivants (36 à 39) traitent de l'histoire d'Ézéchias, en illustrant à la fois la fidélité de Dieu qui préserve son peuple et l'échec du peuple à apprécier à leur juste valeur les merveilles de la grâce divine.

Le ministère de la grâce souveraine commence au chapitre 40. À partir de là, on trouve le remède pour la condition d'Israël sous divers aspects. F. W. Grant a écrit ce commentaire utile : « Du chapitre 40 au chapitre 48, Israël est considéré comme le serviteur et l'infidèle ; ensuite dans les chapitres 49 à 60, Christ est le Serviteur parfait, portant le fardeau des péchés des autres ; finalement, du chapitre 61 au chapitre 66, ceux qui composent le résidu (d'Israël) sont maintenant vus et acceptés comme des serviteurs » (Numerical Bible).

Bien qu'écrit dans le langage propre à l'Ancien Testament, ce livre nous aidera à obtenir une juste perspective de l'évangile de la grâce de Dieu.

24 - Jérémie

Tes paroles se sont-elles trouvées, je les ai mangées ; et tes paroles ont été pour moi l'allégresse et la joie de mon cœur ; car je suis appelé de ton nom, ô Éternel, Dieu des armées ! — Jérémie 15:16

Jérémie (« l'Éternel se lèvera ») a été surnommé le prophète pleureur. Appelé par Dieu dès son jeune âge, il prophétisa durant les règnes de Josias, de Jehoïakim, de Jehoïakin et de Sédécias ainsi qu'après la prise de Juda et de Jérusalem — vraisemblablement durant une quarantaine d'années. Il appartenait à une famille sacerdotale, mais à l'instar de Jean le baptiseur, il fut plus un prophète qu'un sacrificateur. La profonde douleur de son âme au sujet de la condition du royaume de Juda est manifeste, mais il livre fidèlement le message sévère de Dieu révélant que les Chaldéens mèneraient Juda en captivité. Malgré son chagrin devenu presque de l'angoisse, il a pu écrire le verset ci-dessus. La parole de Dieu avait pénétré au plus profond de son être, et il trouvait en elle un sujet de joie pour son cœur car il connaissait la réalité d'être appelé du nom de l'Éternel. Sa joie et sa force ressortent dans des circonstances de faiblesse et de tristesse. Son cœur était celui d'un sacrificateur ; sa fidélité, celle d'un prophète.

Lorsque Sédécias fut mené en captivité et que Juda fut assujéti, on autorisa Jérémie à demeurer dans le pays, parmi le peuple qui était de reste, sous l'autorité de Guedalia. Mais d'autres difficultés surgirent à la suite de la désobéissance de ce résidu. Jérémie continua de prophétiser, mais ses paroles furent refusées même par le résidu qui avait été préservé. Son dernier chapitre est strictement historique, mais démontre la vérité de ses prophéties.

Jérémie est un excellent livre pour encourager à persévérer malgré la douleur et l'adversité.

25 - Les Lamentations de Jérémie

N'est-ce rien pour vous tous qui passez par le chemin ? Contemplez, et voyez s'il est une douleur comme ma douleur qui m'est survenue, à moi que l'Éternel a affligée au jour de l'ardeur de sa colère — Lamentations 1:12

Voici un livre des plus émouvants, écrit après la captivité de Juda alors que la ville de Jérusalem était devenue une désolation. Mais les paroles mêmes du prophète témoignent clairement de la tendre sollicitude de l'Éternel pour son peuple dans toutes ses afflictions. Si d'une part on peut considérer les douleurs d'Israël comme causées par la méchanceté d'ennemis (et Dieu tiendra parfaitement compte de cela), on comprend d'autre part que Jérémie voit la main de Dieu châtiant Juda pour ses péchés. Le langage de l'auteur convient à ceux qui sont atteints véritablement dans leur conscience devant Dieu, et qui adoptent une attitude d'humiliation et de confession.

À titre de sacrificateur, Jérémie connut véritablement la signification de l'expression « manger le sacrifice pour le péché » (voir Lév. 6:17-23), c'est-à-dire éprouver dans sa propre âme le péché du peuple de Dieu comme s'il était le sien et le confesser comme tel. Ce livre est important pour les croyants aujourd'hui, spécialement en ce qui concerne l'attitude qu'il nous convient d'adopter face à la tristesse et à la confusion du témoignage public de l'Église de Dieu sur la terre. Les leçons de ce livre devraient influencer nos propres expériences. Elles ne devraient pas nous décourager ni nous attrister mais, au contraire, elles devraient former en nous une attitude plus sérieuse, plus humble, et une détermination à envisager honnêtement la vérité telle qu'elle est.

26 - Ézéchiël

Et voici, tu es une belle voix, et quelqu'un qui joue bien ; et ils entendent tes paroles, mais ils ne les pratiquent nullement — Ézéchiël 33:32

Comme Jérémie, Ézéchiël (son nom signifie « Dieu le fortifiera ») était également un sacrificateur. Mais il prophétise durant la captivité d'Israël, étant lui-même « au milieu des captifs ». Il prophétise d'abord contre Juda et Israël en dépeignant leur esclavage, leurs souffrances et leur humiliation de diverses façons. Dieu se sert des circonstances personnelles d'Ézéchiël pour s'adresser à Israël. Le prophète doit lui-même ressentir l'amertume des choses qu'il prophétise. Voici donc un autre sacrificateur qui, d'une façon pratique et sincère, « mange le sacrifice pour le péché ». Il ressent ainsi non seulement le péché du peuple de Dieu, mais les jugements souverains de Dieu contre le péché.

Cependant, même l'humiliation et l'angoisse d'Ézéchiël ne réussissent pas à sensibiliser les cœurs de son peuple. Il avait déjà été averti que le peuple ne l'écouterait pas, mais il doit tout de même parler de la part de Dieu. Dans les chapitres 24 à 32, Ézéchiël prononce le jugement de Dieu sur les nations païennes environnantes. Ensuite, il prophétise de nouveau au sujet de sa propre nation. Cette fois-ci, il parle de la grâce de Dieu qui rétablira dans un temps à venir cette nation affligée par des jugements douloureux. Les chapitres 40 à 48 décrivent le temple futur et les divisions du pays durant le royaume millénaire.

Ézéchiël est un livre des plus utiles pour encourager l'âme à tenir ferme pour Dieu, même dans la solitude et l'adversité continue.

27 - Daniel

Béni soit le nom de Dieu, d'éternité en éternité ! car la sagesse et la puissance sont à lui, et c'est lui qui change les temps et les saisons, qui dépose les rois et établit les rois, qui donne la sagesse aux sages et la connaissance à ceux qui connaissent l'intelligence ; c'est lui qui révèle les choses profondes et secrètes — Daniel 2:20-22

Daniel (son nom signifie « Dieu est mon juge ») a aussi prophétisé durant la captivité d'Israël. Il s'est acquis une place d'honneur et de respect parmi les gens des nations en raison de sa foi simple, solide et véritable dans le Dieu vivant. Sa vie est marquée par une piété invariable, une conduite sage et circonspecte ainsi qu'un attachement à la vérité sans compromission.

Des sujets historiques d'un grand intérêt nous sont relatés jusqu'à la fin du chapitre 6. Nous apprenons à connaître mieux le caractère de l'Empire babylonien et celui de l'empire des Mèdes et des Perses. Nous constatons également les soins de Dieu envers le résidu pieux d'Israël vivant au milieu d'autres nations. Ces récits historiques revêtent un caractère prophétique en présentant des événements qui se dérouleront dans le futur.

Du chapitre 7 à la fin du livre, le sujet est celui de visions prophétiques particulières données à Daniel. Ces visions concernent les grands empires du monde, ainsi que la relation d'Israël avec ces empires et le triomphe futur du Seigneur de gloire sur toutes les nations en faveur d'Israël.

Cet excellent livre nous enseigne que la prophétie n'est bien comprise qu'en marchant pieusement et fidèlement. Dieu attend des siens qu'ils s'intéressent sérieusement à ses révélations prophétiques !

28 - Osée

Israël, reviens à l'Éternel, ton Dieu, car tu es tombé par ton iniquité. Prenez avec vous des paroles, et revenez à l'Éternel ; dites-lui : Pardonne toute iniquité, et accepte ce qui est bon, et nous te rendrons les sacrifices de nos lèvres — Osée 14:1, 2

Osée (le nom signifie « délivrance ») est également une prophétie donnée sous les règnes de plusieurs rois de Juda et se terminant sous Ézéchias. Son premier chapitre évoque brièvement comment Dieu agit avec Juda et Israël (Israël est appelé « Éphraïm » dans ce livre, car ce fut cette tribu qui entraîna Israël à se rebeller). Dieu rappelle tour à tour l'infidélité de chacun, et le fait qu'ils ont été réduits au même rang que celui des nations : « Vous n'êtes pas mon peuple ». Il démontre, toutefois, sa grâce souveraine en les rétablissant comme des « fils du Dieu vivant ». Juda et Israël seront tous deux réunis sous un Chef.

Le développement du livre concerne surtout Israël (ou Éphraïm). Il s'agit d'un exposé énergique et cinglant de la corruption avilissante des dix tribus. Juda n'est mentionné qu'en passant.

Le dernier chapitre, cependant, démontre admirablement que Dieu est la ressource et le remède pour la condition de ruine d'Éphraïm. En fait, nous reconnaissons Dieu dans la personne bénie de son Fils, bien que d'une manière voilée et non pas aussi clairement que dans le Nouveau Testament. Le chapitre enjoint tendrement à Éphraïm de retourner au Seigneur Dieu, et cet appel produit d'heureux résultats.

Combien ce livre nous est nécessaire, non seulement pour mettre en garde contre un cœur qui s'éloigne de Dieu, mais pour indiquer comment revenir à Dieu.

29 - Joël

Et l'Éternel fait entendre sa voix devant son armée, car son camp est très grand, car l'exécuteur de sa parole est puissant ; parce que le jour de l'Éternel est grand et fort terrible ; et qui peut le supporter ? — Joël 2:11

Joël (le nom signifie « l'Éternel est Dieu ») ne donne aucune indication sur le temps de sa prophétie. Le thème du livre est le jour de l'Éternel avec ses grands et douloureux jugements. Une invasion dévastatrice d'insectes avait provoqué la famine en Israël, et Joël utilise cette situation pour illustrer de façon frappante l'invasion d'Israël dans les derniers jours par le roi qui vient du nord avec ses armées. Bien que fières, féroces et impies, ces armées sont malgré tout le moyen employé par Dieu pour punir son peuple Israël. Elles couvriront le pays comme un fourmillement d'insectes parasites, mais elles pousseront au moins Israël à plier les genoux devant Dieu. Et lorsque Israël aura fait cela, l'Éternel lui-même jugera les nations impitoyablement et délivrera les enfants de Juda et d'Israël.

Les signes et les prodiges mentionnés auront lieu avant la venue du jour de l'Éternel (Joël 2:30, 31). Il s'agit des trois premières années et demie de la « semaine » de Daniel, avant la « grande tribulation » donc qui commence au milieu de cette semaine de sept années. Les versets précédents (v. 28, 29) enseignent que Dieu répandra son Esprit après cela, c'est-à-dire durant le millénium de bénédiction. La citation de Pierre à ce sujet (Act. 2:16-21) ne suggère pas que ces choses se réaliseront complètement à cette époque ; il en fait simplement une application pour le temps actuel. Le livre de Joël illustre l'avertissement très sérieux que ceux qui sèment le vent récoltent la tempête.

30 - Amos

En ce jour-là, je relèverai le tabernacle de David, qui est tombé, et je fermerai ses brèches, et je relèverai ses ruines, et je le bâtirai comme aux jours d'autrefois — Amos 9:11

Amos (ce qui signifie « accabler ») reçut sa prophétie aux jours d'Ozias, qui régna en Juda au temps où Jéroboam, fils de Joas, régna en Israël, et « deux ans avant le tremblement de terre » qui de toute évidence produisit une très forte impression. Il est probable que la prophétie précéda le tremblement de terre, ce qui lui donna une sérieuse importance.

Le livre est impressionnant par sa condamnation méthodique et résolue du mal, spécialement en Israël, et par les jugements que Dieu exerce avec mesure par la suite. Amos présente le mal d'une manière objective et selon un contexte judiciaire, plutôt que dans une attitude embrasée par la colère. Le châtement de Dieu est légitimé par la culpabilité de son peuple.

Diverses nations sont d'abord sommées de comparaître pour être jugées : les Syriens, les Philistins, Tyr, Ammon, Moab et Édom. Mais si Dieu doit juger avec justice les nations, alors Juda et Israël doivent aussi se présenter devant son trône et le jugement doit être rendu en toute impartialité et justice. Comme toutes les autres prophéties, celle d'Amos se termine par la victoire de Dieu sur le mal, et le rétablissement par la suite de Juda et d'Israël par la puissance et la grâce de Dieu.

C'est un excellent livre pour nous montrer que Dieu juge aussi calmement et résolument nos propres voies que celles des autres. Il se réjouit, cependant, de nous rétablir par la suite, quand nous revenons à lui.

31 - Abdias

Si tu t'élèves comme l'aigle, et que parmi les étoiles tu mettes ton nid, je te ferai descendre de là, dit l'Éternel — Abdias 4

Abdias (« qui sert l'Éternel ») a écrit le livre le plus court de l'Ancien Testament. Il a prophétisé entièrement contre Édom, c'est-à-dire la famille d'Ésaü, le frère de Jacob. La haine et la violence d'Édom contre Israël étaient l'affreux résultat de son orgueil et de sa propre justice. Il était incapable de tolérer que Dieu bénisse son frère. Observons que Dieu tient compte non seulement de sa méchanceté visible extérieurement, mais des motifs secrets de son cœur : « Comme Ésaü est fouillé ! comme ses choses cachées sont mises à découvert ! » (v. 6). Le prophète dénonce sévèrement sa jubilation malveillante au sujet des souffrances d'Israël et du fait qu'il prenait avantage des malheurs d'Israël pour se fortifier lui-même. Le jugement terrible de Dieu est la conséquence de tout cela.

Le nom d'Édom serait une déformation du nom d'Adam. La chair caractérise donc cette nation, or « ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu » (Rom. 8:8). La chair peut se manifester de diverses façons qui plaisent aux sens naturels et intéressent les esprits rationnels des hommes. De nos jours, le fort courant humaniste offre un exemple remarquable de cette prétention orgueilleuse, mais vide, de la chair. Le jugement terrifiant de Dieu s'abattra contre une telle prétention, alors que le peuple de Dieu sera délivré.

Ainsi donc, le livre d'Abdias nous incite à juger très sérieusement nos voies de même que les pensées et les sentiments secrets de nos cœurs.

32 - Jonas

Quand mon âme défaillait en moi, je me suis souvenu de l'Éternel, et ma prière est venue jusqu'à toi, dans le temple de ta sainteté — Jonas 2:8

Jonas (« une colombe ») est surtout l'histoire personnelle de ce prophète, à un moment de sa vie, lorsque Dieu l'envoie prophétiser contre Ninive, la capitale de l'Assyrie. Ce livre nous révèle, non pas les pensées secrètes du cœur d'un incrédule, mais celles d'un serviteur choisi de Dieu. Pour notre profit, le prophète est amené à rapporter fidèlement tout ce qu'il a vécu dans cette expérience, malgré l'humiliation que cela a dû lui coûter.

Lorsque Dieu lui donne un message à délivrer, Jonas s'enfuit d'abord en refusant la responsabilité de le divulguer. Mais Dieu exerce sa discipline en jetant Jonas à la mer et en préparant un gros poisson pour l'engloutir, ce qui a pour effet d'humilier son âme et de le faire crier à l'Éternel son Dieu depuis les entrailles du cétaqué. L'Éternel commande au poisson, et il le rejette Jonas sur la terre. À la suite de cette expérience traumatisante, Jonas se soumet pour crier à Ninive ce que Dieu lui dit. Il s'attribue volontiers le mérite du message et songe plutôt à sa réputation comme prophète qu'aux droits de Dieu à exercer la miséricorde envers une cité repentante. N'y a-t-il pas

ici une leçon pour nous de ne pas chercher la gloire ou une place d'honneur dans l'exercice d'un service pour le Seigneur ? Il nous convient plutôt d'obéir par amour pour le Seigneur et pour les âmes.

Remarquons aussi que Jonas consigne le fait que Dieu a le dernier mot avec lui. Son récit de toute sa pénible expérience est rédigé dans un style dépouillé, et indique clairement qu'à la fin son âme a véritablement éprouvé des bienfaits.

33 - Michée

Et beaucoup de nations iront, et diront : Venez, et montons à la montagne de l'Éternel, et à la maison du Dieu de Jacob, et il nous instruira de ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers. Car de Sion sortira la loi, et de Jérusalem, la parole de l'Éternel — Michée 4:2

Michée (« Qui est comme Dieu ? ») présente le Seigneur qui vient pour juger non seulement Israël, mais toutes les nations. La condition de Juda et d'Israël donne une indication de la condition de « tous les peuples » de la « terre et tout ce qui est en elle ». Ainsi donc, si dans le livre d'Amos Dieu doit juger Israël lorsqu'il commence le jugement des nations, dans le livre de Michée il doit aussi juger les nations si Israël doit être jugé. Israël n'est qu'un échantillon de toute l'humanité : la preuve de sa culpabilité est la preuve de la culpabilité du monde devant Dieu (voir Rom. 3:19). Dieu peut donc exécuter seul ce jugement, et il en est infiniment capable.

Plus loin, nous voyons aussi Dieu qui seul possède le remède, qui pardonne l'iniquité parce qu'il aime exercer sa miséricorde. Il attire son peuple à lui-même et il jette tous leurs péchés dans les profondeurs de la mer. La bénédiction d'Israël se traduira par une grande bénédiction pour les nations, qui se réjouiront en la montagne de l'Éternel à Jérusalem.

On trouve au chapitre 5 la grande prophétie au sujet de la venue du Messie, le Protecteur de son peuple, lorsque l'Assyrien l'attaquera dans les temps de la fin. Le livre démontre admirablement que, lorsque tout s'écroule complètement, Dieu demeure le Rocher éternel : « Qui est un Dieu comme toi, pardonnant l'iniquité et passant par-dessus la transgression du reste de son héritage ? » (Mich. 7:18).

34 - Nahum

L'Éternel est lent à la colère et grand en puissance, et il ne tiendra nullement le coupable pour innocent. L'Éternel, — son chemin est dans le tourbillon et dans la tempête, et la nue est la poussière de ses pieds — Nahum 1:3

Nahum (« consolateur ») est une prophétie énergique du jugement de Ninive, la capitale de l'Empire assyrien, qui symbolise le roi du nord dans un jour futur. Alors que l'Égypte représente pour nous le monde dans sa suffisance et son indépendance vis-à-vis de Dieu, l'Assyrie fait ressortir son opposition haineuse à Dieu. Cette prophétie fait sans doute suite à la cruauté de l'Assyrie lorsque son roi Sankhérib (« celui qui brise en pièces » : Nah. 2:1) envahit Israël. Elle se réalisa en partie lorsque Ninive fut détruite. Elle a aussi en vue le jugement divin du roi du midi dans les derniers jours. Observons qu'à la rapacité de cet ennemi, Dieu oppose la rigueur inflexible de son jugement.

Les premiers versets du livre décrivent l'indignation et l'ardeur de la colère de Dieu. Ils sont suivis au verset 7 par des paroles d'un merveilleux réconfort : « L'Éternel est bon, un lieu fort au jour de la détresse, et il connaît ceux qui se confient en lui ». Il est lent à la colère, parfait et calme dans son examen des situations, car il ne souhaite pas condamner. Mais il jugera le mal par le tourbillon ou la tempête : on verra alors la sagesse de « son chemin ».

Apprenons bien de ce prophète ce qui caractérise la puissance de Dieu : une terreur lorsqu'il agit avec colère contre ses adversaires, mais une bénédiction lorsqu'il protège les siens.

35 - Habakuk

Il se tint là et mesura la terre, il regarda et mit en déroute les nations. Et les montagnes antiques furent brisées en éclats, les collines éternelles s'affaissèrent. Ses voies sont éternelles — Habakuk 3:6

Habakuk (« embrassé ardemment ») est une prophétie qui traite en particulier du travail de cœur et des profondes douleurs d'un Israélite pieux qui constate la honte et la dégradation de sa propre nation, leur captivité par « les Chaldéens, la nation cruelle et impétueuse ». Cet ennemi méprisant — l'Empire babylonien — est l'image même du monde avec sa confusion et sa corruption religieuses, c'est-à-dire dans son abus flagrant des bénédictions de Dieu. Il n'est pas étonnant qu'une âme pieuse soit profondément affligée par une telle forme de mal. Le même redoutable ennemi n'a-t-il pas encore aujourd'hui réduit en esclavage l'Église professante ?

Malgré tout, ces douleurs font que le prophète « embrasse ardemment » les promesses de Dieu. Elles l'amènent à se confier entièrement à la puissance et à la grâce souveraines de Dieu. Il reconnaît qu'il mesure la terre et donc tout ce qui y est : il humiliera douloureusement les nations ; il brisera en éclats les montagnes antiques (les autorités supérieures), même si l'homme croit qu'elles sont éternelles ; les collines (autorités de moindre importance) s'affaîsseront devant lui. Puisque Dieu fera cela, quelles que soient la destitution et la désolation d'Israël, le prophète peut véritablement dire : « Mais moi, je me réjouirai en l'Éternel, je m'égayerai dans le Dieu de mon salut » (Hab. 3:18).

Voilà un livre qui peut aider ceux qui éprouvent de l'affliction dans la présence de Dieu en affrontant le mal et en traversant des circonstances éprouvantes.

36 - Sophonie

L'Éternel, ton Dieu, au milieu de toi, est puissant ; il sauvera ; il se réjouira avec joie à ton sujet : il se reposera dans son amour, il s'égayera en toi avec chant de triomphe — Sophonie 3:17

Sophonie a prophétisé dans les jours de Josias, un roi pieux dont la foi et l'énergie avaient produit un réveil remarquable en Israël, mais en apparence seulement. Ce livre ne tient pas compte de ce réveil. Il commence par une déclaration à l'emporte-pièce du jugement général de Dieu qui enlèvera tout de dessus la face de la terre. Ce réveil factice cachait la condition réelle de la nation dont le cœur demeurerait inchangé. L'évidence de cet état de choses apparut après la mort de Josias. Peu importe l'apparence des améliorations, Dieu avait déjà décrété que son jugement s'appliquerait de façon généralisée, et en particulier à Juda et à Jérusalem.

Toutefois, le livre traite admirablement des résultats des jugements de Dieu en ce qu'ils produiront une grande bénédiction dans un jour à venir. L'Éternel fera une louange et un nom de son peuple dans tous les pays où il était couvert de honte. L'Éternel, le roi d'Israël, sera au milieu de Jérusalem jadis coupable. Il sauvera et se réjouira à son sujet ; il se reposera dans son amour. Son long travail à son égard sera terminé et l'affliction de son cœur pour son peuple sera changée en chant de triomphe.

Le fait de porter attention à cette prophétie nous gardera certainement de l'erreur répandue que les réveils actuels pourraient empêcher le jugement de Dieu sur la chrétienté. Tel n'est pas le cas ! La venue du Seigneur est imminente.

37 - Aggée

Car, ainsi dit l'Éternel des armées : Encore une fois, ce sera dans peu de temps, et j'ébranlerai les cieus et la terre, et la mer et la terre sèche ; et j'ébranlerai toutes les nations. Et l'objet du désir de toutes les nations viendra, et je remplirai cette maison de gloire, dit l'Éternel des armées — Aggée 2:6, 7

Aggée (« mes fêtes ») a été écrit après le retour à Jérusalem des Juifs de la captivité. Le prophète parle du temple, détruit dans le passé, mais dont les fondations ont été reconstruites sur une moins grande échelle. Il insiste auprès du peuple sur la honte de leur négligence par rapport à la maison de Dieu et à sa reconstruction. Il les presse de bien considérer leurs voies. Ce prophète fidèle cherche à les secouer de leur égoïsme alors qu'ils habitaient des maisons lambrissées tandis que la maison de l'Éternel était dévastée. Car très bientôt, l'Éternel allait ébranler les cieus et la terre, et l'objet du désir de toutes les nations — Christ, le grand Messie — viendrait et il remplirait de gloire la maison de Dieu.

Le livre d'Aggée propose quatre messages distincts.

- Le premier correspond au chapitre 1 et fait de graves reproches. Heureusement, il produit des effets positifs chez les conducteurs et le peuple en ce qu'ils viennent travailler à la maison de Dieu.
- Le deuxième message (2:1-9) donne un encouragement rafraîchissant dans sa vision prophétique de Christ.
- Le troisième message (2:10-19) met l'accent sur la pureté et la sanctification qui conviennent en rapport avec le temple de l'Éternel, et conseille vivement de considérer ces choses avec sérieux.
- Le quatrième message (2:20-23) présente prophétiquement le renversement de tous les royaumes qui oppriment, et la bénédiction établie dans la personne du Serviteur de l'Éternel, le Messie, représenté par Zorababel, gouverneur de Juda.

Ce livre devrait certainement nous stimuler en ce qui concerne les intérêts actuels de Dieu pour sa « maison spirituelle », l'Église de Dieu.

38 - Zacharie

Et il arrivera, en ce jour-là, que je ferai de Jérusalem une pierre pesante pour tous les peuples : tous ceux qui s'en chargeront s'y meurtriront certainement ; et toutes les nations de la terre seront rassemblées contre elle — Zacharie 12:3

Le prophète Zacharie (« l'Éternel se souvient ») écrit à la même époque qu'Aggée, mais au sujet de la ville de Jérusalem. Il rappelle au peuple le mécontentement de Dieu envers leurs pères qui s'est traduit par leur affliction et leur esclavage, un sérieux avertissement de ce que devrait endurer la ville si ses habitants agissaient « comme leurs pères ».

La prophétie se poursuit en indiquant combien les yeux de Dieu tiennent compte à la fois de la culpabilité de Jérusalem et de la culpabilité de ces nations « qui s'en chargent ». Dieu ne tolérera pas l'intervention humaine en rapport avec Jérusalem, son centre terrestre, que ce soit en s'attaquant à elle ou en la protégeant avec condescendance. Dieu va s'occuper d'elle et la purifier : le grand Messie lui-même, qu'ils ont percé, apparaîtra dans la ville et produira une profonde repentance que rien d'autre ne pourrait produire (Zach. 12:9-14). Ensuite il ira de l'avant et il combattra, et Juda combattra avec lui contre ses ennemis qui l'oppriment. Et Jérusalem sera le grand centre de toute la terre. Les nations donneront leur allégeance à cette cité du grand Roi (chap. 14).

Puisse ce livre rappeler à nos cœurs aujourd'hui que le Centre de Dieu pour son Église n'est pas sur la terre, mais dans le ciel. Il correspond, en effet, à la personne bénie du Seigneur ressuscité. Dieu ne saurait tolérer des rivaux ou des substituts à ce Centre glorieux.

39 - Malachie

Alors ceux qui craignent l'Éternel ont parlé l'un à l'autre, et l'Éternel a été attentif et a entendu, et un livre de souvenir a été écrit devant lui pour ceux qui craignent l'Éternel, et pour ceux qui pensent à son nom — Malachie 3:16

Malachie (« mon messager » ou « messager de l'Éternel ») nous montre la misérable condition d'autosuffisance des Juifs de retour de la captivité. Leur énergie s'était rapidement dégradée en une forme d'indifférence et d'insensibilité aux revendications de Dieu, en ne cherchant que leurs propres intérêts. Les paroles de Dieu ressemblent à un plaidoyer très solennel, dans lequel il condamne leur mépris flagrant de différentes choses qui le concernent. Mais voilà qu'ils lui répondent sans gêne et effrontément, comme s'ils étaient entièrement sans reproche ! Ce sont donc les dernières paroles que Dieu adresse à Israël jusqu'à ce qu'il envoie Jean le baptiseur, quatre cents ans plus tard. En refusant d'écouter Dieu, Israël devra récolter les fruits amers de son propre choix orgueilleux.

Il est heureux, toutefois, de voir qu'il y avait « ceux qui craignent l'Éternel » ; sans doute seulement quelques-uns parmi ceux qui étaient revenus en Juda. Leur nom n'est pas mentionné, car pour eux c'était le nom de l'Éternel qui était précieux. Ils parlaient souvent l'un à l'autre des choses concernant Dieu, et ceci réjouissait son cœur. Il nous assure qu'ils ne seront pas oubliés : « Un livre de souvenir a été écrit devant lui » à leur sujet.

Ce dernier livre de l'Ancien Testament révèle, de façon bien appropriée à notre temps, l'intérêt que l'Éternel porte aux pensées et aux motifs des cœurs, et non pas simplement aux actions. À ceux qui craignent son nom, il promet que le Soleil de justice se lèvera — Christ viendra avec puissance et dans une grande gloire.

40 - Évangile selon Matthieu

Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur ; et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est aisé et mon fardeau léger — Matthieu 11:29, 30

L'évangile selon Matthieu (ce nom signifie « don de Dieu »), premier livre du Nouveau Testament, est écrit selon une perspective juive et fait remarquablement le lien avec l'Ancien Testament. Il présente le Seigneur Jésus Christ comme le Messie d'Israël attendu depuis longtemps. Il retrace donc sa généalogie jusqu'à David et à Abraham. Cette généalogie, selon la lignée de Joseph, lui donne officiellement le droit au trône.

L'évangile selon Matthieu est le seul livre des Écritures qui emploie l'expression « royaume des cieus ». Nous apprenons, en effet, que sous la loi l'autorité du royaume de l'Éternel avait été confiée aux Juifs et que Jérusalem avait été le siège de ce royaume. Mais en raison de l'échec total d'Israël, Dieu a révoqué cette autorité et a établi le siège de son royaume dans les cieus. Dieu avait déjà parlé sur la terre au milieu des Juifs ; il parle maintenant du ciel. Ceci explique pourquoi Matthieu fait souvent mention du royaume de Dieu comme du « royaume des cieus ». Cet évangile met en évidence un changement remarquable et complet dans les voies de Dieu concernant les dispensations [en passant de celle de la loi à celle de la grâce]. Christ le vrai Roi est venu et il est effectivement retourné au ciel.

Conformément à ce qui précède, on comprend que Matthieu insiste sur une soumission et une obéissance entières à l'autorité souveraine du Seigneur Jésus — non pas à la loi, mais à Celui qui est plus élevé que la loi. « Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi ». L'accent, par conséquent, est mis sur les œuvres, les œuvres de la foi bien entendu, parce que l'autorité (non la grâce, comme dans l'Évangile de Luc) constitue le grand thème de Matthieu. De telles leçons s'avéreront profitables si elles prennent racine dans nos cœurs.

41 - Évangile selon Marc

Car aussi le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs — Marc 10:45

L'évangile selon Marc donne un compte rendu court et énergique du service du Seigneur Jésus Christ, en le représentant comme le parfait Serviteur de Dieu. Il emploie un langage direct et simple, et sa description des événements suit l'ordre chronologique selon lequel ils se sont effectivement déroulés. Aucun des autres évangélistes ne suit un tel ordre, mais chacun utilise l'ordre qui convient à son thème particulier.

L'abaissement et le service infatigable du Seigneur Jésus brillent merveilleusement dans cet évangile, alors qu'une scène succède rapidement à une autre. Il répond aux besoins d'âmes innombrables au bon moment et d'une manière parfaite. Sa mort correspond également au sacrifice d'un serviteur entièrement consacré à la volonté de son Dieu, afin de répondre aux besoins les plus profonds des âmes des hommes. Nous discernons dans son sacrifice le caractère du sacrifice pour le péché : il n'a pas seulement porté nos péchés, mais il a subi tout le jugement contre le péché, la racine terrible des péchés, le principe même de tout ce qui s'oppose à Dieu. Le Seigneur Jésus a ainsi servi son Dieu dans une consécration absolue jusqu'à accepter, chose effroyable, d'être abandonné par Dieu lui-même dans ces heures accablantes d'intense souffrance.

Remarquons que Marc emploie fréquemment le terme « aussitôt » [plus d'une quarantaine de fois]. Sous les traits de ce merveilleux Serviteur, on n'admire pas seulement le Seigneur Jésus pour son dévouement, mais aussi comme un exemple à suivre pour tous ceux qui sont sauvés par sa grâce.

42 - Évangile selon Luc

Mais il leur dit : Pourquoi êtes-vous troublés, et pourquoi monte-t-il des pensées dans vos cœurs ? Voyez mes mains et mes pieds ; — que c'est moi-même : touchez-moi, et voyez ; car un esprit n'a pas de la chair et des os, comme vous voyez que j'ai — Luc 24:38, 39
Luc (« une lumière ») est le seul auteur non Juif connu d'un livre de la Bible. Dans son évangile, il présente Christ comme le « Fils de l'homme », admirable dans toute la réalité et la perfection de son humanité. Au sujet de Christ, nous trouvons :

- sa naissance, annoncée et décrite,
- sa croissance en sagesse et en stature,
- le fait qu'il était accessible : il s'intéressait tendrement au bien-être de l'humanité,
- son « désir » de manger avec ses disciples,
- ses paroles de pardon sur la croix,
- la démonstration à ses disciples de sa résurrection véritable,
- son ascension au ciel avec son corps.

Si nous voyons l'autorité du Seigneur dans Matthieu et son service dans Marc, c'est sa grâce qui brille avec éclat dans Luc, sa grâce non seulement envers Israël mais également envers tous les hommes. Nous constatons cela d'une façon saisissante dans les paraboles et les miracles du Seigneur Jésus.

Par conséquent, cette grâce, qui se plaît à bénir et à élever l'âme dans la présence de Dieu, ne peut se satisfaire de rien de moins que de la communion chaleureuse et ininterrompue des saints avec leur Dieu. Ceci nous rappelle le caractère du sacrifice de prospérités de l'œuvre expiatoire du Seigneur Jésus, caractère qui ressort dans l'évangile de Luc. Son œuvre amène ensemble Dieu et l'homme dans la paix et l'harmonie. Dieu reçoit sa portion de nourriture du sacrifice, le sacrificateur (Christ) reçoit également la sienne, de même que ceux qui apportent le sacrifice. Tous, pour ainsi dire, mangent ensemble.

43 - Évangile selon Jean

Et la Parole devint chair, et habita au milieu de nous (et nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un Fils unique de la part du Père) pleine de grâce et de vérité — Jean 1:14

L'évangile selon Jean (Jean signifie « l'Éternel a fait grâce ») est un livre unique dans sa gloire majestueuse. Nous y voyons le Seigneur Jésus manifesté comme le Créateur, le Fils unique, éternel, envoyé d'auprès du Père afin de révéler pleinement sa gloire. Cela surpasse l'autorité, le service ou la grâce, en manifestant la lumière et l'amour du Dieu éternel. Le Seigneur se présente comme le centre de notre adoration.

L'évangile ne revêt pas un caractère synoptique (en donnant une vue générale de la vie et des œuvres du Seigneur sur terre), comme les trois autres évangiles, mais il attire spécialement notre attention sur sa nature, sa personne et ses paroles. Ses ennemis ont même rendu ce témoignage au sujet de Jésus : « Jamais homme ne parla comme cet homme. » (7:46). Les miracles et les paraboles rapportées dans l'évangile de Jean témoignent très clairement de sa gloire divine personnelle. Nous trouvons des paroles qu'il a lui-même prononcées telles que : « Avant qu'Abraham fût, Je suis » (8:58). Et les sept « Je suis » de l'évangile selon Jean sont bien connus.

Également, nous sommes certainement captivés par le récit noble et empreint de dignité de sa crucifixion. Nous y discernons le caractère de l'holocauste (un sacrifice par feu) de son service. L'action de brûler nous parle de tout ce qui montait comme une odeur agréable vers Dieu ; le sacrifice de Christ est vu principalement pour la gloire de Dieu.

D'une part, la douce simplicité de ce livre attire avec puissance celui qui est le plus dépourvu d'intelligence. D'autre part, les plus grands érudits n'ont pas manqué d'admirer sincèrement ses profondeurs plus cachées et leur signification.

44 - Actes des apôtres

Les apôtres rendaient avec une grande puissance le témoignage de la résurrection du Seigneur Jésus ; et une grande grâce était sur eux tous — Actes 4:33

Les Actes des apôtres relatent la façon dont la sagesse divine ordonna les événements pour amener progressivement des âmes à sortir de la dispensation précédente de la loi, établie par Dieu, et à jouir de la pleine liberté de la « dispensation de la grâce de Dieu ». Nous y voyons la puissance et le travail admirable de l'Esprit Saint, alors que Dieu emploie les apôtres pour établir le christianisme.

Le travail commence à Jérusalem avec la venue de l'Esprit Saint au chapitre 2 sous la forme de langues divisées. Lorsque la nation d'Israël, à l'occasion du martyr d'Étienne (chap. 7), a froidement refusé le second appel de la grâce (car les Juifs avaient précédemment rejeté leur Messie lui-même), alors Dieu suscite l'apôtre Paul comme messenger spécial pour les gens des nations. La grâce de Dieu s'étend alors au monde entier. Ainsi donc, l'Église de Dieu est formée par la puissance de l'Esprit de Dieu, les croyants juifs et des nations étant baptisés en un seul corps. Observons également comment Dieu dans ce livre conserve soigneusement une unité véritable et vitale de ce travail ainsi que des croyants en tous lieux.

Nous sommes ainsi édifiés par la réalité, la simplicité et la fraîcheur du début de l'Église. Dieu y maintient l'ordre et l'unité sans devoir faire appel à une organisation et à des dispositions humaines. Cela démontre que Christ est suffisant comme centre pour réunir son

peuple, et que la puissance de l'Esprit de Dieu seule peut diriger toutes les activités spirituelles, qu'il s'agisse de l'adoration, de la communion, du service ou du témoignage.

45 - Épître aux Romains

Tous ceux qui croient... sont justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus — Romains 3:24

L'épître aux Romains (« ceux qui sont forts ») présente la vérité fondamentale du christianisme. Dieu est ici le juge souverain, absolu dans sa justice, découvrant et exposant le péché de toute l'humanité, n'admettant aucune excuse, n'épargnant aucun mal quelle qu'en soit la gravité ; tous sont déclarés coupables devant lui. Mais dans sa justice pure, il offre au coupable une pleine justification, car elle est basée sur « la rédemption qui est dans le Christ Jésus ». Christ a pris notre place pour porter le châtiment du péché en se sacrifiant lui-même. Par ce sacrifice, tous ceux qui croient vraiment en Jésus Christ sont disculpés de toutes les accusations et sont rendus justes devant Dieu.

Nous voyons aussi l'importance de la croix en relation avec la délivrance de la puissance du péché qui habite en nous. L'épître présente la vérité de façon à répondre aux besoins du pécheur là où il se trouve au début. Cette vérité introduit ensuite le pécheur dans la liberté et la lumière par un travail dans son âme, loin de l'esclavage et des ténèbres ; elle établit ses pieds dans des sentiers de justice.

Dans les chapitres 9, 10 et 11, nous découvrons que les propos et les voies de Dieu au sujet d'Israël sont conformes avec ces vérités maintenant révélées dans le christianisme. Dieu est le grand vainqueur, et il bénit ceux qui se confient en lui. À partir du chapitre 12, nous recevons des instructions en rapport avec la conduite pratique, conformément au fondement solide et éternel de la grâce de Dieu qui nous rend justes.

Que ce livre est admirable en justifiant et en affranchissant une âme, et en encourageant l'exercice de toute vertu conforme à la piété !

46 - Première épître aux Corinthiens

Nous, nous prêchons Christ crucifié, aux Juifs occasion de chute, aux nations folie, mais à ceux qui sont appelés, et Juifs et Grecs, Christ la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu — 1 Corinthiens 1:23, 24

La première épître aux Corinthiens (Corinthien signifie « rassasié ») a été écrite pour corriger les désordres tolérés à Corinthe au début de l'Église. Cette épître établit des principes solides et pratiques pour la direction et l'ordre de l'assemblée ; ils sont nécessaires pour toute l'Église universelle de Dieu. Cette application générale de principes fondés sur l'autorité de la Parole ressort dans les passages suivants : 1:2 ; 4:17 ; 11:16 ; 14:33, 37.

Corinthe était le centre de la philosophie grecque, mais aussi de la corruption morale. Le chapitre 1 met donc de côté la sagesse du monde, et le chapitre 2 la remplace par la révélation de Dieu donnée par son Esprit. La sagesse humaine ne peut dicter le sentier que doit suivre l'Assemblée de Dieu, mais la Parole de Dieu, appliquée par l'Esprit de Dieu à nos cœurs et à nos consciences, suffit à maintenir un ordre en accord avec la pensée de Dieu. Dans les chapitres 1 et 2, l'orgueil intellectuel est rejeté ; du chapitre 3 au chapitre 7, la corruption charnelle est entièrement jugée ; dans les chapitres 8 à 10, nous sommes mis en garde contre la communion avec les démons par l'idolâtrie.

Le livre met continuellement l'accent sur l'unité du corps de Christ, mais dans la séparation d'associations qui ne sont pas selon Dieu. L'unité est cependant manifestée dans la riche diversité des dons qui s'exercent dans la piété. L'importance de la doctrine solide constitue un sujet vital, et le chapitre 15 insiste fortement sur la vérité de la résurrection de Christ et de celle de ses saints à sa venue : c'est le fondement du témoignage de l'Assemblée de Dieu.

La première épître aux Corinthiens est un livre très utile pour nous encourager à apprécier et à nous préoccuper de chaque membre du corps de Christ, ainsi que pour renforcer le témoignage collectif.

47 - Seconde épître aux Corinthiens

Car c'est le Dieu qui a dit que du sein des ténèbres la lumière resplendît, qui a relui dans nos cœurs pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Christ — 2 Corinthiens 4:6

La seconde épître aux Corinthiens traite non seulement de l'ordre dans l'assemblée, mais du ministère en relation avec l'assemblée, la manifestation dans la vie pratique et le service de l'Esprit présent dans l'assemblée. Par son abnégation, Paul est lui-même un exemple de service, se dévouant sans compter pour l'amour des saints de Dieu. Les caractéristiques suivantes au sujet de Paul ressortent dans cette épître :

- ses souffrances du fait de sa consécration au service de Christ,
- sa persécution par le monde, les attaques cruelles des faux frères,
- le ressentiment même des saints dont il cherchait la bénédiction,
- la profonde angoisse de son âme,
- ses tristesses, ses détresses, ses tendres affections, ses sympathies, ses compassions.

Mais sa satisfaction lui venait de Dieu, le grand Dieu dont la lumière avait brillé dans son cœur, manifestant la gloire transcendante de sa personne dans la face de Jésus Christ. Même si elle est contenue dans un vase de terre, cette lumière est un trésor qui doit être manifesté à tous ceux qui écouteront. Le ministère de la gloire de Christ constitue pour Paul une bénédiction tellement insurpassable qu'il est porté sur les ailes d'une grâce infinie à travers les tribulations du chemin, et il peut dire : « Je suis rempli de consolation [ou d'encouragement] ; ma joie surabonde au milieu de toute notre affliction » (7:4).

Le merveilleux encouragement de ce livre nous incite à persévérer sans être ébranlé dans notre service envers les autres, quels que soient les efforts de Satan pour décourager le cœur et affaiblir les mains.

48 - Épître aux Galates

Mais qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde — Galates 6:14

L'épître aux Galates a été écrite aux assemblées dans la région de la Galatie. Elle constitue un sérieux avertissement contre la fausse doctrine enseignant que les œuvres de loi sont la norme pour la marche et la conduite du croyant. Bien qu'ils aient été sauvés par la grâce au moyen de la foi, les Galates avaient cependant ajouté la loi comme principe pour ne pas perdre leur salut. Or, ce mélange est intolérable aux yeux de Dieu, le Dieu de toute grâce.

L'apôtre démontre que la personne bénie de Christ, non pas la loi, est le modèle pour la marche du croyant ; l'Esprit de Dieu est la puissance pour la marche avec Dieu. Paul présente avec énergie la croix de Christ comme ce qui met fin à toutes les pensées qui veulent que l'homme sous la loi puisse faire le bien. Le croyant est crucifié au monde par la croix, donc retranché de la sphère même où le principe du légalisme domine. Il est maintenant vu en relation avec une « nouvelle création » et, par conséquent, il ne doit plus marcher dans la chair, mais dans l'Esprit.

Au chapitre 4, la mort de Christ est considérée comme nous rachetant de l'esclavage de la loi. Nous jouissons ainsi de la dignité et de la liberté de fils devant Dieu, une position impossible dans l'Ancien Testament, mais vraie de tous les croyants dans la dispensation de la grâce.

Combien ce livre des Galates est nécessaire pour nous garder de l'égoïsme, de la confiance dans la chair et des innombrables maux qu'engendre une attitude légaliste.

49 - Épître aux Éphésiens

Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ — Éphésiens 1:3

On ne trouve pas de reproches dans l'épître aux Éphésiens (Éphèse signifie « un désir »). Elle révèle pleinement les grandes pensées de Dieu au sujet de ses saints dans la dispensation actuelle de la grâce, ainsi que leurs présentes « bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ », et leur position « en Christ » en ce que Dieu les « a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus ». En accord avec la gloire de sa personne et l'efficacité infinie de son œuvre, Christ est le centre désigné de la bénédiction de l'univers entier : « En lui » nous avons reçu un héritage. Assis sur le trône de son Père, il intercède efficacement pour nous : nous sommes « en lui ». Les croyants juifs et ceux des nations forment « un corps » uni à Christ, la tête dans la gloire.

L'épître aux Éphésiens présente l'Église comme le corps de Christ et la maison de Dieu. Les croyants sont édifiés ensemble pour constituer une habitation de Dieu par l'Esprit. Au chapitre 5, nous voyons l'Église comme l'épouse sainte et irréprochable de Christ. Dans le passé, de telles vérités étaient inconnues et n'étaient pas annoncées par les prophètes ; les apôtres et les prophètes les révèlent maintenant. Il est aussi question de notre lutte dans les « lieux célestes » contre les armées spirituelles de méchanceté, puissances sataniques qui s'opposent à ce que nous discernions la vérité de nos biens spirituels légitimes et à ce que nous jouissions de cette vérité.

Aucun livre ne revêt autant d'importance que l'épître aux Éphésiens pour nous aider à cultiver un caractère conforme à notre véritable union avec Christ dans la demeure qui convient à nos âmes, c'est-à-dire le ciel même.

50 - Épître aux Philippiens

Oui, je regarde même aussi toutes choses comme étant une perte, à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur, à cause duquel j'ai fait la perte de toutes et je les estime comme des ordures, afin que je gagne Christ — Philippiens 3:8

L'épître aux Philippiens (« qui aime les chevaux » ou « de la race ») est une épître pastorale, encourageante et rafraîchissante. Les croyants de cette assemblée étaient pauvres, mais ils avaient gardé une affection fidèle à l'égard de Paul depuis qu'ils avaient été convertis par son labeur au milieu d'eux, onze années plus tôt. L'épître présente la véritable expérience chrétienne comme une course pour le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus. Paul donne lui-même l'exemple de cette expérience et, même s'il était en prison, la joie vibrante mais paisible de l'apôtre imprègne tout le livre. Le secret réside dans le fait que Christ est tout pour lui d'une manière pratique :

- au chapitre 1, Christ est sa raison de vivre ;
- au chapitre 2, Christ est son exemple ;
- au chapitre 3, Christ est son but ;
- au chapitre 4, Christ est sa force.

Nous lisons au chapitre 2 une déclaration magnifique au sujet de la grandeur de l'humiliation volontaire du Seigneur Jésus, du lieu de la gloire la plus élevée à la plus profonde souffrance et à la mort de la croix. Cet abaissement est suivi par la réponse de Dieu qui l'a exalté comme homme à la place de prééminence la plus élevée. Voir les versets 5 à 11.

Les affections et l'admiration de l'apôtre Paul avaient comme centre la personne merveilleuse du Seigneur Jésus. Il peut ainsi non seulement supporter toutes les circonstances adverses désagréables, mais se réjouir de constater dans chacune d'elles une occasion de bénédiction personnelle plus grande et de gloire plus grande aussi pour le Seigneur.

En présentant le grand triomphe de la foi, ce livre nous encourage à cultiver une foi semblable dans notre vie personnelle.

51 - Épître aux Colossiens

Rendant grâce au Père qui nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière ; qui nous a délivrés du pouvoir des ténèbres, et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour — Colossiens 1:12, 13

L'épître aux Colossiens (« monstrosités ») ressemble beaucoup à celle aux Éphésiens. Toutefois, cette lettre ne présente aucunement les saints comme assis dans les lieux célestes, mais plutôt comme marchant toujours dans un désert. Des ressources célestes sont à leur disposition pour le voyage et, en particulier, la ressource suprême de la personne de Christ : « Car en lui habite toute la plénitude de la déité corporellement » (2:9). En relation avec cette plénitude, Paul emploie constamment le terme « tout ».

L'apôtre devait mettre en garde les Colossiens contre les dangers de la philosophie, d'une part, et contre ceux du mysticisme religieux, d'autre part. La philosophie séduit seulement l'intelligence, alors que le mysticisme est une grossière insulte à l'intelligence. Parfois on trouve les deux mélangés, ce qui constitue une autre monstrosité avec deux têtes qui se contredisent. L'autorité prééminente de Christ est la réponse à ces deux courants.

Christ est présenté comme le chef de toute la création et le chef (ou la tête) du corps, l'Église. Il réconciliera toutes choses sur terre et dans les cieux, mais il a maintenant réconcilié tous les croyants. Il a transmis par l'apôtre Paul les ministères de l'évangile et de l'Église. Il pourvoit ainsi aux besoins du monde et à ceux de ses saints.

Nous trouvons dans ce livre une nourriture céleste substantielle qui nous préservera du mal sous ses formes les plus déguisées.

52 - Première épître aux Thessaloniens

C'est pourquoi aussi nous, nous rendons sans cesse grâce à Dieu de ce que, ayant reçu de nous la parole de la prédication qui est de Dieu, vous avez accepté, non la parole des hommes, mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la parole de Dieu, laquelle aussi opère en vous qui croyez — 1 Thessaloniens 2:13

La première épître aux Thessaloniens (« victoire sur la fausseté »), est, chronologiquement, la première des épîtres de Paul. Elle déborde de fraîcheur, d'énergie et de chaleur. D'un caractère pastoral, cette épître est écrite à « l'assemblée des Thessaloniens », ce qui illustre le fait que les véritables soins pastoraux ne s'adressent pas seulement aux individus, mais à l'assemblée de Dieu. Cette assemblée avait été formée lors d'un court séjour de Paul à Thessalonique (Act. 17:1-4), au milieu de dures persécutions. Les croyants de Thessalonique étaient devenus un modèle pour les autres assemblées en raison de leur foi énergique envers Dieu, car la parole du Seigneur avait retenti de chez eux en tous lieux (1 Thess. 1:7, 8). La foi, l'amour et l'espérance ressortent admirablement partout dans ce livre, ainsi que dans la seconde épître.

La venue du Seigneur est le sujet le plus en évidence dans cette épître. Au chapitre 1 (v. 10), elle est présentée comme la délivrance de la colère qui vient. Au chapitre 2 (v. 19), elle est liée à la gloire et à la joie de Paul de voir ses propres frères dans la gloire là-haut. Au chapitre 3 (v. 13), elle prend en considération l'affermissement des cœurs des croyants sans reproche en sainteté. Au chapitre 4. (v. 15-18), elle offre une perspective bénie pour consoler ceux qui sont affligés actuellement. Au chapitre 5 (v. 23), Paul nous exhorte pour que notre esprit, notre âme et notre corps tout entiers soient conservés sans reproche en la venue de notre Seigneur Jésus Christ. Le verset en tête de page donne la raison du dévouement énergique des Thessaloniens. La parole de Dieu agissait réellement dans leurs âmes : Dieu avait parlé et ils avaient accepté cette parole comme la vraie parole de Dieu. C'est ainsi que se produisent les vrais résultats. Ce livre n'est-il donc pas très encourageant et stimulant ?

53 - Seconde épître aux Thessaloniens

Que notre Seigneur Jésus Christ lui-même et notre Dieu et Père, qui nous a aimés et nous a donné une consolation éternelle et une bonne espérance par grâce, veuille consoler vos cœurs et vous affermir en toute bonne œuvre et en toute bonne parole — 2 Thessaloniens 2:16, 17

La seconde épître aux Thessaloniens, comme la première épître aux Thessaloniens, revêt un caractère pastoral, mais elle traite des influences subtiles qui menaçaient déjà si tôt de dérober à cette jeune assemblée son affection fraîche et ardente pour le Seigneur, sa foi vigoureuse et sa persévérance dans les persécutions. L'apôtre avertit fidèlement l'assemblée de la venue future de l'Antichrist, alors que déjà le mystère de l'iniquité agissait pour saper ce qui était de Dieu. Aux encouragements rafraîchissants de la première épître, cette seconde épître ajoute des avertissements sérieux, à l'instar du sel employé comme assaisonnement, afin de préserver le témoignage de Dieu.

Des lettres, qui étaient censées émaner de Paul, avaient fait croire aux Thessaloniens que le jour du Seigneur était proche. Cette tromperie astucieuse de l'ennemi visait à miner leur confiance dans le fait que Christ viendrait premièrement chercher son Église avant le jour terrible de son jugement du monde. Paul corrige ce mensonge et, dans le chapitre 2, explique prophétiquement que le jour du Seigneur en jugement ne peut se produire avant que l'Église ait d'abord été enlevée dans les cieux.

En contraste avec les mauvaises œuvres et les mauvaises paroles de l'Antichrist, les croyants sont encouragés à demeurer ferme en toute bonne œuvre et en toute bonne parole. C'est donc un livre pour nous donner du discernement spirituel et de la fermeté à l'égard de ces choses qui pourraient abaisser la valeur du témoignage chrétien. Dans cette épître également, la venue du Seigneur ressort à chaque chapitre.

54 - Première épître à Timothée

Et, sans conteste, le mystère de la piété est grand : — Dieu a été manifesté en chair, a été justifié en Esprit, a été vu des anges, a été prêché parmi les nations, a été cru dans le monde, a été élevé dans la gloire — 1 Timothée 3:16

La première épître à Timothée (« qui honore Dieu ») est écrite à un jeune homme pour lequel Paul avait de toute évidence une profonde affection. D'un tempérament timide et d'une personnalité effacée, mais cependant doué de Dieu, Timothée devait être conscient de la responsabilité d'adopter un comportement convenable « dans la maison de Dieu, qui est l'assemblée du Dieu vivant ». Il avait reçu un service, non pas pour l'exercer indépendamment, mais pour le bien-être de l'Assemblée, le corps de Christ. Il était également appelé à veiller au maintien de la saine doctrine dans l'assemblée locale et du bon ordre par le moyen d'anciens et de serviteurs fidèles.

L'assemblée devait aussi être un lieu de prière (chap. 2). Au chapitre 3, elle est vue comme la colonne et le soutien de la vérité. Elle rend témoignage que Dieu :

- a été manifesté en chair, donc de la véritable humanité du Seigneur Jésus,
- a été justifié en Esprit, lors du baptême de Jésus et au cours de sa vie durant laquelle nous voyons la puissance de l'onction de l'Esprit Saint,
- a été vu des anges qui ne l'avaient jamais vu auparavant,
- a été prêché parmi les nations, ce qui correspond à un évangile universel pour toute l'humanité,
- a été cru au monde, que ce soit par plusieurs ou par quelques-uns, mais la foi a répondu à une telle révélation,
- a été élevé dans la gloire, ce qui complète la liste de ce dont l'assemblée rend témoignage.

Les instructions que nous trouvons dans ce livre sont profitables pour notre conduite et notre vigilance en ce qui concerne l'Église de Dieu.

55 - Seconde épître à Timothée

N'aie donc pas honte du témoignage de notre Seigneur, ni de moi son prisonnier, mais prends part aux souffrances de l'évangile, selon la puissance de Dieu — 2 Timothée 1:8

La seconde épître à Timothée traite aussi de la responsabilité individuelle en relation avec l'Église. Paul est prisonnier lorsqu'il écrit cette épître. Ce sera sa dernière épître, et il l'écrira en sachant qu'il allait être mis à mort à la suite de son témoignage pour le Seigneur. Il ne parle plus dans cette lettre de la « maison de Dieu », mais d'une « grande maison » (2:20), car ce qui avait déjà été la maison de Dieu dans une certaine mesure de pureté et de vérité s'était détérioré au point d'accepter des erreurs grossières et des vases à déshonneur. De plus, tous ceux qui étaient en Asie s'étaient détournés de Paul, sans doute parce qu'ils ne désiraient plus ses enseignements.

Mais Paul ne se décourage pas. En effet, avec un cœur réjoui, il encourage Timothée, ce jeune homme, à se fortifier pour lutter contre sa timidité naturelle. Timothée ne devait pas avoir honte du témoignage du Seigneur. Il devait découper droit la parole de la vérité, afin d'employer pleinement toute cette vérité en agissant fermement et résolument pour Dieu. Il ne devait rien négliger du témoignage, que ce soit comme évangéliste ou comme serviteur des autres croyants. Le deuxième chapitre, qui montre huit aspects importants de la vie du croyant, est fort utile pour tous ceux qui désirent servir le Seigneur avec sincérité aujourd'hui.

Ainsi donc, dans des jours d'éloignement et de négligence spirituelle, ce livre comporte un grand encouragement pour le cœur droit. Il révèle la bénédiction des ressources de Dieu qui connaissait l'état actuel des choses, de sorte que même si les conditions sont telles que le nom de Dieu est déshonoré dans la chrétienté, le croyant peut demeurer fidèle à la signification du nom Timothée, « qui honore Dieu ».

56 - Épître à Tite

Cette parole est certaine, et je veux que tu insistes là-dessus, afin que ceux qui ont cru Dieu s'appliquent à être les premiers dans les bonnes œuvres : c'est ce qui est bon et utile aux hommes — Tite 3:8

L'épître à Tite (ce nom signifie « donner des soins ») est aussi une épître individuelle. Son sujet n'est pas précisément la piété pour garder la vérité dans l'Église de Dieu (comme les épîtres à Timothée), mais plutôt celui de la vérité qui produit la piété et l'ordre dans l'Église. La connaissance de la vérité est « selon la piété ».

Tite était resté en Crète afin d'établir des anciens dans chaque ville de cette île. Paul et Barnabas avaient fait précédemment un tel travail, comme nous le lisons en Actes 14:23, et Paul avait délégué cette autorité à Tite. Il se peut qu'il ait délégué une telle autorité à Timothée, bien que ce ne soit pas mentionné ; mais il lui avait écrit au sujet des qualités requises d'un ancien ou d'un surveillant. En s'adressant à Tite, Paul insiste évidemment sur la piété comme qualité de celui qui était désigné pour un tel service. Il n'y a personne aujourd'hui qui détienne l'autorité de nommer des anciens, mais les croyants doivent facilement reconnaître des anciens parmi eux, et respecter leur expérience et leur jugement, sans qu'ils aient été désignés officiellement.

Remarquons que Paul insiste également sur la piété dans les diverses relations des saints de Dieu entre eux. Il exhorte Tite à être un exemple pour eux tous. Ceux qui avaient cru Dieu devaient être sérieusement exhortés à être zélés pour les bonnes œuvres. Il ne s'agit pas simplement de s'abstenir de choses mauvaises, mais de s'employer à ce qui est profitable à cause des autres. « Donner des soins » aux âmes selon ce qui précède est un service très utile.

57 - Épître à Philémon

Nous avons en effet une grande joie et une grande consolation dans ton amour, parce que les entrailles des saints sont rafraîchies par toi, frère — Philémon 7

L'épître à Philémon (« celui qui embrasse ») n'est pas à proprement parler un livre destiné à une personne, car Paul s'y adresse aussi à une sœur qui est probablement la femme de Philémon, à un frère, Archippe, qu'il appelle son compagnon d'armes et qui était très doué pour le service du Seigneur (voir Col. 4:17), et à l'assemblée qui se réunissait dans la maison de Philémon. L'épître avait été écrite au sujet d'une question personnelle, mais cette question constituait un sujet d'intérêt et de préoccupation pour toute l'assemblée. Elle offre un exemple admirable de la grâce divine qui cherche à éveiller dans le cœur des croyants une joie véritable au sujet du salut d'un esclave qui s'était enfui, qui avait été converti par le moyen de Paul en prison et que l'apôtre rendait maintenant à son maître Philémon. Paul désirait que cet esclave, Onésime, soit reçu non seulement par Philémon, mais par sa femme, par celui qui avait travaillé dans la Parole et par l'assemblée. La grâce se réjouit dans un plein rétablissement, non pas dans des demi-mesures.

Paul s'adresse avec sagesse et douceur à Philémon en s'appuyant sur la grâce qui, il le savait, avait influencé ce cher frère puisque les entrailles des saints avaient été rafraîchies par lui. Toute animosité de Philémon à l'égard d'Onésime devait certainement avoir disparu à la suite de la reconnaissance et de l'encouragement éprouvés par l'apôtre au sujet de Philémon.

La signification du nom de Philémon se lie merveilleusement à la joie de la réconciliation. Ce livre éveille certainement les sentiments les plus doux de réjouissance dans la grâce de Dieu qui restaure.

58 - Épître aux Hébreux

Combien plus le sang du Christ qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache, purifiera-t-il votre conscience des œuvres mortes, pour que vous serviez le Dieu vivant ! — Hébreux 9:14

L'épître aux Hébreux (« voyageurs ») ne mentionne aucun auteur, bien qu'il s'agisse sans doute de Paul. Elle commence avec Dieu et fait ressortir combien la révélation du Nouveau Testament s'accorde tout en contrastant avec celle de l'Ancien Testament. En effet, nous voyons que les prophéties se réalisent et les types (objets et personnes) ont leur correspondance, d'une façon admirable, dans la personne du Fils de Dieu, celui qui a créé et qui soutient toutes choses, en qui Dieu a parlé du ciel. L'épître déclare clairement et soigneusement sa divinité éternelle et sa réelle humanité ; lui-même surpasse toutes les révélations partielles de la pensée de Dieu dans l'Ancien Testament.

Nous saisissons la grande œuvre de la rédemption dans sa valeur éternelle devant Dieu. Le Fils est vu comme entrant dans le ciel même, établissant un héritage céleste et éternel pour toutes les âmes rachetées, en contraste avec l'espérance terrestre d'Israël. Il est le grand souverain sacrificateur qui a traversé les cieux, par lequel nous nous approchons de Dieu et nous l'adorons ; il encourage ses saints et sympathise avec eux pour tous leurs besoins actuels. Ainsi donc, nous voyons le croyant comme de passage sur la terre, mais possédant une espérance céleste, ce qui fait de lui véritablement un « voyageur » dans un monde hostile. Le « camp » représente toutes les religions d'un caractère terrestre — même le judaïsme établi auparavant par Dieu — qui s'opposent à la gloire de cette révélation céleste. Le croyant est donc appelé à sortir vers Jésus « hors du camp ».

L'épître aux Hébreux est un livre précieux pour ses lignes de démarcation claires en ce qui concerne la foi, la marche et l'adoration chrétiennes.

59 - Épître de Jacques

Mais la sagesse d'en haut est premièrement pure, ensuite paisible, modérée, traitable, pleine de miséricorde et de bons fruits, sans partialité, sans hypocrisie — Jacques 3:17

Jacques (ce nom en grec correspond à Jacob en hébreu) ne s'adresse pas à l'Église, mais « aux douze tribus qui sont dans la dispersion ». Le thème de son épître ressort clairement en ce qu'il traite du christianisme selon la perspective des premiers croyants juifs. Ils fréquentaient toujours des synagogues juives (2:22), ce dont parle plus tard l'épître aux Hébreux. Pour cette raison, on a surnommé l'épître de Jacques le « berceau du christianisme ». Elle aborde des principes élémentaires.

Nous ne devons pas pour autant considérer cette épître comme inutile pour nous parce que nous croyons avoir atteint un stade avancé dans la connaissance de la vérité. Si nous n'avons pas appris convenablement les principes élémentaires, nous n'apprenons pas correctement des vérités plus avancées. Il importe aussi que nous repassions continuellement ces vérités fondamentales afin que notre marche chrétienne corresponde entièrement à celles-ci. Car un étudiant, qui apprend d'autres choses dans les classes supérieures, pourrait facilement oublier ce qu'il a appris dans les petites classes.

Ces choses ne s'apprennent pas non plus simplement par la sagesse naturelle. Il nous faut la sagesse d'en haut comme une réalité vivante dans le cœur. Le croyant sait très bien que seule une communion véritable et assidue avec le Seigneur lui conservera une telle sagesse.

L'épître de Jacques met l'accent sur la foi rendue visible par les œuvres. Les œuvres de foi ne nous justifient pas devant Dieu, mais devant les hommes. C'est de la pure hypocrisie de parler d'avoir la foi sans la démontrer dans notre conduite. Par conséquent, une telle épître s'avère extrêmement utile à l'enfant de Dieu pour qu'il s'examine en ce qui concerne les responsabilités les plus élémentaires de sa conduite.

60 - Première épître de Pierre

Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui, selon sa grande miséricorde, nous a régénérés pour une espérance vivante par la résurrection de Jésus Christ d'entre les morts — 1 Pierre 1:3

La première épître de Pierre (une « pierre ») s'adresse aussi à des Juifs croyants, dispersés en Asie Mineure, mais non comme s'ils étaient encore en relation avec le judaïsme. Ce sont plutôt des croyants séparés et éprouvés par les souffrances, véritablement des pèlerins et des étrangers. Ce qui est dit d'Israël — « voici, c'est un peuple qui habitera seul, et il ne sera pas compté parmi les nations » (Nom. 23:9) — s'applique à eux en plus dans un sens spirituel. Ils avaient été élus selon la préconnaissance de Dieu le Père, ils avaient été sanctifiés par l'Esprit (non par de simples ordonnances) et ils attendaient de prendre possession d'un héritage conservé dans les cieux pour eux parce que Christ ressuscité était assis à la droite de Dieu.

Leurs souffrances correspondaient à la discipline requise de la main souveraine du Père. D'une part, il agit souverainement en toute sagesse envers ses enfants pour leur bien et en ayant l'éternité en vue. D'autre part, les afflictions de ces croyants manifestaient la fin terrible qui attendait ceux qui désobéissaient à l'évangile.

Ces vérités ont nettement rapport au royaume de Dieu plutôt qu'au corps de Christ, l'Église, car Pierre a reçu les clés du royaume des cieux. Il est heureux de voir comment le Père agit efficacement dans sa souveraineté en Pierre lui-même. Après avoir tristement échoué en reniant le Seigneur, il est employé par Dieu avec grâce et puissance.

Ce livre est facile à comprendre, énergique et prenant, suscitant une saine crainte respectueuse de Dieu. Il incite les lecteurs exercés dans leur conscience à marcher avec un cœur soumis.

61 - Seconde épître de Pierre

En effet, sa divine puissance nous a donné tout ce qui regarde la vie et la piété, par la connaissance de celui qui nous a appelés par la gloire et par la vertu — 2 Pierre 1:3

Dans la seconde épître de Pierre, Dieu donne des ressources face à la corruption effroyable de la chrétienté qui défie effrontément l'autorité du Seigneur Jésus et la souveraineté du Père. Les faux docteurs ne sont pas seulement ignorants, mais savent systématiquement tous les vrais principes de la souveraineté de Dieu. Une telle chose ne décharge pas les croyants pieux de leur responsabilité d'obéissance, bien au contraire. Ils trouvent plutôt dans cette épître tout ce qui leur est nécessaire pour encourager l'obéissance absolue de leur cœur au Seigneur. Son autorité triomphera entièrement, et un châtement terrible sera infligé non seulement à un monde impie, mais à des personnes impies qui se disent chrétiennes sans l'être véritablement.

La puissance divine de Dieu a pourvu merveilleusement et abondamment à tout ce qui est nécessaire pour soutenir la fraîcheur et l'élan d'une vie en contraste avec l'apostasie stagnante et sans vie. Cette puissance procure aussi la piété qui a tant de valeur dans des temps où prédomine l'impiété. Une telle ressource est liée à une connaissance essentielle de Dieu personnellement, le Dieu vivant révélé dans la personne du Seigneur Jésus. Il nous appelle par la gloire et la vertu, en ce sens qu'il place devant nos yeux la gloire comme la fin qui nous attend et la vertu comme un encouragement précieux et actuel. Nous trouvons une telle vertu tout au long de la vie du Seigneur Jésus.

Dans cette épître, Pierre parle du jugement prochain de Dieu en des termes qui font réfléchir et qui inspirent la crainte. Il ne s'agit pas seulement du châtement de la grande tribulation, mais aussi de l'embrasement et de la dissolution des cieux et de la terre. Le but de tels sujets est de sanctifier nos âmes.

62 - Première épître de Jean

Or nous savons que le Fils de Dieu est venu, et il nous a donné une intelligence afin que nous connaissions le Véritable ; et nous sommes dans le Véritable, c'est-à-dire dans son Fils Jésus Christ : lui est le Dieu véritable et la vie éternelle — 1 Jean 5:20

La première épître de Jean traite de la grande vérité de la vie éternelle que possède le croyant, la vie qui est la nature même de Dieu et qui a été parfaitement manifestée dans la personne bénie de son Fils. Nous apprenons à bien connaître les caractéristiques de cette vie éternelle dans l'histoire du Seigneur Jésus sur la terre où elles brillent avec éclat. Deux expressions importantes résument pour nous la bénédiction de la nature divine : « Dieu est lumière » et « Dieu est amour ». Ainsi donc, trois mystères de la nature merveilleux et essentiels — la vie, la lumière et l'amour — deviennent des symboles de mystères spirituels infiniment plus grands, mais que l'on connaît et que l'on goûte néanmoins par la foi au Fils de Dieu.

Le verbe « savoir » et ses dérivés apparaissent fréquemment dans cette épître. Les vérités connues par les croyants procurent à leur cœur des réalités vivantes et absolues. Il ne peut subsister aucun doute que le Fils de Dieu est venu et qu'il a donné aux croyants une compréhension, non pas simplement de règles et de doctrines, mais de la gloire personnelle du Véritable et de notre position en Lui. Cette œuvre infinie et bénie nous fait voir également l'unité parfaite du Père et du Fils.

Ce livre a une grande valeur en assurant fermement le croyant de la réalité de sa relation vitale comme enfant de Dieu. Il l'encourage aussi à s'attacher à son Dieu et Père, et à l'aimer.

63 - Deuxième épître de Jean

Quiconque vous mène en avant et ne demeure pas dans la doctrine du Christ n'a pas Dieu. Celui qui demeure dans la doctrine, celui-là a le Père et le Fils — 2 Jean 9

La deuxième épître de Jean est la seule épître des Écritures qui s'adresse à une femme. La première épître avait établi les grands principes de vérité (ou de lumière) et d'amour révélés dans la personne du Fils de Dieu. La présente épître met maintenant l'accent sur la vérité qui doit être gardée fidèlement, même par une femme douce et au cœur tendre.

Au temps de l'apôtre Jean, on rencontrait partout de nombreux séducteurs, et le foyer était la cible principale de Satan. Il cherchait à séduire en particulier les femmes avec leur caractère courtois et obligeant. Jean s'était proposé de visiter cette femme et son foyer, mais Dieu lui demande d'écrire sans tarder. Cette femme pieuse devait être protégée de la méchanceté insidieuse des séducteurs. Leur nombre s'est multiplié aujourd'hui, et ce sont eux qui ne confessent pas Jésus Christ venu en chair. La divinité éternelle et l'humanité véritable et parfaite du Seigneur sont des sujets fondamentaux. Si quelqu'un « mène en avant » dans ces choses, prétendant posséder des vérités et une connaissance supérieures à celles révélées dans la personne de Christ, il « n'a pas Dieu ». Des Mormons, et bien d'autres, cherchent à entrer dans les foyers avec leurs doctrines subtiles et dangereuses.

Non seulement la « dame élue » ne devait pas recevoir les séducteurs dans sa maison, mais elle ne devait même pas les saluer. En le faisant, elle aurait participé à leurs mauvaises œuvres. Elle ne devait montrer aucun intérêt pour le mal, mais elle devait aimer « dans la vérité ». Faisons preuve nous aussi de gravité devant un tel mal, et ayons-le en horreur. Éloignons-nous-en entièrement dans un véritable attachement à celui qui est « le Fils du Père, dans la vérité et dans l'amour ».

64 - Troisième épître de Jean

Bien-aimé, je souhaite qu'à tous égards tu prospères et que tu sois en bonne santé, comme ton âme prospère — 3 Jean 2

La troisième épître de Jean nous apprend, elle aussi, beaucoup au sujet de la vérité et de l'amour, en mettant l'accent sur le fait que l'amour doit nécessairement accompagner la vérité. Car un autre genre de mal avait surgi : un homme dans l'assemblée prétendait apparemment agir selon la vérité mais chassait les autres de l'assemblée, refusant même de recevoir l'apôtre Jean. Aucune prétention

à maintenir la « vérité » ne peut subsister indépendamment de l'amour pour les saints de Dieu. La vérité et l'amour doivent être liés, se compléter l'un l'autre, car ils sont tous deux la nature même de Dieu.

Jean écrit cette lettre à Gaïus. Il vante les qualités de ce frère du fait que son âme prospère, et lui souhaite une bonne santé. Il se peut que Gaïus n'ait pas été doté d'une force physique pour affronter les controverses. Cependant, Jean fait hautement l'éloge de sa marche dans la vérité ainsi que de ses soins pour les frères qui étaient sortis pour servir le Seigneur et de son amour à leur égard.

Dans cette troisième épître, les « étrangers » dont il est fait mention ne sont pas des séducteurs comme dans la deuxième épître. Il s'agissait de frères inconnus de Gaïus qui se consacraient de façon désintéressée à l'œuvre de Christ, ne recevant rien des gens des nations, c'est-à-dire bien sûr des incrédules. Si d'une part on devait refuser de recevoir les séducteurs, on devait d'autre part recevoir les véritables serviteurs de Christ.

Appliquons-nous à cultiver cette chaleureuse et pieuse affection en tenant compte de la vérité selon l'enseignement de cette épître. À nouveau, l'apôtre exprime son souhait de venir bientôt.

65 - Épître de Jude

Bien-aimés, alors que j'avais très à cœur de vous écrire au sujet de notre commun salut, je me suis trouvé dans la nécessité de vous écrire afin de vous exhorter à combattre pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints — Jude 3

Jude (ce nom signifie « louange »), bien que très désireux d'écrire, n'avait nullement eu l'intention de le faire comme il le fit. Écrire au sujet du salut commun aurait sans doute été plus agréable. Mais Dieu, qui lui avait donné le désir d'écrire, avait lui-même décidé que le message de Jude consisterait à exhorter très sérieusement les croyants à combattre pour la foi. On a dit de son livre qu'il considérait « la décadence et la mort du christianisme dans le monde ». En effet, son sujet est l'apostasie qui consiste à se détourner volontairement de la grâce de Dieu et à tomber dans la dissolution introduite subtilement par des hommes méchants dans le cercle de la chrétienté professante.

Jude emploie un langage puissant et prophétique. Il fait appel à des épisodes passés de révolte contre l'autorité bienveillante de Dieu afin d'illustrer la condition du christianisme qui se développerait dans les derniers jours. Israël connut la bénédiction d'être délivré de l'Égypte, mais plusieurs périrent dans le désert à cause de leur incrédulité. Même des anges, grandement bénis de Dieu, ont été réservés dans des liens éternels, sous l'obscurité, à cause de leur rébellion. Sodome et Gomorrhe, Caïn, Balaam, Coré servent tous d'avertissements terribles du juste jugement de Dieu.

Tout cela peut sembler très sombre et négatif, mais les dernières paroles de Jude — « mais vous, bien-aimés » — encouragent merveilleusement et positivement la foi. Le dernier verset est une louange à Dieu, l'attitude qu'il convient à l'enfant de Dieu d'adopter là où le grand nom de Dieu a été déshonoré.

66 - Apocalypse

Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous rendre témoignage de ces choses dans les assemblées. Moi, je suis la racine et la postérité de David, l'Étoile brillante du matin — Apocalypse 22:16

Écrite par l'apôtre Jean, l'Apocalypse (ce mot signifie « révélation ») est un résumé prophétique des voies de Dieu envers l'homme. Une histoire qui avait commencé dans la Genèse, en toute fraîcheur et en toute simplicité, se termine maintenant dans de grands engagements et de grandes complications occasionnés par la culpabilité accumulée et la désobéissance délibérée de l'homme. Mais notre grand Dieu démêle majestueusement la masse enchevêtrée ; il juge selon sa sagesse divine au moment convenable et de façon ordonnée.

Celui qui étudie l'Apocalypse trouvera fort utile d'en connaître les trois grandes divisions :

- « les choses que tu as vues » (chap. 1),
- « les choses qui sont » (chap. 2 et 3),
- « les choses qui doivent arriver après celles-ci » (chap. 4 à 22).

La première est passée ; la seconde est actuelle et concerne la période de l'Église ; la troisième est future. Dans les chapitres 2 et 3, on voit le Seigneur Jésus qui juge souverainement et avec discernement l'état des sept assemblées. Elles présentent un tableau prophétique de toute l'histoire de l'Église depuis son commencement jusqu'au retour du Seigneur. Le jugement, en effet, doit commencer par la maison de Dieu.

La victoire du Seigneur Jésus sur toutes choses, son royaume millénaire, son jugement sur le grand trône blanc, la gloire éternelle de Dieu dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre : voilà quelques grands sujets du livre. Les conseils magnifiques de Dieu ont atteint leur glorieuse apogée !

Dieu bénit ceux qui lisent, entendent et gardent les vérités sacrées de ce livre.

LA VALEUR DE LA LECTURE DE LA BIBLE par H. L. Heijkoop

Table des matières

- 1 - La nourriture de la nouvelle vie
- 2 - La parole de Dieu est notre guide
- 3 - La Parole est notre arme
- 4 - Le moyen de purification
- 5 - Pierre de touche pour la pratique et la doctrine
- 6 - Obéissance et soumission

Chers amis,

Lisez-vous régulièrement la Bible ? Par là je n'entends pas seulement la lecture, lorsque toute la famille est réunie, ou peut-être lors du repas, mais la lecture dans la tranquillité, lorsque vous êtes seul. Il est extrêmement important que vous le fassiez. Un croyant qui néglige cette lecture ne reste pas dans une communion intime avec le Seigneur et ne peut pas être véritablement heureux.

Jamais nous ne pourrions trop apprécier la valeur de la Bible, car elle est la Parole de Dieu. Par elle seule nous apprenons à connaître Dieu et ses pensées. Dieu s'est révélé dans l'Ancien Testament par la Parole qu'il prononça et qu'il fit écrire. Là il déclara qui il était, ce qu'il avait fait, ce qu'il ferait et comment l'homme devait le servir. Puis le Fils vint sur la terre et nous révéla Dieu (Jean 1:18). Mais c'est seulement par la Parole que nous connaissons tout ce qui concerne le Fils : sa naissance, sa vie et sa mort, ses paroles et ses actes. Et Dieu le Saint Esprit, qui est maintenant sur la terre et qui habite dans chaque croyant, nous révèle tout par la Parole. Aussi n'est-il pas normal qu'un croyant n'aime pas la Bible. Et sa croissance dans la grâce et la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ est étroitement liée à son amour pour la Parole et à l'emploi qu'il en fait.

Si nous lisons par exemple le Psaume 119 nous voyons comment chaque phase de la vie spirituelle du psalmiste est liée à la Parole. Nous voyons tout d'abord que la nouvelle vie,

la nouvelle naissance est opérée par la Parole (v. 93). «Jamais je n'oublierai tes préceptes, car par eux tu m'as fait vivre». Voir encore les versets 25, 37, 40, 50, 88, 107, 116, 144, 149, 154, 156, 159 et 175. D'autres passages le disent aussi expressément : «De sa propre volonté, il nous a engendrés par la parole de la vérité... » (Jacques 1:18). «Vous qui êtes régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu» (1 Pierre 1:23). Le Seigneur le dit également en Jean 3 : «Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu». Il ressort d'Éphésiens 5:26 et d'autres passages que l'eau, dans l'Écriture, est une image de la Parole, appliquée à l'homme par le Saint Esprit.

La parole de Dieu amène la conscience de l'homme pécheur dans la lumière de Dieu . Par là l'homme voit qui il est et il se juge lui-même en confessant ses péchés devant Dieu. C'est la repentance. Par ce jugement de soi-même le cœur de l'homme est purifié, et le Saint Esprit produit en lui par la Parole une vie nouvelle, divine.

Il ressort de ce qui précède que lorsque nous parlons à des incrédules pour leur apporter l'évangile, il nous faut connaître la parole de Dieu. Nos propres paroles n'amèneront jamais un homme à la conversion. Seule la parole de Dieu le peut : «Ainsi la foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu» (Rom. 10:17). Mais la parole de Dieu est également

1 - La nourriture de la nouvelle vie

«Que tes paroles ont été douces à mon palais, plus que le miel à ma bouche» (Psaume 119:103) ! Elles sont plus précieuses que l'or et que beaucoup d'or fin, et plus douces que le miel et que ce qui distille des rayons de miel (Psaume 19:10). Le Seigneur Jésus dit : «L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu» (Matthieu 4:4). Voir également Hébreux 5:12-14 et 1 Pierre 1:25 ; 2:2.

La nouvelle vie, qui a été produite par la Parole, a besoin d'une nourriture qui soit en accord avec cette vie. C'est le Seigneur Jésus, comme 1° Sauveur mort (Jean 6:56), 2° Celui qui a marché ici sur cette terre, Homme saint et véritable (Jean 6:33-35) et 3° Seigneur glorifié dans le ciel, le blé du pays (Josué 5:11). Nous ne trouvons le Seigneur que dans la Parole. Dans l'Ancien Testament nous le voyons dans toutes les ombres ou types, et dans les révélations des prophètes. Dans le Nouveau Testament, il nous est pleinement révélé : dans sa vie ici-bas sur la terre (dans les Évangiles, dans les Actes et dans Épîtres) et comme Seigneur glorifié (dans les Actes, dans les Épîtres et dans l'Apocalypse).

Il n'est pas étonnant que la vie spirituelle de plusieurs soit faible et malade, et qu'ils ne puissent supporter que du lait au lieu de nourriture solide (Hébreux 5:12-14), s'ils négligent les réunions de la semaine et les études de la Parole, et ne sondent pas régulièrement eux-mêmes la Parole.

Nous ne croissons, c'est-à-dire notre vie spirituelle ne peut être saine, que si nous la nourrissons régulièrement.

2 - La parole de Dieu est notre guide

«Comment un jeune homme rendra-t-il pure sa voie ? Ce sera en y prenant garde selon ta parole». «J'ai caché ta parole dans mon cœur afin que je ne pêche pas contre toi». «Ta parole est une lampe à mon pied, et une lumière à mon sentier» (Psaume 119:9, 11, 105).

L'Éternel dit à Josué : «Seulement fortifie-toi et sois très ferme, pour prendre garde à faire selon toute la loi que Moïse, mon serviteur, t'a commandée ; ne t'en écarte ni à droite ni à gauche, afin que tu prospères partout où tu iras. Que ce livre de la loi ne s'éloigne pas de ta bouche, et médite-le jour et nuit, afin que tu prennes garde à faire selon tout ce qui y est écrit ; car alors tu feras réussir tes voies, et alors tu prospéreras» (Josué 1:7-9).

En Actes 20: 32 : Paul, conscient des grands dangers qui guettent les anciens d'Éphèse, les recommande «à Dieu et à la parole de sa grâce». À Timothée, il parle des «saintes lettres qui peuvent te rendre sage à salut» (2 Timothée 3:15).

Comment pourrions-nous savoir ce qu'est le péché, si nous ne connaissons pas la parole de Dieu ? L'ignorance n'exclut pas la culpabilité (Lévitique 5:17). Comment pourrions-nous savoir ce que nous devons faire et ce qui est selon les pensées de Dieu, si nous n'étudions pas sa Parole, dans laquelle il nous communique toutes choses ? Comment pourrions-nous savoir quelle décision prendre pour des choses précises, et dans quel chemin nous avons à marcher, si nous ne connaissons pas la Parole ?

«L'entrée de tes paroles illumine, donnant de l'intelligence aux simples». «Tes commandements m'ont rendu plus sage que mes ennemis, car ils sont toujours avec moi. J'ai plus d'intelligence que tous ceux qui m'enseignent, parce que je médite tes préceptes. J'ai plus de sens que les anciens, parce que j'observe tes préceptes» (Psaume 119:130, 98-100).

3 - La Parole est notre arme

«L'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu» (Éphésiens 6:17). «Et j'aurai de quoi répondre à celui qui m'outrage» (Psaume 119:42). Combien le Seigneur Jésus a fait usage de cette épée ! À chacune des attaques de Satan il répondit par un : «Il est écrit» (Matthieu 4:4, 7, 10). Et ainsi Satan dut s'enfuir ; il n'avait aucune puissance contre la parole de Dieu.

Mais le Seigneur adressa également aux hommes ces paroles : «N'est-il pas écrit» (Jean 10: 34) ? «Qu'est-ce donc que ceci qui est écrit» (Luc 20:17) ? etc. «La parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles ; et elle discerne les pensées et les intentions du cœur. Et il n'y a aucune créature qui soit cachée devant lui, mais toutes choses sont nues et découvertes aux yeux de celui à qui nous avons affaire» (Hébreux 4:12, 13).

C'est notre seule arme tant pour nous défendre contre Satan et le monde, que pour attaquer. Il ne nous faut jamais oublier que c'est la parole du Dieu vivant, et que par conséquent elle a de la puissance. Si nous nous en servons, cette puissance divine sera ressentie par tous ceux envers lesquels elle est utilisée. Même si la personne à laquelle nous nous adressons ne le reconnaît pas et reste extérieurement insensible et hostile, sa conscience la convainc cependant de la véracité de ce qui a été dit.

Alors que j'étais encore jeune, je l'ai expérimenté une fois très clairement. Je distribuais des traités dans un train, et un monsieur commença à discuter avec moi sur le christianisme. Je pris ma Bible et lus un passage qui contredisait ses affirmations. Lorsque je l'eus fait deux ou trois fois, il s'écria : «Monsieur, ce n'est pas avec la Bible, mais avec vous que je veux discuter». Je lui répondis que je ne savais rien d'autre que ce qui était dans la Bible. Il essaya encore une ou deux fois, puis se détourna, mécontent et se mit à lire. Personne ne peut résister à la parole de Dieu.

À peu près à la même époque je fis une expérience semblable. Cette fois pourtant je ne pris pas ma Bible, mais commençai à discuter avec mon interlocuteur. Il ne me fallut pas longtemps pour constater que j'étais battu.

Il y a quelques années je me trouvais sur la plate-forme d'un train bondé ; un voyageur se plaignait des temps mauvais et affirmait que cela ne s'améliorerait jamais. J'intervins dans la discussion et dis que j'avais la certitude que des temps meilleurs viendraient et que je les vivrais. Puis je lui lus quelques passages. Il se moqua de moi, sur quoi je lus encore quelques versets sur l'état de l'homme et sur le salut en Christ. Il se détourna et se mit à parler avec quelqu'un d'autre. Un bon quart d'heure plus tard, il me pria de venir avec lui. Il m'attira dans un coin et, les larmes aux yeux, me demanda une Bible, car il désirait posséder lui aussi ce dont je lui avais lu quelque chose.

4 - Le moyen de purification

La parole de Dieu est également l'unique moyen par lequel nous pouvons être purifiés et sanctifiés. «Comme aussi le Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau par la parole» (Éphésiens 5:25-27). «Sanctifie-les par la vérité ; ta parole est la vérité» (Jean 17:17).

C'est seulement par l'application constante de la parole de Dieu à notre marche et à nos voies que notre vie est purifiée et que nous sommes séparés de tout mal. Notre avocat auprès du Père lave nos pieds au moyen de la Parole (I Jean 2:2 ; Jean 13) ; mais nous avons la responsabilité de nous laisser laver les pieds.

«J'ai caché ta parole dans mon cœur, afin que je ne pêche pas contre toi» (Psaume 119:11). «Aussi ton serviteur est instruit par eux (les jugements de l'Éternel) ; il y a un grand salaire à les garder. Qui est-ce qui comprend ses erreurs» (Psaume 19:11,12) ?

La parole de Dieu est aussi l'unique

5 - Pierre de touche pour la pratique et la doctrine

«J'ai gardé tes préceptes et tes témoignages ; car toutes mes voies sont devant toi» (Psaumes 119:168). «Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées» (Apocalypse 2 et 3). Dans l'Assemblée, tant en ce qui concerne la doctrine que dans la pratique, nous avons à tout examiner à la lumière de ce que l'Esprit dit aux assemblées, c'est-à-dire, de la parole de Dieu. «Que les prophètes parlent, deux ou trois, et que les autres jugent» (1 Corinthiens 14:29).

Mais il nous faut aussi éprouver par la parole de Dieu notre propre marche, nos propres opinions. Nos pensées propres n'ont absolument aucune valeur. Ce que dit la parole de Dieu est seul déterminant (voir par exemple Lévitique 5:14-19). En Actes 17: 11 les Juifs de Bérée sont appelés plus nobles que ceux de Thessalonique, car ils examinaient les déclarations de l'apôtre Paul à la lumière de la parole de Dieu. En 1 Corinthiens 15:3-4, l'apôtre lui-même présente les Écritures comme la source de sa doctrine.

«Toute écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre» (2 Tim. 3:16-17).

6 - Obéissance et soumission

«Tu as commandé tes préceptes pour qu'on les garde soigneusement» (Psaume 119:4). «Il y a un grand salaire à les garder» (Ps. 19:11). «Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour ; comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour» (Jean 15:10). «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui» (Jean 14:23). «Car c'est ici l'amour de Dieu, que nous gardions ses commandements, et ses commandements ne sont pas pénibles» (1 Jean 5:3).

Nous voyons là quelle valeur Dieu attribue à la connaissance de sa Parole et à l'obéissance à la Parole. Ne devrait-ce pas être tout naturel pour nous de demander : «Seigneur, que veux-tu que je fasse ?»

Le premier péché a été la désobéissance à la parole de Dieu. Oui, le péché c'est faire ou omettre quelque chose, sans penser à l'autorité de Dieu sur nous : le péché est l'iniquité (I Jean 3:4). Ainsi, tout ce que nous faisons, sans nous enquérir de la volonté de Dieu et sans nous y soumettre est péché.

Quelle vie d'obéissance ne voyons-nous pas dans le Seigneur Jésus ! Il est venu sur la terre pour faire la volonté de Dieu (Hébreux 10:7). Il dut pour cela apprendre l'obéissance (Hébreux 5:8) ; car obéir était pour Lui, le Dieu éternel, une chose inconnue. Mais sur la terre il put dire : «Je fais toujours les choses qui lui plaisent» (Jean 8:29). «Ma viande est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre» (Jean 4:24).

Qu'est-ce que cela a dû être pour Dieu de voir, dans un monde où les hommes n'agissaient que selon leur propre volonté, cet Homme qui, bien que sa volonté fût parfaite et divine, ne faisait que la volonté de Dieu.

Que sera-ce pour Dieu, s'il trouve maintenant aussi des hommes dont le désir et la joie sont de le servir et qui étudient avec zèle sa Parole, pour apprendre à le connaître Lui et sa volonté !

Quelle valeur pratique immense y a-t-il pour nous-mêmes à lire la Parole et à apprendre ainsi à le connaître ! Nos cœurs se réjouiront, parce que nous y voyons la gloire du Seigneur et aussi tout ce que l'amour de Dieu a préparé pour nous. Nous apprenons à la connaître toujours mieux et pouvons ainsi toujours mieux comprendre les pensées de Dieu ; en même temps, nous préparons des armes, que nous pourrions employer, tant pour nous défendre contre les attaques de Satan, que pour attaquer nous-mêmes, c'est-à-dire parler à quelqu'un du salut de son âme.

Que celui qui se plaint que sa mémoire est comme une passoire ne retenant rien sache que si la passoire ne peut pas retenir l'eau, elle n'en est pas moins nettoyée. L'eau emporte toutes les impuretés. Il en est de même de la parole de Dieu. Ne lisez pas seulement la Parole, méditez-la. Servez-vous aussi avec reconnaissance des bons écrits qui existent ; mais éprouvez toute chose à la lumière de la Parole elle-même. Ne permettez jamais à aucun exposé de prendre la place de la parole de Dieu ; ce serait une amère tromperie.

«Mon fils, si tu reçois mes paroles et que tu caches par devers toi mes commandements pour rendre ton oreille attentive à la sagesse, si tu inclines ton cœur à l'intelligence, si tu appelles le discernement, si tu adresses ta voix à l'intelligence, si tu la cherches comme de l'argent, et que tu la recherches comme des trésors cachés, alors tu comprendras la crainte de l'Éternel et tu trouveras la connaissance de Dieu» (Proverbes 2:1-5).

Court aperçu des livres de l'ANCIEN TESTAMENT

Cette page rassemble des sommaires, ou résumés très brefs. Ils sont nécessairement incomplets et insuffisants. Ils paraissent toutefois utiles pour aider à saisir des vues d'ensemble de l'Écriture Sainte. Pour un même livre, il est donné plusieurs sommaires : tirés d'auteurs différents, ils correspondent à des points de vue différents.

Pentateuque

Genèse - Exode - Lévitique - Nombres - Deutéronome

Livres historiques

Josué - Juges - Ruth - 1 Samuel - 2 Samuel - 1 Rois - 2 Rois - 1 Chroniques - 2 Chroniques - Esdras - Néhémie - Esther

Hagiographes

Job - Psaumes - Proverbes - Ecclésiaste - Cantique des cantiques

Prophètes

Ésaïe - Jérémie - Lamentations - Ézéchiel - Daniel

Petits Prophètes

Osée - Joël - Amos - Abdias - Jonas - Michée - Nahum - Habakuk - Sophonie - Aggée - Zacharie - Malachie

Sommaire des livres du Nouveau Testament

La clef de la Bible, c'est Jésus : Luc 24:27 : «Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliquait, dans toutes les écritures, les choses qui le regarde».

Aucune de ses parties n'est comprise jusqu'à ce que nous voyions sa connexion avec Jésus.

Genèse

Le livre des commencements (ébauche de presque tous les grands sujets de l'Écriture)

En types, ou images, toute la révélation divine s'y trouve à l'avance: la création (Adam), la chute et le péché (ch. 3-4); le commencement du monde sans Dieu (ch. 4); une lignée d'hommes avec des hommes de foi (ch. 5); le débordement du mal conduisant au jugement général (ch. 6-8); Dieu pourvoyant à un rétablissement partiel avec des sacrifices et des commandements établissant gouvernement et autorités sur la terre (8:15-9); la constitution des peuples et nations sur la terre (ch. 10-11); Dieu tirant du monde une famille qu'il appelle, et qui lui répond par la foi (Abraham); le contraste entre ceux qui agissent par la foi (Abraham) et ceux qui aiment la terre et les plaisirs du monde (Lot). La destruction de la terre qui vit dans la corruption sans Dieu (ch. 18-19); le Père sacrifiant le Fils qu'il aime (ch. 22); l'épouse donnée au Fils de l'amour du Père (ch. 24); la discipline que Dieu exerce sur le croyant qui veut marcher selon ses propres pensées et sa propre sagesse, sans rechercher l'obéissance à Dieu (vie de Jacob); le Fils bien-aimé haï par ses frères, passant par la souffrance et rejeté des siens pour devenir le restaurateur de toutes choses, le dominateur en grâce.

Exode

La Rédemption et les ressources divines

La délivrance du peuple de Dieu, le rachat = rédemption; la délivrance de l'oppression et de l'esclavage de l'ennemi du peuple de Dieu; Dieu conduisant son peuple comme des pèlerins dans le désert; la loi, révélation de Dieu et le sanctuaire ou tabernacle : comment s'approcher de Dieu.

Lévitique

Sacrifices, sacrificateurs, et à quoi ils s'appliquent

Comment être en relation avec Dieu; l'adoration (ch. 1-3); le péché et les sacrifices qu'il rend nécessaires (ch. 4-5). La pureté et l'impureté extérieures, images des caractères moraux nécessaires à ceux qui sont en relation avec Dieu.

Nombres

La marche à travers le désert

Les enseignements tirés de la traversée du désert par le peuple fils d'Israël. Les plaintes, murmures, contestations et rébellions permanentes. Comment Dieu fait face à cela, par la sacrificature et la purification et la grâce, tout en maintenant sa sainteté dans son gouvernement. Rien, même pas toute la puissance de Satan, ne pourra empêcher Dieu de faire entrer son peuple dans le pays de Canaan selon Sa promesse.

Deutéronome

Écouter la Parole et se souvenir

Josué

Canann : conquête (ch. 1 à 12) et partage (ch. 13 à 24)

Juges

Le déclin, chacun fait ce qui est bon à ses yeux

Ruth

La grâce répondant à la foi

1 Samuel

Le roi selon la chair

2 Samuel

Le roi selon le cœur de Dieu

1 Rois

Le roi régnant en justice

2 Rois

Les rois responsables

1 Chroniques

Les rois objets de la grâce

Les livres des Chroniques présentent un récit parallèle avec celui de 1 et 2 Samuel et les 2 livres des Rois. L'incrédulité s'est beaucoup servi des différences de récits entre ces livres pour prétendre à l'existence de contradictions ou d'erreurs dans la Parole de Dieu. Bien au contraire, le parallèle et les différences entre ces textes sont utiles (comme pour les 4 évangiles) pour développer des aspects différents de la pensée de Dieu en rapport avec les circonstances de l'histoire. Les Rois présentent plutôt le côté de la responsabilité de l'homme et du gouvernement de Dieu, tandis qu'aux Chroniques revient le côté de la grâce de Dieu. Même les généalogies de 1 Chroniques 1 à 9, bien loin d'être arides, insipides et pleines de lacunes, sont sources de manifestations remarquable de la pensée et des voies de Dieu en grâce, mais aussi en gouvernement

2 Chroniques

Les rois objets de la grâce (suite)

Esdras

Retour d'exil, l'autel et le temple

Néhémie

La muraille rebâtie Néhémie : le sens et l'essentiel de sa tâche brièvement définis [Remmers ; 5 Ko]

Esther

Providence de Dieu; celui qui s'élève sera abaissé

Job

La discipline et son fruit

Livre important en ce qu'il traite de la question de la souffrance permise par Dieu, mais infligée par Satan, envers un homme juste («parfait, droit, craignant Dieu et se retirant du mal») : pourquoi cela arrive-t-il ? Les amis de Job sont incapables de trouver la solution de ce mystère (ch. 4-32). Dieu donne la solution et amène Job à saisir son ignorance et sa petitesse infime devant Dieu (fin ch. 39) et à se juger lui-même et à se repentir (ch. 42:1-6), le propos de Dieu au travers de l'épreuve s'achevant par une bénédiction surabondante.

Psaumes

Le cœur des Écritures (sentiments du fidèle traversant l'épreuve)

Proverbes

La Sagesse enseignant ses «fils» pour savoir comment se conduire dans ce monde

L'Ecclésiaste

Tout est vanité

Le Cantique des Cantiques

Hymne du Bien-aimé

Ésaïe

L'Évangile de l'Ancien Testament

Jérémié

«Revenez à moi» - Les souffrances liées à un témoignage fidèle

Lamentations de Jérémie

Voyant la ville, il pleura sur elle (Luc 19:41)

Les Lamentations expriment les sympathies de l'Esprit de Christ pour les souffrances du résidu.

Ézéchiel

I-cabod - La gloire s'en est allé. Restauration finale

Daniel

Les quatre empires des nations

Dieu retire son trône de Jérusalem pour le confier aux nations. L'avenir est annoncé jusqu'à au royaume terrestre de bénédiction du Messie (millénium), où l'on voit les nations passer par l'idolâtrie (ch. 3), par l'orgueil qui va devant la ruine (ch. 4; Prov. 16:18), se livrant aux plaisirs corrompus et profanateurs dans l'inconscience du jugement divin en train de leur tomber dessus (ch. 5); opprimant les fidèles (ch. 6). Le détail des événements futurs est donné (ch. 7-12), ainsi que l'état moral convenant au fidèle (ch. 9), le travail de coeur et conscience par lequel il passe en rapport avec les intérêts de Dieu dans son peuple (ch. 10), et comment Dieu soutient les siens et un témoignage pour Lui au travers des pires temps et des pires circonstances (ch. 11-12).

Osée

Éphraïm (les dix tribus) - Lo-ammi (pas mon peuple) prononcé et révoqué

Joël

L'invasion de l'Assyrien - «Le Jour de l'Éternel», c'est-à-dire le jour de jugement précédant l'avènement du Messie.

Amos

Le péché et sa rétribution, chez les nations et chez Israël

Abdias

La malédiction d'Édom

Jonas

Le signe de Jonas et la conversion de Ninive - Quand les croyants se refusent à servir et témoigner pour Dieu

Michée

Le résidu au temps de l'Assyrien

Nahum

La malédiction de Ninive

Habakuk

La foi du juste l'élève au-dessus des épreuves

Habakuk ne révèle que fort peu les événements prophétiques, mais décrit le caractère de Dieu dans ses voies à l'égard de l'état moral du peuple et des nations. Il nous fait connaître ensuite le résultat produit par cette révélation sur le coeur du prophète. Ce dernier devient ainsi comme un échantillon de l'état moral du Résidu fidèle d'Israël au temps de la fin. Tout cela est d'un grand intérêt et d'une haute portée pour nous : Le champ des circonstances historiques étant supprimé, nous nous trouvons avoir affaire à des principes qui régissent aussi bien les hommes d'aujourd'hui que ceux d'alors. En présence de ces principes, les voies parfaites de Dieu dans son gouvernement et la sainteté de son caractère sont justifiées et, en contemplant ces choses, les fidèles ne peuvent qu'en adorer la perfection divine.

L'état moral au milieu duquel vit Habakuk est le suivant : En Israël tout un cortège de vices, sans qu'il soit fait mention de l'idolâtrie, comme en Sophonie ; chez son ennemi, le Chaldéen, une idolâtrie grossière, mais dominée par l'exaltation de l'homme ; chez le prophète, un esprit indigné et un coeur affligé, mais éclairé par l'enseignement divin. Il apprend à vivre de sa foi en attendant la gloire future, mais déborde en louanges avant d'avoir reçu les choses promises.

EN BREF : Habakuk montre le chemin de la foi au travers de circonstances adverses et difficilement compréhensibles, et donne la réponse à la question : Pourquoi Dieu laisse-t-il faire ?

Dans le Nouveau Testament, les citations de ce prophète appuient et illustrent toute la doctrine de l'apôtre Paul sur la justice de Dieu, la foi, la vie, la résurrection de Christ, et sa venue, la colère de Dieu révélée du ciel, et enfin la gloire! Le mystère de l'Église, caché dans l'Ancien Testament, est seul excepté de cette énumération.

Sophonie

Le jour de l'Éternel

Aggée

Maisons lambrissées et maison de l'Éternel

Zacharie

La puissance et la venue de Notre Seigneur Jésus Christ (2 Pierre 1:16)

Aggée et Zacharie : Ces prophéties ont été données (Esdras 5:1) pour toucher le coeur et la conscience du peuple et pour l'amener à s'intéresser aux intérêts de Dieu et de sa maison sur la terre. Comment Dieu reprend, encourage, et tourne les regards vers le temps futur où tout sera rétabli et en ordre selon la pensée de Dieu. Comment il reprend aussi ce qui ne va pas, quant à l'égoïsme, à l'impureté; les instructions nourrissant la foi pour l'encourager à tenir ferme malgré la faiblesse et la ruine environnante.

Retour à la page d'études globales sur les livres de la Parole de Dieu - livre du prophète Zacharie

Malachie

Préparez la venue du Seigneur

Le prophète Malachie a eu le devoir solennel de délivrer le dernier message de Dieu à son peuple terrestre avant la venue de Christ. Une fois ce message délivré, Dieu n'a plus parlé pendant quatre cents ans.

Les dernières paroles d'une personne ont une puissance spéciale qui, souvent, fait qu'elles atteignent la conscience, touchent le coeur et se gravent dans la mémoire. S'il en est ainsi avec de pauvres paroles d'hommes, combien plus quand Dieu dit son dernier mot à la fin d'une dispensation! En lisant le prophète Malachie, accordons à ces dernières paroles de Dieu toute l'attention qui leur est due.

Le chemin d'un résidu extrêmement faible alors que tout l'ensemble autour de lui vit dans l'indifférence aux intérêts de l'Éternel. Mais Dieu les connaît les siens et se charge de les bénir.

«L'ÉPÉE de L'ESPRIT, qui est la PAROLE de DIEU» Éphésiens 6:17 par André Gibert

ME 1980 p. 8

Insister sur la place d'autorité exclusive qui appartient à la Parole de Dieu est plus que jamais une nécessité impérieuse. Les croyants ne sauraient se tenir trop en garde contre l'insidieux dessein de l'Ennemi de mêler les pensées des hommes à cette Parole, de façon à en affaiblir la puissance sous prétexte de la renforcer.

Il est essentiel de ne pas s'écarter de déclarations fondamentales telles que celles-ci :

«La foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la Parole de Dieu» (Rom. 10:17).

«Vous avez accepté non la parole des hommes, mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la Parole de Dieu, laquelle aussi opère en vous qui croyez» (1 Thess. 2:13).

«... la parole de sa grâce, qui a la puissance d'édifier et de vous donner un héritage avec tous les sanctifiés» (Actes 20:32).

«Les paroles de l'Éternel sont des paroles pures, un argent affiné dans le creuset de terre, coulé sept fois» (Psaume 12:6).

Retenons bien, et pesons-les, les expressions d'Agur : «Toute parole de Dieu est affinée... N'ajoute pas à ses paroles, de peur qu'il ne te reprenne, et que tu ne sois trouvé menteur» (Proverbes 30:5, 6).

Nous pensons, en écrivant ces lignes, à quelques dangers précis.

1° C'en est un que de placer, en quelque mesure que ce soit, cette Parole de Dieu sous la garantie d'hommes éminents, savants, hommes d'État, philosophes, grands hommes d'action, bienfaiteurs de l'humanité. Nous pouvons à bon droit être reconnaissants envers Dieu s'il conduit de tels hommes à rendre témoignage à l'action de sa Parole, surtout s'il s'agit de croyants véritables. Mais la qualité de ces hommes n'ajoute rien à la Parole de Dieu. La puissance de celle-ci est la même qui opère dans le plus humble, le plus ignorant et le plus vil de leurs semblables. Tous sont sur le même plan pour Dieu, leur état de nature comme enfants d'Adam est le même — inimitié contre Dieu — et leur besoin de la grâce de Dieu est le même. Le chapitre 2 de la première épître aux Corinthiens est là pour nous prévenir contre ce qu'on peut attendre de la sagesse humaine, même la plus estimée. Ne nous glorifions pas de ce que nous soyons enrôlés sous la même bannière qu'un Faraday ou un Cuvier, un Pascal ou tel «philosophe chrétien» moderne ; mais glorifions-nous en Celui qui nous a enrôlés tous sous sa bannière, et réjouissons-nous de ce que la grâce a triomphé des plus fortes barrières qui s'opposent à la foi, c'est-à-dire tout ce qui, richesse, notoriété, autorité, savoir, a du renom et met un homme au-dessus d'autres hommes. Il est plus difficile à un grand de passer par la porte étroite, et la conversion d'un riche est toujours le plus étonnant miracle. «Considérez votre vocation, frères — qu'il n'y a pas beaucoup de sages selon la chair, pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de nobles... Mais Dieu a choisi les choses folles du monde pour couvrir de honte les hommes sages ; et Dieu a choisi les choses faibles du monde, et celles qui sont méprisées, et celles qui ne sont pas, pour annuler celles qui sont...» (1 Cor. 1:26-28).

Ne faisons donc pas appel à une autorité humaine quelconque, fût-elle hautement morale ou intellectuelle, pour étayer notre foi. Ce sont là béquilles fragiles, reposant sur un sol friable. Défions-nous de la tendance, subtile, trop répandue, à accréditer le christianisme par l'homme. Quel misérable gage de la vérité que l'homme, quel qu'il soit ! La foi n'est pas plus une adhésion aux convictions d'un maître à penser, qu'un héritage des croyances de nos parents. Des plus grands conducteurs du passé, c'est leur foi que nous sommes invités à imiter, et leur foi n'a eu sa réalité que par et dans la Parole de Dieu, la «parole du Christ».

Encore n'avons-nous parlé que de chrétiens déclarés, même si chez plus d'un la «croyance» ne dépasse guère des aspirations déistes ou une sympathie plus ou moins vive pour l'enseignement de Jésus. Mais nous serions vite portés à nous appuyer sur les propos de personnages considérés dans le siècle et appartenant totalement à ce siècle dont nous avons été retirés. Dieu peut se servir de tout pour nous instruire, même d'écrits ou de paroles d'incrédules, même des «sages» d'autres civilisations que la civilisation dite chrétienne ; mais jamais Dieu ne permettra que les siens attribuent à des pensées humaines la valeur des révélations divines. Aucun amalgame n'est possible entre «la pensée de la chair» et «la pensée de l'Esprit» (Rom. 8:5-7). Demandons le discernement spirituel dont nous avons constamment besoin. Satan se transforme en ange de lumière et ses ministres en ministres de justice ; mais Paul décelait leur action dans la publicité que lui faisait la servante à Philippes (Actes 15).

2° Les acquisitions multipliées de la science témoignent des hautes facultés que Dieu a données à l'homme qu'il fit à sa ressemblance, et d'une «raison» dont il n'est pas question de nier la valeur dans le domaine des choses visibles. Mais gardons-nous avec le plus grand soin de «solliciter», en la déformant, la révélation de Dieu pour la faire à tout prix concorder avec les vues de cette science. Redoutons les compromis toutes les fois que les hommes mettent la Bible en contradiction avec ces vues. La Parole de Dieu est la vérité, elle est immuable, elle ne nous est pas donnée pour satisfaire notre curiosité dans tous les domaines, mais pour nous mettre en relation avec Dieu. La science humaine, de quelque côté que se porte son effort, est éminemment changeante et limitée, comme l'est l'esprit de la créature humaine.

Ici encore, réjouissons-nous, par exemple, que des découvertes archéologiques récentes et d'autres en cours mettent au jour des faits comme l'existence ancienne de peuples, de villes, de personnages que la Bible mentionne et dont on doutait malgré celle-ci.

Mais ce n'est pas cela qui fait croire. Pas plus que les miracles accomplis par le Seigneur ici-bas n'ont fait croire en Lui. La réconciliation de la Bible et de la science, dont on parle tellement, est un faux problème : il n'y a pas à réconcilier deux choses fondamentalement différentes dans leur action, leur but et leurs effets, différentes dans leurs niveaux respectifs. Il n'y a pas conflit ; chacune a son domaine, mais dans l'un Dieu règne, dans l'autre il laisse l'homme à ses capacités et à ses responsabilités de créature privilégiée mais déchue. La science devrait être assez humble pour le reconnaître. Or le péché foncier de l'homme est de vouloir évaluer Dieu. Satan, le menteur dès le commencement, lui a dit et continue de lui dire : «Vous serez comme des dieux». Il emploie, pour ce faire, les «progrès» d'une connaissance coupée de Dieu. Et nous, croyants, nous glissons sans y prendre garde vers un rationalisme déguisé si nous ne maintenons pas l'indépendance du domaine de la foi. Tant mieux pour la science humaine si elle se trouve d'accord avec la Parole de Dieu, mais ce n'est pas cette rencontre qui accrédite la Bible. Ne renversons pas l'ordre des choses. Si la science contredit l'Écriture, ou bien c'est que celle-ci a été tordue, et il importe de s'assurer exactement de ce qu'elle dit, sans y ajouter, selon le sage conseil d'Agur, ni en retrancher quoi que ce soit — ou la science a tort, et cela sera manifesté un jour ou l'autre.

La Bible, source et base constante de la foi, ne procède pas par raisonnements, elle affirme des faits, passés, présents ou futurs ; nous les croyons, même si nous ne nous les expliquons pas, sur l'autorité de cette Parole. Elle ne parle pas pour nous arrêter sur les choses terrestres mais pour nous faire connaître Dieu et ce que nous sommes devant Lui. Elle emprunte au monde visible des images et des exemples pour nous enseigner. La science, elle, part de faits tenus pour incontestables parce qu'observés par nos sens, elle en recherche les causes et en déduit des effets pratiques. Il n'est pas question de la dénigrer. Son effort est valable dans les limites de ce monde visible ; mais elle est incompétente dès qu'elle veut remonter aux causes premières : elle est arrêtée dans l'enchaînement de ses raisonnements, déductifs ou inductifs, par l'absence de maillons qui supposent des faits inobservables et qu'elle ne peut qu'imaginer. Or, que de suppositions, d'hypothèses, sont insensiblement présentées et reçues comme des réalités ! La science se fait scientisme — une véritable religion !

Les oeuvres de Dieu dans la création témoignent bien, en permanence, de «ce qui peut se connaître de Dieu» mais «qui ne peut se voir, de lui, savoir et sa puissance éternelle et sa divinité», et qui «se discerne par le moyen de l'intelligence, par les choses qui sont faites» (Rom. 1:19, 20). Mais cette intelligence a été viciée par le péché, que l'homme en chute a introduit dans le monde. Créé centre et chef de cette création alors qu'elle était rayonnante de beauté et d'harmonie, l'homme porte toujours le monde dans son coeur — où Dieu l'avait mis, mais un monde maintenant souillé, troublé — et il s'obstine vainement à chercher à comprendre l'oeuvre d'un Dieu dont il s'est détourné (cf. Éccl. 3:9-11). Si passionnants que lui apparaissent les résultats qu'il obtient, il erre toujours, de l'immensité peuplée d'astres indéfiniment multipliés à mesure que ses instruments indéfiniment perfectionnés en découvrent de nouveaux, à l'infiniment petit plus étonnant encore ; et son domaine, «l'oeuvre que Dieu a faite» (id.), lui pose des énigmes de plus en plus nombreuses à mesure qu'il croit en avoir résolu concernant cette matière et ses rapports avec une énergie qu'il ne sait définir.

Que dire alors, quand la science prétend décréter en dehors de ce domaine, préjuger de l'immatériel, décider de l'univers fini ou infini, de l'existence ou de la non-existence de Dieu ? L'être, l'éternité, la vie, la mort, le problème des origines comme l'angoissante question des fins dernières, toutes les grandes interrogations demeurent posées. Ce domaine de l'inconnaissable se montre plus fermé à l'intelligence humaine qu'il ne l'a jamais été.

Notre propos n'est cependant pas de reprendre le perpétuel débat de la science et de la foi, si nécessaire qu'il soit de rappeler que le propre de la science est de tout mettre en question sans jamais conclure définitivement, alors que le propre de la foi est de conclure avec les conclusions de Dieu qui seul connaît tout. Le point sur lequel nous insistons, car il est capital, est celui-ci : la foi vient de la Parole de Dieu elle-même. C'est par elle que la foi saisit que la place de la créature faillie est de reconnaître sa chute, et que seule la grâce de Dieu l'établit sans péché dans une nouvelle création. Voilà la part et la position du chrétien. Elle est fondée sur l'oeuvre de Christ. Il ne s'agit pas pour lui de «faire comprendre» sa foi — elle sera toujours folie pour la sagesse humaine — mais de vivre sa foi. «Par tes oeuvres, montre-moi ta foi», dit Jacques. Et les explications rationnelles perdent toute force pour qui vit de la vie de Christ. Se dire chrétien et nier Christ venu en chair, mort et ressuscité, glorifié, est un non-sens, le christianisme est fondé sur ces faits, de tous les plus incroyables : l'incarnation, la mort expiatoire et la résurrection — des faits dont seule la Bible parle, et seule elle peut en parler parce que seule elle est la Parole de Dieu. Mais elle en est remplie. Prenez garde à la voix menteuse : «Quoi, Dieu a dit ?» Sachons répondre : «Il est écrit».

3° Ce qui vient d'être rappelé suffit pour faire considérer comme une entreprise périlleuse et vaine de nous lancer dans des polémiques scientifiques pour donner raison à la Bible, et de bâtir des théories pour donner à des faits bibliques singuliers une explication que Dieu n'a pas trouvée bon de nous donner. Qu'il s'agisse de la formation et de l'histoire de la terre (géologie), des phénomènes propres aux êtres vivants (biologie), de la constitution intime de la matière (sciences physiques et chimiques), ce sont là toutes études parfaitement légitimes en elles-mêmes, mais couramment utilisées contre Dieu. Nous risquons, en opposant des hypothèses qui nous semblent plausibles aux théories échafaudées par les incrédules, théories dont beaucoup sont séduisantes pour l'esprit humain, d'être mis en mauvaise posture et finalement de jeter du discrédit sur la Bible que nous voulons défendre. La Parole de Dieu est elle-même sa propre arme. Elle doit être, seule, la nôtre. Peut-on mettre une épée de carton dans la main d'un Gédéon qui tient l'épée de l'Éternel ? Jésus tenté par Satan ne discute pas avec lui pour démolir son argumentation, il lui répond simplement : «Il est écrit».

Nous voudrions supplier nos frères de peser ces choses. Notre foi, répétons-le, ne se nourrit pas de théories, ni n'agit par des théories. Les nôtres, même rattachées par quelque point à la Bible, sont aussi chancelantes et passagères que les autres, qui prétendent supplanter les mythes païens et sont aussi décevantes qu'eux. Elles se chassent l'une l'autre, après avoir, il est vrai, amené au jour quelques notions nouvelles, découvertes permises par Dieu dans le domaine visible, mais ne changeant rien à l'état moral de l'homme et lui donnant l'illusion du progrès. Les vues qu'il se fait du monde matériel reposent sur telle hypothèse qui tôt ou tard fait place à une autre. Notre siècle a vu, dans le champ physico-chimique, pour ne parler que de celui-là, une accumulation de découvertes qui ont balayé des doctrines tenues pour inattaquables au siècle précédent. Mais la prestigieuse théorie de la relativité et les bases nouvelles de la physique avec les quanta, déjà branlantes, feront place à d'autres systèmes, et ainsi tant que durera ce monde ; elles l'auront marqué de leur passage, parallèlement aux applications de la radio-activité qui tout à la fois l'émerveillent et l'épouvantent, sans lui donner, hélas, d'autre but que la satisfaction des désirs d'un coeur s'éloignant toujours plus de Dieu. «Vous serez comme Dieu», dit toujours le menteur.

Chrétiens, approfondissons notre foi, non par la sagesse humaine, mais en nous nourrissant de la Parole de Dieu, «persévérant dans ma parole», dit Jésus (Jean 8:31), en la gardant toujours présente dans son autorité et sa puissance. Que les jeunes croyants se défient d'une recherche de la vérité qui dévie tant soit peu de cette Parole. Et que l'inconverti que Dieu cherche sache qu'il ira de déception en déception, d'obscurité en obscurité, s'il pense acquérir la foi autrement qu'en «écoutant» la Parole de Dieu.

Elle sera toujours folie pour la folie de la sagesse humaine. Elle n'a que faire de cette sagesse. On oppose souvent la raison à la foi, mais, comme quelqu'un l'a dit, la foi donne à la raison son plus splendide emploi, en la tournant vers le Dieu vivant et vrai, quand l'Esprit de Dieu l'éclaire et qu'elle se laisse éclairer. Laissez la Parole «opérer en vous qui croyez» pour «être renouvelés dans l'esprit de votre entendement». La croire, cela implique que l'on reconnaît ignorer beaucoup de choses, et par-dessus tout que l'on reconnaît l'homme naturel incapable, à cause du péché, de connaître ce qui seul importe : Dieu révélé comme Père, par Jésus Christ, aux petits enfants. Rencontrer Dieu, seul à seul avec lui... «Maintenant mon oeil t'a vu», dit Job : connaissant Dieu il prend de lui-même la place qui convient, le repentir dans la poussière et la cendre. Et c'est alors que jaillit pour lui la source des bénédictions, à la gloire de Dieu ! En résumé, la Bible n'a besoin

— ni de la caution d'hommes considérés dans ce monde,
— ni d'être confirmée par son accord avec la science des hommes,
— ni d'être démontrée vraie par des théories bâties ou non sur elle.
Elle est «la vivante et permanente Parole DE DIEU».

LE SAIN ENSEIGNEMENT par André Gibert

Bibliquest

Comme il ressort du texte ci-après, il ne s'agit pas d'un exposé général sur le sain enseignement, mais d'une exhortation donnée à une audience particulière en rapport avec la lecture de certains auteurs (notamment ceux diffusés par Bibliquest). L'intérêt de ce document est de souligner : a) ce qui fait la valeur de tel ou tel auteur ; b) en quoi chacun est concerné par de tels auteurs.

ME 1947 p. 92

La plupart d'entre nous ont été mis de bonne heure en contact avec les vérités de la Bible relatives à la Personne et à l'oeuvre de Christ, à l'Assemblée de Dieu, à la venue du Seigneur.

Par là Dieu nous a favorisés plus que nous ne pouvons le reconnaître. Dans la période difficile de l'histoire de l'Église que nous sommes appelés à vivre, les croyants ont à leur disposition plus de lumières qu'on n'en a jamais eues depuis le temps des apôtres,

lumières non point nouvelles, mais remises en évidence. Sans méconnaître aucunement ce que Dieu a donné ailleurs, disons que l'ensemble des «écrits des frères» constitue une inestimable richesse mise libéralement à notre portée. Ils nous conservent intact le ministère d'ouvriers qualifiés qui ont exposé, non point des vues ou des doctrines personnelles, mais la Parole de Dieu à laquelle ils nous ramènent sans cesse pour nous y faire trouver Christ (*). Ce trésor, qui n'a pas été acquis ni préservé sans travail, luttés et peines, nous a été fidèlement transmis.

(*) C'est l'enseignement des ouvriers essentiels du puissant travail opéré il y a plus d'un siècle. Il faut citer, entre bien d'autres ouvrages écrits ou traduits en français, ceux de J. N. DARBY, spécialement ses Études sur la Parole, sa précieuse Introduction à la Bible, ses Notes sur les Évangiles, ses divers traités pour l'affranchissement et l'édification, — ceux de H. ROSSIER, de W. KELLY, de J. G. BELLETT, puis tant d'articles et études contenus dans la collection si riche du Messager Évangélique. Il est bon de dire ici que le présent article avait d'abord été écrit en vue de jeunes gens, et qu'il a été publié dans un autre périodique il y a quelques années à leur intention. Il a paru utile de le reprendre pour un cercle plus étendu de lecteurs.

Qu'en faisons-nous ?

Il est assurément déplorable que souvent, nous glorifiant de ce que nous avons reçu comme si nous ne l'avions pas reçu, nous glissions vers un esprit traditionaliste et routinier plein de suffisance. À l'action vivante du Livre de Dieu on substitue l'adoption passive de pensées et d'expressions empruntées à d'autres. Il est facile d'être théologien avec les écrits dont je parle, et de discuter sur maint et maint passages sans que le cœur et la conscience soient vraiment touchés, et sans même comprendre toujours bien ce qu'on a lu. On crée ainsi une autorité humaine que l'on place sans y penser au-dessus de la Parole : «Les frères ont dit... J.N.D. a dit...». C'est exactement le contraire de ce qu'ont voulu ces chers serviteurs de Dieu, qui visaient à amener les âmes au contact direct de la Parole divine, en les aidant, non point en les régissant.

Mais plus déplorable encore est, à l'opposé, la tendance trop répandue aujourd'hui à refuser ce «sain enseignement» de nos conducteurs. «Oh ! dit-on, je lis ma Bible, je n'ai pas besoin de guide, ces hommes ont pu se tromper...». Prenons garde de ne pas mépriser le ministère de ceux que le Seigneur a donnés pour «exposer justement la parole de vérité» (2 Tim. 2:15), «hommes fidèles capables d'instruire aussi les autres», parce qu'ils étaient nourris eux-mêmes des saintes lettres. Si vous rejetez ce que le Seigneur vous présente par leur moyen, Il ne le donnera pas deux fois. Un tel ministère se recommande précisément en ce qu'il ne se fait pas valoir lui-même, mais seulement la Parole, et Christ dans la Parole. Ces conducteurs n'ont pas dit : «Suivez-nous», mais : «Voici ce que dit la Parole de Dieu». Ils n'imposent pas leur manière de voir, ils renvoient à l'autorité divine. Les négliger volontairement, c'est souvent présomption, c'est estimer sa propre pensée supérieure à la leur, et c'est s'exposer à errer par ignorance, tordant les Écritures (2 Pierre 3:16). La pensée d'un J.N. Darby, non inspirée, il n'est pas besoin de dire, mais enseignée de Dieu, ne peut jamais être indifférente, et elle s'offre toujours au contrôle de cette Parole dont elle est imprégnée et à laquelle elle est invariablement soumise. Ne nous privons pas d'une aide de cette valeur.

Quelqu'un dira : «Je n'ai pas le temps». Si tel est réellement le cas, aucun doute : lisez d'abord et avant tout la Bible. Mais de nos jours les loisirs sont plus répandus qu'au temps de nos pères, qui se sont pourtant avidement nourris des écrits dont ils disposaient. On trouve du temps pour la détente, pour le sport, exercice corporel utile, mais à peu de chose, on en trouve pour lire des journaux, des revues, des livres de toutes sortes. N'en trouverait-on point pour l'exercice spirituel ?

La vraie raison, c'est le manque d'appétit pour cette forte nourriture. Certes elle attire moins que telles publications religieuses où «il y a tant de bonnes choses», nous dit-on, et si agréablement présentées qu'on les lit sans effort. Mais ce qu'on lit sans effort est souvent marqué de faiblesse. L'extraordinaire profusion des productions imprimées actuelles, adaptées à tous les niveaux, risque d'ôter la vigueur à beaucoup d'esprits, ou de paralyser leur croissance. Sans doute, et la Parole nous l'enseigne, il y a des aliments différents selon l'âge et le degré de développement spirituel ; les uns ont besoin de lait, les autres de nourriture solide, et la présentation de la vérité doit être, cela est certain, mise à divers niveaux. Mais le propre d'une nourriture saine, pour un enfant, est d'être stimulante, de lui donner les forces voulues pour en prendre progressivement une plus solide. Or, trop souvent, on s'accoutume à un enseignement dilué ou qui, mêlant de façon attrayante le monde et le christianisme, n'est qu'un enseignement fratélat.

Il faut réagir, et particulièrement les jeunes gens s'ils veulent «être forts». Que de fois n'entendons-nous pas dire : «Oh ! J.N.D. est trop profond pour moi, je n'y entre pas...». Et l'on abandonne ! Il vaut la peine, pourtant, n'en doutons pas, de casser la coque, même si elle est dure, car la noix est exquise. Il vaut la peine de gravir patiemment le sentier ardu, pour découvrir ensuite des perspectives magnifiques. Pour qui s'y est mis résolument, il n'est pas de lectures plus attachantes, ni d'aussi profitables. Seulement, à la différence de beaucoup d'autres, elles exigent que l'on ait sans cesse sa Bible devant soi, et qu'on les accompagne de la prière. Car de tels ouvrages ne remplacent pas la vie chrétienne, ils la nourrissent de Christ.

Les attaques contre le témoignage se multiplient. Il est manifeste que la plupart des gens qui critiquent la personne ou la vie de ces conducteurs, de J.N.D. en particulier, n'ont pas même lu ses ouvrages essentiels. Nous manquons beaucoup dans notre marche, mais ce n'est en aucune manière la faute des enseignements qui nous ont été transmis : bien au contraire, c'est nous qui n'avons pas retenu ces enseignements, quand nous ne les avons pas déformés. Aussi est-il hautement souhaitable que chacun les lise et les étudie lui-même. On sera étonné de voir avec quelle connaissance des hommes et des choses, quelle force et quelle largeur de vues, ces chrétiens de naguère ont parlé de sujets qui paraissent tout neufs à la génération nouvelle : l'évangélisation nécessaire, la place et le rôle du chrétien ici-bas, les rapports pleins de charité avec ceux du dehors, tout en marchant rigoureusement dans le sentier étroit. On verra comment ils dénoncent les deux écueils que nous trouvons sans cesse sur notre route, la mondanité d'une part, l'étroitesse de cœur de l'autre. C'est seulement en les lisant que nous comprendrons quelle distance il existe entre l'enseignement de ces frères de valeur, suscités dans l'Église au siècle dernier, et l'idée qu'on s'en fait souvent. Rien ne nous préservera davantage du danger de constituer une secte de plus dans la confusion de la chrétienté, secte qui serait le «darbyisme», que de saisir la vérité scripturaire au sujet du témoignage telle qu'ils l'ont toujours et seulement revendiquée, savoir : le rassemblement autour du Seigneur, dans l'obéissance à sa Parole, sous la direction du Saint Esprit.

Dieu nous fasse la grâce de comprendre toujours plus la valeur et le sens de ce témoignage auquel Il nous appelle. Nous n'avons pas choisi, c'est Lui qui nous a placés là. Évitions à la fois l'indifférence coupable et l'esprit de parti qui parfois tient lieu de zèle, et pour cela pesons le chemin de nos pieds (Prov. 4:26), ce qui veut dire études. La connaissance enfle, oui, mais jamais la connaissance du Seigneur, apprise humblement à ses pieds. Lisez à cet égard la deuxième épître de Pierre, toute remplie de cette expression : la connaissance. Nourrissons-nous de ce qui a nourri les témoins auxquels nous succédons. Dieu nous montrera comment adapter à des besoins nouveaux «ce qui est dès le commencement». Mais «que ce qui est dès le commencement demeure en vous» (1 Jean 2:24). Nous trouvons en Genèse 26:8-33 une illustration bien utile à méditer. Abraham et ses serviteurs avaient creusé des puits. Lui mort, les Philistins les avaient bouchés. Isaac, béni extraordinairement par l'Éternel après la mort de son père, aurait péri avec toutes ses richesses, faute d'eau, s'il n'avait débouché les puits d'Abraham. Chers amis, nos pères ont creusé, et ils ont trouvé l'eau vive, Christ. Dieu nous a comblés de richesses spirituelles que nous ne méritons pas, et dont la possession ne nous empêchera pas de succomber si nous ne retrouvons pas l'eau dont nos pères se sont abreuvés et que nous avons laissé recouvrir par l'ennemi. Prenons la pioche en main, besogne humble, méprisée peut-être, qui nous fera traiter d'attardés, qui nous vaudra l'hostilité du monde. Mais le geste a

toujours été pareil, des creuseurs de puits qui se sont baissés pour trouver l'eau. Cette tradition, ne nous en écartons pas, elle est féconde. L'eau est toujours là, l'eau vivante, dont nos âmes doivent boire pour elles-mêmes si nous voulons la faire couler ensuite pour d'autres. Mais il nous faut l'énergie obéissante et patiente de la foi attachée au «sain enseignement».

Datation des événements de la Bible

Table des matières

- 1 Bases de calcul
- 2 Exode 12:40
- 3 Actes 13:20
- 4 Intervalle Ancien – Nouveau Testament

1 Bases de calcul

Les dates que l'on trouve au bas des pages dans l'Ancien Testament [version J.N. Darby publiée par Bibliquest], suivent la chronologie généralement reçue, et sont basées tantôt sur les renseignements détaillés que donnent divers passages de l'Écriture, tantôt sur des versets tels que Exode 12:40, 41 ; Jug. 11:26 ; 1 Rois 6:1, qui embrassent un laps de temps considérable. Deux ou trois de ces passages seulement exigent quelques remarques. Quant aux règnes des rois de Juda et d'Israël, dont la durée est nettement indiquée, le lecteur est renvoyé à la table placée à la fin de l'Ancien Testament.

2 Exode 12:40

Afin de déterminer la portée de l'expression «l'habitation des fils d'Israël» (Ex. 12:40), il faut se rappeler que la promesse de Dieu à Abram (Gen. 15:13, 16) contient l'indication des «quatre cents ans», et ensuite l'assurance que les descendants du patriarche reviendraient à la quatrième génération au pays de Canaan. Il s'ensuit que le temps du séjour ou du pèlerinage de la famille élue doit se compter à partir des jours d'Abraham, et vraisemblablement depuis son entrée dans le pays de Canaan. Comparez aussi Actes 7:17.

3 Actes 13:20

La période de «450 ans», mentionnée en Actes 13: 20, paraît être un nombre rond qui comprend le temps passé depuis l'entrée dans le désert jusqu'à la fin du règne de Saül, le verset 21 servant de parenthèse, et ayant pour but d'arrêter l'attention sur l'époque que l'apôtre avait en vue, c'est-à-dire, le règne de David à qui la promesse du Roi-Sauveur avait été faite. En ce qui concerne les Juges, il faut remarquer que leur autorité ne s'exerçait souvent que sur une partie du peuple. Ainsi Éhud et Shamgar agirent parmi les tribus du midi, tandis que Débora et Barac opérèrent la délivrance dans le nord. L'allusion à Éhud plutôt qu'à Shamgar (Jug. 4:1), prouverait que le «repos» mentionné Jug. 5: 31, doit faire partie de celui dont il s'agit dans le chap. 3, vers. 30, et qui se rapporte surtout aux tribus du midi. La réponse de Jephthé aux Ammonites montre que les fils d'Israël, à cette époque, n'étaient que depuis trois siècles en possession de Hesbon et d'Aroër, — tout le pays compris entre l'Amon et le Jabbok ayant été conquis, non sur les Ammonites, mais sur les Amoréens (Nomb. 21:24-26). Enfin, ce fut pendant une partie des «quarante ans» de l'oppression des Philistins que Samson jugea Israël (Juges 13:1 ; 15:20) ; cette période se termina par la victoire de Samuel (I Sam. 7:13).

4 Intervalle Ancien – Nouveau Testament

Pour la chronologie du temps écoulé entre l'Ancien Testament et le Nouveau, nous avons à considérer les «70 semaines» de Daniel 9:24. Une de ces «semaines» d'années, se rapportant à l'avenir, il en reste 69, c'est à dire 483 ans, à compter «depuis la sortie de la parole pour rétablir et rebâtir,» non le temple, mais la ville de «Jérusalem». C'est à Néhémie qu'Artaxerxès I donna cette autorisation, en la vingtième année de son règne ; l'état de désolation dans lequel Néhémie trouva la ville à son arrivée est soigneusement indiqué. Le verset 26 du chap. 9 de Daniel montre que les soixante-neuf semaines ne se terminent pas avant la manifestation du Messie à Israël (Jean 1: 31), peut-être même pas avant sa mort. Il faudrait donc en déduire 33 ans pour arriver à la date de sa naissance, qui aurait eu lieu 450 ans après l'autorisation de rebâtir la ville, ou 530 ans après le retour des premiers captifs de Babylone.

D'après les indications ci-dessus, nous arrivons au résumé suivant :

	ans
Depuis Adam jusqu'au déluge, l'an 600 de l'âge de Noé (Gen. 5: 3-29 ; 7:11)	1656
Depuis le déluge jusqu'à la naissance de Térakh (Gen. 11:10-25)	222
Lorsque son père mourut à l'âge de 205 ans, Abraham avait 75 ans	130
Ce qui fixe sa naissance en l'an du monde	2008
Son entrée dans le pays de Canaan eut lieu 75 ans plus tard (Gen. 12:4)	75
Jusqu'à la sortie d'Égypte (Gen. 15:13, 16 ; Ex. 12:40)	430
Jusqu'à la construction du temple 480 ans plus tard	480
Durée du règne de Salomon, moins trois ans déjà écoulés (1 Rois 6:1).	37
Rois d'Israël et de Juda, jusqu'à la captivité de Babylone	370
Durée de la captivité 70 ans, et jusqu'à Néhémie 80 ans	150
Soixante-neuf «semaines», moins 33 ans (Dan. 9:26)	450
Depuis Adam, jusqu'à la naissance du Messie	4000

Pour les faits rapportés dans le Nouveau Testament, nous n'avons pas des dates chronologiques du genre de celles de l'Ancien Testament. Il était de toute importance d'indiquer d'une manière précise l'arrivée dans le monde du Messie promis, non pas toutefois selon la science humaine, mais d'après les principes prophétiques. La même sagesse divine qui arrête notre attention sur ce qui a été déjà accompli, veut que notre cœur soit tenu en éveil pendant tout l'intervalle qui s'écoule avant la dernière «semaine» de Daniel. Le Seigneur a dit : «Un peu de temps et vous ne me verrez pas, et encore un peu de temps et vous me verrez, parce que je m'en vais au Père». Bornons-nous à rappeler comme fait historique bien établi, que la destruction de Jérusalem par les Romains eut lieu quarante ans après la mort du Sauveur (Luc 19:41-44 ; 21:20-24 ; 22:28, 29).

Courte Introduction à la Bible

Au lecteur

Vous avez entre les mains la Bible, appelée aussi les Saintes Écritures ou la Parole de Dieu. Ce qui fait de celle-ci un livre différent de tous les autres, c'est en effet son Auteur : Dieu lui-même, le Créateur qui parle à l'homme, sa créature.

De ce fait extraordinaire découlent les plus grandes conséquences :

- Ce livre s'adresse bien à vous qui faites partie de ses créatures.
- Il doit être abordé avec respect et humilité.
- Son contenu ne peut être que la vérité, la vérité sur tout ce que l'homme a besoin de savoir, non pour satisfaire sa curiosité, mais pour éclairer son univers moral.
- Nous pouvons nous attendre à y trouver ce qu'aucune science ne pourra jamais nous enseigner, ce qui est au-delà des limites et investigations humaines, savoir la réponse aux grandes questions que l'homme ne cesse de se poser sur ses origines, son destin, le sens de sa vie, les problèmes du mal, de la mort et de ce qui la suit...
- Bien que rédigée au cours d'une période de plus de quinze siècles par une quarantaine d'écrivains très différents, elle présente une unité et une continuité remarquables, du fait justement qu'elle est l'oeuvre d'un auteur unique, l'Esprit de Dieu, lequel a dicté à chacun des rédacteurs des différentes parties le message particulier qui lui était confié.
- Et, bien que les dernières pages datent de près de 1 900 ans, la Bible reste toujours d'une actualité frappante. En l'écrivant, Dieu parlait déjà pour les hommes de notre génération, il parlait pour vous qui la lisez.

La Bible se divise en deux grandes parties :

A. La première appelée l'Ancien Testament a été écrite avant la venue sur la terre de Jésus, le Fils de Dieu. Elle comprend 39 subdivisions ou « livres » :

- Le premier, la Genèse, relate les origines de l'humanité jusqu'à la formation du peuple d'Israël.
- Les quatre livres suivants (qui sont aussi de Moïse) contiennent la « loi » donnée par Dieu à ce peuple d'Israël, reconnu comme son peuple, et racontent le voyage de cette nation à travers le désert depuis sa sortie d'Égypte jusqu'à son entrée au pays de Canaan.
- Les livres historiques, de « Josué » à « Esther », englobent une période de près de dix siècles, marquée par l'amour et la grande patience de Dieu envers ce peuple ingrat et rebelle, et par les châtements qu'il dut lui infliger.
- Cinq livres poétiques ou didactiques, comprenant entre autres le livre des Psaumes, et dix-sept écrits des prophètes complètent la Révélation de Dieu en rapport avec Israël.

Toute cette longue histoire d'un peuple éminemment privilégié, et finalement rejeté, démontre que l'homme, même placé dans les conditions les plus favorables, est absolument incapable de se maintenir dans la faveur de Dieu en accomplissant Sa volonté.

Mais en même temps toute cette première partie de la Bible annonce la venue sur la terre du Fils de Dieu, le Christ, le Messie promis qui va enfin rendre possibles des relations heureuses et durables entre l'homme et Dieu.

B. La seconde partie de la Bible, le Nouveau Testament, commence avec la venue de Jésus Christ dans ce monde et nous révèle les bénédictions infinies qu'il nous a apportées, lui, le Fils de Dieu.

- Quatre évangiles rapportent, chacun sous un jour particulier, le passage sur la terre de cette Personne divine qui s'est abaissée jusqu'à vivre une vie d'homme — d'homme parfait — et à mourir sur la croix pour sauver ceux qui croient en Lui.
- Les Actes des Apôtres montrent comment le message de ce grand salut a été proclamé dans la puissance du Saint Esprit et reçu avec foi par des multitudes qui sont ainsi passées de la perdition à la vie éternelle et constituent l'Église (ou Assemblée).
- Les épîtres développent la doctrine chrétienne, précisent le plan de grâce de Dieu, apportent au croyant la certitude qu'il est sauvé, qu'il a la vie éternelle, qu'il est un enfant bien-aimé de Dieu, et que Jésus, son Sauveur, l'introduira dans la gloire pour y être éternellement dans sa compagnie. Les épîtres fournissent aussi au fidèle les enseignements et les encouragements utiles pour vivre en disciple et témoin de Christ.

L'Apocalypse termine les Saintes Écritures par la révélation, sous forme généralement symbolique, des événements à venir. L'Ancien Testament a été écrit en hébreu, le Nouveau Testament en grec. Les différentes traductions (ou versions) ont été faites sur les mêmes textes originaux, et leurs variantes ne portent guère, par conséquent, que sur la forme littéraire. La version adoptée dans le présent volume suit de très près le texte original.

L'IMPRIMERIE et la BIBLE

Johannes Gensfleisch, mieux connu sous le nom de Gutenberg, est né vers 1397, à Mayence (Allemagne). Nous le trouvons en 1444 à Strasbourg, où il entreprend des recherches sur le système d'imprimerie à caractères mobiles. Il fait aussi construire une presse en bois qui ne donnera toutefois pas entière satisfaction.

Revenu à Mayence en 1448, Gutenberg procède aux dernières mises au point. Au début de 1450, il s'associe à Johann Fust, un riche négociant, qui lui avance un important capital initial, et s'attelle avec plusieurs collaborateurs à ce travail colossal que représentent la composition et l'impression de la Bible en latin.

Jusqu'alors la Bible ne se trouvait que sous forme de manuscrit. Le texte était reproduit par des copistes, remarquables d'exactitude, mais dont le rendement était limité. L'habitude de l'époque voulait que la lettre initiale de chaque chapitre soit ornée par un enlumineur. La copie d'une seule page prenait donc souvent plus d'une journée.

Relevons cependant l'oeuvre accomplie par ces hommes qui, pendant plus d'un millénaire, ont transcrit fidèlement les textes sacrés. Ils travaillaient jusqu'à ce que la mort vienne leur arracher la plume de la main; d'autres poursuivaient alors leur tâche.

La copie manuscrite est donc un procédé très lent, et son prix exorbitant. Seuls les gens fortunés pouvaient se procurer des manuscrits bibliques. En outre, la plupart de ces écrits n'étaient pas en langue courante, mais en latin ou en grec. Aussi l'Écriture Sainte n'était accessible qu'à quelques privilégiés.

Dès 1360, des jeux de cartes provenant de France et d'Espagne parviennent en Allemagne. Les sujets étaient gravés sur des planchettes de bois. L'impression était obtenue en appliquant des feuilles cartonnées sur ces motifs enduits de couleur. Ce moyen est utilisé ensuite pour reproduire des scènes bibliques. C'est ainsi, qu'en 1445, paraît la « Bible des pauvres » (Biblia pauperum), composée de 40 pages de gravures qui représentent diverses scènes, allant de la création de l'univers à l'ascension du Seigneur Jésus.

Cette technique, appelée « xylographie », permet un tirage relativement élevé, mais présente deux inconvénients majeurs. D'une part, chaque page étant d'un seul bloc, une simple erreur suffit à la rendre inutilisable; d'autre part, la rugosité du bois n'assure pas une qualité satisfaisante.

Gutenberg a alors l'idée géniale de fabriquer des lettres à partir de métal fondu et coulé dans des moules. Après maints essais, il découvre l'alliage idéal, facile à travailler, et qui présente une bonne résistance à la déformation. Cet alliage de plomb, d'antimoine et d'étain restera le matériau typographique par excellence pendant plus de 500 ans.

Gutenberg et son équipe se mettent donc à l'œuvre pour réunir le matériel adéquat, dont une presse actionnée par des leviers. Ce type de presse est resté en usage pendant 4 siècles. Il faudra aussi couler 48000 caractères d'imprimerie et les limer à la main pour en éliminer les bavures.

Fust lui prête 1500 ducats (soit environ 130000 euros), qui servent essentiellement à l'achat du papier et du parchemin ou vélin (peau de veau). 35 bibles sont imprimées sur vélin, nécessitant chacune 170 peaux. Un nouvel emprunt couvrira les salaires et l'entretien complet de ses collaborateurs.

En janvier 1452, après deux ans de travaux préparatoires, il peut lancer sa production. Il faut 12 heures pour composer une page, alors que le tirage de 10 copies prend une heure.

Gutenberg devient ainsi le premier imprimeur de la Bible. En automne 1454, la Bible latine dite «à 42 lignes» sort enfin de presse. Composée de deux tomes in-folio totalisant 1286 pages, elle est tirée à 185 exemplaires, dont 150 sur papier. C'est le premier livre imprimé au monde. Il en subsiste 49 volumes plus ou moins complets, dont un superbe exemplaire sur papier à la fondation Bodmer, à Cologny (Genève).

La version utilisée est la «Vulgate» (nom donné en l'an 405 de notre ère par Jérôme, son traducteur), qui servira de référence à de nombreuses traductions de la Bible dans les langues occidentales.

Dès lors, l'imprimerie se répand rapidement en Europe. À partir de 1550, le prix d'une bible devient plus abordable. L'Écriture Sainte pourra dorénavant être accessible à tous ceux qui désirent se la procurer.

LA BIBLE AUJOURD'HUI

Dans un monde où tout change, la Bible, elle, n'a pas changé; son contenu nous a été fidèlement retransmis et reste immuable. Nous en avons la preuve avec la découverte en 1947 des manuscrits bibliques à Qumran, près de la mer Morte. Enfouis dans des grottes depuis environ 19 siècles, ces textes sont semblables à ceux que les traducteurs ont pris pour base des versions actuelles.

Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point (évangile selon Matthieu, chapitre 24, verset 35).

Par la Bible, Dieu s'adresse à tous les hommes, sans distinction de race ou de religion.

Chaque année, elle est vendue ou distribuée gratuitement par millions d'exemplaires. La Bible entière est disponible actuellement en plus de 430 langues. Sa traduction complète ou partielle existe en plus de 2450 langues et dialectes. La Parole de Dieu est ainsi à la portée de la plus grande partie de la population mondiale.

LA BIBLE est le livre merveilleux qui a convaincu des multitudes au cours des générations

LA BIBLE est le livre qui a profondément influencé la vie de nombreux peuples

LA BIBLE est le livre le plus traduit, le plus imprimé, le plus lu

LA BIBLE est la Parole de Dieu, et c'est par elle que Dieu parle à l'humanité entière.

Dieu a donc mis sa Parole à notre disposition; nous sommes responsables d'en prendre connaissance. Lisons dans l'évangile selon Jean, les versets 16 à 18 du chapitre 3: « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde afin qu'il juge le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. Celui qui croit en lui n'est pas jugé, mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu ». Le Seigneur Jésus dit encore: « Celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement; mais il est passé de la mort à la vie » (Jean 5:24). Si ce message nous parle de jugement, il nous parle aussi d'amour, de pardon, de salut, de vie éternelle. Il nous présente une personne, Jésus Christ, qui a donné sa vie pour le salut de l'humanité coupable. Ce salut n'est lié qu'à cette seule condition: CROIRE EN LUI

LA BIBLE

Ne la méprisez pas elle vous condamnerait

Mais, lisez-la elle vous éclairera

Écoutez-la elle vous guidera

Croyez-la elle vous sauvera.

Dieu a parlé et nous parle aujourd'hui par la Bible. Sous l'inspiration divine, au cours de plus de 15 siècles, environ 40 auteurs ont participé à sa rédaction. Lisons-la. Son message n'a pas vieilli. Elle nous présente Jésus Christ mort pour nos péchés et ressuscité, seul moyen de salut pour obtenir la paix avec Dieu, et la vie éternelle.

«TA PAROLE EST LA VERITE» Jean 17:17 © Editions Bibliques CH-1166 Perroy (Suisse)

L'INSPIRATION ET L'AUTORITÉ de L'ÉCRITURE SAINTE par Auteur inconnu

Bibliquest

sous-titres ajoutés par Bibliquest

Table des matières

- 1 Importance que le chrétien tienne à l'inspiration de l'Écriture
- 2 Manuscrits et Traductions
- 3 Christ, le grand sujet de la Bible
- 4 L'Ancien Testament dans le Nouveau
- 5 Accomplissement des prophéties
- 6 Révélation divine
- 7 Comment lire les Écritures ?

1 Importance que le chrétien tienne à l'inspiration de l'Écriture

De nos jours, où les progrès du scepticisme, même dans les grands corps religieux tendent à mettre en doute et à détruire l'intégrité et l'autorité de l'Écriture, il est de toute importance que les enfants de Dieu soient établis sur le fondement divin de la foi chrétienne. L'Écriture est la voix de Dieu, parlant directement à sa créature, mais, s'il en est ainsi, elle réclame nécessairement de nous la foi, l'obéissance et une entière soumission.

« Toute Écriture, » dit l'apôtre Paul, « est inspirée de Dieu » (2 Tim. 3:16). Ces paroles ne signifient pas seulement que l'Écriture contient ce qui est inspiré — plusieurs de ceux qui nient l'inspiration verbale, admettent cela — mais qu'elle-même, tout entière, est inspirée.

Dans l'épître à Timothée dont ces paroles sont tirées, l'apôtre parle de son départ comme étant proche : il était d'autant plus nécessaire que les fidèles soient bien fondés quant à la source, l'intégrité et la valeur de l'inspiration divine. Dieu en est la source. C'est lui qui a parlé autrefois aux pères par les prophètes ; c'est lui qui a parlé dans la personne de son Fils, la Parole vivante. Il est vrai que le langage humain et des paroles humaines sont employés comme véhicule pour nous transmettre sa pensée et sa volonté, mais ces paroles elles-mêmes sont choisies de Dieu, données par inspiration divine. Que le chrétien abandonne cette grande vérité, et l'épée avec laquelle il peut combattre l'Ennemi, tombera de sa main ; il ne possédera plus ce qui rend « l'homme de Dieu pleinement accompli pour toute bonne oeuvre ».

2 Manuscrits et Traductions

Nous ne prétendons certes pas que les fautes de telle ou telle traduction soient inspirées, et nous reconnaissons pleinement que l'infirmité humaine a pu laisser se glisser quelques erreurs dans la transcription des manuscrits originaux, mais nous affirmons que les écrivains sacrés n'ont pas reçu seulement le sens général des révélations divines pour l'exprimer ensuite à leur manière, mais que les paroles mêmes leur ont été données par Dieu afin que, dans tous les âges, son peuple puisse avoir un fondement divin et incontestable pour sa foi.

En 1 Cor. 2, l'apôtre Paul parle de ces choses qui nous ont été librement données de Dieu, « desquelles », dit-il, « nous parlons, non en paroles enseignées de sagesse humaine, mais en paroles enseignées de l'Esprit ». Ainsi les paroles mêmes par lesquelles la vérité était communiquée, étaient enseignées par l'Esprit Saint. Il peut y avoir eu des erreurs dans la copie et la traduction ; cependant les communications elles-mêmes étaient non seulement d'origine divine, mais aussi les paroles qui les exprimaient, et ces paroles étaient sans aucun mélange d'infirmité humaine et d'erreur. Elles étaient « enseignées de l'Esprit » et faisaient partie de l'Écriture.

En outre, Dieu, dans sa bonté, veillait avec un tel soin sur ces révélations, que — tandis que nous ne possédons que quelques manuscrits des nombreux ouvrages écrits par les auteurs profanes — nous en avons un grand nombre des diverses parties de la Bible dont plusieurs très anciens. Quant aux traductions, quelques-unes sont généralement considérées comme excellentes. Ainsi la providence divine veillait à ce que le lecteur non lettré puisse prêter l'oreille au langage de l'Écriture avec l'assurance que la voix de Dieu lui parlait.

Il est parfaitement certain que les écrivains inspirés n'ont pas tous le même style. Celui de Jean, par exemple, diffère complètement de celui de Paul. Mais en réalité ce fait ne présente aucune difficulté, car Dieu qui pourvoit à tout a façonné et choisi d'avance ses instruments pour l'oeuvre à laquelle il les avait destinés.

3 Christ, le grand sujet de la Bible

Le Nouveau Testament confirme pleinement la source divine de l'Ancien. Je citerai plusieurs passages qui le prouvent. Pierre, s'adressant aux disciples, en Actes 1:16, leur dit : « Il fallait que fût accomplie cette écriture que l'Esprit Saint a dite d'avance par la bouche de David » ; et Paul, au dernier chapitre du même livre : « L'Esprit Saint a bien parlé à nos pères, par Ésaïe, le prophète » (28:25). Quel que fût le canal des communications divines, Celui qui parlait était Dieu le Saint Esprit. Hébr. 3:7, introduit une citation du Ps. 95, par ces mots : « Comme dit l'Esprit Saint ». Au chap. 9:8, de cette même épître, mettant en contraste le service du tabernacle et le christianisme, l'apôtre ajoute : « L'Esprit Saint indiquant ceci ». Le témoignage auquel il fait allusion, donné dans l'Ancien Testament, est appliqué par le même Esprit, dans le Nouveau. Les anciens écrivains sacrés « s'informaient et s'enquéraient avec soin » de ce que la grâce de Dieu voulait accomplir pour d'autres. Les prophéties leur étaient données par inspiration, mais ils ne comprenaient pas toujours leurs propres prophéties, et recherchaient « quel temps ou quelle sorte de temps, l'Esprit de Christ qui était en eux indiquait, rendant par avance témoignage des souffrances qui devaient être la part de Christ et des gloires qui suivraient » (1 Pier. 1:10-11).

De fait, c'est Christ qui, du commencement à la fin, est le grand sujet de la Bible. Dieu a toujours eu devant ses yeux le second homme, non seulement dans ses plans éternels ou dans l'oeuvre glorieuse de la création, mais aussi, du moment que le premier homme, après sa chute en Eden, a été séparé de Lui. Comme le soleil est le centre de l'univers et le régulateur de toutes choses, Christ est le centre de toutes les voies et de toutes les pensées de Dieu, le sujet de toutes ses promesses. Reconnaissez-le comme le centre de ce livre, reconnaissez sa gloire comme le grand but de l'Esprit à travers les saintes pages, et vous aurez trouvé la note sur laquelle toute l'Écriture s'harmonise à l'infini. En effet, la plénitude et l'étendue de l'Écriture témoignent de la manière la plus évidente, de son origine divine. « Aucune prophétie de l'Écriture », dit l'apôtre Pierre, « ne s'interprète elle-même ». La prophétie n'a aucun rapport avec une prédiction humaine d'événements futurs, si exacte qu'elle puisse être. Sa portée, loin d'être limitée à quelque fait particulier, ne peut s'expliquer sans que l'on considère l'objet central de la prophétie : la gloire de Christ et l'établissement de son royaume. Les hommes instruments des révélations ont été choisis et préparés selon l'importance de ces dernières. Loin d'être abandonnés à eux-mêmes pour les exprimer, ces hommes de Dieu furent « poussés par l'Esprit Saint » et parlèrent sous sa puissance.

Tous les livres de la Bible, sans exception, sont le produit d'un seul et même Esprit, n'ayant qu'un seul et même but, la gloire de Christ, qu'il s'agisse de ses rapports avec son royaume terrestre en Israël, ou céleste, dans son Église. Le Seigneur lui-même attachait à l'Écriture la plus haute valeur. Homme obéissant et dépendant, il ferma la bouche du Tentateur avec une parole : « Il est écrit. » Satan ne pouvait avoir de puissance contre Celui dont chaque motif et chaque acte étaient fondés sur la volonté révélée de Dieu.

Nous avons à nous demander si même de vrais chrétiens n'ont pas gravement manqué de discernement quant à la portée de la Parole. Souvent, quand s'élève une difficulté doctrinale ou pratique, nous ne savons quel parti prendre, parce qu'une foi réelle et vivante en la toute-suffisance de l'Écriture sainte nous manque !

4 L'Ancien Testament dans le Nouveau

Au dernier chapitre de l'évangile de Luc, le Sauveur ressuscité lie ses propres paroles avec les Écritures, en attribuant aux unes et aux autres une importance égale : « Ce sont ici les paroles que je vous disais quand j'étais encore avec vous, qu'il fallait que toutes les choses qui sont écrites de moi, dans la loi de Moïse, et dans les prophètes, et dans les Psaumes, fussent accomplies ». Il mentionne d'abord les paroles qu'il a prononcées, puis les paroles écrites comprises dans les trois divisions, bien connues, de l'Ancien Testament : Moïse, les prophètes et les Psaumes, les plaçant au même niveau, et scellant, de sa propre autorité, l'Ancien Testament tel que nous le possédons aujourd'hui.

On rencontre la même liaison en Jean 2:22. « Lorsqu'il fut ressuscité d'entre les morts, ses disciples se souvinrent qu'il avait dit cela ; et ils crurent à l'Écriture et à la parole que Jésus avait dite ». Nous voyons ici la parole écrite et la parole prononcée par le Fils de Dieu, réclamant, pour la foi, une égale autorité sur l'âme.

En Jean 5:46, Jésus dit : « Si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi ; car lui a écrit de moi. Mais si vous ne croyez pas ses écrits, comment croirez-vous mes paroles ? » Moïse écrivait bien des siècles avant la venue de Christ, mais nous trouvons une continuité absolue dans l'Écriture, précisément parce qu'elle est la parole de Dieu. Communiquée par Moïse, ou dite par le Fils de Dieu lui-même, elle coulait de la même source. Les paroles de Christ étaient les paroles de Dieu ; elles lui avaient été données par le Père. (Jean 3:34 ; 12:49 ; 14:10). Qui pourrait mettre en doute que les paroles de ce dernier aient une absolue et suprême autorité ? Nous voyons en outre que le Seigneur attachait même plus d'importance à ce qui était écrit qu'à ce qui était parlé. Dans la parabole de Lazare, où Jésus tire le voile qui nous cache le monde invisible, l'homme riche demande à Abraham d'envoyer un messager à ses cinq frères, pour leur rendre témoignage, mais le patriarche répond : « Ils ont Moïse et les prophètes ; qu'ils les écoutent. » Alors le riche s'écrie : « Si quelqu'un va des morts vers eux, ils se repentiront. » Abraham réplique : « S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne seront pas persuadés non plus, si quelqu'un ressuscitait d'entre les morts » (Luc 16). Les écrits de Moïse et des prophètes étaient le témoignage le Dieu pour leur temps, et si nous possédons maintenant une révélation bien plus complète, nous n'avons en aucune manière une autorité supérieure. La preuve divine de ce témoignage est que, si l'on ne veut pas écouter la Parole écrite, on n'écouterait pas non plus Celui qui ressuscitera d'entre les morts.

5 **Accomplissement des prophéties**

Une autre preuve de l'unité et de la valeur de l'Écriture, c'est l'accomplissement de chaque parole prophétique se rapportant à Christ. Pas une seule de ces paroles n'est omise. Cette vérité ressort particulièrement dans les évangiles et dans les Actes. À l'heure solennelle de la croix, chaque parole, chaque iota de l'Écriture ont été accomplis, et toutes les prédictions de la Parole au sujet des souffrances de notre bien-aimé Sauveur ont été vérifiées. Deux brigands sont crucifiés avec lui, et le Seigneur dit lui-même : « Je vous dis qu'il faut encore que ce qui est écrit soit accompli en moi : Et, il a été compté parmi les iniques » (Luc 22:37 ; És. 53:12). Les soldats jettent le sort sur sa robe, « afin que l'Écriture fût accomplie » (Jean 19:24 ; Ps. 22:18). Il en restait encore une à accomplir, car on trouvait au Psaume 69 : « ils ont mis du fiel dans ma nourriture et, dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre » (v. 21) ; alors, « afin que l'Écriture fût accomplie », Jésus dit : « J'ai soif » (Jean 19:28), et « prit le vinaigre ». Toute la parole prophétique ayant trait à sa mort étant désormais vérifiée, Jésus dit : « C'est accompli » et, ayant baissé la tête, il remit volontairement son esprit. Les brigands vivaient encore ; les soldats leur rompent les jambes, mais Jésus « étant déjà mort », accomplit une autre écriture : « Pas un de ses os ne sera cassé » (Jean 19:36 ; Ex. 12:46 ; Ps. 34:20). Un homme, dans sa haine insolente, lui perce le côté avec une lance et devient un instrument involontaire pour accomplir une autre écriture : « Ils regarderont vers celui qu'ils ont percé » (Jean 19:37 ; Zach. 12:10).

6 **Révélation divine**

L'Écriture tout entière ne forme qu'une trame indivisible. Éloignez-en un seul fil, et vous la disloquez tout entière ; contestez l'autorité d'une seule partie, et vous invalidez l'ensemble.

L'Écriture seule nous garantit la vérité, pure et sans mélange, comme elle a coulé de la source divine. Cela est bien fait pour nous remplir d'assurance en face des opinions contradictoires, incertaines et changeantes de l'esprit humain. Le Nouveau Testament attribue une origine divine aux paroles de l'Ancien. Lisez Matth. 1:22 : « Or tout cela arriva afin que fût accompli ce que le Seigneur a dit par le prophète » ; et chap. 2:15 : « Il fut là jusqu'à la mort d'Hérode, afin que fût accompli ce que le Seigneur avait dit par le prophète. » Voyez Actes 3:18 : « Dieu a ainsi accompli ce qu'il avait prédit par la bouche de tous les prophètes, savoir que son Christ devait souffrir » et au v. 21 : « Il faut que le ciel le reçoive, jusqu'aux temps du rétablissement de toutes choses dont Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes de tout temps ».

Il serait inconcevable que Dieu n'ait donné aux écrivains sacrés qu'un thème général pour le développer ensuite à leur gré, car les passages cités montrent clairement que les paroles des Écritures ont été prononcées par Dieu lui-même, le prophète étant le canal de leur communication. Ces eaux vivifiantes, sortant d'une source divine, nous sont parvenues pures et sans mélange. La Bible nous communique, dans sa pureté primitive, la vérité absolue et rien que cela ; mais, pour le chrétien, le même Esprit divin qui l'a donnée l'illumine et l'applique.

Le 7^e chapitre de la première épître aux Corinthiens nous fournit une preuve de l'importance attachée par les écrivains inspirés eux-mêmes au fait que leurs communications étaient de révélation divine. Dans ce passage, l'apôtre Paul distingue entre son propre jugement comme homme spirituel, et ce qu'il avait reçu par un commandement du Seigneur. Et il était, cela va sans dire, inspiré pour rapporter cette distinction. Mentionnant certaines choses, il dit : « Je leur enjoins, non pas moi, mais le Seigneur » ; « mais, quant aux autres, je dis, moi, non pas le Seigneur » (v. 10, 12). À propos d'un autre sujet, il dit encore : « Je n'ai pas d'ordre du Seigneur, mais je donne mon opinion » (v. 25). Il distingue donc entre le résultat de sa propre expérience, « comme ayant reçu miséricorde du Seigneur pour être fidèle » — expérience, dans laquelle il était guidé par le Saint Esprit — et le commandement direct qu'il avait reçu par inspiration. Cela nous montre combien la révélation contenue dans l'Écriture est immédiate, et de quelle autorité divine elle est revêtue et s'il en est ainsi, elle nous arrive aujourd'hui avec la même puissance que jadis.

7 **Comment lire les Écritures ?**

Au Psaume 1, deux choses caractérisent l'homme pieux : d'abord « il a son plaisir en la loi de l'Éternel, » puis « il médite dans sa loi jour et nuit. » Il ne suffit pas de lire simplement un chapitre de la Bible ; il faut méditer l'Écriture dans un esprit de prière et de dépendance, afin que Celui qui nous a donné ce Livre, nous en explique le contenu et le rende profitable à notre âme. On demande souvent comment de vrais chrétiens peuvent tenir parfois comme tirées de l'Écriture des vues et des doctrines que d'autres chrétiens estiment fausses et dangereuses. D'où proviennent ces divergences d'appréciation qui devraient nous humilier tous devant Dieu ? C'est que, pour être enseigné de Dieu, il faut un état d'âme propre à recevoir l'enseignement, une volonté brisée, un oeil simple, un cœur qui n'a pour motif que Christ seul et sa gloire. « C'est à celui-ci que je regarderai : à l'affligé, et à celui qui a l'esprit contrit et qui tremble à ma parole » (És. 66:2). Combien c'est important ! Rien n'est plus détestable que l'activité de l'intelligence humaine dans les choses divines, car elle exalte l'homme et met Dieu de côté. Comment attendre sa bénédiction, si nous édifions nos propres théories, essayant ensuite d'adapter l'Écriture à nos idées ? Cela a lieu très fréquemment. Mais encore posséder la lettre de l'Écriture, ne suffit pas il faut posséder l'Esprit qui a dicté le Livre. C'est lui qui en ouvre et en applique les diverses parties, en sorte que nous soyons guidés et dirigés sûrement dans chaque cas particulier. « Dieu n'a-t-il pas fait de la sagesse du monde une folie ? » Mais « l'Esprit sonde toutes choses, même les choses profondes de Dieu » (1 Cor. 1:20 ; 2:10). Le simple chrétien est encouragé, dans les cas les plus difficiles, par la pensée que Dieu a la volonté d'enseigner et la capacité de conduire et d'éclairer ceux qui vivent par la foi, dans une humble dépendance de Lui.

Demandons-lui son aide pour éprouver la valeur et la toute-suffisance de l'Écriture sainte dans les temps fâcheux que nous traversons. Si tout est en ruine et nous fait défaut, Dieu et sa Parole ne nous manqueront jamais. Qu'il est encourageant de savoir que cette Parole ne change pas. Les cieus et la terre passeront, mais elle demeure éternellement !

Lettres sur l'inspiration des Saintes Écritures par Auteur inconnu

(19ème siècle probablement)

Table des matières

- 1 Première lettre (à un prédicateur acquis à l'idée de l'inspiration partielle)
 - 1.1 L'Écriture perd son autorité et ne peut plus être la base et la règle de la foi
 - 1.2 Pas de vraie base pour douter
 - 1.3 Impossibilité de déterminer ce qui reste certain
 - 1.4 La prédication perd toute conviction
 - 1.5 Les détails aussi sont importants
 - 1.6 Contradictions apparentes
 - 1.7 La droiture exige d'être franc vis-à-vis de tous. Ne rien dissimuler aux laïcs
 - 1.8 La foi doit reposer sur une autorité extérieure
 - 1.9 Besoin de s'appuyer sur l'autorité infaillible de la Bible
- 2 Deuxième lettre (à un croyant ayant besoin de voir plus clair sur l'inspiration)
 - 2.1 L'incrédulité pénètre les corps religieux
 - 2.2 Les doutes sur l'inspiration de la Parole de Dieu amènent à une incertitude complète
 - 2.3 Science et foi
 - 2.4 Dieu a parlé
 - 2.5 Comment Dieu a parlé
 - 2.6 Les récits historiques sont aussi inspirés
 - 2.7 Dieu a parlé dans le Fils en préservant les hommes d'erreur
 - 2.8 Des paroles enseignées de l'Esprit
 - 2.9 La vivante et permanente Parole de Dieu
 - 2.10 Témoignage de Jésus Christ sur l'autorité et l'inspiration des Écritures
 - 2.10.1 Valeur de l'Ancien Testament selon Jésus
 - 2.10.2 Usage que Jésus fait de l'Ancien Testament
 - 2.10.2.1 Citations des livres de Moïse et Samuel
 - 2.10.2.2 Citations des prophètes
 - 2.10.2.3 Citations des Psaumes
 - 2.10.3 Usage que Jésus fait de l'Écriture après la résurrection
 - 2.10.4 Certitudes basées sur ce que Christ a dit
 - 2.11 Témoignage des disciples
 - 2.11.1 Les auteurs des évangiles au sujet de l'Ancien Testament
 - 2.11.2 Ce que disent les Actes au sujet de l'Ancien Testament
 - 2.11.3 Ce que disent les Épîtres au sujet de l'Ancien Testament
 - 2.11.4 Ce que dit l'Épître aux Hébreux au sujet de l'Ancien Testament
 - 2.12 Inspiration du Nouveau Testament
 - 2.12.1 Sujets abordés dans le Nouveau Testament
 - 2.12.2 Enseignés par l'Esprit
 - 2.12.3 Écrits revêtus d'autorité
 - 2.13 Conclusion : inspiration pleine et entière de toute l'Écriture
- 3 Appendice
 - 3.1 Coté humain des auteurs inspirés
 - 3.2 Variantes selon les manuscrits
 - 3.3 Traductions imparfaites
 - 3.4 Le Canon des Écritures
 - 3.5 Prétendues divergences ou contradictions

1 Première lettre (à un prédicateur acquis à l'idée de l'inspiration partielle)

Monsieur

J'ai pu vous paraître hier un auditeur bien indifférent ou qui acquiesçait à vos paroles. Il n'en était rien, ni dans un sens, ni dans l'autre ; seulement je n'ai pas cru que le moment fût opportun pour vous faire part de ma douloureuse surprise et des réflexions qui naissent en moi, en entendant l'exposé de vos pensées sur l'inspiration des Écritures et des Évangiles en particulier.

En parlant de M., vous avez dit ne point partager toutes ses vues ; vous trouviez qu'il allait trop loin. C'est bien ; mais ce qui m'a frappé, c'est ce que vous avez avancé vous-même, et qui, à mon sens, ne diffère que dans le degré des opinions que vous-même reconnaissez être celles de M.. Vos pensées me paraissent, tout autant que les siennes, de nature à ébranler dans les âmes l'unique fondement sur lequel repose la foi.

1.1 L'Écriture perd son autorité et ne peut plus être la base et la règle de la foi

Vous admettez, je n'en doute pas, les Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament comme étant la base et la règle de la foi ; vous admettez leur autorité. Vous les reconnaissez comme étant la révélation que Dieu nous a donnée de Lui-même et sans laquelle Il ne peut être connu de nous. Elles sont le dépôt de la vérité. Or elles ne peuvent être cette règle, elles ne peuvent avoir cette autorité incontestable et décisive, elles ne peuvent me révéler d'une manière certaine Dieu et la vérité, qu'autant qu'elles sont tout entières la parole de Dieu. Paul dit : « La foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu ». Si donc toutes les Écritures ne sont pas la parole de Dieu, si je n'en ai pas la certitude divine, comment seraient-elles le ferme fondement de la foi ?

Pour me borner aux Évangiles, comment pourrai-je les accepter avec une entière confiance si, comme vous le disiez, ils nous donnent le récit de la vie de Christ et nous rapportent ses discours, non avec une exactitude garantie divinement, mais seulement suivant que se les rappelaient plus ou moins fidèlement ceux qui les ont écrits ? Ainsi s'expliquent, disiez-vous encore, les contradictions évidentes (à votre sens) que l'on trouve dans les Évangiles, et que, sans cela, nous serions obligés de mettre sur le compte du Saint-Esprit. Vous ajoutez, il est vrai, que les évangélistes et les écrivains sacrés, en général, sont garantis d'erreur pour les choses importantes.

1.2 *Pas de vraie base pour douter*

À l'égard de cette dernière assertion, je vous demanderai seulement : Qui vous le dit ? Et qui déterminera quelles sont les choses importantes et le degré de leur importance, qui, selon vous, mesurera sans doute le degré de l'inspiration ? Votre raison, votre conscience, votre sentiment, c'est-à-dire vous-même ? Quel fonds pouvons-nous faire sur des êtres déçus et faillibles, comme nous le sommes ; variant dans nos pensées et nos sentiments d'un jour à l'autre, et jugeant, l'un d'une manière, l'autre d'une autre ?

1.3 *Impossibilité de déterminer ce qui reste certain*

Avez-vous bien réfléchi, Monsieur, à l'effet que de semblables affirmations tendent à produire sur les âmes ? Si les évangélistes ne nous ont pas rapporté les faits avec la plus entière exactitude, sommes-nous assurés qu'ils nous ont donné avec une absolue fidélité les discours et les enseignements de Jésus (*) ? Les différents récits qu'ils nous présentent de la mort et de la résurrection de Christ, ces faits fondamentaux du christianisme, seront entachés de la même incertitude quant aux détails, car, selon vous, ils diffèrent et présentent des contradictions. Si nous les ôtons, ces détails, de l'exactitude desquels nous ne pouvons être assurés, que reste-t-il ? Le fait froid et sec qu'un homme a paru sur la terre, revêtu d'un certain caractère — assez vague, du reste, car c'est par les détails même des récits évangéliques et par les discours de Jésus, que son caractère est nettement dessiné ; et que cet homme a été crucifié et est, dit-on ressuscité. Cet homme, ceux qui ont écrit sa vie le disent Fils de Dieu, mais si leurs récits sont entachés d'erreur, qui me dira que sur ce point ils n'aient pas aussi erré, qu'ils n'ont pas exagéré, qu'ils ne se sont pas trompés en exaltant leur héros ?

(*) Voici ce qu'écrit quelqu'un de cette école : « Pour mon compte personnel, je répute certaine l'existence de Jésus Christ, authentiques, la plupart des mots placés dans sa bouche, véritables, la plupart des histoires évangéliques, y compris les plus merveilleuses, sans toutefois y méconnaître l'infiltration de la légende et sans me flatter d'un discernement bien précis entre la légende et le fait réel ».

Utopie de Ch. Secrétan.

1.4 *La prédication perd toute conviction*

Il me semble, Monsieur, que votre raisonnement ouvre la porte toute grande à toutes les négations de l'incrédulité, et que, pour ceux qui vous écoutent et reçoivent votre enseignement, la valeur des Évangiles est singulièrement amoindrie, pour ne pas dire perdue. N'en serait-il pas ainsi pour vous ? Quand vous lisez ces Évangiles du haut de la chaire, le faites-vous avec la conviction que vous apportez à vos auditeurs les paroles de Dieu ? Et eux-mêmes, au lieu de s'incliner devant les Écritures, ne se diront-ils pas ou ne seront-ils pas portés à se dire, dès qu'un détail choquera leur raison, dès que se présentera une difficulté pour leur intelligence bornée, ceci est de l'homme qui a écrit le livre, c'est une exagération, c'est une pensée de ces temps-là, c'est une accommodation aux préjugés de l'époque ? Et, hélas ! les paroles mêmes du Seigneur n'échapperont point à cette critique profane, puisqu'elles sont rapportées par des hommes qui pouvaient se tromper et les altérer dans leur mémoire. Les fondements mêmes sont ainsi ébranlés dans les âmes des simples.

1.5 *Les détails aussi sont importants*

Vous direz peut-être que les détails des récits évangéliques n'ont aucune importance pour la foi. Aucune importance ? Mais ils concernent la vie du Fils de Dieu sur la terre, et Dieu n'aurait pas pris soin que tout ce qui se rapporte à Lui nous fût transmis avec la plus entière certitude ! Il aurait permis que des légendes vinsent mêler leurs fictions à cette vie sainte, et que nous ne fussions pas certains si tel fait ou telle parole attribués à Jésus sont bien de Lui ! Assurément non, et pour un cœur simple et fidèle, tous les détails de la vie du Sauveur présentent un enseignement. Tous sont donnés et garantis de Dieu.

L'Éternel dicta minutieusement à Moïse tous les détails, jusqu'au moindre, de ce qui devait entrer dans la construction du tabernacle ; à Noé, Il dit avec la plus grande minutie comment l'arche devait être faite ; dans ces deux cas, d'une manière évidente, rien n'était laissé à l'arbitraire de l'homme. Et lorsqu'il s'agit des détails de la vie de son Fils ici-bas, Dieu y attacherait si peu d'importance qu'Il laisserait à la mémoire et aux facultés bornées d'hommes faillibles et sujets à être influencés, le soin de nous les rapporter plus ou moins fidèlement, avec des inexactitudes et des contradictions ! Le caractère même de Dieu et la gloire de son Fils ne nous défendent-ils pas d'admettre une telle pensée ?

Bien plus ; Il aurait permis qu'il y eût quatre récits différents de cette vie divine de Jésus, au lieu d'un qui aurait suffi, semble-t-il ; et selon vos pensées, ce ne serait pas pour manifester les divers caractères et les gloires variées de son Fils, mais afin de devenir, pour ainsi dire, des causes de doute en présentant des contradictions. Cela est-il digne de Dieu ?

Nous ne pouvons connaître Dieu par nous-mêmes. Il daigne se révéler à nous par son Fils, ainsi que le dit l'apôtre Jean. (Jean 1:18). Et nous pourrions croire que les écrits qui nous révèlent ce Fils bien-aimé, le Sauveur du monde, sont des écrits purement humains, sortant, il est vrai, de la plume d'hommes pieux et bien intentionnés, mais livrés à leurs propres pensées et à leurs souvenirs plus ou moins certains ! Cela n'est-il pas en opposition directe avec les promesses du Sauveur : « Le Consolateur, l'Esprit Saint, que le Père enverra en mon nom, lui, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera toutes les choses que je vous ai dites ». « Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous conduira dans toute la vérité » (Jean 14:26 ; 16:13). Voilà la garantie divine que nous entendons de la bouche même du Fils de Dieu, et qui nous assure que les écrivains des Évangiles, et j'ajouterai du Nouveau Testament en entier, nous ont dit toute la vérité, et que tout ce qu'ils disent est vérité.

1.6 *Contradictions apparentes*

J'admets qu'il y a des difficultés, d'apparentes contradictions. Mais parce que nous ne pouvons les résoudre et les expliquer, est-ce une raison pour déclarer que c'est une preuve que l'Esprit de Dieu n'a pas conduit les évangélistes en tout ce qu'ils ont écrit, de manière à ce que tout soit exact et vrai ? Ne peut-il pas y avoir quelque chose qui nous échappe, et qui étant connu, lèverait la difficulté et ôterait la contradiction. Ne vaut-il pas mieux incliner son esprit borné, consentir à ignorer, et attendre qu'une lumière plus grande donnée de Dieu, nous rende clair ce que nous ne comprenons pas ? La considération seule que chacun des quatre Évangiles a pour but de nous présenter Jésus sous un caractère spécial, nous fera comprendre la raison de bien des différences que nous remarquons dans ces récits. En effet, chaque évangéliste rapportant un même fait, prendra dans les détails du fait ceux qui s'accordent avec le but de son évangile. Et quand je dis l'évangéliste, je veux dire l'Esprit Saint par la plume de l'évangéliste.

L'âme simple qui reçoit les Écritures — et toutes les Écritures — comme la parole de Dieu, ne voit point ces contradictions prétendues ou ne s'y arrête point. Tout, dans les saintes lettres, lui est enseignement de Dieu. Elle a cette confiance en Lui que même pour un détail, Il ne voudrait pas la tromper. Elle repose sur le sûr fondement de la fidélité et de l'amour de Dieu. Et l'on viendrait lui dire : « Telle chose est inexacte, elle ne saurait être de Dieu ; il y a telle contradiction, ce ne peut être de l'Esprit de Dieu ». Et quand vous aurez ainsi jeté le doute dans cette âme, quand vous l'aurez ébranlée en lui disant comme un autre dans le temps passé : « Quoi, Dieu aurait-il dit ? » avec quoi la rassurez-vous ? Quel ferme appui lui présenterez-vous ? Quelle sanction aurez-vous pour vos enseignements, vous, ministre de l'Évangile, si tout l'Évangile n'est pas vrai ?

1.7 La droiture exige d'être franc vis-à-vis de tous. Ne rien dissimuler aux laïcs

Vous ne parlerez pas de cela en chaire, vous n'en direz rien dans vos entretiens privés, alléguerez-vous peut-être. Vous aurez donc un Évangile, une Bible, pour vous, que vous ne croirez qu'à moitié, et un Évangile, une Bible pour les simples, pour les laïcs, et en semblant vous appuyer sur son autorité, vous ferez vos réserves mentales ! Je crois mieux de votre droiture. D'ailleurs, il n'est plus temps de rien cacher. La science comme on l'appelle — « science faussement ainsi nommée » — est sortie du petit cercle des savants et des docteurs — ils le disent et le désirent eux-mêmes, et ces affirmations d'un rationalisme qui se déguise mal, se sont répandues dans les troupeaux. Beaucoup d'âmes en sont occupées, troublées et inquiètes, preuve en soit votre entretien d'hier. Il ne sert de rien de le dissimuler.

1.8 La foi doit reposer sur une autorité extérieure

De semblables enseignements tendent à enlever toute certitude divine ; sans vous en rendre compte, vous sapez à sa base la vérité chrétienne. Si l'Écriture Sainte nous manque, sur quoi nous appuierons-nous pour connaître vraiment Dieu et nos destinées éternelles ? Je sais que l'on nous dit que c'est une erreur de faire reposer la foi sur une autorité extérieure comme la Bible. À quoi donc veulent-ils, ces gens, que nous recourions ? « Cherchez en vous-mêmes », est leur réponse (*). En nous-mêmes, oh ! qu'y a-t-il en moi-même qu'ignorance, obscurité, misère et péché ? Est-ce dans ce chaos de mes pensées que je trouverai un sûr appui ?

(*) « L'orateur s'est attaché d'abord à montrer l'erreur commune du catholicisme et du protestantisme populaire et orthodoxe qui aspirent tous deux à faire reposer la foi chrétienne sur une autorité infaillible et extérieure à l'individu, et croient trouver cette autorité, l'un dans le pape, l'autre dans la Bible ».

(Compte-rendu d'une conférence de M. Ch. Secrétan)

« Pour bonnes raisons, tous les révélateurs sont suspects. Ils doivent prouver leur mission, établir leurs titres, et l'événement montre assez qu'aucun d'eux n'en a produit d'irrécusables.. Ce qui reste à faire est bien simple. Puisque nous ne trouvons rien hors de nous, cherchons en nous »

Utopie de Ch. Secrétan.

1.9 Besoin de s'appuyer sur l'autorité infaillible de la Bible

Non, dans ces jours mauvais, où le torrent de l'incrédulité grossit sans cesse, il ne nous reste qu'un seul ferme appui, une seule forteresse où nous puissions nous réfugier et sur laquelle nous puissions compter, c'est la parole de Dieu, la Bible. Non pas la parole de Dieu renfermée dans la Bible, comme on dit, mais toute la Bible comme parole inspirée de Dieu, donnée tout entière par Dieu lui-même pour être une autorité infaillible et suprême. Non pas un livre où mon esprit faillible doit aller chercher, discerner et séparer ce qui est de Dieu et ce qui est de l'homme — qui suffirait pour cela, et que feraient tant d'âmes simples ? — mais un livre que je puis recevoir en toute sécurité comme une révélation tout entière donnée de Dieu et transmise par ses soins dans son intégrité. Ah ! c'est là le sûr fondement. Enlevez de cette parole quelque chose, sous prétexte que c'est humain, et vous ébranlez son autorité tout entière.

Et permettez-moi de vous faire remarquer que ce qui fait la vraie puissance de la vie chrétienne, c'est la soumission implicite à toute l'Écriture. Dès que le doute entre dans le cœur, la vie s'affaiblit. Cela seul ne nous montre-t-il pas qu'elle vient de Dieu tout entière ? Elle demeure « la parole vivante et pénétrante, plus qu'une épée à deux tranchants », « l'épée de l'Esprit » pour détruire la puissance du mal. Mais si vous en émoussez le tranchant, que reste-t-il ?

Agréez, Monsieur, mes salutations chrétiennes.

2 Deuxième lettre (à un croyant ayant besoin de voir plus clair sur l'inspiration)

Mon cher ami

2.1 L'incrédulité pénètre les corps religieux

Les jours où nous vivons sont bien ces « temps fâcheux » annoncés par l'apôtre. (2 Tim. 3:1). Nous n'avons plus seulement à lutter contre une incrédulité qui nie audacieusement Dieu, le christianisme et toute réalité en dehors du monde des sens ; il existe un courant d'incrédulité beaucoup plus subtil qui circule dans les différents corps religieux professant le christianisme, et qui ne tend à rien moins qu'à miner les fondements mêmes de la vérité. Un des points les plus fortement attaqués est, vous le savez, l'inspiration des Écritures.

2.2 Les doutes sur l'inspiration de la Parole de Dieu amènent à une incertitude complète

Rien d'étonnant dès lors à ce que nombre d'âmes pieuses et sincères soient troublées par les affirmations (ou plutôt les négations) de plusieurs de ceux mêmes qui se posent comme conducteurs et docteurs dans l'Église. Suivant leurs enseignements, ce que nous avons appris à révéler comme la parole inspirée de Dieu, comme l'autorité infaillible sur laquelle notre foi pouvait s'appuyer en toute sécurité — la Bible — ne serait pas tout entière, ou même plus du tout la parole de Dieu. Vous savez les diverses opinions que l'esprit spéculatif de l'homme s'est formé sur ce sujet de toute importance. Plusieurs admettent bien que, dans son ensemble, la Bible est un livre divin, mais où se trahissent l'infirmité ou la faiblesse du vase auquel la révélation fut confiée. C'est à cela, disent-ils, qu'il faut attribuer les erreurs, les divergences, les contradictions, qu'ils voient dans le saint volume. Selon d'autres, la parole de Dieu est bien dans les Écritures, mais elles ne sont pas tout entières la parole de Dieu — « l'Écriture divinement inspirée ». Il faut y discerner ce qui est de Dieu et ce qui est de l'homme. Pour d'autres enfin, la Bible serait un document religieux digne de respect, sans doute, mais nullement dû à une intervention spéciale et miraculeuse de Dieu. Avec de semblables systèmes, nous n'avons évidemment plus aucune certitude relativement à ce qu'il y a de plus important pour nous, c'est-à-dire à la révélation que Dieu a faite de Lui-même, de ses pensées et de ses voies. Nous sommes renvoyés à nous-mêmes, êtres bornés et faillibles, dont le péché a obscurci l'entendement ; c'est notre raison, notre conscience, nos sentiments qui doivent décider de ces grands objets, Dieu et nos destinées éternelles. Et comme nous pouvons nous tromper, nous n'aurons jamais aucune certitude de posséder la vérité, car d'autres penseront autrement que nous sur le même sujet, et n'ayant plus une autorité à laquelle appeler, qui nous dira que ce n'est pas eux qui ont raison, et nous qui nous trompons ? Le doute surgit ainsi dans l'âme ; l'ancienne parole de l'ennemi : « Quoi, Dieu aurait-il dit ? » s'y fait entendre, et jusqu'où l'on peut aller dans cette voie, plus d'un triste exemple le montre.

2.3 Science et foi

N'est-il donc pas possible de faire voir à ceux qu'ont troublés les attaques contre l'inspiration des Écritures et leur autorité divine, que, sans entrer dans les recherches d'une science qui souvent égare et qui est hors de la portée de la grande majorité des chrétiens, ils peuvent se rassurer, parce que Dieu lui-même a mis son sceau sur ce Livre où ils ont trouvé lumière et force, consolation et espérance ? Je le crois, et j'aimerais, mon cher ami, vous présenter quelques pensées sur ce point capital, heureux si ces lignes pouvaient contribuer à affermir des âmes dans la foi à la pleine inspiration des Écritures.

Le chemin de la science n'est pas celui de la foi. Les doutes viennent de l'incrédulité ; Jésus nous dit : « Ayez foi en Dieu » (Marc 11:21), et la foi nous présente dans le caractère de Dieu, dans l'Écriture même et dans les enseignements de Jésus, le sûr fondement de certitude dont nous avons besoin à l'égard de l'inspiration pleine et entière de la Bible.

2.4 Dieu a parlé

Dieu a parlé ; voilà une chose certaine pour toute âme chrétienne, car sans cela nous n'aurions aucune connaissance de ce qu'il est, de ses desseins, de ses pensées, de son caractère, de nos relations avec Lui. En dehors d'une révélation, nous pouvons savoir qu'il existe ; nous pouvons voir sa puissance dans ses œuvres (Rom. 1:19, 20), mais c'est tout. Or si Dieu a parlé, si, dans sa grâce, il nous a donné de Lui-même une révélation, ne pouvons-nous pas être certains d'avance, qu'il aura eu soin que toutes les paroles par lesquelles il s'est révélé, récits, enseignements, prophéties, nous fussent transmises fidèlement, exactement, sans alliage humain, sans mélange d'erreur ? Car c'est là l'inspiration. Serait-il digne de Lui, et en harmonie avec sa sagesse et sa bonté, qu'après avoir parlé afin de se révéler à nous et de nous faire connaître ses pensées, il eût abandonné à des hommes faillibles le soin d'exprimer selon leur capacité et du mieux qu'ils pourraient, ce qu'il avait à nous communiquer ? Bien plus, aurait-il permis que ses paroles fussent mêlées à des récits légendaires d'invention humaine ? Non, n'est-ce pas ? La révélation qu'il a donnée ne peut être que parfaite, ainsi que la communication qui nous en est faite. Nous pouvons avoir confiance en sa bonté et sa sagesse.

2.5 Comment Dieu a parlé

Une question importante est de savoir comment Dieu a parlé. Un passage de l'épître aux Hébreux nous le dit : « Dieu, ayant autrefois, à plusieurs reprises, et en différentes manières, parlé aux pères par les prophètes, à la fin de ces jours-là, nous a parlé dans le Fils » (Hébr. 1:1). Les prophètes, nous le savons, n'étaient pas seulement des hommes qui annonçaient l'avenir, mais, d'une manière générale, des hommes en qui Dieu mettait ses paroles ; ils étaient la bouche de Dieu pour communiquer les choses que Dieu avait à dire. Durant une période de plus de mille années, ils furent suscités au sein du peuple juif pour lui parler au nom de l'Éternel. Ils parlèrent « en plusieurs manières », dans des récits historiques, des lois et des ordonnances, des préceptes, des cantiques, des exhortations, des enseignements, des consolations, des menaces de jugement, des promesses de bénédictions, des prophéties ou prédictions concernant Israël et les nations ; mais tout ce qu'ils disaient comme prophètes, tout ce qu'ils écrivaient comme tels, était inspiré de Dieu, pur de toute erreur, garanti par la vérité et la fidélité mêmes de Dieu. Ils parlaient et écrivaient les paroles de Dieu. L'apôtre Pierre exprime ce fait par ces paroles : « La prophétie (la révélation des pensées de Dieu) n'est jamais venue par la volonté de l'homme, mais de saints hommes de Dieu ont parlé, poussés par le Saint-Esprit » (2 Pierre 1:21). Et c'est pourquoi Paul appelle avec juste raison leurs livres « les oracles de Dieu » (Rom. 3:2), et qu'autre part il dit : « Toute Écriture est inspirée de Dieu », entendant évidemment par là « les saintes lettres » dont il venait de parler (2 Tim. 3:15, 16). Et, pour le dire en passant, comment l'homme de Dieu serait-il rendu parfaitement accompli, si l'Écriture qui l'enseigne, le corrige et l'instruit, n'était pas tout entière de Dieu ?

Vous avez sans doute remarqué que j'ai dit : ce qu'ils disaient et écrivaient comme prophètes, car il est évident qu'ils n'étaient pas toujours sous cette action de l'Esprit Saint qui rendait infaillibles leurs paroles et leurs écrits. Eux-mêmes nous parlent de leurs fautes et de leurs manquements. Ils n'étaient pas des hommes infaillibles, mais parlant et écrivant comme « prophètes », leurs paroles et leurs écrits étaient entièrement de Dieu. Ils peuvent dans leurs récits rapporter, en même temps que des paroles et des actes de Dieu, des paroles et des actes d'hommes et même d'êtres méchants, tels que Satan ; mais tout est le récit que Dieu lui-même donne, et par conséquent il est d'une exactitude parfaite. Ce que je viens de dire s'applique aux auteurs du Nouveau Testament qui eux aussi étaient « prophètes » (Éph. 2:20).

2.6 Les récits historiques sont aussi inspirés

Quelqu'un pourrait dire : « J'admets que nous avons les paroles de Dieu dans les parties de l'Écriture où l'Éternel annonce qu'il parle Lui-même, comme dans les livres de Moïse et les prophètes, mais fallait-il l'inspiration de Dieu pour rapporter les faits historiques ? » Oui, afin que nous eussions la certitude qu'ils sont vrais, d'une vérité absolue. L'homme, dans le récit d'un fait, le plus simple même, mêle toujours du sien. Et comme les faits rapportés dans l'Écriture ont toujours trait aux grands desseins de Dieu et nous disent ses voies, en même temps que son caractère, il était nécessaire qu'ils nous fussent donnés sans mélange d'erreur. Ils font partie des « oracles de Dieu », au même titre que les prophéties les plus sublimes, que les enseignements les plus profonds, que les préceptes propres à nous diriger dans la vie, que les épanchements de l'âme parlant par l'Esprit Saint.

2.7 Dieu a parlé dans le Fils en préservant les hommes d'erreur

Avant d'aller plus loin, j'aimerais, mon cher ami, ajouter quelques mots sur la seconde grande époque où Dieu a parlé. C'est lorsque Lui-même, dans la Personne de son Fils bien-aimé, a daigné venir sur la terre. Quelle pleine et parfaite révélation de Dieu n'avons-nous pas alors dans la vie et les enseignements de Jésus ! C'étaient bien les paroles de Dieu, venant directement de sa bouche, qui se faisaient alors entendre. « Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître ». « Celui que Dieu a envoyé parle les paroles de Dieu » (Jean 1:18 ; 3:34). Mais les faits de la vie de Jésus, ses paroles et ses enseignements, nous ont été transmis par des hommes ; or, pour nous communiquer ce qui concerne son Fils, pour nous rapporter ses paroles — toutes de grâce et de vérité — pour déployer devant nos yeux et nous faire connaître ce qu'est sa Personne adorable, ce qu'il était dans les profondeurs de l'éternité, ce qu'il est devenu dans le temps, et ce qu'il a accompli, comme Créateur ou comme Rédempteur, pouvons-nous supposer un moment que Dieu en ait abandonné le soin à l'intelligence et à la mémoire d'hommes faillibles, sujets à être influencés par l'opinion des autres ou par leurs propres sentiments ? Puis, lorsqu'il s'agit d'annoncer l'Évangile aux nations, de fonder l'Église, de lui donner les enseignements nécessaires à sa vie dans les âges suivants, de faire connaître ses destinées et celles du monde, est-ce que Dieu et le Seigneur Jésus pouvaient laisser à eux-mêmes les hommes qui avaient à accomplir une telle tâche, et ne pas leur donner ces enseignements et les préserver d'erreur quand ils les écrivaient ? Cela répondrait-il au caractère du Dieu de bonté et de vérité, qui, s'il donne une révélation, veut assurément que nous l'ayons pure, sans mélange humain ?

2.8 Des paroles enseignées de l'Esprit

N'avez-vous pas été frappé, cher ami, d'un passage de Paul qui vient à l'appui de ce que je viens de dire ? « Qui des hommes », dit-il, « connaît les choses de l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui ? Ainsi personne ne connaît les choses de Dieu non plus, si ce n'est l'Esprit de Dieu... Mais nous, nous avons reçu l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été librement données de Dieu ; desquelles aussi nous parlons, non point en paroles enseignées de sagesse humaine, mais en paroles enseignées de l'Esprit » (1 Cor. 2:11-13). Ainsi Dieu a communiqué les choses qu'il voulait faire connaître, et il a donné par son Esprit les paroles pour les rendre. Elles sont ainsi les paroles inspirées de Dieu. Je le répète, à quoi aurait-il servi que Dieu eût donné

à des hommes la révélation parfaite de ses pensées, si pour la communiquer, ils n'avaient eu que les moyens imparfaits de leurs propres facultés ?

2.9 La vivante et permanente Parole de Dieu

Dieu a donc veillé à ce que nous eussions dans la Bible, dans les écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament, sa parole, sa parole écrite, toute sa parole, et rien que sa parole. Nous avons ainsi — en dehors de nous-mêmes — une autorité infaillible, celle de Dieu dans sa parole, une autorité à laquelle nous pouvons en appeler, une règle sûre, une lumière sans mélange pour guider nos esprits et nos cœurs. Quel repos pour l'âme, cher ami, d'avoir pour appui, au lieu de l'incertitude des pensées humaines et des sentiments flottants de nos cœurs, la parole de notre Dieu, « vivante et permanente, et qui demeure éternellement » (1 Pierre 1:23, 25).

2.10 Témoignage de Jésus Christ sur l'autorité et l'inspiration des Écritures

Mais, pour appuyer notre foi dans l'autorité et la divine inspiration des Écritures, nous avons, grâce à Dieu, plus que les considérations qui précèdent : nous possédons un témoignage irrécusable. C'est celui de Jésus-Christ. Voudrions-nous, en écoutant les docteurs humains et ce qu'oppose « une connaissance faussement ainsi nommée », avoir une autre pensée que le Docteur divin ? Recevoir ce que Jésus recevait, envisager les Écritures comme Lui les regardait, c'est être dans la voie de la vérité, et c'est une sécurité parfaite pour l'âme. Apprenons donc d'abord ce qu'il pensait de l'Ancien Testament, ce qu'étaient pour Lui les Écritures confiées au peuple juif. Nous verrons ensuite que les Écritures du Nouveau Testament ont la même garantie divine, c'est-à-dire la parole de Jésus. On ne peut admettre la divine inspiration de l'un, sans admettre celle de l'autre.

2.10.1 Valeur de l'Ancien Testament selon Jésus

Pour Jésus, le Fils de Dieu, le recueil des livres que nous nommons l'Ancien Testament, était tout entier la parole de Dieu. Il recevait comme divines toutes les paroles de ces Écritures ; elles étaient pour Lui l'autorité sans appel. Tel est le fait qui ressort d'une simple lecture des Évangiles. Remarquez d'abord que Jésus acceptait l'Ancien Testament tel que l'avaient les Juifs de son temps, tel aussi que nous le possédons. C'était la loi de Moïse, les prophètes, et les Psaumes (Luc 24:44), ce qui comprend tout le recueil. Vous savez, comme moi, que la première division renfermait le Pentateuque, la seconde les autres livres historiques et les prophètes proprement dits, et que, sous le titre de Psaumes, il faut entendre les livres auxquels on donne aussi le nom d'Hagiographes ou écrits saints, c'est-à-dire les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclésiaste et le Cantique. Quelquefois Jésus nomme l'ensemble de l'Ancien Testament « la loi et les prophètes » ; d'autres fois simplement « la loi ». C'était « l'Écriture », ou « les Écritures », ou « ce qui est écrit », mais sous quelque nom qu'il le désigne, pour Lui c'est « la parole de Dieu », et comme telle, « l'Écriture qui ne peut être anéantie » (Jean 10:35 ; Marc 7:13). Aussi nous dit-il que tout ce qui y est écrit doit s'accomplir, jusqu'à « un iota et un trait de lettre ». « Il est plus facile que le ciel et la terre passent, qu'il ne l'est qu'une seule lettre de la loi tombe », dit encore notre divin Maître (Matt. 5:17, 18 ; Luc 16:17). Telle est la valeur qu'il attachait même à une parole, à une lettre de l'Écriture. Pourquoi ? Parce que pour Lui, elle était tout entière la parole de Dieu. « Ne pensez pas », ajoute-t-il, « que je sois venu pour abolir la loi ou les prophètes ; je ne suis pas venu pour abolir, mais pour accomplir ». Accomplir quoi, sinon ce qui pour Lui était la parole de Dieu ?

Aussi cette Écriture qui ne peut être anéantie, constituait-elle aux yeux de Jésus une autorité absolue et infaillible, de sorte que « il est écrit » décidait toute question.

2.10.2 Usage que Jésus fait de l'Ancien Testament

C'est ainsi qu'il la cite à Satan pour repousser ses attaques, à ses adversaires pour les confondre, à ses disciples pour les instruire et les encourager. C'est l'Écriture qu'il prend pour texte de son enseignement dans la synagogue à Nazareth (Luc 4), et qu'il dit être accomplie en Lui. C'est à l'Écriture qu'il renvoie les Juifs pour établir la divinité de sa mission (Jean 5:39). C'est Moïse et les prophètes qu'il faut écouter et croire pour éviter de venir dans le lieu des tourments (Luc 16:29-31). C'est d'après l'Écriture qu'il instruisait ses auditeurs, étonnant ainsi les Juifs qui se disaient : « Comment celui-ci connaît-il les lettres ? » (Jean 7:14, 15).

N'est-il pas aussi digne de remarque que cette autorité à laquelle Jésus fait constamment appel, il l'attribue à toutes les parties des Écritures, même aux livres et aux récits que la science incrédule des docteurs soi-disant chrétiens mettent en doute ?

2.10.2.1 Citations des livres de Moïse et Samuel

Jésus cite les récits de l'Ancien Testament ou y fait allusion. S'agit-il de montrer l'indissolubilité du mariage, il remonte à son institution, telle qu'elle nous est rapportée dans la Genèse, et met en même temps son sceau à ce que ce livre dit de la création de l'homme (Matt. 19:4-6). En Luc 17:26-30, 32, Jésus reconnaît comme des faits réels ce que la Genèse rapporte du déluge et de la destruction de Sodome et Gomorrhe, ainsi que de la triste fin de la femme de Lot. Faut-il prouver aux sadducéens la grande vérité de la résurrection des morts, il l'établit sur les Écritures : « Quant aux morts, et à ce qu'ils ressuscitent, n'avez-vous pas lu dans le livre de Moïse, au titre du buisson, comment Dieu lui parla, disant : Moi, je suis le Dieu d'Abraham et le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ? » (Marc 12:24-26) Jésus rappelle le récit de Moïse touchant la manne (Jean 6:49). Pour défendre ses disciples de l'accusation d'avoir violé le sabbat, il cite le fait de l'histoire de David rapporté en 1 Samuel 21:6 (Marc 2:23-26). Dans la synagogue à Nazareth, il reprend l'incrédulité de ses auditeurs, en plaçant devant eux l'histoire de la veuve de Sarepta et celle de Naaman le Syrien, telles que nous les disent les livres des Rois (Luc 4:25-27). Pour Lui, tous ces faits sont vrais, rapportés qu'ils sont par l'Écriture, la parole de Dieu.

2.10.2.2 Citations des prophètes

Jésus cite les prophètes. Il s'applique à lui-même les paroles d'Ésaïe annonçant l'an agréable du Seigneur (Luc 4:17-21), et remarquez que ce passage est tiré de la seconde partie du livre de ce prophète, que la science incrédule refuse de lui attribuer. Il rappelle qu'Ésaïe a annoncé l'incrédulité, l'endurcissement et l'hypocrisie des Juifs (Matt. 13:14, 15 ; 15:7-9). Il le cite encore en Jean 6:45 ; puis en Matthieu 21:13, où se trouve aussi une parole de Jérémie 7:11. Aux pharisiens, qui le blâmaient de manger avec des publicains et des pécheurs, il répond par une parole du prophète Osée (Matt. 9:13). À ceux qui Lui demandaient un miracle, il donne « le signe de Jonas le prophète ». « Comme Jonas fut dans le ventre du cétacé trois jours et trois nuits, ainsi le fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre » (Matt. 12:39, 40). Ainsi ce fait, objet des railleries des incrédules, et que des docteurs qui se disent chrétiens voudraient faire regarder comme une allégorie, est pour Jésus un fait réel et qu'il entend dans son sens littéral. Il met son sceau sur cette partie des Écritures de Dieu, comme il le fait pour Daniel, dont il cite un passage d'un chapitre que les docteurs modernes prétendent avoir été écrit longtemps après Daniel (Matt. 24:15). Enfin, le Seigneur cite aussi Malachie, le dernier de la série des prophètes (Luc 7:27).

2.10.2.3 Citations des Psaumes

Jésus cite aussi les Psaumes comme étant la parole de Dieu, due à l'inspiration de l'Esprit Saint. Il veut prouver aux pharisiens la divinité du Messie qu'ils attendaient. « Comment donc », leur dit-il, « David, par l'Esprit, l'appelle-t-il Seigneur ? » (Matt. 23:43). Veut-il montrer aux chefs des Juifs qui le rejetaient, ce qu'il était aux yeux de Dieu et la gloire qui Lui était réservée, ainsi que son retour à venir, c'est par des paroles d'un Psaume qu'il le fait (Matt. 21:42 ; 23:39). C'est par un passage d'un autre qu'il défend les petits enfants qui Lui rendaient hommage (Matt. 21:16). Et c'est sur un mot d'un Psaume qu'il appuie la doctrine qui le fait accuser de blasphème (Jean 10:34-36).

Et remarquez enfin, mon cher ami, que dans le moment le plus solennel, sur la croix, sous le poids du jugement de Dieu à cause de nos péchés, c'est encore une parole d'un Psaume qu'il prononce, et que c'est pour accomplir une autre écriture des Psaumes qu'il dit : « J'ai soif », et prend le vinaigre qu'on lui présente (Jean 19:28-30).

Toutes ces citations nous montrent clairement que pour Jésus, les Écritures de l'Ancien Testament étaient la parole inspirée de Dieu, l'autorité infaillible.

2.10.3 Usage que Jésus fait de l'Écriture après la résurrection

Après, comme avant sa résurrection, c'est à ce qu'elles disent qu'il revient sans cesse. Si un docteur de la loi ou si des pharisiens viennent Lui poser des questions pour le surprendre, Jésus répond : « Qu'est-il écrit dans la loi ? Comment lis-tu ? » (Luc 10:26). « N'avez-vous pas lu ? » « N'avez-vous jamais lu dans les Écritures ? » (Matt. 19:4 ; 21:16, 42). Parle-t-il à ses disciples de ses souffrances et de sa mort, ce sont « toutes les choses qui sont écrites par les prophètes touchant le fils de l'homme » qui seront accomplies (Luc 18:31). « Le fils de l'homme s'en va, selon qu'il est écrit de lui » (Matt. 26:24). Et quand ressuscité, il leur apparaît, c'est encore pour rappeler à ses disciples les choses que les prophètes ont dites de Lui et qu'il faut croire ; toutes les choses qui sont écrites de Lui dans la loi de Moïse, dans les prophètes et dans les Psaumes, et qui devaient être accomplies (Luc 24:25, 44). Il leur ouvre l'intelligence pour entendre les Écritures (vers. 45) qui parlent ainsi de Lui. Que voudraient dire ces paroles, si ces Écritures n'étaient pas de Dieu ? Oserions-nous taxer le Seigneur d'exagération lorsqu'il affirme solennellement : « En vérité, je vous dis : Jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, un seul iota ou un seul trait de lettre ne passera point de la loi, que tout ne soit accompli ? » Cela ne nous dit-il pas que, pour Lui, les paroles mêmes étaient toutes de Dieu ? Aurions-nous la témérité de penser que Lui, qui est la vérité, eût voulu mettre son sceau sur un recueil qui n'aurait été qu'un livre d'homme, mélangé de vrai et de faux, ou tout au plus des paroles inspirées de Dieu, mêlées à des paroles purement humaines ? Voudrions-nous dire qu'il s'est accommodé aux idées courantes, en admettant comme vrais des récits qui ne l'étaient pas ou qui n'avaient qu'un fond de vérité ? Quelle idée nous ferions-nous du caractère saint et sans tache du Fils de Dieu ? Il blâme les traditions des anciens, elles n'ont à ses yeux aucune valeur, ce sont des paroles d'hommes, qu'il met de côté pour faire d'autant mieux ressortir le caractère divin et infaillible des Écritures. (Matt. 15:1-9). Nier l'inspiration de ces Écritures, c'est porter atteinte au caractère de Christ, c'est mettre en doute sa véracité. Un chrétien peut-il supporter une telle pensée ?

2.10.4 Certitudes basées sur ce que Christ a dit

Quel repos pour le cœur d'avoir à l'égard du saint volume une certitude fondée sur le témoignage de Celui qui ne peut mentir. Quel bonheur, en l'ouvrant, de nous dire : « Voilà la loi que mon Sauveur portait dans son cœur (Ps. 40:8). Là Dieu me parle, tout y est de Lui, car son Fils lui-même me l'affirme. En dépit de toutes les spéculations et des raisonnements de la science humaine tendant à ébranler ou à amoindrir l'autorité de l'Écriture, je sais qu'elle ne peut être anéantie, Christ l'a dit. Elle demeure éternellement. Avec Jésus, je la reçois comme venant toute de Dieu. J'aime mieux le croire Lui, que de croire les hommes ».

2.11 Témoignage des disciples

Si du témoignage du Maître, nous passons à celui des disciples, nous voyons que, sans varier, il est le même. Il leur a ouvert l'intelligence pour entendre les Écritures, et, dès lors, ce sont ces Écritures qui constituent pour eux dans leurs enseignements l'autorité sans appel, l'autorité de Dieu. Comment en eût-il été autrement, formés comme ils l'étaient à l'école de Christ ? C'est de nos jours seulement que des docteurs qui se disent chrétiens, osent penser autrement que Jésus-Christ. Qui voulons-nous suivre ? Soyons satisfaits, mon cher ami, de marcher avec les apôtres sur les traces de Jésus-Christ. Mais examinons rapidement leur témoignage.

2.11.1 Les auteurs des évangiles au sujet de l'Ancien Testament

Si nous ouvrons les Évangiles, nous entendons plus d'une fois leurs auteurs citer des passages de l'Ancien Testament comme des paroles de Dieu accomplies en Jésus. « Afin que fût accompli ce que le Seigneur a dit par le prophète », lisons-nous dans Matthieu. « En sorte que fût accompli ce qui a été dit par Ésaïe le prophète », « Afin que l'Écriture fût accomplie » (Matt. 1:22 ; 2:15 ; 8:17 ; 12:17-21 ; Jean 21:24, 36, 37). Ce qui était accompli était ce que Dieu avait prononcé.

2.11.2 Ce que disent les Actes au sujet de l'Ancien Testament

Dans les Actes et les épîtres, les apôtres établissent constamment leurs enseignements sur les déclarations de l'Ancien Testament. Il serait trop long de reprendre une à une toutes leurs citations. Remarquons seulement que pour eux les Écritures sont toujours la parole de Dieu. En citant le prophète Joël, Pierre dit : « Et il arrivera aux derniers jours, dit Dieu » (Actes 2:17 ; 3:25). Dans leur prière au Seigneur, les disciples disent : « Ô Souverain !.. tu as dit par la bouche de David » (Actes 4:25). Paul, citant Ésaïe, dit : « Le Seigneur nous a commandé ainsi » (Actes 13:47). À Rome, s'adressant aux Juifs, il dit encore : « L'Esprit Saint a bien parlé à nos pères par Ésaïe le prophète (Actes 28:25). Jacques, à Jérusalem, cite « les paroles des prophètes » ; Paul, à Thessalonique, discourt avec les Juifs « d'après les Écritures » ; Apollos, à Corinthe, démontre « par les Écritures » que Jésus est le Christ (Actes 15:15 ; 17:2 ; 18:28). Les Écritures étaient pour eux l'autorité infaillible ; aussi lisons-nous que les Béréens sont loués ; parce qu'ils confrontaient avec les Écritures ce que Paul leur disait (Actes 17:11). Combien il serait à désirer que les chrétiens eussent, de nos jours, la même confiance dans les Écritures, et examinassent aussi d'après elles les enseignements qui leur sont apportés. Mais hélas ! c'est cette confiance même qu'on ébranle. Remarquez encore que les deux grands discours d'Étienne devant le sanhédrin et de Paul à Antioche, présentent l'abrégé de l'histoire d'Israël selon des Écritures.

2.11.3 Ce que disent les Épîtres au sujet de l'Ancien Testament

De même que leurs enseignements oraux, les écrits des apôtres se basent sur les Écritures de l'Ancien Testament, spécialement quand ils s'adressent à des églises renfermant beaucoup de convertis d'entre les Juifs, ou bien à celles que troublaient les docteurs judaïsants. Telles sont les épîtres aux Romains, aux Galates et aux Hébreux, auxquelles on peut joindre la première de Pierre.

Cependant, dans d'autres épîtres, comme celles aux Corinthiens, Paul fait aussi usage des Écritures et rappelle, en particulier, que son enseignement touchant la mort et la résurrection de Christ, était « selon les Écritures ».

Je ne m'arrêterai pas à relever toutes les citations de l'Ancien Testament que renferment les épîtres que j'ai mentionnées. Je voudrais vous rappeler seulement quelques passages qui nous font voir comment les apôtres, Paul, par exemple, envisageaient les Écritures. L'apôtre des nations commence l'épître aux Romains, en disant que Dieu a promis son évangile « par ses prophètes, dans de Saintes Écritures, touchant son Fils ». Plus loin, il les nomme « les oracles de Dieu » (Rom. 1:2, 3 ; 3:2). Pour Paul, l'Ancien Testament était la parole de Dieu, de Saintes Écritures, les oracles de Dieu. Sommes-nous plus spirituels que lui ? Ceux qui nient la divine inspiration des Écritures, auront-ils une autorité plus grande que l'apôtre appelé de Dieu et amené à Christ d'une manière si merveilleuse ? Dans la suite de l'épître, il cite la Genèse, l'Exode, les livres historiques, les Psaumes, les prophètes, pour appuyer ses enseignements, et quand il en vient aux exhortations, ce sont encore des passages de l'Ancien Testament qu'il cite en abondance.

Voyez-le voulant démontrer que c'est en Christ que sont scellées les promesses. Il argumente sur un seul mot, mais ce mot, Dieu l'a dit. « Il ne dit pas : et aux semences, mais à ta semence, qui est Christ » (Gal. 3:16). Cela ne vous rappelle-t-il pas la parole de Jésus : « Pas une lettre de la loi ? » L'apôtre Paul ne regardait pas la Genèse comme une compilation confuse de documents légendaires ; de même que les autres parties de l'Ancien Testament, elle était pour lui au nombre des oracles de Dieu, une écriture divinement inspirée jusque dans ses expressions. Encore une fois qui suivrons-nous ? Les savants de nos jours dans leurs négations ne produisant que le doute, ou Paul, l'apôtre et le docteur des nations, marchant sur les traces du divin Docteur, appuyé fermement sur la pleine autorité des Écritures inspirées de Dieu ?

2.11.4 Ce que dit l'Épître aux Hébreux au sujet de l'Ancien Testament

Permettez-moi d'ajouter encore un mot sur la grande et importante lettre adressée aux hébreux et destinée à établir la supériorité de Christ et de l'économie chrétienne, sur Moïse et les institutions de la loi. Là abondent les témoignages tirés des Écritures de l'Ancien Testament considérées comme la parole de Dieu. Dès le début, l'auteur de l'épître montre que c'est bien ainsi qu'il les envisage : c'est « Dieu parlant par les prophètes ». Aussi dans toute l'épître, devant chaque citation se trouve cette expression « Il dit », c'est-à-dire Dieu dit (Chap. 1:5, 6, 7, 13 ; 4:4 ; 5:5, 6, etc.). En un endroit, en citant un Psaume, il y a : « L'Esprit Saint dit », et plus loin : « L'Esprit Saint aussi nous en rend témoignage » (3:7-11 ; 10:15-17). C'est donc l'Esprit Saint qui inspire l'auteur des Psaumes et les prophètes. Aussi, voyez comme l'apôtre prend successivement toutes les expressions du Psaume 95 qu'il cite, insistant particulièrement sur un seul mot « aujourd'hui », montrant ainsi la valeur qu'il y attache, parce que pour lui ce seul mot est de Dieu. Nous pourrions faire une remarque analogue au sujet du Psaume 110, dont un verset est cité et commenté dans les chap. 5, 6, 7, pour établir la grande vérité de la sacrifice de Christ.

Je laisse les autres épîtres et l'Apocalypse, où nous trouverions aussi des témoignages directs ou indirects rendus à l'Ancien Testament. Ce que nous avons vu suffit à démontrer que, pour les apôtres, comme pour Christ, ce livre était l'autorité infaillible, parce qu'il était de Dieu jusque dans ses paroles.

2.12 Inspiration du Nouveau Testament

Mais si le témoignage de Jésus-Christ et des apôtres nous garantit l'inspiration de l'Ancien Testament, celle du Nouveau n'est pas moins assurée. D'abord, pouvons-nous dans notre esprit séparer l'un de l'autre ? La révélation de Dieu dans son Fils, en qui se trouvent accomplies les paroles inspirées des prophètes, aurait-elle, été abandonnée, pour nous être transmise, à une parole ou une plume d'hommes faillibles, de sorte que nous ne puissions compter avec certitude sur ce qu'ils nous disent de la Personne, des actes, des paroles et des enseignements du Fils de Dieu ? Non. Si l'Ancien Testament est inspiré de Dieu, à plus forte raison le Nouveau l'est-il.

2.12.1 Sujets abordés dans le Nouveau Testament

Pensons à la grandeur et à l'importance des choses que les écrivains du Nouveau Testament avaient à présenter. C'étaient les desseins éternels de Dieu ; c'étaient les profonds mystères qui concernent la Personne et l'œuvre du Rédempteur ; c'étaient les doctrines relatives à l'Église, et les enseignements dont elle aurait besoin pendant son existence sur la terre ; c'étaient les avertissements et les exhortations nécessaires pour les temps mauvais qu'elle aurait à traverser ; il fallait signaler d'avance les dangers à éviter, les erreurs et les ennemis à combattre ; il fallait annoncer les destinées futures de l'Église et du monde, de même que Moïse et les prophètes avaient fait connaître les origines et le passé. Qui était suffisant pour ces choses ? Elles sont confiées à des hommes simples, ignorants, illettrés pour la plupart. Comment livrés à eux-mêmes eussent-ils pu accomplir une telle tâche, bien plus grande, que celle des prophètes d'autrefois ? Ils l'accomplissent cependant ; ils écrivent, et sous leur plume nous apparaissent les gloires éternelles de la personne du Fils — la Parole devenue chair ; son abaissement — aux acclamations de l'armée des cieux, l'enfant couché dans la crèche ; son œuvre d'amour, d'abnégation et de dévouement se terminant sur la croix ; ses agonies en Gethsémani, son abandon sur Golgotha ; puis sa résurrection et son exaltation dans les cieux. Et tout cela écrit d'un style simple, sans aucune emphase, sans paroles inutiles, un style qui semble planer au-dessus des choses, les voir d'en haut. Ils écrivent et avec la même simplicité nous parlent des mystères cachés en Dieu avant les siècles et qu'ils viennent dérouler devant nous. D'où avaient-ils cette connaissance et cette capacité ? Comme les prophètes d'autrefois, l'Esprit Saint leur donnait les pensées et la connaissance des choses, puis les préservait d'erreur quand ils les transmettaient par parole ou par écrit. Mais tandis que les prophètes, après avoir dit les paroles de Dieu, avaient encore à les étudier (1 Pier. 1:10-12), l'Esprit Saint qui demeurait dans les écrivains du Nouveau Testament leur donnait en même temps la connaissance, l'expérience et la jouissance des choses qu'ils écrivaient. Sans cette inspiration, semblable à celle des prophètes de l'Ancien Testament que le témoignage de Jésus-Christ affirme, quelle garantie aurions-nous pour le Nouveau ?

2.12.2 Enseignés par l'Esprit

Ils écrivent donc, eux aussi poussés par l'Esprit Saint que leur Seigneur leur avait promis. « Je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur, pour demeurer avec vous éternellement, l'Esprit de vérité ». « L'Esprit Saint, que le Père enverra en mon nom, lui, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera toutes les choses que je vous ai dites ». « Quand celui-là, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous conduira dans toute la vérité... et il vous annoncera les choses qui vont arriver. Celui-là me glorifiera ; car il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera » (Jean 14:16, 17, 26 ; 16:13-14). N'avons-nous pas ici de la bouche du Sauveur l'assurance divine, que soit pour ce qu'ils avaient encore à apprendre, soit pour leur rappeler les choses qu'ils avaient déjà entendues, soit enfin pour annoncer les choses à venir, ils seraient enseignés par l'Esprit Saint, et ainsi conduits dans toute la vérité, pour accomplir leur mission ? Se serait-elle bornée à leurs enseignements oraux ? N'avaient-ils pas aussi à transmettre ces enseignements par leurs écrits ? « Nous vous l'annonçons, afin que vous ayez communion avec nous... Et nous vous écrivons ces choses, afin que votre joie soit accomplie », dit l'apôtre Jean (1 Jean 1:3, 4).

Le Seigneur ressuscité réitère à ses disciples la promesse du Saint-Esprit (Luc 24:45-49 ; Actes 1:8), afin qu'ils fussent remplis de puissance et capables de porter son nom jusqu'aux extrémités de la terre. Cette promesse s'accomplit le jour de la Pentecôte (Actes 2), et dès lors nous voyons ces hommes autrefois lâches et craintifs, se présenter hardiment au monde et parler avec une autorité aussi grande que celle des prophètes d'autrefois, avec l'autorité de Dieu, et Dieu confirme leur témoignage par des signes évidents, soit conversions, soit miracles (Hébr. 2:3, 4). Leur autorité serait-elle moindre, lorsqu'ils écrivent les récits de la vie et des enseignements de Jésus, les commencements de l'Église dans les Actes, leurs épîtres pour l'instruction de l'Église, ou le livre qui révèle l'avenir ? N'oublions pas que l'apôtre Paul est compris au nombre de ces apôtres et écrivains inspirés. Le Saint-Esprit était aussi descendu sur lui après sa conversion remarquable, et il avait reçu, directement du Seigneur dans la gloire, son appel à l'apostolat, pour porter le nom de Christ devant les nations et les gouverneurs et les rois. Ses épîtres forment le tiers environ du Nouveau Testament.

2.12.3 Écrits revêtus d'autorité

J'ai dit que les apôtres se présentent comme revêtus d'autorité. Aussi, ce qu'ils enseignent est-il appelé « la parole de Dieu », « la parole du Seigneur », ou « la parole », de même que l'on disait « l'Écriture » (Actes 4:29, 31 ; 6:2 ; 8:14 ; 11:1 ; 12:24 ; 13:5 ; 15:36 ; 16:6), et Paul annonçait « tout le conseil de Dieu » (Actes 20:27).

Dans leurs écrits aussi, les écrivains du Nouveau Testament, et Paul en particulier, affirment que ce qu'ils disent et écrivent est du Seigneur. L'esprit de vérité et l'esprit d'erreur se connaissent à cela, que celui qui est de Dieu écoute les apôtres, et que celui qui n'est pas de Dieu ne les écoute pas (1 Jean 4:6). C'est qu'en même temps qu'ils étaient apôtres, ils étaient aussi prophètes — la bouche de Dieu pour révéler ses pensées et ses desseins (Éph. 2:20 ; 3:3-5). Dans ce dernier passage, Paul dit : « ainsi que je l'ai déjà écrit ». Il parle autre part du mystère qui, « par des écrits prophétiques », a été donné à connaître à toutes les nations (Rom. 16:26). Dans un passage de la seconde épître de Pierre, les fidèles sont exhortés à se souvenir des paroles des saints prophètes et du commandement du Seigneur et Sauveur par les apôtres, ceux-ci étant mis sur le même rang que les prophètes (2 Pierre 3:2). Et dans la même épître, nous savons que Pierre place les lettres de Paul au nombre des Écritures (2 Pierre 3:15, 16). Nous avons déjà remarqué le passage où Paul exprime que lui et ses compagnons d'œuvre recevaient par l'Esprit les choses de Dieu, et les annonçaient en paroles enseignées de l'Esprit. Assurément, ce qu'ils écrivaient avait aussi la même garantie divine. Remarquons avec quelle autorité Paul parle dans ses lettres. Il se dit, quand il écrit, apôtre ou envoyé par Dieu le Père et le Seigneur Jésus-Christ. Ainsi fait aussi Pierre. Cela n'a-t-il pas la même valeur que lorsqu'un prophète disait : « Ainsi a dit l'Éternel ? » Oui, et même plus, car le ministère des apôtres surpassait en gloire celui de l'ancienne alliance, c'était le ministère de l'Esprit » (2 Cor. 3:7-9). « C'est Dieu », dit encore Paul, « qui a mis en nous la parole de la réconciliation. Nous sommes donc ambassadeurs pour Christ, Dieu, pour ainsi dire, exhortant par nous » (2 Cor. 5:19, 20). Et il ne falsifiait pas la parole de Dieu (4:2). Il a reçu l'évangile par la révélation de Jésus-Christ. Il lui a été confié une administration de Dieu pour « compléter la parole de Dieu » (Gal. 1:12 ; Col. 1:25), par la révélation du mystère de l'entrée des nations dans l'Église. Autre part, il dit : « Nous vous déclarons ceci par la parole du Seigneur ». « J'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai enseigné ». « Si quelqu'un pense être prophète ou spirituel, qu'il reconnaisse que les choses que je vous écris sont le commandement du Seigneur ». « Vous avez accepté, non la parole des hommes, mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la parole de Dieu ». « Retenez les enseignements que vous avez appris, soit par parole, soit par notre lettre » (1 Cor. 11:23 ; 14:37 ; 1 Thess. 4:15 ; 2:13 ; 2 Thess. 2:15). Que Paul parlât comme apôtre ou qu'il écrivît comme tel, ce qu'il disait ou écrivait était la parole de Dieu. Et il en est de même des autres écrivains du Nouveau Testament. Si Jacques et Jude se disent simplement esclaves de Jésus-Christ, est-ce pour apporter autre chose que la parole du Maître ? Jean écrit, afin de confirmer ainsi son enseignement oral (Jean 20:31 ; 1 Jean 1:4, 5 ; 2:26). Quant à l'Apocalypse, elle est la révélation de Jésus-Christ communiquée à Jean, afin qu'il écrive les choses qu'il a vues, celles qui sont, et celles qui viendront après celles-là. (Apoc. 1:1, 19). Ce sont les « paroles certaines et véritables » (22:6), « les véritables paroles de Dieu » (19:9), données par Jésus-Christ même, mais celles de tout le recueil des livres du Nouveau Testament ne le sont pas moins.

2.13 Conclusion : inspiration pleine et entière de toute l'Écriture

Je vous soumets, mon cher ami, ces quelques pensées. Pour vous, comme pour moi, et j'ose le dire, pour chacun de ceux qui regardent simplement et avec confiance à Dieu, qui ont senti dans leur âme la puissance des Écritures, leur inspiration pleine et entière s'affirme, comme la lumière du soleil le fait aux yeux. On sent que l'on ne peut séparer du saint recueil aucune de ses parties, qu'elles constituent un tout unique, que, comme les différents membres du corps, chacune a sa place et sa fonction, toutes se rapportant au grand objet des desseins et des voies de Dieu, Christ (Luc 24:27), et que si l'une des parties est de Dieu, toutes le sont au même titre. Le témoignage de Jésus-Christ, ses promesses, la fidélité de Dieu, nous garantissent de la manière la plus forte l'inspiration des Écritures ; et la soumission du cœur à Dieu, l'esprit humble qui ne veut compter que sur Lui, en donnent à l'âme une confirmation qui devient toujours plus positive, à mesure qu'on lit avec prière et sous l'action de l'Esprit Saint cette « Écriture divinement inspirée, utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli ». J'ai dit « sous l'action de l'Esprit Saint », car l'apôtre qui communiquait par des paroles enseignées de l'Esprit, les choses profondes de Dieu révélées par l'Esprit, ajoute : « L'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu » (1 Cor. 2:14). Oui, c'est celui qui ne juge pas Dieu avec sa pauvre raison humaine et sa science bornée, mais se laisse juger et instruire par Lui, c'est celui-là qui de plus en plus reconnaîtra avec reconnaissance et actions de grâces et adoration qu'il possède, dans les Écritures, « les paroles certaines et véritables » de Dieu, l'autorité infaillible pour la foi, la certitude entière quant à la révélation de Dieu. L'état de l'âme entre pour beaucoup dans l'appréhension de la vérité, et à cela aussi peut s'appliquer la parole du Seigneur : « Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra de la doctrine, si elle est de Dieu » (Jean 7:17).

Je dirai aux âmes inquiètes : Lisez les Écritures en écartant les doutes qui ont pu surgir en vous, puisque vous avez à leur égard le témoignage de Christ ; lisez-les de suite, livre après livre, afin d'y saisir toujours plus clairement le plan de Dieu ; laissez-les vous pénétrer de leur enseignement, et leur lumière divine vous illuminera de plus en plus. Vous rejetterez comme profane tout ce qui attaque leur pleine inspiration, et avec bonheur vous vous reposerez sur cette parole qui subsiste à jamais — la parole du Dieu de vérité.

Pardonnez-moi, mon cher ami, et mes longueurs et mes répétitions. Le sujet est d'une importance majeure et je suis loin de l'avoir épuisé. À la foi en l'inspiration entière des Écritures, on peut objecter les variantes du texte, les contradictions apparentes, les traductions. Là n'est pas la question ; elle est : Avons-nous une révélation de Dieu ? Ceux qui font ces objections montrent simplement qu'ils ne veulent pas de cette révélation comme d'une règle et d'une autorité absolue. Que sont-ils ? Peut-on les dire encore chrétiens, eux qui minent le fondement du christianisme en ouvrant la porte à tous les doutes ? Les doctrines fondamentales, comme celles qui concernent la Personne de Christ et son œuvre, sont ensuite attaquées, et que nous reste-t-il ? Si Dieu le permet, je vous communiquerai aussi quelques pensées sur ces deux sujets. En attendant, recevez, mon cher ami, l'expression de mon sincère attachement....

3 **Appendice**

P. S. — Permettez-moi d'ajouter encore quelques observations.

3.1 **Coté humain des auteurs inspirés**

En premier lieu, nous n'avons pas à nous faire une théorie de l'inspiration. Le « comment » nous échappe et ne nous importe point. Toute la question est : la Bible tout entière est-elle de Dieu ? Appuyé sur le témoignage de Jésus-Christ, je dis oui, et par conséquent, elle est infaillible. Mais cela ne fait pas des écrivains sacrés des automates, et n'exclut en rien leur individualité, non plus que l'exercice de leurs facultés. Ils ont pu se souvenir, consulter des documents, entrer par leurs pensées et leurs affections dans ce qu'ils écrivaient, avoir tel but en composant leurs écrits, mais en même temps tout était de Dieu. Le style, la manière plus ou moins correcte de s'exprimer est bien à eux : c'est Moïse, Ésaïe, David ; c'est Luc, Jean ou Paul qui écrivent, mais c'est Dieu qui, par eux, exprime ce qu'Il voulait nous communiquer, afin que nous l'eussions avec une entière certitude.

3.2 **Variantes selon les manuscrits**

On objecte les variantes des divers manuscrits. Mais cela n'infirme en rien l'inspiration des saints écrits. Dieu n'a pas garanti l'infaillibilité des copistes. On pourrait dans des copies faites d'un manuscrit d'un auteur, oublier ici une virgule ou une conjonction, un mot sans importance, là, mettre un synonyme qui n'altère pas le sens, l'original n'en serait pas moins de son auteur. Il en est de même des variantes du texte des Écritures. Les immenses travaux des savants qui s'en sont occupés, ont démontré leur peu d'importance. Aucune ne modifie une seule doctrine. Nul texte d'auteur ancien n'a été conservé avec une intégrité aussi parfaite que celui des saints écrits. Si l'infirmité de l'homme se montre dans ces variantes, la main de Dieu s'est manifestée dans la conservation admirable du texte des Écritures. Et cela seul ne nous dit-il pas qu'elles sont de Lui ?

3.3 **Traductions imparfaites**

On a prétendu aussi que les traductions, toujours plus ou moins imparfaites, puisque les traducteurs sont faillibles, rendaient illusoire l'inspiration des Écritures. L'objection me semble bien puérile. D'abord elle ne prouve rien contre le fait de l'inspiration. Il est démontré. Ensuite, on sait que les traductions, même les moins exactes, n'altèrent point les faits et les doctrines fondamentales de l'Écriture, et le texte original reste toujours là comme règle pour vérifier l'exactitude des traductions et pour les corriger.

3.4 **Le Canon des Écritures**

On objecte enfin les épîtres ou écrits contestés dans les premiers siècles. Leur admission tardive montre le soin que mettait l'Église à ne recevoir qu'à bonne enseigne au nombre des écrits canoniques ceux qui se présentaient. Dieu veillait lui-même à ce que rien qui ne vînt de Lui ne s'ajoutât au recueil sacré, afin que nous eussions toute sa parole et rien que sa parole.

On voudrait pour être assuré du canon du Nouveau Testament qu'il y eût une déclaration apostolique qui l'affirmât. Mais le canon de l'Ancien Testament n'a jamais eu une telle sanction, et cependant Jésus-Christ l'a accepté tel que les Juifs le recevaient. C'est Dieu, et non les hommes, qui a fait le canon des Écritures. Il a veillé providentiellement à sa formation dans l'un et l'autre cas, bien qu'en se servant des hommes comme d'instruments. C'est une question de foi.

3.5 **Prétendues divergences ou contradictions**

Un mot encore sur des divergences ou contradictions dans des récits. S'il s'agit des Évangiles, par exemple, il semble bien, au premier abord, qu'il y en ait. Mais d'abord, plusieurs de ces divergences ont été expliquées, d'autres le seront peut être ; Dieu n'exclut pas le travail d'un esprit humble et soumis à sa parole. Il faut enfin que nous sachions dire : « Je ne comprends pas », et attendre qu'une lumière se fasse sur ce que nous n'avons pas compris, si Dieu veut nous l'accorder. N'oublions pas enfin que les Évangiles ont chacun un but spécial. Ce ne sont pas quatre récits destinés à se compléter les uns les autres, mais quatre aspects sous lesquels l'Esprit Saint a voulu nous montrer la Personne adorable du Sauveur. Cette remarque peut fournir la raison de certaines divergences, comme, par exemple, celle que présentent les deux récits de la tentation.

Introduction à la lecture de la Bible par André Espic

VOUS QUI, POUR LA PREMIÈRE FOIS PEUT-ÊTRE, TENEZ UNE BIBLE ENTRE VOS MAINS, SAVEZ-VOUS QUE :

Tables des matières

- 1 La valeur de la Bible
- 2 POURQUOI LA BIBLE A-T-ELLE TANT D'ENNEMIS ?
- 3 PEUT-ON Y AJOUTER OU EN RETRANCHER QUELQUE CHOSE ?
- 4 SA PRÉSENTATION
- 5 SA COMPOSITION
- 5.1 Ancien Testament
- 5.2 Nouveau Testament
- 6 LANGUES ET TRADUCTIONS
- 7 Traductions en français
- 7.1 Les versions dites catholiques
- 7.2 Les versions dites protestantes
- 8 POURQUOI LIRE LA BIBLE ?
- 9 QUI PEUT COMPRENDRE LA BIBLE ?
- 10 QUE FAUT-IL CHERCHER DANS LA BIBLE ?
- 11 COMMENT LIRE LA BIBLE ?
- 12 UNITÉ DE LA BIBLE
- 13 LES ALLIANCES

1 La valeur de la Bible

La BIBLE est prodigieuse par sa composition, tous ses écrivains ont une merveilleuse unité de doctrine et de pensées. Ses premières pages ont plus de 3500 ans, les dernières près de 1900 ans.

Une quarantaine d'auteurs, aussi différents que possible par leur culture ou leur profession, ont transcrit son message, s'ignorant souvent les uns les autres.

Écrite pendant une période de 1700 ans, elle nous parle avec le même à propos et la même fraîcheur que si elle était écrite aujourd'hui exprès pour nous.

Ce qui différencie la Bible de tout autre livre, c'est précisément son origine et sa nature. Nous sommes en face d'un livre absolument unique et qui ne peut être comparé à aucun autre livre, car la BIBLE est la Parole de Dieu.

La BIBLE est inspirée de Dieu, c'est-à-dire que Dieu a communiqué sa pensée aux hommes qu'il a choisis à cet effet. Ce ne sont pas des sentiments ou des idées que Dieu donne à ses prophètes ou apôtres, ce sont ses messages, ses paroles: une parole révélée, donnée par le moyen du Saint-Esprit; «de saints hommes de Dieu ont parlé étant poussés par le Saint-Esprit» (2° épître de Pierre chapitre 1° verset 21 fin) dit Pierre. Paul dira: «Toute écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire» (2° épître de Paul à Timothée chapitre 3 verset 16). Il en est ainsi des textes qui heurtent ma raison ou mes sentiments comme aussi des passages que je considère comme équivoques ou contradictoires.

Remarque: Les textes entre guillemets sont textuellement cités de la BIBLE elle-même.

Elle est inspirée, non seulement dans son contenu, mais aussi dans ses termes, sa lettre. Ce n'est pas le rédacteur qui a adapté la pensée de Dieu compte tenu de son caractère et de son éducation. C'est Dieu qui a choisi et formé un homme pour exprimer telle partie de la révélation (1ère épître de Paul aux Corinthiens chapitre 2 verset 13).

Elle parle un langage si simple qu'un enfant peut en saisir le message essentiel et, en même temps, si profond que le croyant le plus avancé ne peut en épuiser le contenu.

Elle montre une connaissance parfaite de l'homme à tous les stades de son histoire. Quel privilège d'avoir entre les mains une révélation divine, de posséder l'histoire donnée par Dieu, du passé, du présent, de l'avenir.

Peut-être vous demandez-vous si la BIBLE est vraiment la Parole de Dieu ? Celui qui nous a donné ce livre peut aussi vous communiquer la certitude qu'il est de Lui. Le même Esprit, qui a conduit les divers écrivains, nous convainc que c'est la voix même de Dieu qui s'adresse à nous.

La Bible n'est pas la propriété d'un peuple, d'une église, d'une confession, mais s'adresse à tous, instruits ou ignorants, pauvres ou riches, jeunes ou vieux, Dieu étant le créateur de tous et Il «veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité» (1° épître à Timothée chapitre 2 verset 4).

Personne n'a le droit de la réclamer comme sa propriété, d'en interdire la lecture ou d'en affaiblir l'autorité.

2 POURQUOI LA BIBLE A-T-ELLE TANT D'ENNEMIS ?

Ce livre juge l'homme, sa conduite, son cœur. Il le met à nu et lui dit la vérité sur lui-même et sur le monde auquel il appartient.

Le diable hait la Parole de Dieu et se sert d'hommes incrédules pour s'efforcer de la discréditer. Il se peut qu'ils soient très instruits, très savants, de grands philosophes, versés dans la littérature, des gens très compétents pour trancher une question difficile, pour discuter un sujet scientifique. Il peut choisir des êtres très aimables, estimables, Mais, ne possédant pas la vie divine, ceux-ci ne comprennent «ni ce qu'ils disent, ni ce sur quoi ils insistent» (1° épître à Timothée chapitre 1 verset 7) -l'homme naturel laissé à ses propres ressources «ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu; et il ne peut les connaître parce qu'elles se discernent spirituellement» (1° épître aux Corinthiens chapitre 2 verset 14).

Les écrits et les discours des incrédules sur la Bible sont semblables à ce qu'un ignorant pourrait dire au enseigner sur l'astronomie ou un sauvage primitif sur la désintégration de l'atome.

3 PEUT-ON Y AJOUTER OU EN RETRANCHER QUELQUE CHOSE ?

Le Christ a déclaré: «Jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, un seul iota ou un seul trait de lettre ne passera point de la loi, que tout ne soit accompli. Quiconque donc aura supprimé l'un de ces plus petits commandements et aura enseigné ainsi les hommes, sera appelé le plus petit dans le royaume des cieux; et quiconque l'aura pratiqué et enseigné, celui-là sera appelé grand dans le royaume des cieux» (Évangile selon Matthieu chapitre 5 versets 18 et 19).

L'apôtre Jean écrit: «Moi, je rends témoignage à quiconque entend les paroles de la prophétie de ce livre, que si quelqu'un ajoute à ces choses, Dieu lui ajoutera les plaies écrites dans ce livre; et que si quelqu'un ôte quelque chose des paroles du livre de cette prophétie, Dieu ôtera sa part de l'arbre de vie et de la sainte cité, qui sont écrits dans ce livre» (Apocalypse chapitre 22 versets 18 et 19). Dans les Proverbes, nous lisons: «N'ajoute pas à ses paroles, de peur qu'il ne te reprenne, et que tu ne sois trouvé menteur» (Proverbes chapitre 30 verset 6).

Il n'est donc pas permis aux hommes, ni même aux anges, d'ajouter à la Parole de Dieu, ni d'en rien retrancher.

Dès le premier siècle, l'Église n'avait pas d'autre guide que la Bible. C'est ainsi que, lors de la prédication de Paul et de Silas, «les hommes de Bérée reçurent la parole avec toute bonne volonté, examinant chaque jour les Écritures pour voir si les choses étaient ainsi» (Actes des Apôtres chapitre 17 verset 11).

4 SA PRÉSENTATION

La Bible se divise en deux sections:

1°) la première partie, appelée Ancien Testament, écrite avant la venue du Christ.

2°) la deuxième partie, appelée Nouveau Testament, écrite au cours du premier siècle de notre ère.

En général, le texte est présenté sur deux colonnes. Les divisions arbitraires se nommant «chapitres» sont repérées par des chiffres en caractères gras — les subdivisions appelées «versets» sont indiquées par des chiffres en général imprimés dans la marge. Ces dernières ont été introduites pour permettre de situer facilement un texte dans le livre.

Exemple: Évangile selon Matthieu, chapitre 7, verset 24 — ce qui peut, en abrégé, s'écrire: Matt. 7:24 signifie que pour trouver cette citation dans votre Bible, il faut l'ouvrir à l'Évangile selon Matthieu, tourner les pages jusqu'à la division 7 en chiffre gras, et chercher dans cette division le nombre 24 où nous lisons: «Quiconque entend ces miennes paroles et les met en pratique, je le comparerai à un homme prudent qui a bâti sa maison sur le roc».

5 SA COMPOSITION

5.1 Ancien Testament

Dieu donne cet ordre à Moïse, 15 siècles avant J.C.: «Écris ceci pour mémorial dans le livre» (Exode chapitre 17 verset 14). Le livre de la révélation divine commence donc à être écrit. Chaque fois que cela fut nécessaire, l'Esprit, de Dieu saisit un homme qui ne fut qu'un instrument pour en poursuivre la rédaction. Quatre siècles avant notre ère, le dernier des prophètes, Malachie, a parlé.

Israël était le dépositaire de l'Ancien Testament formé de trois parties:

1 — La Torah (loi de Moïse)

2 — Les Neviim (les prophètes)

3 — Les Kethubim (psaumes et autres écritures)

Il comprend les 39 livres qui se trouvent dans toutes les Bibles. Après sa résurrection, le Christ se référera à ces trois sections (Évangile selon Luc, chap. 24 verset 44).

Dès la première traduction en grec de l'Ancien Testament, 250 ans avant J.C., quelques livres profanes furent ajoutés au texte sacré: les livres «apocryphes» appelés plus tard «deutéro-canoniques» qui n'ont rien de commun avec la révélation divine, mais ont pour plusieurs une valeur historique et morale. Nous les trouvons dans certaines de nos Bibles.

Les citations de l'Ancien Testament abondent dans le Nouveau Testament; presque tous les livres de l'Ancien Testament y sont cités. Le Christ et les apôtres s'y réfèrent comme faisant autorité. En revanche, jamais ils ne citent les apocryphes ou deutéro-canoniques qu'ils connaissaient, mais qui ne faisaient point partie du canon hébraïque.

5.2 Nouveau Testament

Il est écrit presque entièrement en grec, langue répandue alors dans tous les pays méditerranéens. À ce moment, la Bonne Nouvelle de Celui que l'Ancien Testament annonçait s'est accomplie et l'Évangile est proclamé. Les apôtres annoncent le message de Jésus Christ, des communautés naissent et, pour fortifier leur foi, des lettres leur sont adressées : 21 épîtres.

Dieu suscite quatre hommes pour nous communiquer le récit de la vie terrestre de Jésus-Christ que nous trouvons dans les 4 évangiles:

- 1°) Matthieu, un percepteur, apôtre du Christ, écrit vers l'an 40 et présente le Messie sous des aspects divers.
- 2°) Marc, le fils spirituel de l'apôtre Pierre, écrit vers l'an 61 et s'applique à nous parler du parfait serviteur,
- 3°) Luc, un médecin, compagnon de l'apôtre Paul, écrit vers la même date et dépeint le Christ dans son humanité.
- 4°) Jean, apôtre, écrit vers l'an 90, présentant un quatrième aspect du Christ: le Fils de Dieu.

Aux évangiles et aux épîtres, il faut ajouter les Actes des Apôtres et l'Apocalypse, ce qui donne pour l'ensemble du Nouveau Testament un total de 27 livres,

Dans la tâche de chaque homme choisi, le Saint Esprit était là, selon la promesse du Christ, (Évangile de Jean, chap. 14 verset 26 et chap. 16, versets 13 et 14) pour:

- 1 — nous enseigner et rappeler toutes les choses qu'il avait dites: les Évangiles.
- 2 — nous conduire dans toute la vérité: les Actes et les Épîtres.
- 3 — nous annoncer les choses à venir: l'Apocalypse.

Nous ne possédons plus les originaux: les persécutions furent terribles aux premiers siècles de l'Église, et il est certain que tout fut mis en oeuvre par les ennemis de l'Évangile pour les détruire. Datant du 4° au 15° siècle, plus de 2000 manuscrits nous étaient parvenus. Ces dernières années, d'autres encore plus anciens ont été découverts et viennent confirmer l'exactitude du texte transmis.

6 LANGUES ET TRADUCTIONS

L'Ancien Testament est écrit en hébreu, à part quelques sections isolées dans Esdras, Jérémie chapitre 10 et Daniel, écrites en chaldéen, idiome très voisin de l'hébreu. Une seule et même langue malgré la diversité des écrivains et des lieux où ils vécurent !

Entre 285 et 246 avant J.C., 72 savants juifs, sous les ordres du roi égyptien, Ptolémée II Philadelphe, le traduisirent en grec. Dès le début de l'ère chrétienne, bien des communautés voulurent posséder le Nouveau Testament dans la langue de leur pays.

Au II^e siècle, il y aura des traductions latines; dans la 2^e moitié de ce siècle, ce sera la traduction syriaque de toute la Bible, suivie par les traductions en égyptien, éthiopien, gothique, arménien, arabe, slave, etc ... Au IV^e siècle, Saint Jérôme nous donne la traduction latine appelée «Vulgate» sur laquelle, pendant de nombreux siècles, les traductions seront faites. Aujourd'hui, les meilleures traductions sont tirées des originaux hébreu et grec. La Bible, soit totalement soit partiellement, est traduite en plus de 1500 langues ou dialectes.

7 Traductions en français

Diverses confessions religieuses ont publié une traduction de la Bible. Nous trouvons celle du rabbinat français Zadok Kahn où se trouve seulement l'Ancien Testament. Les Juifs, attendant toujours le Messie, ne reconnaissent pas le Christ comme Celui que l'Ancien Testament annonce.

7.1 Les versions dites catholiques

(Chanoine Crampon, Cardinal Liénard, les moines de Maredsous, de Jérusalem, Osty, etc ...). Des notes complémentaires y ont été introduites pour donner l'interprétation de l'église. Depuis le 16^e siècle à l'époque de la contre-réforme, 7 livres deutéro-canoniques ont été ajoutés au canon sacré de l'Ancien Testament. Ce sont les livres de Tobie, Judith, Sagesse, Ecclésiastique, 1 et 2 Maccabées, Baruch.

7.2 Les versions dites protestantes

(Osterwald, Segond, Synodale) dépourvues de notes explicatives sont les plus répandues et ne contiennent que le canon partant des textes originaux hébreux et grecs.

Il faut aussi mentionner la traduction J.N. DARBY qui suit presque mot à mot le texte original; le style en est un peu heurté, mais particulièrement fidèle au texte original; elle constitue un précieux instrument de travail et de comparaison pour ceux qui ne peuvent pas lire les textes originaux en hébreu et en grec.

Ces dernières années sont apparues quelques versions se voulant populaires. (André Frossard, Kuen, de Beaumont, etc ...). Certains de leurs traducteurs ont toutefois pris trop de liberté à l'égard du texte original ce qui ne peut qu'altérer le message divin.

Il est important de posséder une bonne traduction.

Depuis 1975 il existe aussi une traduction commune de la Bible appelée TOB.

8 POURQUOI LIRE LA BIBLE ?

C'est le commandement de Dieu: «Terre, terre, terre, écoute la Parole de l'Éternel» (Jérémie chapitre 22 verset 29)

La nature nous parle de la puissance et de la sagesse du Créateur.

La conscience témoigne de la justice de Dieu, mais est obscurcie par le péché.

Ni l'une ni l'autre ne donnent une réponse aux nombreuses questions que nous nous posons. La Parole de Dieu — la BIBLE — est la révélation que Dieu nous a donnée de Lui-même et de ses voies. Dieu n'a pas seulement voulu se révéler à nous dans sa création, mais Il lui a plu de nous dire ce qu'il est en Lui-même, afin que nous Le connaissions, que nous puissions nous réjouir en Lui et Le glorifier, que nous comprenions Sa grandeur, Sa sagesse et Son amour. Dieu n'est plus un être lointain et indifférent: Il m'aime, Il veut faire de moi Son enfant.

La Bible est la Révélation suprême de Dieu, elle est aussi le sûr fondement de la foi (Épître aux Romains chapitre 10 verset 17 et 1 Thes. chapitre 2 verset 13).

9 QUI PEUT COMPRENDRE LA BIBLE ?

Des personnes instruites ?

Voici ce que le Christ dit: «Tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents et tu les as révélées aux petits enfants» (Évangile selon Matthieu chapitre 11 verset 25).

L'apôtre Paul écrira: «Dieu n'a-t-il pas fait de la sagesse du monde une folie ? Car, puisque, dans la sagesse de Dieu, le monde, par la sagesse, n'a pas connu Dieu, il a plu à Dieu, par la folie de la prédication, de sauver ceux qui croient» (1^e épître aux Corinthiens chapitre 1 versets 20 et 21).

La Bible s'adresse:

· à des enfants: 2 Timothée 3:15 — «Dès l'enfance, tu connais les saintes lettres qui peuvent te rendre sage à salut par la foi qui est en Jésus-Christ».

· à des adultes: Josué 1:8 «Que ce livre de la loi ne s'éloigne pas de ta bouche, médite-le jour et nuit afin que tu prennes garde à faire selon tout ce qui y est écrit, car alors tu feras réussir tes voies et alors tu prospéreras».

S'ils le délaissent: «Les sages sont couverts de honte, ils ont peur, et sont pris; voici ils ont méprisé la Parole de l'Éternel et quelle sagesse ont-ils ? » (Jérémie 8,9)

10 QUE FAUT-IL CHERCHER DANS LA BIBLE ?

La Bible n'est pas écrite pour satisfaire notre curiosité, mais pour montrer à l'homme le chemin du salut et du vrai bonheur, Elle contient d'innombrables et extraordinaires renseignements d'ordre géographique, historique, scientifique, mais ne s'y intéresse que parce qu'ils font partie de l'histoire de l'homme ou du peuple auquel Dieu a lié la Révélation.

Elle est avant tout: «le Livre de la révélation de l'Amour de Dieu pour l'homme et du moyen qu'il met en oeuvre pour le sauver de la perte éternelle».

À travers les expériences humaines les plus diverses, Dieu veut nous instruire sur l'homme. La Bible dévoile notre coeur, non pas notre coeur physique, mais le centre de notre être, le foyer de nos désirs et de nos affections.

Elle dénonce le mal qui est péché, qui ronge comme un cancer. Elle met le doigt sur nos plaies, ce que nous essayons de dissimuler. L'homme dépeint par la Bible n'est pas beau, mais il est VRAI.

Dès les premières pages de ce Livre, nous voyons l'homme dans sa fébrile activité, tenté, désobéissant, déchu, mais cherché par Dieu qui «a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle» (Évangile selon Jean chapitre 3 verset 16).

C'est pourquoi, à travers toutes les pages de l'Ancien Testament, il est fait mention, en termes plus ou moins voilés, de la venue du Christ.

11 COMMENT LIRE LA BIBLE ?

N'ouvrez jamais la Bible comme un autre livre! La Bible est la Parole de Dieu, que vous l'acceptiez ou non. Ici, c'est Dieu qui veut vous parler, vous instruire, se révéler à vous, vous conduire dans toute la vérité.

C'est Dieu qui, par son Esprit, peut seul réellement vous ouvrir les Écritures, vous aider à en saisir le sens et à vous les approprier.

Voici, donc quelques conseils:

1) Invoquez, avant d'ouvrir votre Bible, Celui qui en est l'Auteur ; peu importe la forme de la prière ; David priait ainsi: «Ouvre mes yeux et je verrai les merveilles qui sont dans ta loi » (Psaume 119 verset 18).

2) Les hommes de la Bible écrivaient pour être compris du plus grand nombre. Il faut donc lire les mots dans la Bible en leur donnant d'abord le sens commun.

3) Le sens d'une phrase est en général donné par ce qui précède ou suit; aussi faut-il toujours laisser le texte dans le contexte.

4) Ne pas oublier que la Bible s'explique toujours par la Bible et ne peut faire l'objet d'une interprétation particulière, si érudit en soit le commentateur.

5) Dieu ne veut pas faire de nous des savants religieux, bibliques, prophétiques, mais il a quelque chose de personnel à nous dire. La connaissance, sans fruit, enfle (1 Corinthiens chapitre 8 verset 1 et 1 Corinthiens chapitre 13 versets 1 et 2).

6) La Bible contient une révélation complète. Ma lecture ne doit donc pas s'arrêter à quelques passages préférés, mais il est nécessaire de lire la Bible tout entière.

7) Il est préférable qu'un débutant commence par le Nouveau Testament qui est l'explication de l'Ancien et nous présente le salut vécu.

8) Rien n'est plus profitable qu'une nourriture prise régulièrement et tous les jours; il n'en est pas autrement pour la Bible.

9) Vous ne pouvez rien y ajouter ni rien en retrancher; parfois le texte heurtera votre pensée, laissez alors la Pensée de Dieu régir la vôtre; l'attitude contraire n'est que de l'orgueil.

10) Notre logique peut être choquée et nous disons: il y a contradiction. Cela n'est qu'apparent. La Bible ne se contredit pas, mais présente souvent divers aspects d'une même chose.

11) Le seul moyen de faire des progrès est de mettre en pratique ce que nous avons appris. Jacques 1,23 dit: "Si quelqu'un écoute la Parole et ne la met pas en pratique, il est semblable à un homme qui considère sa face naturelle dans un miroir; car il s'est considéré lui-même et s'en est allé, et aussitôt il a oublié quel il était."

12) En lisant, pensez que cela est écrit expressément pour vous. À chaque lecture, posez-vous, par exemple, les questions suivantes:

- Qu'est-ce que Dieu me dit par ce texte ?
- Y a-t-il un avertissement pour moi aujourd'hui ?
- Qu'est-ce que j'apprends sur l'oeuvre et la personne du Sauveur ?
- Quelle promesse est pour moi aujourd'hui ?
- Cherchez un verset à mémoriser que vous vous rappellerez au cours de la journée.

La Parole de Dieu est vivante et opérante. Parce qu'elle est vie et action, il en résulte toujours ou l'endurcissement ou la foi:

· l'endurcissement pour quiconque la méprise et la rejette.

· la foi pour quiconque l'accepte et s'y attache.

12 UNITÉ DE LA BIBLE

Dans l'Ancien Testament, le Nouveau Testament est caché. Dans le Nouveau Testament, l'Ancien est révélé. On ne peut les séparer; voici, à titre d'exemples, quelques symboles; vous en découvrirez d'autres, à mesure que vous avancerez dans la lecture du Livre.

ANCIEN TESTAMENT

Arche de Noé : Genèse 6 et 7
 Échelle de Jacob : Genèse 28,10 — 22
 L'Agneau Pascal : Exode 12
 Le Chandelier Exode 25.31 — 40
 La Manne Exode 16,9 -36
 Le Serpent d'airain Nombres 21,4 — 9
 Le Tabernacle Exode 25 à 30

NOUVEAU TESTAMENT

Jésus nous sauve du jugement : 1Thes. 1,10
 Jésus le chemin : Év. de Jean 14,6
 Jésus l'Agneau de Dieu : Év. de Jean 1,29
 Jésus la lumière : Év. de Jean 8,12
 Jésus pain de vie : Év. de Jean 6.32 — 34
 Jésus élevé sur une croix : Év. de Jean 3,14
 Jésus élevé dans le ciel : Épître aux Hébreux chap. 9

Il y a aussi des hommes dont les circonstances annoncent un des aspects de la vie du Christ

Joseph haï et vendu : Genèse 37	Jésus haï et vendu E.V. de Jean 1,11 et 15,24
Joseph, celui vers qui il faut venir pour trouver la nourriture : Genèse 41,53 — 57	Jésus celui qui donne et rassasie Matthieu 11,28 Jean 7,37
Moïse avocat, intercède pour le peuple Exode 32	Jésus notre avocat 1 Jean 2,1

Il y a aussi des promesses et des prophéties de l'Ancien Testament qui se sont accomplies, d'autres sont à venir.

En ce qui concerne le Christ, plus de 700 ans avant sa venue, il est fait mention de:

Sa naissance à Béthléhem (Michée 5,2). La Vierge qui concevra (Ésaïe 7,14). La fuite en Égypte (Osée 11,1). Sa mission (Ésaïe 61,1). Il sera haï sans cause (Psaume 35,19 ; Psaume 69,4). Vendu 30 pièces d'argent (Zacharie 11,13). Trahi par son intime ami (Psaume 41,9). Outragé par les soldats (Ésaïe 50,6). Mis au rang des malfaiteurs (Ésaïe 53,12). Ses mains percées (Psaume 22,16). Son côté percé (Zacharie 12,10). Le partage de ses vêtements (Psaume 22,18). Son abandon par Dieu (Psaume 22,1). Sa mort (Ésaïe 53,8 et 9). Sa résurrection (Psaume 16,10). Son retour (Zacharie 14,4 et 9).

13 LES ALLIANCES

Pour faciliter la compréhension du message, il faut aussi distinguer les différentes alliances.

Ancienne alliance avec Adam, avec Noé, avec Abraham, avec Moïse,

Nouvelle alliance en Jésus-Christ

1 — Le Messie étant rejeté par les Juifs, ces derniers sont mis de côté pour un temps. Nous sommes dans le temps de la patience de Dieu.

L'Évangile — la Bonne Nouvelle — est annoncée (voir Actes 10,36 à 43; Romains 10,12 et 13; Éphésiens 2,11 à 22).

Très proche est la réalisation de la promesse de Jésus-Christ d'enlever ceux qui lui appartiennent pour être avec Lui, éternellement selon Jean 14,1 à 3, 1 ère épître aux Corinthiens 15,42 à 57; 1ère épître aux Thessaloniens 4,16 et 17.

2 — Après cela: Les jugements apocalyptiques tombent, sur la terre habitée tout entière (1ère épître aux Thessaloniens 5,3; Apocalypse 3,10 ainsi que Apocalypse 6 et suivants)

Un reste d'Israël, après avoir traversé de terribles épreuves, reconnaîtra son Messie (Zacharie 12).

C'est alors que le Christ apparaîtra, établira son Règne (Zacharie 14,4) et que ressusciteront les croyants mis à mort pendant cette période (Apocalypse 20,4 à 6).

Une ère de paix de 1000 ans suivra sous l'autorité du Christ, avant une révolte finale et la défaite définitive du Diable et de ceux qui l'auront suivi (Apocalypse 20,6 à 10).

Résurrection des incrédules et leur condamnation (Apocalypse 20,11 à 15). Nouveaux cieux et nouvelle terre (2 Pierre 3,10 à 16). État éternel (1 ère épître aux Corinthiens 15.20 à 28)

Bible du Semeur 1992 - Notes sur la traduction par Bibliquest

Ces quelques notes ont pour but d'aider le lecteur à se faire une idée de la valeur et de la portée de la traduction de la «Bible du Semeur» (en abrégé BdS ci-après).

Pourquoi écrire ces notes à propos de cette version plutôt qu'une autre ? Simplement parce que a) la BdS est une traduction récente, b) elle s'affirme être le fruit d'un travail d'experts ayant réuni un très haut niveau de compétences (cf. préface), et c) elle est en train d'être publiée comme Bible d'étude.

Bibliquest a diffusé la Bible version J. N. Darby (en abrégé JND ci-après). Il est connu que la version JND a été faite avec l'objectif d'être aussi proche que possible de l'original. Ce caractère est une qualité pour certains, un grave défaut pour d'autres.

Bibliquest estime qu'être proche de l'original est une qualité car chacun a besoin de connaître aussi précisément que possible ce que Dieu a dit. S'il y a quelquefois des difficultés de compréhension, elles sont la plupart du temps liées non pas à la littéralité de la traduction, mais au contenu même du texte biblique original.

Ceux qui estiment qu'une version proche de l'original est un défaut, reprochent le manque de clarté pour l'homme moderne.

Il a donc été estimé utile de comparer le texte BdS par rapport au texte JND, pour concrétiser les problèmes qui se posent, et éclairer le lecteur moyen sur les enjeux de traduction.

Une comparaison complète est évidemment infaisable. Pour donner un éclairage raccourci, quelques passages ou expressions particulièrement importants ont été choisis.

Pour contrôler le texte JND, une édition du Nouveau Testament avec traduction interlinéaire mot à mot a été utilisée (traduction du Rev. A. Marshall D. Litt. - grec anglais ; éditeur Samuel Bagster, 1966). Les indications de cette traduction concordant entièrement avec la version JND pour les points soulevés, elles n'ont pas été reprises dans les observations ci-après.

Dans plusieurs des passages relevés, BdS comporte une note en bas de page donnant un autre sens (plus exact selon Bibliquest) comme possible ou donné / compris par certains. Il n'en reste pas moins que ce sens plus exact n'est pas celui retenu par BdS ; les observations suivantes n'en font pas état.

Voici donc, en bleu, ces mots ou expressions de l'original (repris par la traduction JND) :

1 Piété

BdS traduit le mot piété par

«la foi» (1 Tim. 6:3, 5, 6)

«plan de Dieu» (1 Tim. 3:16)

«attachement à Dieu» (1 Tim. 4:7, 8 ; 2:2 ; 5:4 ; 6:11 ; 2 Tim. 3:12 ; 2 Pierre 1:3, 6, 7)

«respect pour Dieu» Tite 2 :12

«pratiques de la religion» 2 Tim. 3:5

Observations :

1. La spécificité de la piété, cette vertu chrétienne importante, faite de confiance en Dieu et de crainte de Dieu, est perdue par la multiplicité des termes traduisant un seul et même mot grec.
2. La force des avertissements et exhortations de l'Écriture en rapport avec la piété est gommée, d'autant plus que les expressions retenues par BdS sont plutôt vagues

2 Sang

Au lieu du mot sang, BdS utilise le mot «sacrifice» en Rom. 5:9 ; 3:25 ; Apoc. 1:7. D'autres versions modernes, comme la Bible en français courant, traduisent par «la mort».

Observation : Le sang, qui représente la vie (Lév. 17 et autres), est à la base de l'expiation : c'est une notion essentielle ; or elle est gommée par l'usage d'une autre mot (sacrifice, mort ou autre).

3 Repentance, se repentir

BdS traduit : «regretter son attitude» Job. 42:6 ; «changer de vie» Matt. 3:2

Observations : La portée et la force de ce qu'est la repentance sont perdues par ces expressions. Le non-usage du mot repentir / repentance dans la Bible ne peut pas se justifier par le désir d'être compréhensible auprès de l'homme moderne. En effet ces mots sont devenus d'usage fréquent dans le monde, notamment dans le cadre des crimes contre l'humanité.

4 Choisi

2 Cor. 8:19 : BdS traduit par «désigné par le vote des Églises», une note indiquant que le mot est le terme technique pour les élections à main levée en usage dans la démocratie athénienne. JND traduit «choisi par les assemblées».

Actes 14:23 : BdS traduit par «firent élire des responsables à main levée». JND traduit «ayant choisi des anciens»

Actes 10:41 : BdS a, comme JND, «Dieu avait choisi d'avance»

Observations : BdS modifie le texte biblique pour introduire des modes de fonctionnement des églises qui n'y figurent pas. Le texte biblique ne comporte ni le vote, ni «à main levée» ni le fait de «faire élire». Le parallélisme avec la démocratie athénienne n'est pas une preuve déterminante, et quoi qu'il en soit, il est contredit par l'Écriture en Actes 10:41.

5 1 Jean 5:6

BdS traduit : «Jésus-Christ. n'est pas seulement passé par l'eau du baptême, mais outre le baptême, il est passé par la mort».

Observations :

1. Le mot baptême est ajouté au texte biblique par BdS : il n'y figure nullement. Une note de BdS se borne à reconnaître que l'eau et le sang sont vus par certains comme une allusion à Jean 19:34 [l'eau et le sang ayant coulé du côté du Seigneur mort, à la croix].
2. Cet ajout du baptême parallèlement à la mort de Christ, donne un rôle et une importance au baptême à la fois excessifs et pas en harmonie avec le ministère de Jean.

6 Anciens, Surveillants

BdS traduit «ancien» par «responsable» (cf. Tite 1:5 ; Actes 14:23); «surveillant» par «dirigeant d'Église» (cf. Tite 1:7 ; 1 Tim. 3:1).

Observation : Le texte biblique est modifié d'une manière qui justifie une organisation cléricale de l'Église, et l'existence d'un clergé. Le texte de ces passages de l'Écriture n'a ni ce sens ni cette portée.

7 Vases à honneur et vases à déshonneur - 2 Tim. 2:20-21

BdS traduit : «les vases réservés aux grandes occasions» et «les vases destinés à l'usage courant». 2 Tim. 2:21 est rendu par BdS par «Si quelqu'un se garde pur de ce dont j'ai parlé» alors que JND traduit : «Si quelqu'un se purifie de ceux-ci» [les vases à déshonneur].

Observations :

1. La traduction de BdS «vases destinés à l'usage courant» ne rend pas la force du mot original «à déshonneur» qui s'oppose au premier terme «à honneur». Le même terme «à déshonneur» se trouve en Rom. 1:26 où BdS l'a rendu par «avilissantes», et JND par «infâmes».
2. Cette traduction «vases destinés à l'usage courant» n'est pas cohérente avec le contexte des versets précédents où sont opposés ceux qui s'écartent de la vérité et ceux qui s'y attachent, l'apôtre exhortant au v. 19 à se détourner du mal. Cette opposition est gommée par l'expression : «vases destinés à l'usage courant» dont le nom même indique qu'il faut s'en servir habituellement.
3. Le point essentiel, la séparation des personnes faisant le mal, est gommé.

8 Apparition du Seigneur, et ceux qui l'accompagnent

BdS utilise le mot : «venue» en 2 Tim. 4:1 [dans la perspective de sa venue et de son Règne, je te le recommande solennellement] et 2 Tim. 4:8 [le prix de la victoire . le Seigneur . me le remettra au jour du jugement, et pas seulement à moi, mais à tous ceux qui attendent sa venue]. JND traduit 2 Tim. 4:1 par «Je t'en adjure. par son apparition et par son règne» et 2 Tim. 4:8 par «la couronne de justice que le Seigneur juste juge me donnera dans ce jour-là, et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition».

En Tite 2:13, l'expression «la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire» (JND) est traduite par BdS par «notre bienheureuse espérance : la révélation de la gloire de Jésus-Christ».

En 1 Thess. 3:13, BdS traduit : «au jour où notre Seigneur Jésus-Christ viendra avec tous ses anges». JND traduit : «en la venue de notre Seigneur Jésus avec tous ses saints».

En Jude 14, BdS traduit : «le Seigneur va venir avec ses milliers d'anges». JND traduit : «le Seigneur est venu au milieu de ses saintes myriades»

Observations :

1. Les expressions retenues par BdS font disparaître la distinction entre la venue du Seigneur en grâce pour enlever son Église au ciel, et son apparition en jugement - descendant du ciel - pour établir son règne sur la terre.
2. En Tite 2:13, BdS a supprimé le mot «et» (qui figure dans l'original) entre «la bienheureuse espérance» et la «révélation de la gloire». Ce mot est remplacé par «:», ce qui identifie positivement la bienheureuse espérance (la venue de Christ en grâce pour l'Église) et l'apparition de Christ (en jugement pour le règne), au lieu de permettre leur distinction.

3. Les accompagnants du Seigneur quand il descend du ciel, sont des anges selon BdS en 1 Thes. 3:13 et Jude 14. Le mot ange ne figure pas dans le texte biblique et a été ajouté. JND dit expressément que ces accompagnants sont des saints en 1 Thes. 3:13 et le laisse entendre pareillement en Jude 14. Que les accompagnants de Christ, lorsqu'il descend du ciel, soient des saints (des hommes), ne peut se comprendre que si ces saints (l'Église) ont été préalablement enlevés au ciel. Si on confond venue et apparition, on est obligé de ne pas accepter la présence des saints avec le Seigneur quand il descend du ciel pour le règne. D'où l'introduction des anges par BdS.

4. Il ne faut pas orienter un texte selon des préjugés théologiques, mais accepter ce que Dieu dit comme Il le dit, et chercher à comprendre pourquoi Il le dit ainsi.

9 Racheté, Rédemption - Rom. 3:24 ; 1 Pierre 1:18

BdS traduit : délivrance, libéré.

Observations :

1. Une spécificité de la rédemption ou rachat, est de contenir la notion de prix payé : cela est gommé par la traduction de BdS (bien qu'une note essaie de rattraper la situation).

2. En 1 Pierre 1:18-19, la notion que le sang de Christ est ce prix payé pour le rachat, est aussi gommée, d'autant plus que BdS traduit 1 Pierre 1:19 en disant que le Christ a versé son sang en sacrifice. Le texte biblique ne contient pas le mot «sacrifice» ajouté par BdS.

10 Ne pas parler [pour la femme] 1 Cor. 14:34, 35

BdS traduit : «ne pas se prononcer»

Observation : la force de l'ordonnance de l'apôtre est gommée

11 Aide qui lui corresponde - Gen. 2:18

BdS traduit : «aide qui soit son vis-à-vis»

Observation : La portée morale de l'expression est perdue, ou tout au moins très affaiblie. Ce point est toutefois mineur.

12 Arbre de la connaissance du bien et du mal (Gen. 2:9, 17) - Connaître le bien et le mal (Gen. 3:5)

En Gen. 2:9, 17, BdS traduit : «arbre du choix entre le bien et le mal». En Gen. 3:5, BdS traduit : «comme Dieu, choisissant entre le bien et le mal». JND traduit respectivement : «arbre de la connaissance du bien et du mal» et «comme Dieu, connaissant le bien et le mal».

Observations :

1. Le caractère de l'innocence qui ne connaît même pas l'existence du mal, est gommé.

2. Dieu ne choisit pas entre le bien et le mal. La question ne se pose même pas pour Lui (cf. Jacq. 1:13).

13 Conscience cautérisée - 1 Tim. 4:2

BdS traduit : «conscience comme marquée au fer rouge» (avec note indiquant que la marque au fer rouge signalait les criminels et esclaves fugitifs).

Observation : Le caractère d'endurcissement des consciences, qui ne parlent plus, est perdu.

14 L'assemblée «colonne et soutien de la vérité» - 1 Tim. 3:15

BdS traduit : «l'Église est une colonne qui rappelle la vérité»

Observations : Le verbe rappeler est ajouté au texte biblique. Le rôle et la responsabilité de l'Église comme devant soutenir la vérité, sont perdus dans le texte BdS.

15 Ne le saluez pas - 2 Jean 10

BdS traduit : «ne lui adressez pas la salutation fraternelle».

Observation : La force de l'injonction de l'apôtre est gommée.

16 Jude 14-15 - Prophétie d'Énoch

Une note de BdS dit que la prophétie d'Énoch est extraite d'un livre apocryphe.

Observation : Ceci est faux (voir les raisons de cette affirmation dans Bibliquest > Sujets - La Bible > Apocryphes). Une telle affirmation ne contribue pas à éclairer positivement le lecteur sur le sujet de l'inspiration des Saintes Écritures.

17 Chair

BdS traduit en général : «nature humaine» [Rom. 7:25 ; 8:3, 3, 4, 6, 8 ; Col. 2:23], quelquefois : «nature pécheresse» [Rom 8:5, 9]

Observation : La spécificité de la chair dans le croyant, une nature mauvaise et active, est perdue de vue dans l'expression nature humaine.

18 Vierge - Ésaïe 7:14

BdS traduit : «jeune fille»

Observation : Selon Matt. 1:22-23 qui reprend le texte d'Ésaïe, il s'agit bel et bien d'une vierge. La traduction de BdS ouvre la porte à la négation de la naissance virginale de Jésus.

Conclusion générale :

On observe que, à plusieurs reprises et pour des sujets importants, BdS fait dire à la Bible ce qu'elle ne dit pas, et ne dit pas ce que la Bible dit. La Bible est sévère à l'égard d'une telle orientation (Matt. 5:18-19 ; Apoc. 22:18-19).

Comparaison entre la traduction de la Bible par J.N. Darby et Ostervald par Bibliquest

Tables des matières

- 1 Les critiques faites à la Bible JND
- 2 Les majuscules et minuscules
- 3 Rendre hommage ou adorer
- 4 «Omissions» de la Bible JND ou Ajouts du «Texte Reçu» ?
 - 4.1 La question du «Texte Reçu»
 - 4.2 Pourquoi y a-t-il des différences entre les manuscrits originaux du NT ?
 - 4.3 Comment se fait le choix du texte quand les manuscrits divergent ?
 - 4.4 Les cas concrets d'«omissions»
- 5 Conclusion

Nous n'aurions pas vu d'intérêt à faire cette comparaison, si un site Internet n'avait critiqué sévèrement la Bible version J.N. Darby (JND en abrégé ci-après) en soutenant 1) que la Bible de référence est la Bible Ostervald, et 2) que la Bible JND est «la Bible qui n'a aucun respect» ; qu'elle manque de respect envers Jésus-Christ et envers Dieu le Père, et que 3) le choix entre la version Ostervald et la version Darby se fait selon qu'on aime mieux Jésus Christ ou Darby.

Notre but n'est pas d'entrer en polémique, ni de faire prévaloir notre point de vue, mais de donner quelques éléments de compréhension des problèmes à nos lecteurs qui s'intéressent à ces questions.

En outre, en y regardant de plus près, on s'aperçoit que ce qui est en cause n'est aucunement la qualité de la traduction JND, mais seulement de savoir si le «Texte Reçu» est LE texte de l'Écriture inspiré de Dieu, seul digne d'intérêt.

Et à l'occasion de l'approfondissement de ces sujets, le lecteur pourra découvrir des merveilles sur la sagesse et la perfection de l'Inspiration divine des Saintes Écritures.

1 **Les critiques faites à la Bible JND**

On peut les classer en 3 catégories :

- a) usage fréquent de minuscules au lieu de majuscules pour commencer les mots seigneur, christ, père se rapportant à Jésus / Dieu
- b) usage de l'expression «rendre hommage» au lieu de adorer, s'agissant de Dieu / Christ
- c) omission de versets, de mots ou de membres de phrase.

2 **Les majuscules et minuscules**

Il paraît suffisant de transcrire le contenu d'une des préfaces de la version JND : (soulignements ajoutés par Bibliquest)

«... il pourra paraître singulier que, sauf ce qui dépend de la ponctuation, nous ayons exclu les majuscules initiales dans tous les cas où il ne s'agit pas d'un nom propre comme tel. Ainsi nous avons écrit : notre dieu, notre père, le fils, la parole, l'esprit

Nous désirons que nos lecteurs comprennent bien le motif qui nous a engagés à imprimer ces mots d'une manière qui ne nous plaît guère à nous-mêmes et qui sera peut-être une occasion de surprise pour eux : nous avons pris ce parti pour parer à un inconvenient qui nous a paru encore plus grand. En parlant de l'esprit, on trouve plus d'un passage où l'état de l'âme et l'Esprit de Dieu sont tellement unis et mêlés ensemble qu'il aurait été hasardeux ou même impossible de décider entre un petit e et une majuscule. Or si nous avions mis un petit e au mot esprit, et un grand D au mot Dieu, le résultat aurait été des plus fâcheux, et, en apparence au moins, une dénégation de la divinité du Saint Esprit. Nous n'avions pas d'autre ressource que de suivre l'exemple du grec, et de ne mettre des majuscules qu'aux noms propres ; ainsi, quand Dieu est nom propre, il a une majuscule ; lorsqu'il est appellatif, il a un d minuscule. Nous avons suivi la même règle quant au mot Christ, qui peut être nom propre, ou avoir le sens de «oint». Ce système d'orthographe nous a été désagréable, nous le répétons, mais il maintient le fond de la vérité, ce qui eût été impossible en en suivant un autre. Pour les lecteurs qui ont l'habitude du grec, cette habitude même ôte tout scandale. Les passages Rom. 8:15, et Jean 4:24 (et il y en a beaucoup d'autres) suffiraient pour faire comprendre la difficulté ; dans ces deux passages, en effet, faire la différence entre Esprit avec un grand E et esprit avec un petit e, et ensuite mettre l'un ou l'autre, eût en tout cas faussé le sens.

C'est à dessein que nous avons écrit quelquefois Christ, et d'autrefois le christ, c'est-à-dire l'oint, le messie. Un examen attentif de la Parole fera voir que, dans les évangiles, le mot christ est presque toujours précédé de l'article, et exprime généralement ce qu'un Juif eût appelé «le messie» ; dans les épîtres, au contraire, l'emploi de l'article est rare et, dans la plupart des cas, peut dépendre simplement des exigences grammaticales de la langue grecque, n'ôtant pas au mot Christ le caractère de nom propre. Dans ce dernier cas, le français rejette l'article et il s'agit alors, pour le traducteur, de porter un jugement sur l'intention de l'écrivain sacré : nous ne pouvons pas affirmer que nous ayons toujours réussi à la discerner ; mais, dans le plus grand nombre des passages, le lecteur saura distinguer l'office, du nom de la personne».

3 **Rendre hommage ou adorer**

La difficulté vient du verbe proskineo qui s'applique à toutes espèces d'actes de respect, depuis le simple acte de révérence envers un supérieur jusqu'à l'adoration de Dieu lui-même ; même dans l'original grec, le lecteur décide de lui-même la portée de l'hommage rendu, d'après la personne à qui il est rendu et celle qui le rend.

La traduction JND a voulu rendre le lecteur en état de comprendre ce qui est ainsi écrit dans la Bible, et elle essaie en général de rendre un mot toujours de la même façon (autant que cela est possible ; certaines fois, c'est impossible). Dans le cas de ce mot proskineo, la traduction rendre hommage s'applique aussi bien à l'hommage rendu aux hommes qu'à Dieu. En traduisant rendre hommage, on garde cet ouverture, en traduisant adorer, on interprète le sens du mot ; ce n'est pas faux, mais cela va au-delà du texte strict.

4 **«Omissions» de la Bible JND ou Ajouts du «Texte Reçu» ?**

Quand on analyse les prétendues omissions de la Bible JND, critiquées par les tenants de la Bible Ostervald, on s'aperçoit qu'il s'agit uniquement de versets, mots ou membres de phrase figurant dans le «Texte Reçu» ; et non retenus par la Bible JND. Ce qui est donc en cause n'est nullement la qualité de cette traduction en tant que telle, mais il s'agit seulement de savoir s'il faut suivre le «Texte Reçu» dans ses ajouts, ou non.

On peut contrôler facilement la traduction JND à l'aide de traductions interlinéaires du NT (traductions mot à mot pour études bibliques). Celles dont nous disposons sont celles du Rev. Alfred Marshall D. Litt. pour le grec-anglais et Maurice Carrez pour le grec-français. Ces traductions interlinéaires concordent très généralement avec la version JND, et notamment sur la question de (non) suivi du «Texte Reçu».

4.1 La question du «Texte Reçu»

Le problème se ramène à celui de savoir a) quel est le texte grec original du Nouveau Testament (en abrégé NT), et b) si le texte grec connue sous le nom de «Texte Reçu» est le seul digne d'être suivi.

Le «Texte Reçu», qui est à la base de la traduction anglaise courante (KJV; version autorisée anglaise, ou version du Roi Jacques) est le résultat de la compilation de Estienne vers 1550. Depuis, beaucoup de manuscrits anciens ont été découverts. Ce «Texte Reçu» est généralement considéré comme non fiable, sauf par un mouvement, actif surtout dans les pays anglo-saxons, USA notamment, où on veut mettre la KJV (version autorisée anglaise, ou version du Roi Jacques) au niveau des écrits inspirés.

En pays francophones, les défenseurs du «Texte Reçu» s'appuient sur la version Ostervald, car ni la Bible Darby ni aucune des traductions actuellement diffusées n'a suivi le «Texte Reçu», pas plus que les traductions interlinéaires précitées. La domination du «Texte Reçu» par le moyen de la KJV est donc une spécificité des pays anglophones qui n'a pas d'équivalent en pays francophones.

Les défenseurs du «Texte Reçu» mettent en avant que les érudits modernes sont souvent «incrédules» ou «libéraux», rationalistes, et ne cherchent pas la direction de l'Esprit Saint ; que les manuscrits du Vatican ou du Sinaï ont été frelatés selon les positions des églises catholiques et orthodoxes. Cela est vrai dans une mesure, et peut être senti dans bien des traductions modernes. Mais ce genre de prises de position a priori et absolue en faveur du «Texte Reçu» ne semble pas résister à une analyse solide, même par des érudits n'ayant pas ces orientations modernes (dans le mauvais sens du terme) et rationalistes.

Nous ne pouvons que traiter cette question courtement dans le présent document. Un article autonome serait nécessaire sur ce sujet, mais des livres même ne suffiraient pas vu le caractère prolifique des défenseurs de la KJV comme texte seul conservé par Dieu pour les siens.

4.2 Pourquoi y a-t-il des différences entre les manuscrits originaux du NT ?

Les originaux du NT, écrits par les apôtres, n'existent plus. L'empereur romain Dioclétien avait détruit tous les manuscrits qu'il avait pu trouver. Toutefois Dieu a veillé à ce que sa Parole demeure, et il existe plus de 5000 copies manuscrites du NT ou de parties du NT, écrits entre le 2^e et le 15^e siècle ; les manuscrits principaux sont au nombre de 274 et ont été réalisés entre le 4^e et 10^e siècle.

«La providence de Dieu a veillé sur sa Parole, en sorte que, malgré la grande différence des systèmes que les savants ont suivis pour la révision du texte du NT, ils sont arrivés cependant à des résultats presque entièrement identiques. Un ou deux passages à part, les différentes éditions qu'on a publiées du texte grec sont d'accord entre elles presque partout, pour ce qui est des variantes qui pourraient avoir quelque importance ; les variantes qu'on rencontre sont relativement peu nombreuses, d'un ordre secondaire et souvent à peine saisissables dans une traduction...» (JND, 1872).

Un tel résultat est assez heureux et très encourageant (significatif de la providence de Dieu), d'autant plus que les conclusions des savants sont toujours à prendre avec beaucoup de précautions quand il s'agit de savants n'ayant pas la vraie foi en Jésus Christ comme leur Seigneur et Sauveur.

L'intervention des gens d'église, chose triste à dire, a été l'une des principales causes des textes douteux, en partie volontairement, en partie innocemment :

1. On a voulu harmoniser les Évangiles, et en particulier on a voulu accorder le texte de la prière dominicale de Luc avec celui de Matthieu.
2. À l'occasion de la lecture des différentes parties des Saintes Écritures dans le service public, on introduisit pour plus de clarté, des changements, tels que : «Jésus» pour : Il ou Lui
3. Des préjugés théologiques, ont joué un rôle, par exemple la suppression du mot «premier-né» en Matth. 1:25 de la part de ceux qui craignaient de laisser supposer que la mère de notre Seigneur a eu d'autres enfants ; — et ainsi pour d'autres erreurs de différents genres.

4.3 Comment se fait le choix du texte quand les manuscrits divergent ?

Des éléments un peu détaillés se trouvent dans la préface du Nouveau Testament de 1872 (voir Bibliquest > sujets la Bible > Traductions > Préface du NT de 1872).

Quand les spécialistes se trouvent en présence de divergences entre les manuscrits originaux, ils ont amenés à choisir tel ou tel texte en fonction de preuves externes et de preuves internes.

Les preuves externes sont celles basées sur la fiabilité des originaux en question, sur leur nombre, sur la nature de la divergence, sur la comparaison des textes et des caractères de la divergence.

Les preuves internes, sont celles basées sur l'interprétation de la Parole de Dieu. Ces dernières sont à manipuler avec beaucoup de précautions, car a) on n'a pas à mettre ses propres idées dans la Parole de Dieu, les faisant passer pour la Parole de Dieu, et b) ce n'est pas parce qu'on ne comprend pas quelque chose dans l'Écriture qu'on a à le mettre en doute.

4.4 Les cas concrets d'«omissions»

Nous ne pouvons que les passer brièvement en revue.

Comme déjà indiqué, ces prétendues omissions de la Bible JND, critiquées par les tenants de la Bible Ostervald, sont en réalité toutes des ajouts du «Texte Reçu» ; la traduction JND n'est pas réellement en cause en tant que telle.

S'agissant des preuves externes, nous ne les reprenons pas : ce serait trop long, et ce serait un débat aride de spécialistes. Il faudrait rediscuter chaque fois quels manuscrits infirment les choix et lesquels les confirment.

Nous avons pensé, par contre, que le lecteur serait intéressé et édifié par quelques indications relatives aux preuves internes, montrant que ces prétendues omissions, bien loin d'affaiblir la portée ou la force du texte biblique, sont souvent significatives de la sagesse et de la perfection de l'inspiration de l'Esprit de Dieu.

Bien entendu, une bonne traduction ne peut pas être déterminée simplement par ces preuves internes, sinon tout serait fondé sur des a priori théologiques, et ce serait étayer la Parole de Dieu par les raisonnements des hommes.

On verra aussi que les ajouts du «Texte Reçu» montrent une volonté caractérisée d'harmoniser les différents textes de l'Écriture, alors que l'Esprit Saint a jugé bon de donner ici ou là des textes parallèles, mais différents, pour enseigner différents aspects de la vérité.

Nous reprenons donc certains des textes bibliques critiqués dans la Bible JND, mais non pas tous, car certaines critiques n'ont guère d'intérêt.

Le texte de l'Écriture (généralement Ostervald) est en noir.

Les critiques des tenants de la traduction Ostervald sont en rouge.

les mots dont l'omission est reprochée à la traduction JND sont en rouge et soulignés.

L'explication ou commentaire de Bibliquest sur les preuves internes sont en vert.

La lumière luit dans les ténèbres; et les ténèbres ne l'ont pas comprise. Jean 1:1-5.

Il faudrait dire ne l'ont pas reçue

Le mot original signifie saisir, comprendre, appréhender. Il ne signifie pas recevoir.

La Bible de J. N. Darby diminue les attributs du Seigneur Jésus-Christ, et aussi elle omet le passage très important qui enseigne qu'il faut croire que Jésus-Christ est le Fils de Dieu pour recevoir le baptême. Ils ont retranché Actes 8:37 au complet. La révélation de Jésus comme Fils de Dieu est le propre de l'apôtre Paul et est introduite seulement en Actes 9:20. On ne la trouve jamais auparavant dans le ministère de Pierre, malgré sa déclaration de Matt. 16:16. Pierre en reste à Jésus glorifié, fait Seigneur et Christ, Actes 2:36. Il serait difficilement admissible qu'un païen à peine converti soit pareillement avancé dans la foi chrétienne, avant même Paul, le vase choisi de Dieu.

Afin que ton aumône se fasse en secret; et ton Père qui voit dans le secret te le rendra publiquement. Matt. 6:4, 6, 18

Les récompenses précieuses de Dieu sont cachées, non pas publiques (Apoc. 2:17), quoi que Dieu puisse, bien sûr, donner des récompenses publiques quand Il le juge bon. On voit mal Dieu garantir en général une récompense publique.

Mais allez, et apprenez ce que signifie: Je veux la miséricorde, et non pas le sacrifice, car ce ne sont pas des justes que je suis venu appeler à la repentance, mais des pécheurs. Matt. 9:13

Et Jésus ayant entendu cela, leur dit: Ce ne sont pas ceux qui sont en santé qui ont besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal; je suis venu appeler à la repentance non les justes, mais les pécheurs. Marc 2:17

L'appel du Seigneur a une ampleur allant bien au-delà de la simple repentance. Cf. Actes 20:20, 21, 27 ; 26:18, et bien d'autres.

Alors il défendit à ses disciples de dire à personne que lui, Jésus, fût le Christ. Matt. 16:20

Voir point 4.2 — 2 ci-dessus

Il n'est pas ici, car il est ressuscité, comme il l'avait dit. Venez, voyez le lieu où le Seigneur était couché; Matt. 28:6

Critique fautive, la traduction JND n'omet pas «le Seigneur».

Et lorsqu'il se trouvera des gens qui ne vous recevront pas, et qui ne vous écouteront pas, en partant de là, secouez la poussière de vos pieds en témoignage contre eux. Je vous dis en vérité, que le sort de Sodome et de Gomorre sera plus supportable au jour du jugement, que celui de cette ville-là. Marc 6:11

Cet ajout du «Texte Reçu» correspond à la volonté d'harmoniser le texte de Marc avec celui de Matthieu 10:15. Or c'est un signe de l'Inspiration divine de mettre ce texte dans l'Évangile de Matthieu, — qui est l'évangile du Messie, du Roi, et qui marque bien les dispensations — et de l'omettre en Marc — qui est l'évangile du parfait Serviteur.

Béni soit le règne de David notre père, qui vient au nom du Seigneur! Hosanna dans les lieux très hauts! Marc 11:10.

Le texte de JND est «Béni soit le royaume de notre père David, qui vient», et une note souligne que c'est le royaume qui vient. Cet ajout du «Texte Reçu» correspond à la volonté d'harmoniser le texte de Marc avec celui de Matthieu 21:9. Il fait perdre la pensée différente de Marc où, ce qui vient, c'est le royaume, tandis qu'en Matthieu, c'est une personne, David, qui vient.

Or, quand vous verrez l'abomination de la désolation, dont le prophète Daniel a parlé, établie où elle ne doit pas être (que celui qui le lit y fasse attention); alors, que ceux qui sont en Judée, s'enfuient dans les montagnes; Marc 13:14

Cet ajout du «Texte Reçu» correspond à la volonté d'harmoniser le texte de Marc avec celui de Matthieu 24:15. Il fait perdre la spécificité de Matthieu qui est de citer l'Ancien Testament plus que les autres évangiles.

Mais Jésus lui répondit: Arrière de moi, Satan; car il est écrit: Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. Luc 4:8

Cet ajout du «Texte Reçu» correspond à la volonté d'harmoniser le texte de Luc avec celui de Matthieu 4:10. Mais cet ajout est particulièrement malheureux en ce qu'il ne voit pas la sagesse de l'inspiration divine de l'Écriture : En effet, l'ordre des tentations est inversé en Luc par rapport à Matthieu ; le commandement du Seigneur — Va-t'en Satan — est particulièrement approprié en Matthieu où c'est la dernière (3^e) tentation. En voulant harmoniser Luc avec Matthieu, on se trouve en fin de 2^e tentation selon Luc, avec l'aberration de voir Satan désobéissant au Seigneur et continuant à le tenter. Le «Texte Reçu» atténue cette aberration en utilisant le «Arrière de moi Satan» de Matt. 16:23, au lieu du «Va-t'en Satan» de Matt. 4:10. Il n'empêche que la désobéissance de Satan subsiste malgré cet autre vocabulaire, puisque Satan continue sa 3^e tentation en plaçant le Seigneur sur le faite du temple (Luc 4:9) : Satan est loin d'avoir obéi au «Arrière de moi Satan». Conclusion : reconnaissons la sagesse de l'Inspiration divine qui a omis le «Va-t'en Satan» en Luc.

Et il leur dit: Quand vous priez, dites: Notre Père qui es aux cieux; ton nom soit sanctifié; ton règne vienne; ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel; Donne-nous chaque jour notre pain quotidien; Pardonne-nous nos péchés; car nous pardonnons aussi à tous ceux qui nous ont offensés; et ne nous induis point en tentation; mais délivre-nous du malin. Luc 11:2-4

Cet ajout du «Texte Reçu» correspond à la volonté d'harmoniser le texte de la prière dominicale selon Luc avec celui de Matthieu. Or Matthieu montre plus les choses sous l'aspect dispensationnel, les points qui caractérisent le royaume millénaire. Luc montre plus l'ordre moral des choses. Confondre les deux prières dominicales selon Matthieu et Luc, c'est perdre la perfection de l'Écriture qui a jugé bon de donner deux évangiles distincts montrant deux points de vue distincts.

Et ils disaient à la femme: Ce n'est plus à cause de ton récit, que nous croyons; car nous avons entendu nous-mêmes, et nous savons que celui-ci est véritablement le Sauveur du monde, le Christ. Jean 4:42

Cet ajout du «Texte Reçu» est un point mineur, mais qui a tendance à faire perdre de vue la particularité de l'évangile de Jean où le Seigneur se place en complète rupture avec le judaïsme et le peuple juif.

Quand ils entendirent cela, se sentant repris par la conscience, ils sortirent l'un après l'autre, commençant depuis les plus âgés jusqu'aux derniers, et Jésus fut laissé seul avec la femme qui était là au milieu. Jean 8:9

Cet ajout du «Texte Reçu» est un point mineur, mais qui limite les raisons réelles du départ des accusateurs du Seigneur.

Et il répondit: Qui es-tu, Seigneur? Et le Seigneur lui dit: Je suis Jésus que tu persécutes; il te serait dur de regimber contre les aiguillons. Alors, tout tremblant et effrayé, il dit: Seigneur, que veux-tu que je fasse? Et le Seigneur lui dit: Lève-toi, et entre dans la ville et là on te dira ce que tu dois faire. Actes 9:5, 6

Cet ajout du «Texte Reçu» correspond à la volonté d'harmoniser le texte de Actes 9 avec celui de Actes 26.

Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ, qui marchent, non selon la chair, mais selon l'esprit; Rom. 8:1

Cet ajout du «Texte Reçu» est particulièrement déplorable car il va à l'encontre de la doctrine de tous ces chapitres 6 à 8 des Romains. Alors que le ch. 7 a montré l'incapacité de l'homme de plaire à Dieu par ses propres efforts, alors que ce ch. 8 introduit une délivrance complète dans la découverte de la position du croyant «dans le Christ Jésus», cet ajout annihile tout cela et fait à nouveau dépendre la paix du croyant de ce qu'il réalise, non pas de ce que Dieu a fait.

En effet, les commandements: Tu ne commettras point adultère; tu ne tueras point; tu ne déroberas point; tu ne diras point de faux témoignage; tu ne convoiteras point; et tout autre commandement, tout cela se résume dans cette parole: Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Rom. 13:9

Cet ajout du «Texte Reçu» est un point mineur, mais il correspond à la volonté d'harmoniser le texte de Romains avec celui des 10 commandements selon Exode 20.

Nettoyez donc le vieux levain, afin que vous deveniez une nouvelle pâte, comme vous êtes sans levain; car Christ, notre Pâque, a été immolé pour nous. 1 Cor. 5:7

Cet ajout du «Texte Reçu» correspond à une vision rétrécie de la portée du sacrifice de Christ.

Mais si quelqu'un vous dit: Ceci a été sacrifié aux idoles; n'en mangez point, à cause de celui qui vous a avertis, et à cause de la conscience; car: Au Seigneur appartient la terre, et tout ce qu'elle contient. 1 Cor. 10:28

Cet ajout du «Texte Reçu» est un point mineur, mais il correspond à la volonté d'harmoniser le versets 26-27 et 28.

Car en Jésus-Christ, la circoncision ne sert de rien, ni l'incirconcision; mais la nouvelle naissance. Gal. 6:15

Cet ajout du «Texte Reçu» est un point mineur, mais il correspond à la volonté d'harmoniser Gal. 6:15 et 5:6.

Et de mettre en évidence devant tous, quelle est la dispensation du mystère caché de tout temps en Dieu, qui a créé toutes choses par Jésus-Christ, Éph. 3:9

Cet ajout du «Texte Reçu» est un point mineur, mais il correspond à la volonté d'harmoniser Col. 1:16 avec Éph. 3:9.

En qui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés. Col. 1:14

Cet ajout du «Texte Reçu» est un point mineur, mais il correspond à la volonté d'harmoniser Col. 1:14 avec Éph. 1:7.

Car il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, la Parole, et le Saint-Esprit, et ces trois-là sont un. Il y en a aussi trois qui rendent témoignage sur la terre; l'Esprit, l'eau, et le sang; et ces trois-là se rapportent à une seule chose. 1 Jean 5:7, 8

Cet ajout du «Texte Reçu» a fait l'objet de beaucoup de contestations, car ce texte est vu par certains comme essentiel au soutien de la vérité de la Trinité. Mais ce texte n'est supporté par aucun ancien manuscrit grec de valeur. Luther le rejetait déjà, aussi bien que les traductions interlinéaires précitées.

Sur le plan des preuves internes l'idée de six témoins, dont trois pour le ciel et trois pour la terre est assez saugrenue. L'idée de témoins pour le ciel est difficile à comprendre (témoigner à qui et dans quel but?). Par ailleurs, on ne trouve nulle part ailleurs le lien entre le Père et la Parole comme personne divine. Le Père est généralement associé au Fils, et Dieu est généralement associé à la Parole.

Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin, dit le Seigneur, Celui QUI EST, et QUI ÉTAIT, et QUI SERA, le Tout-Puissant. Apoc. 1:8

Cet ajout du «Texte Reçu» est un point mineur ; est-ce un désir d'harmoniser avec Apoc. 22:13 ?

Qui disait: Je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier; ce que tu vois, écris-le dans un livre et l'envoie aux sept Églises qui sont en Asie, à Éphèse, à Smyrne, à Pergame, à Thyatire, à Sardes, à Philadelphie et à Laodicée. Apoc. 1:11

Cet ajout du «Texte Reçu» est un point mineur ; est-ce un désir d'harmoniser avec Apoc. 1:8 et 1:17 ?

Pareillement, tu en as, toi aussi, qui tiennent la doctrine des Nicolaïtes; ce que je hais. Apoc. 2:15

Cet ajout du «Texte Reçu» est un point mineur ; est-ce un désir d'harmoniser avec Apoc. 2:6 ?

Et les nations qui auront été sauvées, marcheront à sa lumière, et les rois de la terre y apporteront leur gloire et leur honneur. Apoc. 21:24

Cet ajout du «Texte Reçu» n'est pas heureux, car il y a tout lieu de penser qu'il y aura, pendant le millénium, de nouvelles nations. Nous comprenons És. 13:12 comme signifiant que le nombre d'hommes restant sur la terre après les jugements apocalyptiques sera extrêmement réduit, alors qu'à la fin du millénium ce nombre est énorme (Apoc. 20:8). La lumière de la nouvelle Jérusalem s'étendra à toutes les nations, quelles que soient leur origine (És. 60:12).

5 Conclusion

Disons simplement qu'il ne faut avoir aucun regret de ne pas suivre le «Texte Reçu».

Correspondance à propos du Texte Reçu par Bibliquest

1 Interlocuteur de Bibliquest

Chers Amis en Christ,

Votre article sur le Texte Reçu est intéressant, mais vous abordez le problème avec une certaine légèreté, non pas comme il convient de le faire s'agissant de la Parole de Dieu. Vous ne vous attardez que peu sur l'absence de morale chrétienne de Westcott et Hort et vous acceptez comme un fait accompli que le choix du texte de J.N. Darby est sans faille. Avez-vous vraiment lu, en bas de page, la note du traducteur mentionnant : « le texte de l'Apocalypse est trop corrompu pour en tenir compte »? Vous dites bien que la Parole a été divinement préservée au travers des siècles, mais vous supposez d'emblée que le texte minoritaire, (et cela veut dire ce que cela veut dire c'est-à-dire moins nombreux), est le texte sans faute, alors qu'il retranche plus de 65000 mots par rapport au texte reçu. Auriez vous peur de vous remettre en cause ? ce pensez vous de Apoc. 22:19 ? Pensez vous vraiment que des scribes respectueux de la Parole auraient pris la liberté de rajouter tout cela à la Bible?

...

2 Réponse de Bibliquest

Cher ami,

Juste quelques pensées, si vous permettez, sachant que nous ne pourrions pas vous convaincre, pas plus qu'aucun « KJV only ».

Nous connaissons Apoc. 22:19 et nous nous en remettons au Seigneur qui sait toutes choses et qui connaît les cœurs. Mais le verset s'applique tout autant au Texte Reçu dont nous sommes convaincu qu'il ne représente pas ce que Dieu a donné.

J.N. Darby n'a pas suivi aveuglément Westcott et Hort. On voit bien dans ses écrits qu'il a reconsidéré lui-même, pour chaque cas, le pour et le contre de telle ou telle variante. Que J.N. Darby soit un homme et ait été faillible, nous n'en doutons pas ; néanmoins la qualité de ses écrits donne confiance quant à sa spiritualité

Il y a bien des cas où le Texte Reçu n'est pas soutenable. Je ne retiendrai que 1 Jean 5:6 où aucun manuscrit grec ne supporte les trois témoins dans le ciel ! Nous avons lu les contre-arguments des KJV only sur ce sujet : ils sont affligeants.

Ayant enfin passé en revue les différents cas où le Texte Reçu diverge de JND, on s'aperçoit que le Texte Reçu a procédé systématiquement à une homogénéisation des textes parallèles, gommant ainsi les variantes entre les évangiles ou entre les épîtres. Pour ceux qui sont convaincus que le Saint Esprit a sciemment donné un texte à tel ou tel évangéliste ou apôtre, et que chacun présente un aspect particulier de la vérité qui ne ressort pas chez l'autre, ils comprennent tout de suite la gravité de ce qu'ont fait les instruments humains (scribes) en « redressant » les variantes entre les évangiles et entre les épîtres. Non seulement ils tombent sous le coup de Apoc. 22:19, mais en outre ils font disparaître une partie de la vérité de Dieu.

Nous sommes bien conscients de 2 Cor. 5:10-11. Voyez aussi : 2 Tim. 2:15

Le Modernisme face à la Bible par A. J. Pollock

Original rédigé vers le premier tiers du 20^e siècle. Troisième édition.

Table des matières

- 1 Chapitre 1 — Le Modernisme : son origine
- 2 Chapitre 2 — Le Modernisme : ses méthodes
- 3 Chapitre 3 — Le Modernisme : ses Enseignements
- 4 Chapitre 4 — Le Modernisme : Ses Résultats
- 5 Chapitre 5 — La Bible : Son Inspiration et Son témoignage au Fils de Dieu
- 6 Chapitre 6 — Remarques de conclusion

1 Chapitre 1 — Le Modernisme : son origine

La valeur d'une preuve quelconque dépend largement du caractère des témoins. Un témoin bien connu par sa droiture, par son comportement et sa tenue, donnera du poids à une preuve. Mais mettez dans le box des témoins un homme de mauvaise réputation : qui va attacher du poids à son témoignage ?

Nous proposons de soumettre le Modernisme à ce test. Ce qui est sûr, c'est que, malgré son nom, le Modernisme n'est pas moderne. Il est aussi ancien que la plupart des erreurs. Combien sont vraies les paroles de la Saint Écriture : « Y a-t-il une chose dont on puisse dire : Regarde ceci, c'est nouveau ? — Elle a été déjà, dans les siècles qui furent avant nous » (Écclésiaste 1:10)

Par exemple, l'incrédulité vis-à-vis des miracles a déjà été soutenue par Celsus au deuxième siècle, puis par Porphyre au troisième, tandis que les anciens Ébionites croyaient en un Christ purement humain. Même au temps de Christ, beaucoup croyaient qu'Il n'était rien d'autre qu'un simple prophète, comme des millions de Musulmans le croient de nos jours.

Qu'entend-on par Modernisme ? C'est simplement la théologie de ceux qui ont été influencés par l'enseignement des tenants de la Haute Critique. Bien sûr, ils varient dans les détails, mais ils se rejoignent tous, tenants de la Haute Critique et Modernistes, pour refuser la pleine inspiration des Saintes Écritures. À l'inspiration divine de la Bible (« issue du souffle de Dieu »), on substitue des théories, et on se sert de méthodes qu'on n'appliquerait à aucun autre livre au monde : ceux qui le feraient se feraient moquer d'eux comme étant infantiles et puérils, sauf que ces méthodes sont compliquées et apportent de la confusion autant que le labyrinthe d'Hampton Court. Cependant ce dernier comporte une sortie, tandis que le Modernisme est sans issue ; ce n'est qu'une impasse sans espoir.

Il est beaucoup plus difficile de croire à la Bible des Modernistes, que dans les Écritures divinement inspirées, qui sont la Vérité. Un prédicateur âgé dit une fois à ses auditeurs consternés « la Bible est un livre prodigieux, s'il était vrai », — « mais », ajouta-t-il rapidement, « il serait dix fois plus prodigieux s'il n'était pas vrai ». Il aurait pu dire mille fois plus prodigieux, sans être coupable d'exagération. Lord Tennyson aimait dire : « C'est difficile de croire, mais c'est encore plus difficile de ne pas croire ».

Si Dieu a choisi de faire une révélation à l'homme, Il a sûrement pris soin de la préserver des erreurs humaines. C'est se faire une idée tout à fait ignoble de Dieu, que de supposer qu'Il ait fait une révélation de Lui-même, puis qu'Il ait laissé cette révélation aux mains d'hommes faillibles en leur donnant toute liberté pour la mélanger librement avec leurs propres pensées, chaque lecteur ayant ensuite à décider pour lui-même quelles pensées proviennent de Dieu, et lesquelles proviennent des hommes, ce qui est divin et ce qui est humain, ce qui est vrai et ce qui est faux. Aucun auteur humain ne le permettrait, et pourtant les hommes osent penser que Dieu l'autoriserait pour le message précieux qui est le seul par lequel les hommes peuvent connaître la vérité et trouver la bénédiction ; soumis à un tel traitement, ce message ne pourrait devenir qu'un véritable méli-mélo, dépourvu de pureté et d'autorité.

L'évêque Wordsworth pouvait fort justement écrire :

« Nous affirmons que la Bible est la PAROLE de Dieu, et qu'elle n'est pas entachée d'infirmités humaines. Nous ne saurions imaginer, comme le font certains, que la Bible est une aire de battage sur laquelle le blé et la balle se mêlent ensemble, et qu'il est laissé à l'appréciation du lecteur de vanner et cribler le blé d'avec la balle, au van et au tamis de son propre esprit ».

Nous pouvons bien nous enquérir sur l'origine du Modernisme. La source en est-elle pure ou impure ? Vient-il de personnes qui aimaient ou qui haïssaient la Bible ? Les hommes qui ont lancé le Modernisme, faisaient-ils leurs délices des Écritures, ou avaient-ils un préjugé contre elles ?

Dans le présent article, nous ne pouvons donner que quelques détails, et citer seulement les principaux auteurs à l'origine du Modernisme.

En 1670, le hollandais Spinoza écrivit un livre attribuant la rédaction du Pentateuque à Esdras, ou à un compilateur ultérieur, et il niait que Moïse en fût l'auteur. À noter que Spinoza était un juif incroyant, et non pas un chrétien. Nous ne pouvons attendre d'un tel homme qu'il traite correctement les Écritures.

En 1753, un docteur français, Jean Astruc, propagea la théorie qu'étant donné que Genèse 1 utilise le mot Elohim pour Dieu, tandis que Genèse 2 utilise les mots Jehovah Elohim pour Dieu, il a dû y avoir deux documents originaux, fusionnés ensuite en un seul livre. Or qui était Astruc ? Un libre-penseur et un homme à la vie débauchée.

Un professeur Allemand, Eichhorn, de l'université de Göttingen, reprit les idées d'Astruc, et publia en 1780 un livre qui les développait. Ce fut lui qui inventa l'expression La Haute Critique, qui a été définie ainsi :

« La découverte et la vérification des faits concernant l'origine, la forme, et la valeur de productions littéraires en se basant sur leurs caractéristiques internes ».

Quelques années plus tard (1806), De Wette, professeur allemand de philosophie et de théologie à Heidelberg, poursuivit la ligne d'Eichhorn. D'autres continuèrent ce travail de critique dans le même sens jusqu'à ce que Julius Wellhausen commença à publier en 1878 des vues qui allaient encore plus loin. Il croyait avoir trouvé 22 auteurs différents pour les livres de Moïse, tous inconnus.

Le docteur L. W. Munhall de Philadelphie cite le témoignage suivant :

« Vous ne pouvez pas avoir à la fois Christ et les critiques ; il vous faut choisir qui vous voulez suivre. J'ai connu personnellement presque tous les grands érudits des trente dernières années en Allemagne, qui sont de la Haute Critique, et aucun d'eux ne croyait à la Déité de notre Seigneur » (The Drift of the Times, p. 7).

Nous n'avons mentionné que brièvement quatre ou cinq des auteurs principaux à l'origine du Modernisme, et il est déjà tout à fait certain que la source du courant de la critique Biblique est polluée. Un juif rationaliste, un français débauché, un ensemble de critiques allant jusqu'à ne pas croire à la déité de notre Seigneur, — tout cela ne contribue pas à nous inspirer confiance dans leur enseignement.

Certains Modernistes reconnaissent l'aboutissement de leur chemin, comme l'illustre l'extrait suivant du Professeur W. H. Griffith Thomas, D.D. :

« Il y a plus de vingt ans, marchant avec Julius Wellhausen dans les rues pittoresques de Greifswald, je m'aventurai à lui demander s'il estimait, au cas où ses vues seraient acceptées, si la Bible pourrait continuer à garder l'estime des gens : 'Je ne vois pas comment cela serait possible' fut sa triste réponse » (tiré de *Back to the Bible*).

On raconte que, quand Wellhausen fut informé que ses disciples anglais croyaient en l'inspiration du Pentateuque, il répondit stupéfait :

« Je savais que l'Ancien Testament était une supercherie ; mais je n'aurais jamais imaginé faire participer Dieu à cette supercherie, comme le font ces collègues Écossais ».

Que ce récit soit véridique ou non, la remarque est tout simplement logique.

2 **Chapitre 2 — Le Modernisme : ses méthodes**

Jean ASTRUC (1753) fut pratiquement le point de départ de la méthode populaire du Modernisme, en attribuant la rédaction de la Genèse à deux auteurs au motif que Genèse 1 utilise le mot Elohim pour Dieu, tandis que Genèse 2 utilise les mots Jehovah Elohim. Nous demandons avec stupéfaction : est-ce une raison suffisante pour soutenir que le livre de la Genèse a deux auteurs ?

Nous prenons par exemple un critique en train de lire un récit de la vie de Napoléon Bonaparte, et trouvant que le petit Corse est nommé tantôt « Napoléon », et tantôt « Napoléon Bonaparte », dans le même récit ; que penserait-on de ce critique s'il concluait que le livre a été composé de deux documents émanant d'éditeurs ou rédacteurs inconnus, pour reprendre les termes favoris des Modernistes ? Ne penserions-nous pas plutôt qu'il est hors de sens ?

Et quand nous nous rappelons qu'un Français débauché est à l'origine de cette idée, nous devrions nous étonner qu'elle ait pu se diffuser, si nous ne savions pas à quel point les inconvertis se plaisent à croire tout ce qui paraît saper l'autorité du Livre qui témoigne contre eux.

Mais Wellhausen, comme nous l'avons vu, relégua complètement Astruc dans l'ombre par sa découverte imaginaire de pas moins de 22 auteurs différents pour les Livres de Moïse — tous inconnus.

On peut bien se demander, s'il est jamais arrivé dans toute la littérature du monde, qu'un éditeur publie un volume composé des écrits d'environ 22 auteurs différents, et qu'il réussisse à les imposer à une nation entière comme l'écrit d'un seul de ses grands hommes, et qu'il soit ainsi reçu pendant de nombreux siècles sans qu'aucune question soit soulevée. Et pourtant, c'est ce qu'on nous demande de croire dans le cas de Moïse et de la nation Juive.

Nous devons supposer que les gens ayant vécu plus près de l'époque de la rédaction devraient en savoir plus sur le sujet que des professeurs allemands de notre époque tardive. Des gens, y compris des gens compétents, beaucoup plus proches de l'époque de la rédaction, ont reconnu Moïse comme l'auteur unique des cinq livres sans le mettre en question. Nous pouvons bien demander : pourquoi la Bible est-elle le seul livre au monde à subir un pareil traitement ?

Le fait que les 22 auteurs de Wellhausen soient tous anonymes accroît la suspicion vis-à-vis de sa thèse. S'ils existaient, ils devaient être merveilleusement brillants pour être à l'origine des cinq livres de Moïse. Il n'y a absolument rien de comparable dans la littérature antique. Mais croire qu'un éditeur, ou rédacteur, a réuni ensemble les morceaux d'écrits de 22 auteurs différents, et a réussi à en faire un tout cohérent, au point que, pendant des siècles, les gens compétents n'ont jamais suspecté la manière dont le livre a été constitué, — cela requiert infiniment plus de crédulité que de croire que Dieu a inspiré Moïse pour écrire les cinq livres qui portent son nom.

Cela me rappelle une histoire en Amérique. Aux États-Unis, les insectes des champs sont appelés communément des « bugs ». Dans un collège, il y avait un professeur éminent de « bugologie », et un jour ses étudiants décidèrent de lui faire une plaisanterie. Ils se procurèrent des spécimens de différentes espèces d'insectes, et isolèrent la tête de l'un, les ailes d'un autre, les pattes d'un troisième, le corps d'un quatrième et ainsi de suite, puis ils assemblèrent soigneusement les membres, et montrèrent le résultat au professeur, l'invitant à examiner ce nouveau spécimen. Ils étaient sûrs que le professeur reconnaîtrait la variété, et serait capable d'en donner le nom. Il examina attentivement l'objet placé devant lui, puis annonça gravement : « Messieurs, cet insecte est une farce ».

De même la « Bible » des Modernistes est une farce, et une farce de taille. Que des gens raisonnables puissent croire qu'on peut imposer à une nation de telles fraudes littéraires, cela dépasse notre compréhension.

Comment aussi ces 22 auteurs auraient-ils fourni la matière pour produire un tel résultat, même aux mains d'un rédacteur intelligent ? Et même si les 22 auteurs étaient des hommes de lettres brillants, que doit être ce super-génie capable de fondre les différents articles en un seul et en faire un tout cohérent ? L'auteur d'un exploit aussi brillant ne peut pas s'attendre à être mieux caché que le soleil en plein midi dans un ciel sans nuage. Et pourtant, on nous le dit anonyme.

Rousseau, un incroyant immoral de son propre aveu, dit :

« Il est plus inconcevable que plusieurs personnes se mettent d'accord pour écrire une histoire, qu'une seule personne en fournisse le sujet. Les auteurs Juifs étaient incapables de l'expression qu'on trouve dans l'évangile, et étrangers à la moralité qui y est contenue. Les marques de sa vérité sont si frappantes et inimitables, que son inventeur devait avoir une personnalité plus étonnante que celle d'un héros ».

Si seulement ces Modernistes voulaient bien se soumettre eux-mêmes au test de savoir si leurs « résultats certains » peuvent être prouvés en quelque manière, leur suffisance disparaîtrait certainement.

Le résultat serait le même, nous en sommes persuadés, que celui qu'un ministre orthodoxe imposa un jour à un ministre Moderniste. Ils assistaient tous les deux à une conférence d'été en Amérique, et un jour ils se mirent à discuter amicalement des mérites de la Haute Critique. Le ministre orthodoxe demanda à son ami de la Haute Critique s'il connaissait deux des orateurs de la conférence, que nous appellerons Mr A et Mr B. Il répondit qu'il les connaissait tous les deux très bien, qu'il avait lu leurs écrits, qu'il les avait souvent entendus prêcher, et souvent rencontrés en privé. Le ministre orthodoxe alla alors vers Mr A, et lui demanda d'écrire un compte-rendu de ce qui avait été dit à la conférence un certain jour. Il fit la même demande à Mr B. Les compte-rendus furent écrits et le pasteur orthodoxe se mit à jouer le rôle de rédacteur, en mélangeant les deux récits des deux auteurs pour en faire un tout intelligible. Il montra alors le résultat à son ami de la Haute Critique, en lui demandant de séparer ce qui provenait de Mr A de ce qui provenait de Mr B, et de restaurer les documents originaux. Le résultat fut un échec ridicule.

Or si quelqu'un a un papier entre les mains dont il sait qu'il a été écrit par deux auteurs qu'il connaît personnellement, et dont les manières d'écrire lui sont familières, — si un tel homme n'est pas capable de démêler leurs travaux respectifs, quelle probabilité y a-t-il pour qu'un professeur occidental vivant 20 siècles après Jésus Christ puisse démêler les écrits de 22 auteurs orientaux datant de nombreux siècles avant Jésus Christ ?

Nous restons donc entièrement sceptiques quant aux sources et aux méthodes conduisant les Modernistes aux « résultats certains » auxquels ils prétendent.

Canon Cheyne est le nom d'un anglais bien connu, tenant de la Haute Critique, et qui a suivi les traces de Wellhausen, et l'a même surpassé même dans ses conjectures extravagantes.

L'évêque Wellldon écrit de lui :

« Dans les mains d'un critique comme le Dr. Cheyne, la haute critique aspire à attribuer des dates non seulement aux livres en particulier, mais même aux chapitres et jusqu'aux versets d'un même livre. La méthode par laquelle le Dr. Cheyne traite les Psaumes et les livres prophétiques est presque de la FOLIE COMPLÈTE » (Modernisme, p. 4).

Le révérend Dr Hanson, lors de son discours présidentiel à la Fédération Métropolitaine des Églises Libres à Marylebone (27 novembre 1906), explique la manière dont le Dr. Driver traite Genèse 7:9 :

« Le Dr. Driver découpe ce simple verset en cinq morceaux séparés, puis il modifie un mot pour l'adapter à la théorie qu'il a adoptée, et finalement il y rattache un morceau de phrase d'un verset plus bas, simplement parce qu'il n'a pas pu lui trouver une place ailleurs selon l'hypothèses qui guide son analyse, et qu'il ne voulait pas le laisser suspendu en l'air. Imaginez qu'on mène ce genre d'analyse tout au long d'un livre ; et voilà ce qu'on appelle, s'il vous plaît, de la critique. Au risque de choquer les convenances, j'appelle cela une ineptie. Qu'un homme y croie si il peut, mais pour ma part, je n'hésite pas à l'appeler du badinage laborieux, qui ne peut se recommander qu'après de ceux qui ont une théorie à étayer, et assez de culot pour le soumettre à l'approbation des gens qui réfléchissent. Une telle reconstruction est sûrement la farce la plus élaborée des temps modernes. Je m'étonne du manque d'humour des critiques » (Certitudes intouchables p. 10).

L'auteur correspondait récemment avec un des Modernistes en pointe, et se risqua à lui faire la remarque que ses écrits montraient des vues modernes à l'évidence modérées, et contredites par sa formation initiale. Il se permit de citer les paroles du Dr. W. H. Green de l'université de Princeton :

« Ceux qui ont été fondés dans la foi chrétienne peuvent, par une HEUREUSE INCOHÉRENCE, retenir leurs anciennes convictions, tout en admettant les principes, les méthodes, et les conclusions qui logiquement les combattent. Mais qui s'étonnera de ce que d'autres adoptent une logique plus rigoureuse, et aillent jusqu'au bout des conclusions légitimes qu'on peut tirer de ces nouveaux principes et méthodes ? ».

Il constata que ses allégations étaient correctes, car ce Moderniste en pointe répondit :

« J'ai été éduqué à l'école la plus stricte de l'inspiration littérale de l'Écriture, et j'ai été contraint de m'en écarter sous la pression brutale de mon étude du phénomène réel de l'Écriture ».

L'auteur répondit en exprimant son souci que la génération montante prenne pour point de départ l'aboutissement des Modernistes de la présente génération, et qu'elle pousse le Modernisme à sa conclusion légitime et logique : l'incrédulité absolue. L'apostasie de la chrétienté est prédite dans les Écritures, et le Modernisme accélère l'accomplissement de cette prophétie. Quand l'église de Dieu sera enlevée à la seconde venue de Christ, il ne restera rien hormis la coquille vide d'une profession sans Christ, et il suffira d'un pas ou deux de plus pour achever le processus, et la chrétienté sera complètement et ouvertement apostate. C'est à ce but ultime que contribue le Modernisme.

Il est profondément instructif de voir que ce qui a détourné ce leader Moderniste de sa première croyance en l'inspiration littérale a eu l'effet exactement inverse dans le cas du distingué érudit d'hébreu, auteur du livre monumental « La Vrai Valeur de l'Ancien Testament », le Révérend A. H. Finn. Il écrivait :

« Pour ma part (qu'on veuille bien me pardonner une référence personnelle), ce sont les méthodes entièrement non-scientifiques employées par la soi-disante « critique scientifique », et mises en avant dans les travaux de la Haute Critique qui ont été pour moi un repoussoir, avant même que j'étudie les ouvrages de l'autre bord » (p. 12).

Le professeur Orr, titulaire d'une chaire de théologie, était tout aussi sévère. Il écrivait :

« La nouvelle méthode critique est radicalement viciée par le fait qu'elle remplace continuellement les faits historiques par des conjectures arbitraires » (Problèmes de l'Ancien Testament, p. 119).

En présence de telles positions — l'évêque Welldon, un érudit classique, qui décrit la méthode de critique de Cheyne comme « presque de la folie complète » — le Rév. A. H. Finn accusant la « critique scientifique » d'employer des « méthodes entièrement non-scientifiques » — et la mise en garde sévère du Professeur Orr, — et devant l'origine et les méthodes si contestables des enseignements du Modernisme, nous sommes certainement autorisés à soumettre cet enseignement aux tests les plus rigoureux.

3 Chapitre 3 — Le Modernisme : ses Enseignements

Dans une petite brochure, il est nécessaire d'être concis, et c'est pourquoi nous proposons de ne citer ici les vues Modernistes que d'un seul de leurs livres : Le « Commentaire de Peake sur la Bible ». Il a été publié après la première guerre mondiale, et est donc assez à jour. Le Professeur A. S. Peake, M.A., D.D., fut son compilateur, et 61 érudits y ont joint leur contribution, la plupart d'entre eux des directeurs ou professeurs de facultés de théologie. Le Rév. W. Graham Scroggie décrivait ce Commentaire comme « pétri d'incrédulité ». Quelques extraits vont prouver abondamment la justesse de ce qualificatif.

Le Commentaire de Peake, comme il le dit lui-même, vise à faire le point des résultats généralement acceptés en matière de Critique, d'Interprétation, d'Histoire et de Théologie Bibliques. Il émet l'espoir de pouvoir être spécialement utile aux moniteurs d'école du dimanche (ou autre jour de la semaine), aux conducteurs de classes Bibliques, aux prédicateurs laïques, et aux étudiants en théologie. Que Dieu ait pitié des leaders enseignés d'une pareille manière.

L'inspiration littérale des Écritures originelles est niée par les Modernistes, comme le prouvent les extraits suivants.

Au sujet de la Genèse, le Professeur Peake écrit :

« Outre des incohérences internes, on y trouve des choses intrinsèquement impossibles à croire ... une bonne partie de Genèse 1 à 11 a des mythes pour origine ; mais cela a été purifié à des degrés divers par le génie religieux d'Israël et l'esprit de la révélation » (Peake, p. 133).

Le Professeur pense donc que Genèse 1 à 11 est largement mythique, et par conséquent non inspiré, mais purifié par le génie religieux d'Israël et l'esprit de la révélation ; autrement dit, il est inspiré d'une manière vague et partielle.

Nous posons la question : est-ce le génie religieux d'Israël qui a apporté de la pureté dans les Écritures, ou bien les Écritures sont-elles à l'origine du génie religieux d'Israël ? Le Professeur Peake n'a-t-il pas observé la tendance perpétuelle des enfants d'Israël à retomber dans l'idolâtrie des nations voisines ? Où était alors le génie religieux naturel d'Israël ?

Abraham n'était-il pas un pauvre idolâtre quand le Dieu de gloire lui apparut ? Était-ce le génie religieux d'Abraham qui l'a purifié de l'idolâtrie, ou est-ce la révélation de Dieu qui a produit ce résultat merveilleux ?

Ismaël et Isaac étaient tous deux fils d'Abraham. Pourquoi Isaac a-t-il été seul à montrer un « génie naturel pour la religion » ? Ésaü et Jacob étaient tous deux fils d'Isaac. Pourquoi Jacob a-t-il été seul à développer un « génie naturel pour la religion » ?

Moïse fut élevé dans toute la sagesse des Égyptiens, et habitué à la vie d'une cour royale. Ce qui l'a envoyé faire sa grande tâche, était-ce son « génie naturel pour la religion », ou la vue du buisson ardent et la mission confiée par l'Éternel ?

Prenez la conversion de l'apôtre Paul. Ce qui l'a mis sur la route du christianisme, était-ce son « génie naturel pour la religion » ou bien cette expérience merveilleuse sur le chemin de Damas, quand une lumière plus brillante que le soleil le désarçonna, et qu'une voix du ciel le convertit ?

Dans tous les cas de figure, la vérité est exactement à l'opposé de l'opinion du Professeur Peake.

Il pense d'autre part que Genèse 1 à 11 a été purifié par l'esprit de révélation. S'il y avait un esprit de révélation, il aurait été capable non seulement de purifier ce qui était corrompu, mais tout simplement de nous donner une révélation pure et de première main. Cet « esprit de révélation » dans la Genèse, qui laisserait subsister des « incohérences internes » et des « choses intrinsèquement impossibles à croire », ce n'est qu'une fantaisie. La purification n'a pas purifié grand chose. C'est même une insulte contre Dieu que d'écrire de telles idées.

On peut très bien se demander pourquoi Israël a-t-il été la seule nation à avoir ce « génie naturel pour la religion » ? Pourquoi Israël a-t-il été la seule nation monothéiste au milieu d'autres nations plongées dans l'idolâtrie de nombreux dieux ? Pourquoi Israël adorait-il le Dieu vivant et vrai, et non pas les choses créées, comme les nations à l'entour ?

C'était en vérité quelque chose d'extérieur à eux et au-dessus d'eux qui fut à l'origine de ces idées, quelque chose qui les leur fit retenir malgré leur tendance constante à retourner à l'idolâtrie. C'était des forces : la révélation et l'Esprit de Dieu. Certainement si Dieu révèle Ses pensées, il les révèle correctement, sans être obligé de prendre des idées corrompues des hommes, de les purifier un peu tout en y laissant des mythes et des légendes, des « incohérences internes » et des « choses intrinsèquement impossibles à croire », susceptibles de rendre les lecteurs des Écritures interrogatifs et perplexes.

Que feraient le laboureur, le pêcheur, l'artisan, le marchand, ou même le savant et l'érudit, d'une Bible telle que le Professeur Peake souhaite nous la donner ? Où est l'assurance quant à la Parole de Dieu ? Elle a disparu.

Et si la fiabilité de la Parole de Dieu nous est ôtée, il n'y a plus rien qui reste. C'est la clef de voûte de l'arche, de l'édifice. Sans elle il ne peut y avoir ni voûte ni édifice.

Le directeur E. Griffith-Jones affirme :

« Il y a dans l'âme humaine une faim instinctive pour un type de croyance et de conduite destiné à être accepté comme infaillible. Stigmatiser ceci comme une superstition ou une infirmité, c'est juger sans discernement une tendance universelle. Ce qui caractérise l'homme partout, dans tous ses efforts tendant à la paix et à la certitude spirituelles, doit être un instinct valable en soi, même si de nombreux abus lui sont associés en pratique » (Peake, p. 7).

C'est vraiment très bien dit. Mais il en dit trop pour rester cohérent avec ses vues Modernistes. Il nous semble que le Professeur est pris à son propre piège. Il rejoint le Professeur Peake pour détruire notre foi en l'inspiration littérale de la Bible, et pourtant il nous dit qu'il y a dans l'âme humaine une faim instinctive pour un type de croyance destiné à être accepté comme infaillible. Nous demandons : qui a donné à l'homme cette faim ? La réponse doit être : Dieu. Et si Dieu donne cette faim, va-t-il se moquer de nous en nous donnant un livre dont la plupart du contenu serait d'origine mythique, avec des « incohérences internes » et des « choses intrinsèquement impossibles à croire » ?

Si Dieu donne à l'homme la faim, Il doit nécessairement lui donner de la nourriture ; et Il doit aussi fournir la nourriture avant même de donner la faim ; et s'Il donne de la nourriture, Il ne la mélange pas avec du poison et de l'ordure. Et si Dieu répond à la faim physique de l'homme par de la nourriture qu'Il fournit Lui-même, ne va-t-Il pas aussi répondre à la faim spirituelle de l'homme en lui donnant ce qui satisfait son besoin ardent d'infaillibilité ? et n'est-ce pas ce que nous trouvons en Christ, et dans la sainte Parole de Dieu ?

Le professeur Peake affirme :

« L'histoire [de la création en Genèse 1] repose sur une tradition beaucoup plus ancienne, d'origine essentiellement Babylonienne, semble-t-il ... L'époque à laquelle ce mythe est parvenu à Israël est très controversée » (Peake, p. 135)

Il est étrange à quel point les conclusions peuvent être contradictoires. Le Professeur Pinches écrit :

« Le point important est que, dans tout cela, il y a très peu de chose impliquant un emprunt à d'autres sources de la part de l'écrivain de la Genèse, comme on l'a prétendu. Selon l'opinion Babylonienne, les cieux et la terre vinrent à l'existence et ne furent pas créés ... il n'y a pas de notion d'une Divinité apparaissant comme la cause première et unique de l'existence des choses ... c'est pourquoi la théologie simple figurant dans ce livre de la Genèse n'existait donc pas chez les Babyloniens ni les Assyriens, mais elle a donné lieu à une théorie cosmologique habile et attrayante » (Le témoignage rendu par l'archéologie à la Bible, p. 7-8).

Une autre érudit faisant autorité sur le sujet de Babylone, Mauser, dit que la Bible est totalement dénuée de toute trace d'idée Babylonienne, autant que la neige qui vient de tomber.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que l'humanité ait eu généralement quelques idées sur la création, et que ces idées se retransmettant au cours des âges tout au long de l'histoire de l'homme, se soient mélangées à d'autres idées dégradantes et fantastiques. Romains 1 nous dit en effet comment l'homme, ayant connu Dieu au commencement, n'a pas gardé cette connaissance, et a changé la gloire du Dieu incorruptible en la ressemblance de l'image d'un homme corruptible, d'oiseaux, de quadrupèdes et de reptiles »

(Romains 1:21-23).

Si Dieu ne nous avait pas révélé comment la création a eu lieu, nous n'aurions jamais pu le savoir, car personne n'était là pour voir. En dehors de la révélation, il n'y a que des suppositions, sans valeur.

Appréciez le contraste entre Genèse 1 et le récit suivant de la création, et décidez alors ce que Moïse a pu copier d'autres sources ; Berossus nous dit en effet ce que les Babyloniens soutenaient :

« Au début il n'y avait que des ténèbres et de l'eau ; de là naquirent des animaux aux formes étranges — des hommes avec deux ailes et deux faces, des hommes avec des têtes et des cornes de boucs, des taureaux avec des têtes humaines, des chiens avec des corps d'ours et des queues de poissons. Une femme les gouvernait. Alors Belus apparût, et coupa la femme en deux ; d'une moitié il fit les cieux, et de l'autre il fit la terre. Belus ordonna à l'un des dieux de se couper la tête et de mélanger au sang qui coulait de la terre et d'en former l'homme, et les bêtes qui pouvaient supporter la lumière ».

Si Moïse fut inspiré pour écrire la description simple, profonde et majestueuse de Genèse 1, il n'est pas croyable qu'il soit en aucune manière redevable à un récit de la création aussi grotesque que celui qui vient d'être cité.

La « Genèse » des Chaldéens est encore décrite ainsi :

« Une lutte entre Tiamat, la personnification femelle des eaux primitives (selon ce qu'on présume), et le reste des dieux. Anu revendique le droit de trancher la querelle, mais Tiamat déclare la guerre. Marduk se bat contre elle, fait prisonniers les dieux qui sont ses alliés, la fend en deux, et d'une moitié de sa peau il confectionne le firmament des cieux, et de l'autre la terre. Il place onze monstres dans le ciel comme signes du Zodiaque ».

Ou bien prenez la théorie Hindoue de l'univers :

« La terre était une étendue plate et triangulaire, à trois étages, construite sur des dos d'éléphants, et ces éléphants se tenaient solidement sur une tortue, et la tortue était sur un serpent lové, et personne ne sait sur quoi était le serpent ».

Peut-être que le Professeur Peake croyait sincèrement servir Dieu en propageant des idées telles que celles que nous venons de citer de son Commentaire, mais cela ne fait que rendre cette propagande d'autant plus dangereuse. Saul de Tarse pensait sincèrement rendre service à Dieu en traînant hommes et femmes en prison, et même en consentant au meurtre d'Étienne parce qu'il était chrétien. Récemment, un enfant de 18 mois laissé dans une voiture, toucha un levier qui la mit en route. Elle heurta un transformateur électrique, ce qui coupa le courant électrique à toute une grande ville pendant longtemps. Les conséquences de l'acte du petit enfant n'ont pas été moindres du fait qu'il n'avait pas réalisé la gravité de ce qu'il faisait.

En matière de spéculations gratuites, non supportées par une seule ligne de l'Écriture, l'extrait suivant qui émane du Professeur Peake est probablement imbattable :

« Parmi les animaux formés par l'Éternel au cours de Sa première tentative de fournir un compagnon à l'homme, il y avait le serpent ; à cette époque, c'était un quadrupède, ou bien il se tenait debout » (Peake, p. 140).

Nous n'aurions jamais cru qu'une telle ineptie puisse avoir été écrite, si on ne la trouvait mot à mot dans son Commentaire. On peut mettre en cause la Bible, ou blasphémer Christ, mais ici il est affirmé que Dieu Lui-même a tenté d'apparier Adam et le serpent, et a échoué, sans la moindre preuve. Ce n'est que de la pure spéculation et de la supposition. Quelle sorte de Dieu est-ce là ? C'est de la littérature horrible, puérite et méprisante.

Critiquer chaque déclaration du Commentaire de Peake nécessiterait plusieurs volumes, mais si le reste des déclarations du Professeur Peake n'est pas meilleur que ce que nous venons de critiquer, il vaut mieux s'abstenir de lui faire la moindre confiance en tant que guide spirituel.

Prenons maintenant une déclaration du Directeur E. Griffith-Jones.

« Sur 275 citations de l'Ancien Testament, on n'en a trouvé que 53 où le texte hébreu, les Septante (la version grecque de l'Ancien Testament) et les auteurs du Nouveau Testament s'accordent littéralement. Dans 99 citations, le Nouveau Testament diffère de l'hébreu et des Septante, lesquels diffèrent aussi entre eux. Dans 76 citations la traduction correcte des Septante a été modifiée à tort. C'est tout à fait incompatible avec la position selon laquelle les mots de l'Écriture sont tous pareillement inspirés ; car peut-on croire que le Saint Esprit se tromperait en se citant Lui-même ? » (Peake, p. 4).

À première vue, cette déclaration semble marquer un point contre les Écritures, mais, en réalité, elle ne démasque pas la Bible, mais l'ignorance et la candeur du révérend qui l'a faite. S'il n'est pas capable de regarder un peu mieux sous la surface, il n'est pas plus à prendre au sérieux que le Professeur Peake.

Si la Bible affirme être inspirée, elle ne saurait être négligente au point de gâcher ses chances d'être acceptée comme telle, en laissant ouvertement paraître une négligence aussi évidente. Un simple copiste pouvait s'assurer de l'exactitude des citations. Un simple garçon de service aurait pu s'en charger.

Sur 275 citations, Mr Griffith-Jones nous dit qu'il y en a 222 d'incorrectes. À première vue, il semblerait que les écrivains de la Bible ont fait exprès d'être totalement négligents sur ce point. Il ne s'agit pas d'une demi-douzaine de citations altérées parmi beaucoup d'autres, et même dans ce cas, les ennemis de la Bible se seraient fait un plaisir de s'y jeter dessus, mais la proportion est si importante que l'on doit écarter l'hypothèse de la négligence.

La réponse à la remarque du Directeur Griffith-Jones est la suivante : Quand un auteur inspiré cite l'Ancien Testament, il cite juste ce qu'il faut du passage en question pour répondre au propos de la Pensée Divine, sans jamais le contredire, mais souvent en le modifiant pour communiquer, non pas la signification exacte du passage de l'Ancien Testament, mais la pensée complète que l'Esprit Saint veut communiquer dans le Nouveau Testament.

Personne d'autre que Dieu ne pouvait traiter pareillement l'Écriture. Le fait que ce soit fait ainsi, et même fréquemment, est une preuve supplémentaire de l'inspiration. Dieu est l'Auteur de la Bible, et Il peut citer Ses PROPRES paroles, les modifier et y ajouter pour mieux répondre ce qu'Il se propose. Si quelqu'un de nous cite l'Écriture, il doit par contre le faire avec soin et exactitude. Nous n'avons pas le droit de modifier un iota ou un trait de plume. L'Auteur du Livre, Lui, a le droit de le faire. Peu importe la plume qu'Il utilise, Moïse ou Ésaïe, Pierre ou Paul, ou Matthieu ou Jean : c'est toujours Son écrit.

Donnons une illustration.

Passage de l'Ancien Testament

Citation du Nouveau Testament

« Si elle tarde, attends-la, car elle viendra » Car encore très peu de temps, et Celui qui sûrement, elle ne sera pas différée » (Habakuk viendra, et Il ne tardera pas » (Hébreux 2:3)

10:37)

Pourquoi le « elle » de l'Ancien Testament est-il changé en « Celui » et « Il » dans le Nouveau Testament ? Le Directeur Griffith-Jones ne voit là qu'une erreur maladroite de citation de la part de l'écrivain du Nouveau Testament. Il ne voit évidemment les choses que du point de vue d'un copiste travaillant mécaniquement. En fait, les deux passages sont littéralement inspirés autant l'un que l'autre. Ils conviennent chacun au déroulement de la dispensation à laquelle ils se rapportent.

Dans l'Ancien Testament nous avons l'espérance du Juif, dans le Nouveau Testament l'espérance du chrétien. Le premier attend le retour de Christ sur la terre, pour assujettir Ses ennemis, ôter de Son royaume tout ce qui L'offense, et établir Son règne glorieux, en faisant d'Israël la tête des nations parce qu'Il sera à la tête de la nation juive. C'est justement la perspective décrite dans la vision d'Habakuk 2:3, et c'est bien une vision brillante et glorieuse. La référence à cette vision est marquée par le mot « elle ».

Mais quand nous arrivons à l'espérance du chrétien, le point de vue est autre. Avant que le chrétien soit appelé à prendre part au règne AVEC Christ, Christ va venir POUR lui et le prendre hors de ce monde, « en un instant, en un clin d'œil » (1 Cor. 15:52), pour être avec Lui. Le chrétien attend donc une Personne, et la citation est modifiée volontairement et intentionnellement pour transformer le « elle » d'Habakuk en le « Il » d'Hébreux. Le passage de l'Ancien Testament et la citation modifiée du Nouveau Testament sont tous les deux pareillement inspirés littéralement et font pareillement partie de l'Écriture.

Mais le Directeur Griffith-Jones est aveugle à l'égard de tout ceci ; nous avons même lieu de craindre qu'il ne soit « aveugle conducteur d'aveugle ».

Prenez un autre cas, et cela suffira, bien que nous puissions faire une liste très longue.

Écriture de l'Ancien Testament

Citation du Nouveau Testament

« Tu l'as fait de peu inférieur aux anges, et tu l'as couronné de gloire et d'honneur » peu moins que les anges à cause de la

passion de la mort, couronné de gloire et d'honneur, en sorte que, par la grâce de Dieu, il goûtât la mort pour tout » (Hébreux 2:9)

Il est évident que la citation du Nouveau Testament jette de la lumière sur le passage de l'Ancien Testament, en l'élargissant et l'amplifiant sous l'effet de la pleine lumière par laquelle Christ éclaire toutes choses. Au Psaume 8, le nom du Fils de l'Homme n'est pas donné. Christ n'était alors pas encore venu. Mais mille ans avant que le Fils de l'Homme vienne dans le monde, cette venue est annoncée par la prophétie de manière si certaine que, de ce qui n'était alors qu'un futur indéterminé, il en est parlé comme ayant déjà eu lieu. Aucune plume non inspirée n'aurait imaginé d'écrire les choses de cette manière.

Et non seulement cela, mais le Nouveau Testament nous dit que le Fils de l'Homme du Psaume 8 n'est personne d'autre que notre précieux Seigneur Jésus Christ, et le but pour lequel Il a été fait un peu moindre que les anges est donné : « à cause de la passion de la mort » et « en sorte que, par la grâce de Dieu, il goûtât la mort pour tout ».

Pourtant, le Directeur Griffith-Jones voudrait que l'écrivain du Nouveau Testament refuse la pleine lumière donnée par la venue de Christ, et il voudrait qu'il fasse ses citations avec la précision bête d'une simple machine à copier, ou d'un compilateur de statistiques arides. Mais la vivante Parole de Dieu ne peut être soumise à de telles contraintes. Nous aurions été infiniment perdants si cela avait été le cas.

Le Directeur Griffith-Jones commente ensuite le fait que les originaux des Écritures ont disparus depuis longtemps, et que les centaines de manuscrits existants varient beaucoup de l'un à l'autre ; bien que nous puissions être presque certains du sens de la plupart des passages, nous ne pouvons souvent pas savoir quelle variante est la plus proche du texte exact de l'original. Il dit alors :

« Devant ces faits indiscutables, il est vain de continuer à soutenir l'inspiration littérale de la Bible, et ceux qui voudraient « sauver la face » en suggérant cette inspiration littérale pour le texte original perdu n'honorent guère le Saint Esprit, car si cela valait la peine de faire un miracle pour produire un tel texte, pourquoi n'y a-t-il pas eu de miracle pour le préserver de la corruption ? » (Peake, p. 4).

Nous pensons qu'il y a une double réponse à la question de savoir pourquoi les Écritures originelles n'ont pas été préservées. D'abord, si elles l'avaient été, les sceptiques religieux auraient probablement nié que ce soit les originaux. Qu'est-ce qui aurait pu les empêcher ?

Si d'un côté le rationalisme aurait raillé la revendication d'avoir les originaux, les ritualistes, de leur côté, seraient allés à l'autre extrême et les aurait entourés d'une superstition idolâtre.

Nous nous rappelons que les enfants d'Israël brûlaient de l'encens au serpent d'airain fait par Moïse, et que le Roi pieux Ézéchias le mit en pièces, et l'appela par dérision « Nehushtan », littéralement morceau d'airain. Nous croyons que Dieu a permis que les Écritures originales disparaissent pour la même raison qu'Ézéchias détruisit le serpent d'airain.

Si l'on estime qu'il méritait qu'il y eût un texte inspiré littéralement, le Directeur Griffith-Jones demande alors « pourquoi n'y a-t-il pas eu de miracle pour préserver le texte de la corruption ? »

Nous désirons poser à notre tour une question au révérend. S'il accepte (il l'accepte effectivement) une certaine mesure d'inspiration divine dans les Écritures, ne manque-t-il pas, lui, à honorer le Saint Esprit quand il affirme que les écrivains des Écritures ont écrit un mélange de vérité et d'erreur ?

C'est en effet ce qu'il dit :

« C'est par une analogie concordant avec d'autres faits, que l'on croit qu'une vraie vision de Dieu peut être compatible avec une connaissance imparfaite des faits et des événements, et qu'un point de vue juste peut co-exister avec beaucoup d'erreur et de confusion intellectuelles ... La vérité a pu prendre la couleur du tempérament et de la personnalité de l'orateur, et avoir été ainsi plus ou moins tordue dans son expression, sans perdre sa qualité Divine » (Peake, p. 4)

Certainement si l'Esprit Saint était allé jusqu'à ce degré, Il aurait poursuivi, et aurait donné aux pauvres mortels la Parole de Dieu pure, non frelatée et infaillible.

Nous aimerions maintenant chercher la réponse à la question du Directeur : Pourquoi n'y a-t-il pas eu de miracle pour préserver les copies et traductions des Écritures de la corruption ? La question se poserait à l'identique si les Écritures originelles avaient été préservées. La révélation et l'inspiration étaient nécessaires pour les Écritures originelles, mais vouloir que tout copiste ait été préservé d'erreur reviendrait simplement à revendiquer l'inspiration pour quiconque choisit de copier les Écritures, quelle qu'en soit la raison.

Arrêtons-nous un peu et laissons le Directeur Griffith-Jones noter ceci. Pourquoi se fait-il que nous avons des centaines de copies manuscrites des Saintes Écritures, complètes ou partielles, et qu'aucun autre livre au monde n'a fait l'objet d'une pareille attention ? Pourquoi certains hommes des premiers siècles ont-ils passé leur vie entière à copier les Écritures avec tant de révérence et de soin extrême ? Pourquoi les écrits des premiers pères abondent-ils en citations de l'Écriture, au point que pratiquement toute la Bible a été citée par eux ? Pourquoi l'Écriture a-t-elle ainsi été considérée comme infaillible et faisant autorité ? Simplement parce que les apôtres, et tous ceux qui sont venus après eux, ont cru fermement qu'elle était la véritable Parole inspirée de Dieu.

Même le commentaire de Peake l'admet :

« Pendant plus de mille ans de notre ère [l'ère chrétienne] la tradition selon laquelle Moïse est l'auteur du pentateuque n'a jamais été remise en cause sérieusement » (Peake, p. 121).

Nous pensons que Paul, Pierre, Jean, Augustin, Chrysostome et Jérôme étaient aussi bons juges que le Professeur Peake et ses collaborateurs, et ils sont arrivés à une conclusion tout à fait différente de celle des Modernistes.

De plus, il est très remarquable que Dieu se soit servi d'hommes ayant pris beaucoup de peine à travailler avec révérence pour copier les Écritures, pour nous préserver Sa propre Parole. Regardez le zèle jaloux et fanatique avec lequel les Juifs ont gardé l'intégrité des Écritures de l'Ancien Testament. Même aujourd'hui, des hommes qui nient la naissance virgine du Seigneur, prêchent en utilisant une Bible qui l'affirme. Les hommes qui nient l'existence de l'enfer tiennent dans les mains le Livre qui affirme à maintes reprises son existence. La Bible est imprimée par millions d'exemplaires en plus de 500 langues sans altération.

Finalement, si vous prenez tous les passages faisant l'objet d'une controverse à cause des variantes des manuscrits anciens, ce n'est qu'une poignée de balle en face de tout un champ de blé. Pas une seule doctrine Biblique n'est affaiblie. Il n'y a absolument aucun désaccord sérieux. La déité de Christ, Son humanité véritable, Sa mort expiatoire, Sa résurrection glorieuse, l'évangile glorieux, Son retour, — tout brille avec une lumière claire, et n'en est nullement affecté.

C'est comme si vous aviez un miroir, avec une ou deux tache dans le tain. Si vous vous regardez dans le miroir, et voyez votre image réfléchie, vous n'avez aucun doute sur ce que vous voyez, malgré cette déféctuosité minuscule. Il en est de même avec les traductions de la Parole de Dieu (*).

(*) note du traducteur : cette affirmation est vraie pour les versions attachées à suivre de près les textes originaux. On ne peut pas en dire autant de plusieurs traductions récentes qui sont très déformantes. L'auteur anglais a surtout bénéficié de la version autorisée du roi Jacques.

Nous préférons que les Écritures originelles soient perdues. La multiplicité même des copies complètes ou partielles ne fait que prouver indubitablement l'existence des Écritures originelles ; et les variations tout à fait insignifiantes du texte ne font que mettre puissamment en relief la merveilleuse fiabilité de la traduction des Écritures que nous avons dans les mains.

Le fait même que les copistes n'étaient pas inspirés et que Dieu n'a pas fait de miracles avec eux, ne fait que prouver plus que jamais l'intégrité des Saintes Écritures, car si la plus grande partie de la Parole de Dieu n'est pas contestée, et que le peu qui l'est, n'affecte finalement rien de fondamental ou de vital, cela confirme de manière surabondante que, selon l'assurance de notre foi, nous avons dans les mains les véritables Écritures de Dieu.

Nous nous servons parfois d'une illustration pour montrer comment Dieu peut employer quelqu'un comme homme de plume inspiré sans le réduire pour autant à un simple automate dépourvu de personnalité (on peut en effet se faire quelque idée des différents écrivains à partir de leurs écrits ; Paul combinait de manière exceptionnelle une grande intelligence, la capacité d'argumenter, une

volonté indomptable et une tendre affection ; Pierre manquait de la largeur de vues que Paul avait reçu par éducation, et il était impulsif et énergique ; Ésaïe était poétique ; Salomon, sentencieux et sage, etc., etc.)

Supposez que vous êtes à un banquet. Vous remarquez des gâteaux de différentes formes sur la table. Certains sont grands, d'autres petits, d'autres carrés, d'autres allongés, d'autres ronds, certains décorés et d'autres non. Que reste-t-il du moule dans le gâteau ? Le moule donne la forme au gâteau, et de la même manière, un passage de l'Écriture suffit souvent à dire qui en est l'auteur. Vous entendez un verset, et vous dites : cela ressemble à Paul, ou à Jean, ou à David. Vous pouvez dire dans quel sorte de moule le gâteau a été mis, mais que reste-t-il du moule dans le gâteau ? La réponse est : il n'en reste pas un atome. De la même manière, croyons-nous, Dieu nous donne, dans un langage moulé par la personnalité de l'écrivain, des pensées qui sont celles de Dieu seul, sans que l'erreur s'y mêle. Nous reconnaissons le moule mais ce qui est transmis est la vérité de Dieu. « Les paroles de l'Éternel sont des paroles pures » (Ps. 12:6).

On nous demande parfois comment nous pouvons dire que les apocryphes ne sont pas inspirés. Une réponse brève peut être donnée en trois points : 1) ils ne sont absolument jamais cités dans le Nouveau Testament, alors que l'Ancien Testament l'est constamment ; 2) ils demandent qu'on les excuse de ce qu'ils disent, ce que ne fait jamais l'Écriture inspirée ; 3) le lecteur se rend tout à fait compte de leur niveau très en-dessous du niveau élevé des écrits inspirés.

Le Professeur Griffith-Jones montre son ignorance du sens spirituel de l'Écriture quand il pose la question :

« Qu'y a-t-il de valable pour la vie spirituelle dans les détails minutieux de la liturgie et des cérémonies du Tabernacle et de son service ? » (Peake, p. 5).

Il est vrai qu'il parle de l'épître aux Hébreux comme traitant du Judaïsme en tant qu'ombre du christianisme, mais il est évident qu'il n'aurait pas pu écrire la question ci-dessus, s'il avait compris et apprécié correctement l'épître aux Hébreux. Cette épître est remplie d'enseignements précieux pour le chrétien, basés sur les détails du Tabernacle, utilisés soit comme ombre de la substance, soit par contraste. L'enseignement basé sur les ombres du Tabernacle vues à la lumière de la substance du Nouveau Testament, est extrêmement profitable pour la vie spirituelle.

Sir Robert Anderson, docteur en droit, racontait comment la découverte du sens spirituel de la loi cérémonielle juive le convainquit de la merveilleuse inspiration de l'Écriture, et fut une bénédiction inexprimable pour lui.

Quand on voit le Directeur Griffith-Jones balayer d'un revers de la main telle portion de la Parole de Dieu comme sans valeur pour la vie spirituelle, alors qu'elle est une des aides les plus précieuses de la Parole de Dieu, nous ne pouvons qu'exprimer notre conviction que sa critique de la Bible ne fait que manifester son ignorance de la Bible.

Au sujet de la libération des vues démodées sur la Bible, le même Professeur écrit :

« Le premier coup est venu de l'astronomie Copernicienne, qui a détrôné la terre de sa place centrale parmi les corps célestes ; le second coup est venu de la géologie qui a supplanté le schéma de Moïse de la création du monde en six jours, et a substitué à la semaine légendaire de Genèse 1 des ères de longueur inimaginable pour la formation de la croûte terrestre ; le troisième coup est venu de la théorie de l'évolution qui a comblé les immenses espaces et intervalles de temps laissés ainsi disponibles, et les a rempli par une perspective de développement de la vie selon une évolution encore loin du but ultime. L'émancipation est maintenant pratiquement terminée, mais malheureusement le triomphe de la science a affaibli pour le moment l'autorité de l'Écriture non seulement en tant que manuel d'astronomie ou de physique, mais même dans son propre domaine de source de connaissance religieuse et d'inspiration spirituelle » (Peake, p. 5).

Voilà bien un échantillon pétri d'incrédulité. Voilà un ministre chrétien qui refuse de croire en Genèse 1 comme récit de la création du monde et de l'homme, au motif qu'il serait en conflit avec les spéculations de la géologie et les théories de l'évolution. Reprenons ces trois points :

1. Où est-ce que la Bible contredit la vérité que le soleil, et non la terre, est le centre de notre système ? Comme cette terre est l'habitation de l'homme, il est naturel que soient donnés les détails des étapes de la création et de l'aménagement de la terre en vue du confort de l'homme, alors qu'il est dit peu de chose du soleil, de la lune et des étoiles.

Prenez le cas d'un jeune enfant dont l'intelligence est en train de s'ouvrir. C'est la terre qui va naturellement occuper son esprit ; bientôt, en grandissant, il va saisir la signification du soleil comme source bienfaitrice de lumière et agent pour faire fructifier la moisson de la terre, et sans lequel la terre cesserait de pouvoir maintenir la vie, animale ou végétale.

Si la Bible enseignait que la terre était le centre de l'univers, comment se fait-il que des siècles avant Copernic, nous ayons eu des prophéties annonçant la venue du Fils de l'Homme comme devant avoir lieu simultanément en plein jour, de bon matin, et dans les ténèbres de la nuit, comme cela ressort des deux hommes aux champs, des deux femmes qui moulent ensemble, et des deux personnes dans un lit, au même instant (voir Luc 17:34-36) ? Ceci ne peut avoir lieu que parce que la terre tourne autour de son axe, avec une partie de la terre tournée vers le soleil et baignée de lumière, tandis que la partie opposée est enveloppée de ténèbres. Comment le Directeur Griffith-Jones explique-t-il cela ?

L'Allemand Strauss avait confiance que le système de Copernic avait porté le coup de grâce au christianisme. Or le christianisme a bien survécu, si tant est qu'on puisse parler de coup porté. Non, la théorie Copernicienne n'a pas porté de coup au christianisme, parce que la Bible et la théorie Copernicienne ne se contredisent pas l'un l'autre. La vraie science et la Bible ne divergent pas, parce que Dieu est l'auteur de tous les deux.

2. Le Directeur Griffith-Jones dit que la géologie a remplacé le schéma de Moïse de la création du monde en six jours. Mais la Bible n'a jamais dit qu'il a fallu six jours pour créer le monde. La création du monde est indiquée en Genèse 1:1. Il a pu y avoir des millions d'années entre Genèse 1:1 et le reste du chapitre, et les géologues peuvent bien demander tout le temps qu'ils veulent pour la formation des roches dans leur état actuel. Les six jours, qu'ils fussent littéralement des jours ou de longues périodes de temps, furent des périodes de re-construction.

Ésaïe 45:18 nous dit que Dieu ne créa pas la terre « pour être vide », alors que Genèse 1:2 nous dit que la terre était « désolation et vide », utilisant le même mot hébreu dans les deux cas. Ce n'est pas un enseignement nouveau : il a été donné avant la naissance tant du Directeur Griffith-Jones que de l'auteur du présent article. Le mot « créer » n'est pas utilisé en Genèse 1:16 pour le soleil et la lune, mais le mot fit, comme s'il s'agissait de façonner quelque chose à partir d'un matériau déjà existant, comme un menuisier qui fabrique une chaise. Il se sert du bois, mais le bois ne peut être appelé chaise tant qu'il n'a pas été façonné d'une certaine manière.

La création du soleil est probablement incluse au v. 1 de Genèse 1, et c'est au v. 16 qu'il reçut sa place comme centre de notre système.

Il y a des choses mystérieuses si on veut les expliquer, comme la disparition des mammouths, et d'autres animaux préhistoriques, qui n'ont pas laissé de descendants sur la terre. Ont-ils disparus entre Genèse 1:1 et 1:2 ? Nous le pensons. Et aussi, comment se fait-il que dans les régions arctiques des Territoires de la Baie d'Hudson il y ait des fossiles de fougères et palmiers géants, qui montrent que ces régions arctiques ont eu autrefois un climat plus tropical que tout ce que nous connaissons maintenant ? Ces choses devraient conduire les hommes à avoir quelque réserve et quelque prudence dans l'exposé de leurs théories, notamment en rapport avec la place de la création dans les ères précédant la création de l'homme.

On a dit qu'il est beaucoup plus facile de concilier Genèse 1 avec la géologie, que de concilier la première et la dernière édition de l'ouvrage de « Géologie » de Sir Charles Lyell.

3. Le troisième coup subi par le christianisme, selon le Directeur Griffith-Jones, est celui de l'évolution, qui contredit le récit de la création d'Adam en Genèse 1. Le Directeur Griffith-Jones a raison d'appeler l'évolution une théorie, car c'est une théorie non scientifique et non prouvée. Il n'y a pas qu'un chaînon manquant pour achever de prouver la théorie, mais des millions, et ils manquent TOUS. Il n'y a pas trace dans la nature de transmutation d'espèce, alors que la théorie repose là-dessus. La sélection naturelle, une autre partie indispensable à la théorie, n'est pas non plus appuyée par des preuves solides. L'homme par son habileté et son art, peut bien sélectionner et produire des variétés améliorées des espèces, comme les pigeons ayant des queues en éventail ou de grosses gorges, etc. ; mais si les oiseaux retournent ensuite à la nature, la sélection naturelle balayera toutes les différences en quelques générations, et les descendants de ces différentes espèces de pigeons retourneront à l'état commun banal.

Le Directeur Griffith-Jones parle de la Bible comme d'un manuel d'astronomie et de physique. Il n'en est rien. Elle enseigne ce qui est nécessaire pour l'homme. Elle ne contredit jamais la vraie science, mais elle apporte un défi à ce que l'apôtre Paul appelle avec un certain mépris « la connaissance faussement ainsi nommée » (1 Tim. 6:20).

Nous regrettons de ne pouvoir donner ici que ces quelque idées ou réponses si brèves, car la réponse approfondie anéantit la théorie ; mais la place manque pour de plus amples développements.

Sir William Ramsay, une autorité de compétence indiscutable, écrit :

« Le théologien Moderniste sait tout ce que je ne sais pas. Il n'hésite pas ; il fixe les limites du possible, et sait exactement ce qui est impossible ... Il sait toutes choses, et est content et heureux dans son ignorance complète ... Il croit dans ce qu'on appelle les lois de la Nature, et il estime qu'il sait.

Je suis bien tout prêt à croire aux lois de la Nature, mais je ne les connais pas. Que sont-elles, ces lois de la Nature ? De toutes les vérités que l'on m'a enseigné au collège il y a cinquante-cinq ans sur la nature de la lumière, de l'électricité, de la chaleur, et des sons, il ne reste rien qu'un scientifique expose aujourd'hui à ses élèves sans se faire tourner en ridicule comme un ignorant prétentieux, répétant un boniment périmé enseigné dans l'antiquité. Le Moderniste n'est rien d'autre qu'un survivant d'un passé révolu ».

Ce sont des paroles méprisantes, mais leur aiguillon tient à ce qu'elles sont VRAIES.

Une preuve de l'inspiration est, que tandis que les théories de la science changent aussi souvent que la mode de l'habillement, la Bible reste la même, corroborée et non contredite par tous les faits authentiques, qu'il faut bien distinguer des hypothèses ou théories que la pseudo-science a à nous offrir.

La Bible est le seul livre qui a subsisté à l'épreuve de nombreux siècles. Quel livre aussi ancien conserve un intérêt autre qu'académique ? On n'imprime pas l'Illiade d'Homère ni l'histoire de la Guerre des Gaules de César à des millions d'exemplaires ; on n'a jamais entendu quelqu'un dire que l'Illiade l'a sauvé du péché et a fait de lui un homme nouveau. La poésie de Shakespeare ne remplit pas de lumière un lit de mort, comme la Bible le fait pour le croyant mourant. Ce fut la Bible que la Reine Victoria mit dans les mains d'un chef indigène comme le secret de la grandeur Britannique.

Nous nous tournons maintenant vers un autre extrait. Le Professeur Addis écrit :

« Nous avons entrepris de prouver qu'aucun psaume n'est de David avec certitude, ou même avec quelque probabilité. Nous sommes en réalité allés plus loin. Le psauteur, dans son ensemble, appartient vraisemblablement au second temple, et même à l'histoire tardive de ce temple » (Peake, p. 368).

Le préjugé marquant cet extrait étonnant est évident. Il parle de « certitude » ou de « probabilité » alors qu'il nie ce que la Parole de Dieu affirme, et ensuite il utilise l'adverbe « vraisemblablement » pour affirmer une pure supposition.

Le révérend professeur aurait dû se rendre compte de la gravité de ses propos.

L'apôtre Pierre attribue le Psaume 16 à David, et montre que l'auteur royal, agissant en prophète, a prédit la résurrection de Christ Lui-même. Mais le Professeur n'en fait aucun cas, attribuant l'expérience décrite à un auteur inconnu du temps d'Esdras ou postérieur. Il prétend en savoir plus que l'apôtre Pierre.

L'apôtre Paul attribue le Psaume 32 à David (Romains 4:6-8). Mais le Professeur Addis estimait être mieux informé.

L'auteur de l'épître aux Hébreux attribue le Psaume 95 à David (Hébreux 3:7).

Ainsi le Professeur Addis voudrait nous faire croire qu'il en sait plus que les apôtres Pierre et Paul, et que toute la nation Juive, ses grands sacrificateurs et ses chefs.

Et finalement, le Seigneur Lui-même attribua le Psaume 110 à David, affirmant son inspiration en disant : « Car David lui-même a dit par L'ESPRIT SAINT » (Marc 12:36). Dans les évangiles de Matthieu, Marc, et Luc, et dans les Actes des Apôtres, nous avons l'affirmation que David a écrit ce Psaume. Que Dieu pardonne le blasphème désinvolte du commentateur de Peake qui ose attribuer un mensonge directement au Fils de Dieu tout en jetant le doute sur l'inspiration de la Parole de Dieu.

Au sujet du verset Ésaïe 7:14: « C'est pourquoi le Seigneur, lui, vous donnera un signe : Voici, la vierge concevra et elle enfantera un fils, et appellera son nom Emmanuel », le Professeur Peake écrit :

« Ce verset ... ne fait pas référence à la naissance de Jésus qui a eu lieu plus de 700 ans après. Ésaïe ne visait aucune femme en particulier. Toute jeune femme qui donnait rapidement naissance à un fils pouvait l'appeler Emmanuel, et par cette expression de foi que Dieu était avec Son peuple, elle blâmait l'incrédulité du roi ... Le nom Emmanuel signifie « Dieu est avec nous », et non pas « Dieu avec nous » ; ce nom ne contient pas de référence à une Incarnation de Dieu » (Peake, p. 442).

L'audace de l'extrait ci-dessus est choquante. Matthieu ne nous parle-t-il pas de la manière dont Christ est né :

« Or tout cela arriva, afin que fût accompli ce que LE SEIGNEUR a dit par le prophète, disant : 'Voici, la vierge sera enceinte et enfantera un fils, et on appellera son nom Emmanuel', ce qui, interprété, est : Dieu avec nous » (Matthieu 1:22-23).

Le Professeur Peake devait connaître ce passage, et pourtant il n'a aucun scrupule à l'ignorer, sauf s'il veut montrer que Matthieu s'est trompé. Matthieu nous dit clairement qu'Ésaïe 7:14 se réfère au Seigneur. Le Professeur Peake dit que non. La question est claire.

De plus, le Professeur Peake nie que « vierge » signifie vierge, mais il affirme que ce mot signifie une jeune femme en âge d'être mariée, sans même qu'il y ait suggestion qu'elle n'est pas mariée.

Pourtant le récit de Matthieu exprime clairement que Marie était une vierge ; il dit les choses très pudiquement, mais très explicitement. Les coïncidences dans l'Écriture sont un argument fort en faveur de son inspiration. Pourquoi Moïse rapporte-t-il la prophétie que la semence de la FEMME devrait briser la tête du serpent ? Pourquoi ne parle-t-il pas de la semence de l'homme ? Selon l'ordre de Dieu, la procréation se fait par la semence de l'homme, sans quoi il n'y a pas de procréation. Pourquoi alors Moïse parle-t-il de la semence de la femme, s'il n'était pas inspiré pour noter les mots exacts de Dieu, alors que ceux-ci donnaient la première indication de la naissance virginale. Moïse, Ésaïe, et Matthieu, se rejoignent là-dessus, comme dit la vieille maxime « sans collusion ni collision ».

Beaucoup de Modernistes minimisent la nécessité de la naissance virginale, ou bien la nient entièrement. La tendance est de rabaisser le caractère humain de Jésus, qui était unique, au niveau de celui de l'humanité général, d'où le désir d'affaiblir ou de nier la vérité de la naissance virginale.

Il y a quatre manières différentes par lesquelles les êtres humains sont venus au monde :

- Adam, sans l'intervention ni d'homme ni de femme,
- Ève, par un homme, sans une femme,
- Le Seigneur Jésus, par une femme, sans homme,
- L'humanité en général, par un homme et une femme.

Ceux qui rejettent la naissance virginale sont souvent des Évolutionnistes, et ils refusent le récit Biblique de la création d'Adam et Ève. Le Modernisme et l'Évolutionnisme avancent main dans la main ; les deux sont fondés sur des conjectures et des suppositions. Si l'on ne croit pas à une partie de la Parole de Dieu, la confiance dans cette Parole en son entier est renversée.

Un docteur incroyant discutait de la naissance virginale avec un docteur chrétien, connu de l'auteur. Le premier dit « Je ne comprends pas la naissance virginale ». Il lui fut répondu : « Comprends-tu ta propre naissance ? », et l'incroyant fut obligé de reconnaître que l'une était autant mystérieuse que l'autre.

Introduisez Dieu, et tout devient simple et compréhensible. En choisissant que Christ naîtrait d'une vierge, Dieu voulait attirer l'attention sur ce qu'il avait d'unique. Il n'a jamais fait partie et ne pouvait pas faire partie de l'humanité déchuë, comme tous ceux de la race d'Adam. Si la naissance de Jésus a été générée par « la puissance du Très-haut » couvrant de son ombre celle qui fut Sa mère selon la chair, on ne s'étonne pas de la conclusion divine donnée par ces mots de l'Écriture : « C'EST POURQUOI aussi la SAINTE chose qui naîtra sera appelée Fils de Dieu » (Luc 1:35).

Considérons maintenant une autre citation. Dans l'une de ses phrases, Canon Streeter non seulement nie l'inspiration littérale, mais réduit l'inspiration à presque rien. Lisez cet échantillon de pure effronterie :

« Les étudiants de l'Ancien Testament se rappelleront tout de suite l'évidence qui fait voir que tous les livres historiques de l'Ancien Testament ont été assemblés par la méthode du « ciseau et de la colle » [copier-coller] par des compilateurs travaillant sur des documents antérieurs » (Peake, p. 673).

Y a-t-il jamais eu un seul livre au monde dans l'antiquité qui a été assemblé de cette manière ? L'extrait suivant de la plume du Rév. Dr F. R. Montgomery Hitchcock montre à quel degré de folie ces critiques sont arrivés. Il dit :

« Une règle de logique, connue comme « la loi de sobriété », interdit la multiplication capricieuse de principes ou de choses pour complaire aux vues de quelqu'un. Quand nous avons commencé à étudier la Haute Critique du Pentateuque, nous avons seulement J et E et P et D [lettres désignant quatre documents à partir desquels le Pentateuque aurait été compilé selon les dires des critiques] ; nous avons maintenant J1 J2 J3, E1 E2 E3, P1 P2 P3, D1 D2 D3, R1 R2 R3, etc. (*). En fait, on peut en rajouter autant qu'on veut, parce que la critique fait constamment appel à de nouvelles sources ... Cette nébuleuse est devenue maintenant le fond de commerce de l'école critique, et on peut se demander s'il n'implique pas un miracle plus grand que celui de la théorie ordinaire qui fait intervenir Moïse » (Quand un critique rencontre un autre critique, p. 15).

(*) [Note de l'auteur] : à quoi on peut maintenant ajouter Q1 Q2 Q3 pour le Nouveau Testament.

À première vue, l'extrait ci-dessus a un air de formule algébrique, mais c'est ainsi que les Modernistes, sapant la confiance en la Parole de Dieu, désignent leurs auteurs et éditeurs imaginaires. N'est-on pas devant une masse de suppositions gratuites conduisant à saper entièrement toute confiance dans les Écritures ?

Hélas ! un évêque catholique avait raison de lever sa Bible en disant : « Voici la Parole de Dieu en dépit de ce que disent les protestants ». L'érudit jésuite, le Rév. Jones, I. J. Corrigan disait récemment devant un auditoire de 1000 personnes, catholiques et non-catholiques :

« Le Modernisme est du Bolchévisme dans la vie religieuse, tout comme le Communisme est du Bolchévisme dans la vie privée ... Le mouvement Moderniste est condamné à l'échec parce qu'il a attaqué les bases rationnelles du christianisme — qui est invincible ... Le Modernisme est trop malhonnête pour gagner des esprits impartiaux. Son érudition est superficielle, sa philosophie fautive ; historiquement il est inexact, et scientifiquement il pêche par la base. En religion, il est anti-Christ » (Extrait de « Notre espérance », vol. 30, No. 11).

Tournons-nous maintenant vers ce que dit le commentaire de Peake sur le Nouveau Testament. Le Directeur Griffith-Jones écrit :

« Il n'est plus possible d'insister sur l'exactitude littérale des récits de l'évangile ; mais concernant le Fait derrière les récits — la personnalité authentique de Jésus Christ — il y a un témoignage concordant et fort » (Peake, p. 15).

Mr. H. G. Wood, écrit :

« Nous avons des doutes à l'égard du récit du statère dans la bouche du poisson (Matthieu 17:27), parce qu'il ne repose que sur le seul témoignage du premier évangile, et que la circonstance occasionnant ce miracle est triviale, et que la base du récit est un thème folklorique. L'étrange silence des évangiles synoptiques peut faire hésiter à accepter la résurrection de Lazare (Jean 11) comme un fait historique » (Peake, p. 663).

On est rempli d'indignation d'avoir à citer pareille sottise. Penser que la seule raison, pour Mr Wood, de suspecter l'histoire du statère tiré de la bouche du poisson et de l'argent de l'impôt est que seul Matthieu rapporte cette histoire ! et une raison du même ordre le fait hésiter à accepter la résurrection de Lazare ! Que penserait la femme de Mr Wood, s'il en a une, si elle lui racontait des nouvelles, et qu'il réponde : « Ma chère, je n'ai entendu cela que de ta bouche, je suppose donc que ce n'est pas vrai ». Cela ne revient-il pas à dire qu'elle est tellement menteuse que tout ce qu'elle dit, si ce n'est pas confirmé par autrui, est vraisemblablement faux ?

Le miracle du statère n'était pas une circonstance banale de paiement d'impôt. C'était justement un de ces incidents extraordinaires assurant la foi que Jésus était bien le Christ. Le Psaume 8 ne prophétisait-il pas que le Fils de l'Homme dominerait sur « les poissons de la mer » et n'était-ce pas une preuve qu'il était bien le Fils de l'Homme ?

Quant à la résurrection de Lazare, il est certain que Jean n'aurait pas osé écrire une histoire telle que la résurrection de Lazare, si elle n'avait jamais eu lieu, car étant familier avec le contenu des évangiles synoptiques, et ayant écrit son évangile longtemps après que l'église chrétienne se fût elle-même familiarisée avec les évangiles, il savait certainement qu'il était le seul des évangélistes à la rapporter. Jean qui a écrit de si profondes vérités sur la Personne du Seigneur, Ses paroles, Ses actes, Sa mort et Sa résurrection, — est-il possible qu'il se soit abaissé à un mensonge aussi colossal, ou plutôt aussi stupide, car si l'histoire n'avait pas été vraie, Jean aurait été qualifié non seulement de menteur, mais de menteur extraordinairement stupide ? Aurait-il mis en péril son caractère d'enseignant et d'apôtre par une mésaventure aussi folle ? Toutes les circonstances de l'affaire montrent le contraire.

Ce que Mr Wood appelle « l'étrange silence des évangiles synoptiques » au sujet de la résurrection de Lazare est, à notre avis, une preuve forte de l'inspiration — un cas de « preuve tirée des circonstances », si convaincante pour l'esprit juriste. Si les synoptiques n'avaient pas été inspirés, ils se seraient certainement emparés de ce miracle comme leur fournissant un gage d'authenticité. Ils n'auraient pas manqué un incident aussi considérable dans la vie de notre Seigneur. Mais la réserve de l'inspiration est aussi merveilleuse que sa retenue, et elle n'a pas sa pareille dans la littérature du monde.

De plus, la résurrection de Lazare est une sorte de gage de la résurrection de tous les saints. Si le Seigneur va vider les tombes de tous les Siens à Sa seconde venue, est-il étonnant qu'il nous ait donné cet échantillon de Sa puissance au cours de Sa vie ici-bas ? N'est-ce pas très assez convaincant ? La résurrection de Lazare n'a-t-elle pas été donnée à titre d'échantillon de ce qui se passera à

grande échelle à la venue de Christ ? N'était-ce pas l'annonce de Sa propre résurrection ? Si Il était « la Résurrection et la Vie », allait-Il rester dans le tombeau ? Non, Il prophétisa sur Sa propre résurrection et en donna un signe. N'est-ce pas pour fortifier notre foi ? Seule Sa propre résurrection dépasse ce miracle en importance : tout ce qui se réfère à Christ Lui-même est unique et se maintient tout seul.

La critique ne se retient pas non plus de porter atteinte de ses mains grossières au caractère du Seigneur Jésus Lui-même.

Le directeur Griffith-Jones dit du Seigneur Jésus :

« Il était quelqu'un dont la connaissance était faible, voire nulle en matière de philosophie Grecque, de loi Romaine, et surtout par rapport à l'énorme accumulation de connaissances amassée et systématisée après lui » (Peake, p. 8)

Vu que « toutes choses furent faites par Lui, et sans Lui, pas une seule chose ne fut faite de ce qui a été fait » (Jean 1:3 ; [le texte Biblique dit « elle » par référence à « la Parole » qui est un titre de Christ]), il s'ensuit que le Seigneur connaissait certainement toutes les lois et phénomènes de la nature, y compris ce qui a trait aux pensées et à l'esprit, étant donné que Sa sagesse et Sa puissance les avaient amenées à l'existence. L'homme a travaillé lentement et laborieusement pour prendre connaissance de ce qui existait en tant qu'œuvre de Ses mains de tout temps. « C'est la gloire de Dieu est de cacher une chose » (Proverbes 25:2)

Le directeur Griffith-Jones dit encore :

« Nous ne pouvons pas revendiquer Son infailibilité sur les questions d'histoire, ou d'identité des auteurs de l'Ancien Testament, sur les problèmes scientifiques. Dans ces domaines on doit considérer franchement qu'Il a suivi les notions courantes de Son époque » (Peake, p. 8).

Voilà comment écrit ce révérend, et le genre d'enseignements qu'il donne à ses étudiants en théologie, favorisant ainsi l'apostasie prédite par l'Écriture.

De manière semblable Mr H. G. Wood dit :

« Ésaïe 53 a probablement soutenu Sa [celle du Seigneur] conviction que Sa mort serait une rançon pour plusieurs » (Peake, p. 661).

Si cela a quelque sens, cela signifie que le Fils de Dieu ne savait pas ce qu'Il était venu faire dans le monde. Nous n'aurions pas de Christ, si cette déclaration était juste.

Mr Wood dit encore :

« Au baptême [de Christ], il Lui fut révélé qu'Il était Celui qui devait venir, dont Jean avait parlé, Il était destiné à être le Christ » (Peake, p. 662).

Peut-on trouver pire discours, que de dire que notre précieux Seigneur ne savait pas qui Il était ni quelle était Sa destinée ? Y a-t-il pire insulte ?

C'est avec répugnance que nous rapportons ces propos si déshonorant pour notre précieux Seigneur. Nous ne pouvons que les qualifier d'horribles et blasphématoires, et pétris d'incrédulité.

Si le Seigneur était aussi ignorant que le directeur Griffith-Jones le dit, comment a-t-Il pu prophétiser la destruction de Jérusalem et la dispersion des Juifs, et leur assujettissement universel aux Gentils, quarante ans avant l'événement, ce dernier point de Sa prophétie s'étant poursuivi tout au long des siècles, jusqu'à maintenant ? Car le problème de la survie des Juifs, jamais détruits par la persécution, ni disparus au sein des nations où ils séjournent, est une énigme insoluble, sauf à se référer à une puissance divine.

Si Christ était ignorant, comment expliquer de telles choses ? Bien sûr ce n'était pas Sa mission d'enseigner la science ni les arts ni l'histoire, mais Il enseigna juste ce qui était nécessaire pour que Dieu puisse se révéler Lui-même en Christ pour la bénédiction de l'homme.

Si un chirurgien écrit un article sur la chirurgie sans rien mentionner sur l'astronomie, faut-il supposer, selon les méthodes des Modernistes, qu'il ne connaît rien à l'astronomie ? Ou, s'il mentionne un seul fait d'astronomie, n'est-ce pas une supposition correcte de penser qu'il en connaît bien plus que ce seul fait ? Est-ce raisonnable de penser que sa connaissance est limitée à un seul fait, et qu'après en avoir fait état, il a épuisé ses connaissances du sujet ? Or les critiques de Christ ne Le traitent pas avec l'équité qu'ils accorderaient à un homme ordinaire.

Comment se fait-il que le Seigneur savait que la femme Samaritaine avait eu cinq maris, et qu'elle vivait alors dans le péché, sans l'avoir pourtant jamais vue auparavant ? Il ne faut pas s'étonner qu'elle réponde « Seigneur, je vois que tu es un prophète » (Jean 4:19), et quand elle se mit à parler de la venue du Messie, qui devrait faire connaître toutes choses, et qu'Il lui répondit à son grand étonnement qu'Il était effectivement le Messie, bien que présent en humiliation et non pas en gloire, elle Le crut, disant aux hommes de la ville :

« Venez, voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ; celui-ci n'est-il point le Christ [Messie] ? » (Jean 4:29).

Non, quand on lit les quatre évangiles, on est émerveillé autant par leur concision que par leur richesse, autant par ce qu'ils ne disent pas que par ce qu'ils disent, autant par leur retenue et leur sobriété remarquables que par la perfection de l'expression et du caractère vivant des portraits des personnes vivantes. On ne peut alors que dire, en communion avec les apôtres,

« Maintenant nous savons que tu sais toutes choses, et que tu n'as pas besoin que personne te fasse des demandes ; à cause de cela, nous croyons que tu es venu de Dieu » (Jean 16:30).

Mr H. G. Wood dit :

« Du point de vue des historiens, l'importance donnée au fait de chasser les démons est normale dans une tradition populaire authentique, et dans un mouvement religieux qui recrutait peu de riches, peu de sages, peu de nobles. Mais pour la foi cela pose la question des limites de la connaissance de Jésus. Si croire aux démons est purement illusoire — une hypothèse moderne rarement mise en doute, bien qu'il y ait certainement lieu de le faire — alors Jésus fut entraîné dans une erreur populaire. Si cette croyance n'est que partiellement erronée — or il n'est guère douteux qu'il s'agissait et qu'il s'agit en partie d'une superstition — alors les récits dont nous disposons ne nous laissent pas supposer que Jésus Lui-même ait jamais rien dit pour corriger les éléments erronés d'une croyance qu'Il partageait avec les gens du commun. La même question de principe se pose en rapport avec l'acceptation inconditionnelle par notre Seigneur des traditions juives concernant les auteurs des écrits de l'Ancien Testament, et le caractère de ces auteurs » (Peake, p. 663).

Mr H. G. Wood n'hésite pas à affirmer que le précieux Seigneur Jésus avait tort de croire à la démonologie, et qu'Il fut trompé par une croyance populaire qui lui fit accepter une théorie fautive. Les quatre évangiles disent tant de choses à propos des mauvais esprits, et on y voit si souvent le Seigneur en chasser, que si Mr H. G. Wood avait raison, il serait plus sage que le Seigneur, et aussi plus sage que les quatre évangélistes. Or les quatre évangélistes avaient en tout cas l'avantage d'être des témoins oculaires, ou de connaître ceux qui l'avaient été, aussi pensons-nous qu'ils étaient en meilleure position que Mr H. G. Wood pour savoir la vérité.

Certains pensent que la démonologie n'était qu'une manière particulière de décrire les lunatiques, mais Matthieu 4:24 fait la distinction entre les maladies, les tourments, les possessions démoniaques, les lunatiques et les paralytiques. On aurait pu penser que le Spiritualisme Moderne était une preuve de la vérité de la possession démoniaque. Le médium qui gagne de l'argent en entrant en transe, est très clairement possédé et contrôlé par un esprit autre que le sien et, à en juger par les résultats, il s'agit d'un esprit mauvais.

Si ce que suggère ce commentaire de Peake était vrai, que le Seigneur avait des limitations, qu'Il pouvait tomber dans de sérieuses erreurs, ou pouvait s'abaisser à tromper les gens en soutenant leurs erreurs alors qu'Il en savait toujours plus qu'eux, — on peut alors dire : nous avons perdu notre Seigneur et Maître ; et cela nous fait sympathiser avec Marie de Magdala et reprendre à notre compte ses paroles de douleurs poignante :

« on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis » (Jean 20:13).

Le christianisme, s'il est vrai, se doit d'avoir une Personne infaillible et un Livre infaillible ; or nous avons les deux en Christ et dans les Écritures, Dieu soit béni.

Cette question se rattache à la théorie de la Kenosis [ou : anéantissement], prônée parmi les Modernistes, basée sur une perversion de Philippiens 2:5-7 :

« le christ Jésus, lequel, étant en forme de Dieu, n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, mais s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes » (Philippiens 2:5-7).

Le verbe grec pour « anéanti » est Kenoō dans l'original, d'où le nom de théorie de la Kenosis.

Les Modernistes n'hésitent pas à dire que Christ, en devenant Homme, S'est limité au point de se dépouiller de Son omniscience et de Son omnipotence (qualités de la déité), en sorte qu'Il pouvait être dans l'erreur, avoir une connaissance insuffisante des choses, être en perplexité et dans le doute, etc.

Le Dr F. W. Adeney dit de la théorie Kenosis :

« Ceci semble signifier que certaines qualités divines furent abandonnées, et qu'une certaine limitation humaine a été acceptée quand Christ a été vu sous l'apparence d'un homme » (Peake, p. 873).

C'est plutôt vague. Et il est impossible de comprendre comment le Seigneur Jésus en tant que Dieu le Fils, égal au Père, a pu se dépouiller de qualités divines, tout en restant Dieu le Fils. Comme Personne divine « qui est sur toutes choses Dieu béni éternellement » (Rom. 9:5), Il a toujours été, et sera toujours Dieu. Il s'est anéanti [vidé] Lui-même, prenant « la forme d'esclave », selon ce que déclare Philippiens 2:6-7. En revêtant Lui-même « la forme d'esclave », Il n'a jamais cessé d'être ce qu'Il a toujours été : Dieu. Tordre le passage pour lui faire dire qu'Il s'est vidé Lui-même de la Déité et des attributs de la Déité est simplement une perversion de l'Écriture pour soutenir un mensonge « critique ». Qu'Il se soit anéanti [vidé] Lui-même, nous comprenons par là qu'Il a voilé la gloire visible de Dieu qui demeure dans une lumière inaccessible, et qu'Il a revêtu Lui-même volontairement l'humanité, et qu'Il s'est assujéti à la volonté du Père, et qu'Il a vécu cette vie de parfait dévouement au Père dans ce monde. Il brillait pourtant constamment au dehors de ce qui révélait Sa gloire divine, et Il était constamment en communion avec Son Père, de sorte que les apôtres pouvaient dire :

« Et la Parole devint chair, et habita au milieu de nous (et nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un fils unique de la part du Père) pleine de grâce et de vérité ; » (Jean 1:14).

Et plus tard Thomas, l'apôtre, quand il Le vit après Sa résurrection, s'exclama en disant :

« Mon Seigneur et mon DIEU ! » (Jean 20:28).

La théorie de la Kenosis voudrait réduire à néant la vérité quant à la Personne du Seigneur. Le mystère de Sa Personne ne peut jamais être compris par l'homme. « Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père » (Matthieu 11:27) : cette déclaration établit une barrière infranchissable, que nous ne pourrions jamais traverser ; cependant, combien sont satisfaisantes pour la foi ces affirmations de l'Écriture que Jésus est vraiment Dieu et vraiment homme, tout en étant une seule Personne. Comment une créature pourrait-elle être cela ?

Lord Byron, aussi dissolu et misérable qu'il fût, avait assez de sens pour dire :

« Si jamais il y eut un homme qui fut Dieu, ou un Dieu qui fût homme, c'est Jésus Christ qui fut tous les deux ».

Encore un seul extrait et cela suffira pour notre propos. Les Modernistes se sont jetés sur le Livre de l'Apocalypse, le seul livre de la Bible pour lequel une bénédiction est promise à celui qui le lit, à celui qui entend ses paroles, et qui garde les choses qui y sont écrites. Cependant voici ce qu'écrit le Professeur H. T. Andrews :

« Le Livre de l'Apocalypse a raison de supposer que Dieu doit venir sauver Son peuple ; il se trompe seulement quand il essaie de décrire la manière dont cette délivrance doit arriver. Ses images atroces du déversement de la colère de Dieu ne se sont pas réalisées, mais Sa promesse de secours Divin et d'aide divine à l'Église persécutée s'est abondamment accomplie » (Peake, p. 926).

« A raison de supposer » est une expression étrange quand on l'applique à la Parole de Dieu. « Supposer » implique que la connaissance n'est pas complète. Ces propos du Professeur Andrews supposent une doctrine Biblique bien connue, affirmée de manière si constante dans l'Écriture qu'il est inutile de la supposer, et puis il met de côté le livre en entier au motif qu'il contiendrait des images qui ne se sont jamais réalisées. L'extrait ci-dessus est une mise au rebut méprisante de toute l'Apocalypse, comme contenant une supposition fautive dans son exécution.

Nos citations n'ont pas été nombreuses, mais elles suffisent à montrer l'incrédulité mortelle du Modernisme, même dans une forme modérée comme celle du commentaire de Peake. D'autres Modernistes en sont à nier la déité de Christ, refuser la naissance virginale, nier le caractère expiatoire de Sa mort, et même la réalité de Sa résurrection.

Et quand nous nous tournons vers le témoignage des fouilles archéologiques, chaque découverte ne fait que renforcer la confiance du chrétien en la véracité et l'exactitude de l'Écriture. Il est surprenant de lire une affirmation comme la suivante sous la plume du Professeur Peake :

« Il est opportun de souligner que les fouilles archéologiques n'ont rien donné jusqu'ici qui puisse réhabiliter aucune des histoires dont une sobre critique a pu douter, ou donner aux patriarches un cadre défini dans l'histoire de leur époque. Le cas crucial ici est celui l'expédition de Kedor-Laomer » (Genèse 15) (Peake, p. 134).

Il entre plus loin dans des détails, cherchant à prouver que les découvertes archéologiques qui jettent de la lumière sur l'époque de Kedor-Laomer ne modifient pas les conclusions des critiques. Or ces découvertes ont au moins permis d'identifier Hammurabi comme étant Amraphel, roi de Shinar, mentionné dans l'expédition, et elles ont donné le nom d'autres rois de ce chapitre 14 de la Genèse. Il est extraordinaire de voir que ces récits anciens, détériorés après tant de siècles, sont reçus et pris en compte sans qu'on soulève la moindre question sur leur valeur, tandis que l'on remet en question chaque détail de la Bible en y jetant le doute dessus.

L'extrait donné ci-dessus, erroné à un degré sans espoir, affirme que « les investigations archéologiques actuelles n'ont rien donné jusqu'ici qui puisse réhabiliter aucune des histoires dont une sobre critique a pu douter ».

Or il y a seulement quelques années, « la sobre critique » a soutenu que Moïse ne pouvait avoir écrit le Pentateuque, parce que l'écriture n'existait pas encore de son temps, au dire des critiques. Cette opinion aurait probablement été maintenue jusqu'à aujourd'hui si les découvertes archéologiques n'avaient prouvé le contraire.

Mais les découvertes archéologiques ont prouvé que l'écriture était pratiquée couramment quatre siècles avant Moïse. Le Professeur Orr écrivait :

« Il serait difficile d'exagérer l'éclat et l'importance des découvertes merveilleuses faites à Babylone. Le point qui nous concerne principalement est la lumière extraordinaire jetée sur le haut niveau de culture de la Babylone primitive. Longtemps avant l'époque

d'Abraham, nous nous trouvons au milieu de cités, d'arts, de lettres, de livres, de bibliothèques : et l'époque d'Abraham lui-même — celle d'Hammurabi — a été l'apogée de cette civilisation. Au lieu qu'Israël soit un peuple émergent de l'aube du barbarisme, nous trouvons à la lumière de ces découvertes que c'était un peuple qui, de son propre point de vue, avait été atteint par les limites du monde ... Je lis parfois avec surprise l'affirmation que la découverte de Babylone n'a guère contribué, voire pas du tout, à confirmer ces parties anciennes de la Genèse » (The Fundamentals, vol. 6, p. 90).

Le Professeur Sayce qui dû abandonner le point de vue critique à la lumière du témoignage archéologique, écrivait :

« La Babylone à l'époque d'Abraham était un pays d'une éducation plus élevée que l'Angleterre de George III ... D'un bout à l'autre de l'ancien monde civilisé, les hommes et les femmes lisaient et écrivaient et correspondaient entre eux ; les écoles abondaient et il y avait de grandes bibliothèques, — tout cela à une époque que la « critique » déclarait dogmatiquement, il y a seulement quelques années, presque complètement illettrée » (Monument Facts and Higher Critical Fancies, p. 35, 42).

Et pourtant la « sobre critique » affirmait que Moïse ne pouvait pas avoir écrit le Pentateuque. Certainement la truelle de l'archéologue avait retourné plus que la terre.

Encore une autre affaire : la « sobre critique » déclara qu'un code de lois n'était pas possible avant la période des rois de Juda ; or les tablettes de Tel-el-Amarna prouvèrent l'existence de l'écriture à une époque où la « sobre critique », avec sa connaissance imparfaite, sautait directement à la conclusion pour affirmer que l'écriture n'existait pas ; de la même manière et à la même époque, la découverte de la stèle d'Hammurabi révéla l'existence d'un code de lois bien avant les rois de Juda. Les tablettes de Tel-el-Amarna datent d'environ un siècle avant l'Exode, selon Urquhart. La stèle d'Hammurabi fut trouvée à Suse en Perse.

Encore une autre affaire : la « sobre critique » nia l'existence de la nation Hittite (ou : Héthiens), et se moqua de l'idée que sa puissance puisse avoir été l'égale de celle de la grande nation égyptienne, comme la Bible le dit. Pendant longtemps il n'exista aucune mention de l'empire Hittite dans l'histoire, si ce n'est dans la Bible. Ce n'était pas risqué de contredire la Bible.

Mais les fouilles ont renversé tout cela, et il fut démontré que l'ignorance était du côté de la « sobre critique » et non pas du côté de la Bible. Les hiéroglyphes d'Égypte et les inscriptions cunéiformes ont mis en lumière cet empire perdu. Son territoire s'étendait de la mer Égée à l'ouest, jusqu'au lac Van à l'est. Sa capitale était Carkemish, et cet empire s'est révélé être un ennemi implacable et redoutable de l'Égypte.

On peut ajouter beaucoup d'autres preuves pour démontrer la fausseté de l'affirmation du professeur Peake. De plus, chaque fois que l'archéologie a jeté de la lumière sur un point controversé de la Bible, elle a toujours prouvé, SANS UNE SEULE EXCEPTION, que la Bible avait raison et la critique tort. Et cependant le professeur Peake parle de « sobre critique ». Nous devrions la qualifier tout autrement.

Le Professeur Sayce dit :

« En nous occupant de l'histoire passée, nous sommes confrontés à deux méthodes diamétralement opposées, l'une objective, l'autre subjective, l'une reposant sur la base de faits établis, l'autre sur les hypothèses non étayées et non étayables d'érudits modernes. La première de ces méthodes est l'archéologie, l'autre la soi-disante « Haute Critique ». Entre les deux, l'esprit formé scientifiquement ne peut hésiter à choisir » (Monument Facts and Higher Critical Fancies, p. 17, 18).

Mademoiselle A. M. Hodgkin dit : —

« Le révérend James Neil, chapelain de l'évêque Gobat, le premier évêque de Jérusalem, était dans cette ville au commencement de la Société d'Exploration de la Palestine, quand un groupe de jeunes gens, sous les ordres du Lieutenant Conder, commença l'exploration. Charles Terry Drake, un descendant de l'Amiral Drake, faisait fonction d'interprète. À l'époque, il était sceptique à l'égard du christianisme, mais il s'exclama devant Mr Neil : « c'est merveilleux : nous sommes ici en train de tester la Bible comme elle ne l'a encore jamais été. Souvent nous pensons qu'elle a tort ; mais il suffit de s'arrêter trois semaines dans un endroit, pour être sûr, dans tous les cas, de confirmer l'exactitude de la Bible dans les détails ».

Ceci dura environ trois ans, puis Drake mourut à son poste, laissant un témoignage clair de sa foi en Christ et de sa confiance dans la Parole de Dieu.

Nous terminons avec un dernier exemple. Sir William Ramsay fut sevré de la Haute Critique par les faits découverts au cours des fouilles archéologiques. Écrivant sur le recensement décrit en Luc 2:1-3, il dit :

« Il y a quatre déclarations sur ce qu'a fait le Gouvernement Romain Impérial, que les critiques du Nouveau Testament disent être non crédibles et faux » (The bearing of recent discovery on the trustworthiness of the New Testament, p. 97).

Les quatre contre-affirmations formulées par les critiques étaient les suivantes :

- Un tel recensement n'a jamais eu lieu,
- S'il avait eu lieu, il ne se serait pas étendu à la Palestine
- Il n'aurait pas été nécessaire pour Joseph, et encore bien moins pour Marie, de retourner à leur propre ville de Bethléem,
- Cyrénus ne fut pas gouverneur de Syrie pendant le règne d'Hérode.

Sir William Ramsay dit : —

« Les découvertes confirment l'exactitude de tous les faits que Luc mentionne à propos du recensement, de son déroulement et de ses dates ... Il nous donne un tableau très frappant d'un échantillon splendide du travail du gouvernement. L'homme qui ne peut voir la splendeur de ce passage doit être aveugle à l'esprit de l'histoire. Le puissant empereur Auguste, et Marie avec son jeune enfant, sont placés l'un en face de l'autre » (ibid. p. 235, 248 et 306).

Il est sûr que le Moderniste a toutes les raisons pour lâcher son assurance et pour cesser ses spéculations.

4 Chapitre 4 — Le Modernisme : Ses Résultats

Le Modernisme n'est que de l'incrédulité sous un nouvel habit, s'avancant d'un air amical comme pour aider une chrétienté épuisée à redorer son blason, mais ses affinités ouvertement déclarées sont aussi mauvaises — nous le disons sciemment et volontairement — que le baiser de Judas, un baiser perfide, corrompu, hypocrite, le pire cas de trahison que ce monde ait jamais vu.

Judas a trahi la Parole vivante, le Christ de Dieu ; le Modernisme a trahi la Parole écrite, les Saintes Écritures, sans lesquelles nous ne pouvons connaître la Parole vivante.

Il a sapé la vie spirituelle de l'église de Dieu, et il a détruit l'effort d'évangélisation ; il a ôté la vigueur des vies chrétiennes ; il a augmenté le flot de mondanité qui inonde la profession chrétienne de toute part.

Il ne faut pas s'étonner qu'il y ait de moins en moins de monde dans les églises et les chapelles, ni que pour attirer les masses on adopte des méthodes mondaines qui rivalisent avec le théâtre, le cinéma et les spectacles de variété. Les avis affichés aujourd'hui aux panneaux d'information des églises choqueraient nos grands-pères au-delà de toute mesure. Jeux de cartes, spectacles dramatiques, danses, etc., etc. sont largement utilisés dans une vaine tentative de retenir les masses, mais c'est sans résultat, et un échec au moins pour Christ et Sa cause. Ceux qui restent contribuent à accroître l'apostasie annoncée depuis longtemps par l'Écriture, et qui arrive maintenant à pas de géant.

Pendant ce temps, partout où prêchent des hommes fidèles, doués par Dieu et appelés par Lui au ministère, ils trouvent des auditeurs avides d'écouter leur évangile d'espérance et de certitude.

Un jeune homme, parlant des Modernistes, disait à sa mère :

« Si les professeurs peuvent me persuader que ce qu'ils disent à propos de la Bible est vrai, alors je jette tout par dessus bord. Je ne peux pas croire qu'elle puisse être réduite en morceaux ».

Hélas ! Ils le persuadèrent, et il devint un avocat de premier plan, n'ayant plus conservé aucune trace de religion sur lui.

Un journaliste suivit un cours d'une année dans un collège théologique avec l'idée de devenir pasteur. Il y fut influencé par le Modernisme, perdit toute foi en la Bible, et finalement dériva dans une vie entièrement sans Dieu, et mourut ainsi.

Une jeune femme, détournée par une amie, était écrasée de douleur ; quand sa sœur essaya de la consoler, son cri de désespoir fut :

« Je donnerais beaucoup pour croire la Parole de Dieu comme toi. Mais prends le texte que tu viens juste de me citer, comment puis-je savoir si Dieu l'a vraiment dit ? Ce peut n'être qu'une interpolation, comme c'est si souvent le cas à ce qu'on dit ».

La biographie du Professeur Huxley écrite par son fils, rapporte qu'il aurait tenu les propos suivants à propos de la Haute Critique (alors qu'il était loin d'avoir des préjugés en faveur de la Bible) :

« Si Satan avait voulu imaginer le meilleur moyen de discréditer la « Révélation » il n'aurait pas fait mieux » (LIFE, vol. 2, p. 118).

Quant aux leaders du Modernisme, ont-ils fait des progrès dans la foi et la paix de l'âme par leurs critiques ?

Wellhausen, comme nous l'avons vu, ne pouvait croire en l'inspiration de l'Ancien Testament, sinon, disait-il, il ferait de Dieu un participant de cette supercherie.

Le Dr Marcus Dods, un jusqu'au-boutiste de la Haute Critique, confessa clairement à la fin de sa vie :

« Je suis un relaps » ... « Je ne trouve aucun intérêt à prier ».

Il confessa qu'il n'avait pas prié pendant des années, et il mourut dans un brouillard spirituel. Pauvre homme malheureux !

Le Dr A. B. Bruce, un camarade du Dr Marcus Dods, et décrit par lui comme « le plus grand pionnier de la pensée théologique de notre temps », mourut comme on nous l'a dit, sans la moindre conviction chrétienne.

Le Dr Cheyenne, un leader de la Haute Critique, mourut Bahaïste, une religion syncrétique.

Quand nous arrivons aux déclarations d'ordre général, la liste des sujets d'accusations est terrible.

Le principal missionnaire d'un éminent Collège Théologique en Inde écrit ce qui suit :

« Nous ne cachons pas notre désir d'envoyer ailleurs des hommes formés aux méthodes scientifiques modernes d'étude de la Bible ».

Cela veut dire ... formés à toutes les spéculations profanes et sans fondement du modernisme. On l'accusa alors que ses étudiants perdaient leur zèle et leur ferveur pour l'évangile sous l'effet de l'enseignement du collège ; il répondit :

« Nous confessons que nous sommes très satisfaits que nos jeunes hommes perdent cet enthousiasme qui mousse et qui est dépourvu de toute base solide, et qui ne peut faire face à la tension de conditions nouvelles et étranges.

Ces derniers extraits sont tirés de « Les Ravages de la Haute Critique dans le Champ de Mission Indien ».

The English Churchman (Le prélat anglais — 20 juillet 1922, page 348), rapporte qu'un des principaux secrétaires centraux d'une Société Missionnaire bien connue dit que 90% de leurs formateurs aux missions en Inde sont des tenants des vues avancées de la Haute Critique. Ce pourcentage élevé est effrayant.

Kanzo Uchimura, éditeur à Tokyo d'un magazine appelé « Étude Biblique », écrit :

« Il y eut un temps où nous envoyions nos fils et nos filles en Amérique et en Europe, pour y croître dans la foi et s'y affermir. Le temps est venu maintenant où nous avons peur d'envoyer nos enfants à l'étranger, car beaucoup sont partis bons chrétiens et sont revenus à la maison réprouvés et apostats. Il est impossible qu'il n'arrive pas des scandales ; mais malheur à celui par qui ils arrivent ! »

Quand une telle réprimande vient d'un pays païen, il est grand temps pour tout vrai chrétien de combattre pour la foi une fois enseignée aux saints.

Que le Modernisme soit répandu, cela n'est pas surprenant, car l'Écriture l'annonce, et c'est une preuve supplémentaire de son inspiration. Nous lisons :

« Car il y aura un temps où ils ne supporteront pas le sain enseignement ; mais, ayant des oreilles qui leur démangent, ils s'amasseront des docteurs selon leurs propres convoitises, et ils détourneront leurs oreilles de la vérité et se tourneront vers les fables » (2 Timothée 4:3-4).

Combien ceci est vrai à la lettre ! Et pourtant, tandis que nous savons que la marée montante de l'apostasie continuera à inonder toujours plus jusqu'à ce que l'Antichrist, l'homme de péché, apparaisse, nous savons que cela signifie pour les vrais croyants le retour imminent du Seigneur pour enlever Son Église.

Bien sûr, Satan ne ferait jamais les progrès qu'il fait, s'il ne travaillait pas de manière subtile. Cette subtilité se voit en ce que beaucoup de Modernistes croient honnêtement servir Dieu et Sa vérité, alors qu'il faut être terriblement aveuglé pour partager leurs pensées.

Encore une fois l'Écriture le signale. Nous lisons :

« mais les hommes méchants et les imposteurs iront de mal en pis, séduisant et étant séduits » (2 Timothée 3:13)

Les Modernistes sont des hommes mauvais car ils font un travail terriblement mauvais ; ce sont des séducteurs car ils séduisent en détournant de la vraie compréhension de l'Écriture. Ils vont de mal en pis comme nous l'avons vu. La génération suivante va sûrement prendre comme point de départ les idées qui étaient l'aboutissement de la génération précédente.

Ils trompent sans aucun doute, mais eux-mêmes sont trompés. Ceci explique comment ils peuvent faire « honnêtement » le travail du diable, mais ils n'en sont que d'autant plus dangereux. Quel réveil les attend !

Par exemple, quand on lit le commentaire de Peake, il y a beaucoup de passages éloquentes et beaux exaltant le Seigneur Jésus et Son œuvre, mais ils sont mélangés avec d'autres qui les annulent entièrement.

C'est comme si une équipe d'ouvriers s'étaient mis d'accord pour que la moitié d'entre eux sape les fondements d'un bâtiment, pendant que l'autre moitié distrairait l'attention des gens en faisant les éloges de la beauté de la partie supérieure de ce bâtiment, jusqu'à ce que tout s'écroule dans un fracas terrible, et que le bâtiment s'effondre.

Ou disons les choses autrement. Soit un verre d'eau pure. Une main malintentionnée y verse quelques gouttes d'un poison mortel. Si le mélange est bu, une mort certaine s'ensuit.

À quoi sert-il de discourir longuement sur la quantité relative d'eau et de poison (seulement quelques gouttes !), ou de persuader la personne qui tient le verre dans sa main, qu'elle se portera mieux si elle le boit ? C'est exactement ce que le Modernisme fait. Aucune parole n'est trop forte pour condamner fermement ce travail diabolique.

Voici un extrait provenant de « Les Ravages de la Haute Critique dans le Champs de Mission Indien ». Un missionnaire vivant au sud de Madras écrit :

« J'ai assisté à une conférence donnée à des étudiants Indiens non chrétiens par un leader de premier plan parmi les missionnaires en Inde. Dans cette conférence, il décrivait le soi-disant développement de la pensée religieuse depuis les temps anciens ; il enseigna et défendit la théorie moderne de l'Évolution religieuse. Il mit en garde ses auditeurs que leur religion ne survivrait pas, du fait qu'elle était simplement étroite et raciale. Il leur dit que bientôt, il y aurait une Fédération Mondiale des Religions, et que seules les religions

universelles comme le Bouddhisme, l'islam et le Christianisme survivraient. Il insista auprès de son auditoire qu'il était en pleine sympathie avec toutes les religions, et qu'il avait eu le privilège de rendre culte avec des Juifs, des Musulmans, des Unitariens, des Théosophistes, des Brahmo-Samajistes, et d'autres ; et qu'il voudrait aussi le faire avec les Hindous si leurs coutumes cérémonielles le lui permettaient. Il mit spécialement l'accent sur le fait que les missionnaires en Inde ne sont pas là pour les convertir au christianisme, mais pour faire d'eux de meilleurs Hindous, de meilleurs Musulmans, et de meilleurs Bouddhistes.

Peut-on mieux mettre à nu le caractère repoussant de jusqu'où peut aller le Modernisme ? Rendre culte avec les Juifs qui ont craché au visage de Christ au moment de sa dernière heure ; avec les Unitariens qui nient Sa divinité et sa mort expiatoire ; avec les religions païennes et leur idolâtrie et les immoralités indicibles dans les services de leurs temples, — tout cela n'est que la pire apostasie. Un tel missionnaire peut conserver le nom de chrétien, pour des raisons qui lui sont propres, mais il ne lui en reste plus un fil.

5 Chapitre 5 — La Bible : Son Inspiration et Son témoignage au Fils de Dieu

La Bible revendique son inspiration, non pas partiellement, mais dans son absolue totalité, — non pas occasionnellement, mais toujours, non pas selon un genre d'inspiration mais par plusieurs. Si elle n'était pas inspirée, ce serait une construction basée sur un fondement mensonger et blasphématoire, et serait un livre particulièrement infâme. Inversement, si elle est inspirée, alors ce sont les enseignements des Modernistes qui sont mauvais et blasphématoires. Le seul bémol qu'on peut apporter à ces accusations peut concerner les Modernistes personnellement, mais on ne peut en mettre aucun sur leurs enseignements. Dans de nombreux cas, nous avons confiance que les Modernistes, quand ils se rendront compte de l'énorme erreur qu'ils ont faite, ils seront capables de dire avec l'apôtre Paul, qui avait persécuté l'église de Dieu, « mais miséricorde m'a été faite, parce que j'ai agi dans l'ignorance, dans l'incrédulité » (1 Timothée 1:13).

Il y a un cri poussé aujourd'hui : « revenons de la Bible vers Christ ! ». Il est complètement illogique de penser qu'il est possible d'avoir Christ à part de la Bible. Où allons-nous trouver une quelconque connaissance de Christ hormis dans la Bible et par Son Esprit ? Nous ne pouvons connaître Son nom que par Sa Parole.

Il n'est pas étonnant que David ait pu s'exclamer ainsi :

« Combien j'aime ta loi ! tout le jour je la médite » (Psaume 119:97).

Dans ce long psaume 119 aux 176 versets, seulement deux d'entre eux ne se réfèrent pas à la Parole de Dieu sous les termes de « loi », « commandements », « ordonnances », « préceptes », « témoignages », « parole », « jugements », « statuts ». Ceci ne montre-t-il pas le prix et l'importance de la Parole de Dieu ?

L'apôtre Paul écrivait à Timothée en disant :

« Toute écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice » (2 Timothée 3:16).

En tout cas ce verset montre ce que Paul pensait de l'Ancien Testament, et cela vaut aussi bien, croyons-nous, pour le Nouveau Testament que nous avons aujourd'hui.

Le Pentateuque nous informe environ 630 fois que le sujet a été prononcé par Moïse ; de très nombreuses fois, la formule utilisée est « Ainsi dit l'Éternel ». Le Nouveau Testament répète surabondamment la vérité que Moïse est l'auteur du Pentateuque. Notre Seigneur ne se réfère-t-il pas aux Écritures de l'Ancien Testament comme étant inspirées lorsqu'il parlait aux deux disciples allant à Emmaüs : « Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliquait, dans toutes les écritures, les choses qui le regardent » (Luc 24:27) ? et pareillement, ne dit-il pas : « il fallait que toutes les choses qui sont écrites de moi dans la loi de Moïse, et dans les prophètes, et dans les psaumes, fussent accomplies » (Luc 24:44) ? De plus, n'a-t-il pas cité l'Écriture comme ayant définitivement autorité, quand Il repoussa Satan dans la tentation au désert ? Citant trois fois le Deutéronome, Il frappa Satan d'un coup qui le fit reculer comme un ennemi vaincu, quand Il disait « Il est écrit » (Matthieu 4:4, 7, 10). N'a-t-il pas posé la question « n'avez-vous pas lu ? » (Matthieu 19:4), quand Il citait l'Écriture comme ayant autorité, et qu'Il a confirmé à cette occasion l'histoire de la création d'Ève et de sa présentation à Adam comme l'aide qui lui correspondait ?

Il a également posé la question : « n'avez-vous pas lu ? » (Matthieu 22:31) quand il a attesté qu'Abraham, Isaac et Jacob étaient bien des personnes réelles, et qu'Il a confirmé la vérité de la survie de l'esprit de l'homme après la mort. Il a encore demandé « n'avez-vous jamais lu ? » (Matthieu 21:16) quand il citait le Psaume 8 comme une cour d'appel de dernier ressort. En Matthieu 21:42, Il a encore demandé « n'avez-vous jamais lu dans les Écritures ? » à l'occasion d'une citation de Psaume 118:22. Et encore une fois, dans un seul discours (Matthieu 12), Il a demandé deux fois aux Pharisiens « n'avez-vous pas lu ? » citant d'abord 1 Samuel 21:6, et ensuite la loi de Moïse, comme ayant autorité. Et encore, combien les paroles suivantes de Christ sont percutantes : « Si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi ; car lui a écrit de moi. Mais si vous ne croyez pas ses écrits, comment croirez-vous mes paroles ? » (Jean 5:46-47). Il mettait ainsi les écrits de Moïse au même niveau que Ses propres paroles, ce qui ne pouvait être vrai que si Moïse était inspiré. Le Moderniste dit que Moïse n'a pas écrit le Pentateuque, et que, ou bien Christ était ignorant du véritable auteur, ou bien Il s'est abaissé jusqu'à se conformer à une tradition erronée. Combien cela est terrible !

On voit des portions de l'Écriture revendiquer pleinement l'inspiration littérale d'autres portions dans les passages suivants

· Hébreux 12:27 [« Or ce «Encore une fois» indique le changement des choses muables, comme ayant été faites, afin que celles qui sont immuables demeurent »] base son affirmation sur l'expression « Encore une fois ».

· Jean 10:35 [« S'il appelle dieux ceux à qui la parole de Dieu est venue (et l'écriture ne peut être anéantie) »] base son affirmation sur un mot : « dieux ». Il s'agit bien là d'inspiration littérale.

· Galates 3:16 [« Or c'est à Abraham que les promesses ont été faites, et à sa semence. Il ne dit pas : «et aux semences», comme [parlant] de plusieurs ; mais comme [parlant] d'un seul : — «et à ta semence» , qui est Christ »] base son argumentation sur le nombre d'un substantif — « semence » et non pas « semences », ce qui, dans notre Bible française, ne tient qu'à une seule lettre (hormis l'article).

· Galates 4:9 [« mais maintenant, ayant connu Dieu, mais plutôt ayant été connus de Dieu, comment retournez-vous de nouveau aux faibles et misérables éléments auxquels vous voulez encore de nouveau être asservis ? »] modifie la forme de la voix (actif/passif) du verbe de manière à attirer l'attention sur la nuance exacte du sens que l'Esprit Saint désire exprimer.

· Jean 8:58 [« Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous dis : Avant qu'Abraham fût, je suis »] met en contraste une différence de temps entre « fût » et « suis ».

· En dernier lieu, et comme preuve non des moindres, le Seigneur dit (Matthieu 5:18) : « Jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, un seul iota ou un seul trait de lettre ne passera point de la loi, que tout ne soit accompli ». Le « iota » ou « yod » est la plus petite lettre de l'alphabet hébreu, tandis que le « trait de lettre » est le petit jambage ou le petit point qui distingue une lettre d'une autre très proche ; l'inspiration est ainsi ici revendiquée même pour une simple lettre ou partie de lettre.

Ainsi nous trouvons que le Seigneur revendique la pleine et entière inspiration des Écritures. S'Il se trompait, alors nous aurions un Christ faillible, et s'Il était faillible, le christianisme serait dénué de toute valeur, et ce serait même la plus grande tromperie basée sur la crédulité de l'humanité.

S'il avait eu une meilleure connaissance, et s'il avait pourtant affirmé cette inspiration alors que ce n'était pas le cas, Il aurait été dénoté comme le pire des hommes. Car ce qu'il a revendiqué, est de nature si élevée que, ou bien c'est vrai et l'on peut bâtir dessus un fondement infaillible, ou bien c'est faux et cette revendication est blasphématoire au plus haut degré.

Y a-t-il un livre au monde qui répond au test de conception intentionnelle suivant :

Le Pentateuque nous donne les FIGURES de Christ.

Les Psaumes nous donnent les SENTIMENTS de Christ.

Les Prophètes nous donnent les PROPHÉTIES sur Christ.

Les Évangiles nous donnent les ACTES de Christ.

Les Épîtres nous donnent les FRUITS de Christ.

Souvenez-vous aussi, que la Bible est une collection de pas moins de 66 livres, et cependant ses parties forment un tout et sont reliées les unes aux autres, comme en témoigne ce qu'on vient de voir. Ceci prouve que la Bible est le produit d'un seul esprit.

La prophétie de Daniel au sujet des quatre empires mondiaux, ou royaumes, devant apparaître ne peut avoir été donnée que par inspiration. Aucun homme n'aurait pu prédire ce qui arriverait des siècles à l'avance ; seul Dieu a pu le faire, et donc Daniel a forcément été inspiré.

Les plus grandes prophéties dans l'Écriture sont celles concernant Christ. Canon Liddon avait l'habitude de dire qu'il y a plus de trois cents prophéties de l'Ancien Testament concernant la naissance, la vie et la mort de Christ, et toutes se sont accomplies. C'est quelque chose d'absolument unique dans la littérature du monde. Quand différents auteurs de différents siècles peuvent prophétiser ainsi, et que ces prophéties mises ensemble s'unissent pour faire une histoire prophétique de Christ, qui s'est accomplie en totalité sans exception, nous ne pouvons plus avoir de doute quant à son inspiration.

Quand le Livre de l'Apocalypse menace de jugement quiconque ajoute ou retranche parmi les paroles [ou : mots] de la prophétie de ce livre, nous confessons que cela met les tenants de la Hauts Critiques et les Modernistes dans une position bien peu enviable. Le Livre de l'Apocalypse revendique l'inspiration littérale par le fait qu'il attache autant d'importance aux moindres paroles [ou : mots] de la prophétie de ce livre.

Quel test la Bible nous donne-t-elle : « vous les reconnaîtrez à leurs fruits » (Matthieu 7:16, 20). Des bénédictions inexprimables dans des vies innombrables, une influence pour élever l'homme en le sortant de la dégradation du paganisme, en l'émancipant de la superstition, et en le préservant de la corruption de son propre cœur, — voilà ce que la Bible a fait, et la Bible seule dans toute la littérature du monde. La Bible est en effet un arbre de vie dont les feuilles sont pour la guérison des nations. N'est-ce pas le test ultime de son inspiration par Dieu ?

Le Professeur Huxley, un agnostique qui allait au fond des choses, écrivait :

« J'ai toujours été favorable à une éducation séculaire sans théologie ; mais je dois confesser que j'ai été sérieusement perplexe en me demandant par quelles mesures pratiques, en dehors de l'utilisation de la Bible, on peut préserver le sentiment religieux, qui est la base essentielle de la conduite morale, dans l'état de chaos où se trouvent actuellement les opinions sur ces sujets ».

Quel témoignage !

L'auteur bien connu H. G. Wells écrivait il y a quelque temps un article intitulé « Le Sauvetage de la Civilisation ». Il y mettait en évidence que la civilisation est dans un état très critique. Il montrait qu'il y a des forces et des tendances puissantes à l'œuvre qui, si on ne les suit pas pour voir à quoi elles en sont, et si on ne les garde pas sous contrôle, amèneront l'entière destruction de la société humaine. La Russie et l'Allemagne sont [ceci a été écrit au début du 20ème siècle] des exemples criants de ce qu'on craint. Et quel est le remède de Mr Wells pour cet état de choses effrayant ? Il écrivait :

« Nous voulons une Bible, on en a grand besoins ».

Qu'une telle confession soit faite par quelqu'un affirmant publiquement ne pas croire en la seule Bible qui soit, et qui sera jamais, est très significatif.

Quel témoignage extraordinaire à la puissance de la Bible ! Quand un ennemi fait son éloge, c'est vraiment une éloge. Job s'écriait autrefois : « Oh ! ... que ma partie adverse fasse un écrit ! Ne le porterais-je pas sur mon épaule ? Ne le lierais-je pas sur moi comme une couronne ? » (Job 31:35-36) — il disait cela, tellement il était sûr que, si l'écrit de son ennemi disait la vérité, ce serait sa plus grande justification. C'était le cas de Mr. H. G. Wells à propos de la Bible. D'autres paroles encore de lui :

« Le miracle de son influence sur les vies et les esprits des hommes »

« C'est le Livre qui maintient la cohésion du tissu de la civilisation occidentale »

« Notre Civilisation n'aurait pas pu naître ni se maintenir sans elle »

« Elle a été le manuel de vie d'innombrables millions d'hommes et de femmes. Elle a expliqué le monde à toute la masse de notre peuple ... elle leur a donné des normes morales et un cadre dans lequel leur conscience pouvait s'exercer ».

Pourrait-on dire le dixième, le millionième de tout ceci, d'un quelconque autre livre ? Le manuel de vie d'innombrables millions ! L'origine et le soutien de notre Civilisation Occidentale ! S'il en est ainsi, pourquoi Mr Wells aspirait-il à une nouvelle Bible ? Il aurait du certainement avoir assez de discernement pour voir que ce dont on a besoin aujourd'hui n'est pas une nouvelle Bible, mais un réveil de l'autorité de la vieille Bible dans les esprits des hommes.

Hélas ! la responsabilité du présent état des choses incombe justement aux efforts des tenants de la Haute Critique et de gens comme Mr Wells. Ils sont comme des casseurs qui ont l'imprudence de détruire les fondations, et qui paniquent à l'idée d'être tués dans l'écroulement du bâtiment.

Hélas ! toute cette critique destructrice a commencé en Allemagne, puis s'est propagée en Grande Bretagne et en Amérique, et a poursuivi son travail insidieux jusqu'à ce que presque tous les professeurs de théologie en soient imprégnés à saturation, et passent leur temps à remplir les esprits des candidats à la prêtrise avec ses spéculations destructrices. À leur tour, une fois ordonnés prêtres ou ministres, ils la transmettent à leurs congrégations, et contribuent ainsi au développement de l'apostasie.

Nous avons été très frappé récemment par une remarque sage. L'écrivain, un érudit croyant fermement en l'inspiration littérale, le Rév. Adolph Saphir, pressait ses lecteurs de juger la Bible comme un tout. Les incroyants s'attaquent à des points très spécifiques, et croient découvrir une incohérence ici, une contradiction là, et à cause d'un défaut imaginaire dans une gemme de prix infini, ils rejettent le tout.

Ils ne font aucun cas de la majesté, de l'élévation, de la puissance, des preuves de l'inspiration qui brillent à chaque page, mais ils s'appesantissent sur quelques objections de détail, souvent avec l'acharnement d'un esprit étroit rempli de haine pour Dieu et pour la vérité. Nous plaidons pour qu'on analyse la Parole de Dieu de manière sensée et avec révérence, bien que nous croyions qu'elle ne peut être prise en défaut même dans le moindre détail.

Finalement, l'Écriture met le doigt sur le cœur de la difficulté, quand elle dit :

« Or l'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont folie ; et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement » (1 Cor. 2:14).

Nous avons été si souvent douloureusement frappés dans l'étude du « commentaire de Peake sur la Bible » par le fait criant que les auteurs n'avaient pas la moindre idée du sens spirituel des Écritures qu'ils critiquaient, et que leurs affirmations ne montraient ni des « incohérences internes » ni « des choses intrinsèquement impossibles à croire », mais l'ignorance crasse des écrivains. Ils regardaient avec les yeux de l'« homme naturel », et à leur propre confusion, ils sont passés à côté du bel enseignement de la Bible, sans même le savoir.

Nous croyons que la vraie attitude à adopter vis-à-vis des Écritures fut exprimée par quelqu'un, qui n'avait rien à envier en intelligence et érudition à tous ceux que nous avons nommés, et qui, en matière de perspicacité spirituelle et de don spirituel, était bien au-dessus d'eux — John Nelson Darby. Il écrivait avec l'humilité qui dénote toujours un esprit de réelle vraie grandeur :

« Je dois reconnaître, ici de la manière la plus complète, la plus claire, et la plus distincte, ma conviction, profonde et enseignée de Dieu, de l'inspiration des Écritures. Ceci veut dire que, tout en admettant, s'il en est besoin, des défauts dans la traduction et autre, quand je lis la Bible, je la lis comme ayant autorité absolue sur mon âme comme étant la Parole de Dieu. Il n'y a pas de plus grand privilège que d'avoir des communications en direct de Dieu Lui-même. ... Ma joie, mon réconfort, ma nourriture, ma force, pendant près de trente ans, ont été les Écritures reçues implicitement comme la Parole de Dieu. Au début de cette période, j'ai passé par de très profonds exercices d'âme sur ce point. Mais depuis ce temps-là, même si le ciel et la terre, l'église visible, et l'homme lui-même devaient s'écrouler dans le néant, je tiendrais ferme, par grâce, la Parole comme étant un lien indissoluble entre mon âme et Dieu. Je suis content que Dieu me l'ait donné comme telle. Je ne doute pas que la grâce du Saint Esprit soit nécessaire pour en profiter, et pour lui donner une vraie autorité sur nos âmes, à cause de ce que nous sommes ; mais cela ne change rien à ce qu'elle est en elle-même. Si elle est vraie quand on la reçoit, elle doit avoir été vraie auparavant ».

Nous croyons que les extraits ci-dessus dépeignent l'attitude juste à adopter vis-à-vis des Saintes Écritures. Ils dénotent un esprit renouvelé par le Saint Esprit de Dieu, et capable de recevoir des lumières spirituelles. Quel contraste avec les écrivains du Modernisme !

La Bible a de même reçu des hommages des ennemis directs de la croix.

John Stuart Mill, un athée avoué, écrivait :

« Qui parmi Ses disciples, ou parmi leurs prosélytes, fut capable d'inventer les paroles de Jésus, ou d'imaginer la vie et les caractères qui Lui sont attribués ? ... Même maintenant, il ne serait pas facile, y compris pour un incroyant, de trouver une traduction de la règle de vertu passant de l'abstrait au concret qui soit meilleure que de s'efforcer de vivre de manière à être approuvé de Christ dans la vie ».

Spinoza, décrit par Bayle comme un « athée systématique », et qui a probablement fait plus que quiconque pour ébranler la foi en Allemagne, et qui fut l'un de ceux qui fit démarrer le Modernisme, disait :

« Christ était le temple de Dieu, parce que c'est en Lui qu'Il s'est le plus complètement révélé ».

Benjamin Franklin, qui n'a certainement pas pris place parmi les croyants, disait :

« Je pense que le système de morale et de religion tel que Christ nous l'a laissé, est le meilleur que le monde ait jamais vu, ou pourra probablement jamais voir ».

Jean Paul Richter dit de Christ :

« Le plus saint parmi les puissants, et le plus puissant parmi les saints, fit sortir de Ses mains percées des empires de leur gonds, fit sortir de son lit le courant de la civilisation, et continue à gouverner les âges ».

Lecky, l'historien incroyant, nous dit :

« Christ a exercé un influence si profonde qu'on peut vraiment dire que le simple récit de trois ans de vie active a fait plus pour régénérer et adoucir l'humanité que toutes les dissertations des philosophes, et toutes les exhortations des moralistes ».

Disraeli, un Juif de naissance, dit :

« Les rêves les plus fous de leurs rabbins ont été complètement dépassés. Jésus n'a-t-il pas conquis l'Europe et changé son nom en chrétienté ? Tous les pays qui refusent la croix se dessèchent, et le temps va venir, quand les vastes communautés et les myriades innombrables d'Amérique et d'Australie, considérant l'Europe comme l'Europe maintenant considère la Grèce, et se demandant comment une région si petite a pu accomplir de si grandes actions, trouveront de la musique dans les chants de Sion et du réconfort dans les paraboles de Galilée ».

Napoléon, qui certainement ne fut pas un chrétien professant, dit à ses compagnons d'exil à Ste Hélène :

« Je connais les hommes ; je vous dit que Jésus Christ n'était pas un simple homme ... Tout en Lui m'étonne. Entre Lui et tout autre dans le monde, il n'y a aucun terme de comparaison. Il est vraiment un être par Lui-même. Ses idées et Ses sentiments, les vérités qu'Il annonce, Sa manière de convaincre, ne peuvent être expliqués ni par l'organisation humaine ni par la nature des choses. Sa naissance et l'histoire de Sa vie ; la profondeur de Sa doctrine, qui se saisit des pires difficultés, et leur trouve la solution la plus admirable ; Son Évangile, Son apparition, Son empire, Sa marche au travers des âges et des royaumes ; tout est pour moi un prodige, un mystère insoluble, qui me plonge dans des rêveries dont je ne peux m'échapper ; un mystère qui est là devant mes yeux et que je ne peux ni nier ni expliquer. Ici je ne vois rien d'humain ».

Theodore Parker, bien connu en Amérique pour son incrédulité, écrivait :

« Mesurez Jésus par l'ombre qu'il a projetée sur le monde ; non, plutôt par la lumière qu'Il y a versée. Nous dira-t-on qu'un tel homme n'a jamais vécu ? que toute cette histoire n'est qu'un mensonge ? Supposez que Platon et Newton n'aient jamais vécu. Qui donc, alors, fit leurs œuvres et pensa leurs pensées ? Il a fallu un Newton pour forger un Newton. Quel homme pourrait avoir fabriqué un Jésus ? Personne d'autre qu'un Jésus. »

Ce ne sont là que quelques déclarations remarquables d'hommes remarquables. Si le récit de Christ sous la plume des quatre évangélistes peut produire de telles pensées, ce sont des preuves évidentes que le Livre est inspiré, et s'il est inspiré, tout ce qui est dit de Christ est vrai.

Ces grands hommes ont beaucoup dit, mais pour être logiques ils auraient dû aller plus loin, car si ce qu'ils disent est vrai, Christ fut un homme bon, le meilleur que le monde ait jamais vu ; c'est pourquoi, tout ce qu'Il a revendiqué pour Lui-même doit être vrai, car un homme bon ne peut pas se laisser aller à la tromperie la plus basse et la plus cruelle que ce monde ait jamais vue, à savoir de revendiquer être Dieu quand on ne l'est pas. Il dit :

« Avant qu'Abraham fût, je suis » (Jean 8:58).

Nous nous souvenons de la joie fervente avec laquelle un homme vint nous remercier d'être délivré d'un système d'erreurs niant la Divinité du Fils de Dieu, et son émerveillement lorsqu'il disait :

« Ce fut ce verset qui me délivra : et maintenant glorifie-moi, toi, Père, auprès de toi-même, de la gloire que j'avais auprès de toi AVANT que le monde fût » (Jean 17:5).

Combien est-il vrai que Christ prouve la Bible et que la Bible prouve Christ — une Personne infaillible et un Livre inspiré. Que nous ne doutions jamais ni de l'Un ni de l'autre.

6 **Chapitre 6 — Remarques de conclusion**

L'apôtre Paul, écrivant à Timothée, a indiqué les caractéristiques des « derniers jours ». Il a énuméré ce qui se développerait dans le monde dans ces temps fâcheux, et notamment « les hommes égoïstes, avares, vantards, hautains, outrageux, etc. » (2 Timothée 3:2) ; à cette liste, l'apôtre a ajouté un qualificatif significatif et sinistre :

« ayant la forme de la piété, mais en ayant renié la puissance. Or DÉTOURNE-TOI DE TELS GENS » (2 Timothée 3:5).

« La forme de la piété » n'est pas la piété. Il est terrible de penser que Satan, qui lança il y a des années l'attaque contre la vérité par des gens ouvertement incroyants comme Tom Payne, Charles Bradlaugh, et Col. Ingersoll, est maintenant capable de saper la forteresse de l'intérieur. Nous trouvons des directeurs et des professeurs de facultés théologiques, des évêques, des doyens, des ecclésiastiques, des ministres, — tous ces gens prêchant maintenant les vues de Tom Payne depuis toutes les chaires disponibles dans les facultés ou les églises de toute part. Il est malhonnête de recevoir des honoraires pour professer la défense et la prédication de l'évangile, quand on passe son temps à détruire la foi des élus de Dieu, et à renverser au lieu d'édifier.

Quelle condamnation effroyable sera la leur ! Que Dieu aie pitié d'eux, et ouvre leurs yeux avant qu'il ne soit trop tard. Hélas ! ceci ne pourra jamais défaire le mal opéré dans les esprits de ceux qui sont tombés sous leur influence, mais ils peuvent obtenir miséricorde pour eux-mêmes par la repentance, et prouver leur repentance en cherchant avec vigueur à annuler leur mauvais travail autant qu'ils peuvent.

Il est hors de doute qu'un grand conflit est imminent. Il y en a des signes de partout. Par exemple, l'association des soldats chrétiens a rompu ses liens avec l'Union Chrétienne de Jeunes Gens (Y.M.C.A.), à cause de son insanité et de sa mondanité flagrantes. Il y a eu une sécession d'avec cette Union Chrétienne de Jeunes Gens pour des raisons similaires, avec formation de « l'Alliance Chrétienne des Femmes et des Filles ». Il y a aussi eu sécession d'avec la Société Missionnaire de l'Église, et départ de missionnaires et souscripteurs chrétiens qui ont formé la Société Missionnaire des Hommes d'Église Bibliques. Encore une autre scission de ce genre a eu lieu d'avec la Société Missionnaire Baptiste, les sécessionnistes se réunissant sous la forme de « L'Auxiliaire Baptiste de l'Association Biblique Missionnaire ».

Un mot ancien a été récemment remis en vigueur et mis en avant. Il est utilisé pour décrire les chrétiens qui croient en une Bible inspirée et en un Christ infaillible, qui croient en la déité du Fils de Dieu et Sa vraie humanité, Sa naissance virginale, Sa mort expiatoire, Sa résurrection glorieuse, et Sa seconde venue. On les appelle les Fondamentalistes.

La scission entre Modernistes et Fondamentalistes devient de plus en plus marquée, et des mouvements se mettent sur pied qui, croyons-nous, finiront par former un camp de Modernistes d'un côté, et un camp de Fondamentalistes de l'autre. Les Fondamentalistes n'ont pas d'autre choix que de se séparer des Modernistes, s'ils veulent être loyaux à leur Seigneur et s'incliner devant l'Écriture. Comment un vrai chrétien pourrait-il s'asseoir sous les blasphèmes des enseignements Modernistes ?

L'Écriture, que nous avons déjà citée, est très claire.

« DÉTOURNE-TOI DE TELLES GENS » (2 Timothée 3:5).

Nous lisons encore :

« Or, dans une grande maison, il n'y a pas seulement des vases d'or et d'argent, mais aussi de bois et de terre ; et les uns à honneur, les autres à déshonneur. SI DONC QUELQU'UN SE PURIFIE DE CEUX-CI, il sera un vase à honneur, sanctifié, utile au maître, préparé pour toute bonne œuvre » (2 Timothée 2:20-21).

« Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les incroyants ; car quelle participation y a-t-il entre la justice et l'iniquité ? ou quelle communion entre la lumière et les ténèbres ? et quel accord de Christ avec Bélial ? ou quelle part a le croyant avec l'incroyant ? et quelle convenance y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles ? Car vous êtes le temple du Dieu vivant, ... « C'EST POURQUOI SORTEZ DU MILIEU D'EUX, ET SOYEZ SÉPARÉS, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et moi, je vous recevrai » (2 Corinthiens 6:14-17).

« C'est pourquoi, ainsi dit l'Éternel : ... si tu sépares ce qui est précieux de ce qui est vil, tu seras comme Ma bouche. Qu'ils reviennent vers toi, MAIS TOI NE RETOURNE PAS VERS EUX » (Jérémie 15:19).

Il est clair que l'Écriture est assez explicite. Que chaque chrétien agisse en conséquence. En le faisant, ils se délivreront eux-mêmes, et seront en aide aux autres. Combien restent dans des relations ecclésiastiques plus que douteuse avec la fausse excuse qu'ils peuvent faire plus de bien en restant dans ce qui est corrompu qu'en en sortant ? Soyons gouvernés par l'Écriture, et non pas par nos propres pensées. L'Écriture est plus sage que nous ne le sommes.

Il nous semble que les choses sont en train de se développer selon Apocalypse 3:7-22. On y voit l'église Philadelphienne, avec peu de force, gardant la Parole de Christ et ne reniant pas Son nom, et ayant la promesse d'être enlevée à la seconde venue de Christ ; tandis qu'une menace pèse sur l'église Laodicienne, elle qui se vante de ses richesses et de son absence de besoin ; cette menace est que, n'étant ni froide ni bouillante, mais tiède, elle va être vomie de la bouche de Christ.

Certainement quand Christ viendra, tous les vrais Fondamentalistes, c'est-à-dire tous les vrais chrétiens qui se reposent sur les principes fondamentaux de la foi chrétienne, seront enlevés, parce qu'ils appartiennent à Christ et qu'ils reposent leurs âmes sur Son œuvre accomplie et sur Sa précieuse parole.

Mais il est non moins certainement que les Modernistes, qui vont jusqu'à refuser la déité de Jésus, Son œuvre expiatoire, et qui enseignent qu'il était ignorant et faillible, et qui jettent le doute sur Sa précieuse parole, ne seront pas enlevés, mais par le fait même qu'ils seront laissés en arrière, ils seront vomis de la bouche de Christ. Pensée solennelle et terrible !

Nous avons l'espoir, et nous croyons que beaucoup qui sont englués dans le Modernisme auront les yeux ouverts quand ils réaliseront jusqu'à quel point terrible il entraîne, jusqu'à une apostasie ouverte et effrontée, et qu'ils puissent malgré tout se retrouver dans les rangs des Fondamentalistes.

On est stupéfait de voir combien les Modernistes présument que l'érudition est toute de leur côté. Ils l'affirment tranquillement encore et toujours, si bien que finalement, l'érudit qui s'aventurerait à ne pas être d'accord avec eux, le fait au péril de détruire sa réputation d'érudit. Mais l'érudition n'est en aucun cas entièrement d'un seul côté. Nous pourrions donner de nombreux noms de Fondamentalistes qui sont aussi érudits que les hommes qui tournent en dérision leurs vues. Que personne ne soit troublé par ce postulat que l'érudition est toute d'un seul côté, ni par le mépris que les Modernistes déversent sur le terme de Fondamentalistes, en l'appliquant à tous ceux qui refusent l'enseignement des Modernistes.

Nous nous attendons à être accusés par les Modernistes de tenir un langage grossier et peu chrétien parce que nous dénonçons leurs enseignements blasphématoires. C'est la manière d'agir de ceux qui propagent les erreurs : au lieu de tenter de combattre ce qui est dit ou écrit contre eux, ils cherchent refuge dans la découverte de fautes de langage chez leurs opposants. Une telle conduite est de la dérobade pure et simple.

Mais ceci ne nous touche pas. Quand les fondements de la foi chrétienne sont en jeu, ce n'est pas le moment de mettre des gants de velours. L'affaire est ou ne peut plus sérieuse. Ce n'est pas une question d'opinion, mais de vie ou de mort. Quand des soldats vont à la bataille, ils ne mettent pas des gants blancs ni n'ont la fleur au fusil. Leur travail est dur et grave.

Nous sommes sérieusement exhortés dans l'Écriture à combattre pour la foi une fois enseignée aux saints (Jude 3), et nous cherchons à suivre cette injonction. Il n'y a pas de langage assez sévère pour condamner ces menaces mortelles. Il ne peut pas y avoir de quartier. Nous n'en attendons aucun et n'allons pas en donner.

Que Dieu garde et préserve de cette illusion effroyable les Siens qu'il aime, et qu'il leur donne grâce et puissance pour supporter la vérité et la défendre à tout prix.

Le sens et la valeur de l'Ancien Testament par Arend Remmers

tiré de «Vue d'ensemble de l'Ancien Testament», de A.Remmers.

Table des matières

- 1 L'Ancien Testament est la Sainte Écriture
- 2 L'Ancien Testament — un livre d'histoire
- 3 L'Ancien Testament — un livre d'images
- 4 L'Ancien Testament — un témoignage de Christ
- 5 Prophéties
- 6 Types
- 7 L'unité de l'Ancien et du Nouveau Testament

Beaucoup de lecteurs de la Bible trouvent l'Ancien Testament difficile. Plusieurs pensent qu'à l'exception des Psaumes et de quelques autres passages, il ne contient que des récits concernant des époques depuis longtemps révolues ; pour nous, ces textes revêtiraient aujourd'hui tout au plus une valeur historique. D'autres considèrent bien l'Ancien Testament comme les Saintes Écritures des Israélites, mais n'y voient rien de plus. Les chrétiens n'auraient besoin que du Nouveau Testament. De telles conceptions ne rendent pas justice à la vraie signification des Saintes Écritures de l'Ancien Testament. Ce dernier est la Parole de Dieu, autant que le Nouveau Testament.

1 L'Ancien Testament est la Sainte Écriture

Les livres de l'Ancien Testament ne constituent pas seulement la première partie de la Bible, telle que nous la connaissons en tant que chrétiens. Ils étaient, et ils sont de nos jours encore, les Saintes Écritures du peuple d'Israël, c'est-à-dire des Juifs. La Bible des Juifs se distingue de notre Ancien Testament uniquement par l'ordre des différents livres, et non par le contenu. Les Juifs orthodoxes gardent toujours les nombreuses ordonnances de la loi de Moïse, mais ils observent en outre une multitude d'autres traditions qui vont beaucoup plus loin que les commandements de Dieu dans la loi (comp. Marc 7:1-16).

En tant que peuple, Israël ne discerne pas que le Messie, promis dans l'Ancien Testament et attendu par la nation, est déjà venu en la personne de Jésus Christ. Ce rejet eut pour conséquence que Dieu ne put plus reconnaître Israël comme son peuple terrestre ni le traiter comme tel, et qu'il le mit de côté pour un temps. Aujourd'hui, les Juifs comme les nations ne peuvent être réconciliés avec Dieu que par la foi au Seigneur Jésus Christ et à son œuvre expiatoire ; ils appartiennent alors à l'assemblée (ekklésia) du Dieu vivant (1 Cor. 12:13 ; Gal. 3:28 ; Éph. 2:11-18 ; Col. 3:11). L'endurcissement dont Dieu a frappé Israël est décrit en détail dans les chapitres 9 à 11 de l'épître aux Romains.

En fait, ayant rejeté Christ et le message du Nouveau Testament, Israël ne peut plus comprendre correctement l'Ancien Testament. Paul écrit en 2 Corinthiens 3:14-16 à ce sujet : « Mais leurs entendements ont été obscurcis, car jusqu'à aujourd'hui, dans la lecture de l'ancienne alliance, ce même voile demeure sans être levé, lequel prend fin en Christ. Mais jusqu'à aujourd'hui, lorsque Moïse est lu, le voile demeure sur leur cœur ; mais quand il se tournera vers le Seigneur, le voile sera ôté ».

2 L'Ancien Testament — un livre d'histoire

L'Ancien Testament est aussi un livre d'histoire : il couvre la période s'étendant de la création du monde jusqu'à l'époque qui a suivi la captivité babylonienne, vers 400 av. J.C. environ. Mais c'est un livre d'histoire divin, et non pas humain. Les deux premiers chapitres de la Bible, où nous trouvons la description de la création du monde et des hommes, renferment des faits qui ne nous sont connus que par révélation, car aucun témoignage humain ne pouvait être alors apporté.

De même, la lecture des autres parties de l'Ancien Testament confirme que l'« histoire » dont il s'agit n'a pas été écrite selon les normes humaines. Dans ce livre, Dieu montre comment il voit les hommes. Depuis la chute, ceux-ci n'ont cessé de s'éloigner toujours davantage de Dieu. Lorsque leur péché et leur orgueil s'accrurent outre mesure, Dieu punit la race humaine d'alors par le déluge. Mais après ce jugement, les hommes ne tardèrent pas à s'éloigner de nouveau de Dieu.

Pourtant, parmi ces hommes, il s'en trouvait aussi qui craignaient Dieu et croyaient en lui. Les vies d'un Énoch, d'un Noé, d'un Abraham, n'ont peut-être pas laissé d'impression profonde dans le monde, mais Dieu a fait consigner la marche et la foi de ces croyants (comp. Hébr. 11).

De nombreux rois qui jouèrent un rôle important dans l'histoire du monde sont pratiquement tombés dans l'oubli, alors que d'autres, dont la mission ne fut que « secondaire », trouvèrent leur place dans la Bible, en raison des contacts qu'ils entretenirent avec Dieu ou son peuple. Ainsi, par exemple, le nom du roi Belshatsar est mentionné en Daniel 5, mais ne figure pas sur les listes officielles des monarques de Babylone. Or l'existence de ce souverain a été confirmée par la découverte d'un cylindre portant une inscription de Nabonid d'Ur, le père de Belshatsar.

La naissance et l'histoire du peuple d'Israël occupent la majeure partie de l'Ancien Testament. Dieu a choisi ce peuple par pure grâce, afin de donner à connaître sur la terre ses principes et sa volonté. Mais l'histoire d'Israël parle aussi de déclin, parce que l'homme gâte tout ce que Dieu lui confie. Même les prophètes, que Dieu envoyait continuellement à son peuple, ne purent pas enrayer cette tendance par leur ministère, rapporté en grande partie dans les livres prophétiques.

L'Ancien Testament décrit donc l'histoire de l'humanité et du peuple d'Israël sous le juste gouvernement de Dieu comme étant une longue période de rébellion et de déclin. Mais parallèlement, Dieu fait toujours briller sa grâce dans ces circonstances, et il montre aussi la foi de ceux qui se confiaient en lui.

3 L'Ancien Testament — un livre d'images

On trouve à plusieurs reprises, dans le Nouveau Testament, la mention selon laquelle l'Ancien Testament a été écrit également pour l'enseignement des chrétiens. Dans l'épître aux Romains, s'adressant aux croyants de Rome qui, pour la plupart, n'étaient pas issus des Juifs mais venaient d'entre les païens, l'apôtre Paul dit : « Car toutes les choses qui ont été écrites auparavant ont été écrites pour notre instruction, afin que, par la patience et par la consolation des écritures, nous ayons espérance » (Rom. 15:4). Les choses

« écrites auparavant » et les « écritures » désignent clairement l'Ancien Testament. Ce fait ressort premièrement de la citation d'un psaume donnée au verset 3 de ce chapitre 15. Deuxièmement, à l'époque de la rédaction de l'épître aux Romains (vers 58 apr. J.C.), il n'existait qu'un très petit nombre des textes du Nouveau Testament. Nous ignorons dans quelle mesure ils étaient alors répandus et connus. Troisièmement, l'expression grecque *hai graphai* employée ici pour les « écritures » n'est utilisée dans le Nouveau Testament que pour désigner les Saintes Écritures de l'Ancien Testament.

Dans sa première épître aux Corinthiens également, Paul se réfère très souvent à l'Ancien Testament. Au chapitre 9, verset 9, il cite une ordonnance du Deutéronome (25:4) : « Tu n'emmuselleras pas le bœuf qui foule le grain ». Au verset 10 il ajoute : « Car c'est pour nous que cela est écrit... », et il met en évidence ce verset, ainsi que les coutumes de ceux qui servaient au temple (v. 13), pour démontrer que, dans le domaine spirituel aussi, tout serviteur a droit à un salaire pour son activité.

En 1 Corinthiens 10:1 à 11, Paul rappelle, en guise d'avertissements, différents incidents datant de l'époque du pèlerinage d'Israël dans le désert. Il les commente de la manière suivante : « Or ces choses arrivèrent comme types de ce qui nous concerne, afin que nous ne convoitions pas des choses mauvaises, comme ceux-là aussi ont convoité » (v. 6). L'énumération de quatre autres péchés dans lesquels Israël tomba (l'idolâtrie, la fornication, la rébellion et les murmures) se termine par ces mots : « Or toutes ces choses leur arrivèrent comme types, et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints » (v. 11).

Les versets 21 à 31 de Galates 4 vont encore plus loin. Paul parle dans ce passage de Sara, la femme d'Abraham, et d'Agar sa servante, ainsi que de leurs fils Isaac et Ismaël ; et il dit expressément que ces choses doivent être prises dans un sens allégorique : ces personnes sont des images de la grâce et de la loi (v. 24). De la même manière, dans le chapitre 7 de l'épître aux Hébreux (v. 1-3), le roi Melchisédec est comparé à Christ, le Fils de Dieu. À cette occasion, la traduction et la signification de ses noms sont indiquées : roi de justice et roi de paix.

Ces passages du Nouveau Testament sont importants dans la mesure où ils nous donnent une « clé » inspirée par le Saint Esprit pour comprendre correctement l'Ancien Testament. Ce dernier renferme d'innombrables types ou « figures » qui font allusion à des personnes, des faits ou des événements du Nouveau Testament. Sous cet aspect, il est donc tout à fait justifié d'appeler l'Ancien Testament le « livre d'images » du Nouveau Testament. De nombreuses vérités, exposées doctrinalement et souvent sous une forme abstraite dans le Nouveau Testament, se trouvent déjà présentées en types dans l'Ancien Testament.

Ainsi par exemple, le sacrifice d'Isaac, au chapitre 22 de la Genèse, parle d'une manière très claire de Dieu « qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous » (Rom. 8:32). Le tabernacle dans le désert est une image appropriée de l'Assemblée (ekklésia) de Dieu aujourd'hui (Matt. 16:18 ; 1 Cor. 3:9-17). Et, comme nous l'avons vu, les quarante années de pèlerinage des Israélites dans le désert, avec toutes les tentations qu'ils rencontrèrent, parlent en figure de la vie chrétienne sur la terre et de tous les dangers qu'elle comporte.

Nous nous contenterons de ces quelques exemples. Ils montrent d'autre part différentes sortes de types dans l'Ancien Testament. On peut relever principalement les distinctions suivantes :

1. Les personnes : par exemple, Ève / l'Assemblée ; Joseph / Christ ; David / Christ.
2. Les objets : par exemple, l'arche / Christ ; le tabernacle / l'Assemblée ; les tables de la loi / la parole de Dieu.
3. Les lieux : l'Égypte / le monde ; le désert / nos circonstances terrestres ; Canaan / les lieux et les bénédictions célestes.
4. Les événements : Joseph vendu par ses frères / Christ rejeté par les Juifs ; les sacrifices d'animaux / l'œuvre de rédemption de Christ, etc.

Un principe fondamental s'impose en relation avec l'étude des types de l'Ancien Testament : n'allons jamais, dans leur interprétation, au-delà de ce que le Nouveau Testament nous révèle. Les types nous sont donnés pour illustrer d'une manière appropriée l'enseignement du Nouveau Testament par la pratique et pour la pratique.

4 L'Ancien Testament — un témoignage de Christ

Souignons cependant ce fait essentiel : l'Ancien Testament rend déjà témoignage du Seigneur Jésus. Le Seigneur lui-même dit aux Juifs en Jean 5:39 : « Sondez les Écritures, car vous, vous estimez avoir en elles la vie éternelle, et ce sont elles qui rendent témoignage de moi ». Il annonça ses souffrances aux disciples par ces paroles : « Voici, nous montons à Jérusalem, et toutes les choses qui sont écrites par les prophètes touchant le Fils de l'homme seront accomplies : car il sera livré aux nations ; on se moquera de lui, et on l'injuriera, et on crachera contre lui ; et après qu'ils l'auront fouetté, ils le mettront à mort ; et le troisième jour il ressuscitera » (Luc 18:31-33). Puis, le jour de sa résurrection, lorsque le Seigneur se mit à marcher avec les deux disciples accablés qui se rendaient de Jérusalem à Emmaüs, il finit par leur dire : « Ô gens sans intelligence et lents de cœur à croire toutes les choses que les prophètes ont dites ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses, et qu'il entrât dans sa gloire ? Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliquait, dans toutes les écritures, les choses qui le regardent » (Luc 24:25-27). Au soir de ce même jour, le Seigneur apparut à tous ses disciples. À cette occasion, il dit : « Ce sont ici les paroles que je vous disais quand j'étais encore avec vous, qu'il fallait que toutes les choses qui sont écrites de moi dans la loi de Moïse, et dans les prophètes, et dans les psaumes, fussent accomplies. Alors il leur ouvrit l'intelligence pour entendre les écritures. Et il leur dit : Il est ainsi écrit ; et ainsi il fallait que le Christ souffrît, et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, et que la repentance et la rémission des péchés fussent prêchées en son nom à toutes les nations, en commençant par Jérusalem » (Luc 24:44-47).

Ainsi donc, non seulement les prophètes, mais toutes les écritures de l'Ancien Testament rendent témoignage de Christ et de son œuvre ! La division dont le Seigneur se sert en Luc 24:44 pour désigner l'ensemble de l'Ancien Testament : la loi de Moïse, les prophètes et les psaumes, correspond exactement à la classification judaïque : la loi, les prophètes, les écritures (torah, nebiim, ketubim avec les Psaumes comme premier et principal livre).

Dans leurs prédications, dès le début, les apôtres aussi s'appuyaient sur le fait que les écritures de l'Ancien Testament parlaient de Christ : Pierre en Actes 2:30, 31 ; 3:18, 22, 23 ; Philippe, au chapitre 8 (v. 35), et Paul dans les chapitres 17 (v. 2, 3) et 28 (v. 23).

5 Prophéties

Les prophéties concernant le Seigneur Jésus et son œuvre commencent dans le livre de la Genèse. Elles remplissent tout l'Ancien Testament et culminent dans les prophètes. On peut discerner en elles une progression manifeste des révélations.

La première déclaration prophétique relative au Seigneur Jésus est donnée dans le chapitre 3 de la Genèse (v. 15). Après la chute, Dieu lui-même dit au serpent : « Je mettrai inimitié entre toi et la femme, et entre ta semence et sa semence. Elle te brisera la tête, et toi tu lui briseras le talon » — une allusion claire à Golgotha ! (Comp. Hébr. 2:14.)

Au chapitre 22 de la Genèse, Abraham reçut de Dieu la promesse suivante : « Et toutes les nations de la terre se béniront [ou : seront bénies] en ta semence » (v. 18). Selon Galates 3:16, cette semence (descendance) d'Abraham n'est personne d'autre que Christ !

Le patriarche Jacob fut l'homme qui exprima la première prophétie relative au Seigneur Jésus. Dans la bénédiction qu'il prononça sur son fils Juda, Jacob dit : « Le sceptre ne se retirera point de Juda, ni un législateur d'entre ses pieds, jusqu'à ce que Shilo [« celui qui

apporte la paix » ou « Dominateur »] vienne ; et à lui sera l'obéissance des peuples » (Gen. 49:10). Déjà ici, nous trouvons l'annonce selon laquelle Christ sortirait de la famille de Juda.

Dans les Psaumes et les livres des prophètes, d'autres détails concernant la vie, les souffrances et la mort du Seigneur sont annoncés ; toutes ces prédictions ont déjà été réalisées. Michée 5:1 mentionne le lieu de sa naissance : Bethlehem, Daniel 9:25, l'époque de sa venue, et Ésaïe 7:14, sa naissance miraculeuse. De nombreux passages décrivent aussi sa gloire et son règne pendant le Millénium. Dans la dernière prophétie messianique de l'Ancien Testament, en Malachie 4:2, le Seigneur est appelé « le soleil de justice ».

6 Types

Dans la partie intitulée L'Ancien Testament — un livre d'images, nous avons déjà relevé un certain nombre de types, dont quelques-uns se rapportent au Seigneur Jésus. Ces types constituent un autre genre de témoignage rendu au Seigneur Jésus dans l'Ancien Testament.

Nous n'énumérerons ici que quelques-unes des innombrables figures de l'Ancien Testament dont l'explication est donnée dans le Nouveau Testament :

1. L'agneau pascal (Ex. 12 / 1 Cor. 5:7).
2. Le souverain sacrificateur (Héb. 2:17 ; 9:11 ; 10:11, 12).
3. L'arche de l'alliance et le propitiatoire (Ex. 25:10ss / Hébr. 9:4, 5 ; Rom. 3:25).
4. Le serpent d'airain (Nb. 21:9 / Jean 3:14).
5. Jonas trois jours dans le ventre du poisson (Jonas 2:1 / Matt. 12:40).

7 L'unité de l'Ancien et du Nouveau Testament

L'Ancien Testament n'est donc pas un simple document historique. Il renferme de nombreuses prophéties, les unes ayant déjà eu leur accomplissement, les autres attendant encore d'être réalisées. Il contient en outre une quantité surprenante de figures qui présentent des vérités du Nouveau Testament. Celles-ci devaient demeurer cachées aux lecteurs de l'époque ; elles ne peuvent être comprises qu'à la lumière de la révélation du Nouveau Testament. Mais le principal reste que, du début à la fin, l'Ancien Testament rend témoignage du Seigneur Jésus.

Ainsi l'Ancien et le Nouveau Testament forment une unité indissoluble. Sans la première partie de la Bible, d'importantes portions de la seconde seraient incompréhensibles. Le Nouveau Testament contient au moins 330 citations de l'Ancien (voir mon livre : Vue d'ensemble du Nouveau Testament : « Citations de l'Ancien Testament dans le Nouveau »). Ce fait prouve, d'un point de vue purement extérieur, l'étroite relation entre les deux parties de la Bible. De plus, de nombreux passages du Nouveau Testament mentionnent des événements ou des noms de l'Ancien Testament, sans pour autant qu'il s'agisse d'une citation textuelle.

Tout ceci confirme l'exactitude du vieux proverbe latin :

Novum Testamentum in Vetere latet Vetus Testamentum in Novo patet.

« Le Nouveau Testament est caché dans l'Ancien ; l'Ancien Testament est ouvert dans le Nouveau ».

À propos de la chronologie de l'Ancien Testament par A. Remmers

Tiré de p.31-36 de Vue d'ensemble de l'Ancien Testament

Ceux qui se penchent sur la chronologie de la Bible, de l'Ancien Testament en particulier, constatent avec étonnement que les différentes dates avancées par les chercheurs ne concordent souvent pas du tout. Sans doute, les plus récentes datations de l'histoire israélienne ne sont en général pas contestées, mais à mesure qu'on remonte dans le passé, les écarts s'accroissent.

Ainsi par exemple, la destruction de Samarie par Sargon d'Assyrie en 722 av. J.C. et celle de Jérusalem par Nebucadnetsar en 586 av. J.C. sont des faits historiques. Mais là aussi, il n'existe pas de certitude absolue relativement aux dates. On trouve aussi bien 723 ou 721 que 722 pour l'anéantissement de Samarie; et, concernant Jérusalem, les livres d'histoire indiquent également 587 et même 588 au lieu de 586.

Et si l'on remonte plus loin dans l'histoire du peuple d'Israël, jusqu'au temps des Juges, de Moïse et des patriarches, les différences selon la manière de calculer augmentent. Le lecteur de la Bible pourrait s'en étonner. Il pense peut-être que, vu le nombre élevé de dates contenues dans l'Ancien Testament, on devrait pouvoir établir sans difficulté un tableau chronologique complet. Mais qu'il essaie donc une fois, sur la base des livres des Rois et des Chroniques et en partant des dates indiquées comme marquant la fin des royaumes de Juda et d'Israël, d'additionner les années de règne des différents dominateurs qui se sont succédé, et de définir la date de la division du royaume (931/30 av. J.C.)! On constatera que l'établissement d'une chronologie de cette période relativement claire soulève à lui seul beaucoup de questions. Et plus on recule dans le passé, plus les problèmes se multiplient.

Quiconque s'intéresse à la chronologie de l'Ancien Testament doit être conscient de l'existence de différents facteurs, dont la connaissance s'avère indispensable pour étudier au mieux la question. Nous partons bien entendu du fait que les indications de temps données dans la Bible sont, elles aussi, inspirées par l'Esprit de Dieu et que, par conséquent, elles sont vraies: correctement comprises, il est donc impossible qu'elles se contredisent. Nous énumérons ci-dessous quelques-unes des difficultés à prendre en considération:

1. Dans les indications chronologiques couvrant de vastes périodes, le point de départ n'est pas toujours fixé d'une manière précise. En Exode 12 v. 40, nous lisons que les fils d'Israël habitèrent 430 ans dans le pays d'Égypte, tandis qu'en Galates 3 v. 17, ce même nombre d'années concerne l'époque allant de la confirmation de l'alliance avec Abraham jusqu'au don de la loi au Sinaï. Ces 430 ans englobent-ils dès lors le temps des patriarches, comme de nombreux chercheurs le pensent, ou se rapportent-ils uniquement — ce qui est plus vraisemblable — au séjour des douze tribus d'Israël en Égypte?

2. Dans l'Antiquité, il existait différentes méthodes de calcul pour établir la durée de règne d'un souverain. Dans certains cas, toutes les années depuis l'accession au trône étaient prises en considération; d'autres fois (la «manière babylonienne»), la première année, appelée «année de l'intronisation», n'entrait pas dans le calcul (comp. Dan. 1 v. 1 avec Jér. 25 v. 1).

3. Une autre question, pratiquement insoluble aujourd'hui, est de savoir si les mois d'une année entamée (par exemple au moment de l'intronisation ou avant la mort du monarque, respectivement à la naissance d'un descendant) étaient comptés comme une année complète ou non.

Le désir d'établir une chronologie biblique sans faille se heurte donc à un certain nombre de difficultés. Par conséquent, il n'est pas facile de déterminer si les registres généalogiques et les dates que nous trouvons dans la Bible nous ont été donnés à cet effet. Cela ne met nullement en question l'inspiration littérale des livres saints. Car si la parole de Dieu est inspirée par le Saint Esprit, les indications de dates le sont également. Dès lors, il convient de se demander non pas si les différentes données chronologiques sont

vraies, mais si elles sont complètes. Compte tenu des difficultés mentionnées ci-dessus, on pourrait conclure qu'en l'état actuel de nos connaissances, il n'est pas possible de dresser, sur la base de la parole de Dieu, une chronologie complète de l'humanité (*).

(*) Cette remarque s'applique également aux autres données bibliques, qu'elles soient historiques, géographiques ou du domaine des sciences naturelles. Toutes sont vraies et exactes, parce qu'elles procèdent de Dieu, le Créateur. Mais considérées d'un point de vue scientifique, elles ne sont certainement pas complètes, dans le sens qu'elles ne permettent pas de reconstituer des arrangements parfaits, si chers à l'homme !

Pourtant de nombreux chercheurs ont tenté d'établir un « arbre généalogique » de l'humanité, remontant jusqu'à Adam. La chronologie de l'évêque anglican Ussher (1580- 1656) est une des plus connues: selon celle-ci, la création d'Adam doit pouvoir être située en l'an 4175 av. J.C. Parmi les autres dates avancées, citons: 4220, 4046, 4004 av. J.C., etc. De l'autre côté, on trouve les archéologues qui ont adopté, à propos de l'origine de l'homme, les conceptions de la théorie de l'évolution, et ne reconnaissent pas l'inspiration littérale de la Bible. Pour eux, le livre de la Genèse ne contient que des mythes ou des légendes; les dates n'ont, à leur avis, qu'une valeur symbolique. Si les « chroniqueurs bibliques » ont calculé qu'Abraham doit être né en 2212, 2038 ou 1996 av. J.C., la critique biblique (pour autant qu'elle admette l'existence réelle du patriarche) situe sa vie au 15^e ou 14^e siècle av. J.C.

Au cours des 150 dernières années, les découvertes archéologiques et le déchiffrement de textes en écritures cunéiforme et hiéroglyphique ont contribué à élargir considérablement nos connaissances de l'Antiquité. De nombreux rapprochements avec la Bible en sont résultés. Remarquons en passant que, jusqu'à présent, jamais des recherches archéologiques sérieuses ne se sont trouvées en contradiction avec les données bibliques. Au contraire, l'archéologie n'a pu que constater la précision des indications historiques de la parole de Dieu; et plus d'une théorie qui infirmait les affirmations bibliques a été réfutée par l'archéologie et enterrée sans tambour ni trompette.

Pour ce qui concerne l'époque du Nouveau Testament, les détenteurs du pouvoir mentionnés (les empereurs Auguste, Tibère et Claude, ainsi que les gouverneurs des provinces romaines) peuvent être situés avec exactitude dans le temps, de sorte que cette période est délimitée très précisément. Il en va de même pour la dernière époque de l'Ancien Testament, c'est-à-dire le temps des royaumes de Grèce, de Perse, de Babylonie et d'Assyrie. Les estimations de l'histoire universelle correspondent exactement aux données de la chronologie biblique. Les difficultés commencent lorsqu'on remonte au-delà de 1000 av. J.C.

Avant la division du royaume d'Israël en 931/930 av. J.C., le roi Salomon régna pendant quarante ans. La quatrième année de son règne, vers 967/966 av. J.C., il posa les fondements du temple à Jérusalem. Ce moment correspond à la 480^e année après la sortie du peuple hors d'Égypte (1 Rois 6 v. 1), qui, par conséquent, se situerait aux alentours de 1446 av. J.C. Cela s'accorde avec l'indication selon laquelle, au temps du juge Jephthé, les Israélites habitaient déjà depuis 300 ans de l'autre côté du Jourdain (Juges 11 v. 26). Les « environ quatre cent cinquante ans » dont il est parlé en Actes 13 v. 18 à 20 peuvent aussi se rapporter à la période comprise entre la sortie d'Égypte (1446 av. J.C.) et le règne de David (vers 1000 av. J.C.) (voir p. 79, paragraphe c): « La chronologie du temps des Juges ». Toutes les autres indications de dates remontant au temps des Juges (que l'on ne peut d'ailleurs pas simplement additionner les unes aux autres), ainsi que celles concernant l'histoire d'Égypte, parlent en faveur d'une datation approximative de la sortie d'Israël hors d'Égypte vers 1446 av. J.C. déjà. D'aucuns évoquent une époque plus tardive, vers 1290 av. J.C., que l'on trouve aujourd'hui dans de nombreux livres d'histoire et ouvrages bibliques. Cette dernière hypothèse laisse beaucoup trop peu de temps à la période des Juges.

La durée du séjour du peuple d'Israël en Égypte fait également l'objet de diverses interprétations, même parmi les chercheurs fidèles à la Bible. Les principales raisons tiennent aux diverses indications de dates: tout le monde ne s'accorde pas sur leur signification et leur ordre.

En Exode 12 v. 40, nous lisons que les fils d'Israël habitèrent 430 ans en Égypte. Cela correspond aux 400 ans indiqués en relation avec Abraham (Gen. 15 v. 13) et avec Étienne (Actes 7 v. 6). Dans le chapitre 3 de l'épître aux Galates (v. 17), les 430 ans mentionnés entre la confirmation de l'alliance à Abraham et la loi ne peuvent pas être comptés depuis l'établissement de cette alliance avec le patriarche, mais ils doivent partir de la dernière confirmation de l'Éternel à Jacob (Gen. 46 v. 2-4). En outre, il est presque impossible qu'une famille de soixante-dix personnes devienne, dans un laps de temps inférieur à 400 ans, un peuple de plus de deux millions de personnes [Exode 12 v. 37]. (*)

(*) note Biblistique: il y a une autre difficulté en rapport avec Gen. 15 v.16 qui mentionne « en la quatrième génération, ils viendront ici [en Canaan] ».

Jacob était âgé de 130 ans (Gen. 47 v. 9) lorsqu'il descendit en Égypte (1876 av. J.C.). Le temps des patriarches se trouve ainsi étroitement lié à la sortie d'Égypte. D'après cela, Jacob serait né en 2006 av. J.C., Isaac en 2066 et Abraham en 2166.

Concernant l'époque antérieure à la naissance d'Abraham, pour les motifs évoqués ci-dessus, il convient d'être prudent quand on calcule à partir des données chiffrées de la Bible. Les résultats de telles supputations font apparaître de nombreuses différences. De plus les conclusions des recherches archéologiques sont souvent très éloignées des chronologies que nous connaissons. Il n'est guère possible aujourd'hui d'obtenir des réponses pleinement satisfaisantes aux nombreuses questions soulevées par les faits rappelés précédemment.

Aussi ne donnerons-nous pas d'indications de dates pour la période précédant les patriarches. La parole de Dieu nous présente bien une histoire complète de l'humanité du point de vue de Dieu, mais, en premier lieu, sous un aspect moral. Nous recevons, par conséquent, les données chronologiques comme étant exactes, mais en même temps nous mettons en garde contre les conclusions trop simplistes ou hâtives.

Chronologie du Pentateuque

L'année 966 av. J.C., celle de la construction du temple, servira de point de départ à ce tableau. Selon 1 Rois 6 v. 1, la sortie d'Égypte se situerait alors en 1446 av. J.C., et le verset 40 d'Exode 12 permet de dire que Jacob, âgé de 130 ans, est descendu en Égypte en 1876 av. J.C. (comp. Gen. 47 v. 1, 9).

Naissance d'Abraham	2166 av. J.C.	(Gen. 21 v. 5; 25 v. 7)
Voyage vers Canaan	2091 av. J.C.	(Gen. 12 v. 4)
Naissance d'Isaac	2066 av. J.C.	(Gen. 21 v. 5)
Naissance de Jacob	2006 av. J.C.	(Gen. 25 v. 26)
Mort d'Abraham	1991 av. J.C.	(Gen. 25 v. 7)
Naissance de Joseph	1915 av. J.C.	(Gen. 30 v. 22-24)
Mort d'Isaac	1886 av. J.C.	(Gen. 35 v. 28)
Joseph devant le Pharaon	1885 av. J.C.	(Gen. 41 v. 46)

Jacob descend en Égypte	1876 av. J.C.	(Gen. 47 v. 9)
Mort de Jacob	1859 av. J.C.	(Gen. 47 v. 28)
Mort de Joseph	1805 av. J.C.	(Gen. 50 v. 26)
Naissance de Moïse	1526 av. J.C.	(Deut. 34 v. 7)
Fuite de Moïse en Madian	1486 av. J.C.	(Actes 7 v. 23)
Sortie d'Israël hors d'Égypte	1446 av. J.C.	(Ex. 12 v. 40; Actes 7 v. 30)
Mort de Moïse ; Entrée d'Israël en Canaan	1406 av. J.C.	(Deut. 34 v. 7; 1 Rois 6 v. 1)

Les découvertes archéologiques de la mer Morte : Fantaisie ou histoire ? PAR André Lamorte

Bibliquest

Docteur en théologie + Docteur de l'Université de Strasbourg (Lettres)

© Édition originale, A.C.R.P.T. 1968

5^e édition 1993 par permission de Radio Réveil et Paroles de Vie, site chrétien existant depuis 1996 diffusant les émissions de Radio-Réveil et toute sorte de littérature chrétienne — 2022 Bevaix (Suisse)

Tables des matières

- 1 Préface
- 2 Propos Liminaire
 - 2.1 1947
 - 2.2 1951
- 3 Bilan Négatif
 - 3.1 Comment s'est édifée la thèse de la Communauté essénienne de Qumran ?
 - 3.1.1 La construction de la thèse
 - 3.1.2 La thèse utilisée pour ruiner la portée du christianisme
 - 3.2 Une hypothèse
 - 3.3 Quelles sont les sources historiques de ce que nous appelons : L'hypothèse de Qumran ?
 - 3.3.1 Les sources elles-mêmes
 - 3.3.2 (In)cohérence des sources
 - 3.3.3 Autres insuffisances de l'hypothèse
 - 3.3.4 Mais alors, direz-vous, que représente l'établissement de Qumran ?
 - 3.3.4.1 Première supposition :
 - 3.3.4.2 Deuxième supposition :
- 4 Bilan Positif
 - 4.1 Les manuscrits bibliques
 - 4.1.1 Lot du couvent Saint-Marc (Acquis par les États-Unis).
 - 4.1.2 Lot de l'Université hébraïque. À Jérusalem.
 - 4.1.3 Lot du Musée Rockefeller à Jérusalem
 - 4.2 Le manuscrit complet d'Ésaïe
 - 4.2.1 Comment se présente le rouleau d'Ésaïe ?
 - 4.2.2 L'ancienneté
 - 4.2.3 L'état de conservation
 - 4.3 Le manuscrit d'Ésaïe et la Bible
 - 4.3.1 Qualité du texte massorétique
 - 4.3.2 Le manuscrit complet d'Ésaïe postule l'unité d'auteur.
 - 4.4 Les cinq petits fragments du Lévitique
 - 4.5 Science et foi
- 5 Appendice et Conclusion
 - 5.1 Orthographe des noms de rois
 - 5.2 Les tablettes de Tell el Amarna
 - 5.3 Le chapitre 14 de la Genèse
 - 5.4 Les fouilles de Jéricho
 - 5.5 Les Hittites
 - 5.6 Ras Shamra
 - 5.7 Sodome et Gomorrhe
 - 5.8 Conclusion générale — L'archéologie ne fait que confirmer l'Écriture

1 Préface

L'honneur qui m'est fait d'écrire une préface pour l'édition du présent ouvrage me rappelle un souvenir : il y a quelques années, je faisais une conférence au quartier Latin et une auditrice qui avait vaguement suivi quelques cours du professeur Dupont-Sommer soutenait hautement que le Nouveau Testament n'était qu'une adaptation de la doctrine de Qumran et n'avait donc rien de surnaturel. Un tel exemple montre quels malentendus peuvent obscurcir l'esprit et constituer un obstacle à la foi en Jésus-Christ. Le Professeur Lamorte, avec la compétence que lui donnent ses nombreux travaux, écarte ici la théorie d'une origine essénienne du christianisme. Sans doute, tout n'a pas encore été dit sur la nature des occupants du site de Qumran en bordure de la mer Morte. L'auteur lui-même ne s'associe qu'avec réserve aux solutions proposées. Il ne lui est pas possible non plus dans le cadre restreint d'une brochure populaire d'examiner en détail les oppositions qui existent entre l'enseignement de Jésus-Christ et les textes de Qumran. Mais en lisant ces lignes, le croyant est conforté dans ses convictions : la foi chrétienne n'est pas une doctrine sectaire(*) qui aurait réussi, mais bien le résultat d'une intervention divine.

(*) Selon la fameuse phrase d'Ernest Renan : « Le christianisme est un essénisme qui a largement réussi ». (cité par André Dupont-Sommer, Les écrits esséniens découverts près de la mer Morte, Paris, 1959, rév. 1980).

Dans une seconde partie, nous sommes mis en présence des confirmations que les heureuses trouvailles faites dans les grottes donnent à notre confiance dans la valeur de l'Ancien Testament. Vu leur ancienneté, les rouleaux complets d'Ésaïe sont une preuve

frappante de l'exactitude remarquable du texte tel que nous l'avons reçu et constituent un sérieux argument pour la rédaction du livre entier par le prophète au 8^e siècle.

Diverses autres découvertes récentes sont ensuite passées en revue et complètent utilement les exposés précédents.

On accuse les évangéliques de choisir dans les résultats archéologiques ce qui va dans le sens de leurs convictions et de laisser de côté les autres. Il est certain que bien des récits bibliques n'ont pas reçu jusqu'à ce jour de confirmation — mais nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve —, que certains rapprochements que l'on avait crus concluants se sont révélés mal fondés et qu'occasionnellement, vu notre insuffisance, une découverte pourrait soulever des problèmes plutôt que d'en résoudre.

Nous ne ferons jamais l'économie de la foi lorsqu'il s'agit de croire à l'inspiration des Écritures. Il n'en reste pas moins que les découvertes de ces dernières années ont fait écrouler bien des théories avancées par certains critiques de la Bible.

Il est bon que le public le sache et nous sommes reconnaissants au Professeur Lamorte de nous aider à le savoir.

Nous devons être toujours plus convaincus que la Bible est d'un bout à l'autre la Parole de Dieu et que dans ces conditions elle est la vérité.

Jules Marcel Nicole

2 *Propos Liminaire*

Il convient de rappeler les faits ; deux dates sont, à cet égard, à retenir.

2.1 1947

Au mois de mars de l'année 1947, un jeune Bédouin, Muhammad ed-Dib, de la tribu Ta'amireh, lance quelques cailloux dans la fente située au flanc d'une des falaises de la région tourmentée et rocailleuse de Quirbeth-Qumran, au nord-ouest de la mer Morte, à 12 kilomètres au sud de Jéricho ; il entend un bruit spécial, comme celui de quelque chose qui se casse. Il venait de découvrir l'une des nombreuses grottes affectant cette région, la grotte d'Ain-Feshka, absolument inexplorée jusque-là, et, dans cette grotte, quelques jarres scellées et intactes, renfermant de très précieux manuscrits.

Le jeune berger, ignorant l'importance et la valeur de sa découverte, ne la divulgua pas. Le temps passa, mais l'affaire ne devait pas rester longtemps cachée, et, dès avril 1948, la publicité faite autour d'elle devait susciter un énorme mouvement d'intérêt ; d'autres découvertes eurent lieu entre 1947 et 1957, et, sans doute, cette région n'a-t-elle pas fini de livrer ses secrets : 180 grottes ont été explorées, dont une quinzaine constituaient des « cachettes à manuscrits » roulés dans des jarres selon le procédé indiqué dans le livre de Jérémie pour préserver de la destruction des documents précieux (Jérémie 32:14). De ces découvertes le grand archéologue américain W. F. Albright devait déclarer qu'elles étaient « les plus sensationnelles des temps modernes » ; l'on a pu souligner à leur sujet l'une des miraculeuses rencontres de l'Histoire, et parmi les plus extraordinaires, car c'est au moment même où le « peuple du Livre » retrouvait, avec sa terre, son indépendance nationale, que Dieu permettait la mise à jour de ces antiques manuscrits des Saintes Écritures.

Avec de nombreux fragments littéraires divers, furent trouvés des centaines de textes se rapportant à la plupart des livres de l'Ancien Testament. En dehors de la grotte A ou grotte 1 (Ain-Feshka), qui est la plus intéressante en raison de l'importance des manuscrits qui y ont été trouvés, dont un rouleau complet du Livre d'Ésaïe avec ses 66 chapitres, des fragments de ce même livre prophétique et du Lévitique, des portions de la Genèse, du Deutéronome, des Juges, de Samuel, d'Ézéchiel, des Psaumes, un commentaire des deux premiers chapitres d'Habakuk... La quatrième grotte déblayée en 1952 s'avérait, elle aussi, particulièrement riche ; on y découvrait également de nombreux textes représentant tout l'Ancien Testament, à l'exception du livre d'Esther, avec des commentaires sur les Psaumes, Daniel, plusieurs petits prophètes...

On comprend, dès lors, que ne se soit pas éteinte la vague d'enthousiasme qui, en 1947-1948, accueillit la découverte des manuscrits de la première grotte. Avec M. André Parrot, Directeur du Musée du Louvre et chef des Missions archéologiques de Mari et de Larsa, les archéologues et les hébraïsants déclaraient alors : « Il faudra sans doute réviser bien des conclusions de la Haute Critique ». Les amis de la Bible exultaient, ceux qui fidèles à la tradition juive et chrétienne se refusaient à accepter certaines présuppositions subversives de la science historique. Les Manuscrits de la mer Morte n'allaient-ils pas sonner le glas des détracteurs du texte sacré ?

2.2 1951

Hélas ! la critique, un moment bouleversée, veillait. Elle ne pouvait avouer sa défaite. S'il lui était difficile de s'inscrire en faux contre des documents trop clairs, du moins devait-elle tout tenter pour détourner les croyants, et les théologiens d'abord, de l'étude sérieuse de ces documents en créant un autre centre d'intérêt. L'occasion lui fut donnée en 1951 — c'est la seconde date à retenir — par la découverte des ruines du Quirbeth Qumran, à 3 kilomètres de la grotte d'Ain Feshka. Les fouilles commencèrent là en novembre 1951 et se poursuivirent jusqu'en 1956, mettant à jour un bâtiment communautaire comportant, avec tout un système d'approvisionnement en eau (aqueduc, citerne), un ensemble de pièces : une grande salle allongée considérée comme le scriptorium, le lieu de la rédaction des manuscrits, une salle de réunion, à la fois salle à manger et salle utilisée pour les ablutions, une « blanchisserie », et plusieurs chambres ; à proximité de là, un cimetière.

C'est en fonction de ces ruines que dès lors allait être interprété tout le contexte archéologique de la mer Morte. Le site de Qumran, déclarait-on, devait être un monastère, le monastère d'une secte juive, la secte des Esséniens, dont on irait jusqu'à faire l'inspiratrice du christianisme, et, dans cette ligne, les manuscrits de la grotte A (Ain-Feshka) et des autres grottes devaient sans doute constituer la bibliothèque dudit monastère.

Ainsi fut édiflée l'hypothèse à laquelle deux historiens notoires, l'anglais John Allegro(*) et le professeur André Dupont-Sommer, de la Sorbonne, ont attaché leur nom.

(*) Philologue et membre de la première équipe du Père R. de Vaux dont il se démarquera, John Marco Allegro suscitera une vive polémique dont il ne sortira pas indemne, sa thèse du Champignon sacré et la Croix — où il met en cause l'existence même de Jésus-Christ — finissant de le discréditer.

John Allegro va jusqu'à affirmer audacieusement, et sans la moindre preuve, que l'on peut ainsi replacer le christianisme dans ses véritables perspectives historiques et culturelles, en déclarant qu'il constitue « un épisode de l'extension de la religion des Mages depuis la Mésopotamie jusqu'à Rome » !(*)

(*) Planète N° 34, mai-juin 1967 pp. 156-157.

Dans cette hypothèse, remarquons-le, les Manuscrits n'interviennent que subsidiairement, dans la mesure seulement où ils peuvent apporter un atout plus ou moins plausible en faveur de la thèse ainsi développée. Des manuscrits d'une exceptionnelle importance, comme celui d'Ésaïe, ne sont même pas mentionnés en références.

Cette conception rejoint la conception déjà soutenue en 1921 par Edouard Schuré, qui imaginait Jésus, avant le début de son ministère, être allé longuement s'initier auprès des Esséniens : « Cela ressort, affirme cet auteur, non seulement des rapports intimes entre la doctrine de Jésus et celle des Esséniens, mais encore du silence même gardé par le Christ et les siens sur cette secte » (*).

(*) Edouard Schuré : Les grands initiés (Esquisse de l'Histoire secrète des religions), 1921, pp. 469-486.

L'ingénieuse hypothèse de John Allegro et du Professeur Dupont-Sommer ne viendrait-elle pas donner une apparence de vraisemblance à la conception de Schuré et lui communiquer comme un regain de jeunesse ? D'autre part, le grand public s'en tient encore le plus souvent à la troublante révélation de l'essénisme de Qumran, laquelle, à la faveur du mystérieux silence de nombreux archéologues sans passion et nettement sceptiques à son égard, comme à la faveur de la générosité de certaines revues à sensation, continue à semer le discrédit sur les origines du Nouveau Testament et du christianisme. Il n'existe absolument aucune preuve d'un contact quelconque entre une communauté essénienne et le Christ ou les premiers chrétiens. Il n'y a dans la doctrine essénienne aucune trace de ce qui forme la base du christianisme : l'incarnation, la rédemption par la mort de Celui qui était véritablement, et tout à la fois, le Messie, le Prophète et le Roi. C'est ainsi que l'Ancien Testament présente le Fils de l'Homme et le Serviteur souffrant(*). Divers ouvrages catholiques et protestants, même à l'usage de la jeunesse, n'en continuent pas moins à se faire l'écho de l'hypothèse de John Allegro et du professeur Dupont-Sommer.

(*) J. A. Thompson : La Bible à la lumière de l'Archéologie (Édition française, 1975), pp. 240-250.

« Dites-nous ce qu'il faut penser de la question de Qumran ? » « Expliquez-nous ce que peuvent bien devenir, dans l'affaire du monastère essénien, les grands manuscrits comme celui d'Ésaïe. » Ce sont des appels de ce genre qui nous sont fréquemment adressés. De son côté, un professeur catholique nous écrivait : « La question de Qumran est la plus importante qui puisse jamais être soulevée, puisqu'elle met en cause, avec la véracité de l'Évangile, la personne même du Christ... Et il y a des quantités d'hommes dont la foi demande à être assurée et rassurée. C'est pour cela qu'il importe de contrebalancer absolument l'influence néfaste des athées et même celle de certains exégètes et théologiens « dévoyés »... »

Nous sommes reconnaissants aux Éditions « PAROLES » de nous permettre de répondre, si imparfaitement que ce soit, à ces appels du grand public, et nous espérons que notre témoignage trouvera un écho et sera bénéfique à beaucoup de lecteurs, plus soucieux de la vérité que d'un parti pris pseudo-scientifique.

Dans cette démarche et ce témoignage, nous nous arrêtons d'abord sur l'hypothèse essénienne, c'est-à-dire sur ce que nous pouvons appeler le bilan négatif des découvertes de la mer Morte, pour envisager ensuite le bilan positif, autrement important : l'étude des manuscrits bibliques eux-mêmes, qui constituent une richesse non encore complètement inventoriée.

Professeur Daniel Vernet

3 Bilan Négatif

3.1 Comment s'est édifée la thèse de la Communauté essénienne de Qumran ?

3.1.1 La construction de la thèse

En opposition avec le judaïsme officiel caractérisé par une stricte discipline rituelle, sociale et morale, la communauté de Qumran se serait réfugiée dans cette région inhospitalière avoisinant la mer salée pour échapper à la fois à la persécution romaine et à la vindicte du Temple de Jérusalem.

La grotte A et les autres grottes aux manuscrits ne constituaient-elles pas les bibliothèques de la secte, refuges naturels d'ouvrages sacrés écrits ou copiés à Qumran, et qu'il s'agissait de mettre à l'abri de la destruction romaine ?

Appuyés sur le manuscrit : « Le Manuel de Discipline », daté du I^{er} siècle avant Jésus-Christ, qui fait état largement des règles d'une communauté juive sans l'identifier ; appuyés sur les fragments de l'Écrit de Damas qui, par leur conformité avec un écrit du même genre déjà connu depuis soixante-dix ans, permettrait d'identifier le chef de la secte, nos historiens n'avaient-ils pas découvert cette communauté essénienne, jusque-là fort mystérieuse, dont avaient écrit Philon, Plinie l'Ancien et Flavius Josèphe ?

Les ruines mises à jour depuis 1951 ne permettent-elles pas de reconnaître, nous dit-on, les piscines aux ablutions rituelles, d'immenses salles de travail avec les vestiges d'un scriptorium et, à côté de ces témoins de la vie religieuse et intellectuelle, des silos et des magasins, un four de boulanger, une laverie, des ateliers, des fours de potiers, des citernes et les canalisations destinées à les alimenter, en y conduisant l'eau d'Aïn Feshka ; bref, toutes les installations nécessaires à la vie matérielle d'une communauté isolée dans le désert ?

C'est Eléazar Sukenik, grand archéologue et autrefois Directeur au département d'archéologie de l'université hébraïque, qui a lancé la thèse de l'essénisme de Qumran. Mais c'est M. Dupont-Sommer, professeur à la Sorbonne, qui, par plusieurs ouvrages plus ou moins considérables, dont celui intitulé « Les Écrits esséniens découverts près de la mer Morte » et publié en 1959, a réussi à donner à la thèse de Sukenik son état historique et littéraire apparemment très habile et séduisant.

D'abord plus ou moins réservés sur les interprétations audacieuses qu'elle suggérait, les fouilleurs de l'École dominicaine (École biblique et archéologique de Jérusalem : RR. PP. de Vaux, Milik, Barthélémy, etc.) et des historiens catholiques ou protestants comme MM. Vermès, Vincent, Oscar Cullmann, adoptèrent cette thèse à partir de 1952.

Aujourd'hui, en dehors de quelques revues spécialisées, il est rare de découvrir dans nos journaux, ou dans des articles de vulgarisation, une note qui fasse opposition à M. Dupont-Sommer. Diverses personnalités du monde catholique ou protestant semblent avoir accepté, sans discussion, les conclusions du professeur de la Sorbonne.

3.1.2 La thèse utilisée pour ruiner la portée du christianisme

Si, selon l'avis du R. P. Barthélémy, la secte de Qumran ne se présentait que comme un mouvement précurseur assez distant du christianisme, son existence serait assez banale et inoffensive. Et nous pourrions, à la rigueur, laisser à ceux qui l'ont édifié la responsabilité d'un édifice dont les bases historiques apparaissent singulièrement contestables.

Mais nous nous trouvons en présence d'une thèse qui, si elle s'avérait exacte, ruinerait purement et simplement la portée intrinsèque du christianisme, sa propre originalité et, partant, le caractère spécifique de la révélation chrétienne.

Écoutons plutôt les déclarations de M. Dupont-Sommer, déclarations empruntées à diverses communications et à trois ouvrages : Aperçus préliminaires sur les Manuscrits de la mer Morte (1950), Nouveaux aperçus sur les Manuscrits de la mer Morte (1953), et enfin : Les Écrits esséniens découverts près de la mer Morte (1959, révisé en 1980).

M. Dupont-Sommer nous apprend que le christianisme est lié à l'essénisme par ses croyances et ses rites, et par la relation entre Jésus et un mystérieux Maître de Justice, chef de la secte de Qumran, qui serait mort martyr sous le grand prêtre Hircan II vers 64 avant Jésus-Christ, victime donc des autorités religieuses officielles de Jérusalem.

Il conviendrait de reconnaître entre le christianisme et l'essénisme une identité d'inspiration, ce qui signifie une influence essénienne sur le christianisme (celui-ci étant postérieur).

Certains thèmes spirituels du « Manuel de Discipline »(*) auraient été repris par le quatrième évangile, en particulier celui de la lutte entre les fils de la lumière et les fils des ténèbres ; le paulinisme aurait exploité les notions chères à la secte : héritage, péché, chair, armes spirituelles, tentation, vérités, ténèbres et lumière. La justification par la foi se trouverait chez les Esséniens : « Si je tombe par la faute de ma chair pécheresse, ma justification subsistera néanmoins par celle de Dieu et par sa justice éternelle. Par la justice et la vérité, Dieu m'a rendu juste et il expiera tous mes péchés par la plénitude de sa bonté » (Extrait du « Manuel de Discipline »).

(*) « Manuel de discipline » ou « Règle de la Communauté » de la secte, l'un des grands manuscrits de la grotte A. — La secte n'est pas identifiée.

Ressemblances frappantes, nous dit-on. Mais, remarquons au passage que c'est à Christ et à son oeuvre que Paul rattache notre justification et non à un Dieu caché auquel on refuse d'être le Dieu de Jésus-Christ.

Le modernisme, négateur de la Révélation chrétienne, rattachait le prologue de Jean sur le Verbe fait chair à la philosophie alexandrine. Désormais, nous dit-on, il faudrait le rattacher à la pensée juïvaïque de Qumran ; mais étant entendu que c'est Qumran qui est tributaire de la philosophie alexandrine.

Rien donc ne serait changé, et, soit directement soit par une secte interposée, le christianisme serait un corollaire de l'hellénisme.

Une telle assertion n'est-elle pas en flagrante opposition avec l'enseignement de saint Paul, et en particulier avec la première épître aux Corinthiens : « Les Juifs demandent des miracles, les Grecs cherchent la sagesse ; nous, nous prêchons Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les Grecs » (1 Corinthiens 1:22-23) ?

On nous dit encore que Jean-Baptiste (comme Jésus d'ailleurs), aurait subi l'influence des moines de Qumran. Sans doute n'aurait-il jamais été lui-même un Essénien de Qumran ; il ne vivait pas en communauté ; il ne pratiquait pas les purifications quotidiennes... mais il vivait dans la pauvreté et l'ascétisme, il résidait dans le désert proche de Qumran. Issu d'une famille sacerdotale, comme les Qumraniens, il fut hostile au culte établi. Son baptême, sur les bords du Jourdain, ne fut-il pas un rite d'initiation pareil aux bains mystiques pratiqués à Qumran ?

L'Église, que le Nouveau Testament déclare fille de la résurrection, mystiquement fondée par Jésus-Christ (Matthieu 16:18) et réellement née le jour de la Pentecôte, « l'Église chrétienne, écrit M. Dupont-Sommer, s'enracine, à un degré que nul n'aurait pu soupçonner, dans la secte juive essénienne » (Les Écrits esséniens découverts près de la mer Morte, pp. 28-29). « Elle a emprunté à celle-ci, ajoute-t-il, une bonne part de son organisation et de ses rites, de ses doctrines et de ses « modèles de pensée », de son idéal mystique et moral » (op. cit. p. 386).

Qu'il s'agisse de la vie communautaire, de la constitution de la primitive Église, de la conception même de l'Église, des rites fondamentaux du baptême et de l'eucharistie, du Sermon sur la montagne, des écrits de l'apôtre Paul ou de l'Évangile johannique, des doctrines fondamentales de la justification et de la prédestination, des croyances au Messie et à la fin du monde, c'est dans la secte de Qumran — et non dans le Nouveau Testament — qu'il faudrait en chercher l'origine (op. cit. p. 387). On est même allé jusqu'à soutenir, à propos de la date de la dernière Cène, que Jésus et ses disciples, pour la célébration des fêtes religieuses, suivaient non pas le calendrier de la synagogue officielle, mais un calendrier tout à fait différent, le calendrier même qui réglait la vie liturgique de la communauté de Qumran (Cf. A. Jaubert, La Date de la Cène, Paris 1957 ; Dupont-Sommer, op. cit. p. 388).

Il semble qu'on ne peut guère aller plus loin pour tenter de prouver les affinités étroites entre Jésus et ses disciples d'une part, et la secte des Esséniens d'autre part.

Il y a pourtant plus fort encore : le Maître de Justice de la secte, personnage exceptionnel par sa piété, par ses souffrances subies de la part des prêtres officiels, et par sa mort héroïque (on nous demande de nous rapporter ici au manuscrit appelé commentaire d'Habakuk), ce personnage mort martyr vers 64 avant Jésus-Christ, serait le véritable héros d'Ésaïe 53. Jésus n'aurait pu, 95 ans plus tard, que s'attribuer une prophétie qui s'appliquait directement au chef de Qumran.

M. Dupont-Sommer, à l'endroit de ce Maître de Justice, n'hésite pas à parler d'incarnation, de rédemption et de parousie. Il ne manque guère que la résurrection et l'ascension ! « Le Maître galiléen (Jésus), déclare M. Dupont-Sommer, apparaît, à bien des égards, dans le Nouveau Testament, comme une étonnante réincarnation du Maître de Justice » (Nouveaux Aperçus, 1956).

On croit rêver ! Et nous saisissons ici jusqu'à quel point la thèse de l'essénisme de Qumran, qui fait de Jésus un simple imitateur du chef de la secte, est tendancieuse et subversive.

Coéquipier des quelques spécialistes chargés de déchiffrer et diffuser les manuscrits à Jérusalem,

M. John Allegro a apporté le concours de son autorité à M. Dupont-Sommer. Nous ne pouvons le passer sous silence.

M. Allegro est un théologien qui s'intéresse à la religion « en tant que phénomène humain ». Il a écrit de nombreux articles ainsi qu'un livre faisant la synthèse de ses conclusions sur l'essénisme et le christianisme. Bornons-nous à signaler un article paru sous sa signature dans la revue « Planète ». N° 32, pp. 73 à 89 : « Le Nouveau Testament serait un document faussé ».

J. Allegro a adopté la thèse de Dupont-Sommer sur la communauté essénienne de Qumran, et son article est un réquisitoire impitoyable contre la spécificité des origines du Nouveau Testament. Se fondant exclusivement sur les manuscrits de son choix, il se donne beaucoup de mal pour tenter de démontrer les apports esséniens relevés dans le Nouveau Testament, et pour prouver que les apôtres et Jésus lui-même portaient des noms esséniens. « On doit donc voir, écrit-il, dans la secte dont sont issus les manuscrits des grottes de Qumran la matrice même du christianisme »(*). Il s'étonne alors que cette secte soit passée sous silence dans les évangiles. C'est là pour lui la preuve du sectarisme du Nouveau Testament qui, par ailleurs, aurait travesti l'apport essénien, l'utilisant à des fins nouvelles(**).

(*) Planète, no 32, p 78.

(**) Planète, no 32, p 79.

L'abbé Carmignac, hébraïsant notoire, fondateur de la Revue de Qumran, a répondu avec pertinence à John Allegro. Voici quelques lignes de sa réponse. Nous les citons d'autant plus volontiers qu'elles émanent d'un savant qui accepte le principe d'une communauté essénienne :

« Un tel raisonnement, écrit l'abbé Carmignac(*), s'effondre de lui-même quand on sait que les textes de Qumran, eux non plus, ne parlent jamais des Esséniens et de l'essénisme... Quand il (M. Allegro) nous avertit que ses autres recherches aboutissent à « des résultats non moins spectaculaires », nous sourions. Et nous sourions plus encore quand nous lisons vers la fin de son exposé : « Avec l'essénisme, la chose est maintenant suffisamment éclaircie... nous sommes dans le monde de la magie noire, de la nécromancie, des rites de sacrifices, des techniques secrètes de ventriloquie »(**).

(*) Planète, no 34, p 152.

(**) Planète, no 32, p 82.

Dans tout son article, M. J. Allegro a voulu prouver que le christianisme se réduirait à l'essénisme. Maintenant il affirme, sans le prouver, que l'essénisme se réduit à la magie et au charlatanisme... Bien au contraire ! Quiconque lit avec soin les textes de Qumran est frappé par la pureté et l'intensité de la vie religieuse qu'ils expriment. Et quiconque possède une connaissance un peu approfondie de l'essénisme et du christianisme reconnaît sans peine que l'essénisme, si noble qu'il soit par certains aspects, est encore loin d'atteindre à la religion révélée par Jésus-Christ »(*).

(*) Planète, no 34, p 155.

Le texte de l'abbé Carmignac souligne les contradictions de la thèse de M. Allegro en même temps que le caractère fort subjectif de son argumentation historique et exégétique dont le but évident est de ruiner, avec la spiritualité de l'essénisme, la révélation néotestamentaire qui en serait issue. Mais l'abbé Carmignac ne se contredirait-il pas lui aussi en posant, d'une part, la réalité d'une secte essénienne de Qumran et en affirmant d'autre part, que les textes de Qumran ne se donnent jamais comme des textes esséniens, et

que « le terme essénien » ne nous est parvenu que par des sources grecques ?(*) Que divers courants dans le judaïsme contemporain, à l'instar de Sukenik, prennent à leur compte la thèse de MM. Dupont-Sommer et Allegro, rien de surprenant. D'autant que cette thèse, avec le fameux Maître de Justice de la secte, justifie pour les tenants exclusifs de l'ancienne alliance, l'économie de Jésus-Christ.

(*) Planète, no 34, p 152.

Mais que des croyants, catholiques et protestants, l'adoptent à leur tour sans discussion, voilà qui ne laisse pas de nous surprendre ! Car il s'agit, en définitive, de savoir si la construction extrêmement habile de l'essénisme de Qumran repose sur des bases historiquement inattaquables.

3.2 Une hypothèse

En réalité, et Dieu merci, la thèse de l'essénisme de Qumran n'est qu'une hypothèse, une séduisante construction de l'esprit. C'est ce que nous voudrions essayer de démontrer maintenant.

Disons d'abord que, en face des noms de savants que nous avons cités et qui partagent l'opinion de Sukenik et de Dupont-Sommer, il faut placer les noms d'autres savants notoires (archéologues, sémitisants, historiens) qui se sont toujours refusés à adopter cette hypothèse. Citons : Edouard Dhorme, l'orientaliste français ; Jérôme Carcopino, le grand historien du monde romain ; René Dussaud, qui l'a fortement combattue dans un article posthume paru dans Syria en 1958 ; André Parrot, directeur du Musée du Louvre, directeur des fouilles françaises de Mari (Cf. Le Musée du Louvre et la Bible, p. 149, note I) ; le professeur Millar Burrow ; enfin, pour ne citer que les plus éminents, Del Médico, le savant orientaliste qui découvrit le secret de la langue hittite, et dont les deux livres : L'Énigme des Manuscrits de la mer Morte (1957) et Le Mythe des Esséniens (1958), apportent, à l'encontre de la fameuse hypothèse, une argumentation solide et impressionnante.

3.3 Quelles sont les sources historiques de ce que nous appelons : L'hypothèse de Qumran ?

3.3.1 Les sources elles-mêmes

Ces sources se réduisent pratiquement à trois auteurs : le philosophe Philon d'Alexandrie, le naturaliste Pline l'Ancien, et l'historien juif Flavius Josèphe.

Que faut-il penser de ces références ?

- Philon (30 ans avant Jésus-Christ à 40 après Jésus-Christ), qui vivait en Égypte, qui ne savait pas l'hébreu et n'alla jamais en Judée, décrit les vertueux Esséens (c'est ainsi qu'il dénommait les Esséniens). Il les montre vivant en Palestine, dans les villages, fuyant les grandes villes à cause de l'immoralité des habitants. « Nul Esséen ne prend femme, écrit-il. Ce sont des apiculteurs ou des agriculteurs »(*)

(*) « Philonius Judaei Opera », édition Magney, London, 1742, pp. 457-459.

- Pline l'Ancien (qui mourut en 79 après Jésus-Christ). C'est lui qui inventa l'habitat des Esséniens dans la région la plus inhospitalière du monde(*), « à l'occident de la mer Morte » : « C'est là, dit-il, que des hommes, fatigués de la vie, venaient finir leurs jours à l'ombre des palmiers, dans une communauté sans femmes, ayant renoncé à tout ce qui touche à Vénus ».

(*) « Histoire naturelle » l. 17.

- Flavius Josèphe (qui écrivit son premier ouvrage : « Guerre juive », vers 70 de notre ère), dans la traduction grecque de son oeuvre(*), nomme les Esséniens à côté des Pharisiens et des Sadducéens ; décrit surtout leur vie ascétique et communautaire à l'exception d'une catégorie spéciale, dont il fait aussi mention et qui pratiquait le mariage (cf. Guerre juive II, VIII). Et, s'il ne les condamne pas au célibat, en fait des misogynes « dressés contre le dévergondage des femmes et convaincus qu'aucune d'elles ne conserve sa foi en un seul homme ». Ils n'ont pas une ville unique, dit-il, mais en chaque ville, ils forment à plusieurs une colonie. Ils voyagent beaucoup. — Josèphe insiste longuement sur le programme de leur journée, sur leurs vertus, sur les livres qu'ils pratiquent, sur l'admission dans la secte, sur leur serment et leur discipline. Il parle de leurs croyances, sur l'immortalité de l'âme et l'au-delà.

(*) Par B. Niese, vol VI (Berlin 1895) ; traduction française par R. Harmand, in « Oeuvres complètes de Josèphe » p. 5. Paris, Leroux, 1901 : Flavius Joseph : « Histoire ancienne des Juifs » et « La guerre des Juifs contre les Romains 66-70 ap. J.-C ». (Réédition française 1968 aux Éditions LIDIS pp. 557 et 557 et 707-713).

3.3.2 (In)cohérence des sources

Ici, quelques observations s'imposent :

1. — Nous constatons un désaccord entre nos trois historiens quant à la profession des Esséniens et à leur habitat : pour Philon, il s'agirait d'agriculteurs ou d'apiculteurs dispersés dans les villages palestiniens. Pour Pline, il s'agirait de vieillards à la retraite qui achèveraient leurs jours « à l'ombre des palmiers », et cela dans une région malsaine et aride dont la fertilité au premier siècle ne saurait être prouvée. Pour Josèphe, il s'agirait bien d'une secte, avec sa discipline rigide et communautaire, mais d'une secte dispersée en plusieurs colonies à travers la Palestine.

Des trois auteurs, un seul donc, Pline l'Ancien, parle d'un habitat unique à proximité de la mer Morte.

2. — Il y a accord entre les trois auteurs sur un point seulement : la vertu des Esséniens, leur continence et leur célibat. Mais cet accord est très important.

Car si les Esséniens étaient célibataires, on ne comprend pas pourquoi le cimetière qui avoisine les ruines de Qumran (qu'on dit être leur cimetière), et qui contient 1100 tombes, compte un pourcentage important de femmes et d'enfants !

3. — D'après Philon, les Esséniens étaient voués à la pauvreté. Or, selon un rouleau de cuivre ramassé dans la grotte 3, les gens de Qumran auraient été à la tête d'une fortune colossale, quelque 200 tonnes d'or et d'argent ! (qu'on n'a d'ailleurs pas retrouvées).

4. — Quant au témoignage de Josèphe, il importe d'en constater les contradictions et de ne pas y ajouter foi sans contrôle sérieux.

Contradiction entre « La guerre juive », qui laisse entendre que certains Esséniens étaient mariés, et « Les Antiquités judaïques »(*) qui affirme qu'aucun ne prenait d'épouse.

(*) Livre XVIII, ch. 1 — texte grec du vol. III de l'édition Niese (Berlin 1882). Voir aussi réédition française des oeuvres de Flavius Josèphe 1968 : cf. 557 et 712.

D'autre part (et c'est ici que s'expliquent surtout nos réserves), des trois versions de l'oeuvre de Josèphe, seule la version grecque, celle précisément qu'a utilisé M. Dupont-Sommer (*), fait mention des Esséniens. Le Yossipon hébreu n'en parle pas ; la version latine (l'Hégésippe) n'en parle pas davantage. N'est-il pas normal de présumer que la version grecque (la seule des trois qui parle des Esséniens) a subi des interpolations ? Et n'est-il pas pour le moins étrange que les partisans de l'essénisme de Qumran n'aient jamais fait état que de cette version ?

(*) Les Écrits esséniens, p. 37.

Voilà les sources dites historiques de la thèse de Qumran. Comprenez-vous que nous puissions la qualifier de « construction de l'esprit » ?

3.3.3 *Autres insuffisances de l'hypothèse*

Il convient d'ailleurs de formuler encore trois remarques :

1. — Les Esséniens ne sont jamais nommés dans les manuscrits où l'on prétend que se trouvent consignées les règles de leur communauté : Commentaire d'Habakuk, Manuel de discipline.

2.— Comment a-t-on pu identifier le Maître de Justice dont M. Dupont-Sommer fait un proto-Christ ? Cette identification repose sur des manuscrits (non en parchemin, mais sur papier) découverts en 1896 dans la genizah d'une synagogue qaraïte du Caire par Salomon Schecter, maître de conférences à Cambridge, et publiés par celui-ci en 1910. Ces manuscrits, appelés d'abord « fragments zadokites », reçurent plus tard le titre d'Écrit de la Nouvelle Alliance au pays de Damas, ou, en abrégé l'Écrit de Damas.

Cet écrit, déclare M. Dupont-Sommer, est pour nous le témoin d'une phase de l'histoire de l'église essénienne (je souligne le mot église) (p. 129, Écrits esséniens), de la phase où la secte, chassée de Judée par la persécution, avait trouvé refuge dans le pays de Damas avant de retourner dans son pays.

Or, cet Écrit de Damas, bien des spécialistes sérieux s'accordent depuis Zeitlin(*) à le dater du Xe ou du XIIe siècle après Jésus-Christ, et le rapportent, non pas aux Esséniens, mais à une secte qaraïte (secte juive médiévale vivant en Égypte).

(*) Zeitlin, *Jewish quarterly Review*, 1926, pp 429-474.

Échafauder une opinion à partir de l'Écrit de Damas mentionnant un « Maître de Justice », prophète d'une secte antérieure au christianisme, pour en faire un proto-Christ, n'est-ce pas quelque peu scabreux ? Scabreux même si, selon M. Dupont-Sommer, des fragments hébreux découverts dans les grottes 4 et 6, datés ceux-ci du 1er siècle de notre ère, présentent quelque conformité avec le texte des Écrits médiévaux.

3. — Enfin, nous posons la question : que penser du silence impressionnant du Nouveau Testament, des Apocryphes et du Talmud qui jamais ne font mention des Esséniens ?

Nous voilà fixés sur le caractère hypothétique de l'essénisme qumranien. Nous réalisons que les choses ne sont pas aussi simples qu'on voudrait nous le faire accroire. Si M. Del Médico est sans doute allé trop loin en affirmant qu'il « n'y a jamais eu d'Esséniens », en l'état actuel des recherches qumraniennes, il est dans la vérité en donnant à l'un de ses plus importants ouvrages ce titre suggestif : « Le Mythe des Esséniens » — entendu : des Esséniens de Qumran.

Dieu merci ! avons-nous dit déjà ! Car, si l'hypothèse de M. Dupont-Sommer s'avérait un jour être une vérité historique, le discrédit serait jeté sur l'originalité surnaturelle de la Révélation chrétienne. Pour une fois (sans doute la première fois), des découvertes archéologiques infirmeraient le témoignage de la Bible qu'elles confirmeraient par ailleurs de façon éclatante. Mais, fondés sur l'expérience de 50 années de recherches archéologiques, sur la valeur historique des écrits du Nouveau Testament, comme sur la portée de l'inspiration de la Révélation scripturaire, nous pouvons avoir confiance. Les vues de l'esprit — surtout lorsqu'elles émanent de quelque autorité du monde scientifique — peuvent nous émouvoir ou nous déconcerter. Elles ne sauraient l'emporter sur l'autorité de la Parole de Dieu qui, tôt ou tard, doit reprendre ses droits. Déjà, trois spécialistes : Del Médico, Driver et Cecil Roth identifient le chef de la secte dont parle le Commentaire d'Habakuk, non plus avec un prêtre, antérieur à Jésus-Christ de 70 ans, mais avec Menahem martyrisé en 66 après Jésus-Christ. Si cela se confirmait, tout dans le contexte matériel de Qumran serait postérieur au christianisme, et ce serait l'écroulement sans phrase de l'hypothèse qui place à Qumran la véritable inspiration chrétienne.

En l'état actuel de la question, comment donc ne pas nous étonner lorsque nous lisons, sous la plume d'auteurs sérieux et même chrétiens, à propos des ruines de Qumran : « Le couvent essénien », ou « les manuscrits des Esséniens » ? Les points d'interrogation que posent encore les manuscrits et le contexte du Quirbet Qumran ne devraient-ils pas, à eux seuls, inviter tout historien à une très grande réserve ?

Ainsi que l'écrivait M. Jérôme Carcopino à M. André Parrot (*Evangile et Liberté*, 9.7.1958) : « Le succès et la vérité iront à celui qui, s'armant de patience, attendra que tous les manuscrits (et ils sont légion) aient été publiés pour les confronter avec nos diverses traditions hébraïques et chrétiennes ».

3.3.4 *Mais alors, direz-vous, que représente l'établissement de Qumran ?*

On ne peut, en l'état actuel des choses, qu'émettre à cet égard des suppositions.

Je vous livre les deux plus vraisemblables.

3.3.4.1 *Première supposition :*

M. André Parrot, à la suite de Dalman (1914) et René Dussaud (1958), reconnaît au Quirbet Qumran un fortin, dont la première installation remonterait au XVe siècle avant Jésus-Christ (date à laquelle on ne parlait pas d'Esséniens), et qui, après abandon et reconstruction, demeura en activité jusqu'à la première révolte juive, en 68 après Jésus-Christ. Réfugiés dans cette région, les patriotes juifs, luttant contre l'occupant romain, logeaient alors dans l'établissement voisin de la forteresse. Ainsi s'expliqueraient les fossés, les citernes des ruines de Qumran (réservoirs destinés à retenir l'eau amenée de l'Ain Feshka, ou de plus loin), et aussi les piscines utilisées par le poste militaire.

Quant aux manuscrits des grottes, et le fameux rouleau de cuivre découvert dans la grotte 3, qui donne l'inventaire des cachettes où était dispersé le trésor du Temple et mentionne la valeur colossale de ce trésor, tout ceci aurait été évacué de Jérusalem — ou d'ailleurs — à la veille de la terrible répression de Titus, en 70 de notre ère, et caché dans les grottes proches du fortin, et sous sa protection. Les Esséniens n'ont probablement rien à voir en tout cela.

3.3.4.2 *Deuxième supposition :*

(qui d'ailleurs n'infirme pas la première)

Elle émane de M. Del Médico. Tout le contexte, déclare-t-il, est fonction du cimetière, de ce cimetière voisin des ruines de l'établissement de Qumran.

Pendant les persécutions romaines du 1er siècle avant Jésus-Christ et du 1er siècle après Jésus-Christ, quand les Romains vidaient les tombeaux juifs et leurs sarcophages pour en faire des écuries et des crèches pour leurs chevaux, bien des Juifs ont pu transporter leurs morts dans la région désolée et inhabitée de la mer Morte. À proximité du fortin israélite, leur sépulture devait être à l'abri de toute violation.

Telle serait l'explication du cimetière de 1100 tombes aux ossements des deux sexes et de tous âges. Et telle serait aussi l'explication des constructions voisines organisées pour des collectivités. Il fallait, en effet, des gardiens du cimetière. Ceux-ci (qui devaient être appelés à se relayer souvent à cause de l'ambiance malsaine de la région) logeaient dans les constructions établies là pour des soldats, et peut-être réorganisées pour eux-mêmes.

Les Esséniens n'auraient donc encore rien à voir en cette macabre histoire.

Ce qui est bouleversant, c'est de constater l'accueil que l'édifice de Dupont-Sommer — tout au moins durant un certain temps — a rencontré parmi des hommes pourtant habitués à la recherche rigoureuse : historiens, hébraïsants, théologiens, et chez des spécialistes catholiques et protestants qui, sans contrôle, ont accepté que soit jeté le discrédit sur l'originalité du christianisme. Un sur-spécialiste n'avait-il pas parlé et écrit ! Un tel accueil ne serait-il pas le signe d'une immense indifférence, d'un abandon préétabli de la Parole de Dieu et de la Vérité révélée ?

Car, nous avons essayé de le démontrer, il n'est pas difficile de s'apercevoir que l'édifice prétendument historique de l'essénisme de Qumran est loin de nous offrir les garanties scientifiques susceptibles d'emporter notre adhésion.

Avant de nous laisser conquérir par une théorie qui fait du christianisme une séquence de l'essénisme, et du Christ l'imitateur du chef d'une secte juive, ne convient-il pas de considérer de près ladite théorie ? On s'aperçoit alors que tout l'édifice de Qumran ne repose d'aplomb que sur l'imagination fertile de l'historien.

Les origines du christianisme, nous n'avons pas à les chercher dans les élucubrations des sectes, même judaïques, car ces origines sont en Dieu. Elles sont dans son intervention surnaturelle par la Parole Écrite de l'Ancien et du Nouveau Testament, et par la Parole faite chair en Jésus-Christ. Sauf à courir le risque de se fourvoyer dans des divagations intellectuelles, la science vraiment fondée sur l'histoire et l'archéologie n'infirmes sans doute jamais ces origines spécifiques.

4 Bilan Positif

4.1 Les manuscrits bibliques

Pourquoi ne parle-t-on guère, à propos des découvertes archéologiques de Juda, que de l'hypothèse du « monastère essénien » et jamais, ou presque, des manuscrits ? N'y a-t-il que fort peu d'historiens, d'hébraïsants, d'archéologues chrétiens, assez sûrs de l'autorité des Écritures pour exploiter des documents, universellement reconnus, lesquels, sans aucun subterfuge, peuvent apporter à la tradition biblique le poids de leur témoignage ?

Il est troublant de constater que les conférences ou articles, consacrés aux découvertes de la mer Morte, laissent le plus souvent dans l'ombre les manuscrits bibliques pour n'évoquer que l'hypothèse de Dupont-Sommer sur les ruines de Qumran.

Pourtant, ce sont les manuscrits bibliques d'Aïn Feschka qui apportent aux découvertes archéologiques de Juda leur caractère positif et fécond. Trop positif, sans doute, au gré de la plupart des critiques habitués aux vues de l'esprit, et qui redoutent de voir infirmer par d'irréversibles documents une « science historique » qui n'a de scientifique et d'historique que le nom.

Nous rappellerons à cet égard la déclaration du savant archéologue américain Albright devant une photographie du célèbre rouleau d'Ésaïe, qu'il s'agissait de « la plus sensationnelle découverte des temps modernes ».

Nous nous bornerons à considérer ce rouleau complet d'Ésaïe, trouvé dans la grotte A en 1947, en compagnie de dix autres manuscrits importants, dont le Manuel de Discipline et le Commentaire d'Habakuk. Nous dirons quelques mots aussi des petits fragments du Lévitique, appartenant également au trésor de la grotte A. Ces deux documents apportent un désaveu impitoyable aux conclusions de la critique négative de ces cent cinquante dernières années.

Voici la liste des manuscrits découverts en 1947 dans la grotte A, et leur première distribution :

4.1.1 Lot du couvent Saint-Marc (Acquis par les États-Unis).

- 1) Copie du Livre d'Ésaïe (un rouleau) — Rouleau complet d'Ésaïe.
- 2) Commentaire du Livre d'Habakuk (un rouleau).
- 3) Manuel de Discipline (deux rouleaux).
- 4) Apocalypse de Lamech (un rouleau).
- 5) Fragments du Livre de Daniel et divers.

4.1.2 Lot de l'Université hébraïque. À Jérusalem.

- 1) La « Guerre des fils de la lumière et des fils des ténèbres » (un rouleau).
- 2) Recueils d'Hymnes et de Psaumes d'actions de grâces (4 rouleaux).
- 3) Copie du Livre d'Ésaïe (un rouleau incomplet et plus récent que celui du lot précédent).

4.1.3 Lot du Musée Rockefeller à Jérusalem

- 1) Fragments recueillis au cours de la fouille de la grotte, où ont été identifiés des textes canoniques (Genèse, Juges, Deutéronome, Lévitique) ou apocryphes (Jubilés, textes hébreux).
- 2) Fragments achetés depuis 1949 et qui complètent, semble-t-il, les rouleaux des lots A et B (Apocalypse de Lamech, Manuel de Discipline du Lot A et copie d'Ésaïe de l'Université hébraïque).

Les manuscrits les plus importants sont incontestablement les premiers de la liste A acquise par les Américains. Mais il faut dire que ces grands manuscrits sont revenus en Palestine en automne 1955, et sont depuis lors au nouveau musée des antiquités, et propriété d'Israël.

4.2 Le manuscrit complet d'Ésaïe

Ne revenons pas sur l'histoire de la découverte de la grotte A par un jeune bédouin dans le désert montagneux de Juda, à proximité de la mer Morte.

4.2.1 Comment se présente le rouleau d'Ésaïe ?

Un texte écrit sur parchemin en peau de brebis, organisé sur deux, trois ou quatre colonnes, et tenant sur dix-sept feuilles cousues bout à bout. Longueur : 7 m. 34 ; largeur : 0 m. 26. Écrit en hébreu carré, sans signe de vocalisation. Ce rouleau nous frappe extérieurement par son ancienneté et son état de conservation.

4.2.2 L'ancienneté

En dehors du papyrus Nash, découvert il y a soixante-dix ans en Égypte et datant du I^{er} siècle après Jésus-Christ (ne comportant que quelques fragments de l'Exode et du Deutéronome), les seuls manuscrits hébreux en notre possession étaient des documents très récents, du IX^e ou du X^e siècle de notre ère : un manuscrit de la synagogue caraïte du Caire (895), et le Codex Babylonius Petropolitanus (916).

Or, le rouleau complet d'Ésaïe est aujourd'hui définitivement reconnu comme antérieur à l'ère chrétienne. Les spécialistes catholiques ou protestants (Albright, Millar-Burrows, le Père de Vaux, André Parrot, etc.) oscillent entre la fin du second siècle et le début du premier siècle avant Jésus-Christ. Des spécialistes non croyants, comme Dupont-Sommer, ne descendent pas au-dessous du début du premier siècle avant Jésus-Christ.

On sait que deux procédés sont aujourd'hui à la disposition des savants pour fixer l'âge d'un manuscrit : 1) le procédé épigraphique, le plus précis, qui consiste à comparer le manuscrit avec d'autres manuscrits déjà datés ; 2) le procédé chimique, qui permet d'établir le rapport actuel de deux éléments : la quantité de carbone 12 (ordinaire) et de carbone 14 (radioactif), et de saisir par là le moment où toute assimilation de carbone 14 s'est arrêtée avec la vie. (N'oublions pas qu'on opère sur des éléments ayant appartenu soit à des animaux (parchemins), soit à des végétaux (toiles servant d'enveloppes aux manuscrits)). Ce second procédé est très approximatif.

Un élément supplémentaire très précieux pour la datation des rouleaux de la mer Morte a été l'étude de leur contexte archéologique, c'est-à-dire de tous les fragments de manuscrits épars dans la grotte, parmi les jarres brisées : fragments de poterie, une lampe romaine, des bols en argile, etc. En somme, des éléments remontant à deux périodes différentes : la période hellénistique (IIe siècle avant Jésus-Christ) et la période romaine (IIe à IIIe siècle après Jésus-Christ), mais rien de la période hérodiennienne (celle du Christ).

L'étude du contexte archéologique permet ainsi de présumer que la grotte fut fermée au premier siècle, vraisemblablement au temps de la ruine de Jérusalem, en 70, et ouverte au IIIe siècle (période romaine). À cette époque, une trentaine de jarres furent brisées. Une seule fut respectée, celle qui ne devait être violée qu'en 1947.

4.2.3 L'état de conservation

On est confondu quand on se penche sur ce rouleau d'Ésaïe, vieux de plus de 2000 ans, qui n'accuse que quelques petits trous, quelques traces de réparation et quelques marques de doigts. On est confondu quand on songe que ce manuscrit, qu'on peut lire presque sans aucune difficulté, pourrait être celui que Jésus lisait dans la synagogue de Nazareth, et qu'il a touché de ses mains (Luc 4:16-20).

Une telle conservation, absolument unique dans les annales paléographiques, s'explique : 1) par les soins apportés à l'enveloppement (rouleau enveloppé de toile recouverte de bitume et de cire) ; 2) par l'imperméabilité des jarres dans lesquelles les rouleaux étaient placés (jarres de terre cuite fermées par un enduit de poix) ; enfin 3) par les conditions atmosphériques exceptionnelles dans la région de la mer Morte.

Comment expliquer l'absence totale de manuscrits hébreux antérieurs au IXe siècle de notre ère jusqu'à la découverte d'Ain Feshka ? Cette explication nous est donnée par la coutume juive qui voulait qu'un manuscrit devenu impropre à une lecture aisée fût soigneusement caché. On le plaçait dans une génizath, c'est-à-dire dans un réduit annexe d'une synagogue. Lorsque la génizath était pleine, et surtout lorsque sévissaient la guerre ou la persécution, on en transportait le contenu, avec tous les rouleaux utilisés qu'on voulait sauver du désastre, sur un sol sacré où ils pouvaient être mis à l'abri de toute violation. Ils y furent si bien cachés que, jusqu'au XXe siècle de notre ère, aucun de ces documents anciens ne fut retrouvé.

Mais cette explication nous donne la clef de la destination des grottes aux manuscrits, et en particulier de la grotte A. Cette grotte ne fut certainement pas, selon les déclarations de Dupont-Sommer, la bibliothèque du monastère essénien que nous considérons comme une fiction ; elle fut plus vraisemblablement une de ces terres sacrées où les Juifs ensevelirent (peut-être à la veille de la persécution romaine du premier siècle) les rouleaux de leurs synagogues.

4.3 Le manuscrit d'Ésaïe et la Bible

Sur le plan de la tradition biblique, le texte du rouleau complet d'Ésaïe autorise deux observations de la plus haute importance :

4.3.1 Qualité du texte massorétique

Le manuscrit d'Ésaïe permet de présumer la conformité du texte hébreu traditionnel, appelé texte massorétique, avec le texte original perdu.

Jusqu'en 1947, la question se posait : est-ce que le texte hébreu que nous possédons de l'Ancien Testament, dont la transcription et la complète mise au point ne furent achevées qu'au Xe siècle de notre ère, n'a pas modifié, altéré le texte original ?

Or, voici un manuscrit antérieur de dix ou onze siècles à notre texte massorétique, qui accuse une similitude frappante avec celui-ci. Quelques variantes orthographiques, quelques corrections, comportant d'ailleurs, dans la marge, la signature de leurs auteurs. Mais ces variantes et corrections, en nombre très réduit, ne modifient en rien le sens du texte.

On peut présumer que le texte du manuscrit, tellement plus proche de l'original que le texte massorétique, est conforme à l'original. Mais la conformité entre le texte massorétique et le texte du manuscrit permet d'inférer la conformité entre le texte massorétique et le texte original.

4.3.2 Le manuscrit complet d'Ésaïe postule l'unité d'auteur.

Ceci est d'une importance capitale en ce qui concerne l'autorité des Écritures.

Ésaïe a signé son livre, et il a fixé l'époque de sa composition par des données historiques précises (Ésaïe 1:1). Ses prophéties ont été écrites au cours de quarante années, sous les règnes de quatre rois : Ozias, Jotham, Achaz et Ezéchias.

Or, depuis plus d'un siècle, la critique historique qui refuse à Moïse la paternité du Pentateuque, ne reconnaît à Ésaïe que les trente-neuf premiers chapitres de son livre, à l'exclusion de quelques passages. Elle déclare que les chapitres 40 à 55 sont d'un auteur anonyme, contemporain de l'exil, dénommé le second Ésaïe, et que les chapitres 56 à 66 sont d'un troisième auteur qui aurait écrit au IIIe, ou même au IIe siècle avant Jésus-Christ, et qu'on dénomme le troisième Ésaïe.

Sur quels arguments repose cette hypothèse des trois auteurs ? Sur une prétendue différence de style et de vocabulaire. Incontestablement, il y a des divergences de style et de vocabulaire entre les trois sections auxquelles on veut donner un auteur différent. Mais ces divergences ne sauraient justifier la théorie de trois auteurs. Car enfin, indépendamment des thèmes variés (histoire, menaces contre Juda ou contre les peuples païens, exil, prophéties eschatologiques) qui peuvent expliquer certaines variantes littéraires, comment ne pas concevoir des modifications de style et même de vocabulaire chez un auteur qui a échelonné son ouvrage sur quarante ans, entre le temps de sa jeunesse et celui de ses vieilles années ? On pourrait trouver tant d'exemples dans la littérature profane, chez des auteurs comme Victor Hugo, Milton, etc., dont l'oeuvre s'étale parfois sur plus d'un demi siècle.

À vrai dire, la critique historique ne nous donne pas son véritable argument. La vraie raison de l'hypothèse des trois auteurs, c'est la négation de l'inspiration de la Bible, c'est le refus du surnaturel.

Comment Ésaïe, qui vivait au VIIIe siècle, pouvait-il annoncer des événements qui devaient se produire deux siècles après lui ? À partir du chapitre 40, en effet, le prophète annonce le retour de l'exil de Babylone, il nomme même Cyrus, le roi perse qui signa l'édit de libération des Juifs. Est-ce possible ? C'est impossible, selon la critique, et il convient alors de postuler des auteurs contemporains des événements et des personnages rapportés.

Sur le plan purement matériel, le manuscrit d'Ésaïe infirme l'hypothèse de trois auteurs. Voici comment : le manuscrit date du IIe siècle avant Jésus-Christ. On ne peut attribuer à l'original une époque postérieure au IVe ou Ve siècle avant Jésus-Christ. (C'est la marge minima adoptée par les savants.) L'hypothèse du troisième Ésaïe, du IIIe et du IIe siècle tombe, car l'original ne saurait être postérieur au manuscrit.

Si l'hypothèse d'un troisième auteur s'avère scientifiquement inadmissible, celle du deuxième auteur, édiflée sur les mêmes principes que celle du troisième, ne saurait retenir notre confiance.

4.4 Les cinq petits fragments du Lévitique

Évoquons très brièvement les cinq petits fragments du Lévitique découverts aussi dans la grotte d'Ain Feshka, qui ne sont pas déposés au « Musée d'Israël » comme le Manuscrit d'Ésaïe, mais au Musée archéologique Rockefeller situé également à Jérusalem. Bien peu de chose apparemment ! Et cependant assez pour bouleverser encore les conclusions de la critique en ce qui concerne cette fois le livre du Lévitique.

La critique historique date le Lévitique de l'époque du retour de l'exil, et les chapitres 17 à 26, appelés Code de Sainteté, n'auraient été écrits qu'au Ve siècle avant Jésus-Christ (dix siècles après Moïse).

Or, il se trouve que les cinq petits fragments, qui sont des manuscrits : 1) sont écrits en vieil hébreu (et non en hébreu postérieur, dit hébreu-carré, comme le manuscrit d'Ésaïe). Ils sont donc antérieurs au manuscrit d'Ésaïe. Ils dateraient du VIe siècle avant Jésus-Christ (André Parrot dit : « peut-être même du VIIe »).

2) Ces fragments portent précisément sur les chapitres 17 à 26 du Lévitique. Devant un manuscrit du VIe ou du VIIe siècle avant Jésus-Christ, il serait désormais insensé de vouloir dater l'original du Ve siècle. Il faut postuler un original du IXe ou du Xe siècle. Et pourquoi pas du XVe ! c'est-à-dire de l'époque de Moïse.

Comme le manuscrit complet d'Ésaïe apporte une présomption scientifique de premier ordre à la thèse traditionnelle de l'unité d'auteur et de l'authenticité du livre d'Ésaïe, les cinq petits fragments du Lévitique apportent une aussi forte présomption en faveur de la thèse traditionnelle de l'authenticité mosaïque du Pentateuque.

4.5 Science et foi

Certes, les vérités surnaturelles : l'inspiration des Écritures, le sacrifice rédempteur, la résurrection, la vie éternelle..., ne se démontrent pas. Elles sont objets de la foi, et il serait fou de penser que l'archéologie pourrait nous faire faire un jour l'économie de la foi.

Néanmoins, nous remercions Dieu pour la mise à jour de ces documents extraordinaires d'un lointain passé qui nous apportent de si réconfortantes confirmations de l'autorité du Livre sur lequel repose l'édifice de notre foi et de notre espérance. Avec le manuscrit d'Ésaïe, avec les fragments du Lévitique, nous ne sommes pas dans le monde fictif et imaginaire de « l'essénisme de Qumran », nous sommes sur le terrain solide des textes, c'est-à-dire des faits. Et c'est sur ce terrain que se trouve précisément tout l'intérêt des découvertes de la mer Morte.

5 Appendice et Conclusion

Bien avant les découvertes de la mer Morte, l'archéologie avait mis à jour dans le Moyen-Orient des quantités de manuscrits ou d'autres documents qui ont apporté leur imposant témoignage à l'historicité des récits bibliques comme à l'authenticité des textes scripturaires.

S'il est admis que l'histoire vise à la recherche rigoureuse et impartiale des faits du passé, l'historien qui veut avoir une connaissance exacte des peuples anciens qui furent en contact avec Israël : Égyptien, Hittite, Assyrien, Babylonien, Perse, Grec, Romain, ne peut négliger la Bible.

5.1 Orthographe des noms de rois

Le grand linguiste américain Dick Wilson a apporté la preuve, il y a soixante ans, que c'est à la Bible qu'il faut demander l'orthographe exacte des noms des rois étrangers à Israël dont elle fait mention.

Dans l'un des trop rares ouvrages qu'il a écrits : *A Scientific Investigation of the Old Testament*, Dick Wilson déclare : « L'exactitude avec laquelle sont orthographiés les noms des rois nous fournit une extraordinaire confirmation de la très soignée transmission des sources originales par les documents hébreux. Les 24 noms des rois d'Égypte, d'Assyrie, de Babylone et autres (qui se trouvent dans l'Ancien Testament) contiennent 120 lettres consonnes qui toutes occupent un ordre identique dans les inscriptions de ces rois eux-mêmes, ou dans celles de leurs contemporains. Que les écrivains hébreux nous aient transcrit ces noms avec une exactitude si parfaite, et selon les règles de la philologie, voilà qui nous donne une merveilleuse preuve des soins qu'ils ont apportés à leurs travaux, et de leur science ».

Le savant professeur montre les erreurs commises par les scribes de l'antiquité dans la transcription des noms de rois : par exemple, des rois d'Égypte conservés dans les listes de Manethon, d'Hérodote et de Diodore de Sicile ; des noms des rois d'Assyrie et de Babylone conservés par Africanus, Castor et le Canon de Ptolémée. Il montre l'impossibilité de s'appuyer sur les textes des historiens grecs et arabes en ce qui concerne les rois d'Égypte, d'Assyrie et de Babylone, et il écrit : « Nous avons donc, dans l'ordre dans lequel les rois sont cités, dans les époques mentionnées et l'orthographe des noms des rois, une base indestructible pour fonder notre foi en la véracité de l'histoire que donnent les livres de l'Ancien Testament ».

Que dire de l'éclatante confirmation que ne cesse d'apporter depuis un siècle l'archéologie à la véracité de nombreux récits bibliques considérés jusque-là comme légendaires par un très grand nombre de critiques !

Nous ne pouvons citer ici que quelques exemples.

5.2 Les tablettes de Tell el Amarna

Les critiques de l'Ancien Testament, jusqu'à la fin du XIXe siècle, déclaraient que l'écriture était inconnue des Hébreux avant le IXe siècle avant Jésus-Christ. Les livres du Pentateuque ne pouvaient être de Moïse. Même si l'Écriture affirme le contraire (*), ils prétendent que Moïse ne savait pas écrire. Le Pentateuque ne pouvait avoir été écrit qu'après le IXe siècle.

(*) Exode 24:4 ; Deutéronome 31:9 ; Actes 7:22.

En 1887, les archéologues découvraient en Haute-Égypte les tablettes gravées d'Amarna, au nombre de 350, qui apportaient un démenti formel à cette thèse en démontrant la haute antiquité de l'écriture.

Ces tablettes appartenaient aux archives de deux empereurs égyptiens contemporains de l'invasion de Canaan par les Hébreux : Aménophis III et Aménophis IV. Chose curieuse : elles ne sont pas écrites en égyptien antique, mais en cunéiforme introduit en Palestine par les Sémites. On y trouve également de l'hébreu. Elles furent écrites par les roitelets de Palestine et de Syrie à leur Pharaon, entre 1400 et 1360, c'est-à-dire à l'époque de la conquête de Canaan.

La preuve est faite que l'on savait écrire au temps de Moïse, et certainement beaucoup plus tôt, non plus en caractères idéographiques, mais en caractères phonétiques et syllabiques.

5.3 Le chapitre 14 de la Genèse

L'historien Wellhausen considérait le chapitre 14 de la Genèse comme une pure légende, aucune inscription profane n'ayant jamais confirmé l'existence des rois contemporains d'Abraham qui y sont mentionnés.

Depuis Wellhausen, grâce aux tablettes de Tell el Amarna, aux inscriptions d'Assurbanipal et à des tablettes babyloniennes, archéologues et épigraphistes ont identifié les rois dont il est question dans ce chapitre. Kédorlahomer, roi d'Elam, est une transcription de Koudour-Lagamar ; Arjoc, roi d'Ellasar, n'est autre que Rim-Sin, roi de Larsae, capitale importante de la Basse Chaldée ; Amraphel, roi de Schinear, ne peut être que Hammurabi, roi de Babylone, dont le fameux code du Musée du Louvre porte le nom ; Tidéal, roi de Goïm, serait un roi des hordes nomades (Goïm) qui avoisinaient Elam, au nord.

Avec Hammurabi et consorts, nous nous trouvons exactement à l'époque d'Abraham et le récit du chapitre 14 s'avère pleinement historique.

5.4 Les fouilles de Jéricho

Miracle stupide que celui de la prise de Jéricho par Josué (Josué 6), déclaraient les critiques. Comment admettre que les assaillants aient pu entrer dans une ville écroulée et écrasée sous sa puissante muraille, y dévouer par interdit les habitants et les animaux, entrer dans la maison de Rahab pour parlementer avec elle et sa famille, et s'emparer ensuite de tous les objets d'airain et de fer pour les faire entrer dans le trésor de l'Éternel ?

Les fouilles menées entre 1925 et 1934 par Garstang ont révélé que la muraille de Jéricho avait été renversée complètement vers l'extérieur. Ainsi les Israélites purent pénétrer à l'intérieur de la cité et y trouver des maisons debout et des habitants.

On a constaté également que, suivant les données bibliques, la ville fut systématiquement incendiée. Les briques calcinées en sont la preuve.

Par ailleurs, les fouilles de Garstang ont permis de vérifier l'exactitude de la chronologie biblique quant à l'époque de l'exode et de l'entrée du peuple d'Israël en Canaan.

La Bible situe l'événement vers 1410 avant Jésus-Christ. La chronologie courte adoptée par les historiens profanes depuis près de 100 ans, faisait de Ramsès II, pharaon tyrannique et prestigieux, le pharaon de l'exode. Mais Ramsès II régna entre 1295 et 1229 avant Jésus-Christ, donc environ deux siècles après l'époque donnée par la Bible.

Selon les scarabées à l'effigie des pharaons de la 18^e dynastie qui régnèrent sur Canaan avant la conquête d'Israël, scarabées retrouvés dans la nécropole de Jéricho, Aménophis III est le dernier roi d'Égypte dont il soit fait mention. La prise de Jéricho et la pénétration en Canaan se produisirent donc au cours de son règne, lequel s'établit entre 1413 et 1377. Les tablettes de Tell el Amarna établissent les traces de la conquête entre les années 1407 et 1350. On sait que ces tablettes sont contemporaines d'Aménophis III et Aménophis IV (ou Akhenaton).

Nous avons là des indications historiques qui confirment les données chronologiques de la Bible sur le temps de l'exode. La date ne saurait en aucune façon être descendue jusqu'à Ramsès, c'est-à-dire jusqu'au XIII^e siècle.

5.5 Les Hittites

Il y a quelque soixante-dix ans, les historiens profanes déclaraient que les Hétiens (ou Hittites), dont il est question 49 fois dans l'Ancien Testament, n'avaient jamais existé. On n'avait trouvé aucune indication sur ce peuple dans l'histoire profane. La Bible, disait-on, avait simplement inventé.

Depuis 1906, des fouilles retentissantes ont mis à jour en Asie Mineure d'innombrables vestiges de ce qui fut l'immense empire hittite. De grandes villes ont été dégagées : Karkémish, et la capitale Bogatzcoï. Des tablettes d'argile en nombre considérable, des monuments avec inscriptions ont révélé la grandeur et la puissance de cet empire au milieu du deuxième millénaire, à l'époque de Moïse. Aujourd'hui, tout le monde connaît l'existence des Hittites. On sait que, pendant mille ans, ce peuple se mesura victorieusement avec l'Égypte ; que c'est une princesse hittite qui devint l'épouse de Ramsès II.

C'est à M. Del Médico que l'on doit la découverte du secret de la langue hittite, découverte qui permit le déchiffrement des inscriptions et la révélation du rôle historique joué par « ces fils de Heth » dont la Bible seule, depuis des siècles, évoquait l'existence.

5.6 Ras Shamra

Par les lettres de Tell el Amarna, ensuite par des inscriptions héthiennes, on savait l'existence d'Ugarit qui florissait au XV^e siècle avant Jésus-Christ.

En 1929, des fouilles furent entreprises à Ras Shamra, près de la côte syrienne, qui ont contribué grandement à la connaissance de la région entre le Tigre et le Nil. Ras Shamra s'avéra être la ville du district d'Ugarit évoqué par les inscriptions égyptiennes et hittites.

L'importance des recherches à cet endroit se trouve surtout dans le fait de la découverte d'une bibliothèque renfermant des centaines de tablettes d'argile. L'écriture est cunéiforme, mais le langage de la plupart de ces tablettes ressemble beaucoup à l'hébreu. C'est ainsi que ces tablettes sont intéressantes non seulement pour l'histoire de la Syrie, mais aussi et surtout parce qu'elles projettent de sérieuses clartés sur l'hébreu biblique.

5.7 Sodome et Gomorrhe

Peut-on espérer retrouver un jour quelques vestiges des villes de la plaine anéanties à l'époque d'Abraham sous une pluie de soufre et de feu venant du ciel (Genèse 18:20 ; 19:24-26, 28) ? Les Américains, jusqu'ici très optimistes à cet égard, semblent y avoir renoncé.

Au début du siècle, des chercheurs prospectèrent la vallée de Siddim, à l'extrême sud de la mer Morte, aux lieux mêmes indiqués par la Bible. On découvrit les vestiges d'une ville, encore appelée Tsoar. Mais ce n'était pas la Tsoar antique. Il s'agissait d'une cité moyenne d'une certaine importance, peut-être bâtie sur l'emplacement de l'ancienne.

Aucune des quatre autres villes dont il est question dans Genèse 14:1 et 2, et parmi elles Sodome et Gomorrhe, ne furent découvertes.

Mais les travaux des géologues permettent de présumer que ces villes ont été enfouies sous les eaux de la mer salée après leur destruction. Au nord de la presqu'île de la Lisan qui entre largement dans la mer, la profondeur de la mer est de 400 mètres environ ; au sud, la profondeur décroît rapidement pour atteindre 20, 15, 10 mètres et moins à mesure qu'on se rapproche du rivage méridional. Il convient de penser qu'avant la destruction des villes, au temps d'Abraham et de la guerre des rois, qui se déroula dans cette région, la mer Morte ne dépassait pas au sud les limites de la Lisan. Il y avait donc une vaste plaine, la plaine de Siddim, entre la mer et les collines du Néguev.

Dans son ouvrage : La Bible arrachée aux sables, Werner Keller rapporte : « Quand on se dirige en barque vers la pointe méridionale de la « mer du Sel », on peut, si le soleil est dans une position favorable, faire une découverte ahurissante : à quelque distance de la rive, des forêts que le sel a conservées se profilent nettement sous l'eau. Les troncs et les restes d'arbres semblent fort anciens. Sans doute les troupeaux de Lot se réfugiaient-ils à leur ombre, lorsqu'ils étaient encore verts et vivants. Car cette partie étonnamment plate de la mer Morte qui va de la presqu'île eL-Lisan jusqu'à l'extrémité méridionale était autrefois la vallée de Siddim ! La Bible l'affirme d'ailleurs sans équivoque : « Ils (les rois) se rassemblèrent dans la vallée de Siddim, qui est la mer du Sel » (Genèse 14:3) » (p. 71).

La géologie a pu dater avec une relative précision l'époque de la submersion de la vallée de Siddim, et, de ce fait, l'époque de la ruine des villes de Sodome et de Gomorrhe. Le savant américain Jack Finegan écrit : « Il semble que c'est vers 1900 av. J.-C. que se

produisit le cataclysme... Une étude de tous les témoignages littéraires, géologiques et archéologiques permet de conclure que les villes de la plaine (Genèse 19:29) étaient situées dans une région à présent recouverte par des eaux qui envahirent lentement la partie méridionale de la mer Morte, et que leur destruction résulta d'un grand tremblement de terre, sans doute accompagné d'explosions, d'éclairs, de dégagements de gaz naturel et d'un incendie généralisé ». (Cité par Werner Keller, *La Bible arrachée aux sables*, 1958, p. 73).

« Vers 1900 avant Jésus-Christ », souligne Werner Keller, donc au temps d'Abraham !

Sans doute, on ne retrouvera jamais Sodome et Gomorre. Mais en l'état actuel des recherches poursuivies depuis près d'un siècle, on peut approximativement présumer leur emplacement, et ce qui est particulièrement intéressant pour nous, c'est la confirmation que ces recherches apportent au temps que la Bible donne de la fin tragique des deux cités.

Nous pourrions multiplier les exemples. Tous, comme ceux que nous venons de citer, nous montreraient — si nous les laissons parler sans y rien mêler de notre imagination — combien la Bible est vraie. Sur le seul plan historique, la Bible mérite d'emporter notre adhésion autant, et plus sans doute, que n'importe quel ouvrage d'histoire.

5.8 Conclusion générale — L'archéologie ne fait que confirmer l'Écriture

Comme nous l'avons souligné plus haut, nous ne croyons pas que les découvertes archéologiques puissent jamais apporter une démonstration irréfutable des vérités révélées. En donnant sa Parole aux hommes, Dieu ne leur a pas fourni des preuves matérielles ou rationnelles. Il leur a offert son Saint-Esprit comme interprète seul qualifié pour les conduire, à travers son Livre, dans toute la vérité (cf. Jean 14:26 ; 16:13 ; 1 Corinthiens 2:9-16 ; 2 Corinthiens 3:12-17).

Mais nous ne pouvons que nous réjouir, comme chrétiens, lorsque l'archéologie, réfutant par les faits les graves assertions de la critique négative, vient confirmer l'autorité extrinsèque de l'Écriture Sainte.

Remettre en cause l'école de Wellhausen, qui a été largement dépassée entre temps, renoncer à ses prétentions et, par ailleurs, mettre en lumière, dans l'optique de l'histoire de l'Orient ancien révélé par les fouilles, certaines périodes de l'histoire biblique jusqu'ici fort mystérieuses, tel est le rôle positif de l'archéologie.

Déjà les textes de Ras Shamra sont devenus d'un extraordinaire intérêt pour la connaissance de l'arrière-plan cananéen sur lequel se profile l'histoire patriarcale. Ces textes qui, selon René Dussaud, « respirent l'esprit deutéronomiste », et qui remontent au XVI^e siècle avant Jésus-Christ, sont la preuve que Wellhausen et ses émules, en abaissant la date du Deutéronome jusqu'au VII^e siècle, ont commis une bagatelle d'erreur de sept siècles.

Les archives de Mari, rigoureusement contemporaines des événements qu'elles rapportent (troisième millénaire avant Jésus-Christ), ont ressuscité la période patriarcale. « Les noms, les mots et les constructions grammaticales des tablettes de Mari, écrit Albright, sont beaucoup plus proches de l'hébreu biblique que ceux des tablettes beaucoup plus tardives d'Ugarit »(*). Cette appréciation souligne l'importance de ces archives pour l'exégèse du livre de la Genèse.

(*) W. F. Albright, in *Journal of Biblical Literature*, LVIII, part. II, p. 101. F. Les Tablettes de Mari et l'Ancien Testament, in *Revue d'Hist. et de Phil. Relig.*, Strasbourg, 1950, N°1.

Aujourd'hui, les manuscrits de la mer Morte apportent une somme importante d'éléments favorables à la thèse biblique traditionnelle. Le texte complet d'Ésaïe, tandis qu'il constitue un remarquable plaidoyer en faveur de la tradition massorétique, jette le discrédit sur les conclusions aberrantes de la Haute-Critique.

On nous dira : « Mais vous partez en guerre contre des moulins à vent ! Il y a beau temps que la Haute-Critique n'intéresse plus les théologiens ! Lisez Karl Barth, lisez Bultmann, lisez Tillich, et vous constaterez que les hypothèses de l'École de Wellhausen n'intéressent plus nos modernes théologiens ».

Certes ! Mais ce silence est d'autant plus dangereux qu'il sanctionne les résultats de la Haute-Critique sur certains points. Ces résultats sont considérés comme définitivement acquis. Ce sont des postulats sur lesquels il n'y a pas lieu de revenir. On en reste aux sources du Pentateuque, au second et au troisième Ésaïe.

Quant à la chronologie courte du temps de l'exode, la question reste ouverte. On n'a pas fini de tirer toutes les conclusions des révélations de l'archéologie qui conduisent à une objectivité sans cesse croissante.

Certains théologiens peuvent admettre que la Parole de Dieu soit dans la Bible ; ils n'acceptent pas que la Bible soit la Parole de Dieu. Ils s'y refusent au nom de la science.

Or, voici une science digne de ce nom, une science qui n'a rien d'hypothétique : la science archéologique. Pourquoi refuser de la suivre dans ses conclusions constructives ? Pourquoi ne pas reconsidérer à ses lumières le problème fondamental de l'autorité de la Bible ?

Un archéologue, dépouillé de tout parti pris dogmatique, n'a aucune peine à reconnaître que la Bible est la Parole de Dieu.

L'archéologie ne conduit pas automatiquement à la foi. Elle contribue avec éclat à faire grandir notre confiance en la Bible, en la véracité de ses données historiques.

En nous aidant à prendre au sérieux le Livre où Dieu nous parle, l'archéologie facilite grandement l'accès au message central de la Bible, message de l'amour insondable de Dieu manifesté en Christ. En définitive, c'est en fonction de Christ, hors de qui la Révélation biblique, dans ses pages historiques comme dans ses pages prophétiques, n'aurait aucun sens, que Dieu nous a donné sa Parole. Celle-ci est le moyen qu'il a choisi pour nous faire connaître le seul nom par lequel nous puissions être sauvés. C'est ainsi que la Bible est pour nous le viatique le plus précieux.

Et parce qu'elle apporte une contribution de premier ordre au crédit de la Bible, parce qu'elle chante ainsi à sa manière la gloire de Dieu, nous ne pouvons que rendre hommage au labeur désintéressé de la science archéologique.